PQ
4728
.A4
L3
1840
SMRS

S 1

# MES PRISONS.

---

## DES DEVOIRS DES HOMMES.

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
Rue d Erfurth, n. 1.

# MES PRISONS.

DES

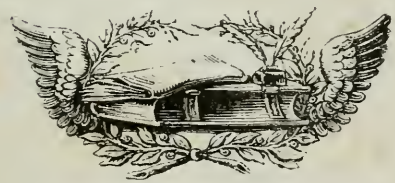
# DEVOIRS DES HOMMES.

PAR SILVIO PELLICO.

TRADUCTION NOUVELLE,

ACCOMPAGNÉE DU TEXTE,

PAR MESDAMES WOILLEZ ET D'HOLLOSY.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉPERON, N. 6.

M DCCC XL.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mesprisonssuivid00pell

# NOTICE

SUR

# SILVIO PELLICO,

PAR MADAME WOILLEZ.

---

Silvio Pellico, né vers 1789, à Saluces, en Piémont, dans cette condition qui, selon son expression, n'est ni la pauvreté ni la richesse, puisa de bonne heure, au milieu de sa famille, l'exemple de toutes les vertus qu'il a mises en pratique dans l'adversité.

Il était très jeune encore lorsque son père, pour fuir les persécutions que lui attira son attachement au parti du roi, fut obligé de se réfugier pendant quelque temps dans les Alpes avec sa femme et ses enfants en bas âge. C'est là que Silvio reçut les premières leçons du malheur, et qu'il apprit des auteurs de ses jours à souffrir et à pardonner.

Les affections de famille furent les premiers sentiments qui firent battre son cœur. Bientôt, malgré une enfance maladive, l'amour de la poésie s'empara de son imagination precoce : Silvio fut poëte, pour ainsi dire, au sortir du berceau; à dix ans il avait composé une tragédie. Il eut pour émule et pour compagnon de ses études classiques, qu'il fit sous les yeux de son père, Luigi, son frère aîné, qui depuis est devenu un poëte comique distingué. Tous deux annoncèrent, dès l'enfance, une vocation particulière pour les compositions dramatiques. Leur père, qui lui-même avait publié plusieurs

œuvres lyriques, encouragea cette vocation, en arrangeant les scènes qu'ils composaient, et en leur permettant de se construire une espèce de petit théâtre où ils récitaient les essais plus ou moins heureux de leur jeune verve.

M. Pellico ayant obtenu un emploi à Turin, Silvio continua dans cette ville, avec plus de succès encore, les études qu'il chérissait. En même temps que son goût pour les lettres se développait, d'autres passions commençaient à germer dans son cœur. Il ne fut pas, dit-on, étranger à celle de l'amour; mais, comme si la Providence eût voulu l'avertir qu'il ne devait pas se fier aux illusions qui s'offraient à sa jeunesse, il perdit l'objet de sa tendre prédilection, et ce fut déjà un douloureux souvenir pour le temps de l'adversité.

Les scènes politiques qui se déroulaient alors sous les yeux du jeune poëte agitèrent aussi prématurément son âme, et l'impression pénible qu'elles y produisirent vint souvent ajouter aux souffrances physiques que les soins d'une tendre mère parvenaient seuls à alléger.

Quelques années de bonheur étaient néanmoins réservées à Silvio, avant qu'il allât dans la prison de Sainte-Marguerite, sous les Plombs de Venise et au Spielberg, faire l'apprentissage de toutes les douleurs humaines.

Il fit un voyage à Lyon, où était établi un riche parent de sa mère, et le temps qu'il passa dans cette ville fut, dit-il, l'une des plus heureuses époques de sa vie. Livré tour à tour au charme d'une société aimable et à l'étude de nos grands poëtes, il trouvait dans chacune de ses journées un nouvel enchantement, une nouvelle source de plaisirs. Que la vie alors lui semblait belle! que de décevantes illusions vinrent enivrer son cœur! et quels ne furent pas ses regrets lorsque plus tard, sous les voûtes d'un noir cachot, se retraçant ce temps heureux de sa jeunesse, il s'écriait : « O riantes années, vous êtes « pour jamais évanouies! et pourtant qui dans le monde a « joui d'un bonheur égal au mien? »

Ce fut toutefois au milieu de cette félicité qu'il sentit tout à coup se réveiller en lui avec une nouvelle ardeur son amour

pour l'Italie, et que, saisi par ce qu'on appelle le *mal du pays*, il dit adieu aux bords riants du Rhône et de la Saône, pour retourner au sein d'une famille qu'il chérissait.

Fixé avec elle à Milan, c'est là qu'il allait fonder sa réputation comme poëte, et que pendant dix années encore sa vive imagination allait se livrer à toutes les jouissances intellectuelles que semblait lui promettre la carrière des lettres.

A la chute du royaume d'Italie, sa famille quitta Milan pour aller de nouveau établir son domicile à Turin ; mais il ne la suivit pas, ne pouvant se décider à s'éloigner d'une ville qui était devenue le centre de tous ses plaisirs et de toutes ses espérances.

Son mérite et ses qualités aimables lui avaient ouvert la maison du comte de Briche, qui lui confia l'éducation d'un de ses enfants. Silvio Pellico comprenait toute l'importance de sa mission. « La charge d'instituteur, dit-il, m'a toujours paru « sublime ; » aussi y apporta-t-il tout le dévouement, toute la dignité qu'elle exige. Entré ensuite, au même titre, chez le comte Porro Lambertenghi, il fut, selon son expression, « avec les enfants comme un père, et avec le père comme un « frère. »

La maison du comte Porro était alors le rendez-vous de tout ce que Milan renfermait de plus distingué, et de beaucoup d'étrangers illustres. C'est là que Silvio vit madame de Staël, Schlegel, Byron, Dawis, Brougham et plusieurs autres personnages renommés, qui affluaient dans cette ville de toutes les parties de l'Europe.

Déja, à son début dans le monde littéraire, il avait été accueilli par Vincenzo Monti, poëte célèbre, auquel ses compatriotes ont donné le surnom d'*il Dante ingentilito* (le Dante gracieux). Il s'était lié aussi avec Ugo Foscolo, auteur des *Lettres d'Ortis*, ardent patriote, poëte et prosateur qui jouissait aussi d'une grande célébrité, mais qui s'est attiré beaucoup de critiques et d'inimitiés par quelques-unes de ses compositions, et surtout par l'âpreté et l'impétuosité de son caractère.

Partagé entre ces deux hommes, qu'un mutuel attachement avait unis autrefois, mais que de violentes discussions avaient rendus ennemis, Silvio obtint de chacun d'eux une égale bienveillance. Foscolo cependant, malgré les défauts de caractère qu'on lui reprochait, eut la préférence dans son cœur, et cet homme emporté, qui par sa rudesse éloignait de lui presque tous ses amis, se laissa souvent dominer par le jeune poëte, et lui montra constamment une affection exempte de tout caprice.

Silvio ne fut pas moins aimé des autres littérateurs qui se trouvaient alors à Milan, et cette bienveillance, cette estime générale que ses qualités lui gagnèrent dès son début, contribuaient si puissamment à son bonheur, « qu'il n'eût pas, « dit-il, échangé son sort contre celui d'un prince. »

Jusqu'alors, cependant, il ne s'était annoncé que par quelques essais que l'amitié avait accueillis, mais qui n'avaient pu établir sa réputation littéraire. Enfin parut, en 1819, sa tragédie de *Francesca da Ramini*, et le brillant succès qu'obtint cette pièce lui donna tout à coup un rang distingué parmi les poëtes dramatiques de l'époque.

L'*Eufemio di Messina*, sa seconde tragédie, dont le gouvernement empêcha la représentation, fut aussi accueillie favorablement, quoiqu'elle manquât du prestige de la scène. Ces premiers chants du poëte retentirent longtemps dans le cœur de ses compatriotes, et longtemps ils y réveillèrent des souvenirs d'affection et un profond intérêt pour son malheur.

Le suffrage d'un homme dont Silvio Pellico était l'admirateur, et dont l'amitié lui fut toujours chère, avait précédé les applaudissements que lui valut la représentation de *Francesca*. Cette pièce venait d'être composée lorsque lord Byron se rendit à Milan. Déja, à cette époque, Silvio avait fait une traduction italienne de *Manfred*, qui parut aussi en 1819. Flatté de cet hommage, le poëte anglais se lia avec son jeune traducteur, et lui demanda pourquoi il avait mis son drame en prose; Silvio lui répondit qu'il ne pensait pas qu'on dût traduire autrement les vers. Lord Byron combattit cette idée, et

l'on rapporte que, peu de temps après, le manuscrit de *Francesca* lui ayant été confié, non-seulement il prédit à l'auteur le succès qu'obtint sa pièce, mais qu'il en fit en vers anglais une traduction qui, malheureusement, n'a pas été publiée.

Intimement lié, nous l'avons dit, avec le comte Porro, qui plus tard fut au nombre des proscrits, Silvio, vers cette même époque, eut l'idée de créer un journal, dont le but était d'imprimer aux esprits une meilleure direction littéraire, d'étendre la critique, de mieux faire apprécier aux Italiens les trésors de leur pays, de leur apprendre en même temps à mieux profiter des richesses étrangères, enfin de donner l'essor à de nouveaux écrivains, en leur ouvrant de nouvelles voies dans les sciences, dans les arts et dans les lettres.

Ce journal, intitulé *le Conciliateur,* fut fondé en 1819, dans la maison du comte Porro, qui, avec le comte Confalonieri et plusieurs autres, travaillait à établir un nouveau système d'éducation nationale, espérant amener ainsi la régénération de l'Italie.

Romagnosi, savant jurisconsulte, auteur de la *Genèse du droit pénal* et d'autres écrits philosophiques et littéraires; Melchiorre Gioja, célèbre économiste; Manzoni, l'un des plus grands poëtes et des plus grands prosateurs de l'Italie moderne, et beaucoup d'autres littérateurs, prirent part à la composition de ce Journal, dont Silvio Pellico fut nommé secrétaire. Les opinions politiques professées dans cette feuille ne tardèrent pas toutefois à être censurées par le gouvernement, qui ne lui laissa guère qu'une année d'existence; et, lorsque le contre-coup de la révolution de Naples vint ébranler la Lombardie, plusieurs des collaborateurs de Silvio perdirent, ainsi que lui, leur liberté, et furent enveloppés dans le même procès.

Mais avant de parler du malheur dont Silvio allait être frappé, disons que la Providence lui avait ménagé une grande consolation dans l'amitié d'un homme qui avait comme lui le goût de la poésie, et qui possédait une âme digne de la sienne. Maroncelli, qui figure d'une manière si touchante à côté du

comte Oroboni, dans les *Prisons* de Silvio, s'était lié, à Milan, avec ce dernier au milieu de tous les enivrements d'une heureuse jeunesse. Ils allaient se retrouver dans les fers, et l'affection qui les unissait devait s'accroître en proportion de leurs communes souffrances; car la véritable amitié, qui ne peut naître que dans les cœurs faits pour la vertu, grandit au milieu de l'adversité; aussi ce fut dans ce sentiment si saint, si sublime, que les deux amis trouvèrent quelque adoucissement à leurs maux.

Lorsque Silvio Pellico, accusé d'avoir fait partie d'une association secrète, et d'avoir pris part, comme complice ou comme confident, à un complot politique, fut arrêté le 13 octobre 1820, et conduit à la prison de Sainte-Marguerite, Maroncelli était déja détenu depuis six jours dans ce lieu, où furent amenés aussi beaucoup d'autres accusés avec lesquels l'un et l'autre étaient liés plus ou moins étroitement.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de leur procès, de leur condamnation et de leurs souffrances pendant dix années; les Mémoires de Silvio Pellico commencent à l'époque de son arrestation, et c'est là seulement qu'il faut chercher tout ce qui a rapport à cette triste période de sa vie.

Assez ordinairement ceux qui écrivent leurs Mémoires, ayant en vue soit de se justifier de quelque imputation, soit de jeter de l'intérêt sur les faits personnels qu'ils racontent, s'étudient à présenter, aux dépens d'autrui, les événements sous le jour qui leur est le plus avantageux. Dans le livre de Silvio, au contraire, nulle récrimination, nulle attaque contre ses ennemis : c'est le touchant récit des misères de la plus dure captivité, écrit avec toute l'éloquence de la douleur, mais avec tout le calme de la résignation; c'est l'histoire morale d'un homme à qui les illusions de la jeunesse, les préoccupations de la littérature et de la politique, avaient fait oublier un moment la véritable destination de l'homme sur la terre, mais qui, frappé par le malheur, s'est souvenu de Dieu, de cette éternité dont quelques tristes jours seulement nous séparent, et qui dès lors a trouvé au fond de son âme la force de

supporter ses maux et la volonté de pardonner à ceux qui les lui faisaient souffrir.

Avec quelle touchante naïveté il peint ses impressions, ses sentiments, ses combats pour triompher de lui-même et de toute inimitié! Il semble qu'on assiste avec lui à l'examen de toutes ses pensées, de toutes ses émotions : on s'associe à tout ce qu'il éprouve; sa prière sous les sombres voûtes d'une prison a quelque chose de sublime, qui élève et attendrit l'âme; on sent une vive et profonde sympathie pour ses longues souffrances, et ceux-là mêmes qui ne partagent pas les convictions religieuses qui l'ont soutenu, ne peuvent se défendre d'admirer sa résignation, et n'oseraient nier les bienfaits du christianisme après avoir lu ses Mémoires.

Ces croyances, qui ont été la consolation de sa captivité, et que ses ennemis ont vainement essayé de calomnier [1], Silvio Pellico les a rapportées dans le monde quand la liberté lui fut rendue. Le livre des *Prisons*, écrit sous l'inspiration de l'Évangile, nous le montre sous les Plombs de Venise et au Spielberg, marchant à la perfection comme chrétien; et bientôt après, nous le voyons, dans le traité des *Devoirs*, joignant à l'apostolat de l'exemple celui du précepte. Ce dernier livre, qui rappelle quelquefois celui de l'*Imitation*, est en quelque sorte le complément, la moralité du drame qui a fait couler nos larmes : l'un est le triomphe de l'homme luttant avec la foi contre l'adversité, l'autre est l'exposé des obligations de la loi chrétienne étudiée et mise en pratique au fond d'un cachot.

Délivré de ses fers au mois d'août 1830, Silvio Pellico eut enfin le bonheur d'embrasser sa famille le 17 septembre sui-

[1] Quelques hommes haineux ou incapables de croire à la sublimité de la vertu, ont été jusqu'à appeler Silvio Pellico un *impie caché*, *un révolutionnaire*, *un séducteur*, etc. « Je ne réponds, dit-il, ni à ces gens-là, « ni aux fanatiques du libéralisme qui me blâment de ce que je ne par- « tage pas leurs folles illusions. Je n'ambitionne de plaire ni aux uns ni « aux autres. Ils n'auront de moi d'autre réponse que ma conduite, sans « masque, sans servilité vers aucun des partis violents, et aussi chrétienne » qu'il me sera possible. » (*Lettre à M. de Latour.*)

vant. Il vit aujourd'hui à Turin, environné de l'estime et de l'affection de ses concitoyens. Ses soins et son amour filial consolent la vieillesse de ses excellents parents. Chaque année il célèbre, par de nouvelles actions de grâces, le jour où il fut rendu à leur tendresse. « C'est aujourd'hui, écrivait-il « le 17 septembre 1834, le jour solennel où, après dix ans « de captivité, j'eus le bonheur de revoir ce père et cette « mère si aimants, et qui avaient tant souffert à cause de moi. « Que Dieu a été bon de me rendre à eux! qu'il est bon de « me les conserver encore! Voilà quatre ans que je jouis de ce « bonheur; vraiment je ne crois pas qu'il y ait de mortel plus « heureux que moi. Mes deux frères me comblent d'amitié; « j'ai une sœur excellente, qui ne demeure pas à Turin, mais « qui vient nous voir, que nous allons voir; j'ai un petit « nombre d'amis respectables et aimables; j'ai tout ce que « j'ai desiré; car je n'ai jamais convoité les richesses, et leur « privation ne m'afflige pas. Ma santé est faible; mais patience! « elle est cependant moins mauvaise qu'elle ne l'était au Spiel- « berg. Je partage mon temps entre la littérature, la société « et un peu de prière. Je ne suis pas très attaché à la vie, et « néanmoins je jouis d'exister. »

Ceux qui ont vu Silvio Pellico disent que ses traits, décolorés par les souffrances, ont quelque chose de grave et de mélancolique; qu'il est impossible d'imaginer plus de douceur, plus de modestie, et que son langage, qui est l'expression de son ame, respire cette noble simplicité, cette bienveillance universelle, cet ardent amour de l'humanité, répandus avec tant de charme dans ses écrits.

Le goût de l'étude et de la poésie, qu'il n'a jamais perdu pendant sa longue détention, s'est encore ranimé dès qu'il s'est vu rendu à la liberté. Déja, depuis son retour, malgré l'altération de sa santé, il a composé plusieurs nouvelles tragédies qui se trouvent dans ses *Œuvres complètes*, publiées en italien, *Paris*, 1835, 2 vol. in-12.

# AVANT-PROPOS.

Est-ce la vanité de parler de moi qui m'a fait écrire ces Mémoires? Je desire que cela ne soit pas ; et, autant qu'on peut se constituer son propre juge, je crois avoir eu un plus noble but.

J'ai voulu contribuer à relever le courage de quelques infortunés, en leur montrant les maux que j'ai soufferts et les consolations que j'ai éprouvées, même dans les plus grands malheurs; attester qu'au milieu de mes longs tourments je n'ai pas trouvé l'humanité aussi injuste, aussi peu digne d'indulgence, aussi dépourvue de belles ames, qu'on a coutume de la représenter; j'ai voulu porter les cœurs nobles à aimer les hommes, et non à les haïr; à n'avoir de haine irréconciliable que pour le

Ho io scritto queste Memorie per vanità di parlar di me? Bramo che ciò non sia, e per quanto uno possa di sè giudice costituirsi, parmi d'avere avuto alcune mire migliori : — quella di contribuire a confortare qualche infelice coll'esponimento de' mali che patii e delle consolazioni ch'esperimentai essere conseguibili nelle somme sventure ; — quella d'attestare che in mezzo a' miei lunghi tormenti non trovai pur l'umanità così iniqua, così indegna d'indulgenza, così scarsa d'egregie anime, come suol venire rappresentata ; — quella d'invitare i cuori nobili ad amare assai, a non odiare alcun mortale, ad odiar solo irreconciliabilmente le

vil mensonge, la pusillanimité, la perfidie et toute dégradation morale; redire enfin une vérité déja bien connue, mais souvent oubliée : c'est que la religion et la philosophie commandent l'une et l'autre une volonté ferme, du calme dans le jugement; et que, sans ces conditions réunies, il n'y a ni justice, ni dignité, ni principes certains.

basse finzioni, la pusillanimità, la perfidia, ogni morale degradamento; — quella di ridire una verità già notissima, ma spesso dimenticata : la religione e la filosofia comandare l' una e l' altra energico volere e giudizio pacato, e senza queste unite condizioni non esservi nè giustizia, nè dignità, nè principii sicuri.

# MES PRISONS.

## CHAPITRE PREMIER.

Je fus arrêté à Milan, le vendredi 13 octobre 1820, et conduit à Sainte-Marguerite; il était trois heures de l'après-midi. Toute cette journée et plusieurs autres se passèrent en longs interrogatoires; mais je ne dirai rien de cela: comme un amant maltraité de sa belle, et justement résolu à la bouder, je laisse la politique où elle est, et je parle d'autre chose.

Ce malheureux vendredi, à neuf heures du soir, le greffier m'ayant consigné entre les mains du geôlier, celui-ci me conduisit à la chambre qui m'était destinée, et m'invita poliment à lui remettre ma montre, mon argent et tout ce que je pouvais avoir dans ma poche, promettant de me les rendre en temps convenable; puis il me souhaita respectueusement une bonne nuit.

### CAPO PRIMO.

Il venerdì 13 ottobre 1820 fui arrestato a Milano, e condotto a Santa Margherita. Erano le tre pomeridiane. Mi si fece un lungo interrogatorio per tutto quel giorno e per altri ancora. Ma di ciò non dirò nulla. Simile ad un amante maltratto dalla sua bella, e dignitosamente risoluto di tenerle broncio, lascio la politica ov'ella sta, e parlo d'altro.

Alle nove della sera di quel povero venerdì l'attuario mi consegnò al custode, e questi, condottomi nella stanza a me destinata, si fece da me rimettere con gentile invito, per restituirmeli a tempo debito, orologio, denaro, e ogni altra cosa ch'io avessi in tasca, e m'augurò rispettosamente la buona notte.

« Un moment, mon cher, lui dis-je, je n'ai pas dîné aujourd'hui ; faites-moi apporter quelque chose.

— Tout de suite ; l'auberge est ici près, et vous verrez, monsieur, quel bon vin !

— Du vin ? je n'en bois pas. »

A cette réponse, le signor Angiolino me regarda tout effrayé, espérant néanmoins que je plaisantais. Les geôliers qui tiennent cabaret ont en horreur un prisonnier qui ne boit pas de vin.

« Je n'en bois pas ; non, vraiment.

— Je vous plains ; vous souffrirez d'autant plus de votre solitude... »

Voyant que je ne changeais pas de résolution, il sortit, et en moins d'une demi-heure, j'eus mon dîner. Je ne mangeai que quelques bouchées, j'avalai un verre d'eau, puis on me laissa seul.

La chambre était au rez-de-chaussée et donnait sur la cour. Prisons par-ci, prisons par-là ; prisons au-dessus, prisons en face. Je m'appuyai sur la fenêtre, et j'y restai quelque temps à écouter aller et venir les geôliers, ainsi

« Fermatevi, caro voi, gli dissi ; oggi non ho pranzato ; fatemi portare qualche cosa.

— Subito : la locanda è qui vicina, e sentirà, signore, che buon vino !

— Vino ? non ne bevo. »

Aquèsta risposta, il signor Angiolino mi guardò spaventato, e sperando ch' io scherzassi. I custodi di carceri che tengono bettola, inorridiscono d' un prigioniero astemio.

« Non ne bevo, davvero.

— M' increse per lei ; patirà al doppio la solitudine. »

E vedendo ch' io non mutava proposito, uscì ; ed in meno di mezz' ora ebbi il pranzo. Mangiai pochi bocconi, tracannai un bicchier d' acqua, e fui lasciato solo.

La stanza era a pian terreno, e metteva sul cortile. Carceri di qua, carceri di là ; carceri di sopra, carceri dirimpetto. M' appoggiai alla finestra, e stetti qualche tempo ad ascoltare l' andare e venire de' carcerieri, ed il freneticò canto di parecchi de' rinchiusi.

que le chant frénétique de quelques-uns des détenus.

Je me dis : « Il y a un siècle, cette prison était un monastère ; les vierges saintes et pénitentes qui l'habitaient n'auraient jamais imaginé que leurs cellules, où l'on n'entendait alors que des gémissements de femmes ou des hymnes pieuses, ne retentiraient aujourd'hui que de blasphèmes, de chansons infâmes, et ne seraient habitées que par des hommes de toute espèce, destinés la plupart aux fers ou à la potence. Et dans un siècle, qui respirera dans ces cellules? O rapidité du temps! ô mobilité perpétuelle des choses! celui qui vous considère peut-il s'affliger si la fortune cesse de lui sourire, s'il est jeté en prison ou s'il est menacé de l'échafaud? Hier j'étais un des plus heureux mortels du monde ; aujourd'hui je n'ai plus aucune des douceurs qui embellissaient ma vie, je n'ai plus de liberté, plus d'amis qui me consolent, plus d'espérance! Non, se faire illusion serait folie : je ne sortirai d'ici que pour être jeté dans les plus horribles cachots ou pour être mis entre les mains du bourreau! Eh bien! le jour qui suivra ma mort sera comme si j'eusse expiré dans un palais, et qu'on m'eût porté à la sépulture avec les plus grands honneurs. »

Pensava : « Un secolo fa, questo era un monastero : avrebbero mai le sante e penitenti vergini che lo abitavano immaginato che le loro cel'e sonerebbero oggi, non più di femminei gemiti e d' inni divoti, ma di bestemmie e di canzoni invereconde, e che conterrebbero uomini d' ogni fatta, e per lo più destinati agli ergastoli o alle forche? E fra un secolo, chi respirerà in queste celle? Oh fugacità del tempo! oh mobilità perpetua delle cose! Può chi vi considera affliggersi, se fortuna cessò di sorridergli, se vien sepolto in prigione, se gli si minaccia il patibolo? Ieri io era uno de' più felici mortali del mondo: oggi non ho più alcuna delle dolcezze che confortavano la mia vita; non più libertà, non più consorzio d' amici, non più speranze! No ; il lusingarsi sarebbe follia. Di qui non uscirò se non per essere gettato ne' più orribili covili, o consegnato al carnefice! Ebbene, il giorno dopo la mia morte sarà come s' io fossi spirato in un palazzo, e portato alla sepoltura co' più grandi onori. »

C'est ainsi que les réflexions sur la fuite du temps fortifiaient mon âme; mais je me rappelai mon père, ma mère, deux frères, deux sœurs, une autre famille que j'aimais presque autant que la mienne, et tous les raisonnements philosophiques n'eurent plus de pouvoir sur moi; je m'attendris, et je pleurai comme un enfant.

## CHAPITRE II.

Trois mois auparavant, j'étais allé à Turin. Après plusieurs années de séparation, j'avais revu mes chers parents, un de mes deux frères et mes deux sœurs. Toute notre famille s'était toujours tant aimée! Nul enfant n'a été plus que moi comblé de bienfaits de son père et de sa mère. Oh! combien je fus ému en revoyant ces vénérables vieillards, et les trouvant beaucoup plus changés par l'âge que je ne me l'étais imaginé! Combien alors j'aurais voulu ne plus les quitter et consacrer tous mes soins au soulagement de leur vieillesse! Qu'il m'en coûta, dans le peu de jours que je passai à Turin, d'avoir à remplir des devoirs qui m'éloignaient du toit paternel et m'o-

Così il riflettere alla fugacità del tempo, m'invigoriva l'animo. Ma mi ricorsero alla mente il padre, la madre, due fratelli, due sorelle, un' altra famiglia ch' io amava quasi fosse la mia; ed i ragionamenti filosofici nulla più valsero. M' intenerii, e piansi come un fanciullo.

### CAPO II.

Tre mesi prima, io era andato a Torino, ed avea riveduto, dopo parecchi anni di separazione, i miei cari genitori, uno de' fratelli e le due sorelle. Tutta la nostra famiglia s'era sempre tanto amata! Niun figliuolo era stato più di me colmato di benefizii dal padre e dalla madre. Oh come al rivedere i venerati vecchi io m' era commosso, trovandoli notabilmente più aggravati dall' età che non m' immaginava! Quanto avrei allora voluto non abbandonarli più, consacrarmi a sollevare colle mie cure la loro vecchiaja! Quanto mi dolse, ne' brevi giorni ch' io stetti a Torino, di aver parecchi doveri che mi portavano fuori del tetto paterno,

bligeaient à donner si peu de temps à mes bien-aimés parents! Ma pauvre mère disait avec une amertume mélancolique : « Ah! notre Silvio n'est pas venu à Turin pour nous voir! » Le matin du jour de mon départ pour Milan, notre séparation fut des plus douloureuses. Mon père monta en voiture avec moi, et m'accompagna pendant un mille; puis il s'en alla tout seul. Je me retournai pour le regarder, je pleurai, je baisai un anneau que ma mère m'avait donné : jamais je ne sentis une telle angoisse en m'éloignant de ma famille. Sans croire aux pressentiments, je m'étonnais de ne pouvoir vaincre ma douleur, et je fus forcé de me dire avec effroi : « D'où me vient cette inquiétude extraordinaire? » Il me semblait que quelque grand malheur devait me frapper.

Maintenant, jeté dans une prison, je me rappelais cet effroi, cette angoisse; je me rappelais chacune des paroles que, trois mois auparavant, j'avais entendu prononcer à mes parents. Cette plainte douloureuse de ma mère : « Ah! notre Silvio n'est pas venu à Turin pour nous voir! » me retombait sur le cœur. Je me reprochais de n'avoir pas été mille fois plus tendre pour eux. Je les

e di dare così poca parte del mio tempo agli amati congiunti! La povera madre diceva con melanconica amarezza : « Ah! il nostro Silvio non è venuto a Torino per veder noi! » Il mattino che ripartii per Milano, la separazione fu dolorissima. Il padre entrò in carrozza con me, e m'accompagnò per un miglio; poi tornò indietro soletto. Io mi voltava a guardarlo, e piangeva, e baciava un anello che la madre m'avea dato, e mai non mi sentii così angosciato di allontanarmi da' parenti. Non credulo a' presentimenti, io stupiva di non poter vincere il mio dolore, ed era sforzato a dire con ispavento : « Donde questa mia straordinaria inquietudine? » Parcami pur di prevedere qualche grande sventura.

Ora, nel carcere, mi risovvenivano quello spavento, quell' angoscia; mi risovvenivano tutte le parole udite, tre mesi innanzi, da' genitori. Quel lamento della madre : « Ah! il nostro Silvio non è venuto a Torino per veder noi! » mi ripiombava sul cuore. Io mi rimproverava di non essermi mostrato loro mille volte più tenero. Li amo cotanto, e ciò

aime tant, et je le leur ai dit si faiblement! Je ne devais plus les revoir, et je me suis si peu rassasié de contempler leurs traits chéris, et j'ai été si avare de mes témoignages d'amour! Ces pensées me déchiraient l'ame.

Je fermai la fenêtre, je me promenai une heure, croyant ne pouvoir prendre de repos de toute la nuit; je me couchai, et la lassitude m'endormit.

## CHAPITRE III.

Le réveil qui suit une première nuit de prison est une chose horrible. « Est-ce bien possible? me dis-je en me rappelant où j'étais; est-ce bien possible? Moi ici! et ce n'est pas un songe! Il est donc vrai qu'hier on m'arrêta! qu'hier on me fit subir ce long interrogatoire qui se continuera demain; et jusques à quand? Qui le sait? C'est donc hier soir qu'avant de m'endormir j'ai tant pleuré en pensant à mes parents! »

Le repos, le silence profond, le court sommeil qui avait rammé les forces de mon esprit, semblaient avoir centuplé en moi la puissance de la douleur. Dans cette

dissi loro così debolmente! Non dovea mai più vederli, e mi saziai così poco de' loro cari volti! e fui così avaro delle testimonianze dell' amor mio! — Questi pensieri mi straziavano l' anima.

Chiusi la finestra, passeggiai un' ora, credendo di non aver requie tutta la notte. Mi posi a letto, e la stanchezza m' addormentò.

### CAPO III.

Lo svegliarsi la prima notte in carcere è cosa orrenda. « Possibile (dissi ricordandomi dove io fossi) possibile! Io qui? E non è ora un sogno il mio? Jeri dunque m' arrestarono? Jeri mi fecero quel lungo interrogatorio, che domani, e chi sa fin quando dovrà continuarsi? Jer sera, avanti di addormentarmi, io piansi tanto, pensando a' miei genitori? »

Il riposo, il perfetto silenzio, il breve sonno che avea ristorato le mie forze mentali, sembravano avere centuplicato in me la possa del dolore.

absence de toute distraction, l'affliction de ceux qui m'étaient chers, et surtout celle de mon père et de ma mère lorsqu'ils apprendraient mon arrestation, se peignit à mon imagination avec une force incroyable.

« En ce moment, me dis-je, ils dorment encore paisiblement, ou bien ils veillent et pensent à moi avec douceur, ne pouvant se douter dans quel lieu je suis. Qu'ils seraient heureux si Dieu les appelait à lui avant que la nouvelle de mon malheur parvînt à Turin! Qui leur donnera la force de supporter ce coup? »

Une voix intérieure semblait me répondre : « Celui que tous les affligés invoquent, aiment et sentent en eux; celui qui donna à une mère la force de suivre son fils au Golgotha et de rester sous la croix! l'ami des malheureux, l'ami des mortels! »

Ce fut le premier moment où la religion triompha de mon cœur, et je dus ce bienfait à l'amour filial.

Jusqu'alors, sans être ennemi de la religion, je la suivais peu et mal. Les objections vulgaires avec lesquelles on a coutume de la combattre ne me paraissaient pas

In quell' assenza totale di distrazioni, l' affanno di tutti i miei cari, ed in particolare del padre e della madre, allorchè udirebbero il mio arresto, mi si pingea nella fantasia con una forza incredibile.

» In quest' istante, diceva io, dormono ancora tranquilli, o vegliano pensando forse con dolcezza a me, non punto presaghi del luogo ov' io sono. Oh felici, se Dio li togliesse dal mondo, avanti che giunga a Torino la notizia della mia sventura! Chi darà loro la forza di sostenere questo colpo?

Una voce interna parea rispondermi : « Colui che tutti gli afflitti invocano ed amano e sentono in sè stessi! Colui che dava la forza ad una Madre di seguire il Figlio al Golgota, e di stare sotto la sua croce! l' amico degl' infelici, l' amico dei mortali. »

Quello fu il primo momento, che la religione trionfò del mio cuore; ed all' amor filiale debbo questo benefizio.

Per l' addietro, senza essere avverso alla religione, io poco e male la seguiva. Le volgari obbiezioni, con cui suole essere combattuta, non mi

avoir un grand poids, et pourtant mille doutes sophistiques affaiblissaient ma foi. Déjà, depuis longtemps, ces doutes ne tombaient plus sur l'existence de Dieu, et je me redisais sans cesse que, si Dieu existe, c'est une conséquence nécessaire de sa justice qu'il y ait une autre vie pour l'homme qui souffre dans un monde si injuste. De là la puissante raison d'aspirer aux biens de cette seconde vie; de là le culte de l'amour de Dieu et du prochain, le besoin continuel pour l'ame de s'ennoblir par de généreux sacrifices. Déja, depuis longtemps, je me disais tout cela, et j'ajoutais : « Eh ! qu'est-ce donc que le christianisme, sinon ce desir constant de l'ennoblissement de l'ame? » Et je m'étonnais que le christianisme se manifestant si pur, si philosophique, si inattaquable dans son essence, une époque pût être venue où la philosophie osât dire : « Je remplacerai désormais le christianisme. — Et comment le remplaceras-tu? Sera-ce en enseignant le vice? Non certes! La vertu? Eh bien! ce sera l'amour de Dieu et du prochain : ce sera précisément ce qu'enseigne le christianisme. »

parevano un gran che, e tuttavia mille sofistici dubbii infievolivano la mia fede. Già da lungo tempo questi dubbii non cadevano più sull' esistenza di Dio, e m' andava ridicendo che, se Dio esiste, una conseguenza necessaria della sua giustizia è un' altra vita per l' uomo, che patì in un mondo così ingiusto : quindi la somma ragione volezza di aspirare ai beni di quella seconda vita : quindi un culto d' amore di Dio e del prossimo, un perpetuo aspirare a nobilitarsi con generosi sacrifizii. Già da lungo tempo m' andava ridicendo tutto ciò, e soggiungeva : « E che altro è il Cristianesimo se non questo perpetuo aspirare a nobilitarsi? E mi meravigliava come sì pura, sì filosofica, sì inattacabile manifestandosi l' essenza del Cristianesimo, fosse venuta un' epoca in cui la filosofia osasse dire : « Farò io d' or innanzi le sue veci. — Ed in qual modo farai tu le sue veci? Insegnando il vizio? No certo. Insegnando la virtu? Ebbene sarà amore di Dio e del prossimo; sarà ciò che appunto il Cristianesimo insegna. »

Quoique je raisonnasse ainsi depuis plusieurs années, j'évitais de conclure : « Sois donc conséquent, sois chrétien! Ne te scandalise plus de quelques abus! ne subtilise plus sur quelques points difficiles de la doctrine de l'Église, puisque le point capital est celui-ci, et il est bien clair : Aime Dieu et ton prochain. »

Dans ma prison, je me décidai enfin à tirer cette conclusion, et je la tirai. J'hésitai un moment néanmoins, en pensant que si quelqu'un venait à me savoir plus religieux qu'auparavant, il pourrait s'arroger le droit de me traiter de bigot ou d'homme avili par le malheur ; mais, sentant que je n'étais ni un bigot ni un homme avili, je résolus de ne tenir aucun compte du blâme que je ne méritais pas, et je m'affermis dans la volonté d'être et de me déclarer chrétien dorénavant.

## CHAPITRE IV.

Ce ne fut que plus tard que je devins stable dans cette résolution ; mais je commençai à y songer et presque à vouloir la prendre dès cette première nuit de mon arres-

Ad onta ch' io così da parecchi anni sentissi, sfuggiva di conchiudere : sii dunque conseguente ! sii cristiano ! non ti scandalezzar più degli abusi ! non malignar più su qualche punto difficile della dottrina della Chiesa, giacchè il punto principale è questo, ed è lucidissimo : Ama Dio ed il prossimo.

In prigione deliberai finalmente di stringere tale conclusione, e la strinsi. Esitai alquanto, pensando che, se taluno veniva a sapermi più religioso di prima, si crederebbe in dovere di reputarmi bacchettone ed avvilito dalla disgrazia. Ma sentendo ch' io non era nè bacchettone, nè avvilito, mi compiacqui di non punto curare i possibili biasimi non meritati, e fermai d' essere e di dichiararmi d' or in avanti cristiano.

### CAPO IV.

Rimasi stabile in questa risoluzione più tardi, ma cominciai a ruminarla e quasi volerla in quella prima notte di cattura. Verso il mattino le mie

tation. Vers le matin, mes inquiétudes étaient calmées, et je m'en étonnais. Je pensai de nouveau à mes parents, à mes amis, et je ne désespérai plus de la force de leur ame; le souvenir de leurs sentiments vertueux me consolait.

Pourquoi auparavant un tel trouble dans mon esprit, lorsque je pensais à celui qu'ils devaient éprouver, et maintenant tant de confiance dans la grandeur de leur courage? Cet heureux changement, était-ce un prodige ou l'effet naturel de ma croyance ravivée en Dieu? Eh! qu'importe que l'on nomme ou que l'on ne nomme pas prodiges les bienfaits vrais et sublimes de la religion?

A minuit, deux *secondini*, c'est ainsi que l'on appelle ceux qui sont sous les ordres du geôlier en chef, étaient venus me visiter, et ils m'avaient trouvé de fort mauvaise humeur. Au point du jour ils revinrent, et me trouvèrent le front serein et d'une humeur enjouée.

« Cette nuit, dit Tirola, monsieur avait un regard de basilic; maintenant c'est bien différent, et je m'en réjouis : c'est signe, pardonnez l'expression, que monsieur n'est pas un fripon (je suis vieux dans le métier, et mes

smanie erano calmate, ed io ne stupiva. Ripensava a' genitori ed agli altri amati, e non disperava più della loro forza d' animo, e la memoria de' virtuosi sentimenti, ch' io aveva altre volte conosciuti in essi, mi consolava.

Perchè dianzi cotanta perturbazione in me, immaginando la loro, ed or cotanta fiducia nell' altezza del loro coraggio? Era questo felice cangiamento un prodigio? era un naturale effetto della mia ravvivata credenza in Dio? — E che importa il chiamar prodigi, o no, i reali sublimi benefizii della religione?

A mezzanotte, due *secondini* (così chiamansi i carcerieri dipendenti dal custode) erano venuti a visitarmi, e m' aveano trovato di pessimo umore. All' alba tornarono, e mi trovarono sereno e cordialmente scherzoso.

« Stanotte, signore, ella aveva una faccia da basilisco, dice il Tirola; ora è tutt' altro, e ne godo; segno che non è — perdoni l' espressione — un birbante: perchè i birbanti (io sono vecchio del mestiere, e le mie

observations ont quelque poids). Les fripons sont plus furieux le second jour de leur arrestation que le premier. Monsieur prend-il du tabac?

— Je n'en ai pas l'habitude; mais je ne veux pas vous refuser. Quant à votre observation, excusez-moi, elle n'est pas digne d'un homme avisé, comme vous me paraissez l'être. Si je n'ai plus, ce matin, le regard d'un basilic, ce changement ne pourrait-il pas être en moi ou une preuve d'insouciance ou de facilité à me faire illusion et à rêver ma liberté prochaine?

— J'en pourrais douter si monsieur était ici pour d'autres motifs; mais pour des affaires d'État, au jour d'aujourd'hui il est impossible de présumer qu'elles se terminent aussi promptement, et vous n'êtes pas si simple que de vous l'imaginer. Je vous demande pardon : monsieur veut-il une autre prise?

— Donnez. Mais comment peut-on avoir le visage aussi gai que vous l'avez lorsqu'on passe sa vie avec des malheureux?

— Monsieur croira peut-être que c'est indifférence pour les maux d'autrui : à dire vrai, je ne le sais pas po-

osservazioni hanno qualche peso), i birbanti sono più arrabbiati il secondo giorno del loro arresto, che il primo. Prende tabacco? — Non ne soglio prendere, ma non vo' ricusare le vostre grazie. Quanto alla vostra osservazione, scusatemi, non è da quel sapiente che sembrate. Se stamane non ho più faccia da basilisco, non potrebb' egli essere che il mutamento fosse prova d' insensatezza, di facilità ad illudermi, a sognar prossima la mia libertà?

— Ne dubiterei, signore, s' ella fosse in prigione per altri motivi; ma per queste cose di stato, al giorno d' oggi, non è possibile di credere che finiscano così su due pedi. Ed ella non è siffattamente gonzo da immaginarselo. Perdoni sa : vuole un' altra presa?

— Date qua. Ma come si può avere una faccia così allegra, come avete, vivendo sempre fra disgraziati?

— Crederà che sia per indifferenza sui dolori altrui : non lo so nem-

sitivement moi-même; mais je puis assurer, monsieur, que bien souvent ça me fait mal de voir pleurer, et quelquefois je fais semblant d'être gai afin de faire rire les pauvres prisonniers.

— Mais, brave homme, il me vient une idée que je n'avais jamais eue, c'est que l'on peut faire le métier de geôlier, et être de fort bonne pâte.

— Le métier n'y fait rien, monsieur : au delà de cette voûte que vous voyez de l'autre côté de la cour, il y a une autre cour et d'autres prisons toutes destinées à des femmes. Ce sont des... je n'ai pas besoin de le dire, ce sont des femmes de mauvaise vie. Eh bien ! monsieur, il y en a qui sont des anges par le cœur; et si monsieur était *secondino*...

— Moi !... » Et j'éclatai de rire.

Tirola resta déconcerté, et ne poursuivit pas. Peut-être pensait-il que si j'avais été *secondino*, il m'eût été difficile de ne pas prendre en affection quelqu'une de ces malheureuses.

Il me demanda ce que je voulais pour mon déjeuner, sortit et m'apporta le café, quelques minutes après.

meno positivamente io, a dir vero; ma l'assicuro che spesse volte il veder piangere mi fa male. E talora fingo d'essere allegro, affinchè i poveri prigionieri sorridano anch'essi.

— Mi viene, buon uomo, un pensiero che non ho mai avuto : che si possa fare il carceriere ed essere d'ottima pasta.

— Il mestiere non fa niente, signore. Al di là di quel voltone ch'ella vede, oltre il cortile, v'è un altro cortile ed altre carceri, tutte per donne. Sono... non occorre dirlo... donne di mala vita. Ebbene, signore, ve n'è che sono angeli, quanto al cuore. E s'ella fosse secondino...

— Io? — (e scoppiai dal ridere.)

Tirola restò sconcertato dal mio riso, e non proseguì. Forse intendea che, s'io fossi stato secondino, mi sarebbe riuscito malagevole non affezionarmi ad alcuna di quelle disgraziate.

Mi chiese ciò ch'io volessi per colezione. Uscì, e qualche minuto dopo mi portò il caffè.

Je le regardai fixement avec un sourire malin qui voulait dire : « Porterais-tu bien un billet de moi à un autre malheureux, à mon ami Pietro? » Il me répondit par un autre sourire qui voulait dire : « Non, monsieur ; et si vous vous adressez à un de mes camarades, et qu'il vous dise oui, prenez garde qu'il ne vous trahisse. »

Je ne suis pas positivement certain qu'il me comprit ou que je le comprisse ; mais je sais bien que je fus dix fois sur le point de lui demander un morceau de papier et un crayon, et que je n'osai, parcequ'il y avait quelque chose dans ses yeux qui semblait m'avertir de ne me fier à qui que ce fût, et encore moins aux autres qu'à lui.

## CHAPITRE V.

Si Tirola, avec son expression de bonté, n'eût pas eu ce regard fourbe, si sa physionomie eût été plus noble, j'aurais cédé à la tentation d'en faire mon ambassadeur, et peut-être qu'un mot de moi, arrivé à temps à mon ami, lui eût donné la force de réparer quelque méprise,

Io lo guardava in faccia fissamente, con un sorriso malizioso, che voleva dire : « Porteresti tu un mio viglietto ad un altro infelice, al mio amico Piero? » Ed egli mi rispose con un altro sorriso, che voleva dire : « No, signore ; e se vi dirigete ad alcuno de' miei compagni, il quale vi dica di sì, badate che vi tradirà. »

Non son veramente certo, ch'egli mi capisse, nè ch' io capissi lui. So bensì, ch' io fui dieci volte sul punto di dimandargli un pezzo di carta, ed una matita, e non ardii, perchè v'era alcun che negli occhi suoi che sembrava avvertirmi di non fidarmi di alcuno, e meno d' altri che di lui.

## CAPO V.

Se Tirola, colla sua espressione di bontà, non avesse anche avuto quegli sguardi così furbi ; se fosse stata una fisonomia più nobile, io avrei ceduto alla tentazione di farlo mio ambasciatore, e forse un mio viglietto giunto a tempo all' amico gli avrebbe dato la forza di riparare qualche

et peut-être aussi que cela eût sauvé, non pas lui, l'infortuné! il n'était déja que trop découvert, mais plusieurs autres et moi.

Patience! les choses devaient aller ainsi.

Je fus demandé de nouveau pour continuer mon interrogatoire, qui dura toute cette journée et plusieurs autres, sans nul intervalle que celui de mes repas.

Tant que le procès dura, les jours se passèrent rapidement pour moi, grâce à l'occupation de mon esprit pour les réponses sans fin que nécessitaient tant de demandes diverses, et pour me recueillir aux heures de repas, et le soir pour réfléchir à tout ce qui m'avait été demandé, et à ce que j'avais répondu, puis à toutes les choses sur lesquelles je serais probablement encore interrogé.

A la fin de la première semaine, il me survint un grand déplaisir. Aussi avide que moi d'avoir quelque communication entre nous, mon pauvre Pietro m'écrivit un billet, et se servit, pour me l'envoyer, non d'un des *secondini*, mais d'un malheureux prisonnier qui venait avec eux pour faire le service de nos chambres. C'était

sbaglio, e forse ciò salvava, non lui, poveretto, che già troppo era scoperto, ma parecchi altri e me!

Pazienza! doveva andar così.

Fui chiamato alla continuazione dell' interrogatorio, e ciò durò tutto quel giorno, e parecchi altri, con nessun altro intervallo che quello de' pranzi.

Finchè il processo non si chiuse, i giorni volavano rapidi per me, cotanto era l' esercizio della mente in quell' interminabile rispondere a sì varie dimande, e nel raccogliermi alle ore di pranzo ed a sera per rilletterc a tutto ciò che mi s' era chiesto e ch' io aveva risposto, ed a tutto ciò, su cui probabilmente sarei ancora interrogato.

Alla fine della prima settimana m' accadde un gran dispiacere. Il mio povero Piero, bramoso, quanto lo era io, che potessimo metterci in qualche comunicazione, mi mandò un viglietto, e si servì, non d' alcuno de' secondini, ma d' un disgraziato prigioniero, che veniva con essi a fare

un homme de soixante à soixante-dix ans, condamné à je ne sais combien de mois de détention.

Avec une épingle que j'avais, je me piquai au doigt, et j'écrivis avec mon sang quelques lignes de réponse que je remis au messager. Il eut le malheur d'être épié, fouillé, pris avec le billet sur lui, et, si je ne me trompe, il reçut la bastonnade. J'entendis d'affreux hurlements qui me parurent venir du pauvre vieillard, et depuis je ne le revis plus.

Appelé au greffe, je frémis lorsqu'on me présenta mon petit billet écrit avec du sang, lequel billet, grâce au ciel, ne contenait rien de nuisible, et n'avait l'air que d'un simple bonjour. On me demanda avec quoi je m'étais tiré ce sang. On m'enleva mon épingle, et on rit de nous y avoir pris. Hélas, je ne riais pas, moi! Je ne pouvais m'ôter de devant les yeux l'image du vieux messager. J'aurais souffert volontiers un châtiment quelconque pour qu'on lui pardonnât; et lorsque j'entendis ces hurlements que je crus venir de lui, mon cœur se remplit de larmes.

En vain demandai-je plusieurs fois de ses nouvelles aux geôliers et aux *secondini;* ils secouaient la tête, et

qualche servigio nelle nostre stanze. Era questi un uomo dai sessanta ai settant' anni, condannato a non so quanti mesi di detenzione.

Con una spilla ch' io aveva, mi forai un dito, e feci col sangue poche linee di risposta, che rimisi al messaggero. Egli ebbe la mala ventura d' essere spiato, frugato, colto col viglietto addosso, e, se non erro, bastonato. Intesi alte urla che mi parvero del misero vecchio, e nol rividi mai più.

Chiamato io a processo, fremetti al vedermi presentata la mia cartolina vergata col sangue (la quale, grazie al cielo, non parlava di cose nocive, e avea l' aria d' un semplice saluto). Mi si chiese con che mi fossi tratto sangue, mi si tolse la spilla, e si rise dei burlati. Ah, io non risi! Io non poteva levarmi dagli occhi il vecchio messaggero. Avrei volentieri sofferto qualunque castigo, purchè gli perdonassero, e quando mi giunsero quelle urla, che dubitai essere di lui, il cuore mi s' empì di lagrime.

Invano chiesi parecchie volte di esso al custode e a' secondini. Crolla-

disaient : « Il l'a payé cher, celui-là ; il ne recommencera pas ; il est maintenant un peu plus tranquille, » et ils ne voulurent point s'expliquer davantage.

Entendaient-ils désigner par là l'étroite captivité dans laquelle le malheureux était retenu, ou me faire entendre qu'il était mort sous les coups de bâton ou par suite de ces coups ?

Il me sembla le voir un jour au delà de la cour, sous le portique, avec une charge de bois sur le dos. Le cœur me battit comme si je revoyais un frère.

## CHAPITRE VI.

Lorsque je ne fus plus tourmenté par mes interrogatoires, mes journées cessèrent d'être occupées, et je sentis alors amèrement le poids de ma solitude.

On me permit bien d'avoir une *Bible* et le Dante ; le geôlier mit bien à ma disposition sa bibliothèque, consistant en quelques romans de Scudéry, du Piazzi, et pis encore ; mais mon esprit était trop agité pour pouvoir

vano il capo, e dicevano : « L' ha pagata cara, colui — non ne farà più di simili — gode un po' più di riposo. » Nè voleano spiegarsi di più.

Accennavano essi la prigionia ristretta in cui veniva tenuto quell' infelice, o parlavano così, perch' egli fosse morto sotto le bastonate od in conseguenza di quelle ?

Un giorno mi parve di vederlo al di là del cortile, sotto il portico, con un fascio di legna sulle spalle. Il cuore mi palpitò, come s' io rivedessi un fratello.

### CAPO VI.

Quando non fui più martirato dagl' interrogatorii, e non ebbi più nulla che occupasse le mie giornate, allora sentii amaramente il peso della solitudine.

Ben mi si permise ch' io avessi una Bibbia ed il Dante ; ben fu messa a mia disposizione dal custode la sua biblioteca, consistente in alcuni romanzi di Scuderi, del Piazzi, e peggio ; ma il mio spirito era troppo

s'appliquer à aucune lecture. J'apprenais par cœur, chaque jour, un chant du Dante. Cet exercice était si machinal, que, tout en m'occupant, je pensais moins à ces beaux vers qu'à mes malheurs. Il en était de même quand je lisais toute autre chose, excepté parfois quelques passages de la *Bible*. Ce livre divin, que j'avais toujours beaucoup aimé, même lorsque je me croyais incrédule, était maintenant étudié par moi avec plus de respect que jamais; mais en dépit de ma bonne volonté, le plus souvent encore je le lisais l'esprit occupé ailleurs et sans le comprendre. Peu à peu je parvins à le méditer plus profondément et à le goûter davantage.

Cette lecture ne me donna jamais la plus petite disposition à la bigoterie, c'est-à-dire à cette dévotion mal entendue qui rend pusillanime ou fanatique; mais elle m'enseigna à aimer Dieu et les hommes, à desirer toujours le règne de la justice, à abhorrer l'iniquité et à pardonner à ceux qui la commettent.

Le christianisme, au lieu de détruire en moi ce que la philosophie pouvait y avoir mis de bon, le confirmait

agitato, da potersi applicare a qualsiasi lettura. Imparava ogni giorno un canto di Dante a memoria, e questo esercizio era tuttavia sì macchinale, ch' io lo faceva pensando meno a que' versi che a' casi miei. Lo stesso mi avveniva leggendo altre cose, eccettuato alcune volte qualche passo della Bibbia. Questo divino libro ch' io aveva sempre amato molto, anche quando parecmi d' essere incredulo, veniva ora da me studiato con più rispetto che mai. Se non che, ad onta del buon volere, spessissimo io lo leggea colla mente ad altro, e non capiva. A poco a poco divenni capace di meditarvi più fortemente, e di sempre meglio gustarlo.

Siffatta lettura non mi diede mai la minima disposizione alla bacchettoneria, cioè a quella divozione malintesa che rende pusillanime o fanatico. Bensì m' insegnava ad amar Dio e gli uomini, a bramare sempre più il regno della giustizia, ad abborrire l' iniquità, perdonando agl' iniqui. Il Cristianesimo, invece di disfare in me ciò che la filosofia

et le fortifiait de raisons plus hautes et plus puissantes.

Ayant lu un jour qu'il fallait prier sans cesse, et que la véritable prière ne consiste pas à marmotter beaucoup de paroles, comme le font les païens, mais à adorer Dieu avec simplicité, tant en paroles qu'en actions, et à faire que les unes et les autres soient l'accomplissement de sa sainte volonté, je me proposai sérieusement de commencer cette prière continuelle, c'est-à-dire de ne plus même me permettre une seule pensée qui ne fût animée du desir de me conformer aux décrets de Dieu.

Les formules de prières dont je me servis pour adorer furent toujours en petit nombre, non par mépris (je suis même persuadé que ces formules sont très salutaires, à l'un plus, à l'autre moins, pour fixer l'attention sur le culte), mais parceque je ne me sens pas capable d'en réciter beaucoup sans me laisser aller à des distractions. et mettre le culte en oubli.

Le desir de me tenir continuellement en présence de Dieu, au lieu d'être un effort fatigant d'esprit ou un sujet de crainte, n'était pour moi qu'une chose pleine de dou-

potea avervi fatto di buono, lo confermava, lo avvalorava di ragioni più alte, più potenti.

Un giorno avendo letto che bisogna pregare incessantemente, e che il vero pregare non è borbottare molte parole alla guisa de' pagani, ma adorar Dio con semplicità, sì in parole, sì in azioni, e fare che le une e le altre sieno l' adempimento del suo santo volere, mi proposi di cominciare davvero quest' incessante preghiera, cioè di non permettermi più neppure un pensiero, che non fosse animato dal desiderio di conformarmi ai decreti di Dio.

Le formole di preghiera da me recitate in adorazione furono sempre poche, non già per disprezzo (che anzi le credo salutarissime, a chi più, a chi meno, per fermare l' attenzione nel culto), ma perchè io mi sento così fatto, da non essere capace di recitarne molte, senza vagare in distrazione e porre l' idea del culto in obblio.

L' intento di stare di continuo alla presenza di Dio, invece di essere un faticoso sforzo della mente, ed un soggetto di tremore, era per me

cœur. La solitude perdait chaque jour à mes yeux de son horreur lorsque je pensais que Dieu est toujours près de nous, qu'il est en nous ou plutôt que nous sommes en lui. « Ne suis-je pas en très bonne compagnie? » me disais-je; et je redevenais calme, et je fredonnais, je sifflais avec plaisir, avec attendrissement.

« Eh bien! me disais-je encore, une fièvre aurait pu me mettre au tombeau; tous mes amis les plus chers, qui, en me perdant, se seraient abandonnés aux larmes, auraient pourtant peu à peu repris la force de se résigner à ma perte. Au lieu d'une tombe, c'est une prison qui m'a dévoré. Ne dois-je pas croire que Dieu leur donnera la même force? »

Mon cœur formait pour eux les vœux les plus ardents, quelquefois accompagnés de larmes; mais ces larmes mêmes étaient mêlées de douceur. J'avais une pleine foi que Dieu viendrait en aide aux miens et à moi. Je ne me suis pas trompé.

soavissima cosa. Non dimenticando che Dio è sempre vic'no a noi, ch' egli è in noi, o piuttosto che noi siamo in esso, la solitudine perdeva ogni giorno più il suo orrore per me. « Non sono io in ottima compagnia? » m' andava dicendo, e mi rasserenava, e canterellava, e zufolava con piacere e con tenerezza.

« Ebbene, pensai, non avrebbe potuto venirmi una febbre e portarmi in sepoltura? Tutti i miei cari, che si sarebbero abbandonati al pianto, perdendomi, avrebbero pure acquistato a poco a poco la forza di rassegnarsi alla mia mancanza. Invece d' una tomba, mi divorò una prigione degg' io credere che Dio non li munisca d' egual forza? »

Il mio cuore alzava i più fervidi voti per loro, talvolta con qualche lagrima; ma le lagrime stesse erano miste di dolcezza. Io aveva piena fede che Dio sosterrebbe loro e me. Non mi sonno ingannato.

## CHAPITRE VII.

Vivre libre est beaucoup plus agréable que de vivre en prison ; qui en doute? Et pourtant, même au milieu des misères d'une prison, quand on pense que Dieu y est présent, que les joies du monde sont fugitives, que le véritable bonheur est dans la conscience et non dans les objets extérieurs, on peut encore sentir la vie avec plaisir. Un mois s'était à peine écoulé, que j'avais pris mon parti, sinon parfaitement, du moins d'une manière supportable. Ne voulant pas commettre l'indigne action d'acheter l'impunité par la ruine des autres, je vis que mon sort ne pouvait être désormais que l'échafaud ou une longue captivité, et qu'il était de toute nécessité de s'y soumettre. « Je respirerai, me disais-je, tant qu'on me laissera un souffle, et, quand on me l'ôtera, je ferai comme tous les malades à leur dernier moment : je mourrai. »

Je m'étudiais à ne me plaindre de rien, et à donner à mon ame toutes les jouissances possibles. La plus ordinaire était de renouveler l'énumération des biens qui

### CAPO VII.

Il vivere libero è assai più bello del vivere in carcere ; chi ne dubita? Eppure anche nelle miserie d' un carcere, quando ivi si pensa che Dio è presente, che le gioje del mondo sono fugaci, che il vero bene sta nella coscienza e non negli oggetti esteriori, puossi con piacere sentire la vita. Io in meno d' un mese avea pigliato, non dirò perfettamente, ma in comportevole guisa, il mio partito. Vidi che non volendo commettere l' indegna azione di comprare l' impunità col procacciare la royina altrui, la mia sorte non poteva essere se non il patibolo od una lunga prigionia. Era necessità adattarvisi. « Respirerò finchè mi lasciano fiato, dissi, e quando me lo torranno, farò come tutti i malati, allorchè sono giunti all' ultimo momento. Morrò. »

Mi studiava di non lagnarmi di nulla, e di dare all' anima mia tutti i godimenti possibili. Il più consueto godimento si era di andarmi rinno-

avaient embelli mes jours : le meilleur des pères, la meilleure des mères, d'excellents frères, d'excellentes sœurs, tels et tels pour amis, une bonne éducation, l'amour des lettres, etc. Qui plus que moi avait été doué de bonheur? Et, quoique ce bonheur soit troublé maintenant par l'adversité, pourquoi n'en pas remercier Dieu? Quelquefois, en faisant cette énumération, je m'attendrissais et je pleurais un moment; mais je retrouvais le courage et la gaîté.

Dès les premiers jours, je m'étais fait un ami. Ce n'était ni le geôlier, ni aucun des *secondini*, ni aucune des personnes qui instruisaient mon procès; je parle pourtant d'une créature humaine. Qui était-ce donc? Un enfant, sourd-muet, de cinq à six ans. Son père et sa mère étaient des voleurs que la loi avait frappés. Le pauvre orphelin restait à la charge de la police, avec plusieurs autres enfants de même condition. Ils habitaient tous une chambre en face de la mienne, et à certaines heures on leur ouvrait la porte, afin qu'ils pussent aller prendre l'air dans la cour.

Le sourd-muet venait sous ma fenêtre, il me souriait et gesticulait. Je lui jetais un gros morceau de pain; il le

vando l' enumerazione dei beni che avevano abbellito i miei giorni : un ottimo padre, un' ottima madre, fratelli e sorelle eccellenti, i tali e tali amici, una buona educazione, l' amore delle lettere, ec. Chi più di me era stato dotato di felicità? Perchè non ringraziarne Iddio, sebbene ora mi fosse temperata dalla sventura? Talora, facendo quell' enumerazione, m' inteneriva e piangeva un istante; ma il coraggio e la letizia tornavano.

Fin da' primi giorni io aveva acquistato un amico. Non era il custode, non alcuno de' secondini, non alcuno de' signori processanti. Parlo per altro d' una creatura umana. Chi era? — Un fanciullo, sordo e muto, di cinque o sei anni. Il padre e la madre era ladroni, e la legge li aveva colpiti. Il misero orfanello veniva mantenuto dalla Polizia con parecchi altri fanciulli della stessa condizione. Abitavano tutti in una stanza in faccia alla mia, ed a certe ore aprivasi loro la porta, affinchè uscissero a prender aria nel cortile.

Il sordo e muto veniva sotto la mia finestra, e mi sorrideva, e gestico-

prenait en sautant de joie, courait à ses petits compagnons, en donnait à tous, et revenait manger sa petite part près de ma fenêtre, m'exprimant sa reconnaissance par un sourire de ses beaux yeux.

Les autres enfants me regardaient de loin, et n'osaient s'approcher. Le sourd-muet avait pour moi une grande sympathie; l'intérêt seul ne le guidait pas. Quelquefois, ne sachant que faire du pain que je lui jetais, il me faisait signe que ses camarades et lui avaient assez mangé, et qu'ils ne pouvaient prendre plus de nourriture. S'il voyait venir un *secondino* dans ma chambre, il lui donnait le pain pour qu'il me le rendît; et, bien qu'alors il n'espérât plus rien de moi, il n'en continuait pas moins à folâtrer auprès de ma fenêtre avec une grâce charmante, paraissant heureux que je le visse. Une fois, un *secondino* permit à cet enfant d'entrer dans ma prison; à peine y fut-il, qu'il courut pour m'embrasser les jambes, en jetant un cri de joie. Je le pris dans mes bras, et je ne saurais dire avec quel transport il me combla de caresses. Que d'amour dans cette chère petite ame! Que j'aurais

lava. Io gli gettava un bel pezzo di pane, e lo prendeva, facendo un salto di gioja, correva a' suoi compagni, ne dava a tutti; e poi veniva a mangiare la sua porzioncella presso la mia finestra, esprimendo la sua gratitudine col sorriso de' suoi begli occhi.

Gli altri fanciulli mi guardavano da lontano, ma non ardivano avvicinarsi: il sordomuto aveva una gran simpatia per me, nè già per sola cagione d' interesse. Alcune volte ei non sapea che fare del pane ch'io gli gettava, e mi facea segni ch' egli e i suoi compagni aveano mangiato bene, e non potevano prendere maggior cibo. S' ei vedea venire un secondino nella mia stanza, ei gli dava il pane perchè me lo restituisse. Benchè nulla aspettasse allora da me, ei continuava a ruzzare innanzi alla finestra, con una grazia amabilissima, godendo ch' io lo vedessi. Una volta un secondino permise al fanciullo d' entrare nella mia prigione: questi appena entrato, corse ad abbracciarmi le gambe, mettendo un grido di gioja. Lo presi fra le braccia, ed è indicibile il trasporto con cui mi colmava di carezze. Quanto amore in quella cara animetta! Come avrei

voulu pouvoir lui faire donner de l'éducation, et le sauver de l'abjection dans laquelle il se trouvait!

Je n'ai jamais su son nom; lui-même ne savait pas qu'il en eût un. Il était toujours gai, et je ne le vis pleurer qu'une seule fois, qu'il fut battu par le geôlier, je ne sais pourquoi. Chose étrange! ne vivre que dans des lieux semblables paraît le comble de l'infortune, et pourtant cet enfant avait certainement autant de bonheur que pouvait en avoir le fils d'un prince au même âge. Je faisais ces réflexions, et j'apprenais que l'humeur peut se rendre indépendante du lieu qu'on habite. Gouvernons notre imagination, et nous nous trouverons bien presque partout. Un jour est bientôt passé, et quand, le soir, on se couche sans faim et sans douleurs aiguës, qu'importe que ce lit se trouve plutôt dans un endroit que l'on nomme prison, ou dans un autre que l'on nomme maison ou palais?

Excellent raisonnement! Mais comment faire pour gouverner cette imagination? Je m'y essayais, et il me semblait quelquefois que j'y réussissais à merveille; mais dans d'autres instants elle triomphait avec tyrannie, et dans mon dépit, je restais tout étonné de ma faiblesse.

voluto poterlo far educare, e salvarlo dall' abbiezione in che si trovava!

Non ho mai sapulo il suo nome. Egli stesso non sapeva di averne uno. Era sempre lieto, e non lo vidi mai piangere se non una volta che fu battuto, non so perchè, dal carceriere. Cosa strana! Vivere in luoghi simili sembra il colmo dell' infortunio, eppure quel fanciullo avea certamente tanta felicità, quanta possa averne a quell' età il figlio d' un principe. Io facea questa riflessione, ed imparava che puossi rendere l' umore indipendente dal luogo. Governiamo l' immaginativa, e staremo bene quasi dappertutto. Un giorno è presto passato, e quando la sera uno si mette a letto senza fame e senza acuti dolori, che importa se quel letto è piuttosto fra mura che si chiamino prigione, o fra mura che si chiamino casa o palazzo?

Ottimo ragionamento! Ma come si fa a governare l' immaginativa? Io mi vi provava, e ben pareami talvolta di riuscirvi a meraviglia: ma altre volte la tiranna trionfava, ed io indispettito stupiva della mia debolezza.

## CHAPITRE VIII.

« Dans mon infortune j'ai pourtant du bonheur, me disais-je, que l'on m'ait donné une prison au niveau du sol, sur cette cour, où vient à quatre pas de moi ce cher enfant, avec lequel il m'est si doux de causer par signes. Intelligence humaine, que tu es admirable ! Que de choses nous nous disons, lui et moi, par les diverses expressions de nos regards et de notre physionomie ! Comme il arrange ses mouvements avec grâce quand je lui souris ! Comme il les corrige quand il voit qu'ils me déplaisent ! Comme il comprend que je l'aime quand il caresse ou qu'il régale quelques-uns de ses camarades ! Personne au monde ne se l'imagine, et pourtant moi, debout à ma fenêtre, je puis être en quelque sorte l'instituteur de cette pauvre petite créature. A force de répéter ce mutuel exercice des signes, nous aurons bientôt perfectionné ce moyen de nous communiquer nos idées. Plus il sentira qu'il s'instruit et s'ennoblit l'ame avec moi, plus il m'aimera. Je serai pour lui le génie de la raison et de la bonté. Il apprendra à me confier ses douleurs, ses joies, ses desirs ; et moi

### CAPO VIII.

« Nella mia sventura son pur fortunato, diceva io, che m' abbiano dato una prigione a pian terreno, su questo cortile, ove a quattro passi da me viene quel caro fanciullo, con cui converso alla muta sì dolcemente ! Mirabile intelligenza umana ! Quante cose ci diciamo egli ed io colle infinite espressioni degli sguardi e della fisonomia ! Come compone i suoi moti con grazia, quando gli sorrido ? come li corregge, quando vede che mi spiacciono ! come capisce che lo amo, quando accarezza o regala alcuno de' suoi compagni ! Nessuno al mondo se lo immagina, eppure io stando alla finestra, posso essere una specie d' educatore per quella povera creaturina. A forza di ripetere il mutuo esercizio de' segni, perfezioneremo la comunicazione delle nostre idee. Più sentirà d' istruirsi e d' ingentilirsi con me, più mi s' affezionerà. Io sarò per lui il genio della ragione e della bontà : egli imparerà a confidarmi i suoi dolori, i suoi piaceri, le sue bra-

j'apprendrai à le consoler; je formerai son cœur; je le dirigerai dans toute sa conduite. Qui sait si, en tenant mon sort indécis de mois en mois, on ne me laissera pas vieillir ici? Qui sait si cet enfant ne s'élèvera pas sous mes yeux, et ne sera pas employé à quelque service dans cette maison? Avec autant d'esprit qu'il paraît en avoir, à quoi réussira-t-il? Hélas! il ne sera rien de plus qu'un très bon *secondino*, ou quelque autre chose semblable. Eh bien! n'aurai-je pas fait une bonne œuvre en contribuant à lui inspirer le desir de plaire aux honnêtes gens et à lui-même, et en lui donnant l'habitude des sentiments bienveillants. »

Ce monologue était très naturel. J'eus toujours beaucoup d'inclination pour les enfants, et la mission d'instituteur m'a toujours paru sublime. Je l'avais remplie depuis quelques années près de deux jeunes gens d'une belle espérance, Giacomo et Giulio Porro, que j'aimais comme s'ils eussent été mes enfants, et que toujours j'aimerai ainsi. Dieu sait combien de fois je pensai à eux dans ma prison, combien je m'affligeai de ne pouvoir terminer leur éducation, et quels vœux ardents je formais

me : io a consolarlo, a nobilitarlo, a dirigerlo in tutta la sua condotta. Chi sa che tenendosi indecisa la mia sorte di mese in mese, non mi lascino invecchiar qui? Chi sa che quel fanciullo non cresca sotto a' miei occhi, e non s'a adoprato a qualche servizio in questa casa? Con tanto ingegno quanto mostra d' avere, che potrà egli riuscire? Ahimè! niente di più che un ottimo secondino o qualch' altro cosa di simile. Ebbene, non avrò io fatto buon' opera, se avrò contribuito ad ispirargli il desiderio di piacere alla gente onesta ed a se stesso, a dargli l' abitudine de' sentimenti amorevoli? »

Questo soliloquio era naturalissimo. Ebbi sempre molta inclinazione pe' fanciulli, e l' ufficio d' educatore mi parea sublime. Io adempiva simile ufficio da qualche anno verso Giacomo e Giulio Porro, due giovanetti di belle speranze, ch' io amava come figli miei e come tali amerò sempre. Dio sa, quante volte in carcere io pensassi a loro! quanto m' affliggessi di non poter compiere la loro educazione! quanto ardenti voti

pour qu'ils rencontrassent un autre maître qui m'égalât dans la tendresse que je leur portais.

Parfois je m'écriais en moi-même : « Quelle affreuse parodie ! Au lieu de Giacomo et de Giulio, deux enfants doués des dons les plus brillants de la nature et de la fortune, le sort m'envoie pour élève un pauvre petit sourd-muet, déguenillé, fils d'un voleur !... qui deviendra tout au plus un *secondino*, ce qui, en termes un peu moins choisis, veut dire sbire ! »

Ces réflexions me confondaient, me décourageaient ; mais dès que j'entendais le cri perçant de mon petit muet, je sentais tout mon sang ému, comme un père qui entend la voix de son fils ; et ce cri et sa vue dissipaient en moi toute idée d'abjection à son égard : « Est-ce sa faute s'il est déguenillé, s'il a des organes incomplets, s'il est d'une race de voleurs? Une ame humaine, dans l'âge de l'innocence, est toujours digne de respect. » Ainsi me disais-je, et chaque jour je le regardais avec plus d'amour ; il me semblait le voir croître en intelligence, et je me confirmais de plus en plus dans la douce pensée de m'appliquer à ennoblir son ame. Repassant dans mon esprit tout ce qui

formassi, perchè incontrassero un nuovo maestro, che mi fosse eguale nell' amarli !

Talvolta esclamava tra me : « Che brutta parodia è questa ! Invece di Giacomo e Giulio, fanciulli ornati de' più splendidi incanti che natura e fortuna possano dare, mi tocca per discepolo un poveretto, sordo, muto, stracciato, figlio d' un ladrone !... che al più al più diverrà secondino ; il che in termine un po' meno garbato si direbbe sbirro. »

Queste riflessioni mi confondeano, mi sconfortavano. Ma appena sentiva io lo strillo del mio mutolino, che mi si rimescolava il sangue, come ad un padre che sente la voce del figlio. E quello strillo e la sua vista dissipavano in me ogni idea di bassezza a suo riguardo « E che colpa ha, egli s' è stracciato e difettoso, e di razza di ladri ? Un' anima umana, nell' età dell' innocenza, è sempre rispettabile. » Così diceva io ; e lo guardava ogni giorno con più amore, e mi parea che crescesse in intelligenza, e confermavami nel dolce divisamento d' applicarmi ad ingentilirlo ; e

pouvait arriver, je pensais que peut-être un jour, sorti de prison, je trouverais moyen de faire entrer cet enfant à l'institution des sourds-muets, et que je lui ouvrirais ainsi la route à un état plus beau que celui de sbire.

Pendant que je m'occupais si délicieusement de son bonheur, deux *secondini* vinrent un jour me prendre.

« On change monsieur de logement.

— Que voulez-vous dire?

— Il nous est ordonné de faire passer monsieur dans une autre chambre.

— Pourquoi?

— Quelque autre gros oiseau a été pris, et cette chambre étant la meilleure... monsieur comprend bien...

— Je comprends. C'est ici la première station des nouveau-venus. »

Ils me conduisirent au côté opposé de la cour; mais, hélas! ce n'était plus au rez-de-chaussée; il ne m'était plus possible de converser avec mon petit muet. En traversant la cour, je vis ce cher petit assis à terre; il était étonné, triste; il comprenait qu'il me perdait. Après

fantasticando su tutte le possibilità, pensava che forse sarei un giorno uscito di carcere ed avrei avuto mezzo di far mettere quel fanciullo nel collegio de' sordi e muti, e d' aprirgli così la via ad una fortuna più bella che d' essere sbirro.

Mentre io m' occupava così deliziosamente del suo bene, un giorno due secondini vengono a prendermi.

« Si cangia alloggio, signore.

— Che intendete dire?

— C' è comandato di trasportarla in un' altra camera.

— Perchè?

— Qualch' altro grosso uccello è stato preso, e questa essendo la miglior camera... capisce bene...

— Capisco: è la prima posa de' nuovi arrivati. »

E mi trasportarono alla parte del cortile opposta, ma, ohimè! non più a pian terreno, non più atta al conversare col mutolino. Traversando quel cortile, vidi quel caro ragazzo seduto a terra, attonito, mesto: capì

un instant, il se leva et courut à moi. Les *secondini* voulaient le chasser; je le pris dans mes bras, et, tout barbouillé qu'il était, je l'embrassai à plusieurs reprises avec tendresse, et je m'arrachai de lui, le dirai-je, avec les yeux remplis de larmes.

## CHAPITRE IX.

Pauvre cœur! tu aimes si facilement, si ardemment, et à combien de séparations tu as déjà été condamné! Assurément celle-ci ne fut pas la moins douloureuse. Je la sentis d'autant plus que mon nouveau logement était fort triste : une vilaine chambre, obscure, très sale, ayant une fenêtre garnie de papier, au lieu de vitres. Les murs en étaient souillés de peintures grossières, faites de couleur que je n'ose dire; et dans les endroits où il n'y en avait pas, on voyait des inscriptions dont plusieurs portaient simplement le nom, le surnom et le pays de quelque infortuné, avec la date du jour funeste de son arrestation. D'autres y avaient ajouté des imprécations contre de faux amis, contre eux-mêmes, contre une

ch' ei mi perdeva. Dopo un istante s'alzò, mi corse incontro, i secondini voleano cacciarlo, io lo presi fra le braccia, e, sudicetto com' egli era, lo baciai e ribaciai con tenerezza, e mi staccai da lui — debbo dirlo? — cogli occhi grondanti di lagrime.

### CAPO IX

Povero mio cuore! tu ami sì facilmente e sì caldamente, ed oh a quante separazioni sei già stato condannato! Questa non fu certo la men dolorosa; e la sentii tanto più che il nuovo mio alloggio era tristissimo. Una stanzaccia, oscura, lurida, con finestra avente non vetri alle imposte, ma carta, con pareti contaminate da goffe pitturacce di colore, non oso dir quale; e ne' luoghi non dipinti, erano iscrizioni. Molte portavano semplicemente nome, cognome e patria di qualche infelice, colla data del giorno funesto della sua cattura. Altre aggiungeano esclamazioni contro falsi amici, contro se stesso, contro una donna, contro il giudice, ec.

femme, contre leurs juges, etc. Quelques unes de ces inscriptions étaient des biographies abrégées, et d'autres contenaient des sentences morales. On y voyait ces paroles de Pascal :

« Que ceux qui combattent la religion apprennent au moins quelle elle est avant que de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence; mais puisqu'elle dit, au contraire, que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu; qu'il s'est caché à leur connaissance, et que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures, *Deus absconditus*... quel avantage peuvent-ils tirer lorsque, dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils croient que rien ne la leur montre? »

Plus bas étaient écrites ces paroles du même auteur :

« Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelques personnes étrangères, il s'agit de nous-mêmes et de notre tout. L'immortalité de l'ame est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il

Altre erano compendii d' autobiografia. Altre contenevano sentenze morali. V' erano queste parole di Pascal :

« Coloro che combattono la religione, imparino almeno qual ella sia, prima di combatterla. Se questa religione si vantasse d' avere una veduta chiara di Dio, e di possederlo senza velo, sarebbe un combatterla il dire, *che non si vede niente nel mondo che lo mostri con tanta evidenza*. Ma poichè dice anzi, essere gli uomini nelle tenebre e lontani da Dio, il quale s' è nascosto alla loro cognizione, ed essere appunto il nome ch' egli si dà nelle Scritture, *Deus absconditus*... qual vantaggio possono essi trarre, allorchè nella negligenza che professano quanto alla scienza della verità, gridano che la verità non vien loro mostrata? »

Più sotto era scritto (parole dello stesso autore) :

« Non trattasi quì del lieve interesse di qualche persona straniera; trattasi di noi medesimi e del nostro tutto. L' immortalità dell' anima è cosa; che tanto importa e che toccaci sì profondamente, che bisogna aver

faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. »

Une autre inscription portait :

« Bénie soit la prison, puisqu'elle m'a fait connaître l'ingratitude des hommes, ma misère et la bonté de Dieu ! »

A côté de ces humbles paroles, on voyait les plus violentes et les plus orgueilleuses imprécations d'un malheureux qui se disait athée, et qui s'emportait contre Dieu, comme s'il oubliait qu'il avait dit : « Il n'y a point de Dieu. »

Après une colonne de ces blasphèmes, en venait une autre d'injures contre ces *lâches* (c'est ainsi qu'il les nommait) que les souffrances de la prison rendent religieux.

Je montrai ces infamies à un des *secondini*, et lui demandai qui les avait écrites. « Je suis bien aise d'avoir trouvé cette inscription, me dit-il ; il y en a un si grand nombre, et j'ai si peu de temps pour les chercher ! »

Et sans en dire davantage, il se mit aussitôt à gratter le mur avec un couteau, pour la faire disparaître.

perduto ogni senno, per essere nell' indifferenza di saper che ne sia. »

Un altro scritto diceva :

« Benedico la prigione, poichè m' ha fatto conoscere l' ingratitudine degli uomini, la mia miseria, e la bontà di Dio. »

Accanto a queste umili parole erano le più violente e superbe imprecazioni d' uno che si diceva ateo, e che si scagliava contro Dio come se si dimenticasse d' aver detto che non v' era Dio.

Dopo una colonna di tali bestemmie, ne seguiva una d' ingiurie contro i *vigliacchi*, così li chiamava egli, che la sventura del carcere fa religiosi.

Mostrai quelle scelleratezze ad uno de' secondini, e chiesi chi l' avesse scritte. « Ho piacere d' aver trovata quest' iscrizione, disse : ve ne son tante, ed ho sì poco tempo da cercare. »

E senz' altro, diessi con un coltello a grattare il muro per farla sparier.

« Pourquoi cela? lui dis-je.

— Parce que le pauvre diable qui l'a écrite, et qui fut condamné à mort pour homicide avec préméditation, s'en repentit, et me fit prier d'avoir cette charité.

— Que Dieu lui pardonne! m'écriai-je. Quel homicide avait-il commis?

— Ne pouvant tuer son ennemi, il se vengea en lui tuant son fils, le plus bel enfant qui fût sur la terre! »

Je frissonnai d'horreur! Quoi! la férocité peut-elle en venir là? Et un tel monstre tenait le langage insultant d'un homme supérieur à toutes les faiblesses humaines! Tuer un innocent! un enfant!

## CHAPITRE X.

Dans cette nouvelle chambre, si noire, si immonde, privé de la compagnie de mon cher muet, j'étais accablé de tristesse. Je passais des heures entières à ma fenêtre, qui donnait sur une galerie, au delà de laquelle on voyait l'extrémité de la cour et la fenêtre de ma première chambre. Qui m'y avait remplacé? Je voyais un homme

« Perchè ciò? dissi.

— Perchè il povero diavolo che l' ha scritta, e fu condannato a morte per omicidio premeditato, se ne pentì, e mi fece pregare di questa carità.

— Dio gli perdoni! sclamai. Qual omicidio era il suo?

— Non potendo uccidere un suo nemico, si vendicò uccidendogli il figlio, il più bel fanciullo che si desse sulla terra. »

Inorridii. A tanto può giungere la ferocia! E siffatto mostro teneva il linguaggio insultante d' un uomo superiore a tutte le debolezze umane! Uccidere un innocente! un fanciullo!

### CAPO X.

In quella mia nuova stanza, così tetra e così immonda, privo della compagnia del caro muto, io era oppresso di tristezza. Stava molte ore alla finestra la quale metteva sopra una galleria, e al di là della galleria vedeasi l' estremità del cortile e la finestra della mia prima stanza. Chi erami succeduto colà? Io vi vedeva un uomo che molto passeggiava colla

s'y promener avec la démarche rapide d'une personne pleine d'agitation. Deux ou trois jours après, je vis qu'on lui avait donné de quoi écrire, et alors il demeurait toute la journée à sa table.

Enfin je le reconnus. Il sortait de sa chambre, accompagné du geôlier, et se rendait à l'interrogatoire. C'était Melchiore Gioja.

Mon cœur se serra : « Et toi aussi, digne homme, tu es ici! » (Il fut plus heureux que moi, après quelque temps de détention, on lui rendit la liberté.)

La vue d'une bonne créature me console, m'attache, me fait penser, et c'est un si grand bien de penser et d'aimer! J'aurais donné ma vie pour tirer Gioja de prison, et pourtant sa vue me soulageait.

Lorsque j'avais passé quelque temps à le regarder, à conjecturer d'après ses mouvements si son âme était tranquille ou agitée, à faire des vœux pour lui, je me sentais plus fort, plus riche d'idées, plus content de moi-même. Cela montre que la vue d'une créature humaine, pour laquelle on a de l'affection, suffit pour modérer l'ennui de la solitude. Cette consolation, un pauvre enfant muet

rapidità di chi è pieno d'agitazione. Due o tre giorni dappoi, vidi che gli avevano dato da scrivere, ed allora se ne stava tutto il dì al tavolino.

Finalmente lo riconobbi. Egli usciva della sua stanza accompagnato dal custode : andava agli esami. Era Melchiorre Gioja!

Mi si strinse il cuore. « Anche tu, valentuomo, sei qui! » (Fu più fortunato di me. Dopo alcuni mesi di detenzione, venne rimesso in libertà.)

La vista di qualunque creatura buona mi consola, m'affeziona, mi fa pensare. Ah! pensare ed amare sono un gran bene! Avrei dato la mia vita per salvar Gioja di carcere; eppure il vederlo mi sollevava.

Dopo essere stato lungo tempo a guardarlo, a congetturare da' suoi moti se fosse tranquillo d'animo od inquieto, a far voti per lui, io mi sentiva maggior forza, maggiore abbondanza d'idee, maggior contento di me. Ciò vuol dire che lo spettacolo d'una creatura umana, alla quale s'abbia amore, basta a temprare la solitudine. M'avea dapprima re-

me l'avait d'abord fait éprouver; et, dans ce moment, je la retrouvais dans la vue, quoique éloignée, d'un homme de grand mérite.

Quelque *secondino* lui dit sans doute où j'étais. Un matin, en ouvrant sa fenêtre, il agita son mouchoir en signe de salut. Je lui répondis par le même signe. Oh! de quel plaisir mon ame fut inondée en ce moment! Il me semblait que la distance avait disparu, que nous étions ensemble; le cœur me battait comme à un amant qui revoit sa bien-aimée; nous gesticulions, sans nous comprendre, avec le même empressement que si nous nous fussions compris; ou plutôt nous nous comprenions réellement; ces gestes voulaient dire tout ce que nos ames éprouvaient, et l'un n'ignorait pas ce que l'autre ressentait.

Oh! combien ces signes semblaient me promettre de consolations dans l'avenir! Mais l'avenir vint, et ils ne furent pas répétés. Ce fut vainement que j'agitai mon mouchoir chaque fois que je revis Gioja à la fenêtre. Les *secondini* me dirent qu'il lui avait été défendu de provoquer mes signes et d'y répondre. Néanmoins il me regar-

cato questo benefizio un povero bambino muto, ed or me lo recava la lontana vista d' un uomo di gran merito.

Forse qualche secondino gli disse dov' io era. Un mattino aprendo la sua finestra, fece sventolare il fazzoletto in atto di saluto. Io gli risposi collo stesso segno. Oh, quale piacere m' inondò l' anima in quel momento! Mi pareva che la distanza fosse sparita, che fossimo insieme. Il cuore mi balzava come ad un innamorato che rivede l' amata. Gesticolavamo senza capirci, e colla stessa premura, come se ci capissimo: o piuttosto ci capivamo realmente; que' gesti voleano dire tutto ciò che le nostre anime sentivano, e l' una non ignorava ciò che l' altra sentisse.

Qual conforto sembravanmi dover essere in avvenire que' saluti! E l' avvenire giunse, ma que' saluti non furono più replicati! Ogni volta ch' io rivedea Gioja alla finestra, io faceva sventolare il fazzoletto. Invano! I secondini mi dissero che gli era stato proibito d' eccitare i miei gesti o

dait souvent ; moi aussi je le regardais, et nous pouvions ainsi nous dire encore bien des choses.

## CHAPITRE XI.

Sur la galerie qui était sous ma fenêtre, au niveau même de ma prison, passaient et repassaient du matin au soir d'autres prisonniers accompagnés d'un *secondino*. Ils allaient aux interrogatoires et en revenaient. C'étaient pour la plupart des gens de basse extraction. J'en vis néanmoins qui paraissaient d'une condition plus élevée. Quoique je ne pusse fixer longtemps mes regards sur eux, tant leur passage était rapide, ils attiraient mon attention, et tous me touchaient plus ou moins. Les premiers jours, ce triste spectacle augmentait ma douleur, mais peu à peu je m'y accoutumai, et il finit même par diminuer l'horreur de ma solitude.

Je voyais aussi passer sous mes yeux beaucoup de femmes arrêtées. De cette galerie on allait par une voûte dans une autre cour, où se trouvaient les prisons de femmes et l'hôpital des syphilitiques. Un seul mur assez mince

di rispondervi. Bensì guardavami egli spesso, ed io guardava lui, e così ci dicevamo ancora molte cose.

### CAPO XI.

Sulla galleria ch' era sotto la finestra, al livello medesimo della mia prigione, passavano e ripassavano da mattina a sera altri prigionieri, accompagnati da secondino; andavano agli esami, e ritornavano. Erano per lo più gente bassa. Vidi nondimeno anche qualcheduno che parea di condizione civile. Benchè non potessi gran fatto fissare gli occhi su loro, tanto era fuggevole il loro passaggio, pure attraevano la mia attenzione; tutti qual più qual meno mi commovevano. Questo tristo spettacolo, a' primi giorni, accresceva i miei dolori; ma a poco a poco mi v' assuefeci, e finì per diminuire anch' esso l' orrore della mia solitudine.

Mi passavano parimente sotto gli occhi molte donne arrestate. Da quella galleria s' andava, per un voltone, sopra un altro cortile, e là erano le carceri muliebri e l' ospedale delle sifilitiche. Un muro solo, ed

me séparait d'une des chambres de ces femmes. Souvent les pauvres créatures m'assourdissaient de leurs chansons, quelquefois de leurs querelles; et le soir, quand le bruit avait cessé, je les entendais causer ensemble.

Si j'eusse voulu entrer en conversation avec elles, je l'aurais pu. Mais je m'en abstins, je ne sais pourquoi. Fut-ce timidité, fierté, prudence ou crainte de m'attacher à des femmes dégradées? Ce fut, je crois, pour tous ces motifs ensemble. La femme, quand elle est ce qu'elle doit être, me semble une créature si sublime! La voir, l'entendre, lui parler, me remplit l'ame de nobles pensées; mais, avilie et méprisable, elle me trouble, m'afflige et me *dépoétise* le cœur.

Cependant... (les *cependant* sont indispensables pour peindre l'homme, cet être si complexe) parmi ces voix de femmes, il y en avait d'agréables, et celles-ci, pourquoi ne pas le dire? celles-ci m'étaient chères; une de ces voix, plus douce que les autres, se faisait entendre plus rarement, et n'exprimait jamais de pensées vulgaires; le plus souvent elle répétait ces deux seuls vers si pathétiques :

assai sottile mi dividea da una delle stanze delle donne. Spesso le poverette mi assordavano colle loro canzoni, talvolta colle loro risse. A tarda sera, quando i romori erano cessati, io le udiva conversare.

Se avessi voluto entrare in colloquio, avrei potuto. Me n' astenni, non so perchè. Per timidità? per alterezza? per prudente riguardo di non affezionarmi a donne degradate? Dovevano esservi questi motivi tutti tre. La donna, quando è ciò che debb' essere, è per me una creatura sì sublime! Il vederla, l' udirla, il parlarle mi arricchisce la mente di nobili fantasie. Ma avvilita, spregevole, mi perturba, m' affligge, mi spoetizza il cuore.

Eppure... (gli *eppure* sono indispensabili per dipingere l' uomo, ente sì composto) fra quelle voci femminili ve n' avea di soavi, e queste — e perchè non dirlo? — m' erano care. Ed una di quelle era più soave delle altre, e s' udiva più di rado, e non proferiva pensieri volgari. Cantava poco, e per lo più questi soli due patetici versi :

Chi rende alla meschina
La sua felicità?

Quelquefois Madeleine chantait les litanies : ses compagnes chantaient avec elle ; mais je savais reconnaître sa voix entre toutes les autres, qui semblaient toujours acharnées à me la ravir.

Oui, cette infortunée se nommait Madeleine. Quand l'une de ses compagnes lui racontait ses douleurs, elle y compatissait, pleurait avec elle, et lui répétait : « Courage, ma chère, le Seigneur n'abandonne personne. »

Qui pouvait m'empêcher de me l'imaginer belle et plus malheureuse que coupable, née pour la vertu, et capable d'y revenir, si elle s'en était éloignée? Qui pourrait me blâmer de m'être attendri à sa voix, de l'avoir écoutée avec vénération, d'avoir prié pour elle avec une ferveur particulière?

L'innocence est digne de respect ; mais combien l'est aussi le repentir! Le meilleur des hommes, l'Homme-Dieu, dédaigna-t-il de jeter un regard de miséricorde sur les pécheresses, de respecter leur confusion, de les

Chi rende alla meschina.
La sua felicità?

Alcune volte cantava le litanie Le sue compagne la secondavano, ma io aveva il dono di discernere la voce di Maddalena dalle altre, che pur troppo sembravano accanite a rapirmela.

Sì, quella disgraziata chiamavasi Maddalena. Quando le sue compagne raccontavano i loro dolori, ella compativale e gemeva, e ripeteva : « Coraggio, mia cara; il Signore non abbandona alcuno. »

Chi poteva impedirmi d' immaginarmela bella e più infelice che colpevole, nata per la virtù, capace di ritornarvi, s' erasene scostata? Chi potrebbe biasimarmi s' io m' inteneriva udendola, s' io l' ascoltava con venerazione, s' io pregava per lei con un fervore particolare?

L' innocenza è veneranda, ma quanto lo è pure il pentimento ! Il migliore degli uomini, l'Uomo-Dio, sdegnava egli di porre il suo pietoso sguardo sulle peccatrici, di rispettare la loro confusione, d' aggregarle

mettre au nombre des ames qu'il honorait le plus? Et nous, pourquoi tant de mépris envers la femme tombée dans l'ignominie?

En raisonnant ainsi, je fus tenté cent fois d'élever la voix, et de faire une déclaration d'amour fraternel à Madeleine. Un jour, j'avais déja commencé la première syllabe de son nom, *Mad !*... Chose étrange! Le cœur me battait comme à un amant de quinze ans, j'en avais pourtant trente et un : ce n'est plus l'âge où l'on palpite comme un enfant.

Je ne pus aller plus loin. Je recommençai : « *Mad !... Mad !...* » ce fut vainement. Je me trouvai ridicule, et m'écriai de rage : « *matto* (fou), et non *Mad !* »

## CHAPITRE XII.

Ainsi finit mon roman avec cette infortunée ; mais je lui fus encore redevable, pendant plusieurs semaines, de sentiments bien doux. Souvent j'étais mélancolique, et sa voix m'égayait; souvent en pensant à la bassesse et à l'ingratitude des hommes, je m'irritais contre eux, je prenais en aversion l'univers entier, et la voix de Ma-

fra le anime ch' ei più onorava ? Perchè disprezziamo noi tanto la donna caduta nell' ignominia ?

Ragionando così, fui cento volte tentato di alzar la voce, e fare una dichiarazione d' amor fraterno a Maddalena. Una volta avea già cominciato la prima sillaba vocativa : « Mad !... » Cosa strana ! il cuore mi batteva, come ad un ragazzo di quindici anni innamorato ; e sì, ch' io n' avea trent' uno, che non è più l' età dei palpiti infantili.

Non potei andar avanti. Ricominciai : « Mad !... Mad !... » e fu inutile. Mi trovai ridicolo, e gridai dalla rabbia : « Matto ! e non Mad ! »

### CAPO XII.

Così finì il mio romanzo con quella poverctta, se non che le fui debitore di dolciss'mi sentimenti per parecchie settimane. Spesso io era melanconico, e la sua voce m' esilarava : spesso pensando alla viltà ed all' ingratitudine degli uomini, io m' irritava contro loro, io disamava l' universo.

deleine me ramenait à la compassion et à l'indulgence.

« Puisses-tu, ô pécheresse inconnue, n'avoir point été condamnée à un châtiment trop sévère, ou puisses-tu du moins, quelle que soit la peine que tu aies à subir, en profiter pour te régénérer, pour vivre et mourir chère au Seigneur! Puisses-tu trouver chez tous ceux qui te connaissent la pitié et le respect que tu as trouvés près de moi qui ne te connais pas! Puisses-tu inspirer à tous ceux qui te voient, la patience, la douceur, l'amour de la vertu, la confiance en Dieu; tout ce que tu sus inspirer à celui qui t'aima sans te voir! Mon imagination peut s'être abusée en te prêtant un beau corps; mais pour ton ame, je suis sûr qu'elle était belle. Tes compagnes parlaient avec grossièreté, et toi, toujours avec pudeur et honnêteté; elles blasphémaient Dieu, et toi, tu le bénissais; elles se querellaient, et tu ramenais la paix parmi elles. Ah! si quelqu'un t'a tendu la main pour te soustraire au déshonneur, s'il a mis de la délicatesse dans ses bienfaits, s'il a essuyé tes larmes, puissent toutes les consolations pleuvoir sur lui, sur ses enfants et sur les enfants de ses enfants!... »

e la voce di Maddalena tornava a dispormi a compassione ed indulgenza.

« Possa tu, o incognita peccatrice, non essere stata condannata a grave pena! Od a qualunque pena sii tu stata condannata, possa tu profittarne e rinobilitarti, e vivere e morir cara al Signore! Possa tu essere compianta e rispettata da tutti quelli che ti conoscono, come lo fosti da me che non ti conobbi! Possa tu ispirare, in ognuno che ti vegga, la pazienza, la dolcezza, la brama della virtù, la fiducia in Dio, come le ispirasti in colui che t' amò senza vederti! La mia immaginativa può errare figurandoti bella di corpo, ma l' anima tua, ne son certo, era bella. Le tue compagne parlavano grossolanamente, e tu con pudore e gentilezza; bestemmiavano, e tu benedicevi Dio; garrivano, e tu componevi le loro liti. Se alcuno t' ha porto la mano per sottrarti dalla carriera del disonore, se t' ha beneficata con delicatezza, se ha asciugate le tue lagrime, tutte le consolazioni piovano su lui, su' suoi figli, e sui figli de' suoi figli! »

Près de ma prison, en était une autre habitée par plusieurs hommes. Je les entendais aussi parler : l'un d'eux avait pris sur les autres une grande autorité, non qu'il fût, je pense, d'une moins basse condition, mais parcequ'il avait plus de loquacité et d'audace. Il faisait le docteur, comme on dit. Il querellait et imposait silence à ses adversaires avec le ton impérieux de sa voix et la fougue de ses paroles; il leur dictait ce qu'ils devaient penser et sentir, et ceux-ci, après quelque résistance, finissaient par lui donner raison en tout.

Les malheureux! Il n'en était pas un parmi eux qui adoucît les ennuis de la prison, en exprimant quelque doux sentiment, quelque pensée de religion et d'amour!

Le chef de ces voisins me fit un salut, je le lui rendis. Il me demanda comment je menais cette maudite vie. Je lui répondis qu'il n'était pas pour moi de vie maudite, quelque triste qu'elle fût, et que jusqu'à la mort il fallait rechercher la jouissance de penser et d'aimer.

« Expliquez-vous, monsieur, expliquez-vous! »

Je m'expliquai, et je ne fus pas compris. Et quand

Contigua alla mia, era una prigione abitata da parecchi uomini. Io li udiva anche parlare. Uno di loro superava gli altri in autorità, non forse per maggiore finezza di condizione, ma per maggior facondia ed audacia. Questi faceva, come si dice, il dottore. Rissava e metteva in silenzio i contendenti coll' imperiosità della voce, e colla foga delle parole; dettava loro ciò che doveano pensare sentire, e quelli, dopo qualche renitenza, finivano per dargli ragione in tutto.

Infelici! non uno di loro, che temperasse le spiacevolezze della prigione, esprimendo qualche soave sentimento, qualche poco di religione e d' amore!

Il caporione di que' vicini mi salutò, e risposi. Mi chiese com' io passassi *quella maledetta vita*. Gli dissi, che, sebben trista, niuna vita era maledetta per me, e che, sino alla morte, bisognava procacciar di godere il piacer di pensare e d' amare.

« Si spieghi, signore, si spieghi. »

Mi spiegai, e non fui capito. E quando, dopo ingegnose ambagi prepa-

après plusieurs ingénieux détours, j'eus le courage de citer comme exemple la vive tendresse que me faisait éprouver la voix de Madeleine, le chef partit d'un grand éclat de rire.

« Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? » s'écrièrent ses compagnons. Le profane leur rapporta mes paroles en les tournant en ridicule; les éclats de rire recommencèrent en chœur, et je fis là complettement la figure d'un sot.

Il en est en prison comme dans le monde : ceux qui mettent leur sagesse à se plaindre, à s'irriter, à dénigrer, traitent de folie la pitié, l'amour et le besoin de se consoler par de nobles pensées qui honorent l'humanité et son Auteur.

## CHAPITRE XIII.

Je les laissai rire sans dire mot. Deux ou trois fois ils m'adressèrent la parole; mais je gardai le silence.

« Il aura quitté sa fenêtre. — Il sera parti. — Il sera allé tendre l'oreille aux soupirs de Madeleine. — Il se sera offensé de nos éclats de rire. »

ratorie, ebbi il coraggio d' accennare, come esempio, la tenerezza carissima che in me veniva destata dalla voce di Maddalena, il caporione diede in una grandissima risata.

« Che cos' è? che cos' è? » gridarono i suoi compagni. Il profano ridisse con caricatura le mie parole, e le risate scoppiarono in coro, ed io feci lì pienamente figura dello sciocco.

Avviene in prigione come nel mondo. Quelli che pongono la lor savièzza nel fremere, nel lagnarsi, nel vilipendere, credono follia il compatire, l' amare, il consolarsi con belle fantasie, che onorino l' umanità e d il suo Autore.

### CAPO XIII.

Lasciai ridere, e non opposi sillaba. I vicini mi diressero due o tre volte la parola; io stetti zitto.

« Non sarà più alla finestra — se ne sarà ito — tenderà l' orecchio ai sospiri di Maddalena — si sarà offeso delle nostre risa. »

Voilà ce qu'ils se dirent pendant un moment, et le chef finit par imposer silence à ceux qui chuchotaient encore sur mon compte.

« Taisez-vous, animaux; vous ne savez ce que vous dites. Le voisin n'est pas si âne que vous le croyez. Vous êtes incapables de réfléchir sur rien. Moi, je ris d'abord, mais ensuite je réfléchis. Tous les vilains manants savent faire les enragés comme nous; mais un peu plus de douce gaieté, un peu plus de charité, un peu plus de foi dans les bienfaits du Ciel; là, franchement, qu'est-ce que cela indique, selon vous?

— Maintenant, que j'y réfléchis aussi, moi, répondit l'un d'eux, il me semble que cela indique que l'on est un peu moins manant que nous.

— Bravo! s'écria le chef d'une voix de stentor; je commence cette fois à avoir quelque estime pour ta caboche. »

Je ne m'enorgueillissais pas beaucoup d'être réputé seulement un peu moins manant que ces gens-là; et pourtant j'éprouvais une sorte de joie, que ces malheureux reconnussent l'importance de cultiver les sentiments bienveillants.

Così andarono dicendo per un poco, e finalmente il caporione impose silenzio agli altri che susurravano sul mio conto.

« Tacete, bestioni, che non sapete quel che diavolo vi dite. Quì il vicino non è un si grand'asino come credete. Voi non siete capaci di riflettere su niente Io sghignazzo, ma poi rifletto, io. Tutti i villani mascalzoni sanno far gli arrabbiati, come facciamo noi. Un po' più di dolce allegria, un po' più di carità, un po' più di fede ne' beneficii del Cielo, di che cosa vi pare sinceramente che sia indizio?

— Or che ci rifletto anch' io, rispose uno, mi pare che sia indizio d' essere alquanto meno mascalzone.

— Bravo! gridò il caporione con urlo stentoreo; questa volta torno ad aver qualche stima della tua zucca. »

Io non insuperbiva molto d' essere solamente reputato *alquanto meno mascalzone* di loro; eppur provava una specie di gioja, che quei disgraziati si ricredessero circa l' importanza di coltivare i sentimenti benevoli.

Je remuai le châssis de la croisée comme si j'en revenais. Le chef m'appela. Je lui répondis, espérant qu'il avait le desir de moraliser à ma manière. Je me trompais : les esprits vulgaires fuient les raisonnements sérieux : si une noble vérité leur apparaît, ils sont capables d'y applaudir un moment; mais bientôt après ils en détournent leur regard, et ne peuvent résister à l'envie de faire parade de leur esprit, en mettant en doute cette vérité, ou en la tournant en plaisanterie.

Il me demanda ensuite si j'étais en prison pour dettes.

« Non.

— Peut-être accusé d'escroquerie? J'entends accusé faussement, voyez-vous.

— Je suis accusé de tout autre chose.

— Affaire d'amour?

— Non.

— D'homicide?

— Non.

— De carbonarisme?

— Précisément.

Mossi l' imposta della finestra, come se tornassi allora. Il caporione mi chiamò. Risposi, sperando che avesse voglia di moralizzare a modo mio. M' ingannai. Gli spiriti volgari sfuggono i ragionamenti serii : se una nobile verità traluce loro, sono capaci di applaudirla un istante, ma tosto dopo ritorcono da essa lo sguardo, e non resistono alla libidine d' ostentar senno, ponendo quella verità in dubbio e scherzando.

Mi chiese poscia s' io era in prigione per debiti.

« No.

— Forse accusato di truffa? Intendo accusato falsamente, sa.

— Sono accusato di tutt' altro.

— Di cose d' amore?

— No.

— D' omicidio?

— No.

— Di carboneria?

— Appunto.

— Et qu'est-ce que c'est que ces carbonari?

— Je les connais si peu que je ne saurais vous le dire. »

Un *secondino* nous interrompit avec colère, et, après avoir accablé mes voisins d'injures, il se retourna vers moi avec la gravité d'un maître plutôt que d'un sbire, et me dit : « Quelle honte, monsieur! que de s'abaisser ainsi à converser avec toute sorte de gens! Savez-vous que ceux-ci sont des voleurs? »

Je rougis, puis je rougis encore d'avoir rougi ; car il me sembla que descendre à converser avec toute sorte de malheureux est plutôt un acte de bonté qu'une faute.

## CHAPITRE XIV.

Le lendemain matin, je me mis à la fenêtre pour voir Melchiore Gioja ; mais je ne causai plus avec les voleurs. Je répondis à leur salut, et leur dis qu'il m'était défendu de parler.

Le greffier qui m'avait fait subir mes interrogatoires vint m'annoncer, avec mystère, une visite qui devait me faire plaisir. Et quand il crut m'avoir suffisamment pré-

— E che sono questi carbonari?

— Li conosco così poco, che non saprei dirvelo. »

Un secondino c' interruppe con gran collera, e dopo d' aver colmato d' improperii i miei vicini, si volse a me colla gravità, non d' uno sbirro, ma d' un maestro, e disse: « Vergogna, signore! degnarsi di conversare con ogni sorta di gente! Sa ella che costoro son ladri? »

Arrossii, e poi arrossii d' aver arrossito, e mi parve, che il degnarsi di conversare con ogni specie d' infelici sia piuttosto bontà che colpa.

### CAPO XIV.

Il mattino seguente andai alla finestra, per vedere Melchiorre Gioja, ma non conversai più co' ladri. Risposi al loro saluto, e dissi che m' era vietato di parlare.

Venne l' attuario che m' avea fatto gl' interrogatorii, e m' annunciò con mistero una visita che m' avrebbe recato piacere. E quando gli parve

paré, il me dit enfin : « C'est votre père, veuillez me suivre. »

Je le suivis en bas dans les bureaux, palpitant de joie et de tendresse, et m'efforçant d'avoir un air calme qui tranquillisât mon pauvre père.

En apprenant mon arrestation, il avait espéré que c'était sur des soupçons de peu d'importance qu'elle avait eu lieu, et que je serais bientôt rendu à la liberté ; mais voyant que ma détention se prolongeait, il était venu solliciter mon élargissement du gouvernement autrichien. Déplorable illusion de l'amour paternel ! Il ne croyait pas que j'eusse été assez téméraire pour m'exposer à la rigueur des lois, et la gaîte feinte avec laquelle je lui parlai lui persuada que je n'avais aucun malheur à redouter.

Le court entretien que l'on nous permit d'avoir ensemble m'agita d'une manière indicible, d'autant plus que je cherchais à réprimer toute apparence d'émotion. Le plus difficile fut de ne pas la laisser voir lorsqu'il fallut nous séparer.

Dans les circonstances où se trouvait alors l'Italie, j'étais persuadé que l'Autriche ferait des exemples de

d' avermi abbastanza preparato, disse : « Insomma è suo padre; si compiaccia di seguirmi. »

Lo seguii abbasso negli uffici, palpitando di contento e di tenerezza, e sforzandomi d' avere un aspetto sereno che tranquillasse il mio povero padre.

Allorchè avea saputo il mio arresto, egli avea sperato che ciò fosse per sospetti da nulla, e ch' io tosto uscissi. Ma vedendo che la detenzione durava, era venuto a sollecitare il governo austriaco per la mia liberazione. Misere illusioni dell' amor paterno ! Ei non potea credere ch' io fossi stato così temerario da espormi al rigore delle leggi, e la studiata ilarità con che gli parlai, lo persuase ch' io non avea sciagure a temere.

Il breve colloquio che ci fu conceduto mi' agitò indicibilmente ; tanto più ch' io reprimeva ogni apparenza d' agitazione. Il più difficile fu di non manifestarla, quando convenne separarci.

Nelle circostanze in cui era l' Italia, io tenea per fermo che l' Austria

rigueur extraordinaires, et que je serais condamné à mort ou à un grand nombre d'années de détention. Dissimuler cette conviction à un père! l'abuser par un faux espoir d'une liberté prochaine! ne pas fondre en larmes en l'embrassant, en lui parlant de ma mère, de mes frères, de mes sœurs, que je pensais ne plus revoir sur la terre! le prier d'une voix assurée de venir encore me voir s'il le pouvait, non, jamais je ne me fis une telle violence!

Il me quitta tout consolé, et moi je retournai dans ma prison le cœur déchiré. Aussitôt que je me vis seul, j'espérai me soulager en laissant couler mes pleurs; ce soulagement me manqua : j'éclatai en sanglots, et ne pus verser une larme. Le malheur de ne pouvoir pleurer est, dans les grandes douleurs, l'une des plus crúelles souffrances; et ce malheur, combien de fois je l'ai éprouvé!

Je fus pris d'une fièvre ardente et d'un violent mal de tête. De toute la journée, je ne pus avaler une cuillerée de potage. « Oh! m'écriai-je, si c'était une maladie mortelle qui vînt abréger mon martyre! »

avrebbe dato esempii straordinarii di rigore, e ch' io sarei stato condannato a morte od a molti anni di prigionia. Dissimulare questa credenza ad un padre! lusingarlo colla dimostrazione di fondate speranze di prossima libertà! non porompere in lagrime abbracciandolo, parlandogli della madre, de' fratelli e delle sorelle, ch' io pensava non riveder più mai sulla terra! pregarlo con voce non angosciata, che venisse ancora a vedermi se poteva! Nulla mai mi costò tanta violenza.

Egli si divise consolatissimo da me, ed io tornai nel mio carcere col cuore straziato. Appena mi vidi solo, sperai di potermi sollevare, abbandonandomi al pianto. Questo sollievo mi mancò. Io scoppiava in singhiozzi, e non poteva versare una lagrima. La disgrazia di non piangere è una delle più crudeli ne' sommi dolori: ed oh quante volte l' ho provata!

Mi prese una febbre ardente con fortissimo mal di capo. Non inghiottii un cucchiajo di minestra in tutto il giorno. « Fosse questa una malattia mortale, diceva io, che abbreviasse i miei martirii! »

Lâche desir! desir insensé! Dieu ne l'exauça pas, et maintenant je l'en remercie; et je le remercie non pas seulement parcequ'après dix ans de prison j'ai revu ma chère famille, et que je puis me dire heureux, mais encore parceque les souffrances donnent de la valeur à l'homme, et que les miennes, je veux l'espérer du moins, ne m'ont pas été inutiles.

## CHAPITRE XV.

Deux jours après, mon père revint. J'avais bien dormi la nuit, et j'étais sans fièvre; je pris une contenance aisée, un air enjoué, et personne ne se douta de ce que mon cœur avait souffert et de ce qu'il souffrait encore.

« J'ai l'espoir, me dit mon père, que sous peu de jours tu seras renvoyé à Turin. Nous avons déja préparé ta chambre, et nous t'attendons avec une grande anxiété. Les devoirs de ma place m'obligent à repartir; fais en sorte, je te prie, fais en sorte de me rejoindre bientôt. »

Sa douce et mélancolique tendresse me déchirait le cœur. La feinte m'était prescrite par la piété filiale, et

Stolta e codarda brama! Iddio non l'esaudì, ed or ne lo ringrazio. E ne lo ringrazio, non solo perchè, dopo dieci anni di carcere, ho riveduto la mia cara famiglia, e posso dirmi felice, ma anche perchè i patimenti aggiungono valore all'uomo, e voglio sperare che non sieno stati inutili per me.

### CAPO XV.

Due giorni appresso, mio padre tornò. Io aveva dormito bene la notte, ed era senza febbre. Mi ricomposi a disinvolte e liete maniere, e niuno dubitò di ciò che il mio cuore avesse sofferto, e soffrisse ancora.

« Confido, mi disse il padre, che fra pochi giorni sarai mandato a Torino. Già t'abbiamo apparecchiata la stanza, e t'aspettiamo con grande ansietà. I miei doveri d'impiego m'obbligano a ripartire. Procura, te ne prego, procura di raggiungermi presto. »

La sua tenera e melanconica amorevolezza mi squarciava l'anima. Il fingere mi pareva comandato da pietà, eppure io fingeva con una specie

pourtant je feignais avec une espèce de remords. N'eût-il pas été plus digne de mon père et de moi que je lui disse : « Probablement nous ne nous reverrons plus en ce monde ! Séparons-nous en hommes, sans murmurer, sans nous plaindre, et que j'entende prononcer sur ma tête la bénédiction paternelle. »

Ce langage m'eût convenu mille fois plus que celui de la dissimulation ; mais je regardais les yeux de ce vénérable vieillard, ses traits, ses cheveux gris, et il me semblait que cet infortuné n'aurait jamais la force d'entendre de telles choses.

Et si, pour ne pas vouloir le tromper, je l'avais vu s'abandonner au désespoir, peut-être s'évanouir, peut-être, idée horrible ! tomber mort dans mes bras !

Je ne pus donc lui dire la vérité, ni la lui laisser entrevoir, et ma feinte sérénité lui fit complettement illusion. Nous nous séparâmes sans verser de larmes ; mais, revenu dans ma prison, je fus en proie aux mêmes angoisses que la première fois, et à de plus cruelles encore ; ce fut en vain toutefois que j'invoquai le don des pleurs.

di rimorso. Non sarebbe stato cosa più degna di mio padre e di me, s' io gli avessi detto : « Probabilmente non ci vedremo più in questo mondo ! Separiamoci da uomini, senza mormorare, senza gemere ; e ch'io oda pronunciare sul mio capo la paterna benedizione ! »

Questo linguaggio mi sarebbe mille volte più piaciuto della finzione. Ma io guardava gli occhi di quel venerando vecchio, i suoi lineamenti, i suoi grigi capelli, e non mi sembrava che l' infelice potesse aver la forza d' udire tai cose.

E se per non volerlo ingannare, io l' avessi veduto abbandonarsi alla disperazione, forse svenire, forse (orribile idea !) essere colpito da morte nelle mia braccia !

Non potei dirgli il vero, nè lasciarglielo tralucere ! La mia foggiata serenità lo illuse pienamente. Ci dividemmo senza lagrime. Ma ritornato nel carcere, fui angosciato come l' altra volta, o più fieramente ancora ; ed invano pure invocai il dono del pianto.

Me résigner à toute l'horreur d'une longue captivité, me résigner à l'échafaud, n'était point au-dessus de mes forces; mais me résigner à l'immense douleur que devaient en éprouver mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, ah! c'était à quoi mes forces ne pouvaient suffire.

Alors je me prosternai à terre, et, avec une ferveur que je n'avais jamais sentie, je prononçai cette prière :

« Mon Dieu, j'accepte tout de ta main; mais fortifie si « puissamment les cœurs auxquels j'étais nécessaire, que « je cesse de leur être tel sans que la vie d'aucun d'eux « en soit abrégée d'un seul jour! »

O bienfait de la prière! Je restai plusieurs heures l'ame élevée à Dieu, et ma confiance augmentait à mesure que je méditais sur la bonté divine, sur la grandeur de l'ame humaine quand elle se dépouille de son égoïsme et qu'elle s'efforce de n'avoir d'autre volonté que celle de la souveraine sagesse.

Oui, cela peut être ainsi; oui, c'est là le devoir de l'homme; la raison, qui est la voix de Dieu, la raison

Rassegnarmi a tutto l' orrore d' una lunga prigionia, rassegnarmi al patibolo, era nella mia forza. Ma rassegnarmi all' immenso dolore che ne avrebbero provato padre, madre, fratelli e sorelle, ah! questo era quello a cui la mia forza non bastava.

Mi prostrai allora in terra con un fervore quale io non aveva mai avuto si forte, e pronunciai questa preghiera :

« Mio Dio, accetto tutto dalla tua mano; ma invigorisci sì prodigiosamente i cuori a cui io era necessario, ch' io cessi d' esser loro tale, e la vita d' alcun di loro non abbia perciò ad abbreviarsi pur d' un giorno! »

Oh beneficio della preghiera! Stetti più ore colla mente elevata a Dio, e la mia fiducia cresceva a misura ch' io meditava sulla bontà divina, a misura ch' io meditava sulla grandezza dell' anima umana, quando esce del suo egoismo, e si sforza di non aver più altro volere che il volere dell' infinita Sapienza.

Sì, ciò si può! ciò è il dovere dell' uomo! La ragione, che è la voce

nous dit qu'il faut tout sacrifier à la vertu. Et accomplirions-nous ce sacrifice que nous devons à la vertu si, dans nos plus grandes afflictions, nous luttions contre la volonté de celui qui est le principe de toute vertu?

Lorsque le gibet ou tout autre martyre est inévitable, les craindre lâchement, et ne savoir point y marcher en bénissant le Seigneur, est l'indice d'une misérable dégradation ou de l'ignorance. Non seulement il faut que nous consentions à notre propre mort, mais encore à l'affliction que devront en ressentir ceux qui nous sont chers. Tout ce qu'il nous est permis de demander à Dieu, c'est qu'il tempère cette affliction et qu'il nous soit en aide à tous : une telle prière est toujours exaucée.

## CHAPITRE XVI.

Plusieurs jours s'écoulèrent, et je restai dans le même état, c'est-à-dire dans une douce tristesse, remplie de calme et de pensées religieuses. Il me semblait avoir triomphé de toute faiblesse, et n'être plus accessible à aucune inquiétude. Folle illusion! L'homme doit tendre

di Dio, la ragione ne dice che bisogna tutto sacrificare alla virtù. E sarebbe compiuto il sacrificio di cui siamo debitori alla virtù, se nei casi più dolorosi luttassimo contro il volere di Colui che d'ogni virtù è il principio?

Quando il patibolo o qualunque altro martirio è inevitabile, il temerlo codardamente, il non saper muovere ad esso benedicendo il Signore, è segno di miserabile degradazione od ignoranza. Ed è non solamente d'uopo consentire alla propria morte, ma all'afflizione che ne proveranno i nostri cari. Altro non lice se non dimandare che Dio la temperi, che Dio tutti ci regga ; tal preghiera è sempre esaudita.

### CAPO XVI.

Volsero alcuni giorni, ed io era nel medesimo stato; cioè in una mestizia dolce, piena di pace e di pensieri religiosi. Pareami d'aver trionfato d'ogni debolezza, e di non essere più accessibile ad alcuna

à la plus parfaite constance ; mais il n'y parvient jamais sur la terre. Que fallut-il pour me troubler? La vue d'un ami malheureux, la vue de mon bon Pietro, qui passa à peu de distance de moi, sur la galerie, pendant que j'étais à la fenêtre. On l'avait tiré de son gîte pour le mener dans les prisons criminelles.

Lui et ceux qui l'accompagnaient passèrent si vite que j'eus à peine le temps de le reconnaître et de lui rendre le salut qu'il me fit.

Pauvre jeune homme! à la fleur de l'âge, avec un esprit de la plus brillante espérance, un caractère honnête, délicat, aimant, fait pour jouir glorieusement de la vie, être précipité par la politique au fond d'une prison, dans un temps où l'on ne saurait certainement échapper aux plus foudroyantes rigueurs de la loi!

J'éprouvai pour lui une telle compassion, j'eus une si vive douleur de ne pouvoir le sauver, de ne pouvoir au moins le consoler par ma présence et mes paroles, que rien ne put me rendre un peu de calme. Je savais combien il aimait sa mère, son frère, ses sœurs, son beau-

inquietudine. Folle illusione! L'uomo dee tendere alla perfetta costanza, ma non vi giunge mai sulla terra. Che mi turbò? — La vista d'un amico infelice; la vista del m'o buon Piero, che passò a pochi palmi di distanza da me, sulla galleria, mentr' io era alla finestra. L'aveano tratto del suo covile per condurlo alle carceri criminali.

Egli, e coloro che l'accompagnavano, passarono così presto, che appena ebbi campo a riconoscerlo, a vedere un suo cenno di saluto, ed a restituirglielo.

Povero giovane! Nel fiore dell'età, con un ingegno di splendide speranze, con un carattere onesto, delicato, amantissimo, fatto per godere gloriosamente della vita, precipitato in prigione per cose politiche, in tempo da non poter certamente evitare i più severi fulmini della legge!

Mi prese tal compassione di lui, tale affanno di non poterlo redimere, di non poterlo almeno confortare colla mia presenza e colle mie parole, che nulla valeva a rendermi un poco di calma. Io sapeva quant' egli amasse sua madre, suo fratello, le sue sorelle, il cognato, i nipotini;

frère, ses petits-neveux; combien il desirait contribuer à leur bonheur; combien il était aimé de tous ces objets chéris, et je sentais quelle devait être l'affliction de chacun d'eux dans un si grand malheur. Aucun terme ne saurait exprimer l'agitation frénétique qui s'empara de moi, et cette agitation se prolongea tellement que je désespérais de pouvoir l'apaiser.

Cette crainte même était encore une illusion. O affligés, qui vous croyez en proie à une douleur insurmontable, horrible, toujours croissante, ayez un peu de patience, et vous reconnaîtrez votre erreur! Le calme extrême et l'extrême inquiétude ne peuvent durer dans ce monde. Il est bon de se pénétrer de cette vérité, pour ne pas s'enorgueillir dans le bonheur, et ne pas se laisser abattre dans l'affliction.

A ma longue agitation succédèrent la lassitude et une apathie qui ne dura pas non plus. Je craignis alors d'être réduit désormais à flotter entre celle-ci et l'excès contraire, et frémissant à la pensée d'un tel avenir, j'eus encore recours, cette fois, à une ardente prière.

quant' egli agognasse contribuire alla loro felicità, quanto fosse riamato da tutti quei cari oggetti. Io sentiva qual dovesse essere l'afflizione di ciascun di loro a tanta disgrazia. Non vi sono termini per esprimere la smania che allora s' impadronì di me. E questa smania si prolungò cotanto, ch' io disperava di più sedarla.

Anche questo spavento era un' illusione. O afflitti, che vi credete preda d' un ineluttabile, orrendo, sempre crescente dolore, pazienza alquanto, e vi disingannerete! Nè somma pace, nè somma inquietudine possono durare quaggiù. Conviene persuadersi di questa verità, per non insuperbire nelle ore felici e non avvilirsi in quelle del perturbamento.

A lunga smania successe stanchezza ed apatia. Ma l' apatia neppure non è durevole, e temetti di dover, quindi in poi, alternare senza rifugio tra questa e l' opposto eccesso. Inorridii alla prospettiva di simile avvenire, e ricorsi anche questa volta ardentemente alla preghiera.

Je demandai à Dieu d'aider mon malheureux Pietro comme moi-même, et sa famille comme la mienne; ce ne fut qu'en répétant ces vœux que je parvins à une véritable tranquillité.

## CHAPITRE XVII.

Mais lorsque mon ame était redevenue calme, je réfléchissais aux agitations auxquelles j'avais été en proie, et, m'indignant de ma propre faiblesse, j'étudiais le moyen d'en guérir. Voici l'expédient qui me réussit. Chaque matin, ma première occupation, après avoir adressé une courte prière au Créateur, était de faire une exacte et courageuse revue de tous les événements possibles et propres à m'émouvoir; j'arrêtais fortement mon imagination sur chacun d'eux, et je m'y préparais. Depuis la plus chère visite jusqu'à celle du bourreau, je me les représentais toutes. Pendant quelques jours, ce triste exercice me parut insupportable; mais je voulus y mettre de la persévérance, et j'en fus bientôt satisfait.

Le premier jour de l'an 1821, le comte Luigi Porro

Io dimandai a Dio d'assistere il mio misero Piero come me, e la sua casa come la mia. Solo ripetendo questi voti, potei veramente tranquillarmi.

### CAPO XVII.

Ma quando l'animo era quetato, io rifletteva alle smanie sofferte, e adirandomi della mia debolezza, studiava il modo di guarirne. Giovommi a tal uopo questo espediente. Ogni mattina, mia prima occupazione, dopo breve omaggio al Creatore, era il fare una diligente e coraggiosa rassegna d'ogni possibile evento atto a commuovermi. Su ciascuno fermava vivamente la fantasia, e mi vi preparava : — dalle più care visite, fino alla visita del carnefice, io le immaginava tutte. Questo tristo esercizio sembrava per alcuni giorni incomportevole, ma volli essere perseverante ed in breve ne fui contento.

Al primo dell'anno (1821), il conte Luigi Porro ottenne di venirmi a

obtint la permission de venir me voir. La tendre et vive amitié qui nous unissait, le besoin que nous ressentions de nous dire tant de choses, l'empêchement qu'apportait à cette effusion la présence d'un greffier, le trop peu de temps que l'on nous permit de rester ensemble, les sinistres pressentiments dont j'étais obsédé, les efforts que nous faisions lui et moi pour paraître tranquilles, tout cela paraissait devoir soulever dans mon cœur la plus terrible tempête. Séparé de cet ami si cher, je me sentis calme, attendri, mais calme.

Telle est la force que l'on gagne à se prémunir contre les grandes émotions.

Si je m'efforçais ainsi d'acquérir un calme constant, c'était moins par le desir de diminuer mes maux que parceque cette inquiétude me semblait honteuse et indigne d'un homme. Un esprit agité ne raisonne plus : enveloppé dans un tourbillon irrésistible d'idées exagérées, il se fait une logique absurde, furibonde, perverse ; il est dans un état complétement anti-philosophique, anti-chrétien.

Si j'étais prédicateur, j'insisterais souvent sur la nécessité de bannir l'irritation ; on n'est bon qu'à ce prix.

vedere. La tenera e calda amicizia ch'era tra noi, il bisogno che avevamo di dirci tante cose, l'impedimento che a questa effusione era posto dalla presenza d'un attuario, il troppo breve tempo che ci fu dato di stare insieme, i sinistri presentimenti che mi angosciavano, lo sforzo che facevamo egli ed io di parer tranquilli, tutto ciò parea dovermi mettere una delle più terribili tempeste nel cuore. Separato da quel caro amico, mi sentii in calma ; intenerito, ma in calma.

Tale è l'efficacia del premunirsi contro le forti emozioni.

Il mio impegno d'acquistare una calma costante, non movea tanto dal desiderio di diminuire la mia infelicità, quanto dall'apparirmi brutta, indegna dell'uomo l'inquietudine. Una mente agitata non ragiona più : avvolta in un turbine irresistibile d'idee esagerate, si forma una logica sciocca, furibonda, maligna : è in uno stato assolutamente antifilosofico, anticristiano.

S'io fossi predicatore, insisterei spesso sulla necessità di bandire l'in-

Combien il était pacifique avec lui-même et avec les autres celui que nous devons tous imiter! Il n'y a ni grandeur d'ame ni justice sans modération dans les idées, sans un esprit disposé plutôt à sourire qu'à s'irriter des événements de cette courte vie. La colère n'est utile que dans un cas très-rare, celui où il semble que, par elle, on peut humilier un méchant, et le retirer de l'iniquité.

Peut-être y a-t-il des irritations différentes de celles que je connais, et qui sont moins condamnables; mais celle dont jusqu'alors j'avais été l'esclave n'était point une irritation causée seulement par l'affliction; il s'y mêlait toujours beaucoup de haine, une grande envie de maudire et de me peindre la société, ou tel ou tel individu, sous les plus exécrables couleurs. Véritable épidémie de ce monde! l'homme se croit meilleur en haïssant ses semblables. Il semble que tous les amis se disent à l'oreille : « Aimons-nous seulement entre nous; crions bien haut que les autres ne sont que des êtres méprisables, et nous paraîtrons des demi-dieux! »

Chose étrange que l'on trouve tant d'attraits à vivre

quietudine : non si può esser buono ad altro patto. Com'era pacifico con sè e cogli altri Colui che dobbiamo tutti imitare! Non v'è grandezza d'animo, non v'è giustizia senza idee moderate, senza uno spirito tendente più a sorridere che ad adirarsi degli avvenimenti di questa breve vita. L'ira non ha qualche valore, se non nel caso rarissimo, che sia presumibile d'umiliare con essa un malvagio e di ritrarlo dall'iniquità.

Forse si danno smanie di natura diversa da quelle ch'io conosco, e meno condannevoli. Ma quella che m'avea fin allora fatto suo schiavo, non era una smania di pura afflizione : vi si mescolava sempre molto odio, molto prurito di maledire, di dipingermi la società, o questi o quegli individui, co'colori più esecrabili. Malattia epidemica nel mondo! L'uomo si reputa migliore, abborrendo gli altri. Pare che tutti gli amici si dicano all'orecchio : « Amiamoci solamente fra noi; gridando che tutti sono ciurmaglia, sembrerà che siamo semidei. »

Curioso fatto, che il vivere arrabbiato piaccia tanto! Vi si pone una

ainsi dans la fureur! On y met une sorte d'héroïsme. Si l'objet qu'on détestait la veille vient à mourir, on se hâte d'en chercher un autre. « De qui me plaindrai-je aujourd'hui? Qui haïrai-je? Quel sera le monstre? Celui-ci? O joie! oui, je l'ai trouvé! Venez, mes amis; déchirons-le! »

C'est ainsi que va le monde, et, sans le calomnier, je puis bien dire qu'il va mal.

## CHAPITRE XVIII.

Sans montrer beaucoup de malveillance, je pouvais me plaindre de l'horrible chambre où l'on m'avait placé. Heureusement une meilleure vint à vaquer, et l'on me fit l'agréable surprise de me la donner.

N'aurais-je pas dû être très content à cette nouvelle? Et pourtant, il en faut convenir, je ne pus penser sans regret à Madelaine. Quel enfantillage! s'attacher toujours à quelque chose, et, en vérité, presque sans raison. En sortant de cette mauvaise chambre, je tournai encore une fois mes regards vers ce mur contre lequel je m'étais

specie d'eroismo. Se l'oggetto contro cui jeri si fremeva è morto, se ne cerca subito un altro. « Di chi mi lamenterò oggi? chi odierò? sarebbe mai quello il mostro?... Oh gioja! l'ho trovato. Venite, amici, laceriamolo! »

Così va il mondo: e senza lacerarlo, posso ben dire che va male.

### CAPO XVIII.

Non v'era molta malignità nel lamentarmi dell'orridezza della stanza, ove m'aveano posto. Per buona ventura, restò vota una migliore, e mi si fece l'amabile sorpresa di darmela.

Non avrei io dovuto esser contentissimo a tale annuncio? Eppure — Tant'è; non ho potuto pensare a Maddalena senza rincrescimento. Che fanciullaggine! affezionarsi sempre a qualche cosa, anche con motivi, per verità, non molto forti! Uscendo di quella cameraccia, voltai indietro lo sguardo, verso la parete alla quale io m'era sì sovente appoggiato

si souvent appuyé, tandis qu'à un pied de là peut-être, du côté opposé, s'appuyait aussi la pauvre pécheresse. J'aurais voulu entendre encore une fois ces deux vers si pathétiques :

Chi rende alla meschina
La sua felicità ?

Vain desir! C'était une séparation de plus dans ma malheureuse vie. Je n'en veux pas parler longuement pour ne pas faire rire à mes dépens; mais il y aurait de l'hypocrisie à ne pas avouer que j'en fus triste pendant plusieurs jours.

En m'en allant, je saluai deux de ces pauvres voleurs, mes voisins, qui étaient à la fenêtre. Le chef n'y était pas, mais, averti par les autres, il accourut, et me salua aussi; puis il se mit à fredonner l'air : *Chi rende alla meschina.* Voulait-il se moquer de moi? Je parierais que si je faisais cette question à cinquante personnes, quarante-neuf répondraient : Oui. Eh bien, malgré cette grande majorité, je suis porté à croire que ce bon voleur voulait me faire une politesse. L'ayant du moins pris comme telle, je lui

mentre, forse un palmo più in là, ri s'appoggiava dal lato opposto la misera peccatrice. Avrei voluto sentire ancora una volta que' due patetici versi :

Chi rende alla meschina
La sua felicità ?

Vano desiderio! Ecco una separazione di più nella mia sciagurata vita. Non voglio parlarne lungamente, per non far ridere di me; ma sarei ipocrita, se non confessassi che ne fui mesto per più giorni.

Nell'andarmene, salutai due de' poveri ladri, miei vicini, ch'erano alla finestra. Il caporione non v'era, ma avvertito dai compagni, v'accorse, e mi risalutò anch'egli. Si mise quindi a canterellare l'aria : *Chi rende alla meschina.* Voleva egli burlarsi di me? — Scommetto che se facessi questa dimanda a cinquanta persone, quarantanove risponderebbero : Sì. Ebbene ad onta di tanta pluralità di voti, inclino a creder che il buon ladro intendea di farmi una gentilezza. Io la ricevetti come

en fus reconnaissant, et je jetai sur lui un dernier regard; lui, passant son bras à travers les barreaux, son bonnet à la main, me saluait encore quand je tournai pour descendre l'escalier.

Arrivé dans la cour, j'eus une consolation : mon petit muet était sous le portique; il me vit, me reconnut, et accourait à ma rencontre, quand la femme du geôlier, je ne sais pourquoi, le saisit par le collet, et le chassa dans la maison. Je fus peiné de ne pouvoir l'embrasser; mais les petits sauts qu'il fit pour courir à moi m'émurent délicieusement : il est si doux d'être aimé!

Cette journée était destinée aux grandes aventures. Deux pas plus loin, je me trouvai près de la fenêtre de la chambre qui d'abord avait été la mienne, et dans laquelle se trouvait alors Gioja. « Bonjour, Melchiorre! » lui dis-je en passant. Il leva la tête, et, s'élançant vers moi, il s'écria : « Bonjour, Silvio! »

Hélas! on ne me permit pas de m'arrêter un instant; je tournai sous la grande porte, montai un petit escalier, et me trouvai dans une petite chambre assez propre au-dessus de celle de Gioja.

tale, e gliene fui grato, e gli diedi ancora un' occhiata : ed egli sporgendo il braccio fuori de' ferri col berretto in mano, faceami ancor cenno, allorch' io voltava per discendere la scala.

Quando fui nel cortile, ebbi una consolazione. V' era il mutolino sotto il portico. Mi vide, mi riconobbe, e volea correrm incontro. La moglie del custode, chi sa perchè? l' afferrò pel collare e lo cacciò in casa. Mi spiacque di non poterlo abbracciare, ma i saltetti ch' ei fece per correre a me mi commossero deliziosamente È cosa sì dolce l' essere amato!

Era giornata di grandi avventure. Due passi più in là, mossi vicino alla finestra della stanza già mia, e nella quale ora stava Gioja. — « Buon giorno, Melchiorre! » gli dissi passando. Alzò il capo, balzando verso me, gridò : « Buon giorno, Silvio! »

Ahi! non mi fu dato di termarmi un istante. Voltai sotto il portone, salii una scaletta, e venni posto in una cameruccia pulita, al di sopra di quella di Gioja.

Je fis apporter mon lit, et lorsque les *secondini* m'eurent laissé seul, mon premier soin fut de visiter les murs. On y voyait quelques souvenirs écrits, les uns avec du crayon ou du charbon, et d'autres avec une pointe incisive. J'y lus deux gracieuses strophes françaises, que je regrette maintenant de n'avoir pas apprises par cœur. Elles étaient signées *le duc de Normandie*, j'essayai de les chanter, en y adaptant de mon mieux l'air de ma pauvre Madelaine; mais voilà qu'une autre voix, venant de la chambre voisine, se mit aussi à les chanter sur un autre air. Quand le chanteur eut fini, je m'écriai : « Bravo! » Il me souhaita alors poliment le bonjour, et me demanda si j'étais Français.

« Non; je suis Italien, et me nomme Silvio Pellico.

— L'auteur de *Francesca da Rimini?*

— Précisément. »

Ici un compliment gracieux et les condoléances d'usage, en apprenant que j'étais prisonnier.

Il me demanda dans quelle partie de l'Italie j'étais né.

« Dans le Piémont, lui dis-je; je suis de Saluces. »

Fatto portar il letto, e lasciato solo dai secondini, mio primo affare fu di visitare i muri. V'erano alcune memorie scritte, quali con matita, quali con carbone, quali con punta incisiva. Trovai graziose due strofe francesi, che or m'incresce di non avere imparate a memoria. Erano firmate *le duc de Normandie*. Presi a cantarle, adattandovi alla meglio l'aria della mia povera Maddalena; ma ecco una voce vicinissima che le ricanta con altr'aria. Com'ebbe finito, gli gridai « Bravo! » Ed egli mi salutò gentilmente, chiedendomi s'io era Francese.

« No; sono Italiano, e mi chiamo Silvio Pellico.

— L'autore della *Francesca da Rimini*?

— Appunto. »

E quì un gentile complimento e le naturali condoglienze, sentendo ch'io fossi in carcere.

Mi dimandò di qual parte d'Italia fossi nativo.

« Di Piemonte, dissi; sono Saluzzese. »

Il me fit encore ici un gracieux compliment sur le caractère et sur le génie des Piémontais, cita avantageusement les hommes de mérite nés à Saluces, et particulièrement Bodoni.

Ces louanges étaient fines et délicates, comme il appartient à une personne bien élevée.

« Maintenant, lui dis-je, permettez-moi, monsieur, de vous demander qui vous êtes.

— Vous venez de chanter une de mes chansonnettes.

— Ces deux belles strophes, écrites sur le mur, sont de vous?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes donc.....

— L'infortuné duc de Normandie. »

## CHAPITRE XIX.

Le geôlier passait sous nos fenêtres, il nous fit taire.

Quel infortuné duc de Normandie? me demandai-je; n'est-ce pas le titre que l'on donnait au fils de Louis XVI?

E quì nuovo gentile complimento sul carattere e sull' ingegno de' Piemontesi, e particolare menzione de' valentuomini Saluzzesi, e in ispecie di Bodoni.

Quelle poche lodi erano fine, come si fanno da persona di buona educazione.

« Or mi sia lecito, g'i dissi, di chiedere a voi, signore, chi siete.

— Avete cantata una mia canzoncina.

— Quelle due belle strofette che stanno sul muro, sono vostre?

— Sì, s'gnore.

— Voi siete dunque...

— L'infelice duca di Normandia. »

## CAPO XIX.

Il custode passava sotto le nostre finestre, e ci fece tacere.

Quale infelice duca di Normandia? andava io ruminando. Non è questo il titolo che davasi al figlio di Luigi XVI? Ma quel povero fanciullo

Mais ce pauvre enfant est mort, on n'en saurait douter. Mon voisin est probablement un de ces malheureux qui ont essayé de le faire revivre.

Déja plusieurs se sont donnés pour Louis XVII, et ont été reconnus pour des imposteurs : pourquoi celui-ci obtiendrait-il plus créance?

Quoique je cherchasse à rester dans le doute, une invincible incrédulité prévalait en moi, et elle n'a point encore cessé d'y prévaloir. Je résolus, toutefois, de ne pas mortifier cet infortuné, quelle que fût la fable qu'il voulût me raconter.

Peu d'instants après, il se remit à chanter, et nous reprîmes ensuite la conversation.

Aux questions que je lui fis sur sa personne, il répondit qu'il était en effet Louis XVII, puis il se mit à déclamer avec force contre Louis XVIII, son oncle, l'usurpateur de ses droits.

« Mais ces droits, comment ne les fîtes-vous pas valoir à l'époque de la restauration?

— Je me trouvais alors dangereusement malade à Bo-

è indubitatamente morto. — Ebbene, il mio vicino sarà uno de' disgraziati che si sono provati a farlo rivivere.

Già parecchi si spacciarono per Luigi XVII, e furono riconosciuti impostori : qual maggior credenza dovrebbe questi ottenere?

Sebbene io cercassi di stare in dubbio, un' invincibile incredulità prevaleva in me, ed ognor continuò a prevalere. Nondimeno determinai di non mortificare l' infelice, qualunque frottola fosse per raccontarmi.

Pochi istanti dappoi, ricominciò a cantare, indi ripigliammo la conversazione.

Alla mia dimanda sull' esser suo, rispose : ch' egli era appunto Luigi XVII, e si diede a declamare con forza contro Luigi XVIII suo zio, usurpatore de' suoi diritti.

« Ma questi diritti, come non li faceste valere al tempo della Restaurazione?

— Io mi trovava allora mortalmente ammalato a Bologna. Appena

logne. A peine rétabli, je volai à Paris, et me présentai aux puissances alliées, mais ce qui était fait était fait : dans son iniquité, mon oncle ne voulut pas me reconnaître, et ma sœur s'unit à lui pour m'opprimer. Le bon prince de Condé fut le seul qui m'accueillit à bras ouverts, mais son amitié ne pouvait rien pour moi.

« Un soir, dans les rues de Paris, je fus assailli par des assassins armés de poignards, et ce fut avec peine que j'échappai à leurs coups. Après avoir erré pendant quelque temps en Normandie, je retournai en Italie, et m'arrêtai à Modène, d'où j'écrivis sans relâche à tous les monarques de l'Europe, et particulièrement à l'empereur Alexandre, qui me répondit toujours avec la plus grande politesse. Je ne désespérais pas que l'on ne finit par me rendre justice, ou que du moins, si la politique exigeait le sacrifice de mes droits au trône de France, on ne m'assignât un apanage convenable; mais je fus arrêté, conduit sur les confins du duché de Modène, et livré au gouvernement autrichien. Il y a maintenant huit mois que je suis enseveli ici, et Dieu sait quand j'en sortirai. »

risanato, volai a Parigi, mi presentai alle Alte Potenze, ma quel ch' era fatto era fatto : l'iniquo mio zio non volle riconoscermi ; mia sorella s' unì a lui per opprimermi. Il solo buono principe di Condé m'accolse a braccia aperte, ma la sua amicizia nulla poteva. Una sera, per le vie di Parigi, fui assalito da sicarii armati di pugnali, ed a stento mi sottrassi a' loro colpi. Dopo aver vagato qualche tempo in Normandia, tornai in Italia, e mi fermai a Modena. Di lì, scrivendo incessantemente ai monarchi d'Europa, e particolarmente all' imperatore Alessandro, che mi rispondea colla massima gentilezza, io non disperava d'ottenere finalmente giustizia, o se per politica voleano sacrificare i miei diritti al trono di Francia, che almeno mi s'assegnasse un decente appannaggio. Venni arrestato, condotto ai confini del ducato di Modena, e consegnato al governo Austriaco. Or, da otto mesi, sono qui sepolto, e Dio sa, quando uscirò? »

Je n'ajoutai pas foi à toutes ses paroles; mais ce qu'il y avait de vrai, c'est qu'il était prisonnier, et cela seul m'inspira pour lui une vive compassion.

Je le priai de me faire le récit abrégé de sa vie. Il me raconta minutieusement toutes les particularités que je connaissais déja sur Louis XVII, comment on le mit avec ce scélérat de Simon le cordonnier, comment on le força d'attester une infâme calomnie contre les mœurs de la pauvre reine, sa mère, etc., et comment enfin des gens vinrent le prendre une nuit dans sa prison, et l'emportèrent après avoir mis à sa place un enfant stupide nommé Mathurin. Il y avait dans la rue une voiture à quatre chevaux, dont l'un était une machine en bois dans laquelle on le cacha. Ils arrivèrent heureusement jusqu'au Rhin, et quand ils eurent passé la frontière, le général... (il me dit son nom, mais je ne me le rappelle pas) le général qui l'avait délivré lui servit quelque temps d'instituteur et de père, et l'envoya ensuite ou le conduisit en Amérique. Là, le jeune roi sans trône fut soumis à beaucoup de vicissitudes; il souffrit la faim dans les déserts, porta les armes, vécut honoré et heureux à la cour du roi de Bré-

Non prestai fede a tutte le sue parole. Ma ch' ei fosse lì sepolto era una verità, e m' ispirò una viva compassione.

Lo pregai di raccontarmi in compendio la sua vita. Mi disse con minutezza tutti i particolari ch' io già sapeva intorno Luigi XVII, quando lo misero collo scellerato Simon, calzolajo; quando lo indussero ad attestare un' infame calunnia contro i costumi della povera regina sua madre, ec. ec. E finalmente, che, essendo in carcere, venne gente una notte a prenderlo; un fanciullo stupido per nome Mathurin fu posto in sua vece, ed ei fu trafugato. V' era nella strada una carrozza a quattro cavalli, ed uno de' cavalli era una macchina di legno, nella quale ei fu celato. Andarono felicemente al Reno, e passati i confini, il generale... (mi disse il nome, ma non me lo ricordo) che l' avea liberato, gli fece per qualche tempo da educatore, da padre; lo mandò o condusse quindi in America. Là il giovane re senza regno, ebbe molte peripezie, patì la fame ne' deserti, militò, visse onorato e felice alla corte del re del Bra-

sil, fut ensuite calomnié, persécuté et obligé de fuir. Revenu en Europe vers la fin du règne de Napoléon, il fut retenu prisonnier à Naples par Joachim Murat; et quand il se revit libre et sur le point de réclamer le trône de France, il fut frappé à Bologne de cette funeste maladie pendant laquelle Louis XVIII fut couronné.

## CHAPITRE XX.

Il racontait cette histoire avec un air surprenant de vérité : je ne pouvais le croire, et cependant je l'admirais. Tous les faits de la révolution française lui étaient parfaitement connus; il en parlait avec une éloquence naturelle, et rapportait à propos de tout des anecdotes fort curieuses. Il y avait bien dans son langage quelque chose de tant soit peu soldatesque, mais il ne manquait pas de cette élégance que donne l'usage de la bonne compagnie.

« Me permettrez-vous, lui dis-je, de vous traiter sans cérémonie, et sans vous donner de titre?

— C'est ce que je desire, reprit-il. Le malheur m'a

sile, fu calunniato, perseguitato, costretto a fuggire. Tornò in Europa in sul finire dell'impero Napoleonico; fu tenuto prigione a Napoli da Giovacchino Murat; e quando si rivide libero ed in procinto di reclamare il trono di Francia, lo colpì a Bologna quella funesta malattia, durante la quale Luigi XVIII fu incoronato.

### CAPO XX.

Ei raccontava questa storia con una sorprendente aria di verità. Io non potendo crederlo, pur l'ammirava. Tutti i fatti della rivoluzione francese gli erano notissimi; ne parlava con molto spontanea eloquenza, e riferiva ad ogni proposito aneddoti curiosissimi. V'era alcun che di soldatesco nel suo dire, ma senza mancare di quella eleganza ch'è data dall'uso della fina società.

« Mi permetterete, gli dissi, ch'io vi tratti alla buona, ch'io non vi dia titoli.

— Questo è ciò che desidero, rispose. Dalla sventura ho almeno tratto

du moins été profitable, en ce qu'il m'a appris à dédaigner toutes les vanités. Je vous assure que je m'estime bien plus comme homme que comme roi. »

Matin et soir nous causions longuement ensemble, et, quoique je crusse qu'il jouait une comédie, son ame me semblait bonne, candide, naturellement portée vers le bien. Plusieurs fois je fus sur le point de lui dire : « Pardonnez-moi, je voudrais croire que vous êtes Louis XVII, mais je vous avoue sincèrement que je suis dominé par la conviction contraire; ayez assez de franchise pour renoncer à cette fiction. » Et je méditais intérieurement un beau petit sermon à lui faire sur la vanité de tout mensonge, même de ceux qui paraissent le plus inoffensifs.

Je différais de jour en jour, attendant que notre intimité augmentât, et jamais je n'eus le courage d'exécuter ce dessein.

Quand je pense à ce manque de hardiesse, j'essaie parfois de l'excuser comme un devoir de politesse, une crainte honnête d'affliger, que sais-je, enfin? Mais ces excuses ne me satisfont pas, et je ne puis me dissimuler

questo guadagno, che so sorridere di tutte le vanità. V' assicuro, che mi pregio più d' esser uomo che d' esser re. »

Mattina e sera conversavamo lungamente insieme; e, ad onta di ciò ch' io riputava esser commedia in lui, l' anima sua mi parea buona, candida, desiderosa d' ogni bene morale. Più volte fui per dirgli : « Perdonate, io vorrei credere che foste Luigi XVII, ma sinceramente vi confesso che la persuasione contraria domina in me, abbiate tanta franchezza da rinunciare a questa finzione. » E ruminava tra me una bella predicuccia da fargli sulla vanità d' ogni bugia, anche delle bugie che sembrano innocue.

D' giorno in giorno differiva; sempre aspettava che l' intimità nostra crescesse ancora di qualche grado, e mai non ebbi ardire d' eseguire il mio intento.

Quando rifletto a questa mancanza d' ardire, talvolta la scuso come urbanità necessaria, onesto timore d' affliggere, e che so io. Ma queste scuse non m' accontentano, e non posso dissimulare, che sarei più soddis-

que je serais plus content de moi, si ce sermon que je méditais ne me fût pas resté dans le gosier. Feindre de croire une imposture, c'est pusillanimité; il me semble que je ne le ferais plus.

Oui, pusillanimité! Certes, quel que soit le préambule délicat dont on s'enveloppe, il est toujours dur de dire à un homme : « Je ne vous crois pas. » Il s'indignera, il nous faudra renoncer à l'agrément de son amitié; peut-être même nous accablera-t-il d'injures; mais toute perte est plus honorable que le mensonge. Et peut-être aussi que le malheureux qui nous accablerait d'outrages, voyant que ses impostures ne sont pas crues, admirerait en secret notre sincérité, et finirait par se livrer à des réflexions qui le ramèneraient dans une meilleure voie.

Les *secondini* semblaient portés à croire que leur prisonnier était véritablement Louis XVII; ils avaient déja vu tant de changements de fortune, qu'ils ne désespéraient pas qu'il ne montât un jour sur le trône de France, et qu'il ne se ressouvînt de leurs services empressés. Sauf de favoriser sa fuite, ils le comblaient de tous les égards qu'il pouvait desirer.

fatto di me, se non mi fossi tenu a nel gozzo l'ideata predicuccia. Fingere di prestar fede a un' impostura, è pusillanimità : parmi che nol farei più.

Si, pusillanimità! Certo che per quanto s'involva in delicati preamboli, è aspra cosa il dire ad uno : « Non vi credo. » Ei si sdegnerà, perderemo il piacere della sua amicizia, ci colmerà forse d'ingiurie. Ma ogni perdita è più onorevole del mentire. E forse il disgraziato che ci colmerebbe d'ingiurie, vedendo che una sua impostura non è creduta, ammirerebbe poscia in secreto la nostra sincerità, e gli sarebbe motivo di riflessioni che il ritrarrebbero a miglior via.

I secondini inclinavano a credere ch'ei fosse veramente Luigi XVII, ed avendo già veduto tante mutazioni di fortune, non disperavano che costui non fosse per ascendere un giorno al trono di Francia, e si ricordasse della loro devotissima servitù. Tranne il favorire la sua fuga, gli usavano tutti i riguardi ch'ei desiderava.

C'est à cela que je dus l'honneur de voir ce grand personnage. Il était d'une taille médiocre, âgé de quarante à quarante-cinq ans; il avait de l'embonpoint et une physionomie véritablement bourbonnienne. Il est probable que ce fut cette ressemblance avec les Bourbons qui lui donna l'idée de jouer ce triste rôle.

## CHAPITRE XXI.

Je dois encore m'accuser ici d'un autre indigne sacrifice au respect humain. Mon voisin n'était point athée, et parlait même quelquefois des sentiments religieux en homme qui les apprécie et qui n'y est pas étranger; cependant il conservait beaucoup de préventions déraisonnables contre le christianisme, qu'il envisageait moins dans sa véritable essence que dans ses abus. La philosophie superficielle qui, en France, précéda et suivit la révolution, l'avait ébloui. Il croyait qu'on pouvait adorer Dieu avec plus de pureté qu'en suivant la religion de l'Évangile. Sans avoir une grande connaissance de Condillac et de Tracy, il les révérait comme de profonds

Fui debitore a ciò dell' onore di vedere il gran personaggio. Era d statura mediocre, dai 40 ai 45 anni, alquanto pingue, e di fisonomia propriamente Borbonica. Egli è verisimile, che un' accidentale somiglianza coi Borboni l'abbia indotto a rappresentare quella trista parte.

### CAPO XXI.

D'un altro indegno rispetto umano bisogna ch' io m' accusi. Il mio vicino non era ateo, ed anzi parlava talvolta de' sentimenti religiosi, come uomo che li apprezza e non v' è straniero; ma serbava tuttavia molte prevenzioni irragionevoli contro il Cristianesimo, il quale ci guardava meno nella sua vera essenza, che nei suoi abusi. La superficiale filosofia che in Francia precedette e seguì la rivoluzione, l'avea abbagliato. Gli pareva che si potesse adorar Dio con maggior purezza, che secondo la religione del Vangelo. Senza aver gran cognizione di Condillac e di Tracy, li venerava come sommi pensatori; e s'immagi-

penseurs, et s'imaginait que ce dernier avait complété toutes les recherches possibles sur la métaphysique.

Moi qui avais poussé plus loin mes études philosophiques, qui sentais la faiblesse de la doctrine expérimentale, qui savais dans quelles grossières erreurs le siècle de Voltaire était tombé en s'acharnant à dénigrer le christianisme; moi qui avais lu Guénée et les autres écrivains qui ont démasqué cette fausse critique; moi qui étais persuadé qu'en bonne logique on ne peut admettre Dieu, et récuser l'Évangile; moi qui regardais comme chose si vulgaire de suivre le torrent des opinions antichrétiennes, et de ne pas savoir s'élever à reconnaître combien le catholicisme est simple et sublime lorsqu'il n'est pas tourné en ridicule, eh bien! j'eus la lâcheté de sacrifier au respect humain. Les plaisanteries de mon voisin me confondaient, quoique je fusse convaincu de leur futilité. Je dissimulai ma croyance, j'hésitai, je me demandai s'il était opportun ou non de le contredire; je me dis que cela ne servirait à rien, et je m'efforçai de croire que j'étais justifié.

Lâcheté! lâcheté! qu'importe la hardiesse des opinions

nava che quest' ultimo avesse dato il compimento a tutte le possibili indagini metafisiche.

Io che avea spinto più oltre i miei studii filosofici, che sentiva la debolezza della dottrina sperimentale; che conosceva i grossolani errori di critica con cui il secolo di Voltaire aveva preso a voler diffamare il Cristianesimo; io che avea letto Guénée ed altri valenti smascheratori di quella falsa critica; io ch' era persuaso non potersi con rigore di logica ammettere Dio e ricusare il Vangelo; io che trovava tanto volgar cosa il seguire la corrente delle opinioni anticristiane, e non sapersi elevare a conoscere quanto il cattolicismo, non veduto in caricatura, sia semplice e sublime, io ebbi la viltà di sacrificare al rispetto umano. Le facezie del mio vicino mi confondevano, sebbene non potesse sfuggirmi la loro leggerezza. Dissimulai la mia credenza, esitai, riflettei se fosse, o no, tempestivo il contraddire; mi dissi ch' era inutile, e volli persuadermi d' essere giustificato.

Viltà! viltà! Che importa il baldanzoso vigore d' opinioni accreditate,

accréditées, si elles ne reposent sur aucun fondement? Il est vrai qu'un zèle intempestif est une indiscrétion, et peut irriter davantage un incrédule; mais confesser avec franchise, et en même temps avec modestie, ce que l'on croit fermement être une importante vérité; le confesser là même où il est présumable que, loin de trouver l'approbation, on sera en butte aux traits de la raillerie, c'est un devoir positif; et ce noble aveu, on peut toujours le faire, sans prendre à contre-temps le ton d'un missionnaire. Oui, c'est un devoir de confesser en tout temps une importante vérité; car s'il n'est pas probable que cette vérité soit reconnue sur-le-champ, elle peut néanmoins préparer les ames de telle sorte qu'elle y produise un jour une plus grande impartialité de jugement, et y amène, par suite, le triomphe de la lumière.

## CHAPITRE XXII.

Je restai dans cette chambre un mois et quelques jours. La nuit du 18 au 19 février 1821, je fus réveillé par le

ma senza fondamento? È vero che uno zelo intempestivo è indiscrezione, e può maggiormente irritare chi non crede. Ma il confessare con franchezza, e modestia ad un tempo, ciò che fermamente si tiene per importante verità, il confessarlo anche laddove non è presumibile d'essere approvato, nè d'evitare un poco di scherno, egli è preciso dovere. E siffatta nobile confessione può sempre adempirsi, senza prendere inopportunamente il carattere di missionario.

Egli è dovere di confessare un' importante verità in ogni tempo, perocchè se non è sperabile che venga subito riconosciuta, può pure dare tal preparamento all' anima altrui, il quale produca un giorno maggiore imparzialità di giudizii ed il conseguente trionfo della luce.

### CAPO XXII.

Stetti in quella stanza un mese e qualche dì. La notte dei 18 a 19 di febbrajo (1821) sono svegliato da romore di catenacci e di chiavi; vedo

bruit des verroux et des clefs; je vis entrer plusieurs hommes ayant une lanterne. La première idée qui se présenta à mon esprit, fut qu'ils venaient pour m'égorger; mais tandis que je regardais ces figures avec anxiété, le comte B*** s'avança poliment vers moi, et me pria de m'habiller promptement pour partir.

Cette nouvelle me surprit, et j'eus la folie d'espérer qu'on allait me conduire aux frontières du Piémont. Serait il possible qu'une si grande tempête se dissipât ainsi! que je retrouvasse encore ma douce liberté! que je revisse mes chers parents, mes frères, mes sœurs!

Ces décevantes pensées m'agitèrent quelques instants. Je m'habillai à la hâte, et je suivis ceux qui devaient me conduire, sans avoir le temps de dire un dernier adieu à mon voisin. Il me sembla entendre sa voix, et je regrettai de ne pouvoir lui répondre.

« Où allons-nous? demandai-je au comte en montant en voiture avec lui et un officier de gendarmerie.

— Je ne puis vous le dire que lorsque nous serons à un mille au delà de Milan. »

entrare parecchi uomini con lanterna : la prima idea che mi si presentò, fu che venissero a scannarmi. Ma mentre io guardava perplesso quelle figure, ecco avanzarsi gentilmente il conte B , il quale mi dice ch' io abbia la compiacenza di vestirmi presto per partire.

Quest' annunzio mi sorprese, ed ebbi la follia di sperare che mi si conducesse ai confini del Piemonte. « Possibile che si gran tempesta si dileguasse così! io racquisterei ancora la dolce libertà! io rivedrei i miei carissimi genitori, i fratelli, le sorelle! »

Questi lusinghevoli pensieri m' agitarono brevi istanti. Mi vestii con grande celerità, e seguii i miei accompagnatori, senza pur poter salutare ancora il mio vicino. Mi pare d' aver udito la sua voce, e m' increbbe di non potergli rispondere.

« Dove si va? dissi al conte montando in carrozza con lui e con un uffiziale di gendarmeria.

— Non posso significarglielo, finchè non siamo un miglio al di là di Milano. »

Je vis que la voiture ne se dirigeait pas vers la porte Vercellina, et mes espérances s'évanouirent!

Je me tus. La nuit était superbe, il faisait un beau clair de lune. Je regardais ces chères rues où pendant tant d'années je m'étais promené si heureux; ces maisons, ces églises, tout me retraçait une foule de doux souvenirs.

O cours de la porte Orientale! O jardins publics, où tant de fois je me suis promené avec Foscolo, Monti, Lodovico di Brême, Pietro Borsieri, Porro, ses deux fils, et tant d'autres amis, et où je me suis entretenu avec eux plein de vie et d'espérances! Oh! comme en me disant que je vous voyais pour la dernière fois, je sentais que je vous avais aimés! Oh! comme en vous voyant disparaître si rapidement à mes regards, je sentais que je vous aimais encore! Quand nous eûmes franchi la porte de la ville, je baissai mon chapeau sur mes yeux, et je pleurai sans qu'on le vît.

Je laissai passer plus d'un mille, puis je dis au comte B*** : « Je suppose que nous allons à Vérone?

Vidi che la carrozza non andava verso porta Vercellina, e le mie speranze furono svanite!

Tacqui. Era una bellissima notte con lume di luna. Io guardava quelle care vie, nelle quali io avea passeggiato tanti anni, così felice; quelle case, quelle chiese. Tutto mi rinnovava mille soavi rimembranze.

Oh corsìa di porta Orientale! oh pubblici giardini, ov' io avea tante volte vagato con Foscolo, con Monti, con Lodovico di Breme, con Pietro Borsieri, con Porro e co' suoi figliuoli, con tanti altri diletti mortali, conversando in sì gran pienezza di vita e di speranze! Oh come nel dirmi ch' io vi vedeva per l' ultima volta, oh come al vostro rapido fuggire a' miei sguardi, io sentiva d' avervi amato e d'amarvi! Quando fummo usciti della porta, tirai alquanto il cappello sugli occhi, e piansi non osservato.

Lasciai passar più d' un miglio, poi dissi al conte B. : « Suppongo che si vada a Verona.

— Plus loin, me répondit-il; nous allons à Venise, où je dois vous remettre entre les mains d'une commission spéciale. »

Nous voyageâmes en poste sans nous arrêter, et nous arrivâmes à Venise le 20 février.

Au mois de septembre de l'année précédente, un mois avant mon arrestation, j'étais à Venise, et j'avais dîné en nombreuse et joyeuse compagnie à l'hôtel de la Lune. Chose étrange! Ce fut précisément à ce même hôtel que le comte et le gendarme me conduisirent.

Un des garçons tressaillit en me reconnaissant et en s'apercevant (quoique le gendarme se fût déguisé ainsi que ses deux satellites, qui avaient l'air d'être des domestiques) que j'étais entre les mains de la force publique. Je me réjouis de cette rencontre, persuadé que ce garçon parlerait de mon arrivée à plusieurs personnes.

Nous dînâmes, et je fus conduit ensuite au palais du Doge, où siégent maintenant les tribunaux. Je passai sous ces chers portiques des *Procuratie*, et devant le café Florian, où j'avais joui de si belles soirées l'automne

— Si va più in là, rispose; andiamo a Venezia, ove debbo consegnarla ad una commissione speciale. »

Viaggiammo per posta senza fermarci, e giungemmo il 20 febbrajo a Venezia.

Nel settembre dell' anno precedente, un mese prima che m' arrestassero, io era a Venezia, ed avea fatto un pranzo in numerosa e lietissima compania all' albergo della Luna. Cosa strana! sono appunto dal conte e dal gendarme condotto all' albergo della Luna.

Un cameriere strabilì vedendomi, ed accorgendosi (sebbene il gendarme e i due satelliti, che faceano figura di servitori, fossero travestiti) ch' io era nelle mani della forza. Mi rallegrai di quest' incontro, persuaso che il cameriere parlerebbe del mio arrivo a più d' uno.

Pranzammo, indi fui condotto al palazzo del Doge, ove ora sono i tribunali. Passai sotto quei cari portici delle Procuratie, ed innanzi al caffè

précédent : je ne rencontrai personne de ma connaissance.

On traversa la *Piazzetta*.... Sur cette même *Piazzetta*, au mois de septembre dernier, un mendiant m'avait adressé ces singulières paroles : « On voit bien que monsieur est étranger ; mais je ne conçois pas pourquoi tous les étrangers admirent ce lieu comme monsieur : pour moi, c'est un lieu funeste, et j'y passe seulement par nécessité.

— Il vous sera, sans doute, arrivé ici quelque malheur?

— Oui, monsieur, un malheur horrible, et pas à moi seulement. Dieu vous en garde, monsieur! Dieu vous en garde! »

Et il s'éloigna rapidement.

Maintenant que je repassais dans le même lieu, il était impossible que je ne me ressouvinsse pas des paroles du mendiant. Ce fut encore sur cette même *Piazzetta* que l'année suivante je montai à l'échafaud pour y entendre lire ma sentence de mort et la commutation de cette peine en quinze années de *carcere duro!*

Florian, ov' io avea goduto sì belle sere nell' autunno trascorso : non m' imbattei in alcuno de' miei conoscenti.

Si traversa la piazzetta... e su quella piazzetta, nel settembre addietro, un mendico mi avea detto queste singolari parole : « Si vede ch' ella è forestiero, signore; ma io non capisco com' ella e tutti i forestieri ammirino questo luogo : per me è un luogo di disgrazia, e vi passo unicamente per necessità.

— Vi sarà qui accaduto qualche malanno?

— Si, signore; un malanno orribile, e non a me solo. Iddio la scampi, signore, Iddio la scampi! »

E se n' andò in fretta.

Or ripassando io colà, era impossibile che non mi sovvenissero le parole del mendico. E fu ancora su quella piazzetta, che l' anno seguente io ascesi il palco, donde intesi leggermi la sentenza di morte, e la commutazione di questa pena in quindici anni di carcere duro!

Si j'avais la tête tant soit peu troublée d'idées superstitieuses, je ferais grand cas de ce mendiant, qui m'avertit si énergiquement que ce lieu était un *lieu funeste;* mais je ne cite ce fait que comme une étrange rencontre.

Nous montâmes au palais. Le comte B***, après avoir parlé aux juges, me remit entre les mains du geôlier, puis, prenant congé de moi, il m'embrassa avec attendrissement.

## CHAPITRE XXIII.

Je suivis en silence le geôlier. Après avoir traversé plusieurs corridors et plusieurs salles, nous arrivâmes à un petit escalier qui nous conduisit sous les *Plombs,* fameuse prison d'état depuis le temps de la république de Venise.

Là, le geôlier inscrivit mon nom sur son registre, et m'enferma dans la chambre qui m'était destinée. Ce qu'on nomme les *Plombs* est la partie supérieure de l'ancien palais du Doge, toute couverte en plomb.

Ma chambre avait une grande croisée avec d'énormes barreaux de fer, et donnait sur le toit de l'église Saint-

S' io fossi testa un po' delirante di misticismo, farei gran caso di quel mendico, predicentemi così energicamente e ser quello un *luogo di disgrazia*. Io non noto questo fatto, se non come uno strano accidente.

Salimmo al palazzo; il conte B. parlò co' giudici, indi mi consegnò al carceriere, e congedandosi da me, m' abbracciò intenerito.

### CAPO XXIII.

Seguii in silenzio il carceriere. Dopo aver traversato parecchi anditi e parecchie sale, arrivammo ad una scaletta che ci condusse sotto *i Piombi*, famose prigioni di stato fin dal tempo del'a Repubblica Veneta.

Ivi il carceriere prese registro del mio nome, indi mi chiuse nella stanza destinatami. I così detti *Piombi* sono la parte superiore del già palazzo del Doge, coperta tutta di piombo.

La mia stanza avea una gran finestra, con enorme inferriata, e guardava sul tetto, parimente di piombo, della chiesa di S. Marco. Al di là

Marc, également couvert en plomb. Au delà de l'église je voyais de loin l'extrémité de la *Piazza*, et de tous côtés une infinité de coupoles et de clochers. Le gigantesque clocher de Saint-Marc n'était séparé de moi que de la longueur de l'église, et j'entendais ceux qui étaient au sommet pour peu qu'ils élevassent la voix. On voyait aussi à gauche de l'église une partie de la grande cour du palais et une des entrées. Dans cette partie de la cour est un puits public, où l'on venait continuellement tirer de l'eau; mais ma prison était si élevée, que les personnes que j'apercevais en bas me paraissaient des enfants, et je ne distinguais leurs paroles que lorsqu'elles criaient. Je me trouvai ainsi plus solitaire que dans les prisons de Milan.

Pendant les premiers jours, les soucis du procès criminel que m'intenta la commission spéciale excitèrent en moi une tristesse à laquelle ajouta peut-être le sentiment pénible d'une plus grande solitude. J'étais en outre plus éloigné de ma famille, et je n'en recevais plus de nouvelles. Les nouveaux visages que je voyais ne m'étaient pas antipathiques; mais ils conservaient un sérieux qui

della chiesa, io vedeva in lontananza il termine della piazza, e da tutte parti un' infinità di cupole e di campanili. Il gigantesco campanile di S. Marco era solamente separato da me dalla lunghezza della chiesa, ed io udiva coloro che in cima di esso parlavano alquanto forte. Vedevasi anche, al lato sinistro della chiesa, una porzione del gran cortile del palazzo ed una delle entrate. In quella porzione di cortile sta un pozzo pubblico, ed ivi continuamente veniva gente a cavare acqua. Ma la mia prigione essendo così alta, gli uomini laggiù mi parevano fanciulli, ed io non discerneva le loro parole, se non quando gridavano. Io mi trovava assai più solitario che non era nelle carceri di Milano.

Ne' primi giorni le cure del processo criminale che dalla commissione speciale mi veniva intentato, m' attristarono alquanto, e vi s'aggiungea forse quel penoso sentimento di maggior solitudine. Inoltre io era più lontano dalla mia famiglia, e non avea più di essa notizie. Le facce nuove ch' io vedeva non m' erano antipatiche, ma serbavano una serietà quasi

annonçait presque de l'épouvante. La renommée leur avait exagéré les complots des Milanais et du reste de l'Italie pour l'indépendance, et ils craignaient que je ne fusse, parmi les instigateurs de ce délit, l'un des moins dignes de pardon. Ma petite célébrité littéraire était connue du geôlier, de sa femme, de sa fille, de ses deux fils et même des deux *secondini*. Qui sait si tous ne regardaient pas un faiseur de tragédies comme une espèce de magicien !

Ils étaient sérieux, méfiants, avides de connaître tout ce qui me concernait, mais pleins d'égards.

Au bout de quelques jours, tous s'humanisèrent, et je les trouvai bonnes gens. La femme était celle qui conservait le plus le ton et le caractère d'un geôlier. C'était une personne d'environ quarante ans, assez sèche de visage et de paroles, et qui ne paraissait capable de bienveillance que pour ses enfants.

Elle avait coutume de m'apporter le café le matin et après le dîner, ainsi que l'eau, le linge, etc. Elle était ordinairement suivie de sa fille, enfant de quinze ans, qui

spaventata. La fama aveva esagerato loro le trame dei Milanesi e del resto d'Italia per l'indipendenza, e dubitavano ch'io fossi uno de' più imperdonabili motori di quel delirio. La mia piccola celebrità letteraria era nota al custode, a sua moglie, alla figlia, ai due figli maschi, e perfino ai due secondini : i quali tutti, chi sa, che non s'immaginassero che un autore di tragedie fosse una specie di mago !

Erano scrii, diffidenti, avidi ch'io loro dessi maggior contezza di me, ma pieni di garbo.

Dopo i primi giorni si mansuefecero tutti, e li trovai buoni. La moglie era quella che più manteneva il contegno ed il carattere di carceriere. Era una donna di viso asciutto asciutto, verso i quarant'anni, di parole asciutte asciutte, non dante il minimo segno d'essere capace di qualche benevolenza ad altri che a' suoi figli.

Solea portarmi il caffè mattina e dopo pranzo, acqua, biancheria, ec. La seguivano ordinariamente sua figlia, fanciulla di quindici anni, non

n'était pas belle, mais qui avait de la pitié dans le regard, et de ses deux fils, l'un de treize ans et l'autre de dix. Ils se retiraient ensuite avec leur mère, et ces trois jeunes visages se retournaient doucement pour me regarder en fermant la porte. Je ne voyais le geôlier que lorsqu'il avait à me conduire dans la salle où s'assemblait la commission pour m'interroger. Les *secondini* venaient rarement, parce qu'ils avaient à surveiller les prisons de police, situées à un étage inférieur, et renfermant toujours beaucoup de voleurs. L'un de ces *secondini* était un vieillard de plus de soixante-dix ans, mais propre encore à cette vie de fatigue, qui consiste à courir sans cesse du haut en bas les escaliers des diverses prisons. L'autre était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, plus empressé de raconter ses amours que de vaquer à son service.

## CHAPITRE XXIV.

Oh, oui! les soucis d'un procès criminel sont horribles pour un prévenu de crime d'état! Quelle crainte de nuire aux autres! quelle difficulté de lutter contre tant

bella ma di pietosi sguardi, e i due figliuoli, uno di tredici anni, l'altro di dieci. Si ritiravano quindi colla madre, ed i tre giovani sembianti si rivoltavano dolcemente a guardarmi, chiudendo la porta. Il custode non veniva da me, se non quando aveva da condurmi nella sala ove si adunava la commissione per esaminarmi. I secondini venivano poco, perchè attendevano alle prigioni di polizia, collocate ad un piano inferiore, ov' erano sempre molti ladri. Uno di que' secondini era un vecchio di più di settant' anni, ma atto ancora a quella faticosa vita di correre sempre su e giù per le scale ai diversi carceri. L'altro era un giovanetto di 24 o 25 anni, più vogliosо di raccontare i suoi amori che di badare al suo servizio.

### CAPO XXIV.

Ah sì! le cure d'un processo criminale sono orribili per un prevenuto d'inimicizia allo stato! Quanto timore di nuocere altrui! quanta difficoltà di lottare contro tante accuse, contro tanti sospetti! quanta verisimi-

d'accusations, contre tant de soupçons! Que de probabilités que chaque jour tout se compliquera d'une manière plus funeste, si le procès ne se termine pas promptement, si de nouvelles arrestations sont faites, si de nouvelles imprudences se découvrent, non-seulement de personnes qui vous sont inconnues, mais du même parti!

Ayant pris la résolution de ne pas parler politique, il faut que je supprime tout ce qui a rapport à mon procès. Je dirai seulement que souvent, après être resté de longues heures à l'interrogatoire, je retournais dans ma chambre si exaspéré, si furieux, que je me serais tué, si la voix de la religion et le souvenir de mes chers parents ne m'eussent retenu.

Le calme dont il me semblait avoir acquis l'habitude à Milan m'avait abandonné. Pendant plusieurs jours je désespérai de le retrouver; ce furent pour moi des jours d'enfer. Alors je cessai de prier, je doutai de la justice de Dieu, je maudis les hommes, l'univers entier, et je roulai dans mon esprit tous les sophismes possibles sur la vanité de la vertu.

L'homme malheureux et irrité est terriblement ingé-

glianza che tutto non s'intrichi sempre più funestamente, se il processo non termina presto, se nuovi arresti vengono fatti, se nuove imprudenze si scoprono, non che di persone non conosciute, ma della fazione medesima!

Ho fermato di non parlare di politica, e bisogna quindi ch'io sopprima ogni relazione concernente il processo. Solo dirò, che spesso, dopo essere stato lunghe ore al costituto, io tornava nella mia stanza così esacerbato, così fremente, che mi sarei ucciso, se la voce della religione e la memoria de' cari parenti non m'avessero contenuto.

L'abitudine di tranquillità che già mi pareva a Milano d'avere acquistato, era disfatta. Per alcuni giorni disperai di ripigliarla, e furono giorni d'inferno. Allora cessai di pregare, dubitai della giustizia di Dio, maledissi agli uomini ed all'universo, e rivolsi nella mente tutti i possibili sofismi sulla vanità della virtù.

L'uomo infelice ed arrabbiato è tremendamente ingegnoso a calun-

nieux à calomnier ses semblables et le Créateur lui-même. La colère est plus immorale, plus criminelle qu'on ne le pense généralement. Comme on ne peut rugir du matin au soir pendant des semaines entières, et que l'âme la plus dominée par la fureur a nécessairement ses heures de repos, ces heures mêmes se ressentent de l'immoralité de celles qui les ont précédées. On croit alors être en paix, mais c'est une paix mauvaise, impie; un sourire farouche, sans charité, sans dignité; un amour de désordre, d'ivresse, de mépris. Dans cet état, je chantais des heures entières avec une sorte d'allégresse tout à fait stérile en bons sentiments; je plaisantais avec tous ceux qui venaient dans ma chambre, je m'efforçais de considérer tout avec une sagesse vulgaire, la sagesse du cynisme.

Ce temps infâme dura peu : six ou sept jours.

Ma *Bible* était couverte de poussière. Un des enfants du geôlier me dit un jour en me caressant : « Depuis que monsieur ne lit plus dans ce vilain livre, il n'est plus si triste, il me semble.

— Il te semble? » lui dis-je.

niare i suoi simili e lo stesso Creatore. L'ira è più immorale, più scellerata che generalmente non si pensa. Siccome non si può ruggire dalla mattina alla sera per settimane, e l'anima la più dominata dal furore ha di necessità i suoi intervalli di riposo; quegli intervalli sogliono risentirsi dell'immoralità che li ha preceduti. Allora sembra d'essere in pace, ma è una pace maligna, irreligiosa; un sorriso selvaggio, senza carità, senza dignità; un amore di disordine, d'ebbrezza, di scherno.

In simile stato io cantava per ore intere con una specie d'allegrezza affatto sterile di buoni sentimenti; io celiava con tutti quelli che entravano nella mia stanza; io mi sforzava di considerare tutte le cose con una sapienza volgare, la sapienza de' cinici.

Quell'infame tempo durò poco : sei o sette giorni.

La mia Bibbia era polverosa. Uno de' ragazzi del custode, accarezzandomi, disse : « Dacchè ella non legge più quel libraccio, non ha più tanta melanconia, mi pare.

— Ti pare? » gli dissi.

Je pris la *Bible*, j'en ôtai la poussière avec un mouchoir, et, l'ouvrant au hasard, mes yeux tombèrent sur ces paroles : « Et il dit à ses disciples : Il est impossible « qu'il n'arrive pas de scandales, mais malheur à celui « par qui les scandales arrivent! Il vaudrait mieux pour « celui-là qu'il fût jeté à la mer avec une meule de pierre « au col, que de scandaliser un de ces enfants. »

Frappé de trouver ces paroles, je rougis que cet enfant se fût aperçu, à la poussière dont ma *Bible* était couverte, que je ne la lisais plus, et qu'il pût croire que j'étais devenu plus aimable en négligeant Dieu.

« Petit drôle! lui dis-je avec un reproche caressant, et tout désolé de l'avoir scandalisé, ceci n'est pas un *vilain livre*, et depuis quelques jours que je ne le lis pas, je suis bien pire. Lorsque ta mère te permet de passer un moment avec moi, je tâche de chasser ma mauvaise humeur, mais si tu savais quel empire elle prend sur moi quand je suis seul, et que tu m'entends chanter comme un forcené! »

E presa la Bibbia, ne tolsi col fazzoletto la polvere, e sbadatamente apertala, mi caddero sotto gli occhi queste parole : *Et ait ad discipulos suos : Impossibile est ut non veniant scandala : vae autem illi per quem veniunt! Utilius est illi, si lapis molaris imponatur circa collum ejus et projiciatur in mare, quam ut scandalizet unum de pusillis istis.*

Fui colpito di trovare queste parole, ed arrossii che quel ragazzo si fosse accorto, dalla polvere ch' ei sopra vedeavi, ch' io più non leggeva la Bibbia, e ch' ei presumesse ch' io fossi divenuto più amabile, divenendo incurante di Dio.

« Scapestrat.llo! (gli dissi con amorevole rimprovero e dolendomi d' averlo scandalezzato). Questo non è un *libraccio*, e da alcuni giorni che nol leggo, sto assai peggio. Quando tua madre ti permette di stare un momento con me, m' industrio di cacciar via il mal umore, ma se tu sapessi come questo mi vince, allorchè sono solo, allorchè tu m' odi cantare qual forsennato! »

## CHAPITRE XXV.

L'enfant était sorti, et j'éprouvais une certaine jouissance d'avoir repris ma *Bible* en main, et d'avoir confessé que, sans elle, j'étais pire. Il me semblait que j'avais fait réparation à un ami généreux, injustement offensé, et que je m'étais réconcilié avec lui.

« Et je t'avais abandonné, ô mon Dieu! m'écriai-je, et je m'étais perverti! et j'avais pu croire que le rire infâme du cynisme convenait à ma situation désespérée! »

Je prononçai ces mots avec une indicible émotion; je posai la *Bible* sur une chaise, je m'agenouillai à terre pour lire, et moi qui pleure si difficilement, je fondis en larmes.

Ces larmes étaient mille fois plus douces que cette joie brutale. Je sentais Dieu de nouveau! je l'aimais! je me repentais de l'avoir outragé en me dégradant! et je promettais de ne plus jamais me séparer de lui, non, jamais!

Oh! comme un retour sincère à la religion console et élève l'ame!

## CAPO XXV.

Il ragazzo era uscito; ed io provava un certo godimento d'aver ripreso in mano la Bibbia; d'aver confessato ch'io stava peggio senza di lei. Mi parea d'aver dato soddisfazione ad un amico generoso, ingiustamente offeso; d'essermi riconciliato con esso.

« E t'aveva abbandonato, mio Dio? gridai. E m'era pervertito? Ed avea potuto credere che l'infame riso del cinismo convenisse alla mia disperata situazione? »

Pronunciai queste parole con una emozione indicibile; posi la Bibbia sopra una sedia, m'inginocchiai in terra a leggere, quell'io che sì difficilmente piango, prorupp in lagrime.

Quelle lagrime erano mille volte più dolci di ogni allegrezza bestiale. Io sentiva di nuovo Dio! Io amava! mi pentiva d'averlo oltraggiato degradando mi! e protestava di non separarmi mai più da lui, mai più!

Oh come un ritorno sincero alla religione consola ed eleva lo spirito!

Je lus et je pleurai pendant plus d'une heure, et je me relevai ensuite plein de confiance dans la pensée que Dieu était avec moi, qu'il m'avait pardonné mon délire. Alors mes malheurs, les tourments du procès, la probabilité du supplice, me parurent peu de chose. Je me réjouissais de souffrir, puisque je remplissais un devoir, qui était d'obéir au Seigneur, en souffrant avec résignation!

Grace au ciel, je savais lire la *Bible*. Ce n'était plus le temps où je la jugeais avec la critique étroite de Voltaire, tournant en dérision des expressions qui ne sont ridicules ou fausses que pour l'ignorance ou la méchanceté, qui ne peuvent en pénétrer le sens. Je voyais clairement alors à combien de titres ce livre est le code de la sainteté, et par conséquent de la vérité; combien cette délicatesse qui se récrie sur quelques imperfections de style est chose antiphilosophique, et ressemble à l'orgueil de ceux qui méprisent tout ce qui manque de formes élégantes; combien il est absurde de penser qu'une telle collection de livres, religieusement révérés, n'ait point une origine authentique; combien est évidente la supériorité

Lessi, e piansi più d'un'ora; e m'alzai pieno di fiducia che Dio fosse con me, che Dio mi avesse perdonato ogni stoltezza. Allora le mie sventure, i tormenti del processo, il verisimile patibolo mi sembrarono poca cosa. Esultai di soffrire, poichè ciò mi dava occasione d'adempiere qualche dovere; poichè, soffrendo con rassegnato animo, io obbediva al Signore.

La Bibbia, grazie al cielo, io sapea leggerla. Non era più il tempo ch'io la giudicava colla meschina critica di Voltaire, vilipendendo espressioni, le quali non sono risibili o false, se non quando, per vera ignoranza o per malizia, non si penetra nel loro senso. M'appariva chiaramente quanto foss'ella il codice della santità, e quindi della verità, quanto l'offendersi per certe sue imperfezioni di stile fosse cosa infilosofica, e simile all'orgoglio di chi disprezza tutto ciò che non ha forme eleganti; quanto fosse cosa assurda l'immaginare che una tal collezione di libri religiosamente venerati avessero un principio non autentico; quanto la

de telles Écritures sur le *Coran* et la théologie de l'Inde.

Plusieurs en abusèrent, plusieurs voulurent en faire un code d'injustice, la sanction de leurs passions criminelles, cela est vrai; mais nous en sommes toujours là. Ne peut-on pas abuser de tout? Et depuis quand l'abus d'une chose excellente a-t-il donné le droit de dire qu'elle est mauvaise en elle-même? Jésus-Christ l'a déclaré : toute la loi et les prophètes, toute cette collection de livres sacrés, se réduit au précepte d'aimer Dieu et les hommes. Et de tels écrits ne seraient pas la vérité propre à tous les siècles, ne seraient pas la parole toujours vivante de l'Esprit saint?

Une fois ces réflexions réveillées en moi, je repris la résolution de ramener à la religion toutes mes pensées sur les choses humaines, toutes mes opinions sur les progrès de la civilisation, ma philanthropie, mon amour de la patrie, enfin toutes les affections de mon ame.

Ce peu de jours passés dans le cynisme m'avaient bien souillé; j'en ressentis longtemps les effets, et il me fallut combattre pour en triompher. Toutes les fois que l'homme

superiorità di tali scritture sul Corano e sulla teologia degl' Indi fosse innegabile.

Molti ne abusarono, molti vollero farne un codice d'ingiustizia, una sanzione alle loro passioni scellerate. Ciò è vero; ma siamo sempre lì: di tutto puossi abusare: e quando mai l'abuso di cosa ottima dovrà far dire ch'ella è in se stessa malvagia?

Gesù Cristo lo dichiarò: tutta la legge ed i profeti, tutta questa collezione di sacri libri, si riduce al precetto d'amar Dio e gli uomini. E tali scritture non sarebbero verità adatta a tutti i secoli? non sarebbero la parola sempre viva dello Spirito Santo?

Ridestate in me queste riflessioni, rinnovai il proponimento di coordinare alla religione tutti i miei pensieri sulle cose umane, tutte le mie opinioni sui progressi dell'incivilimento, la mia filantropia, il mio amor patrio, tutti gli affetti dell'anima mia.

I pochi giorni ch'io avea passato nel cinismo m'aveano molto contaminato. Ne sentii gli effetti per lungo tempo, e dovetti faticare per vin-

se laisse aller un moment à avilir son intelligence, à regarder les œuvres de Dieu avec la loupe infernale de la raillerie, à cesser le bienfaisant exercice de la prière, le ravage qui se fait dans sa raison le dispose à retomber facilement. Pendant plusieurs semaines encore, je fus assailli presque chaque jour par de violentes pensées d'incrédulité; j'employai toute la force de mon esprit à les repousser.

## CHAPITRE XXVI.

Lorsque ces combats eurent cessé, et que je me crus de nouveau affermi dans l'habitude de glorifier Dieu dans toutes mes volontés, je goûtai pendant quelque temps une douce paix. Les interrogatoires que me faisait subir la commission tous les deux ou trois jours, quelque pénibles qu'ils fussent, ne me causaient plus de longues inquiétudes. Je faisais en sorte, dans ma position délicate, de ne pas manquer à mes devoirs d'honneur et d'amitié; puis je disais : « Dieu fasse le reste ! »

Je redevins exact à prévoir chaque jour toute surprise,

certi. Ogni volta che l'uomo cede alquanto alla tentazione di snobilitare il suo intelletto, di guardare le opere di Dio colla infernal lente dello scherno, di cessare dal benefico esercizio della preghiera, il guasto ch' egli opera nella propria ragione lo dispone a facilmente ricadere. Per più settimane fui assalito, quasi ogni giorno, da forti pensieri d'incredulità : volsi tutta la potenzà del mio spirito a respingerli.

### CAPO XXVI.

Quando questi combattimenti furono cessati, e sembrommi d'esser di nuovo fermo nell'abitudine d'onorar Dio in tutte le mie volontà, gustai per qualche tempo una dolcissima pace. Gli esami, a cui sottoponeami ogni due o tre giorni la commissione, per quanto fossero tormentosi, non mi traeano più a durevole inquietudine. Io procurava, in quell'ardua posizione, di non mancare a' miei doveri d'onestà e d'amicizia, e poi dicea : Faccia Dio il resto.

Tornava ad essere esatto nella pratica di prevedere giornalmente ogni

toute émotion, tout malheur possible, et cet exercice me fut de nouveau très utile.

Cependant ma solitude augmenta. Les deux fils du geôlier, qui d'abord me tenaient quelquefois compagnie, furent mis à l'école, et, restant alors très peu à la maison, ils ne venaient plus me voir. La mère et la fille, qui, lorsque les enfants y étaient, s'arrêtaient aussi quelquefois à causer avec moi, ne paraissaient plus que pour m'apporter le café, et me laissaient aussitôt. Pour la mère, je la regrettais peu, parcequ'elle n'avait pas une ame compatissante; mais la fille, quoique dépourvue de beauté, avait dans le regard et dans les paroles je ne sais quelle douceur qui n'était pas sans prix pour moi. Lorsqu'elle m'apportait mon café, et qu'elle me disait : « C'est moi qui l'ai fait », je le trouvais excellent. Quand elle disait : « C'est maman qui l'a fait », c'était de l'eau chaude.

Voyant si rarement des créatures humaines, je donnai mon attention à quelques fourmis qui venaient sur ma fenêtre. Je les nourrissais somptueusement; elles allèrent chercher une armée de leurs compagnes, et ma croisée fut bientôt couverte de ces petits animaux. Je m'occupai

sorpresa, ogni emozione, ogni sventura supponibile; e siffatto esercizio giovavami novamente assai.

La mia solitudine intanto s'accrebbe. I due figliuoli del custode, che dapprima mi facevano talvolta un po' di compagnia, furono messi a scuola, e stando quindi pochissimo in casa, non venivano più da me. La madre e la sorella che, allorchè c'erano i ragazzi, si fermavano anche spesso a favellar meco, or non comparivano più se non per portarmi il caffè, e mi lasciavano. Per la madre, mi rincresceva poco, perchè non mostrava animo compassionevole. Ma la figlia, benchè bruttina, avea certa soavità di sguardi e di parole che non erano per me senza pregio. Quando questa mi portava il caffè e diceva : « L'ho fatto io, » mi parea sempre eccellente. Quando dicea : « L'ha fatto la mamma, » era acqua calda.

Vedendo sì di rado creature umane, diedi retta ad alcune formiche che venivano sulla mia finestra, le cibai sontuosamente, quelle andarono a chiamare un esercito di compagne, e la finestra fu piena di siffatti ani-

aussi d'une belle araignée, qui filait sa toile sur une des parois de ma prison. Je la nourrissais de moucherons et de cousins, et elle me prit tellement en amitié, qu'elle venait sur mon lit, dans ma main, et saisir sa proie sur mes doigts.

Plût à Dieu que ces insectes eussent été les seuls à me visiter! Nous étions encore au printemps, et déja les cousins se multipliaient, je puis bien le dire, d'une manière épouvantable. L'hiver avait été d'une douceur extraordinaire, et après quelques vents de mars les chaleurs arrivèrent. Il est impossible de dire à quel point l'air devenait brûlant dans le réduit que j'habitais. Placé en plein midi, sous un toit de plomb, ma fenêtre donnant sur celui de Saint-Marc, également de plomb, dont la réverbération était terrible, je suffoquais. Jamais je n'avais eu l'idée d'une chaleur si accablante. A un si grand supplice se joignait une telle multitude de cousins, que j'avais beau m'agiter et en détruire, j'en étais abîmé. Le lit, la table, la chaise, le sol, les murs, la voûte, tout en était couvert; l'air en contenait un nombre infini, allant et venant sans cesse par la fenêtre avec un bourdonnement

uali. Diedi parimente retta ad un bel ragno che tappezzava una delle mie pareti. Cibai questo con moscherini e zanzare, e mi si amicò, sino a venirmi sul letto e sulla mano, e prendere la preda dalle mie dita.

Fossero quelli stati i soli insetti che m'avessero visitato! Eravamo ancora in primavera, e già le zanzare si moltiplicavano, posso proprio dire, spaventosamente. L'inverno era stato di una straordinaria dolcezza, e, dopo pochi venti in marzo, seguì il caldo. È cosa indicibile, come s'infocò l'aria del covile ch'io abitava. Situato a pret'o mezzogiorno, sotto un tetto di piombo, e colla finestra sul tetto di S. Marco, pure di piombo, il cui riverbero era tremendo, io soffocava. Io non avea mai avuto idea d'un calore sì opprimente. A tanto supplizio s'aggiungeano le zanzare in tal moltitudine, che per quanto io m'agitassi e ne struggessi, io n'era coperto; il letto, il tavolino, la sedia, il suolo, le pareti, la volta, tutto n'era coperto, e l'ambiente ne conteneva infinite, sempre andanti e venienti per la finestra, e facenti un ronzio infernale. Le punture d'

infernal. Les piqûres de ces insectes sont douloureuses, et quand on en reçoit du matin au soir et du soir au matin, et qu'il faut continuellement se tourmenter pour en diminuer le nombre, c'est en vérité une trop grande souffrance pour le corps et pour l'esprit.

Lorsque j'eus connu toute la gravité d'un tel fléau, et que je ne pus obtenir de changer de prison, j'eus quelques tentations de suicide, et je craignis même parfois de devenir fou; mais, grâce au ciel, ces fureurs ne duraient pas, et la religion continuait à me soutenir. Elle me persuadait que l'homme doit souffrir, et souffrir avec courage; elle me faisait éprouver, dans la douleur, je ne sais quelle volupté, la joie de ne pas succomber et de tout vaincre.

Je me disais : « Plus la vie me devient douloureuse, moins je serai épouvanté si, jeune comme je le suis, je me vois condamné au supplice. Sans ces souffrances préliminaires, je serais peut-être mort lâchement. Et d'ailleurs, ai-je donc de telles vertus qu'elles me méritent le bonheur? Où sont-elles ces vertus? »

Et, m'examinant avec une juste sévérité, je ne trouvais,

quegli animali sono dolorose, e quando se ne riceve da mattina a sera e da sera a mattina, e si dee avere la perenne molestia di pensare a diminuirne il numero, si soffre veramente assai e di corpo e di spirito.

Allorchè, veduto simile flagello, ne conobbi la gravezza, e non potei conseguire che mi mutassero di carcere, qualche tentazione di suicidio mi prese, e talvolta temei d'impazzare. Ma, grazie al cielo, erano smanie non durevoli, e la religione continuava a sostenermi. Essa mi persuadeva che l'uomo dee patire e patire con forza; mi facea sentire una certa voluttà del dolore, la compiacenza di non soggiacere, di vincer tutto.

Io dicea : « Quanto più dolorosa mi si fa la vita, tanto meno sarò atterrito, se, giovane come sono, mi vedrò condannato al supplicio. Senza questi patimenti preliminari sarei forse morto codardamente. E poi, ho io tali virtù da meritare felicità? Dove son esse? »

Ed esaminandomi con giusto rigore, non trovava negli anni da me vis-

dans les années que j'avais vécu, qu'un très petit nombre d'actes qui fussent dignes de quelque approbation ; tout le reste n'était que passions folles, idolâtrie, orgueilleuse et fausse vertu. « Eh bien ! concluais-je, souffre donc, indigne ! Si les hommes et les insectes te faisaient mourir uniquement par fureur et sans aucun droit, reconnais en eux les instruments de la justice divine, et tais-toi ! »

## CHAPITRE XXVII.

L'homme a-t-il besoin d'efforts pour s'humilier sincèrement, pour se reconnaître pécheur? N'est-il pas vrai qu'en général nous dissipons notre jeunesse en vanités, et qu'au lieu d'employer toutes nos forces à avancer dans la carrière du bien, nous en employons une grande partie à nous dégrader? Il y a sans doute des exceptions ; mais j'avoue qu'elles ne concernent pas ma pauvre personne. Je n'ai aucun mérite à être mécontent de moi. Quand on voit une lampe donner plus de fumée que de flamme, il ne faut pas une grande sincérité pour dire qu'elle ne brûle pas comme elle le devrait.

suti, se non pochi tratti alquanto plausibili : tutto il resto erano passioni stolte, idolatrie, orgogliosa e falsa virtù. « Ebbene, concludeva io, soffri, indegno ! Se gli uomini e le zanzare t' uccidessero anche per furore e senza dritto, riconoscili stromenti della giustizia divina, e taci ! »

### CAPO XXVII.

Ha l' uomo bisogno di sforzo per umiliarsi sinceramente? per ravvisarsi peccatore? Non è egli vero, che in generale sprechiamo la gioventù in vanità, ed invece d' adoprare le forze tutte ad avanzare nella carriera del bene, ne adoperiamo gran parte a degradarci? Vi saranno eccezioni ; ma confesso che queste non riguardano la mia povera persona. E non ho alcun merito ad essere scontento di me : quando si vede una lucerna dar più fumo che fuoco, non vi vuol gran sincerità a dire, che non arde come dovrebbe.

Oui, sans m'avilir, sans scrupules de bigot, m'examinant avec toute la tranquillité possible d'esprit, je me reconnaissais digne des châtiments de Dieu. Une voix intérieure me disait : « Ces châtiments te sont dus pour ceci, sinon pour cela ; puissent-ils te ramener à celui qui est la perfection même, et que tous les hommes sont appelés à imiter, selon la mesure de leurs forces. »

Et par quelle raison, moi, forcé de m'avouer coupable de mille infidélités envers Dieu, me serais-je plaint si quelques hommes me semblaient vils, et quelques autres méchants? si les prospérités de ce monde m'étaient enlevées? si je devais consumer ma vie en prison ou périr d'une mort violente?

Je m'efforçais de graver dans mon cœur des réflexions si justes et si bien senties, et quand j'y étais parvenu, je voyais qu'il fallait être conséquent, et que je ne pouvais l'être qu'en bénissant les justes décrets de Dieu, en les aimant, et en détruisant en moi toute volonté qui leur serait contraire.

Pour mieux m'affermir dans ce dessein, je résolus de développer désormais avec exactitude tous mes senti-

Sì, senza avvilimento, senza scrupoli di pinzochero, guardandomi con tutta la tranquillità possibile d'intelletto, io mi scorgeva degno dei castighi di Dio. Una voce interna mi dice a : « Simili castighi, se non per questo, ti sono dovuti per quello; valgano a ricondurti verso Colui ch' è perfetto, e che i mortali sono chiamati, secondo le finite loro forze, ad imitare. »

Con qual ragione, mentr'io era costretto a condannarmi di mille infedeltà a Dio, mi sarei lagnato, se alcuni uomini mi pareano vili ed alcuni altri iniqui, se le prosperità del mondo m'erano rapite; s'io dovea consumarmi in carcere, o perire di morte violenta?

Procacciai d'imprimermi bene nel cuore tali riflessioni sì giuste e sì sentite : e ciò fatto, io vedeva che bisognava essere conseguente, e che non poteva esserlo in altra guisa, se non benedicendo i retti giudizii di Dio, amandoli, ed estinguendo in me ogni volontà contraria ad essi.

Per viemmeglio divenir costante in questo proposito, pensai di svolgere

ments, en les mettant par écrit. Malheureusement la commission, tout en permettant que j'eusse de l'encre et du papier, me comptait les feuilles de ce papier, et me défendait d'en détruire aucune, se réservant d'examiner à quel usage je les avais employées. Pour suppléer au papier, j'eus recours à l'innocent artifice de polir une table grossière que j'avais, avec un morceau de verre, et j'y écrivis ensuite, chaque jour, mes longues méditations sur les devoirs de l'homme, et sur les miens en particulier.

Je n'exagère pas en disant que les heures passées ainsi me semblaient quelquefois délicieuses, malgré la difficulté que j'avais à respirer, à cause de l'extrême chaleur, et les piqûres si douloureuses des cousins. Pour diminuer le nombre de ces piqûres, j'étais obligé, quelle que fût la chaleur, de m'envelopper soigneusement la tête et les jambes, et d'écrire non-seulement avec des gants, mais encore les poignets bien emmaillotés, afin que les cousins n'entrassent pas dans mes manches.

Les méditations auxquelles je me livrais avaient à peu près une forme biographique. Je faisais l'histoire du bien

con diligenza d'or innanzi tutti i miei sentimenti, scrivendoli. Il male si era la commissione, permettendo ch'io avessi calamajo e carta, mi si numerava i fogli di questa, con proibizione di distruggerne alcuno, e riservandosi ad esaminare in che li avessi adoperati. Per supplire alla carta, ricorsi all' innocente artifizio di levigare con un pezzo di vetro un rozzo tavolino ch'io aveva, e su quello quindi scriveva ogni giorno lunghe meditazioni intorno ai doveri degli uomini e di me in particolare.

Non esagero, dicendo che le ore così impiegate m'erano talvolta deliziose, malgrado la difficoltà di respiro ch'io pativa per l'enorme caldo e le morsicature dolorosissime delle zanzare. Per diminuire la moltiplicità di queste ultime, io era obbligato, ad onta del caldo, d'involgermi bene il capo e le gambe, e di scrivere, non solo co' guanti, ma fasciato i polsi, affinchè le zanzare non entrassero nelle maniche.

Quelle mie meditazioni aveano un carattere piuttosto biografico. Io facea la storia di tutto il bene ed il male che in me s'erano formati dall'

et du mal survenu en moi depuis mon enfance, discutant avec moi-même, m'efforçant de trouver la solution à tous mes doutes, coordonnant du mieux que je pouvais toutes mes connaissances, toutes mes idées, sur chaque chose.

Quand j'avais ainsi rempli de mon écriture toute la surface de la table, je lisais et relisais, je méditais ce que j'avais déja médité, et je me décidais enfin, souvent à regret, à racler tout avec le verre, afin d'avoir une surface nette qui pût de nouveau recevoir mes pensées.

Je continuais ainsi mon histoire, souvent ralentie par des digressions de tout genre, par l'analyse de tel ou tel point de métaphysique, de morale, de politique, de religion; et quand tout était plein, je me remettais à lire, à relire, puis à racler.

Voulant éviter tout ce qui aurait pu m'empêcher de me rendre librement et fidèlement compte à moi-même de tous les faits que je me rappelais, ainsi que de mes opinions, et prévoyant la possibilité d'une visite inquisitoriale, j'écrivais en jargon, c'est-à-dire avec des transpositions de lettres et des abréviations auxquelles j'étais très

infanzia in poi, discutendo meco stesso, ingegnandomi di sciorre ogni dubbio, ordinando quanto meglio io sapea tutte le mie cognizioni, tutte le mie idee sopra ogni cosa.

Quando tutta la superficie adoprabile del tavolino era piena di scrittura, io leggeva e rileggeva, meditava sul già meditato, ed alfine mi risolveva (sovente con rincrescimento) a raschiar via ogni cosa col vetro, per riavere atta quella superficie a ricevere nuovamente i miei pensieri.

Continuava quindi la mia storia, sempre rallentata da digressioni d' ogni specie, da analisi or di questo or di quel punto di metafisica, di morale, di politica, di religione; e quando tutto era pieno, tornava a leggere e rileggere, poi a raschiare.

Non volendo avere alcuna ragione d' impedimento nel ridire a me tesso colla più libera fedeltà i fatti ch' io ricordava e le opinioni mie, e prevedendo possibile qualche visita inquisitoria, scriveva in gergo, cioè con trasposizioni di lettere ed abbreviazioni, alle quali io era avvezza-

habitué. Il ne me vint néanmoins aucune visite de ce genre, et personne ne s'aperçut que ce temps si triste s'écoulât si doucement pour moi. Lorsque j'entendais le geôlier ou tout autre ouvrir la porte, je couvrais la table d'une nappe, et je mettais dessus l'encrier et le cahier *légal* de papier.

## CHAPITRE XXVIII.

Je consacrais aussi quelques-unes de mes heures à ce cahier, et quelquefois même toute une journée ou toute une nuit. Il me servait à des compositions littéraires. Ce fut alors que j'écrivis l'*Ester d'Engaddi*, l'*Iginia d'Asti*, les chants intitulés : *Tancreda, Rosilde, Eligi e Valafrido*, et *Adello*, indépendamment de plusieurs canevas de tragédies et autres productions, telles qu'un poëme sur la Ligue lombarde, et un autre sur Christophe Colomb.

Comme je n'obtenais ni aisément ni promptement la permission de renouveler mon cahier lorsqu'il était épuisé, je jetais la première idée de toute composition sur la table ou sur du mauvais papier, dans lequel je

tissimo. Non m'accadde però mai alcuna visita siffatta, e niuno s'accorgeva che io passassi così bene il mio tristissimo tempo. Quand'io udiva il custode o altri aprire la porta, copriva il tavolino con una tovaglia, e vi metteа sopra il calamajo ed il *legale* quinternetto di carta.

### CAPO XXVIII.

Quel quinternetto aveva anche alcune delle mie ore a lui consacrate, e talvolta un intero giorno od un'intera notte. Ivi scriveva io di cose letterarie. Composi allora l'*Ester d'Engaddi* e l'*Iginia d'Asti*, e le cantiche intitolate : *Tancreda, Rosilde, Eligi e Valafrido, Adello*, oltre parecchi scheletri di tragedie e di altre produzioni, e fra altri quello d'un poema sulla *Lega lombarda* e d'un altro su *Cristoforo Colombo*.

Siccome l'ottenere che mi si rinnovasse il quinternetto quand'era finito, non era sempre cosa facile e pronta, io faceva il primo getto d'ogni componimento sul tavolino o su cartaccia in cui mi facea portare

me faisais apporter des figues sèches ou d'autres fruits. Quelquefois, faisant croire à l'un des *secondini* que je n'avais pas d'appétit, je lui abandonnais mon dîner, et l'amenais à me faire présent de quelques feuilles de papier. Ceci n'arrivait toutefois que lorsque la table était couverte d'écritures, et que je ne pouvais me décider encore à la racler. Alors je souffrais la faim, et, bien que le geôlier eût mon argent en dépôt, je ne lui demandais pas à manger de toute la journée, de peur qu'il ne soupçonnât que j'avais donné mon dîner, ou que le *secondino* ne s'aperçût que j'avais menti en lui assurant que je n'avais pas d'appétit. Le soir je prenais, pour me soutenir, du café très fort, et je suppliais qu'il fût fait par la *siora Zanze*. C'était la fille du geôlier, qui, lorsqu'elle pouvait le faire à l'insu de sa mère, le chargeait à tel point que, grace à mon estomac vide, j'éprouvais une sorte d'agitation nerveuse sans douleurs, qui me tenait éveillé toute la nuit.

Dans cet état de douce ivresse, je sentais doubler mes forces intellectuelles, je poétisais, je philosophais et je

fichi secchi o altri frutti. Talvolta dando il mio pranzo ad uno dei secondini, e facendogli credere ch' io non aveva punto appetito, io l'induceva a regalarmi qualche foglio di carta. Ciò avveniva solo in certi casi, che il tavolino era già ingombro di scrittura, e non poteva ancora decidermi a raschiarla. Allora io pativa la fame; e sebbene il custode avesse in deposito denari miei, non gli chiedea in tutto il giorno da mangiare, parte perchè non sospettasse ch' io aveva dato via il pranzo, parte perchè il secondino non s'accorgesse ch' io aveva mentito, assicurandolo della mia inappetenza. A sera mi sosteneva con un potente caffè, e supplicava che lo facesse *la siora Zanze* [1]. Questa era la figliuola del custode, la quale, se potea farlo di nascosto della mamma, lo facea straordinariamente carico; tale che, stante la vecchezza dello stomaco, mi cagionava una specie di convulsione non dolorosa, che tenemmi desto tutta notte.

In quello stato di mite ebbrezza io sentiva raddoppiarmisi le forze intellettuali, e poetava e filosofava e pregava fino all'alba con maravi-

[1] Angiola.

priais jusqu'au point du jour avec un merveilleux plaisir. Pris ensuite d'une soudaine faiblesse, je me jetais sur mon lit, et, en dépit des cousins, qui trouvaient encore moyen, quoique je fusse bien enveloppé, de venir me sucer le sang, je dormais profondément une heure ou deux.

Ces nuits, que le café fort pris à jeun rendait si agitées, mais qui se passaient dans une si douce exaltation, me semblaient trop bienfaisantes pour que je ne cherchasse pas à me les procurer souvent. Aussi, sans avoir besoin du papier du *secondino*, je prenais souvent le parti de ne pas toucher à mon dîner, pour obtenir, le soir, le charme tant desiré du magique breuvage. Heureux quand j'atteignais mon but! Plus d'une fois il arriva que le café, n'étant pas fait par la compatissante Zanze, n'était alors qu'une insipide eau trouble. Ce tour me donnait un peu de mauvaise humeur, et, au lieu de me sentir électrisé, je languissais, je bâillais, je sentais la faim, je me jetais sur mon lit, et je ne pouvais dormir.

Je m'en plaignais ensuite à Zanze, qui compatissait à ma peine. Un jour que je la grondais amèrement à ce

glioso piacere. Una repentina spossatezza m'assaliva quindi : allora io mi gettava sul letto, e malgrado le zanzare, a cui riusciva, bench'io m'inviluppassi, di venirmi a suggere il sangue, io dormiva profondamente un'ora o due.

Siffatte notti, agitate da forte caffè preso a stomaco voto, e passate in sì dolce esaltazione, mi pareano troppo benefiche da non dovermele procurare sovente. Perciò, anche senza aver bisogno di carta dal secondino, prendeva non di rado il partito di non gustare un boccone a pranzo, per ottenere a sera il desiderato incanto dalla magica bevanda. Felice me quand'io conseguiva lo scopo! Più d'una volta mi accadde che il caffè non era fatto dalla pietosa Zanze, ed era broda inefficace. Allora la burla mi metteva un poco di mal umore. Invece di venire elettrizzato, languiva, sbadigliava, sentiva la fame, mi gettava sul letto, e non potea dormire.

Io poi me ne lagnava colla Zanze, ed ella mi compativa. Un giorno che ne la sgridai aspramente, quasi che m'avesse ingannato, la pove-

sujet, comme si elle m'eût trompé, la pauvre enfant se mit à pleurer, et me dit : « Monsieur, je n'ai jamais trompé personne, et tout le monde m'appelle trompeuse !

— Tout le monde? Ah ! je ne suis donc pas le seul que cette lavasse mette en colère?

— Ce n'est pas là ce que je veux dire. Ah ! si monsieur savait !... si je pouvais épancher mon pauvre cœur dans le sien !...

— Mais ne pleurez pas ainsi ; qu'avez-vous donc? Je vous demande pardon si je vous ai grondée à tort ; je crois bien que ce n'est pas votre faute si j'ai eu d'aussi mauvais café.

— Ah ! ce n'est pas pour cela que je pleure, monsieur. »

Mon amour-propre se trouva tant soit peu mortifié de cette réponse ; mais je souris.

« Vous pleurez donc à l'occasion de mes reproches, mais pour tout autre chose?

— Vraiment, oui.

— Qui donc vous a appelée trompeuse?

— Un amant. »

rella pianse, e mi disse : « Signore, io non ho mai ingannato alcuno, e tutti mi danno dell' ingannatrice.

— Tutti? Oh sta a vedere che non sono il solo che s' arrabbii per quella broda.

— Non vog'io dir questo, signore. Ah s' el'a sapesse !... Se potessi versare il mio misero cuore nel suo !...

— Ma non piangete così. Che diamine avete ! Vi domando perdono, se v' ho sgridata a torto. Credo benissimo, che non sia per vostra colpa che m' ebbi un caffè così cattivo.

— Eh, non piango per ciò, signore. »

Il mio amor proprio restò alquanto mortificato, ma sorrisi.

« Piangete adunque all' occasione della mia sgridata, ma tut.' altro?

— Veramente sì.

— Chi v' ha dato dell' ingannatrice?

— Un amante. »

Et son visage se couvrit de rougeur ; et, dans sa confiance ingénue, elle me raconta toute une idylle tragi-comique qui m'émut.

## CHAPITRE XXIX.

Depuis ce jour je devins, je ne sais pourquoi, le confident de cette jeune fille, qui reprit avec moi de longs entretiens.

Elle me disait : « Monsieur est si bon, que je le regarde comme une fille pourrait regarder son père.

— Vous me faites là un triste compliment, lui répondis-je en repoussant sa main ; j'ai à peine trente-deux ans, et vous me traitez déja comme votre père !

— Eh bien, monsieur, je dirai comme un frère. »

Et, s'emparant par force de ma main, elle me la serra avec affection ; et tout cela était très innocent.

Je me dis ensuite : « Il est heureux que ce ne soit pas une beauté ; autrement ces innocentes familiarités pourraient bien me déconcerter. »

E si coperse il volto dal rossore. E nella sua ingenua fiducia mi raccontò un idilio comicoserio che mi commosse.

### CAPO XXIX.

Da quel giorno divenni non so perchè, il confidente della fanciulla, e tornò a trattenersi lungamente con me.

Mi diceva : « Signore, ella è tanto buona, ch'io la guardo come potrebbe una figlia guardare suo padre.

— Voi mi fate un brutto complimento, rispondeva io, respingendo la sua mano ; ho appena trentadue anni, e già mi guardate come vostro padre?

— Via, signore, dirò : come fratello. »

E mi prendeva per forza la mano, e me la toccava con affezione. E tutto ciò era innocentissimo.

Io dicea poi tra me : « Fortuna che non è una bellezza ! altrimenti quest'innocente famigliarità potrebbe sconcertarmi. »

Quelquefois je me disais encore : « Il est heureux qu'elle soit si jeune ! Je ne puis craindre de devenir épris d'une fille de cet âge. »

Parfois aussi il me semblait que je m'étais trompé en la trouvant laide, et j'en éprouvais quelque inquiétude. J'étais forcé de convenir que les formes de son corps et les contours de son visage n'étaient pas sans régularité.

« Si elle n'était pas si pâle, me disais-je, et si elle n'avait pas quelques lentilles sur le visage, elle pourrait passer pour belle. »

La vérité, c'est qu'il est impossible de ne pas trouver quelque charme dans la présence, dans le regard, dans le langage d'une jeune fille vive et affectueuse. Je n'avais rien fait pour captiver l'affection de celle-ci, et cependant elle m'aimait *comme un père*, ou comme *un frère*, à mon choix. Pourquoi? Parcequ'elle avait lu ma *Francesca da Rimini* et mon *Eufemio*, et que mes vers la faisaient tant pleurer! puis parceque j'étais prisonnier *sans avoir*, disait-elle, *ni volé ni tué*.

Après tout, moi qui m'étais attaché à Madeleine sans

Altre volte diceva : « Fortuna ch'è così immatura! Di ragazza di tale età, non vi sarebbe mai pericolo ch'io m'innamorassi. »

Altre volte mi veniva un po' d'inquietudine, parendomi ch'io mi fossi ingannato nel giudicarla bruttina, ed era obbligato di convenire che i contorni e le forme non erano irregolari.

« Se non fosse così pallida, diceva io, e non avesse quelle poche lenti sul volto, potrebbe passare per bella. »

Il vero è che non è possibile di non trovare qualche incanto nella presenza, negli sguardi, nella favella d'una giovinetta vivace ed affettuosa. Io poi non avea fatto nulla per cattivarmi la sua benevolenza, e le era caro *come padre o come fratello*, a mia scelta. Perchè? Perch'ella avea letto la *Francesca da Rimini* e l'*Eufemio*, e i miei versi la faceano piangere tanto! e poi perch'io era prigioniero, *senza avere*, diceva ella, *né rubato nè ammazzato!*

Insomma, io che m'era affezionato a Maddalena senza vederla, come

l'avoir vue, comment aurais-je pu rester indifférent aux soins fraternels, aux gracieuses flatteries et à l'excellent café de la

Venczianina adolescente sbirra?

Je mentirais si j'attribuais à ma sagesse de m'être défendu de l'aimer. Je ne devins pas amoureux de Zanze, uniquement parcequ'elle avait un amant dont elle était éprise. Malheur à moi s'il en eût été autrement! Mais si le sentiment qu'elle fit naître dans mon cœur ne fut pas ce qu'on appelle de l'amour, j'avoue qu'il en approchait fort. Je desirais qu'elle fût heureuse, qu'elle réussît à se marier avec celui qu'elle aimait; je n'avais aucune jalousie, aucune idée qu'elle pût me choisir pour l'objet de son amour; mais quand j'entendais ouvrir ma porte, le cœur me battait, espérant que c'était Zanze; si ce n'était pas elle, j'étais mécontent; si c'était elle, mon cœur battait plus fort et se réjouissait.

Ses parents, qui avaient déja pris bonne opinion de moi, et qui la savaient follement éprise d'un autre, ne se

avrei potuto essere indifferente alle sorellevoli premure, alle graziose adulazioncelle, agli ottimi caffè del'a

Venezianina adolescente sbirra?

Sarei un impostore, se attribuissi a saviezza il non essermene innamorato. Non me ne innamorai, unicamente perch' e la aveva un amante, del quale era pazza. Guai a me, se fosse stato altrimenti!

Ma se il sentimento ch' ella mi destò non fu quello che si chiama amore, confesso che alquanto vi s'avvicinava. Io desiderava ch' ella fosse felice, ch' ella riuscisse a farsi sposare da colui che piacevale; non avea la minima geiosia, la minima idea che pote.se scegliere me per oggetto dell' amor suo. Ma quando io udiva aprir la porta, il cuore mi battea, sperando che fosse la Zanze; e se non era ella, io non era contento; e se era, il cuore mi battea più forte e si rallegrava.

I suoi genitori, che già aveano preso buon concetto di me, e sapeano ch' ell' era pazzamente invaghita d' un altro, non si faceano verun ri-

faisaient aucun scrupule de la laisser presque toujours m'apporter le café du matin, et quelquefois celui du soir.

Son ingénuité et ses manières affectueuses étaient séduisantes. Elle me disait : « J'en aime tant un autre, et pourtant je reste si volontiers avec monsieur! Quand je ne vois pas mon amant, je m'ennuie partout, excepté ici.

— Et tu ne sais pas pourquoi?

— Je ne le sais pas.

— Je vais te le dire, moi : c'est parceque je te laisse parler de ton amant.

— Cela peut bien être; mais c'est aussi, je crois, parceque j'estime tant, tant monsieur! »

Pauvre fille! Elle avait le charmant défaut de me prendre toujours la main et de me la serrer, ne s'apercevant pas qu'elle me causait tout à la fois du plaisir et du trouble.

Ah! que le ciel soit béni de ce que je puis me rappeler sans le moindre remords cette excellente créature!

guardo di lasciarla venire quasi sempre a portarmi il caffè del mattino, e talor quello della sera.

Ella aveva una semplicità ed un' amorevolezza seducenti. Mi diceva : « Sono tanto innamorata d'un altro, eppure sto così volentieri con lei! Quando non vedo il mio amante, m'annojo dappertutto fuorchè quì.

— Ne sai tu il perchè?

— Non lo so.

— Te lo dirò io : perchè ti lascio parlare del tuo amante.

— Sarà benissimo; ma parmi che sia anche, perchè la stimo tanto tanto! »

Povera ragazza! ella avea quel benedetto vizio di prendermi sempre la mano, e stringermela, e non s'accorgea che ciò ad un tempo mi piaceva e mi turbava.

Sia ringraziato il cielo, che posso rammemorare quella buona creatura senza il minimo rimorso!

## CHAPITRE XXX.

Ces pages seraient certainement plus amusantes si Zanze eût été amoureuse de moi, ou si du moins je me fusse épris d'elle ; et pourtant ce lien de pure bienveillance qui nous unissait m'était plus cher que si c'eût été de l'amour. Si par instant je craignais que, dans l'égarement de mon cœur, ce sentiment ne vînt à y changer de nature, je m'en attristais sérieusement.

Une fois, dans le doute que cela pouvait arriver, désolé de la trouver, je ne sais par quel enchantement, beaucoup plus belle qu'elle ne m'avait paru d'abord ; surpris de la mélancolie que j'éprouvais loin d'elle, et de la joie que m'apportait sa présence, je me mis, pendant deux jours, à faire le bourru, m'imaginant qu'elle perdrait un peu de sa familiarité envers moi. L'expédient ne servit pas à grand' chose ; cette jeune fille était si patiente, si compatissante ! Elle appuyait son coude sur la fenêtre, restait à me regarder en silence ; puis elle me disait :

« Monsieur paraît ennuyé de ma compagnie, et pour-

### CAPO XXX.

Queste carte sarebbero certamente più dilettevoli, se la Zanze fosse stata innamorata di me, o s'io almeno avessi farneticato per essa. Eppure quella qualità di semplice benevolenza che ci univa, m'era più cara dell' amore. E se in qualche momento io temeà che potesse nello stolto mio cuore mutar natura, allor seriamente me n' attristava.

Una volta, nel dubbio che ciò stesse per accadere, desolato di trovarla (non sapea per quale incanto) cento volte più bella che non m' era sembrata da principio, sorpreso della melanconia ch' io talvolta provava lontano da lei, e della gioja che recavami la sua presenza, presi a fare per due giorni il burbero, immaginando ch' ella si divezzerebbe alquanto dalla famigliarità contratta meco. Il ripiego valea poco : quella ragazza era sì paziente, sì compassionevole ! Appoggiava il suo gomito sulla finestra, e stava a guardarmi in silenzio. Poi mi diceva :

« Signore, ella par seccata della mia compagnia ; eppure se potessi,

tant, si je le pouvais, je resterais ici toute la journée, justement parceque je vois que monsieur a besoin de distraction. Cette mauvaise humeur est l'effet naturel de la solitude; mais que monsieur essaie seulement de causer un peu, et cette mauvaise humeur s'en ira. S'il ne veut pas jaser, je jaserai, moi.

— De votre amant, n'est-ce pas?

— Oh non! pas toujours de lui; je sais aussi parler d'autre chose. »

Et elle commençait, en effet, à m'entretenir de ses petits intérêts de famille, de l'âpreté de sa mère, de la bonhomie de son père, des espiégleries de ses frères. Ses récits étaient pleins de simplicité et de grace; mais, sans qu'elle s'en aperçût, elle retombait toujours sur son thème de prédilection, son amour malheureux.

Moi, je ne voulais pas cesser de paraître bourru, et j'espérais qu'elle en concevrait du dépit; mais, soit inattention ou malice, elle n'avait pas l'air de s'en apercevoir, et il me fallait finir par reprendre ma sérénité, sourire, m'émouvoir, la remercier de sa douce patience avec moi.

starei quì tutto il giorno, appunto perchè vedo ch' ella ha bisogno di distrazione. Quel cattiv' umore è l'effetto naturale della solitudine. Ma si provi a ciarlare alquanto, ed il cattiv' umore si dissiperà. E s' ella non vuol ciarlare, ciarlerò io.

— Del vostro amante, eh?

— Eh no! non sempre di lui; so anche parlar d' altro. »

E cominciava infatti a raccontarmi de' suoi interessucci di casa, dell' asprezza della madre, della bonarietà del padre, delle ragazzate dei fratelli; ed i suoi racconti erano pieni di semplicità e di grazia. Ma senza avvedersene, ricadeva poi sempre nel tema prediletto, il suo sventurato amore.

Io non volea cessare d' esser burbero, e sperava che se ne indispettisse. Ella, fosse ciò inavvedutezza od arte, non se ne dava per intesa, e bisognava ch' io finissi per rasserenarmi, sorridere; commuovermi, ringraziarla della sua dolce pazienza con me.

J'abandonnai l'ingrate pensée de vouloir lui inspirer du dépit, et peu à peu mes craintes se calmèrent. Véritablement je n'en étais pas épris. J'examinai longtemps mes scrupules, j'écrivis mes réflexions sur ce sujet, et leur développement me fit du bien.

L'homme se fait quelquefois des épouvantails de rien; pour ne pas s'en effrayer, il faut qu'il les considère de plus près et avec plus d'attention.

Et quel mal, en effet, y avait-il si je désirais avec une tendre inquiétude les visites de cette jeune fille, si j'en appréciais la douceur, si je trouvais du charme dans sa compassion pour moi, et si je lui rendais pitié pour pitié, puisque nos pensées à tous deux avaient la pureté des plus pures pensées de l'enfance, puisque ses mains en serrant les miennes, puisque ses regards affectueux fixés sur les miens, tout en me troublant, me remplissaient d'un respect salutaire?

Un soir, en épanchant dans mon cœur une grande affliction qu'elle avait éprouvée, l'infortunée me jeta les bras autour du cou, et couvrit mon visage de ses larmes. Nulle idée profane ne se mêlait à cet embrassement; car

Lasciai andare l'ingrato pensiero di volerla indispettire, ed a poco a poco i miei timori si calmarono. Veramente io non ernne invaghito. Esaminai lungo tempo i miei scrupoli; scrissi le mie riflessioni su questo soggetto, e lo svolgimento di esse mi giovava.

L'uomo talvolta s'atterrisce di spauracchi da nulla. A fine di non temerli, bisogna considerarli con più attenzione e più da vicino.

E che colpa v'era, s'io desiderava con tenera inquietudine le sue visite, s'io ne apprezzava la dolcezza, s'io godea d'essere compianto da lei, e di retribuirle pietà per pietà, dacchè i nostri pensieri relativi uno all'altro erano puri come i più puri pensieri dell'infanzia, dacchè le sue stesse toccate di mano ed i suoi più amorevoli sguardi turbandomi, m'empieano di salutare riverenza?

Una sera, effondendo nel mio cuore una grande afflizione ch'ella avea provato, l'infelice mi gettò le braccia al collo, e mi coperse il volto delle

jamais fille n'embrassa son père avec plus de respect.

Seulement il arriva que mon imagination en resta trop vivement frappée. Cet embrassement me revenait sans cesse à l'esprit, et je ne pouvais plus alors penser à autre chose.

Une autre fois qu'elle s'abandonna au même élan de confiance filiale, je me dégageai aussitôt de ses bras chéris, sans la presser sur mon sein, sans l'embrasser, et je lui dis en balbutiant :

« Je vous en prie, Zanze, ne m'embrassez jamais ; cela n'est pas bien. »

Elle fixa ses yeux sur mon visage, les baissa et rougit.

C'était bien certainement la première fois qu'elle lisait dans mon âme que je pusse avoir quelque faiblesse pour elle.

Depuis elle ne cessa pas d'être familière avec moi ; mais sa familiarité devint plus réservée, plus conforme à mon desir, et je lui en fus reconnaissant.

sue lagrime. In quest' amplesso non v'era la minima idea profana. Una figlia non può abbracciare con più rispetto suo padre.

Se non che, dopo il fatto, la mia immaginativa ne rimase troppo colpita. Quell' amplesso mi tornava spesso alla mente, e allora io non potea più pensare ad altro.

Ch' altra volta ch' ella s' abbandonò a simile slancio di filiale confidenza, io tosto mi svincolai dalle sue care braccia, senza stringerla a me, senza baciarla, e le dissi balbettando :

« Vi prego, Zanze, non m' abbracciate mai, ciò non va bene. »

M'affisò gli occhi in volto, li abbassò, arrossì : — e certo fu la prima volta che lesse nell' anima mia la possibilità di qualche debolezza a suo riguardo.

Non cessò d' esser meco famigliare d' allora in poi, ma la sua famigliarità divenne più rispettosa, più conforme al mio desiderio, e gliene fui grato.

## CHAPITRE XXXI.

Je ne puis parler des maux qui affligent les autres hommes ; quant à ceux qui me sont échus en partage depuis que je suis au monde, je dois convenir qu'en les examinant de près, je les trouvai toujours ordonnés en vue de quelque utilité pour moi. Oui, jusqu'à cette horrible chaleur qui m'accablait, jusqu'à ces légions de cousins qui me faisaient une guerre si cruelle ! Mille fois j'y ai réfléchi. Sans cette source inépuisable de tourments, aurais-je eu constamment la vigilance nécessaire pour demeurer invulnérable aux traits de cet amour qui me menaçait, et que j'aurais difficilement contenu dans les bornes du respect auprès d'une jeune fille d'un caractère aussi gai et aussi caressant? Si parfois, même alors, je me défiais tant de moi, comment aurais-je pu gouverner les écarts de mon imagination dans une atmosphère tant soit peu agréable, et plus propre à la joie ?

Avec l'imprudence des parents de Zanze, qui me montraient une si grande confiance; avec l'imprudence de cette jeune fille, qui ne prévoyait pas qu'elle pût exciter

CAPO XXXI.

Io non posso parlare del male che affliggè gli altri uomini ; ma quanto a quello che toccò in sorte a me, dacchè vivo, bisogna ch' io confessi che, esaminatolo bene, lo trovai sempre ordinato a qualche mio giovamento. Sì, perfino quell' orribile calore che m' opprimeva, e quegli eserciti di zanzare che mi facean guerra sì feroce ! Mille volte vi ho riflettuto. Senza uno stato di perenne tormento com' era quello, avrei io avuta la costante vigilanza necessaria per serbarmi invulnerabile ai dardi d' un amore che mi minacciava, e che difficilmente sarebbe stato un amore abbastanza rispettoso, con un' indole sì allegra ed accarezzante qual era quella della fanciulla ? Se io talora tremava di me in tale stato, come avrei io potuto governare le vanità della mia fantasia in un aere alquanto piacevole, alquanto consentaneo alla letizia ?

Stante l' imprudenza de' genitori della Zanze, che cotanto si fidavano di me ; stante l' imprudenza di lei che non prevedeva di potermi essere

en moi une coupable ivresse; avec la faiblesse de ma vertu, nul doute que la chaleur suffocante de cette fournaise et les cruelles morsures des cousins ne fussent pour moi d'un effet salutaire.

Cette pensée me réconciliait un peu avec ces fléaux, et alors je me demandais :

« Voudrais-tu en être délivré, et passer dans une bonne chambre qu'un air pur rafraîchirait, à la condition de ne plus voir cette affectueuse créature? »

Dois-je dire la vérité? Je n'avais pas le courage de répondre à cette question.

Quand on veut un peu de bien à quelqu'un, on trouve un plaisir indicible dans les choses les plus insignifiantes en apparence. Souvent une parole de Zanze, un sourire, une larme, une tournure gracieuse de son dialecte vénitien, l'agilité de son bras à nous défendre elle et moi des cousins avec un mouchoir ou un éventail, tout cela répandait dans mon ame une joie d'enfant qui durait tout le jour. Il m'était doux surtout de voir que ses afflictions diminuassent quand elle me parlait, que ma pitié lui fût

cagione di colpevole ebbrezza, stante la poca sicurezza della mia virtù, non v'ha dubbio che il soffocante calore di quel forno e le crudeli zanzare erano salutar cosa.

Questo pensiero mi riconciliava alquanto con que' flagelli. Ed allora io mi dimandava :

« Vorresti tu esserne libero, e passare in una buona stanza consolata da qualche fresco respiro, e non veder più quell' affettuosa creatura? »

Debbo dire il vero! Io non avea coraggio di rispondere al quesito.

Quando si vuole un po' di bene a qualcheduno, è indicibile il piacere che fanno le cose in apparenza più nulle. Spesso una parola della Zanze, un sorriso, una lagrima, una grazia del suo dialetto veneziano, l'agilità del suo braccio in parare col fazzoletto o col ventaglio le zanzare a se ed a me, m' infondeano nell' animo una contentezza fanciullesca che durava tutto il giorno. Principalmente m' era dolce il vedere che le sue afflizioni scemassero parlandomi, che la mia pietà le fosse cara, che i miei consigli

chère, que mes conseils la persuadassent, et que son cœur s'enflammât lorsque nous parlions de Dieu et de la vertu.

« Quand nous avons parlé ensemble de religion, me disait-elle, je prie plus volontiers et avec une foi plus vive. »

Quelquefois, coupant court à un discours frivole, elle prenait la *Bible,* l'ouvrait, en baisait au hasard un verset, et me priait de le lui traduire en le commentant; puis elle me disait : « Je voudrais que, chaque fois que vous relirez ce verset, vous vous rappelassiez que j'y ai déposé un baiser. »

En vérité, ses baisers ne tombaient pas toujours à propos, principalement s'il lui arrivait d'ouvrir le *Cantique des Cantiques;* alors, pour ne pas la faire rougir, je profitais de son ignorance du latin, et je me servais de phrases avec lesquelles je pusse sauver en même temps son innocence et la sainteté du livre; car l'une et l'autre m'inspiraient une très grande vénération. Jamais, en pareil cas, je ne me permis de sourire. Elle me jetait néanmoins dans un grand embarras lorsque, ne comprenant

la persuadessero, e che il suo cuore s'infiammasse, allorchè ragionavamo di virtù e di Dio.

« Quando abbiamo parlato insieme di religione, diceva ella, io prego più volentieri e con più fede. »

E talvolta troncando ad un tratto un ragionamento frivolo, prendeva la Bibbia, l'apriva, baciava a caso un versetto, e volea quindi ch'io gliel traducessi e commentassi. E diceva : « Vorrei che ogni volta che rileggerà questo versetto, ella si ricordasse che v'ho impresso un bacio. »

Non sempre per verità i suoi baci cadeano a proposito, massimamente se capitava aprire il Cantico de' Cantici. Allora, per non farla arrossire, io profittava della sua ignoranza del latino, e mi prevaleva di frasi in cui, salva la santità di quel volume, salvassi pur l'innocenza di lei, ambe le quali m'ispiravano altissima venerazione. In tali casi non mi permisi mai di sorridere. Era tuttavia non picciolo imbarazzo per me, quando alcune volte non intendendo ella bene la mia pseudo-versione, mi pregava di

pas bien ma fausse version, elle me priait de lui traduire ce verset mot à mot, et m'empêchait de passer rapidement à un autre objet.

## CHAPITRE XXXII.

Rien n'est durable ici-bas! Zanze tomba malade. Les premiers jours de sa maladie, elle venait me voir, se plaignant de grandes douleurs à la tête. Elle pleurait, et ne me disait pas le sujet de ses pleurs; seulement elle balbutiait quelques plaintes contre son amant. « C'est un scélérat, me disait-elle; mais que Dieu lui pardonne! »

J'eus beau la prier instamment de m'ouvrir son cœur comme elle avait coutume de le faire, je ne pus savoir ce qui l'affligeait à ce point.

« Je reviendrai demain matin, » me dit-elle un soir; mais le jour suivant, le café me fut apporté par sa mère; les autres jours, par les *secondini;* Zanze était gravement malade.

Les *secondini* me rapportaient, sur l'amour de cette jeune fille, des choses équivoques qui me faisaient dres-

tradurle il periodo parola per parola, e non mi lasciava passare fuggevolmente ad altro soggetto.

### CAPO XXXII.

Nulla è durevole quaggiù! La Zanze ammalò. Ne' primi giorni della sua malattia veniva a vedermi, lagnandosi di grandi dolori di capo. Piangeva, e non mi spiegava il motivo del suo pianto. Solo balbettò qualche lagnanza contro l' amante. « È uno scellerato, diceva ella, ma Dio gli perdoni! »

Per quanto io la pregassi di sfogare, come soleva, il suo cuore, non potei sapere ciò che a tal segno l' addolorasse.

« Tornerò domattina, » mi disse una sera. Ma il dì seguente, il caffè mi fu portato da sua madre, gli altri giorni da' secondini, e la Zanze era gravemente inferma.

I secondini mi dicean cose ambigue dell' amore di quella ragazza, le

ser les cheveux. Une séduction !... Mais peut-être étaient-ce des calomnies?... J'avoue que j'y ajoutai foi, et que je fus profondément affligé d'un si grand malheur. Ils auront menti, j'aime à le croire.

Après plus d'un mois de maladie, la pauvre enfant fut conduite à la campagne, et je ne la revis plus.

Je ne saurais dire à quel point cette perte me fut sensible. Oh! comme ma solitude en devint plus horrible! Comme l'idée du malheur de cette excellente créature m'était cent fois plus amère encore que son absence! Sa douce compassion m'avait si souvent consolé dans ma détresse, et la mienne était stérile pour elle! Mais assurément elle aura été persuadée que je la pleurais, que j'aurais fait de grands sacrifices pour lui donner, s'il eût été possible, quelque consolation, que je ne cesserais jamais de la bénir et de faire des vœux pour son bonheur!

Du temps de Zanze, ses visites, quoique toujours trop courtes, en rompant agréablement la monotonie de mes continuelles méditations et de mes silencieuses études, en mêlant d'autres idées à mes idées, en excitant en moi

quali mi faccano drizzare i capelli. Una seduzione? — Ma forse erano calunnie. Confesso che vi prestai fede, e fui conturbatissimo di tanta sventura. Mi giova tuttavia sperare che mentissero.

Dopo più d' un mese di malattia, la poveretta fu condotta in campagna, e non la vidi più.

È indicibile quant' io gemessi di questa perdita. Oh, come la mia solitudine divenne più orrenda! Oh, come cento volte più amaro della sua lontananza, erami il pensiero, che quella buona creatura forse infelice! Ella avemmi tanto colla sua dolce compassione consolato nelle mie miserie; e la mia compassione era sterile per lei! Ma certo sarà stata persuasa ch' io la piangeva; ch' io avrei fatto non lievi sacrifizii per recarle, se fosse stato possibile, qualche conforto; ch' io non cesserei mai di benedirla e di far voti per la sua felicità!

A' tempi della Zanze, le sue visite, benchè pur sempre troppo brevi, rompendo amabilmente la monotonia del mio perpetuo meditare e studiare in silenzio, intessendo alle mie idee altre idee, eccitandomi qual he

quelque suave émotion, m'embellissaient véritablement l'adversité et doublaient mon existence.

Depuis, la prison redevint pour moi un tombeau. Je fus accablé pendant plusieurs jours d'une telle tristesse, que je ne trouvai même plus aucun plaisir à écrire. Néanmoins cette tristesse était calme, comparée aux agitations que j'avais éprouvées auparavant. Cela voulait-il dire que j'étais déjà plus familiarisé avec l'infortune? plus philosophe? plus chrétien? ou seulement que la chaleur suffocante de ma chambre allait jusqu'à abattre la force de ma douleur? Oh! non! La force de ma douleur! je me souviens que je la sentais puissamment au fond de mon ame, et d'autant plus puissamment peut-être que je me refusais à l'exhaler au dehors par mes cris et mes agitations.

Assurément ce long apprentissage m'avait déjà rendu plus capable de souffrir de nouvelles afflictions, en me résignant à la volonté de Dieu. Je m'étais dit tant de fois : « C'est une lâcheté de se plaindre, » que j'étais enfin parvenu à savoir contenir mes plaintes prêtes à éclater, et j'étais même honteux qu'elles fussent prêtes à éclater.

affetto soave, abbellivano veramente la mia avversità, e mi doppiavano la vita.

Dopo, tornò la prigione ad essere per me una tomba. Fui per molti giorni oppresso di mestizia, a segno di non trovar più nemmeno alcun piacere nello scrivere. La mia mestizia era per altro tranquilla, in paragone delle smanie ch'io aveva per l'addietro provate. Voleva ciò dire ch'io fossi già più addimesticato coll'infortunio? più filosofo, più cristiano? ovvero solamente che quel soffocante calore della mia stanza valesse a prostrare persino le forze del mio dolore? Ah! non le forze del dolore! Mi sovviene ch'io lo sentiva potentemente nel fondo dell'anima, — e forse più potentemente, perchè io non avea voglia d'espanderlo gridando e agitandomi.

Certo, il lungo tirocinio m'avea già fatto più capace di patire nuove afflizioni, rassegnandomi alla volontà di Dio. Io m'era sì spesso detto, *essere viltà il lagnarsi*, che finalmente sapea contenere le lagnanze vicine a prorompere, e vergognava che pur fossero vicine a prorompere.

L'habitude d'écrire mes pensées avait contribué à fortifier mon ame, à me détromper des vanités, et à réduire la plupart des raisonnements à ces conclusions :

« Il y a un Dieu : donc sa justice est infaillible, donc tout ce qui arrive est ordonné pour une excellente fin, donc les souffrances de l'homme sur la terre sont pour le bien de l'homme. »

La connaissance de Zanze avait été pour moi un bienfait ; elle m'avait adouci le caractère. Le charme que je trouvais dans son approbation m'avait excité, pendant quelques mois, à ne pas oublier le devoir imposé à tout homme, de se montrer supérieur à la fortune, et par conséquent patient ; et ces quelques mois de constance m'avaient plié à la résignation.

Zanze ne me vit mettre en colère que deux fois. La première, j'en ai déja parlé, ce fut à l'occasion du mauvais café ; la seconde, ce fut dans la circonstance suivante.

Toutes les deux ou trois semaines, le geôlier m'apportait une lettre de ma famille. Cette lettre, qui passait d'abord par les mains de la commission, me venait rigoureusement mutilée par des ratures faites avec une encre

L'esercizio di scrivere i miei pensieri avea contribuito a rinforzarmi l'animo, a disingannarmi delle vanità, a ridurre la più parte de' ragionamenti a queste conclusioni :

« V'è un Dio : dunque infallibile giustizia : dunque tutto ciò che avviene è ordinato ad ottimo fine : dunque il patire dell'uomo sulla terra è pel bene dell'uomo. »

Anche la conoscenza della Zanze m'era stata benefica : m'avea raddolcito l'indole. Il suo soave applauso erami stato impulso a non ismentire per qualche mese il dovere ch'io sentiva incombere ad ogni uomo d'essere superiore alla fortuna, e quindi paziente. E qualche mese di costanza mi piegò alla rassegnazione.

La Zanze mi vide due sole volte andare in collera. Una fu quella che già notai, pel cattivo caffè : l'altra fu nel caso seguente :

Ogni due o tre settimane, m'era portata dal custode una lettera della mia famiglia, lettera passata prima per le mani della commissione, e ri-

très noire. Il arriva qu'un jour, au lieu d'effacer seulement quelques phrases, on promena l'horrible rature sur la lettre entière, excepté sur ces mots : *Mon très cher Silvio*, qui étaient au commencement de la lettre, et ceux qui la terminaient : *Nous t'embrassons tous de cœur.*

Cela me mit tellement en fureur, qu'en présence de Zanze, j'éclatai en cris violents, et maudis je ne sais qui. La pauvre enfant eut pitié de moi ; mais en même temps elle me reprocha de n'être pas d'accord avec mes principes. Je reconnus qu'elle avait raison, et je ne maudis plus personne.

## CHAPITRE XXXIII.

Un des *secondini* entra un jour dans ma prison, et me dit d'un air mystérieux :

« Quand la *siora* Zanze était ici,... comme c'était elle qui apportait le café,... et qu'elle restait longtemps à causer,... je craignais que la petite rusée n'épiât tous les secrets de monsieur.

gorosamente mutilata con cassature di nerissimo inchiostro. Un giorno accadde, che invece di cassarmi solo alcune frasi, tirarono l'orribile riga su tutta quanta la lettera, eccettuate le parole : « *Carissimo Sylvio* » che stavano a principio, e il saluto ch' era in fine : « *T' abbracciamo tutti di cuore.*

Fui così arrabbiato di ciò, che alla presenza della Zanze proruppi in urla, e maledissi non so chi. La povera fanciulla mi compatì, ma nello stesso tempo mi sgridò d'incoerenza a' miei principii. Vidi ch' ella aveva ragione, e non maledissi più alcuno.

### CAPO XXXIII.

Un giorno, uno de' secondini entrò nel mio carcere con aria misteriosa, e mi disse :

« Quando v' era la siora Zanze... siccome il caffè le veniva portato da essa... e si fermava lungo tempo a discorrere... ed io temeva che la furbaccia esplorasse tutti i suoi secreti, signore...

— Elle n'en a jamais épié un seul, lui dis-je en colère; et si j'en avais, je ne serais pas assez simple pour me les laisser arracher. Continuez.

— Pardon, je ne dis pas que monsieur soit assez simple; mais je ne me fiais pas à la *siora* Zanze; et maintenant que monsieur n'a plus personne pour lui tenir compagnie,... j'ose....

— Quoi? Expliquez-vous une fois!

— Mais avant, jurez-moi de ne pas me trahir.

— Oh! pour jurer de ne pas vous trahir, je le puis; je n'ai jamais trahi personne.

— Ainsi vous le jurez véritablement, n'est-ce pas?

— Oui, je jure de ne pas vous trahir; mais sachez, sot que vous êtes, qu'un homme capable de trahir serait capable aussi de violer un serment. »

Tirant alors une lettre de sa poche, il me la remit en tremblant, et en me suppliant de la détruire aussitôt que je l'aurais lue.

« Demeurez un moment, lui dis-je en ouvrant la lettre; dès que je l'aurai lue, je la détruirai devant vous.

— Non n' esplorò pur uno, gli dissi in collera; ed io, se ne avessi, non sarei gonzo da lasciarmeli trar fuori. Continuate.

— Perdoni, sa; non dico già ch' ella sia gonzo, ma io della siora Zanze non mi fidava. Ed ora, signore, ch' ella non ha più alcuno che venga a tenerle compagnia... mi fido... di...

— Di che? Spiegatevi una volta.

— Ma giuri prima di non tradirmi.

— Eh! per giurare di non tradirvi, lo posso: non ho mai tradito alcuno.

— Dice dunque davvero, che giura, eh?

— Sì, giuro di non tradirvi. Ma sappiate, bestia che siete, che uno il quale fosse capace di tradire, sarebbe anche capace di violare un giuramento. »

Trasse di tasca una lettera, e me la consegnò tremando, e scongiurandomi di distruggerla, quand' io l' avessi letta.

« Fermatevi (gli dissi aprendola); appena letta, la distruggerò in vostra presenza.

— Mais il faudrait que monsieur répondît, et je ne puis attendre. Qu'il ne se gêne pas ; seulement convenons de ceci : quand vous entendrez venir quelqu'un, remarquez que, si c'est moi, je fredonnerai toujours l'air : « *Sognai, mi gera un gato.* » Alors ne craignez aucune surprise. Vous pouvez avoir dans votre poche tous les papiers qu'il vous plaira. Mais si vous n'entendez pas cette chanson, ce sera signe ou que ce n'est pas moi qui viens, ou que je suis accompagné. Dans ce cas, ne vous exposez pas à avoir aucun papier caché, car on pourrait faire une perquisition ; si vous en aviez un, hâtez-vous de le déchirer et de le jeter par la fenêtre.

— Soyez tranquille ; je vois que vous êtes un homme avisé ; de mon côté, je le serai aussi.

— Et pourtant vous m'avez appelé un sot.

— Vous faites bien de me le reprocher, lui dis-je en lui serrant la main ; pardonnez-moi. »

Il partit, et je lus :

« Je suis... (ici était le nom) un de vos admirateurs. Je sais par cœur toute votre *Francesca da Rimini*. On

— Ma, signore, bisognerebbe ch'ella rispondesse; ed io non posso aspettare. Faccia con suo comodo. Soltanto mettiamoci in questa intelligenza. Quando ella sente venire alcuno, badi che, se sono io, canterellerò sempre l'aria : « *Sognai, mi gera un gato.* » Allora ella non ha a temere di sorpresa, e può tenersi in tasca qualunque carta. Ma se non ode questa cantilena, sarà segno che o non sono io, o vengo accompagnato. In tal caso non si fidi mai di tenere alcuna carta nascosta, perchè potrebb' esservi perquisizione; ma se ne avesse una, la stracci sollecitamente e la getti dalla finestra.

— State tranquillo : vedo che siete accorto, e lo sarò anch'io.

— Eppure ella m'ha dato della bestia.

— Fate bene a rimproverarmelo, gli dissi stringendogli la mano. Perdonate. »

Se n'andò, e lessi :

« Sono... (e qui diceva il nome) uno dei vostri ammiratori : so tutta la vostra *Francesca da Rimini* a memoria. Mi arrestarono per... (e qui

m'arrêta pour... (et ici se trouvait la cause et la date de l'arrestation), et je donnerais je ne sais combien de livres de mon sang pour avoir le bonheur d'être avec vous, ou pour habiter du moins une prison contiguë à la vôtre, afin que nous puissions causer ensemble. Dès que j'ai su par Tremerello (c'est ainsi que nous nommerons notre confident) que vous étiez arrêté, et pour quel motif, j'ai brûlé du desir de vous dire que personne ne compatit plus que moi à vos maux, et que personne ne vous porte une plus vive affection. Serez-vous assez bon pour accepter la proposition suivante? Ce serait de nous alléger mutuellement le poids de notre solitude en nous écrivant. Je vous promets, foi d'homme d'honneur, que, de mon côté, ame qui vive ne le saura jamais. Je suis persuadé que, si vous acceptez, la même discrétion m'est assurée de votre part.

« En attendant, pour que vous ayez quelque idée de moi, voici un abrégé de ma vie. »

Ici suivait cet abrégé.

diceva la causa della sua cattura e la data) e darei non so quante libbre del mio sangue per avere il bene d'essere con voi, o d'avere almeno un carcere contiguo al vostro, affinchè potessimo parlare insieme. Dacchè intesi da Tremerello—così chiameremo il confidente—che voi, signore, eravate preso, e per qual motivo, arsi di desiderio di dirvi che nessuno vi compiange più di me, che nessuno vi ama più di me. Sareste voi tanto buono da accettare la seguente proposizione : cioè che alleggerissimo entrambi il peso della nostra solitudine, scrivendoci? Vi prometto da uomo d'onore, che anima al mondo da me nol saprebbe mai, persuaso che la stessa secretezza, se accettate, mi posso sperare da voi. — Intanto, perchè abbiate qualche conoscenza di me, vi darò un sunto della mia storia, ec. »

Seguiva il sunto.

## CHAPITRE XXXIV.

Tout lecteur doué d'un peu d'imagination comprendra sans peine l'effet électrique d'une pareille lettre sur un pauvre prisonnier, et surtout un prisonnier d'un caractère nullement sauvage et d'un cœur aimant. Mon premier sentiment fut de m'affectionner à cet inconnu, de m'attendrir sur ses malheurs, d'être rempli de gratitude pour la bienveillance qu'il me montrait.

« Oui, m'écriai-je, j'accepte ta proposition, homme généreux! Puissent mes lettres te porter une consolation égale à celle que me vont donner les tiennes, à celle que j'éprouve déja de ta première! »

Je lus et relus cette lettre avec une joie d'enfant; je bénis cent fois celui qui l'avait écrite; chacune de ses expressions semblait révéler une ame pure et noble.

Le soleil se couchait; c'était l'heure de ma prière. Oh! comme je sentais Dieu! comme je le remerciais de me faire toujours trouver quelque nouveau moyen de ne pas laisser languir les facultés de mon esprit et de mon cœur!

### CAPO XXXIV.

Ogni lettore che abbia un po' d'immaginativa capirà agevolmente, quanto un foglio simile debba essere elettrico per un povero prigioniero, massimamente per un prigioniero d'indole niente affatto selvatica, e di cuore amante. Il mio primo sentimento fu d'affezionarmi a quell'incognito, di commuovermi sulle sue sventure, d'esser pieno di gratitudine per la benevolenza ch'ei mi dimostrava. — « Sì, sclamai, accetto la tua proposizione, o generoso. Possano le mie lettere darti egual conforto a quel che mi daranno le tue, a quel che già traggo dalla tua prima! »

E lessi e rilessi quella lettera con un giubilo da ragazzo, e benedissi cento volte chi l'avea scritta, e pareami ch'ogni sua espressione rivelasse un'anima schietta e nobile.

Il sole tramontava; era l'ora della mia preghiera. Oh come io sentiva Dio! com'io lo ringraziava di trovar sempre nuovo modo di non lasciar

comme se ravivait en moi le souvenir de tous ses précieux dons !

J'étais debout sur ma fenêtre, les bras passés à travers les barreaux et les mains jointes. J'avais au-dessous de moi l'église de Saint-Marc : sur son toit de plomb, une multitude prodigieuse de pigeons sans maître se becquetaient, voltigeaient, faisaient leurs nids. Le ciel le plus magnifique se déroulait à mes regards. Je dominais toute cette partie de Venise que l'on pouvait apercevoir de ma prison. Un bruit lointain de voix humaines frappait doucement mon oreille. C'est de ce lieu, à la fois triste et admirable, que je conversais avec Celui dont les yeux seuls me voyaient. Je lui recommandais mon père, ma mère, et, l'une après l'autre, toutes les personnes qui m'étaient chères ; et il me semblait l'entendre me répondre : « Confie-toi en ma bonté ; » et je m'écriais : « Oui, c'est en ta bonté que je me confie ! »

Alors je terminais ma prière, attendri, consolé, peu soucieux des morsures que les cousins m'avaient joyeusement faites pendant ce temps.

Ce même soir, comme mon imagination, après une si

languire le potenze della mia mente e del mio cuore ! Come mi si ravviva la memoria di tutti i preziosi suoi doni !

Io era ritto sul finestrone, le braccia tra le sbarre, mani incrocicchiate : la chiesa di S. Marco era sotto di me, una moltitudine prodigiosa di colombi indipendenti amoreggiava, svolazzava, nidificava su quel tetto di piombo : il più magnifico cielo mi stava dinanzi : io dominava tutta quella parte di Venezia ch'era visibile dal mio carcere : un romore lontano di voci umane mi feriva dolcemente l'orecchio. In quel luogo infelice ma stupendo, io conversava con Colui gli occhi soli del quale mi vedeano, gli raccomandava mio padre, mia madre, e ad una ad una tutte le persone a me care, e sembravami ch'ei mi rispondesse : « T'affidi la mia bontà ! » ed io sclamava : « Sì, la tua bontà m'affida ! »

E chiudea la mia orazione intenerito, confortato, e poco curante delle morsicature che frattanto m'aveano allegramente dato le zanzare.

Quella sera, dopo tanta esaltazione, la fantasia cominciando a cal-

grande exaltation, commençait à se calmer, les cousins à redevenir plus insupportables, et moi à sentir le besoin d'envelopper mon visage et mes mains, une pensée basse et perverse s'offrit tout à coup à mon esprit; elle me fit horreur, je voulus la repousser, mais ce fut en vain.

Tremerello avait laissé percer sur Zanze l'infame soupçon qu'elle était là pour épier mes secrets. Elle! cette ame candide! qui ne savait rien de la politique, qui ne voulait rien en savoir!

Concevoir un doute sur elle m'était impossible: « Mais, me demandai-je, suis-je également sûr de Tremerello? Si ce drôle était l'instrument de quelque insidieuse investigation? Si cette lettre était fabriquée par je ne sais qui, pour m'engager à faire d'importantes confidences à ce nouvel ami? Peut-être ce prétendu prisonnier qui m'écrit n'existe-t-il même pas; peut-être encore existe t-il, et n'est-il qu'un perfide qui cherche à s'emparer des secrets d'autrui pour se sauver lui-même en les révélant... Peut-être est-il un honnête homme; oui, mais alors le perfide c'est Tremerello, qui veut nous perdre l'un et l'autre pour obtenir un supplément à son salaire. »

marsi, le zanzare cominciando a divenirmi insoffribili, il bisogno d'avvolgermi faccia e mani tornando a farmisi sentire, un pensiero volgare e maligno m'entrò ad un tratto nel capo, mi fece ribrezzo, volli cacciarlo, e non potei.

Tremerello m'aveva accennato un infame sospetto intorno la Zanze, che fosse un'esploratrice de' miei secreti; ella! quell'anima candida! che nulla sapeva di politica! che nulla volea saperne!

Di lei m'era impossibile dubitare; ma mi chiesi: « Ho io la stessa certezza intorno a Tremerello? E se quel marinolo fosse stromento d'indagini subdole? Se la lettera fosse fabbricata da chi sa chi, per indurmi a fare importanti confidenze al novello amico? Forse il preteso prigione che mi scrive, non esiste neppure; — forse esiste, ed è un perfido che cerca d'acquistar secreti, per far la sua salute rivelandoli; — forse è un galantuomo, sì, ma il perfido è Tremerello, che vuol rovinarci tutti e due per guadagnare un'appendice al suo salario. »

Oh! chose affreuse, mais trop naturelle à celui qui gémit en prison, craindre partout l'inimitié et la fourberie!

Ces doutes m'affligeaient, me décourageaient, non à l'égard de Zanze, je n'avais pu en avoir sur elle un moment; cependant depuis que Tremerello avait lâché cette parole sur son compte, un demi-doute me tourmentait, non sur elle, mais sur ceux qui la laissaient venir dans ma chambre. En auraient-ils voulu faire mon espion par un mouvement de leur zèle, ou par ordre supérieur?... Oh! s'il en a été ainsi, comme ils furent mal servis!

Mais que faire pour la lettre de l'inconnu? S'arrêter aux conseils sévères et étroits de cette peur que l'on décore du nom de prudence? Rendre la lettre à Tremerello, et lui dire : « Je ne veux pas risquer mon repos? » Et s'il n'y avait aucune fourberie? Si cet inconnu était un homme digne de mon amitié? s'il méritait qu'on hasardât quelque chose pour lui adoucir les angoisses de la solitude? Lâche! tu es peut-être à deux pas de la mort; la fatale sentence peut être prononcée d'un jour à l'autre, et tu te refuse-

Oh brutta cosa, ma troppo naturale a chi geme in carcere, il temere dappertutto inimicizia e frode!

Tai dubbii m' angustiavano, m' avvilivano. No; per la Zanze io non avea mai potuto averli un momento! Tuttavia, dacchè Tremerello avea scagliata quella parola riguardo a lei, un mezzo dubbio pur mi cruciava, non sovr' essa, ma su coloro che la lasciavano venire nella mia stanza. Le avessero, per proprio zelo o per volontà superiore, dato l' incarico d' esploratrice? Oh, se ciò fosse stato, come furono mal serviti!

Ma circa la lettera dell' incognito, che fare? Appigliarsi ai severi gretti consigli della paura che s' intitola prudenza? Rendere la lettera a Tremerello, e dirgli : « Non voglio rischiare la mia pace? » E se non vi fosse alcuna frode? E se l' incognito fosse un uomo degnissimo della mia amicizia, degnissimo ch' io rischiassi alcun che, per temprargli le angosce della solitudine? Vile! tu stai forse a due passi dalla morte, la feral sentenza può pronunciarsi da un giorno all' altro, e ricuseresti di

rais de faire encore un acte d'amour!... Je répondrai, je répondrai! Je le dois!... Mais si le malheur voulait que cette correspondance vînt à se découvrir, sans même que personne pût, en conscience, nous en faire un crime, un châtiment terrible en tomberait-il moins sur le pauvre Tremerello? Cette considération ne suffit-elle pas pour que je m'impose le devoir absolu de n'entreprendre aucune correspondance clandestine?

## CHAPITRE XXXV.

Je fus agité toute la soirée, et ne pus fermer l'œil de la nuit. Au milieu de tant d'incertitudes, je ne savais que résoudre.

Quand le jour commença à paraître, je sautai à bas du lit, je montai sur la fenêtre, et me mis à prier. Dans les cas difficiles, on sent le besoin de s'entretenir confidentiellement avec Dieu, d'écouter ses inspirations et de les suivre.

C'est ainsi que je fis, et après une longue prière je descendis, je secouai les cousins, je passai doucement

fare ancora un atto d'amore? Rispondere, rispondere io debbo! — Ma se venendo per disgrazia a scoprirsi questo carteggio, e nessuno potesse pure in coscienza farcene delitto, non è egli vero tuttavia che un fiero castigo cadrebbe sul povero Tremerello? Questa considerazione non è ella bastante ad impormi come assoluto dovere il non impreudere carteggio clandestino?

### CAPO XXXV.

Fui agitato tutta sera, non chiusi occhio la notte, e fra tante incertezze non sapea che risolvere.

Balzai dal letto prima dell' alba, salii sul finestrone, e pregai. Nei casi ardui bisogna consultarsi fiducialmente con Dio, ascoltare le sue ispirazioni, e attenervisi.

Così feci, e dopo lunga preghiera discesi, scossi le zanzare, m' accarezzai colle mani le guance morsicate, ed il partito era preso: esporre

mes mains sur mes joues, couvertes de morsures. Mon parti était pris. J'avais résolu d'exprimer à Tremerello la crainte que cette correspondance ne tournât à sa perte, d'y renoncer s'il hésitait, et d'accepter si cette crainte ne l'arrêtait pas.

Je me promenai jusqu'au moment où j'entendis fredonner : « *Sognai*, » etc. Tremerello m'apportait le café.

Je lui dis mon scrupule, et n'épargnai rien pour l'effrayer; je le trouvai ferme dans la volonté de servir, disait-il, *deux cavaliers si accomplis*. Ce langage contrastait avec sa face de lapin, et le nom de Tremerello que nous lui donnions. Eh bien! moi aussi, je demeurai ferme.

« Je vous laisserai mon vin, lui dis-je; fournissez-moi le papier nécessaire à cette correspondance, et soyez sûr que si j'entends le bruit des clefs sans votre chanson, je détruirai aussitôt tout objet clandestin.

— Voici justement une feuille de papier; j'en donnerai toujours à monsieur autant qu'il voudra, et je me repose parfaitement sur sa prudence.

a Tremerello il mio timore, che da quel carteggio potesse a lui tornar danno; rinunciarvi, s'egli ondeggiava; accettare, se i terrori non vinceano lui.

Passeggiai, finchè intesi canterellare : *Sognai, mi gera un gato, E ti me carezzeri*. Tremellero mi portava il caffè.

Gli dissi il mio scrupolo, non risparmiai parola per mettergli paura. Lo trovai saldo nella volontà *di servire*, diceva egli, *due così compiti signori*. Ciò era assai in o. posizione colla faccia di coniglio ch'egli aveva e col nome di Tremerello che gli davamo. Ebbene, fui saldo anch' io.

« Io vi lascerò il mio vino, gli dissi; fornitemi la carta necessaria a questa corrispondenza, e fidatevi che, se odo sonare le chiavi senza la cantilena vostra, distruggerò sempre in un attimo qualunque oggetto clandestino.

— Eccole appunto un foglio di carta; gliene darò sempre finchè vuole, e riposo perfettamente sulla sua accortezza. »

Je me brûlai le palais pour avaler plus vite mon café ; Tremerello s'en alla, et je me mis à écrire.

Faisais-je bien, et la résolution que je prenais était-elle véritablement inspirée de Dieu? N'était-ce pas plutôt un triomphe de ma hardiesse naturelle, et de ma disposition à préférer ce qui me plaît à de pénibles sacrifices, une complaisance orgueilleuse excitée par l'estime que l'inconnu me témoignait, mêlée de la crainte de paraître pusillanime si je préférais un silence prudent à une correspondance tant soit peu hasardeuse?

Comment résoudre ces doutes? Je les exposai avec candeur à mon compagnon de captivité, dans la réponse que je lui fis. J'ajoutai néanmoins qu'à mon avis, lorsque l'on croit agir avec de bonnes raisons et sans répugnance manifeste de la conscience, on ne doit plus craindre de commettre une faute; qu'il devait toutefois réfléchir sérieusement, de son côté, à ce que nous allions entreprendre, et me dire franchement quels avaient été ses motifs d'inquiétude ou de sécurité en se déterminant; que si de nouvelles réflexions lui faisaient juger l'entreprise

Mi bruciai il palato per ingojar presto il caffè, Tremerello se ne andò, e mi posi a scrivere.

Faceva io bene? Era la risoluzione ch' io prendeva, ispirata veramente da Dio? Non era piuttosto un trionfo del mio naturale ardimento, del mio anteporre ciò che mi piace a penosi sacrifizii? un misto d' orgogliosa compiacenza per la stima che l' incognito m' attestava, e di timore di parere un pusillanime, s' io preferissi un prudente silenzio ad una corrispondenza alquanto rischiosa?

Come sciogliere questi dubbii! Io li esposi candidamente al concaptivo rispondendogli, soggiunsi nondimeno, essere mio avviso, che quando sembra a taluno d' operare con buone ragioni e senza manifesta ripugnanza della coscienza, ei non debba più paventare di colpa. Egli tuttavia riflettesse parimente con tutta la serietà all' assunto che imprendevamo, e mi dicesse schietto con qual grado di tranquillità o d' inquietudine vi si determinasse. Che, se per nuove riflessioni, ei giudicava l' assunto

trop téméraire, nous devions renoncer à la consolation que nous nous promettions de cette correspondance, et nous contenter de nous être fait connaître l'un à l'autre par l'échange de ces quelques mots ineffaçables, et gages d'une noble amitié.

J'écrivis quatre pages brûlantes de la plus sincère affection. Je dis en peu de mots le sujet de mon emprisonnement; je parlai avec effusion de cœur de ma famille, de quelques autres particularités qui me concernaient, et je mis tous mes soins à me faire connaître jusqu'au fond de l'ame.

Ma lettre fut portée le soir. N'ayant pas dormi la nuit précédente, j'étais très fatigué, et le sommeil ne se fit pas attendre. Aussi, le lendemain matin, je m'éveillai, reposé, joyeux, et palpitant à la douce pensée que j'allais peut-être dans un instant recevoir la réponse de mon ami.

## CHAPITRE XXXVI.

La réponse arriva avec le café. Je sautai au cou de Tremerello, et lui dis avec tendresse : « Dieu te récom-

troppo temerario, facessimo lo sforzo di rinunciare al conforto promessoci dal carteggio, e ci contentassimo d' esserci conosciuti collo scambio di poche parole, ma indelebili e mallevadrici di alta amicizia.

Scrissi quattro pagine caldissime del più sincero affetto, accennai brevemente il soggetto della mia prigionia, parlai con effusione di cuore della mia famiglia e d' alcuni altri miei particolari, e mirai a farmi conoscere nel fondo dell' anima.

A sera la mia lettera fu portata. Non avendo dormito la notte precedente, era stanchissimo; il sonno non si fece invocare, e mi svegliai la mattina seguente ristorato, lieto, palpitante al dolce pensiero d' aver forse a momenti la risposta dell' amico.

### CAPO XXXVI.

La risposta venne col caffè. Saltai al collo di Tremerello, e gli dissi con tenerezza : « Iddio ti rimuneri di tanta carità ! » I miei sospetti su lui e

pense de tant de charité ! » Mes soupçons sur lui et sur l'inconnu s'étaient évanouis, je ne saurais dire pourquoi : parce qu'ils m'étaient odieux ; parce qu'ayant la précaution de ne jamais parler inconsidérément de politique, ils me paraissaient inutiles ; parceque, tout en admirant le talent de Tacite, j'ai néanmoins très peu de foi dans ce jugement à la Tacite, qui voit beaucoup en noir.

Julien (tel était le nom qu'il plut à l'écrivain de se donner) commençait sa lettre par un préambule de politesse, et se disait sans aucune inquiétude sur notre correspondance. Puis il plaisantait, d'abord modérément, sur mon hésitation ; puis ses plaisanteries devenaient tant soit peu piquantes. Enfin, après un éloquent éloge de la franchise, il me demandait pardon s'il ne pouvait me cacher le déplaisir qu'il avait éprouvé, disait-il, en remarquant en moi *une certaine hésitation scrupuleuse, une certaine susceptibilité de conscience toute chrétienne, qui ne peut s'accorder avec la vraie philosophie.*

« Je vous estimerai toujours, ajoutait-il, lors même que nous ne pourrions nous accorder sur ce point ; mais la sincérité dont je fais profession m'oblige de vous dire

sull' incognito s' erano dissipati, non so nè anche dir perchè ; perchè m' erano odiosi, perchè, avendo la cautela di non parlar mai follemente di politica, m' apparivano inutili ; perchè, mentre sono ammiratore dell' ingegno di Tacito, ho tuttavia pochissima fede nella giustezza del taciteggiare, del veder molto le cose in nero.

Giuliano (così piacque allo scrivente di firmarsi) cominciava la lettera con un preambolo di gentilezze, e si diceva senza alcuna inquietudine sull' impreso carteggio. Indi scherzava dapprima moderatamente sul mio esitare, poi lo scherzo acquistava alcun che di pungente. Alfine, dopo un eloquente elogio sulla sincerità, mi dimandava perdono se non potea nascondermi il dispiacere che avea provato, ravvisando in me, diceva egli, *una certa scrupolosa titubanza, una certa cristiana sottigliezza di coscienza, che non può accordarsi con vera filosofia.*

« Vi stimerò sempre, soggiungeva egli, quand' anche non possiamo accordarci su ciò ; ma la sincerità che professo m' obbliga a dirvi che non

que je n'ai pas de religion ; que je les abhorre toutes ; que, *par modestie*, je prends le nom de Julien, parceque ce bon empereur était ennemi des chrétiens ; mais qu'en réalité je vais plus loin que lui. Le Julien couronné croyait en Dieu, et avait certaine *bigoterie;* moi, je n'en ai aucune, je ne crois pas en Dieu ; toute la vertu pour moi consiste à aimer la vérité et ceux qui la cherchent, et à haïr ce qui me déplaît. »

Et, continuant de la sorte, il n'apportait aucune raison de rien, invectivait à tort et à travers contre le christianisme, louait avec une pompeuse énergie la supériorité de la vertu sans religion ; puis, d'un style moitié sérieux moitié plaisant, il se mettait à faire l'éloge de l'empereur Julien, à cause de son apostasie et de ses *philanthropiques efforts* pour effacer de la terre toutes les traces de l'Évangile.

Craignant ensuite d'avoir trop heurté mes opinions, il en revenait à me demander pardon, et à déclamer contre le manque si fréquent de sincérité. Enfin il m'exprimait de nouveau son extrême desir de rester en relation avec moi, et me saluait.

ho religione, che le abborro tutte, che prendo *per modestia* il nome di Giuliano, perchè quel buono imperatore era nemico de' cristiani, ma che realmente io vado molto più in là di lui. Il coronato Giuliano credeva in Dio, ed aveva certe sue *bigotterie*. Io non ne ho alcuna, non credo in Dio, pongo ogni virtù nell' amare la verità e chi la cerca, e nell' odiare chi non mi piace. »

E di questa foggia continuando, non recava ragioni di nulla, inveiva a dritto e a rovescio contro il cristianesimo; lodava con pomposa energia l' altezza della virtù irreligiosa, e prendea con istile, parte serio e parte faceto, a far l' elogio dell' imperatore Giuliano per la sua apostasia e pel *filantropico tentativo* di cancellare dalla terra tutte le tracce del Vangelo.

Temendo quindi d' aver troppo urtate le mie opinioni, tornava a dimandarmi perdono e a declamare contro la tanto frequente mancanza di sincerità. Ripeteva il suo grandissimo desiderio di stare in relazione con me, e mi salutava.

Il ajoutait par *post-scriptum* : « Je n'ai qu'un scrupule, celui de n'être pas assez franc. Je ne puis donc pas vous cacher que je soupçonne le langage chrétien que vous m'avez tenu de n'être qu'une feinte. Je le souhaite ardemment. En ce cas, jetez le masque; je vous en ai donné l'exemple. »

Je ne saurais dire l'effet étrange que cette lettre produisit sur moi. En lisant les premières lignes, j'avais senti palpiter mon cœur comme celui d'un amant; il me sembla ensuite qu'il était serré par une main de glace. J'étais offensé de ce sarcasme sur la susceptibilité de ma conscience; je me repentais d'être entré en relation avec un tel homme : moi qui méprise tant le cynisme! moi qui le regarde comme la tendance la plus anti-philosophique, la plus grossière! moi à qui l'arrogance impose si peu!

Quand j'eus lu le dernier mot, je pris la lettre entre le pouce et l'index d'une main, le pouce et l'index de l'autre, et, levant la main gauche, j'abaissai rapidement la droite, de manière que chacune des deux mains resta en possession d'une moitié de la lettre.

Una poscritta diceva : « Non ho altri scrupoli, se non di non essere sc'ietto abbastanza. Non posso quindi tacervi di sospettare, che il linguaggio cristiano che teneste meco sia finzione. Lo bramo ardentemente. In tal caso gettate la maschera; v' ho dato l' esempio. »

Non saprei dire l' effetto strano che mi fece quella lettera. Io palpitava come un innamorato a' primi periodi : una mano di ghiaccio sembrò quindi stringermi il cuore. Quel sarcasmo sulla mia coscienziosità m' offese. Mi pentii d' avere aperta una relazione con si'fatt' uomo : io che dispregio tanto il cinismo! io che lo credo la più infilosofica, la più villana di tutte le tendenze! io, a cui l' arroganza impone sì poco!

Letta l' ultima parola, pigliai la lettera fra il pollice e l' indice d' una mano, ed il pollice e l' indice dell' altra, ed alzando la mano sinistra, tirai giù rapidamente la destra, cosicchè ciascuna delle due mani rimase in possesso d' una mezza lettera.

## CHAPITRE XXXVII.

Je regardai ces deux lambeaux, et je méditai un moment sur l'inconstance des choses humaines et la fausseté de leurs apparences. Tout à l'heure un desir si ardent de recevoir cette lettre, et maintenant je la déchire avec indignation ! Tout à l'heure un si doux pressentiment d'une future amitié avec ce compagnon d'infortune, une confiance si parfaite en de mutuelles consolations, tant de dispositions à lui vouer mon affection, et maintenant je l'appelle insolent !

J'étendis les deux lambeaux l'un sur l'autre, et, plaçant, comme je l'avais fait d'abord, l'index et le pouce d'une main, l'index et le pouce de l'autre, je recommençai à élever la gauche et à abaisser rapidement la droite.

J'allais répéter la même opération ; mais un des quatre morceaux tomba de ma main ; je me baissai pour le ramasser, et, dans le peu de temps que je mis à me baisser et à me relever, je changeai d'idée, et l'envie me vint de relire cette orgueilleuse lettre.

### CAPO XXXVII.

Guardai que' due brani, e meditai un istante sull' incostanza delle cose umane e sulla falsità delle loro apparenze. « Poc' anzi tanta brama di questa lettera, ed ora la straccio per isdegno ! Poc' anzi tanto presentimento di futura amicizia con questo compagno di sventura, tanta persuasione di mutuo conforto, tanta disposizione a mostrarmi con lui affettuosissimo, ed ora lo chiamo insolente ! »

Stesi i due brani un sull' altro, e collocato di nuovo come prima l' indice e il pollice d' una mano, e l' indice e il pollice dell' altra, tornai ad alzare la sinistra ed a tirar giù rapidamente la destra.

Era per replicare la stessa operazione, ma uno de' quarti mi cadde di mano; mi chinai per prenderlo, e nel breve spazio di tempo del chinarmi e del rialzarmi, mutai proposito e m' invogliai di rileggere quella superba scritta.

Je m'assieds, je rapproche les quatre lambeaux sur ma *Bible*, et je relis. Je les laisse en cet état, je me promène, puis je les relis encore, tout en faisant ces réflexions :

« Si je ne lui réponds pas, il me croira anéanti de confusion, incapable de reparaître en présence d'un tel Hercule. Répondons-lui, faisons-lui voir que nous ne craignons pas de comparer nos doctrines avec les siennes; montrons-lui, de la bonne manière, qu'il n'y a pas lâcheté à mûrir ses décisions, à hésiter quand il s'agit d'une résolution un peu périlleuse, et plus périlleuse pour les autres que pour nous; qu'il apprenne que le vrai courage ne consiste pas à se jouer de la conscience, que la vraie dignité ne réside pas dans l'orgueil. Démontrons-lui la force de la raison du christianisme, et la faiblesse de l'incrédulité. Au surplus, si ce Julien manifeste des opinions si opposées aux miennes, s'il ne m'épargne pas les piquants sarcasmes, s'il dédaigne de captiver mon affection, n'est-ce pas du moins une preuve qu'il n'est pas un espion?... Mais ne pourrait-il pas y avoir un raffinement de ruse à promener si rudement le fouet sur mon amour-

Siedo, fo combaciare i quattro pezzi sulla Bibbia, e rileggo. Li lascio in quello stato, passeggio, rileggo ancora ed intanto penso.

« S' io non gli rispondo, ei giudicherà ch' io sia annichilato di confusione, ch' io non osi ricomparire al cospetto di tanto Ercole. Rispondiamogli, facciamgli vedere che non temiamo il confronto delle dottrine. Dimostriamgli con buona maniera non esservi alcuna viltà nel maturare i consigli, nell' ondeggiare quando si tratta d' una risoluzione alquanto pericolosa, e più pericolosa per altri che per noi. Impari che il vero coraggio non istà nel ridersi della coscienza, che la vera dignità non istà nell' orgoglio. Spieghiamogli la ragionevolezza del cristianesimo e l' insussistenza dell' incredulità. — E finalmente se cotesto Giuliano si manifesta d' opinioni così opposte alle mie, se non mi risparmia pungenti sarcasmi, se degna così poco di cattivarmi, non è ciò prova almeno ch' ei non è una spia? — Se non che, non potrebb' egli essere un raffinamento d' arte, quel menar ruvidamente la frusta addosso al mio amor proprio?

propre? Eh bien! non, je ne puis le croire. Je suis injuste; je me sens offensé par ces plaisanteries audacieuses, et je voudrais me persuader que celui qui les a lancées ne peut être que le plus vil des hommes. Basse méchanceté, que tant de fois je condamnai dans les autres, sors de mon cœur! Non, Julien est ce qu'il est, et rien de plus; c'est un insolent, et non pas un espion... Mais ai-je véritablement le droit de donner le nom odieux d'*insolence* à ce qu'il croit être de la *franchise?* Voilà bien ton humilité, ô hypocrite! Il suffit que le premier venu, par une erreur d'esprit, soutienne des opinions fausses et tourne ta foi en dérision, pour que tu t'arroges à l'instant le droit de le vilipender. Dieu sait si cette humilité furibonde, si ce zèle malveillant dans le cœur d'un chrétien, ne sont pas pires encore que l'audacieuse franchise de cet incrédule! Peut-être ne lui manque-t-il qu'un rayon de la grace pour que cet énergique amour de la vérité se change en une piété plus solide que la mienne... Ne ferais-je pas mieux de prier pour lui, que de m'irriter et de me supposer meilleur?... Qui sait si, pendant que je déchirais sa lettre avec tant de fureur, il ne relisait pas

— Eppur no; non posso crederlo. Sono un maligno che, perchè mi sento offeso da que' temerarii scherzi, vorrei persuadermi che chi li scagliò non può essere che il più abbietto degli uomini. Malignità volgare che condannai mille volte in altri, via dal mio cuore! No, Giuliano è quel che è, e non più; è un insolente, e non una spia. — Ed ho io veramente il diritto di dare l'odioso nome d'*insolenza* a ciò ch'egli reputa *sincerità?* — Ecco la tua umiltà, o ipocrita! Basta che uno, per errore di mente, sostenga opinioni false e derida la tua fede, subito t'arroghi di vilipenderlo. — Dio sa se questa umiltà rabbiosa e questo zelo malevolo, nel petto di me cristiano, non è peggiore dell'audace sincerità di quell'incredulo! — Forse non gli manca se non un raggio della grazia, perchè quel suo energico amore del vero si muti in religione più solida della mia. — Non farei io meglio di pregare per lui, che d'adirarmi e di suppormi migliore? — Chi sa, che mentre io stracciava furentemente la sua lettera, ei non

la mienne avec un sentiment de douce bienveillance, et s'il ne se fiait pas à ma bonté pour me croire incapable de m'offenser de la liberté de ses paroles? Quel est le plus inique des deux, de celui qui aime et dit : « Je ne suis pas chrétien, » ou de celui qui dit : « Je suis chrétien, » et qui n'aime pas?... Il est difficile de connaître un homme, même après avoir vécu de longues années avec lui, et je voudrais juger celui-ci sur une lettre? Entre tant de probabilités, ne serait-il pas possible que, sans se l'avouer à lui-même, cet homme ne fût pas tranquille dans son athéisme, et qu'il ne m'excitât à le combattre que dans la secrète espérance d'être forcé de céder? « Oh! s'il en était ainsi, grand Dieu, entre les mains de qui les instruments les plus indignes peuvent devenir efficaces, choisis-moi, choisis-moi pour cette œuvre! Dicte-moi des raisons assez puissantes, assez saintes, pour convaincre cet infortuné, pour l'amener à te bénir, et pour lui montrer que, loin de toi, il n'est pas de vertu qui ne soit contradiction! »

ril eggesse con dolce amorevolezza la mia, e si fidasse tanto della mia bontà, da credermi incapace d' offendermi delle sue schiette parole? — Qual sarebbe il più iniquo dei due, uno che ama e dice : « Non sono cristiano, » ovvero uno che dice: « Son cristiano, » e non ama? — È cosa difficile conoscere un uomo, dopo avere vissuto con lui lunghi anni; ed io vorrei giudicare costui da una lettera? Fra tante possibilità, non havvi egli quella, che, senza confessarlo a se medesimo, ei non sia punto tranquillo del suo ateismo, e che indi mi stuzzichi a combatterlo, colla secreta speranza di dover cedere? « Oh fosse pure! O gran Dio, in mano di cui tutti gli stromenti più indegni possono essere efficaci, sceglimi, sceglimi a quest' opera! Detta a me tai potenti e sante ragioni che convincano quell' infelice! che lo traggano a benedirti e ad imparare che, lungi da te, non v' è virtù la quale non sia contraddizione! »

## CHAPITRE XXXVIII.

Je déchirai en plus petits morceaux, mais sans le moindre ressentiment de colère, les quatre lambeaux de la lettre; j'allai à la fenêtre, j'étendis la main, et restai à regarder ce que deviendraient tous ces petits fragments de papier abandonnés ainsi au caprice du vent. Quelques uns se posèrent sur les plombs de l'église, d'autres tourbillonnèrent longtemps dans l'air, et allèrent tomber sur le sol; enfin je les vis si bien dispersés, qu'il n'y avait plus à craindre que l'on pût les réunir et en pénétrer le mystère.

J'écrivis ensuite à Julien, et je fis tous les efforts possibles pour ne pas être et pour ne pas paraître piqué.

Je le plaisantai sur la crainte qu'il témoignait que je ne portasse la susceptibilité de conscience au point qu'elle ne pût s'accorder avec la philosophie, et je le priai de suspendre, au moins à cet égard, son jugement. Je le louai de cette franchise dont il disait faire profession; je l'assurai qu'en cela j'étais d'accord avec lui, et j'ajoutai que, pour lui en donner une preuve, je m'apprêtais à dé-

### CAPO XXXVIII.

Stracciai più minutamente, ma senza residuo di collera, i quattro pezzi di lettera; andai alla finestra, stesi la mano, e mi fermai a guardare la sorte dei diversi bocconcini di carta in balìa del vento. Alcuni si posarono sui piombi della chiesa, altri girarono lungamente per aria, e discesero a terra. Vidi che andavano tanto dispersi da non esservi pericolo che alcuno li raccogliesse e ne capisse il mistero.

Scrissi poscia a Giuliano, e presi tutta la cura per non essere e per non apparire indispettito.

Scherzai sul suo timore ch'io portassi la sottigliezza di coscienza ad un grado non accordabile colla filosofia, e dissi che sospendesse almeno intorno a ciò i suoi giudizii. Lodai la professione ch'ei faceva di sincerità, l'assicurai che m'avrebbe trovato eguale a sè in questo riguardo, e soggiunsi che per dargliene prova io m'accingeva difendere il cristia-

fendre le christianisme ; « bien persuadé, lui disais-je, que si je suis toujours prêt à écouter amicalement toutes vos opinions, vous aurez assez de générosité pour écouter les miennes avec calme. »

Cette défense, je me proposais de l'établir peu à peu, et, en attendant, je la commençai par une analyse fidèle de l'essence du christianisme : — culte de Dieu dépouillé de toute superstition, — fraternité entre les hommes, — aspiration perpétuelle à la vertu, — humilité sans bassesse, — dignité sans orgueil, — et, pour type, un homme-Dieu ! Quoi de plus grand et de plus philosophique ?

Je voulais démontrer ensuite comment tant de sagesse étant plus ou moins faiblement apparue à ceux qui, avec les lumières de la raison, avaient cherché la vérité, n'avait cependant jamais été universellement répandue ; comment, à la venue du divin Maître sur la terre, elle donna d'elle-même un merveilleux témoignage, en se propageant par les moyens humainement les plus faibles ; comment ce que n'avaient jamais pu opérer les plus grands philosophes, la destruction de l'idolâtrie et la pré-

nesimo ; « ben persuaso, diceva io, che come sarò sempre pronto ad udire amichevolmente tutte le vostre opinioni, così abbiate la liberalità d'udire in pace le mie. »

Quella difesa, io mi proponeva di farla a poco a poco, ed intanto la incominciava, analizzando con fedeltà l'essenza del cristianesimo : — culto di Dio, spoglio di superstizione, — fratellanza fra gli uomini, — aspirazione perpetua alla virtù, — umiltà senza bassezza, — dignità senza orgoglio, — tipo, un uomo-Dio ! Che di più filosofico e di più grande?

Intendeva poscia di dimostrare, come tanta sapienza era più o meno debolmente trasparsa a tutti coloro che coi lumi della ragione aveano cercato il vero, ma non s'era mai diffusa nell'universale ; e come venuto il divino Maestro sulla terra, diede segno stupendo di sè, operando coi mezzi umanamente più deboli quella diffusione. Ciò che sommi filosofi mai non poterono, l'abbattimento dell'idolatria, e la predicazione generale della fratellanza, s'eseguisce da pochi rozzi messaggeri. Allora

dication universelle de la fraternité, quelques envoyés grossiers l'exécutèrent; comment alors l'affranchissement des esclaves devint de plus en plus fréquent; et comment enfin apparut une civilisation sans esclavage, état de société que les anciens philosophes avaient cru impossible.

Un précis de l'histoire du monde depuis Jésus-Christ devait montrer, en dernier lieu, comment la religion fondée par lui s'était toujours trouvée appropriée à tous les degrés possibles de la civilisation. Il était donc faux que, la civilisation continuant sa marche progressive, l'Évangile pût cesser un jour d'être d'accord avec elle.

J'écrivis en fort petit caractère, et très longuement; mais je ne pus toutefois aller bien loin : le papier me manqua. Je lus et relus cette introduction; elle me parut bien faite. Il n'y avait pas même un seul mot de ressentiment des sarcasmes de Julien, et les expressions de bienveillance y abondaient; mon cœur, déja entièrement ramené à la tolérance, les avait dictées.

J'expédiai ma lettre, et le lendemain matin j'en attendais la réponse avec anxiété.

l'emancipazione degli schiavi diviene ognor più frequente, e finalmente appare una civiltà senza schiavi, stato di società che agli antichi filosofi pareva impossibile.

Una rassegna della storia, da Gesù Cristo in qua, dovea per ultimo dimostrare, come la religione da lui stabilita s'era sempre trovata adattata a tutti i possibili gradi d'incivilimento. Quindi essere falso che, l'incivilimento continuando a progredire, il Vangelo non sia più accordabile con esso.

Scrissi a minutissimo carattere ed assai lungamente; ma non potei tuttavia andar molto oltre, che mi mancò la carta. Lessi e rilessi quella mia introduzione, e mi parve ben fatta. Non v'era pure una frase di risentimento sui sarcasmi di Giuliano, e le espressioni di benevolenza abbondavano, ed aveale dettate il cuore già pienamente ricondotto a tolleranza.

Spedii la lettera, ed il mattino seguente ne aspettava con ansietà la risposta.

Tremerello vint, et me dit :

« Ce monsieur n'a pu écrire, mais il prie monsieur de continuer sa plaisanterie.

— Plaisanterie! m'écriai-je. Il n'aura pas dit *plaisanterie!* vous aurez mal compris. »

Tremerello leva les épaules : « J'aurai mal compris!

— Quoi! vous croyez réellement qu'il a dit *plaisanterie?*

— Comme je crois entendre en ce moment l'heure à Saint-Marc. » (Le bourdon sonnait justement.) Je bus mon café, et me tus.

« Mais, dites-moi, ce monsieur avait-il déja lu toute ma lettre?

— Je pense que oui; car il riait, riait comme un fou, et il faisait de cette lettre une balle qu'il jetait en l'air; puis quand je lui dis de ne pas oublier de la détruire, il la détruisit sur-le-champ.

— C'est très bien. »

Je rendis la tasse à Tremerello, en lui disant que l'on voyait bien que le café avait été fait par la siora Bettina.

Tremerello venne, e mi disse :

« Quel signore non ha potuto scrivere, ma la prega di continuare il suo scherzo.

— Scherzo? sclamai. Eh, che non avrà detto *scherzo?* avrete capito male. »

Tremerello si strinse nelle spalle : « Avrò capito male!

— Ma vi par proprio che abbia detto *scherzo!*

— Come mi pare di sentire in questo punto i colpi di S. Marco. » (Sonava appunto il campanone.) Bevvi il caffè, e tacqui.

« Ma ditemi : avea quel signore già letta tutta la mia lettera?

— Mi figuro di sì; perchè rideva, rideva come un matto, e facea di quella lettera una palla, e la gettava per aria; e quando gli dissi che non dimenticasse poi di distruggerla, la distrusse subito.

— Va benissimo. »

E restituii a Tremerello la chicchera, dicendogli che si conosceva che il caffè era stato fatto dalla siora Bettina.

« Monsieur l'a trouvé mauvais?

— Détestable.

— C'est pourtant moi qui l'ai fait, et je puis assurer monsieur que je l'ai fait très fort, et qu'il n'y avait pas de marc au fond.

— C'est peut-être que j'ai la bouche mauvaise. »

## CHAPITRE XXXIX.

Je me promenai toute la matinée en frémissant. « Quelle espèce d'homme est donc ce Julien? Pourquoi appeler ma lettre une plaisanterie? Pourquoi en rire et jouer à la balle avec elle? Pourquoi ne pas me répondre même une seule ligne? Voilà bien les incrédules! Sentant la faiblesse de leurs opinions, si quelqu'un s'apprête à les réfuter, ils n'écoutent pas, ils rient, et font parade d'une supériorité d'esprit qui n'a plus besoin de rien examiner. Les malheureux! Et quand y a-t-il eu une philosophie sans examen, sans gravité? S'il est vrai que Démocrite riait toujours, Démocrite n'était qu'un bouffon... Mais j'ai ce

« L'ha trovato cattivo?

— Pessimo.

— Eppur l'ho fatto io, e l'assicuro che l'ho fatto carico, e non v'erano fondi.

— Non avrò forse la bocca buona. »

### CAPO XXXIX.

Passeggiai tutta mattina fremendo. « Che razza d'uomo è questo Giuliano? Perchè chiamare la mia lettera uno scherzo? Perchè ridere e giocare alla palla con essa? Perchè non rispondermi pure una riga? Tutti gl'increduli son così! Sentendo la debolezza delle loro opinioni, se alcuno s'accinge a confutarle, non ascoltano, ridono, ostentano una superiorità d'ingegno, la quale non ha più bisogno d'esaminar nulla. Sciagurati! E quando mai vi fu filosofia senza esame, senza serietà? Se è vero che Democrito ridesse sempre, egli era un buffone. — Ma ben mi

que je mérite : pourquoi entreprendre cette correspondance? Qu'un moment je me sois fait illusion, c'était pardonnable; mais quand je vis qu'il devenait insolent, n'ai-je pas été un insensé de lui écrire encore? »

J'étais décidé à ne plus lui écrire. A dîner, Tremerello prit mon vin, se le versa dans une bouteille, et, le mettant dans sa poche, « Ah! je me souviens, dit-il, que j'ai ici du papier pour monsieur. » Et il me le donna.

Il sortit; et moi, les yeux fixés sur ce papier blanc, je me sentais venir la tentation d'écrire une dernière fois à Julien, et de le congédier avec une bonne leçon sur l'indignité de l'insolence.

« Belle tentation! me dis-je ensuite; lui rendre mépris pour mépris! lui faire haïr encore plus le christianisme, en lui laissant voir que moi, chrétien, je cède à l'impatience et à l'orgueil! Non, il n'en sera pas ainsi; cessons entièrement cette correspondance... Mais si je la cesse aussi brusquement, ne dira-t-il pas également que je me suis laissé dominer par l'impatience et par l'orgueil?... Il faut lui écrire encore une fois, et sans fiel... Mais si je puis écrire sans fiel, ne serait-il pas mieux de paraître

sta : perchè imprendere questa corrispondenza? Ch'io mi facessi illusione un momento, era perdonabile. Ma quando vidi che colui insolentiva, non fui io uno stolto di scrivergli ancora? »

Era risoluto di non più scrivergli. A pranzo, Tremerello prese il mio vino, se lo versò in un fiasco, e mettendoselo in saccoccia, « Oh, mi accorgo, disse, che ho qui della carta da darle. » E me la porse.

Se n' andò; ed io, guardando quella carta bianca, mi sentiva venire la tentazione di scrivere una ultima volta a Giuliano, di congedarlo con una buona lezione sulla turpitudine dell' insolenza.

« Bella tentazione! dissi poi, rendergli disprezzo per disprezzo! fargli odiare vieppiù il cristianesimo, mostrandogli in me, cristiano, impazienza ed orgoglio! — No, ciò non va; cessiamo affatto il carteggio. — E se lo cesso così asciuttamente, non dirà colui del pari, che impazienza ed orgoglio mi vinsero?—Conviene scrivergli ancora una volta, e senza fiele. — Ma se posso scrivere senza fiele, non sarebbe meglio non darmi per

ignorer ses railleries, et ce mot de *plaisanterie* dont il a gratifié ma lettre? Ne serait-il pas mieux de continuer tout simplement mon apologie du christianisme? »

J'y pensai un moment, et je m'arrêtai enfin à ce parti.

Le soir j'expédiai mon paquet, et le matin suivant je reçus quelques lignes de remercîment très froides, sans aucune expression mordante, mais aussi sans le moindre mot d'approbation ou d'invitation à continuer.

Ce billet me déplut. Cependant je résolus d'aller jusqu'au bout.

Ma thèse ne pouvait se traiter brièvement; ce fut le sujet de cinq ou six autres lettres très longues, à chacune desquelles Julien me répondit par un remercîment laconique, accompagné de quelque déclamation étrangère au sujet. Tantôt il se répandait en imprécations contre ses ennemis, tantôt il riait de les avoir maudits, disant qu'il était naturel que les forts opprimassent les faibles, et qu'il ne regrettait qu'une chose, c'était de n'être pas fort. D'autres fois il me confiait ses amours, et l'empire qu'ils exerçaient sur son imagination tourmentée.

inteso delle sue risate e del nome di scherzo ch' egli ha gratificato alla mia lettera? Non sarebbe meglio continuar buonamente la mia apologia del cristianesimo? »

Ci pensai un poco, e poi m' attenni a questo partito.

La sera spedii il mio piego, ed il mattino seguente ricevetti alcune righe di ringraziamento, molto fredde, però senza espressioni mordaci, ma anche senza il minimo cenno d' approvazione nè d' invito a proseguire.

Tal biglietto mi spiacque. Nondimeno fermai di non desistere sino al fine.

La mia tesi non potea trattarsi in breve, e fu soggetto di cinque o sei altre lunghe lettere, a ciascuna delle quali mi veniva risposto un laconico ringraziamento, accompagnato da qualche declamazione estranea al tema; ora imprecando i suoi nemici; ora ridendo d' averli imprecati, e dicendo esser naturale che i forti opprimano i deboli, e non rincrescergli altro che di non esser forte; ora confidandomi i suoi amori, e l' impero che questi esercitavano sulla sua tormentata immaginativa.

Néanmoins, en réponse à ma dernière lettre sur le christianisme, il me disait qu'il me préparait une longue réplique. J'attendis plus d'une semaine, et pendant ce temps il m'entretenait chaque jour de tout autre chose, et le plus souvent de sujets obscènes.

Je le priai de se rappeler la réponse qu'il me devait, et je lui recommandai de vouloir bien appliquer son esprit à peser attentivement toutes les raisons que je lui avais données.

Il me répondit avec quelque colère, se prodiguant les titres de *philosophe, d'homme sûr, d'homme qui n'avait pas besoin de tant réfléchir pour comprendre que les vers luisants ne sont pas des lanternes*. Et il revenait ensuite à raconter gaîment de scandaleuses aventures.

## CHAPITRE XL.

Je patientais pour ne pas m'attirer les noms de bigot et d'intolérant, et parceque je ne désespérais pas qu'après cette fièvre d'érotiques bouffonneries, ne vînt le tour de la réflexion. En attendant, je manifestais à Julien

Nondimeno, all' ultima mia lettera sul cristianesimo, ei diceа che mi stava apparecchiando una lunga risposta. Aspettai più di una settimana, ed intanto ei mi scriveva ogni giorno di tutt'altro, e per lo più d'oscenità. Lo pregai di ricordarsi la risposta di cui mi era debitore, e gli raccomandai di voler applicare il suo ingegno a pesar veramente tutte le ragioni ch'io gli avea portate.

Mi rispose alquanto rabbiosamente, prodigandosi gli attributi di *filosofo*, d'*uomo sicuro*, d'*uomo che non avea bisogno di pesare tanto per capire che le lucciole non erano lanterne*. E tornò a parlare allegramente d'avventure scandalose.

### CAPO XL.

Io pazientava per non farmi dare del *bigotto* e dell'intollerante, e perchè non disperava che, dopo quella febbre d'erotiche buffonerie, venisse un periodo di serietà. Intanto gli andava manifestando la mia disappro-

combien je désapprouvais son manque de respect pour les femmes, sa manière profane de traiter l'amour, et je plaignais les infortunées qu'il me disait avoir été ses victimes.

Il feignait d'ajouter peu de foi à ma désapprobation, et me répétait : « Quoi que vous disiez de l'immoralité, je suis sûr que mes récits vous amusent. Tous les hommes aiment le plaisir comme moi ; mais tous n'ont pas la franchise d'en parler ouvertement. Je vous en dirai tant que je vous enchanterai, et vous serez obligé en conscience de finir par m'applaudir. »

Ainsi les semaines s'écoulaient sans qu'il renonçât à ses infamies ; et moi, espérant toujours, à chaque lettre, trouver un autre sujet, et me laissant aller à la curiosité, je lisais tout, et mon ame, sans être déja séduite, n'en demeurait pas moins troublée, et éloignée des pensées nobles et saintes. L'entretien des hommes dégradés dégrade, quand on n'a pas une vertu beaucoup au-dessus de la vertu commune, beaucoup au-dessus de la mienne.

« Te voilà puni de ta présomption, me disais-je à moi-

vazione alla sua irreverenza per le donne, al suo profano modo di fare all' amore, e compiangeva quelle infelici ch'ei mi diceva essere state sue vittime.

Ei fingeva di credere poco alla mia disapprovazione, e ripeteva : « *Checché borbottiate d' immoralità, sono certo di divertirvi co' miei racconti : tutti gli uomini amano il piacere come io, ma non hanno la franchezza di parlarne senza velo ; ve ne dirò tante che v' incanterò, e vi sentirete obbligato in coscienza d' applaudirmi.*

Ma di settimana in settimana, ei non desisteva mai da queste infamie, ed io (sperando sempre ad ogni lettera di trovare altro tema, e lasciandomi attrarre dalla curiosità) leggeva tutto, e l' anima mia restava — non già sedotta — ma pure conturbata, allontanata da pensieri nobili e santi. Il conversare cogli uomini degradati degrada, se non si ha una virtù molto maggiore della comune, molto maggiore della mia.

« Eccoti punito, diceva io a me stesso, dalla tua presunzione ! Ecco

même; voilà ce que l'on gagne à vouloir faire le missionnaire sans en avoir la sainteté. »

Un jour je me décidai à lui écrire ces mots :

« Je me suis efforcé jusqu'ici d'appeler votre attention sur d'autres sujets, et vous m'écrivez toujours des choses qui, je vous l'ai dit franchement, me déplaisent. S'il vous est agréable que nous parlions d'objets plus dignes, nous continuerons notre correspondance; autrement, touchons-nous la main, et que chacun reste de son côté. »

Je fus deux jours sans réponse, et d'abord je m'en réjouis. « O solitude bénie! m'écriai-je, combien tu es moins amère qu'un entretien sans accord et sans noblesse! Au lieu de me tourmenter à lire d'impudiques récits, au lieu de me fatiguer à leur opposer inutilement l'expression de sentiments qui honorent l'humanité, je recommencerai à m'entretenir avec Dieu, avec le cher souvenir de ma famille et de mes véritables amis. Je me remettrai à lire plus souvent ma *Bible*, à écrire mes pensées sur la table, pour étudier le fond de mon cœur et chercher à l'améliorer, à goûter les douceurs d'une innocente mé-

ciò che si guadagna a voler fare il missionario senza la santità da ciò! »

Un giorno mi risolsi a scrivergli queste parole :

« Mi sono sforzato finora di chiamarvi ad altri soggetti, e voi mi mandate sempre novelle, che vi dissi schiettamente dispiacermi. Se v'aggrada che favelliamo di cose più degne, continueremo la corrispondenza; altrimenti tocchiamoci la mano, e ciascuno se ne stia con sè. »

Fui per due giorni senza risposta, e dapprima negioii. « Oh benedetta solitudine! andava sclamando, quanto meno amara tu sei d'una conversazione inarmonica e snobilitante! Invece di crucciarmi leggendo impudenze, invece di faticarmi invano ad oppor loro l'espressione di aneliti che onorino l'umanità, tornerò a conversare con Dio, colle care memorie della mia famiglia e de' miei veri amici. Tornerò a leggere maggiormente la Bibbia, a scrivere i miei pensieri sulla tavola, studiando il fondo del mio cuore, e procacciando di migliorarlo, a gustare le dolcezze d'una

lancolie, mille fois préférable à des images joyeuses et perverses. »

Toutes les fois que Tremerello entrait dans ma prison, il me disait : « Je n'ai pas encore de réponse.

— C'est bien, » lui répondais-je.

Le troisième jour, il me dit : « M. N*** est un peu malade.

— Qu'a-t-il donc ?

— Il ne le dit pas, mais il est toujours étendu sur son lit, il ne mange ni ne boit, et est de mauvaise humeur. »

Je fus ému à l'idée qu'il souffrait sans avoir personne pour l'encourager.

Ces paroles s'échappèrent de mes lèvres, ou plutôt de mon cœur : « Je lui écrirai deux lignes.

— Je les porterai ce soir, » dit Tremerello ; et il s'en alla.

J'éprouvais quelque embarras en m'approchant de ma table. « Fais-je bien de reprendre cette correspondance ? Tout à l'heure, ne bénissais-je pas ma solitude comme un trésor retrouvé ? Quelle inconstance est donc la

melanconia innocente, mille volte preferibili ad immagini liete ed inique. »

Tutte le volte che Tremerello entrava nel mio carcere, mi diceva : « Non ho ancora risposta.

— Va bene, » rispondeva io.

— Il terzo giorno mi disse : « Il signor N. N, è mezzo ammalato.

— Che ha ?

— Non lo dice, ma è sempre steso sul letto, non mangia, non bee, ed è di mal umore. »

Mi commossi, pensando ch' egli pativa e non aveva alcuno che lo confortasse.

Mi sfuggì dalle labbra, o piuttosto dal cuore : « Gli scriverò due righe.

— Le porterò stasera, » disse Tremerello ; e se ne andò.

Io era alquanto imbarazzato, mettendomi al tavolino. « Fo io bene a ripigliare il carteggio ? Non benediceva io dianzi la solitudine come un tesoro riacquistato ? Che incostanza è dunque la mia ! Eppure quell'

mienne! Et cependant cet infortuné ne mange pas, ne boit pas; sûrement il est malade. Est-ce le moment de l'abandonner? Mon dernier billet avait de l'aigreur, il aura contribué à l'affliger. Peut-être qu'en dépit de nos diverses manières de voir, il n'aurait jamais rompu notre amitié. Mon billet lui aura semblé plus malveillant qu'il ne l'était; il l'aura pris pour une rupture absolue et méprisante. »

## CHAPITRE XLI.

J'écrivis en ces termes :

« J'apprends que vous n'êtes pas bien, et j'en suis vivement affligé. Je voudrais de tout mon cœur être près de vous, et pouvoir vous rendre tous les soins de l'amitié. J'espère que le dérangement de votre santé aura été, depuis trois jours, la seule cause de votre silence : ne vous seriez-vous pas offensé de mon dernier billet? Je l'ai écrit, je vous l'assure, sans la moindre malveillance, et dans le seul but de vous amener à des sujets d'entretiens plus sérieux. Si vous n'êtes pas en état d'écrire, envoyez-moi

infelice non mangia, non bee; sicuramente è ammalato. È questo il momento d'abbandonarlo? L'ultimo mio viglietto era aspro : avrà contribuito ad affliggerlo. Forse ad onta dei nostri diversi modi di sentire, ei non avrebbe mai disciolta la nostra amicizia. Il mio viglietto gli sarà sembrato più malevolo che non era; ei l'avrà preso per un assoluto sprezzante congedo. »

### CAPO XLI.

Scrissi così :

« Sento che non istate bene, e me ne duole vivamente. Vorrei di tutto cuore esservi vicino, e prestarvi tutti gli uffici d'amico. Spero che la vostra poco buona salute sarà stata l'unico motivo del vostro silenzio da tre giorni in qua. Non vi sareste già offeso del mio viglietto dell'altro dì? Lo scrissi, v'assicuro, senza la minima malevolenza, e col solo scopo di trarvi a più serii soggetti di ragionamento. Se lo scrivere vi fa male,

seulement, avec exactitude, des nouvelles de votre santé : je vous écrirai chaque jour quelque petite chose pour vous distraire, et vous faire souvenir que je vous veux du bien. »

Jamais je ne me serais attendu à la lettre qu'il me répondit. Elle commençait ainsi : « Je te retire mon amitié ; si tu ne sais que faire de la mienne, moi je ne sais que faire de la tienne. Je ne suis pas homme à pardonner les offenses; jamais je ne reviens quand une fois j'ai été repoussé. Me sachant malade, tu te rapproches hypocritement de moi, dans l'espoir que la maladie, affaiblissant mon esprit, me disposera à écouter tes sermons... » Et il continuait sur le même ton, m'injuriant avec violence, me raillant, et tournant en dérision tout ce que je lui avais dit sur la religion et sur la morale; protestant de vivre et de mourir toujours le même, c'est-à-dire dans la plus grande haine et le plus grand mépris pour toute philosophie différente de la sienne.

Je restai stupéfait.

« Les belles conversions que je fais! m'écriai-je avec

mandatemi soltanto nuove esatte della vostra salute : io vi scriverò ogni giorno qualcosetta per distrarvi, e perchè vi sovvenga che vi voglio bene. »

Non mi sarei mai aspettato la lettera ch' ei mi rispose. Cominciava così :

« Ti disdico l' amicizia ; se non sai che fare della mia, io non so che fare della tua. Non sono uomo che perdoni offese, non uomo che rigettato una volta, ritorni. Perchè mi sai infermo, ti riaccosti ipocritamente a me, sperando che la malattia indebolisca il mio spirito, e mi tragga ad ascoltare le tue prediche... » E andava innanzi di questo modo : vituperandomi con violenza, schernendomi, ponendo in caricatura tutto ciò ch' io gli avea detto di religione e di morale, protestando di vivere e di morire sempre lo stesso, cioè col più grand' odio e col più gran disprezzo contro tutte le filosofie diverse dalla sua.

Restai sbalordito.

« Le belle conversioni ch' io fo, dicev' io con dolore ed inorridendo.—

douleur et en frissonnant. Dieu m'est témoin de la pureté de mes intentions! Non, ces injures, je ne les ai pas méritées!... Eh bien! patience, c'est une déception de plus. Que cet insensé reste ce qu'il est, s'il lui plaît de se croire offensé, pour se donner le plaisir de ne point pardonner! Je ne suis pas obligé de faire plus que je n'ai fait. »

Toutefois, au bout de quelques jours mon indignation se calma, et je pensai que cette lettre furibonde pouvait avoir été le fruit d'une exaltation passagère. « Peut-être déjà en est-il honteux, me disais-je; mais il est trop altier pour confesser son tort. Maintenant qu'il a eu le temps de se calmer, ne ferais-je pas une action généreuse en lui écrivant de nouveau? »

Il m'en coûtait beaucoup de faire un tel sacrifice d'amour-propre, mais je le fis. Celui qui s'humilie dans un but qui n'a rien de vil ne se dégrade pas, quelque injuste mépris qui lui en revienne.

J'eus pour réponse une lettre moins violente, mais non moins injurieuse. L'implacable me disait qu'il admirait ma modération évangélique.

Dio m'è testimonio se le mie intenzioni non erano pure! — No, queste ingiurie non le ho meritate! — Ebbene, pazienza; è un disinganno di più. Tal sia di colui, se s'immagina offese, per aver la volutà di non perdonarle! Più di quel che ho fatto non sono obbligato di fare. »

Tuttavia, dopo alcuni giorni, il mio sdegno si mitigò, e pensai che una lettera frenetica poteva essere stata frutto d'un esaltamento non durevole. « Forse ei già se ne vergogna, diceva io, ma è troppo altero di confessare il suo torto. Non sarebbe opera generosa, or ch'egli ha avuto tempo di calmarsi, lo scrivergli ancora? »

Mi costava assai far tanto sacrificio d'amor proprio, ma lo feci. Chi s'umilia senza bassi fini, non si degrada, qualunque ingiusto spregio gliene torni.

Ebbi per risposta una lettera meno violen'a, ma non meno insultante. L'implacato mi diceva ch'egli ammirava la mia evangelica moderazione.

« Reprenons donc, ajoutait-il, notre correspondance ; mais parlons plus clairement. Nous ne nous aimons pas. Nous nous écrirons chacun pour nous amuser, jetant librement sur le papier tout ce qui nous passera par la tête : vous, vos rêves séraphiques, moi, mes blasphèmes ; vous, vos extases sur la dignité de l'homme et de la femme, moi, le récit ingénu de mes profanations ; espérant tous deux, vous, de me convertir, moi, d'opérer votre conversion. Répondez-moi si ce pacte vous convient. »

Je répondis : « Ce que vous me proposez n'est pas un pacte, c'est une dérision. J'étais plein de bonne volonté pour vous. Ma conscience ne m'oblige plus maintenant que de vous souhaiter toutes sortes de félicités pour cette vie et pour l'autre. »

Ainsi finirent mes relations clandestines avec cet homme... qui sait? peut-être moins méchant qu'aigri par le malheur, et exaspéré par le désespoir.

« Or dunque ripigliamo pure, proseguiva egli, la nostra corrispondenza ; ma parliamo chiaro. Noi non ci amiamo. Ci scriveremo per trastullare ciascuno se stesso, mettendo sulla carta liberamente tutto ciò che ci viene in capo : voi le vostre immaginazioni seraficbe ed io le mie bestemmie ; voi le vostre estasi sulla dignità dell'uomo e della donna, io l'ingenuo racconto delle mie profanazioni ; sperando io di convertir voi, e voi di convertir me. Rispondetemi, se vi piaccia il patto. »

Risposi : « Il vostro non è un patto, ma uno scherno. Abbondai in buon volere con voi. La coscienza non mi obbliga più ad altro, che ad augurarvi tutte le felicità per questa e per l'altra vita. »

Così finì la mia clandestina relazione con quell'uomo — chi sa? — forse più inasprito dalla sventura e delirante per disperazione, che malvagio.

## CHAPITRE XLII.

Je bénis encore une fois sincèrement ma solitude, et pendant quelque temps mes jours se passèrent de nouveau sans aventures.

L'été finit, et dans la seconde moitié de septembre la chaleur diminua. Octobre vint; je me réjouissais alors d'avoir une chambre qui devait être bonne pendant l'hiver; mais voilà qu'un matin le geôlier me dit avoir ordre de me changer de prison.

« Et où allons-nous?

— A quelques pas, dans une chambre plus fraîche.

— Et pourquoi n'y avoir pas pensé quand je mourais de chaleur, quand l'air était plein de cousins et mon lit couvert de punaises?

— L'ordre n'est pas venu plus tôt.

— Patience! allons. »

Quoique j'eusse beaucoup souffert dans cette prison, il m'était pénible de la quitter, non seulement parcequ'elle devait être excellente dans la saison froide, mais pour mille autres raisons encore. J'y avais d'abord ces four-

### CAPO XLII.

Benedissi un' altra volta davvero la solitudine, ed i miei giorni passarono di nuovo per alcun tempo senza vicende.

Finì la state; nell' ultima metà di settembre il caldo scemava. Ottobre venne; io m' allegrava allora d' avere una stanza che nel verno doveva esser buona. Ecco una mattina il custode che mi dice, avere ordine di mutarmi di carcere.

« E dove si va?

— A pochi passi, in una camera più fresca.

— E perchè non pensarci quand' io moriva dal caldo, e l' aria era tutta zanzare ed il letto era tutto cimici?

— Il comando non è venuto prima.

— Pazienza, andiamo. »

Bench' io avessi assai patito in quel carcere, mi dolse di lasciarlo; non soltanto nella fredda stagione doveva essere ottimo, ma per tanti perchè.

mis que j'aimais, et que je nourrissais avec une sollicitude, je dirais presque paternelle, si l'expression n'était pas ridicule. Depuis quelques jours, cette chère araignée dont j'ai déja parlé avait émigré, je ne sais pourquoi; mais je me disais : « Qui sait si elle ne se souviendra pas de moi, et si elle ne reviendra pas? Et maintenant que je m'en vais, si elle revient, elle trouvera la prison vide; ou si elle y trouve quelque nouvel hôte, ce sera peut-être un ennemi des araignées, qui, avec sa pantoufle, enlèvera cette belle toile et écrasera la pauvre bête. Cette prison, d'ailleurs, n'a-t-elle pas été embellie par la pitié de Zanze? C'est à cette fenêtre qu'elle s'appuyait si souvent, et laissait tomber généreusement des miettes de gâteau pour mes fourmis. C'est ici qu'elle avait coutume de s'asseoir; c'est là qu'elle contait telle chose, là telle autre; c'est là que, penchée sur ma table, elle laissait couler ses larmes... »

La chambre où l'on me mit était aussi sous les plombs; mais elle avait deux croisées, l'une au nord, l'autre au couchant : séjour de rhumes perpétuels et d'un froid horrible pendant les mois rigoureux.

Io v'avea quelle formiche, ch'io amava e nutriva con sollecitudine, se non fosse espressione ridicola, direi quasi paterna. Da pochi giorni quel caro ragno di cui parlai era, non so per qual motivo, emigrato; ma io diceva : « Chi sa che non si ricordi di me e non ritorni? » Ed or che me ne vado ritornerà forse e troverà la prigione vota, o se vi sarà qualch' altro ospite, potrebb' essere un nemico de' ragni, e raschiar giù colla pantoffola quella bella tela, e schiacciare la povera bestia! Inoltre quella trista prigione non m'era stata abbellita dalla pietà della Zanze? A quella finestra s'appoggiava si spesso, e lasciava cadere generosamente i bricioli de' *buzzolai* alle mie formiche. Lì solea sedere; quì mi fece il tal racconto; qui il tal altro; là s'inclinava sul mio tavolino e le sue lagrime vi grondarono! »

Il luogo ove mi posero era pur sotto i piombi ma a tramontana e ponente, con due finestre, una di quà l'altra di là; soggiorno di perpetui raffreddori, e d'orribile ghiaccio ne' mesi rigidi.

La fenêtre exposée au couchant était fort grande ; celle du nord, petite, très élevée, et placée au-dessus de mon lit.

Je me mis d'abord à la première, et je vis qu'elle donnait sur le palais du patriarche. D'autres prisons voisines de la mienne occupaient, à droite, une aile de peu d'étendue, et un prolongement d'édifice qui était en face de moi, et où se trouvaient deux prisons l'une au-dessus de l'autre. Celle d'en bas avait une énorme fenêtre, à travers laquelle je voyais se promener, dans l'intérieur, un homme très bien vêtu.

C'était M. Caporali de Cesena. Il m'aperçut, me fit quelques signes, et nous nous dîmes nos noms.

Je voulus examiner ensuite où donnait mon autre croisée ; et ayant posé ma table sur le lit, et sur la table une chaise, je grimpai dessus, et me vis de niveau avec une partie du toit du palais, au-delà duquel apparaissait une bonne partie de la ville et de la lagune.

Je demeurai à contempler cette belle vue, et, entendant ouvrir ma porte, je ne bougeai pas. C'était le geôlier, qui, me voyant grimpé si haut, et oubliant que je ne pou-

La finestra a ponente era grandissima ; quella a tramontana era piccola ed alta, al di sopra del mio letto.

M' affacciai prima a quella, e vidi che metteva verso il palazzo del patriarca. Altre prigioni erano presso la mia, in un' ala di poca estensione a destra, ed in uno sporgimento di fabbricato, che mi stava dirimpetto. In quello sporgimento stavano due carceri, una sull' altra. La inferiore aveva un finestrone enorme, pel quale io vedea dentro passeggiare un uomo signorilmente vestito. Era il signor Caporali di Cesena. Questi mi vide, mi fece qualche segno, e ci dicemmo i nostri nomi.

Volli quindi esaminare dove guardasse l' altra mia finestra. Posi il tavolino sul letto e sul tavolino una sedia, m' arrampicai sopra, e vidi essere a livello d' una parte del tetto del palazzo. Al di là del palazzo appariva un bel tratto della città e della laguna.

Mi fermai a considerare quella bella veduta, e udendo che s' apriva la porta, non mi mossi. Era il custode, il quale, scorgendomi lassù arram-

vais passer, comme une souris, à travers les barreaux, s'imagina que je tentais de m'évader. Dans le premier moment de son trouble, et en dépit d'une sciatique qui le tourmentait, il sauta sur le lit, me saisit par les jambes, et se mit à crier comme un aigle.

« Mais, lui dis-je, ne voyez-vous pas, étourdi, que ces barreaux m'empêchent de fuir? Ne comprenez-vous pas que je suis monté ici par pure curiosité?

— Je vois, monsieur, je vois... je comprends... Mais descendez, vous dis-je, descendez; ce sont des tentatives de fuir. »

Il fallut descendre, et j'en ris.

## CHAPITRE XLIII.

Je reconnus, aux fenêtres des prisons latérales, six autres détenus pour cause politique.

Ainsi donc, au moment où je me disposais à une solitude plus grande que par le passé, je me trouvai dans une espèce de monde. Je m'en affligeai d'abord, soit que le long isolement dans lequel j'avais vécu m'eût déjà

picato, dimenticò ch' io non poteva passare come un sorcio attraverso le sbarre, pensò ch' io tentassi di fuggire, e nel rapido istante del suo turbamento saltò sul letto, ad onta d' una sciatica che lo tormentava, e m' afferrò per le gambe, gridando come un' aquila.

« Ma non vedete, gli dissi, o smemorato, che non si può fuggire per causa di queste sbarre? Non capite che salii per sola curiosità?

— *Vedo, sior, vedo, capisco; ma la cali giù, le digo, la cali; queste le son tentazion de scappar.* »

E mi convenne discendere, e ridere.

## CAPO XLIII.

Alle finestre delle prigioni laterali, conobbi sei altri detenuti per cose politiche.

Ecco dunque ch^e, mentre io mi disponeva ad una solitudine maggiore che in passato, io mi trovo in una specie di mondo. A principio m' increbbe, sia che il lungo vivere romito avesse già fatta alquanto insocie-

rendu le caractère peu sociable, soit que la fâcheuse issue de mes rapports avec Julien m'eût rendu défiant.

Les courts entretiens que nous eûmes ensemble, tant par signes que de vive voix, ne tardèrent pas cependant à me paraître un bienfait, sinon propre à m'exciter à la joie, du moins à me distraire. Je ne parlai jamais à personne de mes relations avec Julien. Nous nous étions mutuellement promis sur l'honneur que ce secret resterait enseveli en nous. Si j'en parle dans ces pages, c'est parceque ceux qui les liront, quels qu'ils soient, ne pourront deviner lequel, de tant d'infortunés enfermés dans ces prisons, prenait le nom de Julien.

A cette nouvelle connaissance avec des compagnons de captivité s'en joignit une autre, qui me fut aussi bien douce.

De ma grande fenêtre, je voyais, au-delà du prolongement des prisons qui était en face de moi, une longue file de toits surmontés de cheminées, de belvédères, de clochers, de coupoles, qui allait se perdre dans la perspective de la mer et du ciel. Dans la maison la plus voi-

vole l'indole mia, sia che il dispiacente esito della mia conoscenza con Giuliano mi rendesse diffidente.

Nondimeno quel poco di conversazione che prendemmo a fare, parte a voce e parte a segni, parvemi in breve un beneficio, se non come stimolo ad allegrezza, almeno come divagamento. Della mia relazione con Giuliano non feci motto con alcuno. C'eravamo e egli ed io dato parola d'onore, che il secreto resterebbe sepolto in noi. Se ne favello in queste carte, egli è perchè, sotto gli occhi di chiunque andassero, gli sarebbe impossibile indovinare, chi, di tanti che giacevano in quelle carceri, fosse Giuliano.

Alle nuove mentovate conoscenze di concaptivi s'aggiunse un'altra che mi fu pure dolcissima.

Dalla finestra grande io vedeva, oltre lo sporgimento di carceri che mi stava in faccia, una estensione di tetti, ornata di cammini, d'altane, di campanili, di cupole, la quale andava a perdersi colla prospettiva del mare e del cielo. Nella casa più vicina a me, ch'era un'ala del patriar-

sine de moi, laquelle formait une aile du patriarcat, habitait une bonne famille, qui acquit des droits à ma reconnaissance en me témoignant par ses saluts la pitié que je lui inspirais. Un salut, une parole d'amour aux malheureux, c'est une grande charité!

D'une fenêtre de cette maison, un enfant de neuf à dix ans commença d'abord à élever ses petites mains vers moi, et je l'entendis s'écrier :

« Maman! maman! on a mis quelqu'un là-haut, dans *les plombs*. Pauvre prisonnier! qui es-tu?

— Je suis Silvio Pellico, » répondis-je.

Un autre enfant un peu plus grand que celui-là accourut aussi à la croisée, et s'écria :

« Tu es Silvio Pellico?

— Oui; et vous, chers enfants?

— Moi je m'appelle Antonio S***, et mon frère, Giuseppe. »

Puis il se retourna, et dit : « Que dois-je encore lui demander? »

Une dame, que je supposai être leur mère, et qui se cachait à moitié, suggérait à ces chers enfants de douces

cato, abitava una buona famiglia, che acquistò diritti alla mia riconoscenza, mostrandomi coi suoi saluti la pietà ch' io le ispirava. Un saluto, una parola d' amore agl' infelici, è una gran carità!

Cominciò colà da una finestra ad alzare le sue manine verso me un ragazzetto di nove o dieci anni, e l' intesi gridare :

« Mamma, mamma, han posto qualch duno lassù ne' piombi. O povero prigioniero, chi sei?

— Io sono Silvio Pellico, » risposi.

Un altro ragazzo più grandicello corse anche egli alla finestra, e gridò :

« Tu sei Silvio Pellico?

— Sì; e voi, cari fanciulli?

— Io mi ch amo Antonio S...., e mio fratello Giuseppe. »

Poi si voltava indietro, e diceva : « Che cos' altra debbo dimandargli? »

Ed una donna, che suppongo essere stata lor madre, e stava mezzo

paroles qu'ils me redisaient, et moi je les remerciais avec la plus vive tendresse.

Ces conversations étaient peu de chose, et il ne fallait pas en abuser, de peur de faire crier le geôlier; mais chaque jour elles recommençaient, à ma grande joie, le matin, à midi et le soir. Lorsqu'on allumait les flambeaux, la dame fermait la croisée, et les enfants me criaient : « Bonne nuit, Silvio ! » Elle aussi, enhardie par l'obscurité, répétait d'une voix émue : « Bonne nuit, Silvio ! Courage ! »

Quand ces enfants étaient à déjeuner ou à goûter, ils me disaient : « Oh ! si nous pouvions te donner de notre café au lait ! oh ! si nous pouvions te donner de nos gâteaux ! Le jour où on te rendra ta liberté, souviens-toi de venir nous voir ! Nous te donnerons des gâteaux bien bons, bien chauds, et tant de baisers ! »

## CHAPITRE XLIV.

Le mois d'octobre ramenait le plus triste de mes anniversaires. C'était le 13 de ce mois que, l'année précé-

nascosta, suggeriva parole gentili a que' cari figliuoli, ed essi le diceano, ed io ne li ringraziava colla più viva tenerezza.

Quelle conversazioni erano piccola cosa, e non bisognava abusarne, per non far gridare il custode, ma ogni giorno ripetevansi con mia grande consolazione, all' alba, a mezzodì e a sera. Quando accendevano il lume, quella donna chiudea la finestra : i fanciulli gridavano : « Buona notte, Sivio ! » ed ella, fatta coraggiosa dall' oscurità, ripetea con voce commossa : « Buona notte, Silvio ! Coraggio ! »

Quando que' fanciulli faceano colezione o merenda, mi diceano : « Oh se potessimo darti del nostro caffè e latte ! Oh se potessimo darti dei nostri *buzzolai* ! Il giorno che andrai in libertà, sovvengati di venirci a vedere ! Ti daremo dei *buzzolai* belli e caldi, e tanti baci ! »

### CAPO XLIV.

Il mese d' ottobre era la ricorrenza del più brutto de' miei anniversarii. Io era stato arrestato il 13 di esso mese dell' anno antecedente. Parecchie

dente, j'avais été arrêté, et ce même mois me retraçait encore d'autres souvenirs non moins douloureux : deux ans auparavant, en octobre, un homme de mérite, que j'honorais beaucoup, s'était noyé par accident dans le Tésin ; trois années avant, encore en octobre, Odoard Briche, jeune homme que j'aimais presque autant que s'il eût été mon fils, s'était involontairement tué d'un coup de fusil ; et, dans ma première jeunesse, toujours en octobre, j'avais été frappé d'une autre grande affliction.

Quoique je ne fusse pas superstitieux, le fatal concours des pénibles souvenirs que m'offrait ce même mois m'inspirait une profonde tristesse.

Quand je causais, de ma fenêtre, avec ces enfants ou avec mes compagnons de captivité, je feignais d'être enjoué ; mais à peine rentré dans mon antre, un poids indicible de douleur retombait sur mon ame.

Je prenais la plume pour composer quelques vers ou pour me livrer à quelque autre occupation littéraire, et une force irrésistible semblait me contraindre à écrire tout autre chose. Eh ! quoi donc? De longues lettres que je ne pouvais envoyer, de longues lettres à ma chère fa-

tristi memorie mi ricorrevano inoltre in quel mese. Due anni prima, in ottobre, s' era per funesto accidente annegato nel Ticino un valentuomo ch' io molto onorava. Tre anni prima, in ottobre, s' era involontariamente ucciso con uno schioppo Odoardo Briche, giovinetto ch' io amava buasi fosse stato mio figlio. A' tempi della mia prima gioventù, in ottobre, un' altra grave afflizione m' avea colpito.

Bench' io non sia superstizioso, il rincontrarsi fatalmente in quel mese ricordanze così infelici, mi rendea tristissimo.

Favellando della finestra con que' fanciulli e co' miei concaptivi, io mi fingea lieto, ma appena rientrato nel mio antro, un peso inenarrabile di dolore mi piombava sull' anima.

Prendea la penna per comporre qualche verso o per attendere ad altra cosa letteraria, ed una forza irresistibile parea costringermi a scrivere tutt' altro. Che? lunghe lettere ch' io non poteva mandare; lunghe let-

mille, dans lesquelles j'épanchais tout mon cœur. Je les écrivais sur la table, puis je la raclais. C'étaient de vives expressions de tendresse, des souvenirs de la félicité dont j'avais joui auprès de mes parents, de mes frères, de mes sœurs, si indulgents, si affectueux. Le desir que j'éprouvais de les voir m'inspirait une foule de choses passionnées. Après avoir écrit des heures entières, il me restait toujours d'autres sentiments à exprimer.

C'était, sous une nouvelle forme, recommencer ma biographie et me faire illusion, en me retraçant l'image du passé et en arrêtant forcément mes regards sur un temps heureux qui n'était plus. Mais que de fois, grand Dieu, après avoir retracé dans un tableau animé un des traits du plus heureux temps de ma vie, après avoir enivré mon imagination au point de me croire avec les personnes à qui je parlais, me rappelant soudain le présent, je laissais tomber ma plume et je frissonnais d'horreur! Ces moments étaient véritablement affreux. Déja, autrefois, j'en avais éprouvé le tourment, mais jamais avec des convulsions semblables à celles qui venaient alors m'assaillir.

tere alla mia cara famiglia, nelle quali io versava tutto il mio cuore. Io le scriveva sul tavolino, e poi le raschiava. Erano calde espressioni di tenerezza, e rimembranze della felicità ch' io aveva goduto presso genitori, fratelli e sorelle così indulgenti, così amanti. Il desiderio ch' io sentiva di loro m' inspirava un' infinità di cose appassionate. Dopo avere scritto ore ed ore, mi restavano sempre altri sentimenti a svolgere.

Questo era, sotto una nuova forma, un ripetermi la mia biografia, ed illudermi ridipingendo il passato; un forzarmi a tener gli occhi sul tempo felice che non era più. Ma, oh Dio! quante volte, dopo aver rappresentato con animatissimo quadro un tratto della mia più bella vita, dopo avere inebbriata la fantasia fino a parermi ch' io fossi colle persone a cui parlava, mi ricordava repentinamente del presente, e mi cadea la penna ed inorridii! Momenti veramente spaventosi eran quelli! Aveali già provati altre volte, ma non mai con convulsioni pari a quelle che or m' assalivano.

J'attribuais ces convulsions et ces horribles angoisses à la trop grande exaltation de mes sentiments, provoquée par la forme épistolaire que je donnais à ces écrits, et à la pensée que j'avais eue de les adresser à des personnes si chères.

Je voulus faire autre chose, et je ne pus y parvenir. Je voulus du moins abandonner la forme épistolaire, et je ne le pus pas non plus. Dès que je prenais la plume et me mettais à écrire, c'était toujours une lettre pleine de tendresse et de douleur qui en résultait.

« Ne suis-je plus libre de ma volonté? me disais-je; cette nécessité de faire ce que je ne voudrais pas faire n'est-elle pas un véritable bouleversement de mon cerveau? Autrefois cela ne m'arrivait pas. Cela aurait pu s'expliquer dans les premiers temps de ma détention; mais maintenant que je suis habitué à la vie de prison, maintenant que mon imagination devrait s'être calmée sur tout, maintenant que je me suis tant nourri de réflexions philosophiques et religieuses, comment deviens-je l'esclave des aveugles desirs de mon cœur? comment suis-je enfant à ce point? Appliquons-nous à autre chose. »

Io attribuiva tali convulsioni e tali orribili angosce al troppo eccitamento degli affetti, a cagione della forma epistolare ch' io dava a quegli scritti, e del dirigerli a persone sì care.

Volli far altro, e non potea; volli abbandonare almeno la forma epistolare, e non potea. Presa la penna, e messomi a scrivere, ciò che ne risultava era sempre una lettera piena di tenerezza e di dolore.

« Non son io più libero del mio volere? andava dicendo. Questa necessità di fare ciò che non vorrei fare, è dessa uno stravolgimento del mio cervello? Ciò per l'addietro non m'accadeva. Sarebbe stata cosa spiegabile ne' primi tempi della mia detenzione; ma ora che sono naturato alla vita carceraria, ora che la fantasia dovrebbe essersi ca'mata su tutto, ora che mi son colanto nutrito di riflessioni filosofiche e religiose, come divento io schiavo delle cieche brame del cuore, e pargoleggio così? Applichiamoci ad altro. »

Je cherchais alors à prier, ou à m'enfoncer dans l'étude de la langue allemande. Vains efforts! je m'apercevais que c'était encore une lettre que j'écrivais!

## CHAPITRE XLV.

Un état pareil était une vraie maladie, je ne sais si je ne dois pas dire une sorte de somnambulisme. C'était sans doute l'effet d'une grande fatigue, occasionnée par les veilles et la tension d'esprit.

Le mal augmenta; mes nuits étaient constamment sans sommeil, et presque toujours j'avais de la fièvre. Vainement je cessai de prendre du café le soir : l'insomnie était la même.

Il me semblait qu'il y avait en moi deux hommes, l'un qui voulait continuellement écrire des lettres, et l'autre qui voulait faire autre chose. « Eh bien! dis-je, transigeons : écris encore des lettres, mais écris-les en allemand; du moins tu apprendras cette langue. »

J'écrivis dès lors tout en mauvais allemand, et je fis, en effet, quelques progrès dans cette étude.

Cercava allora di pregare, o d'opprimermi collo studio della lingua tedesca. Vano sforzo! Io m'accorgeva di tornar a scrivere un'altra lettera.

## CAPO XLV.

Simile stato era una vera malattia; non so se debba dire, una specie di sonnambulismo. Era senza dubbio effetto d'una grande stanchezza, operata dal pensare e dal vegliare.

Andò più oltre. Le mie notti divennero costantemente insonni e per lo più febbrili. Indarno cessai di prendere caffè la sera; l'insonnia era la stessa.

Mi pareva che in me fossero due uomini, uno che voleva sempre scriver lettere, e l'altro che voleva far altro. « Ebbene, diceva io, transigiamo, scrivi pur lettere, ma scrivile in tedesco; così impareremo quella lingua. »

Quindi in poi scrivea tutto in un cattivo tedesco. Per tal modo almeno feci qualche progresso in quello studio.

Le matin, après une longue veille, mon cerveau affaibli tombait dans une sorte d'assoupissement. Alors, dans mes songes, ou plutôt dans mon délire, je voyais mon père, ma mère, ou tout autre de ceux que j'aimais, se désespérer sur mon sort; j'entendais leurs lamentables sanglots, et aussitôt je m'éveillais épouvanté en sanglottant aussi.

Quelquefois, pendant ces songes de peu de durée, il me semblait entendre ma mère consoler les autres, venir avec eux dans ma prison, et m'adresser les plus saintes paroles sur le devoir de la résignation; et lorsque je me réjouissais le plus de son courage et de celui des autres, tout à coup elle fondait en larmes, et ils pleuraient tous avec elle. Personne ne pourrait dire quels étaient alors les déchirements de mon ame.

Pour échapper à de telles angoisses, j'essayai de ne plus me coucher. Je conservais mon flambeau allumé pendant toute la nuit, et je restais à ma table, à lire et à écrire. Mais, quoi! il venait un moment où, bien que parfaitement éveillé, je lisais sans rien comprendre, et où ma tête n'avait absolument plus la force d'enfanter

Il mattino, dopo lunga veglia, il cervello spossato cadeva in qualche sopore. Allora sognava, o piuttosto delirava, di vedere il padre, la madre o altro mio caro disperarsi sul mio destino. Udiva di loro i più miserandi singhiozzi, e tosto mi destava singhiozzando e spaventato.

Talvolta in que' brevissimi sogni, sembravami d' udire la madre consolare gli altri, entrando con essi nel mio carcere, e volgermi le più sante parole sul dovere della rassegnazione; e, quand' io più mi rallegrava del suo coraggio e del coraggio degli altri, ella prorompeva improvvisamente in lagrime, e tutti piangevano. Niuno può dire quali strazii fossero allora quelli all' anima mia.

Per uscire di tanta miseria, provai di non andare più affatto a letto. Teneva acceso il lume l' intera notte, e stava al tavolino a leggere e scrivere. Ma che? Veniva il momento ch' io leggeva destissimo, ma senza capir nulla, e che assolutamente la testa più non mi reggeva a comporre

une idée. Alors je me mettais à copier ; mais je copiais en songeant à tout autre chose qu'à ce que j'écrivais ; je songeais à mes afflictions.

Et cependant, si je me couchais, c'était pis encore. Je ne trouvais aucune position supportable ; une agitation convulsive me forçait de me lever ; ou, si je dormais un peu, ces songes désespérants me faisaient plus de mal que de veiller.

Mes prières étaient arides, et néanmoins je les répétais souvent. Ce n'étaient pas d'abondantes paroles, mais une invocation à Dieu, à ce Dieu fait homme, et qui a éprouvé toutes les douleurs humaines.

Pendant ces nuits horribles, mon imagination s'exaltait quelquefois à tel point, que, tout éveillé, il me semblait entendre dans ma prison tantôt des gémissements, tantôt des rires étouffés. Depuis mon enfance, je n'avais jamais cru aux sorcières ni aux esprits, et maintenant ces rires et ces gémissements m'épouvantaient ; je ne savais comment me les expliquer ; j'étais forcé de douter si je n'étais pas le jouet de quelque puissance inconnue et malfaisante.

pensieri. Allora io copiava qualche cosa, ma copiava ruminando tutt' altro che ciò ch' io scriveva, ruminando le mie afflizioni.

Eppure s' io andava a letto, era peggio. Niuna posizione m' era tollerabile; giacendo, m' agitava convulso, e conveniva alzarmi. Ovvero se alquanto dormiva, que' disperanti sogni mi faceano più male del vegliare.

Le mie preci erano aride, e nondimeno io le ripeteva sovente, non con lungo orare di parole, ma invocando Dio, Dio unito all' uomo ed esperto degli umani dolori !

In quelle orrende notti, l' immaginativa mi s' esaltava talora in guisa, che pareami, sebbene svegliato, or d' udir gemiti nel mio carcere, or d' udir risa soffocate. Dall' infanzia in poi, non era mai stato credulo a streghe e folletti, ed or quelle risa e que' gemiti mi atterrivano, e non sapea come spiegar ciò, ed era costretto a dubitare s' io non fossi ludibrio d' incognite maligne potenze.

Plusieurs fois je pris la lumière en tremblant, et je regardai si personne n'était caché sous mon lit pour se jouer de moi ; plusieurs fois aussi j'eus l'idée qu'on m'avait enlevé de ma première chambre pour me transporter dans celle-ci, parcequ'il s'y trouvait quelque trappe, ou quelque ouverture secrète dans les murs, d'où mes sbires épiaient tout ce que je faisais, et s'amusaient cruellement à m'épouvanter.

Quand j'étais à ma table, tantôt il me semblait que quelqu'un me tirait par mon habit, tantôt que l'on poussait un livre, qui tombait à terre ; tantôt aussi je croyais qu'une personne, derrière moi, soufflait ma lumière pour qu'elle s'éteignît. Me levant alors précipitamment, je regardais autour de moi, je me promenais avec défiance, et me demandais à moi-même si j'étais fou ou dans mon bon sens ; car au milieu de tout ce que je voyais, de tout ce que j'éprouvais, je ne savais plus distinguer la réalité de l'illusion, et je m'écriais avec angoisse :

« *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* »

Più volte presi tremando il lume, e guardai se v'era alcuno sotto il letto che mi beffasse. Più volte mi venne il dubbio, che m'avessero tolto dalla prima stanza e trasportato in questa, perchè ivi fosse qualche trabocchello, ovvero nelle pareti qualche secreta apertura, donde i miei sgherri spiassero tutto ciò ch'io faceva, e si divertissero crudelmente a spaventarmi.

Stando al tavolino, or pareami che alcuno mi tirasse pel vestito, or che fosse data una spinta ad un libro, il quale cadeva a terra, or che una persona dietro me soffiasse nel lume per ispegnerlo. Allora io balzava in piedi, guardava intorno, passeggiava con diffidenza, e chiedeva a me stesso, s'io fossi impazzato od in senno. Non sapea più, che cosa, di ciò ch'io vedeva e sentiva, fosse realtà od illusione : e esclamava con angoscia :

« *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* »

## CHAPITRE XLVI.

Une fois, m'étant mis au lit un peu avant l'aurore, je crus être parfaitement sûr d'avoir placé mon mouchoir sous mon traversin. Après un moment d'assoupissement, je m'éveillai comme de coutume, et il me sembla qu'on m'étranglait. Je sentis mon cou étroitement enveloppé. Chose étrange! il était enveloppé avec mon mouchoir, fortement attaché par plusieurs nœuds. J'aurais juré n'avoir pas fait ces nœuds, ni avoir touché mon mouchoir depuis que je l'avais mis sous mon traversin. Il fallait que je l'eusse fait en rêvant ou dans un accès de délire, sans en avoir gardé aucune souvenance; mais je ne pouvais le croire, et depuis ce moment je craignais chaque nuit d'être étranglé.

Je comprends combien de pareils égarements d'esprit doivent paraître ridicules aux autres; mais pour moi, qui les éprouvais, ils me faisaient tant de mal, que j'en frémis encore.

Ces terreurs s'évanouissaient chaque matin, et tant que durait la lumière du jour, je me sentais l'ame si bien raf-

## CAPO XLVI.

Una volta andato a letto, alquanto prima dell' alba, mi parve d' avere la più gran certezza d' aver messo il fazzoletto sotto il capezzale. Dopo un momento di sopore mi destai al solito, e mi sembrava che mi strangolassero. Sento d' avere il collo strettamente avvolto. Cosa strana! Era avvolto col mio fazzoletto, legato forte a' più nodi. Avrei giurato di non aver fatto que' nodi, di non aver toccato il fazzoletto, dacchè l' avea messo sotto il capezzale. Convien ch' io avessi operato sognando o delirando, senza più serbarne alcuna memoria; ma non potea crederlo; e d' allora in poi, stava in sospetto ogni notte d' essere strangolato.

Capisco quanto simili vaneggiamenti debbano essere ridicoli altrui, ma a me che li provai faceano tal male, che ne raccapriccio ancora.

Si dileguavano ogni mattino; e finchè durava la luce del dì, io mi sen-

fermie contre elles, qu'il me semblait impossible que je pusse encore en être atteint; mais, au coucher du soleil, je recommençais à frissonner, et chaque nuit ramenait les affreuses extravagances de la nuit précédente.

Plus j'étais faible dans les ténèbres, plus je faisais d'efforts, pendant le jour, pour paraître gai dans mes entretiens avec mes compagnons, avec les deux enfants du Patriarcat et avec mes geôliers. Personne, en m'entendant plaisanter comme je le faisais, n'aurait pu s'imaginer que je fusse en proie à une si déplorable infirmité. J'espérais me raffermir par ces efforts; mais ils ne me servaient à rien. Ces visions nocturnes, que, dans le jour, je traitais de folies, redevenaient, le soir, d'épouvantables réalités.

Si je l'eusse osé, j'aurais supplié la commission de me changer de chambre; mais je ne pus jamais prendre sur moi d'en parler, craignant de faire rire à mes dépens.

Tous les raisonnements, toutes les résolutions, toutes les études et toutes les prières étant inutiles, l'idée affreuse

tiva l' animo così rinfrancato contro que' terrori, che mi sembrava impossibile di doverli mai più patire. Ma al tramonto del sole io cominciava a rabbrividire, e ciascuna notte riconduceva le brutte stravaganze della precedente.

Quanto maggiore era la mia debolezza nelle tenebre, tanto maggiori erano i miei sforzi durante il giorno, per mostrarmi allegro ne' colloquii co' compagni, co' due ragazzi del patriarcato, e co' miei carcerieri. Nessuno, udendomi scherzare com' io faceva, si sarebbe immaginata la misera infermità ch' io soffriva. Sperava con quegli sforzi di rinvigorirmi; ed a nulla giovavano. Quelle apparenze notturne, che di giorno io chiamava sciocchezze, la sera tornavano ad essere per me realtà spaventevoli.

Se avessi ardito, avrei supplicato la commissione di mutarmi di stanza, ma non seppi mai indurmivi, temendo di far ridere.

Essendo vani tutti i raziocinii, tutti i proponimenti, tutti gli studii,

d'être entièrement et pour toujours abandonné de Dieu s'empara de moi.

Tous ces misérables sophismes contre la Providence, qui dans l'état de raison, peu de semaines auparavant, m'avaient paru si absurdes, vinrent alors brutalement trotter dans ma tête, et me semblèrent mériter attention. Je luttai plusieurs jours contre cette tentation, puis je m'y abandonnai.

Je méconnus la bonté de la religion, et je dis, comme je l'avais ouï dire aux plus furieux athées, et comme dernièrement encore Julien me l'écrivait : « La religion n'est bonne qu'à affaiblir les esprits. » J'eus l'audace de croire qu'en renonçant à Dieu, mon ame recouvrerait sa force. Confiance insensée ! je niais Dieu, et je ne savais pas nier l'existence de ces êtres invisibles et malfaisants qui semblaient m'entourer et se repaître de mes douleurs !

De quel nom qualifier ce martyre? Suffit-il de l'appeler maladie, ou n'était-ce pas en même temps un châtiment du ciel pour abattre mon orgueil et me faire reconnaître que, sans une lumière particulière, je pouvais de-

tutte le preghiere, l' orribile idea d' essere totalmente e per sempre abbandonato da Dio s' impadroni di me.

Tutti que' maligni sofismi contro la Provvidenza, che, in istato di ragione, poche settimane prima, m' apparivano si stolti, or vennero a frullarmi nel capo bestialmente, e mi sembrarono attendibili. Lottai contro questa tentazione parecchi dì, poi mi vi abbandonai.

Sconobbi la bontà della religione; dissi, come aveva udito dire da rabbiosi atei, e come testè Giuliano scriveami : « La religione non vale ad altro che ad indebolire le menti. » M' arrogai di credere che, rinunciando a Dio, la mente mi si rinforzerebbe. Forsennata fiducia ! Io negava Dio, e non sapea negare gl' invisibili malefici enti, che sembravano circondarmi e pascerci de' miei dolori.

Come qualificare quel martirio? Basta egli il dire ch' era una malattia? od era egli, nello stesso tempo un castigo divino per abbattere il mio orgoglio, e farmi conoscere che, senza un lume particolare, io potea divenire incredulo come Giuliano, e più insensato di lui?

venir incrédule comme Julien, et plus insensé que lui?

Quoi qu'il en soit, Dieu me délivra d'un mal si affreux au moment où je m'y attendais le moins.

Un matin, après avoir bu mon café, je fus pris de violentes coliques et de vomissements, qui me firent croire d'abord que j'étais empoisonné. Après ces vomissements, qui m'accablèrent de fatigue et me laissèrent tout en sueur, je me couchai et m'endormis, vers midi, d'un sommeil paisible qui dura jusqu'au soir.

Je m'éveillai, étonné d'un si long repos; et, croyant n'avoir plus besoin de dormir, je me levai : « Étant debout, je serai plus fort, me dis-je, contre mes terreurs ordinaires. »

Mais les terreurs ne vinrent pas. J'en eus une grande joie, et, dans la plénitude de ma reconnaissance, recommençant à sentir Dieu, je me jetai à terre pour l'adorer, et lui demander pardon de l'avoir nié pendant plusieurs jours. Cette effusion de joie épuisa mes forces, et étant resté un peu de temps à genoux, appuyé sur une chaise, je fus repris par le sommeil, et m'endormis dans cette position.

Checchè ne sia, Dio mi liberò di tanto male, quando meno me l'aspettava.

Una mattina, preso il caffè, mi vennero vomiti violenti, e coliche. Pensai che m'avessero avvelenato. Dopo la fatica de' vomiti, era tutto in sudore, e stetti a letto. Verso mezzo giorno m'addormentai, e dormii placidamente fino a sera.

Mi svegliai, sorpreso di tanta quiete; e, parendomi di non aver più sonno, m'alzai. « Stando alzato, diss' io, saró più forte contro i soliti terrori. »

Ma i terrori non vennero. Giubilai, e nella piena della mia riconoscenza, tornando a sentire Iddio, mi gettai a terra ad adorarlo, e chiedergli perdono d'averlo per giù giorni negato. Quell' effusione di gioja esaurì le mie forze, e fermatomi in ginocchio alquanto, appoggiato ad una sedia, fui ripigliato dal sonno, e m'addormentai in quella posizione.

Là, je m'éveillai à demi au bout d'une ou de plusieurs heures ; mais j'eus à peine le temps de me jeter tout habillé sur mon lit, et je me rendormis jusqu'au matin. Je demeurai toute cette journée dans un état de somnolence ; le soir, je me couchai de bonne heure, et je dormis la nuit entière. Quelle crise s'était opérée en moi? Je l'ignore ; mais j'étais guéri.

## CHAPITRE XLVII.

Alors cessèrent les nausées dont mon estomac souffrait depuis longtemps, mes maux de tête disparurent, et il me vint un appétit extraordinaire. Je digérais parfaitement, et mes forces augmentaient. Admirable Providence ! elle m'avait ôté mes forces pour m'humilier ; elle me les rendait parceque l'époque des sentences approchait, et qu'elle ne voulait pas que je succombasse à leur annonce.

Le 24 novembre, un de nos compagnons, le docteur Foresti, fut tiré de la prison des Plombs sans que nous sussions en quel lieu on le transportait. Le geôlier, sa

Di lì, non so, se ad un' ora o più ore, mi desto a mezzo, ma appena ho tempo di buttarmi vestito sul letto, e ridormo sino all' aurora. Fui sonnolento ancor tutto il giorno; la sera mi coricai presto, e dormii l' intera notte. Qual crisi erasi operata in me? Lo ignoro, ma io era guarito.

### CAPO XLVII.

Cessarono le nausee che pativa da lungo tempo il mio stomaco, cessarono i dolori di capo, e mi venne un appetito straordinario. Io digeriva eccellentemente, e cresceva in forze. Mirabile Provvidenza ! ella m' avea tolto le forze per umiliarmi; ella me le rendea perchè appressavasi l' epoca delle sentenze, e volea ch' io non soccombessi al loro annunzio.

Adì 24 novembre, uno de' nostri compagni, il dottor Foresti, fu tolto dalle carceri de' Piombi, e trasportato non sapevam dove. Il custode, sua

femme et les *secondini* paraissaient atterrés, mais aucun d'eux ne voulait m'éclairer sur ce mystère.

« Et que veut savoir monsieur, me disait Tremerello, s'il n'y a rien de bon à lui apprendre? Je lui en ai déja trop dit, trop dit.

— Allons, à quoi bon le taire? m'écriai-je en frissonnant; ne vous ai-je pas compris? Il est donc condamné à mort?

— Qui?... lui?... le docteur Foresti?... »

Tremerello hésitait; mais l'envie de bavarder n'était pas la moindre de ses vertus.

« Monsieur ne dira pas ensuite que je suis bavard; je ne voulais justement pas ouvrir la bouche sur ces choses-là. Que monsieur se souvienne qu'il m'y a forcé.

— Oui, oui, je vous y ai forcé; mais allons! dites-moi tout. Qu'est-il arrivé à ce pauvre Foresti?

— Ah! monsieur, on lui a fait passer le pont des Soupirs! Il est dans les prisons criminelles! l'arrêt de mort lui a été lu, et à deux autres encore.

— Et cet arrêt s'exécutera... quand? Ah! les infortunés! Et quels sont les deux autres?

moglie ed i secondini, erano atterriti; niuno di loro volea darmi luce su questo mistero.

« E che cosa vuol ella sapere, diceami Tremerello, se nulla v'è di buono a sapere? Le ho detto già troppo, le ho detto già troppo.

— Su via, che serve il tacere? gridai raccapricciando; non v'ho io capito? Egli è dunque condannato a morte?

— Chi?... egli?... il dottor Foresti?... »

Tremerello esitava; ma la voglia di chiacchierare non era l'infima delle sue virtù.

« Non dica poi che son ciarlone; io non volea proprio aprir bocca su queste cose. Si ricordi che m'ha costretto.

— Sì, sì, v'ho costretto, ma animo! ditemi tutto. Che n'è del povero Foresti?

— Ah, signore! gli fecero passare il ponte de' Sospiri! egli è ne'le carceri criminali! La sentenza di morte è stata letta a lui e a due altri.

— E si eseguirà?... quando? Oh miseri! E chi sono gli altri due?

— Je n'en sais pas davantage, pas davantage. Les sentences ne sont pas encore publiées. On dit dans Venise qu'il y aura plusieurs commutations de peine. Dieu veuille que l'arrêt de mort ne s'exécute sur aucun d'eux; Dieu veuille que si tous ne peuvent y échapper, monsieur du moins y échappe!

Je porte à monsieur autant d'affection... (pardon de la liberté) que s'il était mon frère. »

Et il s'en alla tout ému. Le lecteur peut imaginer dans quelle agitation je me trouvai tout le reste de cette journée, et la nuit suivante, et tant d'autres jours durant lesquels je ne pus en apprendre davantage.

Cette incertitude dura un mois. Enfin les sentences relatives au premier procès furent rendues publiques. Elles frappaient beaucoup d'accusés, dont neuf étaient condamnés à mort, puis, par grace, au *carcere duro*, les uns pour vingt ans, les autres pour quinze (et, dans les deux cas, ils devaient subir leur peine dans la forteresse du Spielberg, près la ville de Brünn en Moravie), d'autres enfin pour dix ans au moins. (Ces derniers allaient dans la forteresse de Lubiana.)

— Non so altro, non so altro. Le sentenze non sono ancora pubblicate. Si dice per Venezia che vi saranno parecchie commutazioni di pena. Dio volesse che la morte non s'eseguisse per nessuno di loro! Dio volesse che, se non son tutti salvi da morte, ella almeno lo fosse! Io ho messo a lei tale affezione... perdoni la libertà... come se fosse un mio fratello! »

E se ne andò commosso. Il lettore può pensare in quale agitazione io mi trovassi tutto quel dì, e la notte seguente, e tanti altri giorni, che nulla di più potei sapere.

Durò l'incertezza un mese : finalmente le sentenze relative al primo processo furono pubblicate. Colpivano molte persone, nove delle quali erano condannate a morte, e poi per grazia a carcere duro, quali per vent'anni, quali per quindici (e ne' due casi doveano scontar la pena nella fortezza di Spielberg, presso la città di Brünn in Moravia), quali per dieci anni o meno. (Ed allora andavano nella fortezza di Lubjana.)

Fallait-il voir, dans cette commutation de peine accordée à tous les condamnés du premier procès, une preuve que la mort épargnerait ceux du second? ou bien n'userait-on d'indulgence que pour les premiers, parcequ'ils avaient été arrêtés avant la publication des ordonnances contre les sociétés secrètes? et toute la rigueur des lois tomberait-elle sur les seconds?

« La solution de ces doutes ne peut longtemps se faire attendre, me disais-je : que Dieu soit béni de me donner le temps de prévoir la mort et de m'y préparer! »

## CHAPITRE XLVIII.

Mon unique pensée était de mourir chrétiennement et avec courage. J'eus la tentation d'échapper au gibet par le suicide, mais elle me quitta. Quel mérite y a-t-il à ne pas se laisser égorger par le bourreau, pour en faire soi-même l'office? On sauve son honneur. Eh! n'est-ce pas une puérilité de croire qu'il y a plus d'honneur à tromper le bourreau qu'à se livrer à lui, lorsque, après tout, force est de mourir? Quand même je n'eusse pas été chrétien,

L'essere stata commutata la pena a tutti quelli del primo processo, era egli argomento che la morte dovesse risparmiarsi anche a quelli del secondo? Ovvero l'indulgenza sarebbesi usata a' soli primi perchè arrestati prima delle notificazioni che si pubblicarono contro le società secrete, e tutto il rigore cadrebbe sui secondi?

« La risoluzione del dubbio non può esser lontana, diss'io: sia ringraziato il cielo, che ho tempo di prevedere la morte e d'apparecchiarmivi.

### CAPO XLVIII.

Era mio unico pensiero il morire cristianamente e col debito coraggio. Ebbi la tentazione di sottrarmi al patibolo col suicidio, ma questa sgombrò. — Qual merito evvi a non lasciarsi ammazzare da un carnefice, ma rendersi invece carnefice di sè? Per salvar l'onore? E non è fanciullaggine il credere che siavi più onore nel fare una burla al carnefice, che nel non fargliela, quando pur sia forza morire? — Anche se non fossi

le suicide, en y réfléchissant, m'eût paru une sotte satisfaction et une chose inutile.

« Si le terme de ma vie est arrivé, me disais-je, ne suis-je pas heureux qu'il arrive de manière à me laisser le temps de me recueillir, et de purifier ma conscience par des desirs et un repentir dignes d'un homme? En jugeant comme le vulgaire, la pire de toutes les morts est celle du gibet; mais, au jugement du sage, cette mort n'est-elle pas préférable à tant d'autres causées par les maladies, qui, en affaiblissant l'intelligence, ne permettent plus à l'ame de se détacher des pensées terrestres? »

La justesse de ce raisonnement pénétra si avant dans mon esprit, que l'horreur de la mort, et même de ce genre de mort, s'éloigna entièrement de moi. Je méditai longtemps sur les sacrements qui devaient me fortifier dans ce moment solennel, et je me crus en état de les recevoir dans les dispositions nécessaires pour en éprouver toute l'efficacité. Cette élévation d'ame que je croyais avoir, cette paix intérieure, cette indulgente affection pour ceux qui me haïssaient, cette joie de pouvoir sacri-

stato cristiano, il suicidio, riflettendovi, mi sarebbe sembrato un piacere sciocco, una inutilità.

« Se il termine della mia vita è venuto, m' andava io dicendo, non son io fortunato, che sia in guisa da lasciarmi tempo, per raccogliermi e purificare la coscienza con desiderii e pentimenti degni d' un uomo? Volgarmente giudicando, l' andare al patibolo è la peggiore delle morti: giudicando da savio, non è dessa migliore delle tante morti che avvengono per malattia, con grande indebolimento d' intelletto, che non lascia più luogo a rialzar l' anima da pensieri bassi? »

La giustezza di tal ragionamento mi penetrò sì forte nello spirito, che l' orror della morte, e di quella specie di morte, si dileguava interamente da me. Meditai molto sui sacramenti che doveano invigorirmi al solenne passo, e mi parea d' essere in grado di riceverli con tali disposizioni da provarne l' efficacia. Quell' altezza d' animo ch' io credea d' avere, quella pace, quell' indulgente affezione verso coloro che m' odiavano, quella gioja di poter sacrificare la mia vita alla volontà di Dio, le avrei io ser-

fier ma vie à la volonté de Dieu, les aurais-je conservées si j'eusse été conduit au supplice? Hélas! l'homme est tellement plein de contradictions, que lors même qu'il paraît ne pouvoir être ni plus ferme ni plus saint, il ne faut qu'un moment pour le précipiter dans les faiblesses et dans les fautes. Serais-je alors mort dignement? Dieu seul le sait. Je ne m'estime pas assez pour l'affirmer.

Cependant l'approche vraisemblable de la mort arrêtait tellement mon imagination sur cette idée, que non seulement la mort me semblait possible, mais annoncée par d'infaillibles pressentiments. Nul espoir d'éviter cette destinée n'entrait plus dans mon cœur. Chaque fois que j'entendais le bruit des pas ou des clefs, chaque fois qu'on ouvrait ma porte, je me disais : « Courage! peut-être vient-on me chercher pour me lire ma sentence. Écoutons-la avec calme et dignité, et bénissons le Seigneur. »

Je méditais sur ce que je devais écrire pour la dernière fois à ma famille, et particulièrement à mon père, à ma mère, à chacun de mes frères, à chacune de mes sœurs; et, repassant dans mon esprit ces expressions de sentiments si profonds, si sacrés, je m'attendrissais avec une

bate s' io fossi stato condotto al supplizio! Ahi! che l' uomo è pieno di contraddizioni, e quando sembra essere più gagliardo e più santo, può cadere fra un istante in debolezza ed in colpa! Se allora io sarei morto degnamente, Dio solo il sa. Non mi stimo abbastanza da affermarlo.

Intanto la verisimile vicinanza della morte fermava su quest' idea siffattamente la mia immaginazione, che il morire pareami non so'o possibile, ma significato da infallibile presentimento. Niuna speranza d' evitare questo destino penetrava più nel mio cuore, e ad ogni suono di pedate e di chiavi, ad ogni aprirsi della mia porta, io mi dicea : « Coraggio! forse vengono a prendermi per udire la sentenza. Ascoltiamola con dignitosa tranquillità, e benediciamo il Signore. »

Meditai ciò ch' io dovea scrivere per l' ultima volta alla mia famiglia, e partitamente al padre, alla madre, a ciascun de' fratelli e a ciascuna delle sorelle; e volgendo in mente quelle espressioni d' affetti sì profondi

douceur infinie ; je pleurais, et ces pleurs n'affaiblissaient pas ma volonté résignée.

Comment l'insomnie ne serait-elle pas revenue? Mais combien elle était différente de la première ! Je n'entendais dans ma chambre ni rires ni gémissements, je ne rêvais ni d'esprits ni d'hommes cachés. La nuit était pour moi plus délicieuse que le jour, parceque je me concentrais de plus en plus dans la prière. J'avais coutume de me mettre au lit vers quatre heures, et je dormais paisiblement environ deux heures. Éveillé, je restais tard au lit pour me reposer, et me levais vers onze heures.

Une nuit, je m'étais couché un peu plus tôt que de coutume, et j'avais à peine dormi un quart d'heure, lorsque, me réveillant tout-à-coup, je vis une éclatante lumière sur le mur que j'avais en face. Je craignis d'être retombé dans mon ancien délire ; mais ce que je voyais n'était pas une illusion. Cette lumière venait de la petite fenêtre au nord, au-dessous de laquelle je couchais.

Je saute à terre, je prends la table, la place sur mon lit, et, mettant dessus une chaise, je monte, et je vois

e sì sacri, io m' inteneriva con molta dolcezza, e piangeva, e quel pianto non infiacchiva la mia rassegnata volontà.

Come non sarebbe ritornata l' insonnia? Ma quanto era diversa dalla prima! Non udiva nè gemiti, nè risa nella stanza ; non vaneggiava nè di spiriti, nè d' uomini nascosti. La notte m' era più deliziosa del giorno, perch' io mi concentrava di più nella preghiera. Verso le quattr' ore, io solea mettermi a letto, e dormiva placidamente circa due ore. Svegliatomi, stava in letto tardi per riposare. M' alzava verso le undici.

Una notte, io m' era coricato alquanto prima del solito, ed avea dormito appena un quarto d' ora, quando ridesto m' apparve un' immensa luce nella parete in faccia a me. Temetti d' esser ricaduto ne' passati deliri ; ma ciò ch' io vedeva non era un' illusione. Quella luce veniva dal finestruolo a tramontana, sotto il quale io giaceva.

Balzo a terra, prendo il tavolino, lo metto sul letto, vi sovrappongo

un des plus beaux et des plus terribles spectacles de feu que je puisse imaginer.

C'était un grand incendie, à une portée de fusil de nos prisons. Il avait pris à la maison des boulangeries publiques, et il les consuma.

La nuit étant très obscure, on en voyait d'autant mieux ces vastes globes de flammes et de fumée agités par un vent furieux. De toutes parts volaient des étincelles qui semblaient pleuvoir du ciel. La lagune voisine réfléchissait l'incendie; un nombre infini de gondoles étaient en mouvement. Je me représentais l'épouvante et le danger de ceux qui habitaient la maison incendiée et celles qui l'avoisinaient, et je les plaignais. J'entendais des voix lointaines d'hommes et de femmes qui s'appelaient : Tognina ! Momolo ! Beppo ! Zanze ! Encore ce nom de Zanze qui venait frapper mon oreille ! Il y en a par milliers à Venise, et pourtant je craignais que ce ne fût celle dont le souvenir m'était si doux ! L'infortunée serait-elle là, et peut-être enveloppée par les flammes? Oh ! si je pouvais voler à son secours !

una sedia, a cendo; — e veggo uno de' più belli e terribili spettacoli di foco, ch' io potessi immaginarmi.

Era un grande incendio, a un tiro di schioppo dalle nostre carceri. Prese alla casa ov' erano i forni pubblici, e la consumò.

La notte era oscurissima, e tanto più spiccavano que' vasti globi di fiamme e di fumo, agitati com' erano da furioso vento. Volavano scintille da tutte le parti, e sembrava che il cielo le piovesse. La vicina laguna rifletteva l' incendio. Una moltitudine di gondole andava e veniva. Io m' immaginava lo spavento ed il pericolo di quelli che abitavano nella casa incendiata e nelle vicine, e li compiangeva. Udiva lontane voci d' uomini e donne che si chiamavano : « Tognina ! Momolo ! Beppo! Zanze ! » Anche il nome di Zanze mi sonò all' orecchio! Ve ne sono migliaja a Venezia; eppure io temeva che potesse essere quell' una, la cui memoria m' era sì soave ! Fosse mai là quella sciagurata ! e circondata forse dalle fiamme? Oh potessi scagliarmi a liberarla !

Palpitant, frémissant, et frappé de stupeur, je restai à cette croisée jusqu'au point du jour, puis je descendis accablé d'une tristesse mortelle, me figurant le mal beaucoup plus grand qu'il n'était. Tremerello m'apprit qu'il n'y avait que les fours de brûlés et les magasins attenants à ces fours, avec une grande quantité de sacs de farine.

## CHAPITRE XLIX.

Mon imagination était encore vivement frappée d'avoir vu cet incendie, lorsque, quelques nuits après (je n'étais pas encore couché, et, assis à ma table, j'étudiais tout transi de froid), voici des voix peu éloignées de moi (c'étaient celles du geôlier, de sa femme, de leurs enfants et des *secondini*), qui s'écrient : « *Le feu! le feu! O bienheureuse Vierge, nous sommes perdus!* »

Le froid que je ressentais me quitta à l'instant. Je sautai de dessus ma chaise, couvert de sueur, et regardai tout à l'entour si déja on apercevait des flammes : on n'en voyait pas.

Palpitando, raccapricciando, ammirando, stetti sino all' aurora a quella finestra; poi discesi oppresso da tristezza mortale, figurandomi molto più danno che non era avvenuto. Tremerello mi disse non essere arsi se non i forni e gli annessi magazzini, con grande quantità di sacchi di farina.

### CAPO XLXIX.

La mia fantasia era ancora vivamente colpita dall' aver veduto quell' incendio, allorchè poche notti appresso, — io non era ancora andato a letto, e stava al tavolino studiando, e tutto intirizzitto dal freddo, — ecco voci poco lontane : erano quelle del custode, di sua moglie, de' loro figli, de' secondini : « *Il fogo! il fogo! Oh beata Vergine! oh noi perdui!* »

Il freddo mi cessò in un istante : balzai tutto sudato in piedi, e guardai intorno se già si vedevano fiamme. Non se ne vedevano.

L'incendie était pourtant dans le palais même, dans quelques bureaux voisins des prisons.

Un des *secondini* criait : « Monsieur le maître, si le feu gagne, que ferons-nous de ces messieurs qui sont en cage?»

Le geôlier répondait : « Je n'ai pas le cœur de les laisser brûler. Cependant on ne peut ouvrir les prisons sans la permission de la commission. — Allons! dis-je, courez donc demander cette permission.

— J'y cours de suite, monsieur; mais la réponse n'arrivera pas à temps, savez-vous... »

Et où était cette héroïque résignation que je me croyais si sûr de posséder en pensant à la mort? Pourquoi l'idée d'être brûlé vif me donnait-elle la fièvre? Comme s'il y avait plus de plaisir à se laisser serrer la gorge qu'à être brûlé! Je fis cette réflexion, et j'eus honte de ma peur; j'étais sur le point de crier au geôlier de m'ouvrir par charité, mais je me retins. Néanmoins je tremblais.

« Voilà donc, me dis-je, quel sera mon courage si, échappé au feu, je suis conduit à la mort! Je me contien-

L'incendio per altro era nel palazzo stesso, in alcune stanze d'ufficio vicine alle carceri.

Uno de' secondini gridava : « *Ma, sior paron, cossa faremo de sti siori ingabbiai, se el fogo s'avanza?* »

Il custode rispondeva : « *Mi no gh'ho cor de lassargli abbrustolar. Eppure no se po averzer le preson, senza el permesso de la comision.* — *Anemo, digo : corrè dunque a dimandar sto permesso.*

— *Vado de botto, sior; ma la risposta non sarà miga in tempo, sala.* »

E dov'era quella eroica rassegnazione ch'io tenemmi così sicuro di possedere, pensando alla morte? Perchè l'idea di bruciar vivo mi mettea la febbre? Quasichè ci fosse maggior piacere a lasciarsi stringer la gola, che a bruciare! Pensai a ciò, e mi vergognai della mia paura, stava per gridare al custode, che per carità m'aprisse, ma mi frenai. Nondimeno io avea paura.

« Ecco, diss'io, qual sarà il mio coraggio, se scampato dal foco verrò condotto a morte! Mi frenerò, nasconderò altrui la mia viltà, ma tre-

drai, je cacherai aux autres ma lâcheté; mais je tremblerai... Cependant... n'est-ce pas aussi du courage, quand on éprouve de la crainte, d'agir comme si on n'en avait pas? N'est-ce pas générosité que de s'efforcer de donner volontiers ce qu'on regrette de donner? N'est-ce pas obéissance que d'obéir en répugnant à le faire? »

Le tumulte était si grand dans la maison du geôlier, qu'il indiquait un péril toujours croissant. Et le *secondino* parti pour demander la permission de nous tirer de ces lieux ne revenait pas! Enfin il me sembla entendre sa voix. J'écoutai, et ne pus distinguer ses paroles. J'attends, j'espère, mais en vain! Personne ne vient. « Est-il possible que l'on n'ait pas permis que nous fussions sauvés du feu! Et s'il n'y a plus moyen d'échapper? si le geôlier et sa famille avaient eux-mêmes de la peine à se mettre en sûreté, et s'il n'y avait plus personne qui pensât aux pauvres prisonniers *en cage?...*

Mais enfin, reprenais-je, ce n'est là ni de la philosophie ni de la religion! Ne ferais-je pas mieux de me préparer à voir les flammes entrer dans ma chambre et me dévorer? »

meiò. Se non che... non è egli pure coraggio l' operare come se non si sentissero tremiti, e sentirli? Non è egli generosità lo sforzarsi di dar volentieri ciò che rincresce di dare? Non è egli obbedienza l' obbedire ripugnando? »

Il trambusto nella casa del custode era sì forte, che indicava un pericolo sempre crescente. Ed il secondino ito a chiedere la permissione di trarci di que' luoghi non ritornava! Finalmente sembrommi d' intendere la sua voce. Ascoltai, e non distinsi le sue parole. Aspetto, spero; indarno! nessun viene. « Possibile che non siasi conceduto di traslocarci in salvo dal fuoco! E se non ci fosse più modo di scampare? E se il custode e la sua famiglia stentassero a mettere in salvo se medesimi, e nessuno più pensasse ai poveri *ingabbiati?*

Tant' è, ripigliava io, questa non è filosofia, questa non è religione! Non farei io meglio d' apparecchiarmi a veder le fiamme entrare nella mia stanza e divorarmi? »

Cependant les clameurs s'apaisent : peu à peu je n'entends plus rien. Est-ce une preuve que l'incendie a cessé? ou bien tous ceux qui l'ont pu ont-ils pris la fuite? et ne reste-t-il plus ici que les victimes abandonnées à une fin si cruelle?

Le silence qui continuait de régner me calma : je compris que le feu devait être éteint.

Je me mis au lit, et je me reprochai comme une lâcheté l'anxiété que j'avais éprouvée. Maintenant qu'il ne s'agissait plus d'être brûlé, je regrettais de n'avoir pas péri dans les flammes plutôt que de recevoir la mort dans quelques jours de la main des hommes.

Le matin suivant, j'appris de Tremerello les détails de l'incendie, et je ris de la peur qu'il me dit avoir eue, comme si la mienne n'avait pas égalé ou peut-être surpassé la sienne.

## CHAPITRE L.

Le 11 janvier 1822, vers neuf heures du matin, Tremerello saisit une occasion pour venir près de moi, et me dit tout agité :

Intanto i romori scemavano. A poco a poco non udii più nulla. È questo prova esser cessato l'incendio? ovvero tutti quelli che poterono, sarann' essi fuggiti, e non rimangono più quì, se non le vittime abbandonate a sì crudel fine?

La continuazione del silenzio mi calmò : conobbi che il foco doveva essere spento.

Andai a letto, e mi rimproverai come viltà l'affanno sofferto; ed or che non si trattava più di bruciare, m'increbbe di non esser bruciato piuttosto, che avere fra pochi giorni ad essere ucciso dagli uomini.

La mattina seguente intesi da Tremerello qual fosse stato l'incendio, e risi della paura ch' ei mi disse avere avuta; quasi che la mia non fosse stata eguale o maggiore della sua.

### CAPO L.

Adì 11 gennajo (1822), verso le 9 del mattino, Tremerello coglie un' occasione per venire da me, e tutto agitato mi dice :

« Monsieur sait-il que dans l'île Saint-Michel de Murano, ici à peu de distance de Venise, il y a une prison où sont peut-être plus de cent *carbonari* ?

— Vous me l'avez déja dit d'autres fois : eh bien !... que voulez-vous dire ?... Allons, parlez ; il y en a peut-être de condamnés?

— Précisément.

— Lesquels?

— Je ne sais.

— Mon pauvre Maroncelli en serait-il ?

— Hélas, monsieur ! je ne sais, je ne sais qui en est. »

Il s'en alla tout ému, en me regardant d'un air de compassion.

Peu après le geôlier entra, accompagné des *secondini* et d'un homme que je n'avais jamais vu. Le geôlier paraissait troublé. Le nouveau venu prit la parole.

« Monsieur, la commission a ordonné que vous vinssiez avec moi.

— Partons, répondis-je. Et vous, qui êtes-vous donc?

« Sa ella che nell' isola di San Michele di Murano, qui poco lontano da Venezia, v' è una prigione dove sono forse più di cento carbonari?

— Me l' avete già detto altre volte. Ebbene... che volete dire?... Su, parlate. Havvene forse di condannati ?

— Appunto.

— Quali?

— Non so.

— Vi sarebbe mai il mio infelice Maroncelli?

— Ah signore! non so, non so chi vi sia. »

Ed andossene turbato, e guardandomi con atti di compassione.

Poco appresso viene il custode, accompagnato da' secondini e da un uomo ch' io non avea mai veduto. Il custode parea confuso. L' uomo nuovo prese la parola :

« Signore, la commissione ha ordinato ch' ella venga con me.

— Andiamo, dissi. E voi dunque, chi siete?

— Je suis le geôlier des prisons de Saint-Michel, où monsieur doit être transféré. »

Le geôlier des Plombs remit à celui-ci mon argent, qu'il avait entre les mains. Je demandai et j'obtins la permission de faire quelque présent aux *secondini*. Je mis en ordre mes vêtements, je pris ma Bible sous le bras, et je partis. Pendant que je descendais ce long escalier, Tremerello me serra furtivement la main ; il semblait vouloir me dire : « Malheureux ! tu es perdu ! »

Nous sortîmes par une porte qui donnait sur la lagune, où nous attendaient, avec une gondole, deux *secondini* du nouveau geôlier.

J'entrai dans la gondole, agité par mille sentiments opposés. J'éprouvais un certain regret d'abandonner le séjour des Plombs, où j'avais beaucoup souffert, mais aussi où je m'étais affectionné à quelqu'un, et où quelqu'un s'était affectionné à moi ; je goûtais le plaisir de me retrouver en plein air après une si longue réclusion, de voir le ciel, les eaux et la cité, sans le triste encadrement des barreaux de fer ; je retrouvais le souvenir de la joyeuse gondole qui, dans des temps beaucoup plus heu-

— Sono il custode delle carceri di san Michele, dov' ella dev' essere tradotta. »

Il custode de' Piombi consegnò a questo i denari miei, ch' egli avea nelle mani. Dimandai, ed ottenni la permissione di far qualche regalo a' secondini. Misi in ordine la mia roba, presi la Bibbia sotto il braccio, e partii. Scendendo quelle infinite scale, Tremerello mi strinse furtivamente la mano ; parea voler dirmi : « Sciagurato ! tu sei perduto ! »

Uscimmo da una porta che mettea sulla laguna ; e quivi era una gondola con due secondini del nuovo custode.

Entrai in gondola, ed opposti sentimenti mi commoveano : — un certo rincrescimento d' abbandonare il soggiorno de' Piombi, ove molto avea patito, ma ove pure io m' era affezionato ad alcuno, ed alcuno erasi affezionato a me, — il piacere di trovarmi, dopo tanto tempo di reclusione, all' aria aperta, di vedere il cielo e la città e le acque, senza l'infausta quadratura delle inferriate, — il ricordarmi la lieta gondola

reux, me portait sur cette même lagune; celui des gondoles du lac de Côme, du lac Majeur, des petites barques sur le Pô, de celles du Rhône et de la Saône..... Oh! riantes années, vous vous êtes évanouies! Qui, dans le monde, a été aussi heureux que moi?

Né des parents les plus tendres, dans cette condition qui n'est pas la pauvreté, et qui, vous rapprochant presque également du pauvre et du riche, vous facilite la vraie connaissance de ces deux états, condition qui, à mon avis, est la plus favorable pour cultiver les affections; après une enfance entourée de toutes les douceurs de la vie domestique, j'étais allé à Lyon, auprès d'un vieux cousin de ma mère, fort riche et très digne de ses richesses. Là, tout ce qui peut enchanter un cœur avide d'élégance et d'amour avait rempli de délices la première ardeur de ma jeunesse. Puis, de retour en Italie et fixé à Milan avec mes parents, j'avais continué à étudier, à aimer la société et les livres, ne trouvant partout que d'excellents amis et des applaudissements flatteurs. Monti et Foscolo, quoique ennemis l'un de l'autre, avaient pour moi la même bienveillance. Je m'attachai

che in tempo tanto migliore mi portava per quella laguna medesima, e le gondole del lago di Como e quelle del lago Maggiore, e le barchette del Po, e quelle dal Rodano e della Sonna!... Oh ridenti anni svaniti! E chi era stato al mondo felice al pari di me?

Nato da' più amorevoli parenti, in quella condizione che non è povertà, e che, avvicinandoti quasi egualmente al povero ed al ricco, t'agevola il vero conoscimento de' due stati, — condizione ch'io reputo la più vantaggiosa per coltivare gli affetti; — io, dopo un' infanzia consolata da dolcissime cure domestiche, era passato a Lione presso un vecchio cugino materno, ricchissimo e degnissimo delle sue ricchezze; ove tutto ciò che può esservi d'incanto per un cuore bisognoso d'eleganza e d'amore avea deliziato il primo fervore della mia gioventù: di lì tornato in Italia, e domiciliato co' genitori a Milano, avea proseguito a studiare ed amare la società ed i libri, non trovando che amici egregi, e lusinghevole planso. Monti e Foscolo, sebbene avversarii fra loro, m' erano benevoli egual-

plus intimement au dernier; et cet homme si irascible, qui éloignait tant de personnes de lui par son âpre rudesse, n'était pour moi que douceur et cordialité, et j'avais pour lui une tendre vénération. D'autres littérateurs distingués me témoignaient aussi une affection que je leur rendais. Jamais les traits de l'envie ni de la calomnie ne m'atteignirent, ou du moins ils partaient de gens si discrédités, qu'ils ne pouvaient me nuire. A la chute du royaume d'Italie, mon père était retourné demeurer à Turin, avec le reste de ma famille; et moi, me promettant toujours de rejoindre des êtres si chers, j'avais fini par rester à Milan, où j'étais entouré de tant de bonheur, que je ne pouvais me résoudre à y renoncer.

Parmi mes meilleurs amis, trois, à Milan, l'emportaient dans mon cœur: D. Pietro Borsieri, monseigneur Lodovico de Brême, et le comte Luigi Porro Lambertenghi. A ceux-ci se joignit, plus tard, le comte Federigo Confalonieri.

M'étant chargé de l'éducation de deux des enfants de Porro, j'étais avec eux comme un père, et avec leur père comme un frère. Dans cette maison affluait non

mente. M' affezionai più a quest' ultimo : e siffatto iracondo uomo, che colle sue asprezze provocava tanti a disamarlo, era per me tutto dolcezza e cordialità, ed io lo riveriva teneramente. Gli altri letterati d' onore m' amavano anch' essi, com' io li riamava. Niuna invidia, niuna calunnia m' assalì mai, od almeno erano di gente sì screditata che non potea nuocere. Alla caduta del regno d' Italia, mio padre avea riportato il suo domicilio a Torino, col resto della famiglia, ed io procrastinando di raggiungere sì care persone, avea finito per rimanermi a Milano, ove tanta felicità mi circondava, da non sapermi indurre ad abbandonarla.

Fra altri ottimi amici, tre, in Milano, predominavano sul mio cuore, D. Pietro Borsieri, monsign. Lodovico di Breme, ed il conte Luigi Porro Lambertenghi. Vi s' aggiunse in appresso il conte Federigo Confalonieri.

Fattomi educatore di due bambini di Porro, io era a quelli come un padre, ed al lor padre come un fratello. In quella casa affluiva tutto ciò non

seulement tout ce que Milan avait d'esprits cultivés, mais encore une foule de voyageurs de distinction. C'est là que je connus madame de Staël, Schlegel, Davis, Byron, Hobhouse, Brougham, et beaucoup d'autres personnages illustres des diverses parties de l'Europe. Oh! comme la connaissance des gens de mérite réjouit l'ame, et l'excite à s'ennoblir! Oui, j'étais heureux! Je n'aurais pas changé mon sort contre celui d'un prince!..... Et d'un sort si doux tomber tout-à-coup entre les mains des sbires, être traîné de prison en prison, et finir par être étranglé ou périr dans les fers!

## CHAPITRE LI.

Tout en faisant ces réflexions, j'arrivai à Saint-Michel, et je fus renfermé dans une chambre qui avait vue sur une cour, sur la lagune et sur la belle île de Murano. Je demandai des nouvelles de Maroncelli au geôlier, à sa femme et à quatre *secondini;* mais ils me faisaient des visites courtes, pleines de défiance, et ne voulaient me rien dire.

Cependant, partout où il y a cinq à six personnes, il

soto, che avea di più colto la città, ma copia di ragguardevoli viaggiatori. Ivi conobbi la Staël, Schlegel, Davis, Byron, Hobhouse, Brougham, e molti altri illustri di varie parti d'Europa. Oh quanto rallegra, e quanto stimola ad ingentilirsi, la conoscenza degli uomini di merito! Sì, io era felice! io non avrei mutata la mia sorte con quella d'un principe! — E da sorte sì gioconda balzare tra sgherri, passare di carcere in carcere, e finire per essere strozzato, o perire nei ceppi!

### CAPO LI.

Volgendo tai pensieri, giunsi a S. Michele, e fui chiuso in una stanza, che avea la vista d'un cortile, della laguna e della bella isola di Murano. Chiesi di Maroncelli al custode, alla moglie sua, a quattro secondini. Ma mi faceano visite brevi, e piene di diffidenza, e non voleano dirmi niente.

Nondimeno dove son cinque o sei persone, egli è difficile che non s

est rare de n'en pas trouver une compatissante et qui aime à parler; je la trouvai, et j'appris ce qui suit :

Maroncelli, après être resté longtemps seul, avait été mis avec le comte Camillo Laderchi; ce dernier, déclaré innocent, était sorti de prison depuis peu de jours, et Maroncelli se trouvait seul encore une fois. Deux autres de nos compagnons de captivité, le professeur Gian-Domenico Romagnosi et le comte Giovanni Arrivabene, avaient été aussi mis en liberté comme innocents. Le capitaine Rezia et M. Canova étaient ensemble, et le professeur Ressi était mourant dans une prison voisine de la leur.

« La sentence de ceux qui ne sont pas sortis est donc venue? demandai-je; et qu'attend-on pour nous la faire connaître? Peut-être que le pauvre Ressi meure, ou qu'il soit en état d'entendre son arrêt, n'est-ce pas?

— Je crois que oui. »

Tous les jours je demandais des nouvelles de cet infortuné.

« Il a perdu la parole; — il l'a recouvrée, mais il a le délire et n'entend rien; — il donne peu de signes de vie;

ne trovi una, vogliosa di compatire e di parlare. Io trovai tal persona, e seppi quanto segue :

Maroncelli, dopo essere stato lungamente solo, era stato messo col conte Camillo Laderchi : quest' ultimo era uscito di carcere da pochi giorni, come innocente, ed il primo tornava ad esser solo. De' nostri compagni erano anche usciti, come innocenti, il professor Gian-Domenico Romagnosi, ed il conte Giovanni Arrivabene. Il capitano Rezia ed il sig. Canova erano insieme. Il professor Ressi giacea moribondo in un carcere vicino a quello di questi due.

« Di quelli che non sono usciti, diss' io, le condanne son dunque venute. E che s' aspetta a palesarcele! Forse che il povero Ressi muoja, o sia in grado d' udire la sentenza, non è vero?

— Credo di sì. »

Tutti i giorni, io dimandava dell' infelice.

« Ha perduto la parola; — l' ha racquistata, ma vaneggia e non capi-

— il crache souvent le sang, il délire encore; — il est plus mal; — il est mieux; — il est à l'agonie. »

Telles furent les réponses que l'on me donna pendant plusieurs semaines. Enfin, un matin, on me dit : « Il est mort! »

Je versai une larme sur lui, et me consolai en pensant qu'il avait ignoré sa condamnation.

Le jour suivant, 21 février 1822, à dix heures du matin, le geôlier vint me prendre, me conduisit dans la salle de la commission, et se retira. Le président, l'inquisiteur et les deux juges assistants étaient assis; ils se levèrent.

Le président me dit, avec l'accent d'une noble commisération, que la sentence était arrivée, qu'elle était terrible, mais que déja l'empereur l'avait adoucie.

L'inquisiteur me lut la sentence : « Condamné à mort; » puis il lut le rescrit impérial : « La peine est commuée en quinze années de *carcere duro* dans la forteresse du Spielberg. »

sce; — dà pochi segni di vita; — sputa sovente sangue, e vaneggia ancora; — sta peggio; — sta meglio; — è in agonia. »

Tali risposte mi si diedero per più settimane. Fina'mente una mattina mi si disse : « È morto! »

Versai una lagrima per lui, e mi consolai pensando ch' egli aveva ignorata la sua condanna!

Il di seguente, 12 febbrajo (1822), il custode venea prendermi, erano le dieci antimeridiane. Mi conduce nella sala della commissione, e si ritira. Stavano seduti, e si alzarono, il presidente, l' inquisitore e i due giudici assistenti.

Il presidente, con atto di nobile commiserazione, mi disse che la sentenza era venuta, e che il giudizio era stato terribile, ma già l' imperatore l' aveva mitigato.

L' inquisitore mi lesse la sentenza : « Condannato a morte. » — Poi lesse il rescritto imperiale : « La pena è commutata in quindici anni di carcere duro, da scontarsi nella fortezza di Spielberg. »

Je répondis : « La volonté de Dieu soit faite ! » Mon intention était véritablement de recevoir en chrétien ce coup terrible, et de ne montrer, de ne nourrir du ressentiment contre qui que ce fût.

Le président loua ma modération, et m'engagea à la conserver toujours, ajoutant qu'au bout de deux ou trois ans cette modération me mériterait peut-être une plus grande grace. (Au lieu de deux ou trois, ce furent bien d'autres années !)

Les autres juges aussi m'adressèrent des paroles de consolation et d'espérance ; mais l'un d'eux, qui, dans le cours du procès, s'était toujours montré très hostile envers moi, me dit quelque chose de poli, qui cependant me parut piquant. Cette politesse me sembla démentie par ses regards, dans lesquels j'aurais juré qu'il y avait une joie insultante.

Maintenant je ne jurerais plus que cela fût ainsi ; je puis très bien m'être trompé ; mais mon sang alors fut bouleversé, et j'eus peine à ne pas laisser éclater ma fureur. Je dissimulai ; et pendant qu'on me louait encore

Risposi : « Sia fatta la volontà di Dio ! »

E mia intenzione era veramente di ricevere da cristiano questo orrendo colpo, e non mostrare nè nutrire risentimento contra chicchessia.

Il presidente lodò la mia tranquillità, e mi consigliò a serbarla sempre, dicendomi che da questa tranquillità potea dipendere l' essere forse, fra due o tre anni, creduto meritevole di maggior grazia. (Invece di due o tre, furono poi molti di più.)

Anche gli altri giudici mi volsero parole di gentilezza e di speranza. Ma uno di loro che nel processo m' era ognora sembrato molto ostile, mi disse alcun che di cortese che pur pareami pungente ; e quella cortesia giudicai che fosse smentita dagli sguardi, ne' quali avrei giurato essere un riso di gioia e d' insulto.

Or non giurerei più che fosse così : posso benissimo essermi ingannato. Ma il sangue allora mi si rimescolò, e stentai a non prorompere in furore. Dissimulai, e mentre ancora mi lodavano della mia cristiana pazienza, io già l' aveva in secreto perduta.

de ma patience toute chrétienne, en secret je l'avais déja perdue.

« Demain, dit l'inquisiteur, il nous sera pénible d'avoir à vous annoncer publiquement votre sentence; mais c'est une formalité indispensable.

— Soit, répondis-je.

— Dès ce moment, reprit-il, vous pouvez jouir de la compagnie de votre ami. »

Et, ayant appelé le geôlier, ils me consignèrent de nouveau entre ses mains, en lui disant de me mettre avec Maroncelli.

## CHAPITRE LII.

Quel doux moment ce fut pour mon ami et pour moi que celui où nous nous revîmes, après un an et trois mois de séparation et tant de douleurs! Les joies de l'amitié nous firent presque oublier un instant notre condamnation.

Bientôt néanmoins je m'arrachai de ses bras pour prendre la plume et écrire à mon père; car je desirais ardemment que la nouvelle de mon triste sort fût annon-

« Dimani, disse l' inquisitore, ci rincresce di doverle annunciare la sentenza in pubblico; ma è formalità impreteribile.

— Sia pure, dissi.

— Da quest' istante le concediamo, soggiunse, la compagnia del suo amico. »

E chiamato il custode, mi consegnarono di nuovo a lui, dicendogli che fossi messo con Maroncelli.

### CAPO LII.

Qual dolce istante fu per l' amico e per me il rivederci, dopo un anno e tre mesi di separazione e di tanti dolori! Le gioje dell' amicizia ci fecero quasi dimenticare per alcuni istanti la condanna.

Mi strappai nondimeno tosto dalle sue braccia, per prendere la penna e scrivere a mio padre. Io bramava ardentemente che l' annuncio della mia

cée par moi à mes chers parents, plutôt que par d'autres, afin que le déchirement de leur cœur fût adouci par le calme religieux de mon langage. Les juges me promirent d'expédier aussitôt cette lettre.

Maroncelli me parla ensuite de son procès et du mien. Nous nous racontâmes plusieurs aventures de prison; puis, allant à la fenêtre, nous saluâmes trois de nos amis, qui étaient à la leur. C'étaient d'abord Canova et Rezia, qui se trouvaient ensemble : le premier, condamné à six ans de *carcero duro*, et le second, à trois. Le troisième était le docteur Cesare Armari, qui, dans les mois précédents, avait été mon voisin aux Plombs. Il n'avait eu à subir aucune condamnation, et il sortit depuis, déclaré innocent.

Le plaisir de nous entretenir ensemble fut une distraction pendant toute la journée et toute la soirée; mais quand nous fûmes couchés, quand la lumière fut éteinte et le silence rétabli, il me fut impossible de dormir. Ma tête était en feu et mon cœur saignait en pensant à ma famille. « Mes vieux parents résisteront-ils à un tel malheur? Auront-ils assez de leurs autres enfants pour les

trista sorte giungesse alla famiglia da me, piuttosto che da altri, affinchè lo strazio di quegli amati cuori venisse temperato dal mio linguaggio di pace e di religione. I giudici mi promisero di spedir subito quella lettera.

Dopo ciò, Maroncelli mi parlò del suo processo, e Io del mio, ci confidammo parecchie carcerarie peripezie, andammo alla finestra, salutammo tre altri amici ch' erano alle finestre loro : due erano Canova e Rezia, che trovavansi insieme, il primo condannato a sei anni di carcere duro, ed il secondo a tre; il terzo era il dottor Cesare Armari, che, ne' mesi precedenti, era stato mio vicino ne' Piombi. Questi non aveva avuto alcuna condanna, ed uscì poi dichiarato innocente.

Il favellare cogli uni e cogli altri fu piacevole distrazione per tutto il dì e tutta la sera. Ma andati a letto, spento il lume, e fatto silenzio, non mi fu possibile dormire, la testa ardevami, ed il cuore sanguinava, pensando a casa mia. « Reggerebbero i miei vecchi genitori a tanta sventura? Basterebbero gli altri lor figli a consolarli? Tutti erano amati quanto io,

consoler? Ils sont tous aimés autant que je le suis, et en sont plus dignes que moi ; mais un père et une mère trouvent-ils jamais que les enfants qui leur restent soient une compensation de celui qu'ils perdent? »

Ah! si du moins je n'eusse pensé qu'à mes parents et à quelques autres personnes que j'aimais! ce souvenir n'eût produit en moi que de l'affliction et de l'attendrissement; mais je pensai aussi à ce prétendu rire de joie insultante de ce juge, à mon procès, à la cause de ma condamnation, aux passions politiques, au sort d'un si grand nombre de mes amis..., et j'étais incapable de juger avec indulgence aucun de mes adversaires. Dieu me soumettait à une grande épreuve! Mon devoir eût été de la subir avec courage : je n'en eus ni la force ni la volonté. La volupté de la haine avait pour moi plus de charme que la douceur du pardon : je passai une nuit d'enfer.

Le matin, je ne priai pas. L'univers me semblait l'œuvre d'un pouvoir ennemi du bien. Plusieurs fois déja, je m'étais fait le calomniateur de Dieu ; mais jamais je n'aurais cru pouvoir le redevenir, et surtout le redevenir en si peu d'heures! Julien, dans ses plus grands accès de fureur, ne pouvait pas être plus impie que moi. Quand

e valeano più di me ; ma un padre ed una madre trovano essi mai, ne' figli che lor restano, un compenso per quello che perdono?

Avessi solo pensato a' congiunti ed a qualche altra diletta persona! La lor ricordanza m' affliggeva e m' inteneriva. Ma pensai anche al creduto riso di gioja e d' insulto di quel giudice, al processo, al perchè delle condanne, alle passioni politiche, alla sorte di tanti miei amici... e non seppi più giudicare con indulgenza alcuno dei miei avversarii. Iddio mi metteva in una gran prova! Mio debito sarebbe stato di sostenerla con virtù. Non potei! non volli! La voluttà dell' odio mi piacque più del perdono : passai una notte d' inferno.

Il mattino non pregai. L' universo mi pareva opera d' una potenza nemica del bene. Altre volte era già stato così calunniatore di Dio ; ma non avrei creduto di ridivenirlo, e ridivenirlo in poche ore! Giuliano ne' suoi massimi furori non poteva essere più empio di me. Ruminando pensieri

l'homme ne roule dans son esprit que des pensées de haine, et que surtout il est frappé d'un très grand malheur, qui devrait au contraire le rendre plus religieux, lors même qu'il aurait été juste, il devient pervers. Oui, lors même qu'il aurait été juste; car on ne peut haïr sans orgueil. Et qui es-tu, ô misérable mortel, pour prétendre qu'aucun de tes semblables ne te juge sévèrement; pour vouloir que personne ne puisse te nuire de bonne foi, en croyant agir avec justice; pour te plaindre, si Dieu veut que tu souffres plutôt d'une manière que d'une autre?

Je me sentais malheureux de ne pouvoir prier; mais où règne l'orgueil on ne saurait trouver d'autre dieu que soi-même.

J'aurais voulu recommander mes parents désolés au Consolateur suprême, et je ne croyais plus en lui!

## CHAPITRE LIII.

A neuf heures du matin, on nous fit entrer, Maroncelli et moi, dans une gondole qui nous conduisit à la

d' odio, principalmente quand' uno è percosso da somma sventura, la quale dovrebbe renderlo vieppiù religioso, — foss' egli anche stato giusto, diventa iniquo. Sì, foss' egli anche stato giusto; perocchè non si può odiare senza superbia. E chi sei tu, o misero mortale, per pretendere che niun tuo simile ti giudichi severamente; per pretendere che niuno ti possa far male di buona fede, credendo d' oprare con giustizia; per laguarti, se Dio permette che tu patisca piuttosto in un modo che in un altro?

Io mi sentiva infelice di non poter pregare; ma ove regna superbia, non rinviensi altro Dio che se medesimo.

Avrei voluto raccomandare ad un supremo Soccorritore i miei desolati parenti, e più in lui non credeva!

### CAPO LIII.

Alle 9 antimeridiane, Maroncelli ed io fummo fatti entrar in gondola,

ville. Nous abordâmes au palais du Doge, nous montâmes aux prisons, et on nous mit dans la chambre qu'habitait, peu de jours avant, M. Caporali, qu'on avait transféré je ne sais où. Neuf ou dix sbires étaient là, assis, pour nous garder, et nous attendions en nous promenant le moment d'être traînés sur la place. L'attente fut longue; l'inquisiteur ne vint qu'à midi, pour nous annoncer qu'il fallait partir. Le médecin arriva aussi, et nous engagea à boire un petit verre d'eau de menthe, que nous acceptâmes, pénétrés de reconnaissance, moins encore de cette attention que de la pitié que le bon vieillard nous témoignait. C'était le docteur Dosmo. Le chef des sbires s'avança ensuite, nous mit les menottes, et nous le suivîmes, accompagnés des autres sbires.

En descendant le magnifique escalier *des Géants,* nous nous rappelâmes le doge Marino Faliero, décapité en ce lieu même. Nous entrâmes sous le grand portique, qui, de la cour du palais, donne sur la *Piazzetta,* et, arrivés là, nous tournâmes à gauche, vers la lagune. Au milieu de la *Piazzetta* était l'échafaud sur lequel nous devions monter. De l'escalier *des Géants* à cet échafaud étaient

e ci condussero in città. Approdammo al palazzo del Doge, e salimmo alle carceri. Ci misero nella stanza, ove pochi giorni prima era il signor Caporali; ignoro ove questi fosse stato tradotto. Nove o dieci sbirri sedeano a farci guardia, e noi passeggiando aspettavamo l'istante d'esser tratti in piazza. L'aspettazione fu lunga. Comparve soltanto a mezzodì l'inquisitore, ad annunciarci che bisognava andare. Il medico si presentò, suggerendoci di bere un bicchierino d'acqua di menta; accettammo, e fummo grati, non tanto di questa, quanto della profonda compassione che il buon vecchio ci dimostrava. Era il dottor Dosmo. S'avanzò quindi il capo sbirro, e ci pose le manette. Seguimmo lui, accompagnati dagli altri sbirri.

Scendemmo la magnifica scala *de' Giganti*, ci ricordammo del doge Marin Faliero, ivi decapitato, entrammo nel gran portone che dal cortile del palazzo mette sulla piazzetta, e qui giunti voltammo a sinistra verso la laguna. A mezzo della Piazzetta era il palco ove dovemmo salire. Dalla

rangées deux files de soldats allemands, au milieu desquelles nous passâmes.

Montés sur l'échafaud, nous jetâmes nos regards autour de nous, et nous vîmes une immense population frappée de terreur. On apercevait sur divers points, dans l'éloignement, d'autres soldats alignés, et on nous dit qu'il y avait partout des canons avec mèches allumées.

C'était sur cette même *Piazzetta* qu'en septembre 1820, un mois avant mon arrestation, un mendiant m'avait dit : « Ceci est un lieu de malheur ! »

Ce mendiant me revint à la mémoire, et je me dis : « Qui sait s'il n'est pas là, lui aussi, au milieu de ces milliers de spectateurs, et s'il ne me reconnaît pas? »

Le capitaine autrichien nous cria de nous tourner du côté du palais, et de regarder en haut. Nous obéîmes, et nous vîmes sur la terrasse un officier de justice, tenant un papier à la main. C'était la sentence. Il la lut à haute voix.

Un profond silence régna jusqu'à ces mots : *condamnés à mort*. Il s'éleva alors un murmure général de compassion, puis le silence se rétablit pour écouter la fin de la

scala de' *Giganti* fino a quel palco stavano due file di soldati tedeschi; passammo in mezzo ad esse.

Montati là sopra, guardammo intorno, e vedemmo in quell' immenso popolo il terrore. Per varie parti in lontananza schieravansi altri armati. Ci fu detto, esservi i cannoni colle micce accese dappertutto.

Ed era quella piazzetta, ove nel settembre 1820, un mese prima del mio arresto, un mendico aveami detto : « Questo è luogo di disgrazia ! »

Sovvennemi di quel mendico, e pensai : « Chi sa, che in tante migliaja di spettatori non siavi anch' egli, e forse mi ravvisi ? »

Il capitano tedesco gridò, che ci volgessimo verso il palazzo e guardassimo in alto. Obbedimmo, e vedemmo sulla loggia un curiale con una carta in mano. Era la sentenza. La lesse con voce elevata.

Regnò profondo silenzio sino all' espressione : *condannati a morte*. Allora s' alzò un generale mormorio di compassione. Successe nuovo silenzio per udire il resto della lettura. Nuovo mormorio s' alzò all'

lecture, et un nouveau murmure accueillit ces expressions : *condamnés au carcere duro, Maroncelli pour vingt ans, et Pellico pour quinze.*

Le capitaine nous ayant fait signe de descendre, nous jetâmes encore une fois nos regards autour de nous, et nous descendîmes. Rentrés dans la cour, nous montâmes l'escalier, et l'on nous fit retourner dans la chambre d'où on nous avait tirés ; on nous ôta ensuite les menottes, et nous fûmes reconduits à Saint-Michel.

## CHAPITRE LIV.

Ceux qui avaient été condamnés avant nous étaient déja partis pour Lubiana et pour le Spielberg, accompagnés d'un commissaire de police. Maintenant nous attendions le retour de ce même commissaire pour qu'il nous conduisît à notre destination. Nous l'attendîmes un mois.

Ma vie alors se passait à parler beaucoup pour me distraire, et à entendre parler les autres. Maroncelli me lisait en outre ses compositions littéraires, et je lui lisais les miennes. Je lus un soir, de ma fenêtre, à Canova, à

espressione : *condannati a carcere duro, Maroncelli per vent' anni, e Pellico per quindici.*

Il capitano ci fe' cenno di scendere. Gettammo un' altra volta lo sguardo intorno, e scendemmo. Rientrammo nel cortile, risalimmo lo scalone, tornammo nella stanza donde eravamo stati tratti, ci tolsero le manette, indi fummo ricondotti a San Michele.

### CAPO LIV.

Quelli ch' erano stati condannati avanti noi erano già partiti per Lubiana e per lo Spielberg, accompagnati da un commissario di polizia. Ora aspettavasi il ritorno del medesimo commissario, perchè conducesse noi al destino nostro. Questo intervallo durò un mese.

La mia vita era allora, di molto favellare ed udir favellare per distrarmi. Inoltre Maroncelli mi leggeva le sue composizioni letterarie, ed

Rezia et à Armari, l'*Ester d'Engaddi*, et le lendemain au soir, l'*Iginia d'Asti*.

Mais la nuit je frémissais, je pleurais, et je dormais peu ou pas du tout.

Je desirais et craignais en même temps d'apprendre comment la nouvelle de mon infortune avait été reçue par mes parents.

Enfin je reçus une lettre de mon père. Quelle fut ma douleur en voyant que la dernière que je lui avais adressée n'avait pas été envoyée sur-le-champ, comme j'en avais tant prié l'inquisiteur! Mon malheureux père, qui s'était toujours flatté de l'espérance que je sortirais acquitté, ayant pris, un jour, la *Gazette de Milan*, y avait lu ma condamnation. Lui-même me racontait cette cruelle découverte, et me laissait à imaginer combien son ame avait été déchirée.

Oh! comme dans mon immense compassion pour lui, pour ma mère, pour toute ma famille, je m'indignai de ce que ma lettre n'avait pas été soigneusement expédiée! Peut-être n'y avait-il eu aucune mauvaise intention dans ce retard; mais j'en supposai une infernale; je crus y dé-

io gli leggeva le mie. Una sera lessi dalla finestra l' *Ester d' Engaddi* a Canova, Rezia ed Armari; e la sera seguente : l' *Iginia d' Asti*.

Ma la notte io fremeva e piangeva, e dormiva poco o nulla.

Bramava, e paventava ad un tempo, di sapere come la notizia del mio infortunio fosse stata ricevuta da' miei parenti.

Finalmente venne una lettera di mio padre. Qual fu il mio dolore, vedendo che l' ultima da me indirittagli non era stata spedita subito, come io avea tanto pregato l' inquisitore? L' infelice padre, lusingatosi sempre che sarei uscito senza condanna, presa un giorno la gazzetta di Milano, vi trovò la mia sentenza. Egli stesso mi narrava questo crudele fatto, e mi lasciava immaginare quanto l' anima sua ne rimanesse straziata.

Oh come, insieme all' immensa pietà che sentii di lui, della madre, e di tutta la famiglia, arsi di sdegno, perchè la lettera mia non fosse stata sollecitamente spedita! Non vi sarà stata malizia in questo ritardo, ma io la supposi infernale; io credetti di scorgervi un raffinamento di bar-

couvrir un raffinement de barbarie, le desir que le coup dont j'étais frappé tombât aussi de toute sa violence sur mes innocents parents. J'aurais voulu pouvoir répandre une mer de sang pour punir cette cruauté imaginaire.

Maintenant que je juge de sang-froid, je trouve mon idée peu vraisemblable. Ce retard n'eut sans aucun doute d'autre cause que la négligence.

Furieux comme je l'étais, j'appris en frémissant que mes compagnons se proposaient de faire leurs pâques avant de partir, et je sentis que je ne devais pas les faire, n'ayant en moi aucune volonté de pardonner. Oh! que n'ai-je donné ce scandale!

## CHAPITRE LV.

Le commissaire arriva enfin d'Allemagne, et vint nous dire que, dans deux jours, nous partirions.

« Messieurs, ajouta-t-il, j'ai le plaisir de pouvoir vous donner une consolation. En revenant du Spielberg, j'ai vu, à Vienne, S. M. l'empereur, qui m'a dit que vos jours de détention seraient de douze heures, et non de vingt-

barie, un desiderio che il flagel'o avesse tutta la gravezza possibile anche per gl' innocenti miei congiunti. Avrei voluto poter versare un mare di sangue per punire questa sognata inumanità.

Or che giudico pacatamente, non la trovo verisimile. Quel ritardo non nacque, senza dubbio, da altro che non curanza.

Furibondo qual io era, fremetti udendo che i miei compagni si proponevano di far la pasqua prima di partire, e sentii ch' io non dovea farla, stante la niuna mia volontà di perdonare. Avessi dato questo scandalo!

### CAPO LV.

Il commissario giunse alfine di Germania, e venne a dirci, che fra due giorni partiremmo.

« Ho il piacere, soggiunse, di poter dar loro una consolazione. Tornando dallo Spielberg, vidi a Vienna S. M. l' imperatore, la quale mi disse che i giorni di pena di lor signori, vuol valutarli, non di 24 ore,

quatre. Cette expression de S. M. veut dire que la peine est diminuée de moitié. »

Cette diminution ne nous fut jamais annoncée officiellement. Il n'était pas probable cependant que le commissaire nous fît un mensonge, d'autant plus qu'il ne nous donna pas cette nouvelle en secret, mais du consentement de la commission.

Je ne pus néanmoins m'en réjouir; car, dans ma pensée, sept ans et demi de fers n'étaient guère moins horribles que quinze. Il me semblait impossible que je vécusse aussi longtemps.

Ma santé était de nouveau très mauvaise. Je souffrais beaucoup de la poitrine, je toussais, et je croyais mes poumons attaqués; je mangeais peu, et ce peu je ne le digérais pas.

Notre départ eut lieu dans la nuit du 25 au 26 mars. On nous permit d'embrasser notre ami le docteur Cesare Armari. Un sbire nous attacha ensuite une chaîne transversalement de la main droite au pied gauche, pour nous empêcher de fuir. Nous descendîmes dans une gondole, et nos gardes ramèrent vers Fusine.

ma di 12. Con questa espressione intende significare, che la pena è dimezzata. »

Questo dimezzamento non ci venne poi mai annunziato officialmente; ma non v'era alcuna probabilità che il commissario mentisse, tanto più che non ci diede già quella nuova in segreto, ma conscia la commissione.

Io non seppi neppur rallegrarmene. Nella mia mente erano poco meno orribili sett' anni e mezzo di ferri, che quindici anni. Mi pareva impossibile di vivere sì lungamente.

La mia salute era di nuovo assai misera. Pativa dolori di petto gravi, con tosse, e credea lesi i polmoni. Mangiava poco, e quel poco nol digeriva.

La partenza fu nella notte tra il 25 ed il 26 marzo. Ci fu permesso d' abbracciare il dottor Cesare Armari nostro amico. Uno sbirro c' incatenò trasversalmente la mano destra ed il piede sinistro, affinchè ci fosse impossibile fuggire. Scendemmo in gondola, e le guardie remigarono verso Fusina.

Arrivés là, nous trouvâmes deux voitures prêtes. Le commissaire monta avec Rezia et Canova dans l'une, et le sous-commissaire, avec Maroncelli et moi, dans l'autre. Six ou sept gardes de police, armés de fusils et de sabres, et placés, les uns dans les voitures, les autres sur le siége du voiturin, complétaient le convoi.

Il est toujours douloureux de se voir contraint par le malheur de quitter sa patrie; mais la quitter chargé de chaînes, et pour aller habiter des climats horribles, pour aller languir des années entières parmi des sbires, est une chose si déchirante, qu'il n'y a pas de terme pour l'exprimer!

Avant de passer les Alpes, ma nation me devenait à chaque instant plus chère, à cause de la commisération que nous témoignaient partout ceux que nous rencontrions. Notre condamnation étant déja connue depuis plusieurs semaines, nous étions attendus dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque hameau isolé. Dans plusieurs endroits, les commissaires et les gardes eurent peine à dissiper la foule qui nous entourait. La bienveillance qui se

Ivi giunti, trovammo allestiti due legni. Montarono Rezia e Canova nell' uno; Maroncelli ed io nell' altro. In uno de' legni era co' due prigioni il commissario, nell' altro un sotto commissario cogli altri due. Compivano il convoglio sei o sette guardie di polizia, armate di schioppo e sciabola, distribuite parte dentro i legni, parte sulla cassetta del vetturino.

Essere costretto da sventura ad abbandonare la patria è sempre doloroso; ma abbandonarla incatenato, condotto in climi orrendi, destinato a languire per anni fra sgherri, è cosa sì straziante che non v' ha termini per accennarla!

Prima di varcare le Alpi, vieppiù mi si facea cara d' ora in ora la mia nazione, stante la pietà che dappertutto ci dimostravano quelli che incontravamo. In ogni città, in ogni villaggio, per ogni sparso casolare, la notizia della nostra condanna essendo già pubblica da qualche settimana, eravamo aspettati. In parecchi luoghi, i commissarii e le guardie stenta-

manifestait à notre égard était véritablement étonnante.

A Udine, une touchante surprise nous était réservée. Quand nous fûmes arrivés à l'auberge, le commissaire fit fermer la porte de la cour et écarter le peuple, puis nous assigna une chambre, et ordonna aux domestiques de nous y apporter notre souper et tout ce qu'il fallait pour coucher. Un instant après, trois hommes entrent avec des matelas sur les épaules. Quel est notre étonnement en nous apercevant qu'un seul d'entre eux est au service de la maison, et que les deux autres sont de notre connaissance! Nous feignîmes de les aider à déposer les matelas, et nous leur serrâmes furtivement la main. Les larmes nous jaillissaient du cœur à tous. Oh! combien il nous fut pénible de ne pouvoir les verser en nous pressant dans les bras les uns des autres!

Les commissaires ne s'aperçurent pas de cette scène touchante; mais je soupçonnai un des gardes d'avoir pénétré le mystère au moment où le bon Dario me serrait la main. Ce garde était Vénitien. Il nous fixa au visage Dario et moi, pâlit, et sembla hésiter s'il devait élever

vano a dissipare la folla che ne circondava. Era mirabile il benevolo sentimento che veniva palesato a nostro riguardo.

In Udine ci accadde una commovente sorpresa. Giunti alla locanda, il commissario fece chiudere la porta del cortile e respingere il popolo. Ci assegnò una stanza, e disse ai camerieri che ci portassero da cena e l'occorrente per dormire. Ecco un istante appresso entrare tre uomini con materassi sulle spalle. Qual è la nostra meraviglia, accorgendoci che solo uno di loro è al servizio della locanda, e che gli altri sono due nostri conoscenti? Fingemmo d'ajutarli a por giù i materassi, e toccammo loro furtivamente la mano. Le lagrime sgorgavano dal cuore ad essi e a noi. Oh quanto ci fu penoso di non poterle versare tra le braccia gli uni degli altri!

I commissarii non s'avvidero di quella pietosa scena, ma dubitai che una delle guardie penetrasse il mistero, nell'atto che il buon Dario mi stringeva la mano. Quella guardia era un Veneto. Mirò in volto Dario e me, impallidì, sembrò tentennare se dovesse alzar la voce, ma tacque,

la voix ; mais il se tut, et tourna les yeux d'un autre côté, feignant de n'avoir rien vu. S'il ne devina pas que ces deux personnes fussent de nos amis, il pensa du moins que c'étaient des domestiques de notre connaissance.

## CHAPITRE LVI.

Il faisait à peine jour quand nous partîmes d'Udine le lendemain. L'excellent Dario était déja dans la rue, enveloppé de son manteau; il nous salua encore, et nous suivit longtemps. Nous vîmes aussi derrière nous une voiture pendant deux ou trois milles, et dans cette voiture une personne qui agitait son mouchoir. Enfin elle s'en retourna. Qui était-ce? Nous ne pûmes que le supposer.

Que Dieu bénisse toutes les ames généreuses qui n'ont pas honte d'aimer les malheureux! Ah! je les apprécie d'autant mieux, que, dans les jours de mon adversité, j'ai connu des lâches qui m'ont renié, et ont cru gagner quelque chose en répétant les outrages qui m'étaient adressés; mais ceux-ci ont été en petit nombre, et les autres n'ont pas été rares.

e pose gli occhi altrove, dissimulando. Se non indovinò che quelli erano amici nostri, pensò almeno che fossero camerieri di nostra conoscenza.

### CAPO LVI.

Il mattino partivamo d' Udine, ed albeggiava appena : quell' affettuoso Dario era già nella strada, tutto mantellato; ci salutò ancora, e ci seguì lungo tempo. Vedemmo anche una carrozza venirci dietro per due o tre miglia. In essa qualcheduno facea sventolare un fazzoletto. Alfine retrocesse. Chi sarà stato? Lo supponemmo.

Oh Iddio benedica tutte le anime generose, che non s' adontano d' amare gli sventurati! Ah, tanto più le apprezzo, dacchè, negli anni della mia calamità ne conobbi pur di codarde, che mi rinnegarono, e credettero vantaggiarsi, ripetendo improperii contro me. Ma quest' ultime furono poche, ed il numero delle prime non fu scarso.

Je me trompais en pensant que cette compassion que nous trouvions en Italie allait cesser dès que nous serions sur la terre étrangère. Ah ! l'homme bon est toujours le compatriote des malheureux ! Quand nous fûmes en Illyrie et en Allemagne, il arrivait la même chose que chez nous ; ce gémissement était universel : *Arme herren !* (Pauvres messieurs !)

Quelquefois, en entrant dans un pays, on était obligé de faire arrêter nos voitures avant de décider où nous irions loger. Alors la population se pressait autour de nous, et nous entendions des paroles de compassion qui partaient véritablement du cœur. La bonté de ces étrangers me touchait encore plus que celle de mes compatriotes. Oh ! comme je leur en étais reconnaissant ! Combien est douce la pitié de nos semblables ! et qu'il est doux de les aimer !

La consolation que j'en tirais diminuait jusqu'à mon indignation contre ceux que j'appelais mes ennemis.

« Qui sait, me disais-je, si je voyais de près leurs visages, et qu'ils vissent le mien, si je pouvais lire dans

M'ingannava, stimando che quella compassione che trovavamo in Italia, dovesse cessare, laddove fossimo in terra straniera. Ah il buono è sempre compatriota degl' infelici ! Quando fummo in paesi illirici e tedeschi, avveniva lo stesso che tra' nostri. Questo gemito era universale : *arme herren !* (Poveri signori !)

Talvolta entrando in qualche paese, le nostre carrozze erano obbligate di fermarsi, avanti di decidere dove s' andasse ad alloggiare. Allora la popolazione si serrava intorno a noi, ed udivamo parole di compianto che veramente prorompevano dal cuore. La bontà di quella gente mi commoveva più ancora di quella de' miei connazionali. Oh come io era riconoscente a tutti ! Oh quanto è soave la pietà de' nostri simili ! Quanto è soave l' amarli !

La consolazione ch' io indi traea diminuiva persino i miei sdegni contro coloro ch' io nomava miei nemici.

« Chi sa, pensava io, se vedessi da vicino i loro volti, e s' essi vedessero me, e se potessi leggere nelle anime loro, ed essi nella mia, chi sa

leurs ames et eux dans la mienne, qui sait si je ne serais pas forcé d'avouer qu'il n'y a aucune scélératesse en eux, et eux, qu'il n'y en a aucune en moi? Qui sait si nous ne serions pas forcés de nous plaindre mutuellement, et de nous aimer? »

Trop souvent les hommes ne se haïssent que parce qu'ils ne se connaissent pas; s'ils échangeaient entre eux quelques paroles, peut-être se donneraient-ils le bras avec une mutuelle confiance.

Nous nous arrêtâmes un jour à Lubiana, où Canova et Rezia furent séparés de nous, et conduits au château : on concevra facilement combien cette séparation nous fut douloureuse à tous les quatre.

Le soir de notre arrivée à Lubiana et le jour suivant, un monsieur que l'on nous dit être, si j'entendis bien, un secrétaire municipal, vint poliment nous tenir compagnie. C'était un homme plein d'humanité, qui parlait de la religion avec onction et gravité. Je soupçonnai que c'était un prêtre : les prêtres, en Allemagne, s'habillent comme les séculiers. Celui-ci avait une de ces figures ouvertes qui inspirent l'estime : je regrettai de ne pouvoir faire

ch' io non fossi costretto a confessare non esservi alcuna scelleratezza in loro; ed essi, — non esservene alcuna in me? Chi sa che non fossimo costretti a compatirci a vicenda e ad amarci? »

Pur troppo sovente gli uomini s' abborrono, perchè reciprocamente non si conoscono; e se scambiassero insieme qualche parola, uno darebbe fiducialmente il braccio all' altro.

Ci fermammo un giorno a Lubiana, ove Canova e Rezia furono divisi da noi, e condotti nel castello : è facile immaginarsi quanto questa separazione fosse dolorosa per tutti quattro.

La sera del nostro arrivo a Lubiana ed il giorno seguente, venne a farci cortese compagnia un signore che ci dissero, se io bene intesi, essere un segretario municipale. Era molto umano, e parlava affettuosamente e dignitosamente di religione. Dubitai che fosse un prete : i preti in Germania sogliono vestire affatto come secolari. Era di quelle facce sincere che ispirano stima : m' increbbe di non poter fare più lunga

une plus ample connaissance avec lui, et je regrette d'avoir eu l'étourderie d'oublier son nom.

Qu'il me serait doux aussi de savoir ton nom, ô jeune fille qui, dans un village de la Styrie, nous suivis au milieu de la foule, et nous saluas des deux mains lorsque notre voiture dut s'arrêter quelques minutes! Tu t'éloignas ensuite, ton mouchoir sur les yeux, appuyée sur le bras d'un jeune homme triste, qui paraissait Allemand à sa blonde chevelure, mais qui, peut-être, était allé en Italie, et s'était attaché à notre malheureuse nation.

Qu'il me serait doux de savoir le nom de chacun de vous, vénérables pères et mères de famille qui, en différents lieux, vous approchiez de nous pour nous demander si nous avions encore nos parents, et qui, en apprenant qu'ils existaient, pâlissiez en vous écriant: « Ah! que Dieu vous rende bientôt à ces malheureux vieillards! »

## CHAPITRE LVII.

Nous arrivâmes le 10 avril au lieu de notre destination.

conoscenza con lui, e m' incresce d' avere avuto la stordi ezza di dimenticare il suo nome.

Quanto dolce mi sarebbe anche di sapere il tuo nome, o giovinetta, che in un villaggio della Stiria ci seguisti in mezzo alla turba, e poi quando la nostra carrozza dovette fermarsi alcuni minuti, ci salutasti con ambe mani, indi partisti col fazzoletto agli occhi, appoggiata al braccio d' un garzone mesto, che alle chiome biondissime parea tedesco, ma che forse era stato in Italia ed avea preso amore alla nostra infelice nazione!

Quanto dolce mi sarebbe di sapere il nome di ciascuno di voi, o venerandi padri e madri di famiglia, che in diversi luoghi vi accostaste a noi per dimandarci se avevamo genitori, ed intendendo che sì, impallidivate esclamando: « Oh, restituiscavi presto Iddio a que' miseri vecchi! »

## CAPO LVII.

Arrivammo al luogo della nostra destinazione il 10 d'aprile.

La ville de Brünn est la capitale de la Moravie, et le gouverneur des deux provinces de Moravie et de Silésie y réside. Elle est située dans une riante vallée, et a un certain air d'opulence. Plusieurs manufactures de draps y prospéraient alors; elles sont tombées depuis en décadence : sa population était d'environ trente mille ames.

Près de ses murs, à l'occident, s'élève une colline dominée par le funeste château du Spielberg, autrefois le palais des seigneurs de Moravie, aujourd'hui la plus rigoureuse prison de la monarchie autrichienne. C'était une citadelle très forte, mais les Français la bombardèrent et la prirent lors de la fameuse bataille d'Austerlitz (le village d'Austerlitz est à peu de distance). Depuis elle ne fut pas rétablie de manière à pouvoir encore servir de forteresse; on se borna à relever une partie de l'enceinte, qui était démantelée. Environ trois cents condamnés, pour la plupart voleurs ou assassins, sont détenus dans ce lieu, les uns au *carcere duro*, les autres au *carcere durissimo*.

Le *carcere duro* signifie être obligé de travailler, porter la chaîne aux pieds, coucher sur des planches nues, et

La città di Brünn è capitale della Moravia, ed ivi risiede il governatore delle due province di Moravia e di Slesia. È situata in una valle ridente, ed ha un certo aspetto di ricchezza. Molte manifatture di panni prosperavano ivi allora, le quali poscia decaddero; la popolazione era di circa 30 mila anime.

Accosto alle sue mura, a ponente, s' alza un monticello, e sovr' esso siede l' infausta rocca di Spielberg, altre volte reggia de' signori di Moravia, oggi il più severo ergastolo della monarchia austriaca. Era cittadella assai forte, ma i Francesi la bombardarono e presero, a' tempi della famosa battaglia d' Austerlitz (il villaggio d' Austerlitz è a poca distanza). Non fu più ristaurata da poter servire di fortezza; ma si rifece una parte della cinta, ch' era diroccata. Circa trecento condannati, per lo più ladri ed assassini sono ivi custoditi, quali a carcere *duro*, quali a *durissimo*.

Il carcere *duro* significava essere obbligati al lavoro, portare la catena

vivre de la plus misérable nourriture que l'on puisse imaginer. Le *carcere durissimo* signifie être enchaîné d'une manière plus horrible encore, avec un cercle de fer autour des reins, et la chaîne fixée au mur, de sorte qu'on peut à peine se traîner autour de la planche qui sert de lit : la nourriture est la même, quoique la loi dise : *du pain et de l'eau.*

Nous autres, prisonniers d'état, nous étions condamnés au *carcere duro.*

En gravissant cette colline, nous tournâmes les yeux derrière nous, pour dire adieu au monde, incertains si le gouffre qui allait nous engloutir vivants se rouvrirait jamais pour nous. J'étais calme en apparence, mais intérieurement je rugissais. Vainement je voulus recourir à la philosophie pour retrouver la paix : la philosophie n'avait pas de raisons suffisantes pour moi.

Étant parti de Venise en mauvaise santé, le voyage m'avait horriblement fatigué. Ma tête et tout mon corps étaient endoloris. J'avais une fièvre brûlante. Le mal physique contribuait à entretenir mon irascibilité, qui, à son tour, probablement, aggravait le mal physique.

a' piedi, dormire su nudi tavolacci, e mangiare il più povero cibo immaginabile. Il *durissimo* significava essere incatenati più orribilmente, con una cerchia di ferro intorno a' fianchi, e la catena infitta nel muro, in guisa che appena si possa camminare rasente il tavolaccio che serve di letto : il cibo è lo stesso, quantunque la legge dica : *pane ed acqua.*

Noi, prigionieri di stato, eravamo condannati al carcere duro.

Salendo per l'erta di quel monticello, volgevamo gli occhi indietro per dire addio al mondo, incerti se il baratro che vivi c'ingojava si sarebbe più schiuso per noi. Io era pacato esteriormente, ma dentro di me ruggiva. Indarno volea ricorrere alla filosofia per acquetarmi ; la filosofia non avea ragioni suffic'enti per me.

Partito di Venezia in cattiva salute, il viaggio m'aveva stancato miseramente. La testa e tutto il corpo mi dolevano : ardea dalla febbre. Il male fisico contribuiva a tenermi iracondo, e probabilmente l'ira aggravava il male fisico.

On nous consigna entre les mains du surintendant du Spielberg, et nos noms furent inscrits, par celui-ci, parmi ceux des voleurs. En nous quittant, le commissaire impérial nous embrassa; il était attendri. « Messieurs, nous dit-il, je vous recommande particulièrement la docilité; car la moindre infraction à la discipline pourrait être sévèrement punie par M. le surintendant. »

Quand l'acte d'écrou fut terminé, on nous conduisit, Maroncelli et moi, dans un corridor souterrain, où s'ouvrirent pour nous deux chambres ténébreuses et non contiguës, et chacun de nous fut enfermé dans sa tanière.

## CHAPITRE LVIII.

C'est une chose bien cruelle quand déja on a dit adieu à tant d'objets, et qu'on n'est plus que deux amis également malheureux, oui, c'est une chose bien cruelle de se séparer! Maroncelli, en me quittant, me voyait malade, et plaignait en moi un homme que probablement il ne reverrait jamais : je plaignais en lui une fleur brillante de santé, arrachée peut-être pour toujours à la lumière vi-

Fummo consegnati al soprintendente dello Spielberg, ed i nostri nomi vennero da questo inscritti fra i nomi de' ladroni. Il commissario imperiale ripartendo ci abbracciò, ed era intenerito : « Raccomando a' lor signori particolarmente la docilità, diss' egli; la minima infrazione alla disciplina può venir punita dal signor soprintendente con pene severe. »

Fatta la consegna, Maroncelli ed io fummo condotti in un corridojo sotterraneo, dove ci s' apersero due tenebrose stanze non contigue. Ciascuno di noi fu chiuso nel suo covile.

### CAPO LVIII.

Acerbissima cosa, dopo aver già detto addio a tanti oggetti, quando non si è più che in due amici egualmente sventurati, ah sì! acerbissima cosa è il dividersi! Maroncelli nel lasciarmi, vedeami infermo, e compiangeva in me un uomo ch' ei probabilmente non vedrebbe mai più : io compiangeva in lui un fiore splendido di salute, rapito forse per sempre alla

vifiante du soleil. Et cette fleur, en effet, comme elle s'est flétrie! Elle revit un jour la lumière, mais hélas! en quel état!

Lorsque je fus seul dans mon horrible cachot, et que j'eus entendu se fermer les verrous, je distinguai, à la faible lueur qui descendait d'une petite fenêtre, un lit composé de quelques planches, et une énorme chaîne attachée au mur. Je m'assis en frémissant sur ce lit, et, ayant pris la chaîne, j'en mesurai la longueur, pensant qu'elle m'était destinée.

Une demi-heure après, le bruit des clefs se fit entendre; la porte s'ouvrit : le chef-geôlier m'apportait une cruche d'eau.

« Voici de quoi boire, me dit-il d'une voix rude; demain matin j'apporterai le pain.

— Merci, bon homme.

— Je ne suis pas bon, me répondit-il.

— Tant pis pour vous, lui dis-je indigné. Et cette chaîne, ajoutai-je, elle est pour moi, peut-être?

— Oui, monsieur, si vous n'étiez pas tranquille, si

luce vitale del sole. E quel fiore infatti oh come appassì! Rivide un giorno la luce, ma oh in quale stato!

Allorchè mi trovai solo in quell' orrido antro, e intesi serrarsi i catenacci, e distinsi al barlume che discendeva da alto finestruolo, il nudo pancone datomi per letto ed una enorme catena al muro, m'assisi fremente su quel letto, e presa quella catena, ne misurai la lunghezza, pensando fosse destinata per me.

Mezz' ora dappoi, ecco stridere le chiavi; la porta s'apre: il capo-carceriere mi portava una brocca d'acqua.

« Questo è per bere, disse con voce burbera; e domattina porterò la pagnotta.

— Grazie, buon uomo.

— Non son buono, riprese.

— Peggio per voi, gli dissi sdegnato. E questa catena, soggiunsi, è forse per me?

— Si, signore, se mai ella non fosse quieta, se infuriasse, se dicesse

vous vous mettiez en fureur, et si vous disiez des injures; mais si vous êtes raisonnable, nous ne vous mettrons qu'une chaîne aux pieds : le forgeron la prépare en ce moment. »

Il se promenait lentement de long en large, en agitant son vilain trousseau de grosses clefs; et moi, d'un œil irrité, je regardais sa gigantesque, maigre et vieille personne; et, bien que les traits de son visage ne fussent pas communs, tout en lui me semblait offrir l'odieuse expression d'une brutale rigueur.

Oh! que les hommes sont injustes en jugeant sur l'apparence et selon leurs orgueilleuses préventions! Celui que je croyais voir agiter joyeusement ses clefs pour me faire sentir son triste pouvoir, celui que je croyais impudent par une longue habitude de cruautés, roulait dans son esprit des pensées de compassion, et certainement il ne parlait ainsi, avec un accent brusque, que pour dissimuler ce sentiment. Il aurait voulu le cacher pour ne pas paraître faible, et dans la crainte que j'en fusse indigne; mais, en même temps, supposant que j'étais peut-être plus malheureux que méchant, il eût desiré me le montrer.

insolenze. Ma se sarà ragionevole, non le porremo altro che una catena a' piedi. Il fabbro la sta apparecchiando. »

Ei passeggiava lentamente su e giù, agitando quel villano mazzo di grosse chiavi, ed io con occhio irato mirava la sua gigantesca, magra, vecchia persona; e, ad onta de' lineamenti non volgari del suo volto, tutto in lui mi sembrava l' espressione odiosissima d' un brutale rigore!

Oh come gli uomini sono ingiusti, giudicando dall' apparenza, e secondo le loro superbe prevenzioni! Colui ch' io m' immaginava agitasse allegramente le chiavi, per farmi sentire la sua trista potestà, colui ch' io riputava impudente per lunga consuetudine d' incrudelire, volgea pensieri di compassione, e certamente non parlava a quel modo con accento burbero, se non per nascondere questo sentimento. Avrebbe voluto nascondere a fine di non parer debole, e per timore ch' io ne fossi indegno; ma nello stesso tempo supponendo che forse io era più infelice che iniquo, avrebbe desiderato di palesarmelo.

Ennuyé de sa présence et plus encore de ses airs de maître, je crus devoir l'humilier en lui disant impérieusement, comme à un laquais : « Donnez-moi à boire. »

Il me regarda, et sembla me dire : « Arrogant ! ici il faut se déshabituer de commander. »

Mais il se tut, courba sa longue échine, prit la cruche qui était par terre, et me la donna. En la prenant, je m'aperçus qu'il tremblait; et, attribuant ce tremblement à la vieillesse, un mélange de pitié et de vénération tempéra mon orgueil.

« Quel âge avez vous? lui demandai-je avec l'accent de la bienveillance.

— Soixante-quatorze ans, monsieur ; j'ai déja vu bien des malheurs, soit les miens ou ceux d'autrui. »

Ce mot sur ses malheurs et ceux des autres fut accompagné d'un nouveau tremblement pendant qu'il reprenait la cruche, et je soupçonnai que ce n'était pas seulement l'effet de l'âge, mais aussi celui de quelque noble émotion. Cette idée effaça de mon ame la haine que son premier aspect y avait fait naître.

Nojato della sua presenza, e più della sua aria da padrone, stimai opportuno d' umiliarlo, dicendogli imperiosamente, quasi a servitore : « Datemi da bere. »

Ei mi guardò, e parea significare : « Arrogante ! quì bisogna divezzarsi dal comandare. »

Ma tacque, chinò la sua lunga schiena, prese in terra la brocca, e me la porse. M' avvidi pigliandola, ch' ei tremava ; e attribuendo quel tremito alla sua vecchiezza, un misto di pietà e di riverenza temperò il mio orgoglio.

« Quanti anni avete? gli dissi con voce amorevole.

— Settantaquattro, signore : ho già veduto molte sventure e mie ed altrui. »

Questo cenno sulle sventure sue ed altrui fu accompagnato da nuovo tremito, nell' atto ch' ei ripigliava la brocca ; e dubitai fosse effetto, non della sola età, ma d'un certo nobile perturbamento. Siffatto dubbio cancellò dall' anima mia l' odio che il suo primo aspetto m' aveva impresso.

« Comment vous nommez-vous? lui demandai-je.

— Le sort se moqua de moi, monsieur, en me donnant le nom d'un grand homme : je m'appelle Schiller. »

Il m'apprit ensuite, en peu de mots, quel était son pays, son origine, les guerres qu'il avait vues et les blessures qu'il y avait reçues.

Il était né en Suisse, d'une famille d'agriculteurs; il avait combattu contre les Turcs, sous les ordres du général Laudon, du temps de Marie-Thérèse et de Joseph II, et depuis, dans toutes les guerres de l'Autriche contre la France jusqu'à la chute de Napoléon.

## CHAPITRE LIX.

Quand nous venons à concevoir meilleure opinion d'un homme que d'abord nous avions jugé méchant, examinant son visage, sa voix, ses manières, nous croyons y découvrir des signes évidents de bonté. Cette découverte est-elle une réalité? Je la soupçonne de n'être qu'une illusion; car ce même visage, cette même voix, ces mêmes manières, nous semblaient peu de temps au-

« Come vi chiamate? gli dissi.

— La fortuna, signore, si burlò di me, dandomi il nome d' un grand' uomo. Mi chiamo Schiller. »

Indi in poche parole mi narrò qual fosse il suo paese, quale l' origine, quali le guerre vedute, e le ferite riportate.

Era Svizzero, di famiglia contadina : avea militato contro a' Turchi sotto il generale Laudon a' tempi di Maria Teresa e di Giuseppe II; indi in tutte le guerre dell' Austria contro alla Francia, sino alla caduta di Napoleone.

### CAPO LIX.

Quando d' un uomo che giudicammo dapprima cattivo, concepiamo miglior opinione, allora, badando al suo viso, alla sua voce, a' suoi modi, ci pare di scoprire evidenti segni d' onestà. È questa scoperta una realtà? Io la sospetto illusione. Questo stesso viso, quella stessa voce, quegli

paravant des signes certains de perversité. Nous n'avons pas plus tôt réformé notre jugement sur les qualités morales, que nous réformons aussi les conclusions de notre science physiognomonique. Que de figures nous vénérons parceque nous savons qu'elles ont appartenu à des gens vertueux, et qui ne nous paraîtraient propres à inspirer aucune vénération si elles eussent appartenu à d'autres hommes! et *vice versa*. J'ai beaucoup ri un jour d'une dame qui, voyant une tête de Catilina, et la prenant pour celle de Collatin, s'imaginait y voir la douleur sublime de ce dernier à la mort de Lucrèce. Et cependant de telles illusions sont communes.

Non qu'il n'y ait des figures d'honnêtes gens qui ne portent clairement empreint dans leurs traits le caractère de la bonté, et qu'il n'y ait des figures de méchants où se peint aussi clairement le caractère de la méchanceté; mais je soutiens qu'il y a beaucoup de physionomies dont l'expression est douteuse.

En somme, lorsque le vieux Schiller fut un peu entré dans mes bonnes graces, je le regardai plus attentivement que je ne l'avais fait d'abord, et il cessa de me déplaire.

stessi modi ci pareano, poc' anzi, evidenti segni di bricconeria. S' è mutato il nostro giudizio sulle qualità morali, e tosto mutano le conclusioni della nostra scienza fisonomica. Quante facce veneriamo, perchè sappiamo che appartennero a valentuomini, le quali non ci sembrerebbero punto atte ad ispirare venerazione, se fossero appartenute ad altri mortali! E così viceversa. Ho riso una volta d' una signora che vedendo un' immagine di Catilina, e confondendolo con Collatino, sognava di scorgervi il sublime dolore di Collatino per la morte di Lucrezia. Eppure siffatte illusioni sono comuni.

Non già che non vi sieno facce di buoni, le quali portano benissimo impresso il carattere di bontà, e non vi sieno facce di ribaldi che portano benissimo impresso quello di ribalderia; ma sostengo che molte havvene di dubbia espressione.

In somma entratomi alquanto in grazia il vecchio Schiller, lo guardai più attentamente di prima, e non mi dispiacque più. A dir vero, nel suo

A dire vrai, son langage, quelle que fût sa rudesse, offrait parfois des traces d'une ame élevée.

« Caporal comme je suis, disait-il, il m'est échu pour retraite le triste emploi de geôlier; et Dieu sait si cela ne m'est pas beaucoup plus pénible que de risquer ma vie sur les champs de bataille! »

Je me repentis de lui avoir demandé à boire avec hauteur. « Mon cher Schiller, lui dis-je en lui serrant la main, c'est en vain que vous le niez, je vois que vous êtes bon; et puisque je suis tombé dans ce malheur, je remercie le ciel de vous avoir choisi pour mon gardien. »

Il écouta mes paroles, secoua la tête, et répondit en passant la main sur son front, comme un homme qui a une pensée importune :

« Je suis méchant, monsieur; on m'a fait prêter un serment auquel je ne manquerai jamais. Je suis obligé de traiter tous les prisonniers, et surtout les prisonniers d'état, avec la même sévérité, sans avoir égard à leur condition, sans indulgence, et sans permettre aucun abus. L'empereur sait ce qu'il fait, je dois lui obéir.

favellare, in mezzo a certa rozzezza, eranvi anche tratti d' anima gentile.

« Caporale qual sono, diceva egli, m' è toccato per luogo di riposo il tristo ufficio di carceriere : e Dio sa, se non mi costa assai più rincrescimento che il rischiare la vita in battaglia. »

Mi pentii d' avergli testè dimandato con alterigia da bere. « Mio caro Schiller, gli dissi stringendogli la mano, voi lo negate indarno, io conosco che siete buono, e poichè sono caduto in questa avversità, ringrazio il cielo di avermi dato voi per guardiano. »

Egli ascoltò le mie parole, scosse il capo, indi rispose, fregandosi la fronte, come uomo che ha un pensiero molesto :

« Io sono cattivo, o signore; mi fecero prestare un giuramento, a cui non mancherò mai. Sono obbligato a trattare tutti i prigionieri, senza riguardo alla loro condizione, senza indulgenza, senza concessione d' abusi, e tanto più, i prigionieri di stato. L' imperatore sa quello che fa; io debbo obbedirgli.

— Vous êtes un brave homme, et je respecterai ce que vous regardez comme un devoir de conscience. Celui qui agit dans la sincérité de sa conscience peut se tromper, mais il est pur devant Dieu.

— Pauvre monsieur ! Prenez patience, et plaignez-moi. Je serai de fer pour mes devoirs ; mais le cœur... le cœur est plein de regrets de ne pouvoir soulager les malheureux : voilà ce que je voulais dire à monsieur. »

Nous étions émus tous deux. Il me supplia d'être calme, de ne pas me mettre en fureur, comme le font souvent les condamnés, afin de ne pas le forcer à me traiter durement.

Et, prenant ensuite un ton brusque, comme pour me cacher une partie de son émotion, il me dit :

« Maintenant il faut que je m'en aille. »

Puis il se retourna, pour me demander depuis combien de temps durait cette misérable toux que j'avais, et lança un gros mot de malédiction contre le médecin, parcequ'il ne venait pas ce soir même me visiter.

« Monsieur a une fièvre de cheval, ajouta-t-il ; je m'y

— Voi siete un brav' uomo, ed io rispetterò ciò che riputate debito di coscienza. Chi opera per sincera coscienza può errare, ma è puro innanzi a Dio.

— Povero signore ! abbia pazienza, e mi compatisca. Sarò ferreo ne' miei doveri ; ma il cuore.... il cuore è pieno di rammarico di non poter sollevar gl' infelici. Questa è la cosa ch' io volea dirle. »

Ambi eravamo commossi. Mi supplicò d' essere quieto, di non andare in furore, come fanno spesso i condannati, di non costringerlo a trattarmi duramente.

Prese poscia un accento ruvido, quasi per celarmi una parte della sua pietà, e disse :

« Or bisogna ch' io me ne vada. »

Poi tornò indietro, chiedendomi da quanto tempo io tossissi così miseramente com' io faceva, e scagliò una grossa maledizione contro il medico, perchè non veniva in quella sera stessa a visitarmi.

« Ella ha una febbre da cavallo, soggiunse : io me ne intendo. Avrebbe

connais. Il lui faudrait au moins une paillasse ; mais jusqu'à ce que le médecin l'ait prescrit, nous ne pouvons la lui donner. »

Il sortit, referma la porte, et je m'étendis sur ces planches si dures, agité par la fièvre, et ayant de fortes douleurs à la poitrine ; mais moins irrité, moins ennemi des hommes, et moins éloigné de Dieu.

## CHAPITRE LX.

Le soir, le surintendant vint, accompagné de Schiller, d'un autre caporal et de deux soldats, pour faire une perquisition. On en faisait trois par jour : une le matin, une le soir, et la troisième à minuit. Tous les coins de la prison étaient visités ; on examinait la moindre des choses, ensuite les subalternes se retiraient, et le surintendant, qui, le matin et le soir, ne manquait jamais à la visite, demeurait quelque temps à causer avec moi.

La première fois que je vis cette petite troupe, il me vint une pensée étrange. Dans l'ignorance où j'étais encore de cet usage importun, en proie au délire de la

d' uopo almeno d' un pagliericcio, ma finchè il medico non l' ha ordinato, non possiamo darglielo. »

Uscì, richiuse la porta, ed io mi sdrajai sulle dure tavole, febbricitante sì, e con forte dolore di petto, ma meno fremente, meno nemico degli uomini, meno lontano da Dio.

### CAPO LX.

A sera venne il soprintendente, accompagnato da Schiller, da un altro caporale e da due soldati, per fare una perquisizione.

Tre perquisizioni quotidiane erano prescritte : una a mattina, una a sera, una a mezzanotte. Visitavano ogni angolo della prigione, ogni minuzia; indi gl' inferiori uscivano, ed il soprintendente (che mattina e sera non mancava mai) si fermava a conversare alquanto con me.

La prima volta che vidi quel drappello, uno strano pensiero mi venne. Ignaro ancora di quei molesti usi, e delirante dalla febbre, immaginai

fièvre, je m'imaginai que l'on venait pour m'égorger, et je saisis la longue chaîne qui se trouvait près de moi pour briser la tête du premier qui s'approcherait.

« Que faites-vous? me dit le surintendant; nous ne venons vous faire aucun mal : c'est une visite de formalité que nous faisons dans toutes les prisons pour nous assurer que tout est dans l'ordre. »

J'hésitai; mais lorsque je vis Schiller s'avancer vers moi et me tendre amicalement la main, son air tout paternel m'inspira de la confiance; je laissai retomber la chaîne, et je pris sa main dans les miennes.

« Oh! comme il est brûlant! dit-il au surintendant; si on pouvait seulement lui donner une paillasse! »

Il prononça ces mots avec un accent de douleur si vrai, si affectueux, que j'en fus attendri.

Le surintendant me tâta le pouls, et me plaignit : c'était un homme de bonnes manières, mais qui n'osait prendre sur lui aucune décision.

« Ici tout est rigueur, même pour moi, dit-il. Si je n'exécute pas à la lettre tout ce qui m'est prescrit, je risque d'être destitué de mon emploi. »

che mi movessero contro per trucidarmi, e afferrai la lunga catena che mi stava vicino, per rompere la faccia al primo che mi s' appressasse.

« Che fa ella? disse il soprintendente. Non veniamo per farle alcun male. Questa è una visita di formalità a tutte le carceri, a fine di assicurarci che nulla siavi d' irregolare. »

Io esitava; ma quando vidi Schiller avanzarsi verso me e tendermi amicamente la mano, il suo aspetto paterno m' ispirò fiducia : lasciai andare la catena, e presi quella mano fra le mie.

« Oh come arde! diss' egli al soprintendente. Si potesse almeno dargli un pagliericcio! »

Pronunciò queste parole con espressione di sì vero affettuoso cordoglio, che ne fui intenerito.

Il soprintendente mi tastò il polso, mi compianse : era uomo di gentili maniere, ma non osava prendersi alcun arbitrio.

« Qui tutto è rigore anche per me, diss' egli. Se non eseguisco alla

Schiller allongeait les lèvres, et j'aurais parié qu'il se disait à lui-même : « Si j'étais surintendant, je ne pousserais pas la peur jusque-là. On ne pourrait jamais me faire un grand crime de prendre une décision si bien justifiée par la nécessité, et si inoffensive pour la monarchie. »

Lorsque je fus seul, mon cœur, incapable depuis quelque temps de profonds sentiments religieux, s'attendrit, et je priai. C'était une prière de bénédiction sur Schiller; et j'ajoutai : « Fais, ô mon Dieu, que je découvre aussi dans les autres quelque qualité qui m'attache à eux! J'accepte toutes les tortures de la prison, mais du moins permets que j'aime! Délivre-moi du tourment de haïr mes semblables! »

A minuit j'entends des pas dans le corridor. Les clefs résonnent, la porte s'ouvre. C'est le caporal avec deux gardes qui viennent faire la visite.

« Où est mon vieux Schiller? » m'écriai-je avec l'expression du regret. Il s'était arrêté dans le corridor.

« Je suis là, je suis là, » répondit-il; et, s'approchant

lettera ciò, ch' è prescritto, rischio d' essere sbalzato dal mio impiego. »

Schiller allungava le labbra, ed avrei scommesso, ch' ei pensava tra sè : « S' io fossi sopriutendente, non porterei la paura fino a quel grado; nè il prendersi un arbitrio così giustificato dal bisogno, e così innocuo alla monarchia, potrebbe mai riputarsi gran fallo. »

Quando fui solo, il mio cuore, da qualche tempo incapace di profondo sentimento religioso, s' inteneri e pregò. Era una preghiera di benedizioni sul capo di Schiller; ed io soggiungeva a Dio : « Fa ch' io discerna pure negli altri qualche dote che loro m' affezioni; io accetto tutti i tormenti del carcere, ma deh, ch' io ami! deh, liberami dal tormento d' odiare i miei simili! »

A mezzanotte udii molti passi nel corridojo. Le chiavi stridono, la porta s' apre. È il caporale con due guardie per la visita.

« Dov' è il mio vecchio Schiller? » diss' io con desiderio. Ei s' era fermato nel corridojo.

« Son qua, son qua, » rispose.

de mes planches, il me tâta le pouls de nouveau, et se pencha sur moi avec sollicitude pour me regarder, comme un père sur le lit de son fils malade.

« Et maintenant que je me le rappelle, demain c'est jeudi! murmurait-il, oui, que trop bien jeudi!

— Et que voulez-vous dire par là?

— Que le médecin n'a coutume de venir que les lundis, mercredis et vendredis matin, et que malheureusement demain il ne viendra pas.

— Ne vous inquiétez pas pour cela.

— Que je ne m'inquiète pas! que je ne m'inquiète pas! Dans toute la ville on ne parle que de l'arrivée de ces messieurs : le médecin ne peut l'ignorer. Pourquoi diable n'a-t-il pas fait l'effort extraordinaire de venir une fois de plus?

— Qui sait s'il ne viendra pas demain, quoique ce soit jeudi? »

Le vieillard n'ajouta pas un mot, mais il me serra rudement la main de manière à m'estropier, et, quoiqu'il me fît mal, j'en éprouvai du plaisir ; le plaisir qu'éprouve

E venuto presso al tavolaccio, tornò a tastarmi il polso, chinandosi inquieto a guardarmi, come un padre sul letto del figliuolo infermo.

« Ed or che me ne ricordo, dimani è giovedì! borboltava egli; pur troppo giovedì!

— E che volete dire con ciò?

— Che il medico non suol venire, se non le mattine del lunedì, del mercoledì e del venerdì, e che dimani pur troppo non verrà.

— Non v' inquietate per ciò.

— Ch' io non m' inquieti, ch' io non m' inquieti! In tutta la città non si parla d' altro che dell' arrivo di lor signori : il medico non può ignorarlo. Perchè diavolo non ha fatto lo sforzo straordinario di venire una volta di più?

— Chi sa che non venga dimani, sebben sia giovedì? »

Il vecchio non disse altro; ma mi serrò la mano con forza bestiale, e quasi da storpiarmi. Benchè mi facesse male, n' ebbi piacere. Simile al

un amant s'il arrive qu'en dansant sa bien-aimée lui marche sur le pied : il crierait presque de douleur, mais au lieu de crier, il lui sourit, et il s'estime heureux.

## CHAPITRE LXI.

Le jeudi matin, après une très-mauvaise nuit, affaibli, et les os rompus par les planches, je me sentis couvert d'une sueur abondante. On vint faire la visite. Le surintendant n'y était pas : quelquefois cette heure lui était incommode, et alors il venait plus tard.

Je dis à Schiller : « Voyez comme je suis trempé de sueur; je la sens déja qui se refroidit : j'aurais besoin de changer de chemise à l'instant.

— Cela ne se peut ! » s'écria-t-il d'une voix brutale.

Mais il me fit furtivement signe des yeux et de la main, et lorsque le caporal et les gardes furent sortis, il se retourna pour me faire un nouveau signe au moment où il fermait la porte.

Peu après il reparut, m'apportant une de ses chemises, deux fois longue comme tout mon corps.

piacere che prova un innamorato, se avviene che la sua diletta, ballando, gli pesti un piede : griderebbe quasi dal dolore, ma invece, le sorride, e s' estima beato.

### CAPO LXI.

La mattina del giovedì, dopo una pessima notte, indebolito, rotto le ossa dalle tavole, fui preso da abbondante sudore. Venne la visita. Il sopraintendente non v' era ; siccome quell' ora gli era incomoda, ei veniva poi alquanto più tardi.

Dissi a Schiller : « Sentite come sono inzuppato di sudore ; ma già mi si raffredda sulle carni ; avrei bisogno subito di mutar camicia.

— Non si può, » gridò con voce brutale.

Ma fecemi secretamente cenno cogli occhi e colla mano. Usciti il caporale e le guardie, ei tornò a farmi un cenno nell' atto che chiudeva la porta.

Poco appresso ricomparve, portandomi una delle sue camice, lunga due volte la mia persona.

« Elle sera un peu longue pour monsieur, dit-il, mais je n'en ai pas d'autre pour le moment.

— Je vous remercie, mon ami ; mais comme j'ai apporté au Spielberg une malle pleine de linge, j'espère qu'on ne me refusera pas l'usage de mes chemises : ayez la complaisance d'aller en demander une au surintendant.

— Il n'est pas permis de rien laisser à monsieur de son linge. Tous les samedis on lui donnera une chemise de la maison, comme aux autres condamnés.

— Honnête vieillard, lui dis-je, vous voyez dans quel état je suis ; il n'est pas probable que je sorte vivant d'ici : je ne pourrai jamais récompenser ce que vous faites pour moi.

— Fi ! monsieur, fi ! s'écria-t-il ; parler de récompense à qui ne peut rendre service, à qui peut tout au plus prêter furtivement à un malade de quoi essuyer la sueur dont son corps est trempé ! »

Et, m'ayant jeté brusquement sa longue chemise sur le dos, il s'en alla en grommelant, et referma la porte avec bruit, comme un furieux.

« Per lei, diss' egli, è un po' lunga, ma or qui non ne ho altre.

—Vi ringrazio, amico, ma siccome ho portato allo Spielberg un baule pieno di biancheria, spero che non mi si ricuserà l' uso delle mie camice : abbiate la gentilezza d' andare dal soprintendente a chiedere una di quelle.

— Signore, non è permesso di lasciarle nulla della sua biancheria. Ogni sabato le si darà una camicia della casa, come agli altri condannati.

— Onesto vecchio, dissi, voi vedete in che stato sono ; è poco verisimile, ch' io più esca vivo di qui : non potrò mai ricompensarvi di nulla.

— Vergogna, signore ! sclamò, vergogna ! Parlare di ricompensa a chi non può rendere servigi ! a chi appena può imprestare furtivamente ad un infermo di che asciugarsi il corpo grondante di sudore ! »

E gettatami sgarbatamente addosso la sua lunga camicia, se n' andò brontolando, e chiuse la porta con uno strepito da arrabbiato.

Deux heures après environ, il m'apporta un morceau de pain noir.

« Ceci, dit-il, est la portion de deux jours. » Puis il se mit à marcher en frémissant.

« Qu'avez-vous? lui dis-je; êtes-vous en colère contre moi? J'ai pourtant accepté la chemise que vous avez bien voulu me donner.

— Je suis en colère contre le médecin : quoique ce soit aujourd'hui jeudi, il pourrait bien se donner la peine de venir.

— Patience! » répondis-je.

Je disais : « Patience! » mais il m'était impossible de reposer sur ces planches, n'ayant pas même un oreiller. Je souffrais dans tous mes os.

A onze heures, un condamné, accompagné de Schiller, m'apporta mon dîner. Ce dîner était dans deux petits pots de fer, dont l'un contenait un potage détestable, et l'autre des légumes accommodés avec une sauce telle que l'odeur seule suffisait pour soulever le cœur.

J'essayai d'avaler quelques cuillerées de potage, cela me fut impossible.

Circa due ore più tardi mi portò un tozzo di pan nero.

« Questa, disse, è la porzione per due giorni. »

Poi si mise a camminare fremendo,

« Che avete? gli dissi. Siete in collera con me? Ho pure accettata la camicia che mi favoriste.

— Sono in collera col medico, il quale, benchè oggi sia giovedi, potrebbe pur degnarsi di venire!

— Pazienza! » dissi.

Io diceva : « Pazienza! » ma non trovava modo di giacer così sulle tavole, senza neppure un guanciale : tutte le mie ossa doloravano.

Alle ore undici, mi fu portato il pranzo da un condannato, accompagnato da Schiller. Componevano il pranzo due pentolini di ferro, l' uno contenente una pessima minestra, l' altro legumi conditi con salsa tale, che il solo odore metteva schifo.

Provai d' ingojare qualche cucchiajo di minestra : non mi fu possibile.

« Que monsieur prenne courage, me répétait Schiller ; qu'il tâche de s'accoutumer à cette nourriture, sinon il lui arrivera ce qui déja est arrivé à d'autres, de ne manger qu'un peu de pain, et de mourir ensuite de langueur. »

Le vendredi matin, le docteur Bayer arriva enfin. Il me trouva de la fièvre, prescrivit qu'on me donnât une paillasse, et insista pour que l'on me sortît de ce souterrain, et que l'on me transportât à l'étage supérieur. On ne le pouvait pas; la place manquait. Mais un rapport ayant été fait à ce sujet au comte Mitrowski, gouverneur des deux provinces de Moravie et de Silésie, résidant à Brünn, celui-ci répondit que, vu la gravité de la maladie, l'ordonnance du médecin devait être suivie.

Un peu de jour pénétrait dans la chambre que l'on me donna, et en grimpant aux barreaux de l'étroite fenêtre je voyais la vallée que dominait la forteresse, une partie de la ville de Brünn, un faubourg avec beaucoup de petits jardins, le cimetière, le petit lac de la Chartreuse, et les collines boisées qui nous séparaient des fameux champs d'Austerlitz.

Schiller mi repeteva : « Si faccia animo ; procuri d'avvezzarsi a questi cibi ; altrimenti le accaderà, come è già accaduto ad altri, di non mangiucchiare se non un po' di pane, e di morir quindi di languore. »

Il venerdì mattina venne finalmente il dottor Bayer. Mi trovò febbre, m' ordinò un pagliericcio, ed insistè perch' io fossi tratto di quel sotterraneo e trasportato al piano superiore. Non si poteva, non v' era luogo. Ma fattone relazione al conte Mitrowski, governatore delle due provincie, Moravia e Slesia, residente in Brünn, questi rispose che, stante la gravezza del mio male, l' intento del medico fosse eseguito.

Nella stanza che mi diedero, penetrava alquanto di luce; ed arrampicandomi alle sbarre dell' angusto finestruolo, io vedeva la sottoposta valle, un pezzo della città di Brünn, un sobborgo con molti orticelli, il cimitero, il laghetto della Certosa, ed i selvosi colli che ci divideano da' famosi campi d'Austerlitz.

Cette vue m'enchantait. Oh! combien j'aurais été heureux si j'avais pu en jouir avec Maroncelli!

## CHAPITRE LXII.

Cependant on travaillait à nos habits de prisonniers; j'eus le mien au bout de cinq jours.

Il consistait en un pantalon de drap grossier, dont le côté droit était gris et le côté gauche couleur capucin; un justaucorps de ces deux couleurs disposées de la même manière, et un pourpoint encore des mêmes couleurs, mais placées en sens inverse, c'est-à-dire la couleur capucin à droite et le gris à gauche. Les bas étaient de grosse laine, la chemise de toile d'étoupes, pleine d'aiguillons, un véritable cilice; au cou, un morceau de toile pareille à celle de la chemise. Les bottines étaient de cuir brut et lacées. Le chapeau était blanc.

Pour compléter ce costume, nous avions les fers aux pieds, c'est-à-dire une chaîne qui allait d'une jambe à l'autre, et dont les anneaux avaient été arrêtés avec des clous rivés sur une enclume. Le forgeron qui me fit cette

Quella vista m' incantava. Oh quanto sarei stato lieto, se avessi potuto dividerla con Maroncelli!

### CAPO LXII.

Ci si facevano intanto i vestiti da prigioniero. Di lì a cinque giorni mi portarono il mio.

Consisteva in un pajo di pantaloni di ruvido panno, a destra color grigio, e a sinistra color cappuccino; un giustacuore di due colori egualmente collocati, ed un giubbettino di simili due colori, ma collocati oppostamente, cioè il cappuccino a destra ed il grigio a sinistra. Le calze erano di grossa lana; la camicia di tela di stoppa piena di pungenti stecchi, — un vero cilicio: al collo una pezzuola di tela pari a quella della camicia. Gli stivaletti erano di cuojo non tinto, allacciati. Il cappello era bianco.

Compivano questa divisa i ferri a' piedi, cioè una catena da una gamba all' altra, i ceppi della quale furono fermati con chiodi che si ribadi-

opération dit à un des gardes, croyant que je ne comprenais pas l'allemand : « Malade comme il est, on aurait bien pu lui épargner ce jeu-là : il ne se passera pas deux mois que l'ange de la mort ne vienne le délivrer.

— *Möchte es seyn !* » (Eh bien, soit !) lui dis-je en lui frappant sur l'épaule avec la main. Le pauvre homme ressaillit et demeura confus, puis il ajouta :

« J'espère que je ne serai pas prophète, et je desire que ce soit tout autre ange qui délivre monsieur.

— Plutôt que de vivre ainsi, ne vous semble-t-il pas, répliquai-je, que même l'ange de la mort serait le bienvenu? »

Il fit de la tête un signe affirmatif, et s'en alla en me plaignant.

J'aurais, en effet, volontiers cessé de vivre; mais je n'avais aucune tentation de suicide. J'espérais que la faiblesse de mes poumons serait bientôt assez grande pour me débarrasser de la vie. Dieu ne le voulut pas. La fatigue du voyage m'avait fait beaucoup de mal : le repos m'apporta quelque soulagement.

rono sopra un' incudine. Il fabbro che mi fece questa operazione, disse ad una guardia, credendo ch' io non capissi il tedesco : « Malato com' egli è, si poteva risparmiargli questo giuoco; non passano due mesi, che l' angelo della morte viene a liberarlo.

— *Möchte es seyn !* » (fosse pure !) gli diss' io, battendogli colla mano ulla spalla.

Il pover' uomo strabalzò e si confuse; poi disse :

« Spero che non sarò profeta, e desidero ch' ella sia liberata da tutt' altro angelo.

— Piuttosto che vivere così, non vi pare, gli risposi, che sia benvenuto nche quello della morte? »

Fece cenno di sì col capo, e se n' andò compassionandomi.

Io avrei veramente volentieri cessato di vivere, ma non era tentato di uicidio. Confidava che la mia debolezza di polmoni fosse già tanto rovinosa da sbrigarmi presto. Così non piacque a Dio. La fatica del viaggio m' avea fatto assai male : il riposo mi diede qualche giovamento.

Un peu après la sortie du forgeron, j'entendis résonner le marteau sur l'enclume dans le souterrain. Schiller était encore dans ma chambre.

« Entendez-vous ces coups? lui dis-je; sans doute on rive les fers du pauvre Maroncelli. »

En disant cela, mon cœur se serra tellement, que je chancelai; et je serais tombé, si le bon vieillard ne m'eût soutenu. Je restai plus d'une demi-heure dans un état qui ressemblait à l'évanouissement, cependant ce n'en était pas un. Je ne pouvais parler; mon pouls battait à peine; j'étais inondé d'une sueur froide de la tête aux pieds, et malgré cela j'entendais tout ce que disait Schiller; j'avais un très-vif souvenir du passé et le sentiment du présent.

L'ordre du surintendant et la vigilance des gardes avaient jusqu'alors maintenu le silence dans toutes les prisons voisines. Trois ou quatre fois j'avais entendu entonner quelques airs italiens; mais les cris des sentinelles les avaient fait cesser aussitôt. Nous en avions plusieurs sur le terre-plein situé sous nos fenêtres, et une autre jusque dans notre corridor, laquelle allait continuelle-

Un istante dopochè il fabbro era uscito, intesi sonare il martello sull' incudine nel sotterraneo. Schiller era ancora nella mia stanza.

« Udite que' colpi, gli dissi. Certo, si mettono i ferri al povero Maroncelli. »

E ciò dicendo, mi si serrò talmente il cuore, che vacillai; e se il buon vecchio non m' avesse sostenuto, io cadeva. Stetti più di mezz' ora in uno stato che parea svenimento, eppur non era. Non potea parlare, i miei polsi battevano appena, un sudor freddo m' inondava da capo a piedi, e ciò non ostante intendeva tutte le parole di Schiller, ed avea vivissima la ricordanza del passato e la cognizione del presente.

Il comando del soprintendente e la vigilanza delle guardie aveau tenuto fino allora tutte le vicine carceri in silenzio. Tre o quattro volte io aveva inteso intonarsi qualche cantilena italiana, ma tosto era soppressa dalle grida delle sentinelle. Ne avevamo parecchie sul terrapieno sottoposto alle nostre finestre, ed una nel medesimo nostro corridojo, la quale

ment, écoutant aux portes et regardant aux guichets, pour empêcher le bruit.

Un jour, vers le soir (chaque fois que j'y pense, les palpitations que j'éprouvai alors se renouvellent en moi), les sentinelles, par un heureux hasard, furent moins attentives, et j'entendis, dans la prison contiguë à la mienne, un fredonnement s'élever et se continuer à voix basse, mais claire.

Oh! quelle joie, quelle émotion s'empara de moi!

Je me levai de ma paillasse, je prêtai l'oreille, et quand la voix se tut, je fondis irrésistiblement en larmes.

« Qui es-tu, infortuné, m'écriai-je, qui es-tu? Dis-moi ton nom. Moi, je suis Silvio Pellico.

— Oh, Silvio! s'écria à son tour mon voisin, je ne t'ai jamais vu, mais je t'aime depuis bien longtemps. Approche-toi de ta fenêtre, et causons en dépit des sbires. »

Je me cramponnai à la fenêtre, il me dit son nom, et nous échangeâmes quelques tendres paroles.

andava continuamente orecchiando alle porte e guardando agli sportelli, per proibire i romori.

Un giorno, verso sera (ogni volta che ci penso mi si rinnovano i palpiti che allora mi si destarono), le sentinelle, per felice caso furono meno attente, ed intesi spiegarsi e proseguirsi, con voce alquanto sommessa ma chiara, una cantilena, nella prigione contigua alla mia.

Oh qual gioja, qual commozione m' invase!

M' alzai dal pagliericcio, tesi l' orecchio, e quando tacque, proruppi in irresistibile pianto.

« Chi sei, sventurato? gridai; chi sei? Dimmi il tuo nome. Io sono Silvio Pellico.

— Oh Silvio! gridò il vicino, io non ti conosco di persona, ma t'amo da gran tempo. Accostati dal finestra, e parliamoci a dispetto degi sgherri. »

M' aggrappai alla finestra, egli mi disse il suo nome; e scambiammo qualche parola di tenerezza.

C'était le comte Antonio Oroboni, né à la Fratta, près de Rovigo, jeune homme de vingt-neuf ans.

Hélas! nous fûmes bientôt interrompus par les cris menaçants des sentinelles! Celle du corridor frappait de toute sa force avec la crosse de son fusil, tantôt à ma porte, tantôt à celle d'Oroboni. Nous ne voulions, nous ne pouvions obéir; mais les imprécations des gardes devinrent telles que nous cessâmes, nous promettant bien de recommencer quand les sentinelles seraient relevées.

## CHAPITRE LXIII.

Nous espérions, ce qui en effet arriva, qu'en parlant plus bas nous pourrions nous entendre, et que nous trouverions quelquefois des sentinelles compatissantes qui feindraient de ne pas s'apercevoir de nos causeries. A force d'expériences, nous trouvâmes un moyen d'émettre un son de voix si faible, que, tout en parvenant à nos oreilles, il échappait à celles des autres, ou se prêtait à être dissimulé. Il nous arriva bien, de temps à autre, d'avoir des auditeurs d'une ouïe plus fine, ou d'oublier nous-

Era il conte Antonio Oroboni, nativo di Fratta presso Rovigo, giovine di ventinove anni.

Ahi, fummo tosto interrotti da minacciose urla delle sentinelle! Quella del corridojo picchiava forte col calcio dello schioppo, ora all' uscio d'Oroboni, ora al mio. Non volevamo, non potevamo obbedire; ma pure le maledizioni di quelle guardie erano tali, che cessammo, avvertendoci di ricominciare, quando le sentinelle fossero mutate.

### CAPO LXIII.

Speravamo — e così infatti accadde — che parlando più piano, ci potremmo sentire, e che talvolta capiterebbero sentinelle pietose, le quali fingerebbero di non accorgersi del nostro cicaleccio. A forza d' esperimenti, imparammo un modo d' emettere la voce tanto dimesso, che bastava alle nostre orecchie, ed o sfuggiva alle altrui, o si prestava ad essere dissimulato. Bensì avveniva a quando a quando, che avessimo ascol-

mêmes de modérer le son de notre voix. Alors recommençaient les cris, les coups de crosse à nos portes, et, ce qui était pis, la colère du pauvre Schiller et celle du surintendant.

Peu à peu nous perfectionnâmes toutes nos précautions, qui consistaient à parler dans de certains moments, de préférence à d'autres; quand c'était le tour de telles sentinelles, plutôt que celui de telles autres, et toujours d'une voix très basse.. Soit qu'en effet notre art se fût perfectionné, ou que nos gardiens prissent insensiblement l'habitude de la condescendance, nous parvînmes à pouvoir nous entretenir assez longtemps chaque jour, sans qu'aucun des chefs eût presque jamais l'occasion de nous gronder.

Nous nous liâmes d'une tendre amitié. Il me raconta sa vie; je lui racontai la mienne. Les angoisses et les consolations de l'un devenaient les angoisses et les consolations de l'autre. Oh! comme nous nous soutenions mutuellement! Combien de fois, après une nuit d'insomnie, chacun de nous, allant le matin à la fenêtre, saluant son ami, entendant ses chères paroles, sentait dans son cœur

tatori d' udito più fino, o che ci dimenticassimo d' essere discreti nella voce. Allora tornevano a toccarci urla, e picchiamenti agli usci, e, ciò ch' era peggio, la collera del povero Schiller e del sopriutendente.

A poco a poco perfezionammo tutte le cautele, cioè di parlare piuttosto in certi quarti d' ora che in altri, piuttosto quando v' erano le tali guardie che quando v' erano le tali altre, e sempre con voce moderat'ssima. Sia eccellenza della nostr' arte, sia in altrui un' abitudine di condiscendenza che s' andava formando, finimmo per potere ogni giorno conversare assai, senza che alcun superiore più avesse quasi mai a garrirci.

Ci legammo di tenera amicizia. Mi narrò la sua vita, gli narrai la mia; le angosce e consolazioni dell' uno divenivano angosce e consolazioni dell' altro. Oh di quanto conforto ci eravamo a vicenda! Quante volte, dopo una notte insonne, ciascuno di noi andando il mattino alla finestra, e salutando l' amico, ed udendone le care parole, sentiva in core addol-

la tristesse s'adoucir et le courage se redoubler! Nous nous savions utiles l'un à l'autre, et cette certitude éveillait dans nos pensées une douce émulation d'amabilité, et nous donnait ce contentement que l'homme éprouve, même dans la détresse, lorsqu'il peut aider son semblable.

Chaque entretien laissait après lui le besoin de le reprendre, d'avoir des éclaircissements; c'était un aiguillon vivifiant et continuel pour l'intelligence, pour la mémoire, pour l'imagination, pour le cœur.

Au commencement, me souvenant de Julien, je me défiais de la constance de ce nouvel ami. « Jusqu'ici, pensais-je, il ne nous est pas encore arrivé de nous trouver en dissentiment; d'un jour à l'autre, je puis lui déplaire en quelque chose, et alors il m'enverra *à la malheure*

Ce soupçon se dissipa bientôt. Nos opinions s'accordaient sur tous les points essentiels; seulement à une ame noble, animée de sentiments généreux, et supérieure à l'adversité, il unissait la foi la plus candide et la plus entière au christianisme; tandis qu'en moi cette foi était

cirsi la mestizia e raddoppiarsi il coraggio! Uno era persuaso d'essere utile all'altro, e questa certezza destava una dolce gara d'amabilità ne' pensieri, e quel contento che ha l'uomo, anche nella miseria, quando può giovare al suo simile.

Ogni colloquio lasciava il bisogno di continuazione, di schiarimenti: era uno stimolo vitale, perenne all'intelligenza, alla memoria, alla fantasia, al cuore.

A principio, ricordandomi di Giuliano, io diffidava della costanza di questo nuovo amico. Io pensava: « Finora non ci è accaduto di trovarci discordi; da un giorno all'altro posso dispiacergli in alcuna cosa, ed ecco che mi manderà alla malora. »

Questo sospetto ben presto cessò. Le nostre opinioni concordavano su tutti i punti essenziali. Se non che ad un'anima nobile, ardente di generosi sensi, indomita dalla sventura, egli univa la più candida e piena

chancelante depuis quelque temps. et semblait même quelquefois tout-à-fait éteinte.

Il combattait mes doutes par des réflexions très justes et avec beaucoup d'amitié; je sentais qu'il avait raison, et je l'avouais; mais les doutes revenaient sans cesse. C'est ce qui arrive à tous ceux qui n'ont pas l'Évangile dans le cœur, à tous ceux qui haïssent leurs semblables et s'enorgueillissent d'eux-mêmes. L'esprit voit un instant la vérité; mais comme elle ne lui plaît pas, l'instant d'après il cesse d'y croire, et s'efforce de regarder ailleurs.

Orobini excellait à fixer mon attention sur les motifs qui doivent porter l'homme à être indulgent envers ses ennemis. Dès que je lui parlais d'une personne que je haïssais, il cherchait adroitement à la défendre non seulement par des paroles, mais encore par l'exemple. Plusieurs personnes lui avaient nui; il en gémissait, mais il leur pardonnait; et s'il pouvait me raconter quelque trait honorable de l'une d'elles, il le faisait volontiers.

L'irritation qui me dominait, et qui me rendait irreligieux depuis ma condamnation, dura encore quelques

fede nel cristianesimo, mentre questa in me da qualche tempo vacillava, e talora pareami affatto estinta.

Ei combatteva i miei dubbii con giustissime riflessioni e con molto amore: io sentiva ch' egli avea ragione e gliela dava, ma i dubbii tornavano. Ciò avviene a tutti quelli che non hanno il Vangelo nel cuore, a tutti quelli che odiano altrui, e insuperbiscono di sè. La mente vede un istante il vero, ma siccome questo non le piace, lo discrede l' istante appresso, sforzandosi di guardare altrove.

Oroboni era valentissimo a volgere la mia attenzione sui motivi che l' uomo ha, d' essere indulgente verso i nemici. Io non gli parlava di persona abborrita, ch' ei non prendesse destramente a difenderla, e non già solo colle parole, ma anche coll' esempio. Parecchi gli avean nociuto. Ei ne gemeva, ma perdonava a tutti; e se poteva narrarmi qualche lodevole tratto d' alcuno di loro, lo facea volentieri.

L' irritazione che mi dominava e mi rendea irreligioso dalla mia condanna in poi, durò ancora alcune settimane; indi cessò affatto. La virtù

semaines ; puis elle cessa entièrement. La vertu d'Oroboni m'avait charmé. En m'efforçant de l'atteindre, je me mis du moins sur ses traces.

Dès que je pus de nouveau prier sincèrement pour tous les hommes, et ne plus en haïr aucun, mes doutes sur la foi s'évanouirent : *Ubi charitas et amor, Deus ibi est* (Dieu est partout où règnent l'amour et la charité).

## CHAPITRE LXIV.

A dire vrai, si notre peine était très rigoureuse et de nature à irriter, nous avions en même temps le rare bonheur de n'être entourés que de bonnes gens. Ils ne pouvaient alléger notre sort que par des manières bienveillantes et respectueuses ; c'est ce que nous trouvions dans tous. S'il y avait quelque rudesse dans le vieux Schiller, combien n'était-elle pas rachetée par la noblesse de son cœur ! Il n'était pas jusqu'au pauvre Kunda (ce condamné qui nous apportait notre dîner et de l'eau trois fois par jour) qui ne voulût aussi nous témoigner sa compassion. Il balayait nos chambres deux fois la semaine. Un matin,

d' Oroboni m' aveva invaghito. Industriandomi di raggiungerla, mi misi almeno sulle sue tracce. Allorchè potei di nuovo pregare sinceramente per tutti e non più odiare nessuno, i dubbii sulla fede sgombrarono : *Ubi charitas et amor, Deus ibi est.*

### CAPO LXIV.

Per dir vero, se la pena era severissima ed atta ad irritare, avevamo nello stesso tempo la rara sorte, che buoni fossero tutti coloro che vedevamo. Essi non potevano alleggerire la nostra condizione, se non con benevole e rispettose maniere ; ma queste erano usate da tutti. Se v' era qualche ruvidezza nel vecchio Schiller, quanto non era compensata dalla nobiltà del suo cuore ! Persino il miserabile Kunda (quel condannato che ci portava il pranzo, e tre volte al giorno l' acqua) voleva che ci accorgessimo che ci compativa. Ei ci spazzava la stanza due volte la settimana.

en balayant, il saisit le moment où Schiller s'était éloigné à deux pas de la porte, pour m'offrir un morceau de pain blanc. Je ne l'acceptai pas; mais je lui serrai cordialement la main. Cette poignée de main l'attendrit; il me dit en mauvais allemand (il était Polonais) : « Monsieur, on vous donne si peu à manger, que sûrement vous devez souffrir de la faim. »

Je l'assurai que non; mais j'assurais ce qui n'était pas croyable.

Le médecin, voyant qu'aucun de nous ne pouvait s'habituer à la nourriture que l'on nous avait donnée dans les premiers jours, nous mit tous à celle que l'on nomme *quart de portion*, c'est-à-dire au régime de l'hôpital. Il consistait en trois petits potages très légers par jour, un très petit morceau d'agneau rôti, que l'on pouvait avaler en une bouchée, et peut-être trois onces de pain blanc. Comme ma santé s'améliorait, l'appétit augmentait, et j'avais réellement trop peu de ce *quart de portion*. J'essayai de revenir à la nourriture de ceux qui se portaient bien; mais il n'y avait rien à gagner; elle me dégoûtait à tel point, que je ne pouvais la manger. Il fallut donc ab-

Una mattina spazzando, colse il momento che Schiller s' era allontanato due passi dalla porta, e m' offerse un pezzo di pan bianco. Non l' accettai, ma gli strinsi cordialmente la mano. Quella stretta di mano lo commosse. Ei mi disse in cattivo tedesco (era Polacco) : « Signore, le si dà ora così poco da mangiare, ch' ella sicuramente patisce la fame. »

Assicurai di no, ma io assicurava l' incredibile.

Il medico vedendo che nessuno di noi potea mangiare quella qualità di cibi che ci aveano dato ne' primi giorni, ci mise tutti a quello che chiamano *quarto di porzione*, cioè al vitto dell' ospedale. Erano tre minestrine leggerissime al giorno, un pezzettino d' arrosto d' agnello da ingojarsi in un boccone, e forse tre once di pan bianco. Siccome la mia salute s' andava facendo migliore, l' appetito cresceva, e quel *quarto* era veramente troppo poco. Provai di tornare al cibo de' sani, ma non v' era guadagno a fare, giacchè disgustava tanto ch' io non potea mangiarlo.

solument m'en tenir au *quart*. Pendant plus d'une année, j'appris ce que c'est que le tourment de la faim. Ce tourment fut senti bien plus vivement encore par quelques-uns de mes compagnons, qui, plus robustes que moi, étaient accoutumés à une nourriture plus abondante. J'ai su, par plusieurs d'entre eux, qu'ils acceptèrent du pain de Schiller et des deux autres gardiens attachés à notre service, et même de ce bon Kunda.

« On dit, dans la ville, que l'on donne bien peu à manger à ces messieurs, » me dit un jour le barbier, un tout jeune homme, l'apprenti de notre chirurgien.

« Cela est très-vrai, » répondis-je franchement.

Le samedi suivant (il venait tous les samedis), il voulut me donner en cachette un gros pain blanc. Schiller feignit de ne pas s'apercevoir de cette offre. Si j'avais écouté mon estomac, je l'aurais acceptée; mais je restai ferme dans mon refus, afin que ce pauvre jeune homme ne fût pas tenté de renouveler ce don, ce qui, à la longue, aurait pu lui être à charge.

Je refusais, par la même raison, tout ce que m'offrait Schiller. Plusieurs fois il m'apporta un morceau de viande

Convenne assolutamente ch' io m' attenessi al *quarto*. Per più d' un anno conobbi quanto sia il tormento della fame. E questo tormento lo patirono con veemenza anche maggiore alcuni de' miei compagni, che essendo più robusti di me, erano avvezzi a nutrirsi più abbondantemente. So d' alcuni di loro, che accettarono pane e da Schiller e dalle due guardie addette al nostro servizio, e perfino da quel buon uomo di Kunda.

« Per la città si dice che a lor signori si dà poco da maugiare, mi disse una volta il barbiere, un giovinotto praticante del nostro chirurgo.

— È verissimo, » risposi schiettamente.

Il seguente sabato (ei veniva ogni sabato) volle darmi di soppiatto una grossa pagnotta bianca. Schiller finse di non veder l' offerta. Io, se avessi ascoltato lo stomaco, l' avrei accettata, ma stetti saldo a rifiutare, affinchè quel povero giovine non fosse tentato di ripetere il dono; il che alla lunga gli sarebbe stato gravoso.

Per la stessa ragione, io ricusava le offerte di Schiller. Più volte mi

bouillie, me priant de le manger, et protestant qu'il ne lui coûtait rien, que c'était le reste de son dîner; qu'il ne savait qu'en faire, qu'il le donnerait à d'autres si je ne le prenais pas. Je me serais volontiers jeté sur ce morceau de viande pour le dévorer; mais si je le prenais, Schiller n'aurait-il pas eu tous les jours le desir de me donner quelque chose?

Deux fois seulement, qu'il m'apporta une assiette de cerises, et une autre fois quelques poires, la vue de ces fruits me fascina irrésistiblement. Je me repentis de les avoir acceptés, parceque, depuis, il ne cessait plus de m'en offrir.

## CHAPITRE LXV.

Dès les premiers jours il fut établi que chacun de nous aurait, deux fois la semaine, une heure de promenade. Dans la suite, ce soulagement nous fut accordé tous les deux jours; et plus tard, chaque jour, hors les fêtes.

Chacun de nous était conduit séparément à la promenade, entre deux gardes ayant le fusil sur l'épaule. Me

portò un pezzo di carne lessa, pregandomi che la mangiassi, e protestando che non gli costava niente, che gli era avanzata, che non sapea che farne, che l'avrebbe davvero data ad altri, s' io non la prendeva. Mi sarei gettato a divorarla; ma s' io la prendeva, non avrebb' egli avuto tutti i giorni il desiderio di darmi qualche cosa?

Solo due volte, ch' ei mi recò un piatto di ciriege, e una volta alcune pere, la vista di quelle frutta mi affascinò irresistibilmente. Fui pentito d' averle prese, appunto perchè d' allora in poi non cessava più d' offrirmene.

## CAPO LXV.

Ne' primi giorni fu stabilito che ciascuno di noi avesse, due volte la settimana, un' ora di passeggio. In seguito questo sollievo fu dato un giorno sì, un giorno no; e più tardi ogni giorno, tranne le feste.

Ciascuno era condotto a passeggio separatamente, fra due gardie aventi schioppo in ispalla. Io che mi trovava alloggiato in capo del cor-

trouvant logé à l'une des extrémités du corridor, je passais, quand je sortais, devant les prisons de tous les condamnés politiques d'Italie, excepté devant celle de Maroncelli, qui seul languissait en bas.

« Bonne promenade! » murmuraient-ils tous par le guichet de leur porte; mais il ne m'était pas permis de m'arrêter pour saluer personne.

On descendait l'escalier, on traversait une grande cour, et on arrivait sur un terre-plein situé au midi, d'où l'on voyait la ville de Brünn et une grande partie des pays environnants.

Dans la cour dont j'ai parlé étaient toujours beaucoup de condamnés ordinaires qui allaient et venaient des travaux, ou qui se promenaient par groupes en causant. Parmi eux étaient plusieurs voleurs italiens qui me saluaient avec beaucoup de respect, et qui se disaient entre eux : « Ce n'est pas un vaurien comme nous, et pourtant sa captivité est plus dure que la nôtre. »

Ils avaient, en effet, beaucoup plus de liberté que moi. J'entendais ces paroles et d'autres encore, et je leur rendais cordialement leur salut. L'un d'eux me dit une fois :

ridojo, passava, quando usciva, innanzi alle carceri di tutti i condannati di stato italiani, eccetto Maroncelli, il quale unico languiva dabbasso.

« Buon passeggio! » mi susurravano tutti dallo sportello de' loro usci; ma non mi era permesso di fermarmi a salutare nessuno.

Si discendeva una scala, si traversava un ampio cortile, e s' andava sovra un terrapieno situato a mezzodì, donde vedeasi la città di Brünn e molto tratto di circostante paese.

Nel cortile suddetto erano sempre molti dei condannati comuni, che andavano o venivano dai lavori, o passeggiavano in frotta conversando. Fra essi erano parecchi ladri italiani, che mi salutavano con gran rispetto, e diceano tra loro : « Non è un birbone come noi, eppure la sua prigionia è più dura della nostra.

Infatti essi aveano molto più libertà di me.

Io udiva queste ed altre espressioni, e li risalutava con cordialità. Uno

« Le salut de monsieur me fait du bien. Monsieur voit peut-être dans ma physionomie quelque chose qui n'est pas de la scélératesse. Une passion malheureuse m'entraîna à commettre un crime ; mais non, non, monsieur, je ne suis pas un scélérat. »

Et il fondit en larmes. Je lui tendis la main ; mais il ne put me la serrer : mes gardes le repoussèrent, non par méchanceté, mais pour obéir à leurs instructions. Ils ne devaient laisser approcher de moi qui que ce fût ; et quoique les paroles que ces condamnés m'adressaient eussent l'air, le plus souvent, d'être dites entre eux, dès qu'ils s'apercevaient qu'elles m'étaient adressées, ils imposaient silence.

Il passait aussi par cette cour des personnes de différentes conditions, étrangères à la forteresse ; elles venaient voir, soit le surintendant, le chapelain, le sergent ou l'un des caporaux. « Voilà un des Italiens ! voilà un des Italiens ! » disaient-elles à voix basse ; et elles s'arrêtaient pour me regarder. Plusieurs fois je les entendis dire en allemand, croyant que je ne les comprenais pas :

di loro mi disse una volta : « Il suo saluto, signore, mi fa bene. Ella forse vede sulla mia fisonomia qualche cosa che non è scelleratezza. Una passione infelice mi trasse a commettere un delitto ; ma, o signore, no, non sono scellerato ! »

E proruppe in lagrime. Gli porsi la mano, ma egli non me la potè stringere. Le mie guardie, non per malignità, ma per le istruzioni che aveano, lo respinsero. Non doveano lasciarmi avvicinare da chicchessifosse. Le parole che quei condannati mi dirigevano, fingeano per lo più di dirsele tra loro, e se i miei due soldati s' accorgeano che fossero a me rivolte, intimavano silenzio.

Passavano anche per quel cortile uomini di varie condizioni estranei al castello, i quali venivano a visitare il soprintendente, o il cappellano, o il sergente, o alcuno de' caporali. « Ecco uno degl' Italiani, ecco uno degl' Italiani, » diceano sottovoce, e si fermavano a guardarmi ; e più volte li intesi dire in tedesco, credendo ch' io non li capissi : « Quel povero signore non invecchierà ; ha la morte sul volto. »

« Ce pauvre monsieur ne vieillira pas ; il a la mort sur le visage. »

C'est qu'en effet, après avoir éprouvé quelque amélioration dans ma santé, j'étais redevenu languissant par le défaut de nourriture, et souvent la fièvre venait de nouveau m'assaillir. C'était avec peine que je traînais ma chaîne jusqu'au lieu de la promenade ; là je me jetais sur l'herbe, et j'y restais ordinairement jusqu'à ce que mon heure se fût écoulée.

Les gardes se tenaient debout ou s'asseyaient à côté de moi, et nous causions. L'un d'eux, nommé Kral, né en Bohême, d'une famille de pauvres paysans, avait reçu néanmoins une certaine éducation, et l'avait perfectionnée lui-même autant qu'il l'avait pu, en réfléchissant avec beaucoup de justesse sur les choses du monde, et en lisant tous les livres qui lui tombaient sous la main. Il connaissait Klopstock, Wieland, Goëthe, Schiller, et plusieurs autres bons écrivains allemands. Il en savait par cœur un grand nombre de morceaux, et les récitait avec intelligence et avec ame. L'autre garde, nommé Kubitzky, était un Polonais ignorant, mais aimant et respectueux. Leur compagnie m'était bien chère.

Io infatti, dopo essere dapprima migliorato di salute, languiva per la scarsezza del nutrimento, e nuove febbri sovente m' assalivano. Stentava a strascinare la mia catena fino al luogo del passeggio, e là mi gettava sull' erba, e vi stava ordinariamente finchè fosse finita la mia ora.

Stavano in piedi, o sedeano vicino a me le guardie, e ciarlavamo. Una d' esse, per nome Kral, era un Boemo, che, sebbene di famiglia contadina e povera, avea ricevuto una certa educazione, e se l' era perfezionata quanto più avea potuto, riflettendo con forte discernimento su le cose del mondo e leggendo tutti i libri che gli capitavano alle mani. Avea cognizione di Klopstock, di Wieland, di Goethe, di Schiller, e di molti altri buoni scrittori tedeschi. Ne sapea un' infinità di brani a memoria, e li dicea con intelligenza e con sentimento. L' altra guardia era un Polacco, per nome Kubitzky, ignorante, ma rispettoso e cordiale. La loro compagnia mi era assai cara.

## CHAPITRE LXVI.

A l'une des extrémités de ce terre-plein était le logement du surintendant; à l'autre, demeurait un caporal avec sa femme et un petit enfant. Quand je voyais sortir quelqu'un de ces habitations, je me levais, et je m'approchais de la personne ou des personnes qui sortaient, et j'étais comblé par elles de marques de politesse et de compassion.

La femme du surintendant était malade depuis longtemps et dépérissait lentement. Elle se faisait quelquefois porter au grand air sur un canapé. Je ne saurais dire à quel point elle s'attendrissait en m'exprimant la pitié qu'elle ressentait pour nous tous. Quoique son regard fût très doux et très timide, il s'attachait parfois avec une confiance excessive et curieuse sur le regard de celui qui lui parlait.

Je lui dis un jour en souriant : « Savez-vous, madame, que vous ressemblez beaucoup à une personne qui me fut chère? »

### CAPO LXVI.

Ad un' estremità di quel terrapieno, erano le stanze del soprintendente; all' altra estremità alloggiava un caporale con moglie ed un figliuolino. Quand' io vedeva alcuno uscire di quelle abitazioni, io m' a'zava, e m' avvicinava alla persona, o alle persone, che ivi comparivano, ed era colmato di dimostrazioni di cortesia e di pietà.

La moglie del soprintendente era ammalata da lungo tempo, e deperiva lentamente. Si facea talvolta portare sopra un canapè all'aria aperta. È indicibile quanto si commovesse esprimendomi la compassione che provava per tutti noi. Il suo sguardo era dolcissimo e timido, e quantunque timido, s' attaccava di quando in quando con intensa interrogante fiducia allo sguardo di chi le parlava.

Io le dissi una volta, ridendo : « Sapete, signora, che somigliate alquanto a persona che mi fu cara? »

Elle rougit, et répondit avec une simplicité aimable et sérieuse : « Ne m'oubliez donc pas quand je serai morte; priez pour ma pauvre ame, et pour les petits enfants que je laisserai sur la terre. »

Depuis ce jour, elle ne quitta pas son lit, et je ne la revis plus. Après avoir langui encore quelques mois, elle mourut.

Elle avait trois fils, beaux comme de petits Amours, et dont un était encore à la mamelle. Souvent l'infortunée les avait embrassés en ma présence, en disant : « Qui sait quelle femme deviendra leur mère après moi? Quelle qu'elle soit, que le Seigneur lui donne des entrailles de mère, même pour les enfants qui ne sont pas nés d'elle! » Et elle pleurait.

Mille fois je me suis rappelé sa prière et ses larmes.

Quand elle ne fut plus, j'embrassais quelquefois ces enfants, et je m'attendrissais en répétant cette prière maternelle. Je pensais alors à ma mère, aux vœux ardents que son cœur si tendre formait sans doute pour moi, et je m'écriais en sanglottant : « Oh! mille fois plus heureuse encore est cette mère qui laisse en mourant ses en-

Arrossì, e rispose con seria ed amabile semplicità : « Non vi dimenticate dunque di me, quando sarò morta; pregate per la povera anima mia, e pei figliuolini che lascio sulla terra. »

Da quel giorno in poi, non potè più uscire del letto; non la vidi più. Languì ancora alcuni mesi, poi morì.

Ella avea tre figli, belli come Amorini, ed uno ancor lattante. La sventurata abbracciavali spesso in mia presenza, e diceva : « Chi sa qual donna diventerà lor madre dopo di me! Chiunque sia dessa, il Signore le dia viscere di madre, anche pe' figli non nati da lei! » E piangeva.

Mille volte mi son ricordato di quel suo prego e di quelle lagrime.

Quand' ella non era più, io abbracciava talvolta que' fanciulli, e m' intenerivа, e ripeteva quel prego materno. E pensava alla madre mia, ed agli ardenti voti che il suo amantissimo cuore alzava senza dubbio per me, e con singhiozzi io sclamava : « Oh più felice quella madre che,

fants en bas âge, que celle qui se les voit ravir après avoir mis tous ses soins à les élever ! »

Deux bonnes vieilles avaient coutume d'être avec ces enfants : l'une était la mère du surintendant, l'autre, sa tante. Elles voulurent savoir toute mon histoire, et je la leur racontai en abrégé.

« Que nous sommes malheureuses, disaient-elles avec l'expression de la plus sincère douleur, de ne pouvoir vous être utiles en rien ! Mais soyez sûr que nous prierons pour vous, et que si un jour votre grace arrive, ce sera pour toute notre famille un jour de fête. »

La première de ces dames, qui était celle que je voyais le plus souvent, avait une douce et merveilleuse éloquence pour me consoler. Je l'écoutais avec une reconnaissance toute filiale, et ses paroles se gravaient dans mon cœur.

Elle me disait des choses que je savais déja, et ces choses me frappaient comme si elles eussent été nouvelles : « Que le malheur, loin de dégrader l'homme, l'élève, s'il n'est vil ; que si nous pouvions pénétrer les vues de Dieu, nous verrions que les vainqueurs sont souvent plus

morendo, abbandona figliuoli inadulti, di quella che dopo averli allevati con infinite cure, se li vede rapire ! »

Due buone vecchie solevano essere con quei fanciulli : una era la madre del soprintendente, l'altra la zia. Vollero sapere tutta la mia storia, ed io loro la raccontai in compendio.

« Quanto siamo infelici, diceano coll'espressione del più vero dolore, di non potervi giovare in nulla ! Ma siate certo che pregheremo per voi, e che se un giorno viene la vostra grazia, sarà una festa per tutta la nostra famiglia. »

La prima di esse, ch'era quella ch'io vedea più sovente, possedeva una dolce, straordinaria eloquenza nel dar consolazioni. Io le ascoltava con filiale gratitudine, e mi si fermavano nel cuore.

Dicea cose, ch'io sapea già, e mi colpivano come cose nuove : « Che la sventura non degrada l'uomo, s'ei non è dappoco, ma anzi lo sublima ; — che, se potessimo entrare ne' giudizii di Dio, vedremmo essere, molte

à plaindre que les vaincus, les heureux que les affligés, les riches que les pauvres dépouillés de tout; que l'amour particulier témoigné par l'Homme-Dieu aux malheureux est un grand enseignement; que nous devons nous glorifier de la croix, depuis qu'elle a été portée par des épaules divines. »

Eh bien! ces deux bonnes vieilles, que je voyais avec tant de plaisir, durent bientôt quitter le Spielberg, pour raisons de famille; les petits enfants aussi cessèrent de venir sur le terre-plein. Combien ces pertes m'affligèrent!

## CHAPITRE LXVII.

La gêne que me causait la chaîne aux pieds, en m'empêchant de dormir, contribuait à me ruiner la santé. Schiller voulait que je réclamasse à ce sujet, et prétendait que le devoir du médecin était de me la faire ôter. Pendant quelque temps je ne l'écoutai pas; mais, cédant ensuite à son conseil, je dis au médecin que, pour recouvrer le bienfait du sommeil, je le priais de me faire

volte, più da compiangersi i vincitori che i vinti, gli esultanti che i mesti, i doviziosi che gli spogliati di tutto; — l' amicizia particolare mostrata dall' Uomo-Dio per gli sventurati è un gran fatto; — che dobbiamo gloriarci della croce, dopo che fu portata da omeri divini. »

Ebbene, quelle due buone vecchie, ch' io vedea tanto volentieri, dovettero in breve, per ragioni di famiglia, partire dallo Spielberg; i figliuolini cessarono anche di venire sul terrapieno. Quanto queste perdite m' afflissero!

### CAPO LXVII.

L' incomodo della catena a' piedi, togliendomi di dormire, contribuiva a rovinarmi la salute. Schiller voleva ch' io riclamassi, e pretendeva che il medico fosse in dovere di farmela levare.

Per un poco non l' ascoltai, poi cedetti al consiglio, e dissi al medico, che per riacquistare il beneficio del sonno, io lo pregava di farmi scatenare, almeno per alcuni giorni.

retirer cette chaîne, au moins pendant quelques jours. Il me répondit que ma fièvre n'était pas assez forte pour qu'il pût satisfaire mon desir, et qu'il était nécessaire que je m'habituasse à porter les fers...

La réponse m'indigna ; j'étais furieux d'avoir fait cette demande inutile.

« Voilà, dis-je à Schiller, ce que j'ai gagné à suivre votre obstiné conseil ! »

J'articulai sans doute ces paroles assez brusquement ; car le bon mais rude vieillard s'en offensa.

« Il déplaît à monsieur, s'écria-t-il, de s'être exposé à un refus, et il me déplaît que monsieur soit orgueilleux envers moi ! »

Puis il continua un long sermon : « Les orgueilleux font consister leur grandeur à ne point s'exposer aux refus, à ne point recevoir les offres ; ils rougissent de mille absurdités ! *Alle eseleyen* (toutes âneries) ! vaine grandeur ! ignorance de la vraie dignité ! La vraie dignité consiste en grande partie à ne rougir que des mauvaises actions !... »

Il medico disse, non giungere ancora a tal grado le mie febbri, ch' ei potesse appagarmi ; ed essere necessario, ch' io m' avvezzassi ai ferri.

La risposta mi sdegnò, ed ebbi rabbia d' aver fatto quell' inutile dimanda.

« Ecco ciò che guadagnai a seguire il vostro insistente consiglio, » dissi a Schiller.

Conviene che gli dicessi queste parole assai sgarbatamente : quel ruvido buon uomo se ne offese.

« A lei spiace, gridò, d' essersi esposta ad un rifiuto, e a me spiace ch' ella sia meco superba ! »

Poi continuò una lunga predica : « I superbi fanno consistere la loro grandezza in non esporsi a rifiuti, in non accettare offerte, in vergognare di mille inezie. *Alle eseleyen* (tutte asinate) ! vana grandezza ! ignoranza della vera dignità ! E la vera dignità sta, in gran parte, il vergognare soltanto delle male azioni ! »

Il dit, et sortit en faisant un vacarme infernal avec ses clefs.

Je restai abasourdi : « Et pourtant, me dis-je, cette rude franchise me plaît; elle part du cœur, comme ses offres, comme ses conseils, comme sa compassion; et, après tout, ne me dit-il pas la vérité? A combien de faiblesses ne donné-je pas le nom de dignité, quand, en effet, ce n'est autre chose que de l'orgueil? »

A l'heure du dîner, Schiller laissa le condamné Kunda m'apporter l'eau et les petits pots, et s'arrêta devant ma porte. Je l'appelai.

« Je n'ai pas le temps, » me répondit-il sèchement. Je descendis de mon lit de camp, j'allai à lui, et je lui dis : « Si vous voulez que mon dîner me fasse du bien, ne me faites pas cette mauvaise mine.

— Et quelle mine dois-je faire? demanda-t-il en se déridant.

— Celle d'un homme gai, d'un ami, lui répondis-je.

— Vive la joie! s'écria-t-il; et si monsieur veut même me voir danser, pour que le dîner lui fasse du bien, le voilà servi. » Et il se mit alors si plaisamment à gamba-

Disse, uscì, e fece un fracasso infernale colle chiavi.

Rimasi sbalordito. « Eppure quella rozza schiettezza, dissi, mi piace. Sgorga dal cuore come le sue offerte, come i suoi consigli, come il suo compianto. E non mi predicò egli il vero? A quante debolezze non do io il nome di dignità, mentre non sono altro che superbia? »

All' ora di pranzo, Schiller lasciò che il condannato Kunda portasse dentro i pentolini e l' acqua, e si fermò sulla porta. Lo chiamai :

« Non ho tempo, » rispose asciutto asciutto.

Discesi dal tavolaccio, venni a lui, e gli dissi : « Se volete che il mangiare mi faccia buon pro', non mi fate quel brutto ceffo.

— E qual ceffo ho a fare? » dimandò rasserenandosi.

« D' uomo allegro, d' amico, risposi.

— Viva l' allegria! sclamò. E se, perchè il mangiare le faccia buon pro', vuole anche vedermi ballare, eccola servita. » E misesi a sgambet-

der avec ses longues et maigres perches, que j'éclatai de rire. Je riais, et j'avais le cœur tout ému.

## CHAPITRE LXVIII.

Étant un soir, Oroboni et moi, chacun à notre fenêtre, et nous plaignant l'un et l'autre d'avoir faim, nous élevâmes un peu la voix, et les sentinelles crièrent. Le surintendant, qui par malheur passait de ce côté, crut de son devoir de faire appeler Schiller, et de le réprimander sévèrement de ce qu'il ne veillait pas assez à nous faire garder le silence.

Schiller vint, plein de colère, s'en plaindre à moi, et m'intima l'ordre de ne plus jamais parler de ma fenêtre. Il voulait que je le lui promisse.

« Non, lui répondis-je, je ne veux pas vous le promettre.

— Oh! *der teufel! der teufel!* (diable! diable!) s'écria-t-il; me dire à moi : Je ne veux pas! à moi qui reçois cette maudite réprimande à cause de monsieur!

— Je suis fâché, mon cher Schiller, de la réprimande

tare colle sue magre e lunghe pertiche sì piacevolmente, che scoppiai dalle risa. Io ridea, ed avea il cuore commosso.

## CAPO LXVIII.

Una sera, Oroboni ed io stavamo alla finestra, e ci dolevamo a vicenda d' essere affamati. Alzammo alquanto la voce, e le sentinelle gridarono. Il soprintendente, che per mala ventura passava da quella parte, si credette in dovere di far chiamare Schiller, e di rampognarlo fieramente, che non vigilasse meglio a tenerci in silenzio.

Schiller venne con grand' ira a lagnarsene da me, e m' intimò di non parlar più mai dalla finestra. Voleva ch' io gliele promettessi.

« No, risposi, non ve lo voglio promettere.

— Oh *der teufel! der teufel!* gridò, a me s' ha a dire : Non voglio! a me che ricevo una maledetta strapazzata per causa di lei!

— M' incresce, caro Schiller, della strapazzata che avete ricevuta, me

que vous avez reçue ; j'en suis véritablement fâché ; mais je ne veux pas promettre ce que je sens que je ne tiendrais pas.

— Et pourquoi monsieur ne le tiendrait-il pas?

— Parceque je ne le pourrais pas, parceque cette solitude continuelle est pour moi un si cruel tourment, que je ne résisterai jamais au besoin de laisser échapper quelques paroles de ma poitrine, et d'engager mon voisin à me répondre ; et si mon voisin se taisait, j'adresserais la parole aux barreaux de ma fenêtre, aux collines que j'ai devant moi, aux oiseaux qui volent.

— *Der teufel!* Et monsieur ne veut pas me promettre?

— Non, non, non! » m'écriai-je.

Il jeta à terre son bruyant trousseau de clefs, répéta *der teufel! der teufel!* puis m'embrassa en s'écriant :

« Eh bien! dois-je cesser d'être homme, pour ces canailles de clefs? Monsieur est un homme comme il faut, et je suis content qu'il ne veuille pas me promettre ce qu'il ne me tiendrait pas. Je ferais de même aussi, moi! »

Je ramassai les clefs, et les lui donnai :

n' increscе davvero, ma non voglio promettere ciò che sento che non manterrei.

— E perchè non lo manterrebbe?

— Perchè non potrei; perchè la solitudine continua è tormento sì crudele per me, che non resisterò mai al bisogno di mettere qualche voce da' polmoni, d' invitare il mio vicino a rispondermi. E se il vicino tacesse, volgerei la parola alle sbarre della mia finestra, alle colline che mi stanno in faccia, agli uccelli che volano.

— *Der teufel!* e non mi vuol promettere?

— No, no, no! » sclamai.

Gettò a terra il romoroso mazzo delle chiavi, e ripetè : « *Der teufel! der teufel!* » Indi proruppe abbracciandomi :

« Ebbene, ho io a cessare d' essere uomo per quella canaglia di chiavi? Ella è un signore come va, ed ho gusto che non mi voglia promettere ciò che non manterrebbe. Farei lo stesso anch' io. »

Raccolsi le chiavi, e gliele diedi.

« Ces clefs, lui dis-je, ne sont déja pas si *canailles*, puisqu'elles ne peuvent faire d'un honnête caporal, comme vous êtes, un sbire méchant.

— Et si je croyais qu'elles pussent le faire, répondit-il, je les porterais à mes chefs, et je leur dirais : Si vous ne voulez me donner que du pain de bourreau, j'irai demander l'aumône. »

Il tira son mouchoir de sa poche, s'essuya les yeux, puis les éleva en joignant les mains, dans l'attitude de la prière. Je joignis aussi les miennes, et je priai, comme lui, en silence. Il comprenait que je faisais des vœux pour lui, comme je comprenais qu'il en faisait pour moi.

En s'en allant, il me dit à voix basse : « Quand monsieur cause avec le comte Oroboni, qu'il parle du moins le plus bas qu'il lui est possible. Il fera deux bonnes choses à la fois : l'une, de m'épargner les cris de M. le surintendant; l'autre, de ne pas faire entendre quelque discours,... dois-je le dire?... quelque discours qui, rapporté, irriterait de plus en plus celui qui peut punir. »

Je l'assurai qu'il ne sortirait jamais de nos lèvres un

« Queste chiavi, gli dissi, non son poi tanto *canaglia*, poichè non possono, d'un onesto caporale qual siete, fare un malvag'o sgherro.

— E se credessi che potessero far tanto, rispose, le porterei a' miei superiori, e direi : Se non mi vog'iono dare altro pane che quello del carnefice, andrò a dimandare l'elemosina. »

Trasse di tasca il fazzoletto, s'asciugò gli occhi, poi li tenne alzati, giugnendo le mani in atto di preghiera. Io giunsi le mie, e pregai al pari di lui in silenzio. Ei capiva ch'io facea voti per esso, com'io capiva ch'ei ne facea per me.

Andando via, mi disse sottovoce : « Quando ella conversa col conte Oroboni, parli sommesso più che può. Farà così due beni : uno di risparmiarmi le grida del signor soprintendente, l'altro di non far forse capire qualche discorso... debbo dirlo...? qualche discorso che, riferito, irritasse sempre più chi può punire. »

L'assicurai che dalle nostre labbra non usciva mai parola, che, riferita a chicchessia, potesse offendere.

seul mot dont on pût s'offenser, fût-il rapporté n'importe à qui.

En effet, nous n'avions pas besoin d'avertissements pour être circonspects. Deux prisonniers qui parviennent à pouvoir communiquer ensemble savent très bien se créer un jargon qui leur permette de tout dire, sans être compris de quiconque les écoute.

## CHAPITRE LXIX.

Je revenais un matin de ma promenade : c'était le 7 août. La porte de la prison d'Oroboni était ouverte, et Schiller, qui s'y trouvait, ne m'avait pas entendu venir. Mes gardes veulent presser le pas pour fermer cette porte ; je les devance, je m'élance dans la prison, et me voilà dans les bras d'Oroboni.

Schiller fut étourdi : « *Der teufel ! der teufel !* » s'écria-t-il, et il leva le doigt pour me menacer ; mais ses yeux se remplirent de larmes, et il dit en sanglottant : « O mon Dieu, faites miséricorde à ces pauvres jeunes gens et à moi, et à tous les malheureux, vous qui avez été si malheureux sur la terre ! »

Non avevamo infatti d' uopo d' avvertimenti per esser cauti. Due prigionieri che vengono a comunicazione tra loro, sanno benissimo crearsi un gergo, col quale dir tutto, senza essere capiti da qualsiasi ascoltatore.

### CAPO LXIX.

Io tornava un mattino dal passeggio : era il 7 d' agosto. La porta del carcere d' Oroboni stava aperta, e dentro eravi Schiller, il quale non mi aveva inteso venire. Le mie guardie vogliono avanzare il passo per chiudere quella porta. Io le prevengo, mi vi slancio, ed eccomi nelle braccia d' Oroboni.

Schiller fu sbalordito ; disse : « *Der teufel, der teufel !* » e alzò il dito per minacciarmi. Ma gli occhi gli s' empirono di lagrime, e gridò singhiozzando : « O mio Dio, fate misericordia a questi poveri giovani ed a me, ed a tutti gl' infelici, voi che foste anche tanto infelice sulla terra ! »

Les deux gardes pleuraient. La sentinelle du corridor, accourue au bruit, pleurait aussi; Oroboni me disait : « Silvio! Silvio! ce jour est l'un des plus chers de ma vie! » Je ne sais ce que je lui répondis; j'étais hors de moi de joie et de tendresse.

Lorsque Schiller nous conjura de nous séparer, et qu'il fallut obéir, Oroboni, fondant en larmes, me dit : « Nous reverrons-nous jamais sur la terre? »

Et je ne le revis plus! Quelques mois après, sa chambre était vide, et Oroboni était couché dans ce cimetière que j'avais devant ma fenêtre!

Depuis que nous nous étions vus un moment, on eût dit que notre amitié était plus tendre, plus étroite encore qu'auparavant; il nous semblait mutuellement que nous étions devenus plus nécessaires l'un à l'autre.

Oroboni était un beau jeune homme, d'un extérieur noble, mais pâle, et d'une pauvre santé. Ses yeux seuls étaient pleins de vie. Mon affection pour lui s'était augmentée par la pitié que m'inspiraient sa maigreur et sa pâleur. Il éprouvait la même chose pour moi; nous sen-

Le due guardie piangevano pure. La sentinella del corridojo, ivi accorsa, piangeva anch' essa. Oroboni mi diceva : « Silvio, Silvio, quest' è uno de' più cari giorni della mia vita! » Io non so che gli dicessi; era fuor di me dalla gioja e dalla tenerezza.

Quando Schiller ci scongiurò di separarci, e fu forza obbedirgli, Oroboni proruppe in pianto dirottissimo, e disse : « Ci rivedremo noi mai più sulla terra? »

E non lo rividi mai più! Alcuni mesi dopo, la sua stanza era vota, ed Oroboni giaceva in quel cimitero ch' io aveva dinanzi alla mia finestra!

Dacchè ci eravamo veduti quell' istante, pareva che ci amassimo anche più dolcemente, più fortemente di prima; pareva che ci fossimo a vicenda più necessarii.

Egli era un bel giovine, di nobile aspetto, ma pallido e di misera salute. I soli occhi erano pieni di vita. Il mio affetto per lui veniva aumentato dalla pietà che la sua magrezza ed il suo pallore m' ispiravano. La

tions tous les deux que vraisemblablement l'un de nous aurait bientôt le malheur de survivre à l'autre.

Au bout de quelques jours il tomba malade. Je ne faisais que gémir et prier pour lui. Après plusieurs accès de fièvre, il reprit un peu de force, et il put revenir à nos doux entretiens. Ah ! quelle consolation ce fut pour moi d'entendre de nouveau le son de sa voix !

« Ne t'abuse pas, me disait-il ; ce sera pour peu de temps. Aie la force de te préparer à me perdre ; inspire-moi du courage par ton courage. »

A cette époque, on voulut mettre une couche de blanc sur les murs de notre prison, et, en attendant, on nous fit passer dans les souterrains. Le malheur voulut que pendant cet intervalle nous ne fussions pas placés dans des cachots contigus. Schiller me disait qu'Oroboni allait bien ; mais je le soupçonnais de ne vouloir pas me dire la vérité, et je craignais que la santé, déja si faible, de mon ami, n'empirât encore dans ces souterrains.

Si du moins, dans cette occasion, j'avais eu le bonheur d'être près de mon cher Maroncelli ! J'entendis cependant

stessa cosa provava egli per me. Ambi sentivamo quanto fosse verisimile, che ad uno di noi toccasse d' essere presto superstite all' altro.

Fra pochi giorni egli ammalò. Io non faceva altro che gemere e pregare per lui. Dopo alcune febbri racquistò un poco di forza, e potè tornare ai colloquii amicali. Oh come l' udire di nuovo il suono della sua voce mi consolava !

« Non ingannarti, diceami egli ; sarà per poco tempo. Abbi la virtù d' apparecchiarti alla mia perdita ; inspirami coraggio col tuo coraggio. »

In que' giorni si volle dare il bianco alle pareti delle nostre carceri, e ci trasportarono frattanto ne' sotterranei. Disgraziatamente in quell' intervallo non fummo posti in luoghi vicini. Schiller mi diceva che Oroboni stava bene, ma io dubitava che non volesse dirmi il vero, e temeva che la salute già sì debole di questo deteriorasse in que' sotterranei.

Avessi almeno avuto la fortuna d' esser vicino in quell' occasione al

sa voix. Nous nous saluâmes en chantant, malgré les cris des gardes.

Pendant ce temps, le premier médecin de Brünn vint nous visiter. Il était envoyé sans doute par suite des rapports que le surintendant avait adressés à Vienne, sur l'extrême faiblesse à laquelle nous avait tous réduits une telle insuffisance de nourriture, ou bien parcequ'il régnait alors dans les prisons un scorbut très épidémique.

Ignorant la cause de cette visite, je m'imaginai que c'était pour une nouvelle maladie d'Oroboni, et la crainte de le perdre me donna une inexprimable inquiétude. Je fus alors en proie à une mélancolie profonde; j'eus le désir de mourir, et la pensée du suicide revint se présenter à moi. Je la combattais; mais j'étais comme un voyageur épuisé qui, tout en se disant : « Mon devoir est d'aller jusqu'au but, » sent l'irrésistible besoin de se jeter à terre et de se reposer.

On m'avait dit que récemment, dans un de ces ténébreux cachots, un vieux Bohémien s'était donné la mort en se brisant la tête contre les murs. Je ne pouvais chas-

mio caro Maroncelli! Udii per altro la voce di questo. Cantando ci salutammo, a dispetto de' garriti delle guardie.

Venne in quel tempo a vederci il protomedico di Brünn, mandato forse in conseguenza delle relazioni che il soprintendente faceva a Vienna, sull' estrema debolezza a cui tanta scarsità di cibo ci aveva tutti ridotti, ovvero perchè allora regnava nelle carceri uno scorbuto molto epidemico.

Non sapendo io il perchè di questa visita, m' immaginai che fosse per nuova malattia d' Oroboni. Il timore di perderlo mi dava un' inquietudine indicibile. Fui allora preso da forte melanconia e da desiderio di morire. Il pensiero del suicidio tornava a presentarmisi. Io lo combatteva; ma era come un viaggiatore spossato, che mentre dice a se stesso: « È mio dovere d' andar sino alla meta, » si sente un bisogno prepotente di gettarsi a terra e riposare.

M' era stato detto che, non avea guari, in uno di que' tenebrosi covili, un vecchio Boemo s' era ucciso, spaccandosi la testa alle pareti. Io non

ser de mon esprit la tentation de l'imiter. Je ne sais si mon délire ne serait pas allé jusque-là, si une gorgée de sang que je rendis ne m'eût fait croire ma mort prochaine. Je remerciai Dieu de vouloir bien me faire mourir lui-même de cette manière, en m'épargnant un acte de désespoir que ma raison condamnait.

Mais Dieu voulut me conserver. Cette gorgée de sang allégea mes douleurs. Sur ces entrefaites, je fus remis dans la prison d'en haut, où une lumière plus vive et le voisinage d'Oroboni, qui m'était rendu, me rattachèrent à la vie.

## CHAPITRE LXX.

Je lui confiai l'horrible mélancolie que j'avais éprouvée, séparé de lui ; et il me dit que lui aussi avait eu à combattre la pensée du suicide.

« Profitons, me disait-il, du peu de temps qui nous est accordé de nouveau, pour nous fortifier mutuellement avec la religion. Parlons de Dieu, excitons-nous à l'aimer ; souvenons-nous qu'il est la justice, la sagesse, la

potea cacciare dalla fantasia la tentazione d' imitarlo. Non so se il mio delirio non sarebbe giunto a quel segno, ove uno sbocco di sangue dal petto non m' avesse fatto credere vicina la mia morte. Ringraziai Dio di volermi esso uccidere in questo modo, risparmiandomi un atto di disperazione che il mio intelletto condannava.

Ma Dio invece volle conservarmi. Quello sbocco di sangue alleggerì i miei mali. Intanto fui riportato nel carcere superiore, e quella maggior luce, e la racquistata vicinanza d' Oroboni, mi riaffezionarono alla vita.

### CAPO LXX.

Gli confidai la tremenda melanconia ch' io avea provato, diviso da lui ; ed egli mi disse aver dovuto egualmente combattere il pensiero del suicidio.

« Profittiamo, diceva egli, del poco tempo che di nuovo c' è dato per confortarci a vicenda colla religione. Parliamo di Dio; eccitiamoci ad amarlo; ci sovvenga ch' egli è la giustizia, la sapienza, la bontà, la bel-

bonté, la beauté, tout ce que nous admirons de plus excellent. Je te le dis en vérité, la mort n'est pas loin de moi; je te serai éternellement reconnaissant, si tu contribues à me rendre aussi religieux dans ces derniers jours que j'aurais dû l'être toute ma vie. »

Et nos discours ne roulaient plus que sur la philosophie, chrétienne et sur la comparaison de celle-ci avec les pauvretés de la doctrine sensualiste. Tous deux nous nous réjouissions d'apercevoir une si grande conformité entre le christianisme et la raison; tous deux, en comparant les diverses communions évangéliques, nous reconnaissions que la communion catholique est la seule qui puisse véritablement résister à la critique, et que sa doctrine consiste dans les dogmes les plus purs, la morale la plus saine, et non dans les misérables sophismes enfantés par l'ignorance humaine.

« Et si, par un événement que nous ne pouvons espérer, nous retournions dans la société, disait Oroboni, serons-nous assez pusillanimes pour ne pas confesser l'Évangile, pour nous laisser aller au respect humain, si quelqu'un s'imagine que la prison a affaibli notre intelli-

lezza, ch' egli è tutto ciò che d' ottimo vagheggiamo sempre. Io ti dico davvero che la morte non è lontana da me. Ti sarò grato eternamente, se contribuirai a rendermi in questi ultimi giorni tanto religioso, quanto avrei dovuto essere tutta la vita. »

Ed i nostri discorsi non volgeano più sovr' altro che sulla filosofia cristiana, e su paragoni di questa colle meschinità della sensualistica. Ambi esultavamo di scorgere tanta consonanza tra il cristianesimo e la ragione; ambi, nel confronto delle diverse comunioni evangeliche, vedevamo essere la sola cattolica quella che può veramente resistere alla critica, e la dottrina della comunione cattolica consistere in dogmi purissimi ed in purissima morale, e non in miseri sovrappiù prodotti dall' umana ignoranza.

« E se per accidente poco sperabile ritornassimo nella società, diceva Oroboni, saremmo noi così pusillanimi da non confessare il Vangelo? da prenderci soggezione, se alcuno immaginerà che la prigione abbia inde-

gence, et que c'est par faiblesse d'esprit que nous sommes devenus plus fermes dans la foi?

— Mon cher Oroboni, lui dis-je, ta question me révèle ta réponse, qui est aussi la mienne. Le comble de la lâcheté est d'être l'esclave des jugements d'autrui, quand on a la conviction qu'ils sont faux. Je ne crois pas que, ni toi ni moi, nous aurions jamais une telle lâcheté. »

Dans ces effusions de cœur, je commis une faute. J'avais juré à Julien de ne confier jamais à personne, en révélant son véritable nom, les relations qui avaient existé entre nous. Je les racontai à Oroboni, en lui disant : « Dans le monde, ce secret ne s'échapperait jamais de mes lèvres; mais ici nous sommes dans un tombeau, et quand même tu en sortirais, je sais que je puis me fier à toi. »

Cette ame si parfaitement honnête se taisait.

« Pourquoi ne me réponds-tu pas? » lui dis-je.

Enfin il se mit à me blâmer très sérieusement d'avoir violé ce secret. Son reproche était juste. Aucune amitié, si intime qu'elle soit, lorsqu'elle est fortifiée par la vertu, ne peut autoriser une telle violation.

bolito i nostri animi, e che per imbecillità siamo divenuti più fermi nella credenza?

— Oroboni mio, gli dissi, la tua dimanda mi svela la tua risposta, e questa è anche la mia. La somma delle viltà è d' essere schiavo de' giudizii altrui, quando hassi la persuasione che sono falsi. Non credo che tal viltà nè tu, nè io, l' avremmo mai. »

In quelle effusioni di cuore, commisi una colpa. Io aveva giurato a Giuliano di non confidar mai ad alcuno, palesando il suo vero nome, le relazioni ch' erano state fra noi. Le narrai ad Oroboni, dicendogli: « Nel mondo non mi sfuggirebbe mai dal labbro cosa simile, ma qui siamo nel sepolcro, e se anche tu ne uscissi, so che posso fidarmi di te. »

Quell' onestissim' anima taceva.

« Perchè non mi rispondi? » gli dissi.

Alfine prese a biasimarmi seriamente della violazione del secreto. Il suo rimprovero era giusto. Niuna amicizia, per quanto intima ella sia, per quanto fortificata da virtù, non può autorizzare a tal violazione.

Mais puisque la faute était commise, Oroboni sut en faire résulter un bien pour moi. Il avait connu Julien, et savait plusieurs traits honorables de sa vie; il me les raconta, en me disant : « Cet homme a si souvent agi en chrétien, qu'il ne peut porter sa fureur anti-religieuse jusqu'au tombeau. Espérons, espérons qu'il en sera ainsi! Et toi, Silvio, sache lui pardonner de bon cœur sa mauvaise humeur, et prie pour lui! »

Ces paroles étaient sacrées pour moi.

## CHAPITRE LXXI.

Les conversations dont je parle, tantôt avec Oroboni, tantôt avec Schiller ou d'autres, n'occupaient cependant qu'une faible partie des longues vingt-quatre heures de ma journée, et il arrivait même assez souvent que je ne pouvais avoir aucun entretien avec le premier.

Que faisais-je dans une si grande solitude?

Voici toute ma vie pendant ces jours-là : Je me levais toujours dès l'aurore, et, monté sur mon lit de planches, je me cramponnais aux barreaux de la fenêtre, et je fai-

Ma poichè questa mia colpa era avvenuta, Oroboni me ne derivò un bene. Egli avea conosciuto Giuliano, e sapea parecchi tratti onorevoli della sua vita. Me li raccontò, e dicea : « Quell' uomo ha operato si spesso da cristiano, che non può portare il suo furore anti-religioso fino alla tomba. Speriamo, speriamo così! E tu bada, Silvio, a perdonargli di cuore i suoi mali umori, e prega per lui! »

Le sue parole m' erano sacre.

### CAPO LXXI.

Le conversazioni di cui parlo, quali con Oroboni, quali con Schiller o altri, occupavano tuttavia poca parte delle mie lunghe ventiquattro ore della giornata, e non rade erano le volte, che niuna conversazione riusciva possibile col primo.

Che faceva io in tanta solitudine?

Ecco tutta quanta la mia vita in que' giorni. Io m' alzava sempre all' alba, e, salito in capo del tavolaccio, m' aggrappava alle sbarre della fi-

sais ma prière. Oroboni était déja à sa fenètre, on ne tardait pas à y venir. Après nous être salués, chacun de nous continuait à élever silencieusement ses pensées vers Dieu. Autant nos prisons étaient horribles, autant était beau le spectacle extérieur qui se déroulait devant nous. Ce ciel, cette campagne, ce mouvement lointain des créatures humaines dans la vallée, ces voix des jeunes villageoises, ces rires, ces chants, nous égayaient, nous faisaient sentir plus chèrement la présence de Celui qui est si magnifique dans sa bonté, et dont nous avions tant besoin.

Venait ensuite la visite que les gardes nous faisaient tous les matins; ils donnaient un coup d'œil à la chambre pour voir si tout était en ordre, et ils examinaient ma chaîne anneau par anneau, pour s'assurer qu'elle n'avait pas été rompue, soit par quelque accident ou par quelque ruse; ou plutôt (car il était impossible de rompre cette chaîne) ils faisaient cette inspection pour obéir fidèlement aux lois de la discipline. Si c'était le jour du médecin, Schiller demandait si on voulait lui parler, et il en prenait note.

nestra, e diceva le orazioni. Oroboni già era al'a sua finestra o non tardava di venirvi. Ci salutavamo; e l' uno e l' altro continuava tacitamente i suoi pensieri a Dio. Quanto erano orribili i nostri covili, altrettanto era bello lo spettacolo esterno per noi. Quel cielo, quella campagna, quel lontano moversi di creature nella valle, quelle voci delle villanelle, quelle risa, que' canti ci esilaravano, ci faceano più caramente sentire la presenza di Colui ch' è si magnifico nella sua bontà, e del quale avevamo tanto di bisogno.

Veniva la visita mattutina delle guardie. Queste davano un' occhiata alla stanza per vedere se tutto era in ordine, ed osservavano la mia catena, anello per anello, a fine d' assicurarsi che qualche accidente o qualche malizia non l' avesse spezzata; o piuttosto (dacchè spezzar la catena era impossibile) faceasi questa ispezione per obbedire fedelmente alle prescrizioni di disciplina. S' era giorno che venisse il medico, Schiller dimandava se si voleva parlargli, e prendea nota.

La visite de nos prisons terminée, Schiller revenait, accompagnant Kunda, qui était chargé de nettoyer chaque chambre.

Après un court intervalle, on nous apportait le déjeuner, qui consistait en un demi-pot d'un liquide rougeâtre, avec trois tranches de pain excessivement minces. Je mangeais le pain, et ne buvais pas ce liquide.

Je me mettais ensuite à l'étude. Maroncelli avait apporté d'Italie beaucoup de livres, et tous nos compagnons en avaient aussi apporté, plus ou moins. Le tout ensemble formait une bonne petite bibliothèque. Nous espérions, en outre, l'augmenter avec notre argent. On n'avait encore reçu aucune réponse à la demande que nous avions adressée à l'empereur, de lire nos livres et d'en acquérir d'autres; mais, en attendant, le gouverneur de Brünn permettait *provisoirement* à chacun de nous de conserver deux livres, et de les changer toutes les fois que nous le voulions. Vers neuf heures venait le surintendant; et si le médecin avait été demandé, il l'accompagnait.

Il me restait ensuite un autre espace de temps pour l'étude, jusqu'au dîner, qui était à onze heures.

Finito il giro delle nostre carceri, tornava Schiller ed accompagnava Kunda, il quale aveva l' ufficio di pulire ciascuna stanza.

Un breve intervallo, e ci portavano la colezione. Questa era un mezzo pentolino di broda rossiccia, con tre sottilissime fettine di pane; io mangiava quel pane e non beveа la broda.

Dopo ciò mi poneva a studiare. Maroncelli avea portato d'Italia molti libri, e tutti i nostri compagni ne aveano pure portati, chi più, chi meno. Tutto insieme formava una buona bibliotechina. Speravamo inoltre di poterla aumentare coll' uso de' nostri denari. Non era ancor venuta alcuna risposta dell' imperatore sul permesso che dimandavamo di leggere i nostri libri ed acquistarne altri; ma intanto il governatore di Brünn ci concedeva *provisoriamente* di tenere ciascun di noi due libri presso di sè, da cangiarsi ogni volta che volessimo. Verso le nove veniva il soprintendente, e se il medico era stato chiesto, ci l' accompagnava.

Un altro tratto di tempo restavami quindi per lo studio, fino alle undici, ch' era l' ora del pranzo.

Aucune autre visite n'avait lieu avant le coucher du soleil, et je me remettais à l'étude. Alors Schiller et Kunda venaient pour changer mon eau, et un instant après arrivait le surintendant, avec quelques gardes, pour l'inspection du soir, qui s'étendait à toute ma chambre et à mes fers.

Notre promenade se faisait à une heure quelconque de la journée, avant ou après le dîner, selon le bon plaisir des gardes.

Après la visite du soir, dont je viens de parler, Oroboni et moi nous nous mettions à causer, et c'étaient ordinairement nos plus longs entretiens. Nous en avions quelquefois le matin, ou aussitôt après le dîner; mais ceux-ci, pour la plupart, étaient fort courts.

Quelquefois les sentinelles étaient assez compatissantes pour nous dire : « Un peu plus bas, messieurs! sans quoi le châtiment retombera sur nous. »

D'autres fois elles feignaient de ne pas s'apercevoir que nous parlassions; puis, voyant paraître le sergent, elles nous priaient de nous taire jusqu'à ce qu'il fût passé; et à peine l'était-il, qu'elles nous disaient : « *Signori patroni,*

Fino al tramonto non avea più visite, e tornava a studiare. Allora Schilter e Kunda venivano per mutarmi l' acqua, ed un istante appresso veniva il soprintendente con alcune guardie, per l' ispezione vespertina a tutta la stanza ed a' miei ferri.

In una delle ore della giornata, or avanti or dopo il pranzo, a beneplacito delle guardie, eravi il passeggio.

Terminata la suddetta visita vespertina, Oroboni ed io ci mettevamo a conversare, e quelli solevano essere i colloquii più lunghi. Gli straordinarii avvenivano di mattina, od appena pranzato, ma per lo più brevissimi.

Qualche volta le sentinelle erano così pietose, che ci diceano : « Un po' più piano, signori! altrimenti il castigo cadrà su noi. »

Altre volte fingeano di non accorgersi che parlassimo, poi vedendo spuntare il sergente, ci pregavano di tacere finchè questi fosse partito;

*vous le pouvoir maintenant, mais le plus bas qu'être possible.* »

Quelques uns de ces soldats osaient même parfois causer avec nous, répondre à nos questions, et nous donner quelques nouvelles d'Italie.

A certains discours, nous ne répondions qu'en les priant de se taire. Il était naturel que nous doutassions si toutes leurs paroles n'étaient que l'expansion de cœurs ingénus, ou bien une ruse pour scruter nos pensées. Néanmoins je penche plutôt à croire qu'ils nous parlaient avec sincérité.

## CHAPITRE LXXII.

Un soir que nous avions des sentinelles très indulgentes, et que nous ne nous donnions pas la peine, Oroboni et moi, de baisser la voix, Maroncelli, cramponné à la fenêtre de son souterrain, nous entendit, distingua ma voix, et, ne pouvant se contenir, il me salua en chantant. Il me demanda comment je me portais, et m'exprima dans les termes les plus tendres son regret de n'a-

ed appena partito esso, diceano : « Signori patroni, adesso potere, ma piano più che star possibile. »

Talora alcuni di que' soldati si fecero arditi, sino a dialogare con noi, soddisfare alle nostre dimande, e darci qualche notizia d'Italia.

A certi discorsi non rispondevamo se non pregandoli di tacere. Era naturale che dubitassimo, se fossero tutte espansioni di cuori schietti, ovvero artifizii a fine di scrutare i nostri animi. Nondimeno inclino molto più a credere che quella gente parlasse con sincerità.

### CAPO LXXII.

Una sera avevamo sentinelle benignissime, e quindi Oroboni ed io non ci davamo la pena di comprimere la voce. Maroncelli, nel suo sotterraneo, arrampicatosi alla finestra, ci udì e distinse la voce mia. Non potè frenarsi; mi salutò cantando. Mi chiedea com' io stava, e m' esprimea colle più tenere parole il suo rincrescimento di non avere ancora ottenuto che

voir pu encore obtenir que nous fussions mis ensemble. Cette faveur, je l'avais aussi demandée ; mais ni le surintendant du Spielberg, ni le gouverneur de Brünn, n'avaient le pouvoir de l'accorder. Notre desir mutuel avait été transmis à l'empereur, et jusqu'alors aucune réponse n'était arrivée.

Outre le jour où nous nous étions salués en chantant dans les souterrains, j'avais plusieurs fois entendu ses chants de l'étage supérieur sans en distinguer les paroles ; et encore à peine quelques instants, car on ne le laissait pas continuer.

Cette fois il éleva beaucoup plus la voix, ne fut pas sitôt interrompu, et je compris tout. Il n'y a pas d'expression qui puisse rendre l'émotion que je ressentis.

Je lui répondis, et nous continuâmes notre dialogue environ un quart d'heure ; mais les sentinelles du terre-plein ayant été relevées, celles qui les remplacèrent ne furent pas complaisantes. Lorsque nous voulûmes reprendre nos chants, des cris furieux s'élevèrent pour nous maudire, et il fallut les respecter.

Je me représentais Maroncelli gisant depuis si long-

fossimo messi insieme. Questa grazia, l' aveva io pure dimandata, ma nè il soprintendente di Spielberg, nè il governatore di Brünn, non aveano l' arbitrio di concederla. La nostra vicendevole brama era stata significata all' imperatore, et niuna risposta erane fin' allora venuta.

Oltre quella volta che ci salutammo cantando ne' sotterranei, io aveva inteso parecchie volte dal piano superiore le sue cantilene, ma senza capire le parole, ed appena pochi istanti, perchè nol lasciavano proseguire.

Ora alzò molto più la voce, non fu così presto interrotto, e capii tutto. Non v' ha termini per dire l' emozione che provai.

Gli risposi, e continuammo il dialogo circa un quarto dora. Finalmente si mutarono le sentinelle sul terrapieno, e quelle che vennero non furono compiacenti. Ben ci disponevamo a ripigliare il canto, ma furiose grida s' alzarono a maledirci, e convenne rispettarle.

Io mi rappresentava Maroncelli giacente da sì lungo tempo in quel

temps dans cette prison, bien autrement affreuse que la mienne; je me figurais la tristesse qui devait souvent l'y accabler, tout ce que sa santé devait en souffrir; et une mortelle angoisse m'oppressait.

Il me fut enfin possible de pleurer; mais les pleurs ne me soulagèrent pas. Un grand mal de tête et une fièvre violente s'emparèrent de moi: ne pouvant plus me tenir sur mes pieds, je me jetai sur ma paillasse. La convulsion augmenta; j'avais d'horribles spasmes et une vive souffrance dans la poitrine : je pensai mourir cette nuit-là.

Le jour suivant, la fièvre avait cessé, et ma poitrine allait mieux; mais mon cerveau me semblait en feu, et je pouvais à peine remuer la tête sans y réveiller d'atroces douleurs.

Je dis à Oroboni l'état dans lequel je me trouvais. Lui aussi se sentait plus mal que de coutume.

« Ami, me dit-il, le jour n'est pas loin où l'un de nous ne pourra plus venir à sa fenêtre. Chaque fois que nous nous saluons peut être la dernière. Tenons-nous donc prêts tous deux ou à mourir, ou à survivre à un ami. »

carcere tanto peggiore del mio; m' immaginava la tristezza che ivi dovea sovente opprimerlo ed il danno che la sua salute ne patirebbe, e profonda angoscia m' opprimeva.

Potei alfine piangere, ma il pianto non mi sollevò. Mi prese un grave dolor di capo, con febbre violenta. Non mi reggeva in piedi, mi buttai sul pagliericcio. La convulsione crebbe, il petto doleami con orribile spasimo, credetti quella notte morire.

Il dì seguente, la febbre era cessata, e del petto stava meglio, ma pareami d' aver fuoco nel cervello, e appena potea muovere il capo, senza che vi si destassero atroci dolori.

Dissi ad Oroboni il mio stato. Egli pure si sentiva più male del solito.

« Amico, diss' egli, non è lontano il giorno, che uno di noi due non potrà più venire alla finestra. Ogni volta che ci salutiamo può essere l' ultima. Teniamoci dunque pronti l' uno e l' altro sì a morire, sì a sopravvivere all' amico. »

Sa voix était attendrie; moi je ne pouvais lui répondre. Nous gardâmes un instant le silence, puis il reprit :

« Que tu es heureux de savoir l'allemand! Tu pourras du moins te confesser. Moi, j'ai demandé un prêtre qui sût l'italien; on m'a dit qu'il n'y en avait pas. Mais Dieu voit mon desir; et depuis que je me suis confessé à Venise, il me semble, en vérité, n'avoir rien qui me pèse sur la conscience.

— Moi, au contraire, lui dis-je, je me suis confessé à Venise avec une ame pleine de rancune, et je fis pis que si j'avais refusé les sacrements; mais si maintenant on m'accorde un prêtre, je t'assure que je me confesserai de cœur, et en pardonnant à tout le monde.

— Que le ciel te bénisse! s'écria-t-il; tu me donnes une grande consolation. Faisons, oui, faisons notre possible tous deux pour être unis dans l'éternelle félicité comme nous le fûmes dans ces jours de malheur! »

Le lendemain, je l'attendis à la fenêtre, et il ne vint pas. J'appris par Schiller qu'il était gravement malade.

Huit ou dix jours après il allait mieux, et revint me

La sua voce era intenerita; io non potea rispondergli. Stemmo un istante in silenzio, indi ei riprese :

« Te beato, che sai il tedesco! Potrai almeno confessarti! Io ho dimandato un prete che sappia l' italiano : mi dissero che non v' è. Ma Dio vede il mio desiderio, e dacchè mi sono confessato a Venezia, in verità mi pare di non aver più nulla che m' aggrava la coscienza.

— Io invece a Venezia mi confessai, gli dissi, con animo pieno di rancore, e feci peggio che se avessi ricusato i sacramenti. Ma se ora mi si concede un prete, t' assicuro che mi confesserò di cuore e perdonando a tutti.

— Il cielo ti benedica! sclamò; tu mi dai una grande consolazione. Facciamo, sì, facciamo il possibile entrambi, per essere eternamente uniti nella felicità, come lo fummo in questi giorni di sventura! »

Il giorno appresso l' aspettai alla finestra, e non venne. Seppi da Schiller ch' egli era ammalato gravemente.

Otto o dieci giorni dopo, egli stava meglio, e tornò a salutarmi. Io

saluer. Je souffrais, mais je pouvais me soutenir. Plusieurs mois se passèrent, tant pour lui que pour moi, dans cette alternative de mieux et de pire.

## CHAPITRE LXXIII.

Je pus me traîner jusqu'au 11 janvier 1823. Le matin, je me levai avec un léger mal de tête et avec des dispositions à m'évanouir ; mes jambes tremblaient, et j'avais de la peine à respirer.

Oroboni aussi était mal depuis deux ou trois jours, et ne se levait pas.

On m'apporta mon potage, et à peine j'en eus goûté une cuillerée, que je tombai privé de sentiment. Quelques moments après, la sentinelle du corridor ayant par hasard regardé à travers le guichet de ma porte, et me voyant étendu à terre, le petit pot renversé auprès de moi, me crut mort, et appela Schiller.

Le surintendant vint aussi, on fit appeler le médecin sur-le-champ, et on me mit au lit. J'eus peine à revenir.

Le médecin dit que j'étais en danger, et me fit ôter mes

dolorava, ma mi sostenea. Parecchi mesi passarono sì per lui, che per me, in queste alternative di meglio e di peggio.

### CAPO LXXIII.

Potei reggere sino al giorno undici di gennajo 1823. La mattina m' alzai con mal di capo non forte, ma con disposizione al deliquio. Mi tremavano le gambe, e stentava a trarre il fiato.

Anche Oroboni, da due o tre giorni, stava male, e non s' alzava.

Mi portano la minestra, ne gusto appena un cucchiajo, poi cado privo di sensi. Qualche tempo dopo, la sentinella del corridojo guardò per accidente dallo sportello, e vedendomi giacente a terra, col pentolino rovesciato accanto a me, mi credette morto, e chiamò Schiller.

Venne anche il soprintendente, fu chiamato subito il medico, mi misero a letto. Rinvenni a stento.

Il medico disse ch' io era in pericolo, e mi fece levare i ferri. Mi ordinò

fers. Il m'ordonna je ne sais quel cordial; mais mon estomac ne pouvait rien supporter. Mon mal de tête augmentait horriblement.

On fit immédiatement un rapport au gouverneur, qui expédia un courrier à Vienne pour savoir comment je devais être traité. On répondit qu'il ne fallait pas me mettre à l'infirmerie, mais me servir dans ma prison, avec le même soin que si j'étais à l'infirmerie. On autorisait, en outre, le surintendant à me donner des bouillons et des potages de sa cuisine tant que durerait la gravité du mal.

Cette dernière autorisation me fut d'abord inutile; aucune nourriture, aucune boisson ne passait. Mon état empira pendant une semaine; j'avais le délire jour et nuit.

Kral et Kubitzky me furent donnés pour infirmiers; tous deux me servaient avec affection.

Chaque fois que je reprenais connaissance, Kral me répétait :

« Que monsieur ait confiance en Dieu! Dieu seul est bon!

non so qual cordiale, ma lo stomaco non poteva ritener nulla. Il dolor di capo cresceva terribilmente.

Fu fatta immediata relazione al governatore, il quale spedì un corriere a Vienna per sapere come io dovessi essere trattato. Si rispose che non mi ponessero nell' infermeria, ma che mi servissero nel carcere colla stessa diligenza che se fossi nell' infermeria. Di più autorizzavasi il soprintendente a fornirmi brodi e minestre della sua cucina, finchè durava la gravezza del male.

Quest' ultimo provvedimento mi fu a principio inutile : niun cibo, niuna bevanda mi passava. Peggiorai per tuta una settimana, e delirava giorno e notte.

Kral e Kubitzky mi furono dati per infermieri; ambi mi servivano con amore.

Ogni volta ch' io era alquanto in senno, Kral mi ripeteva :

« Abbia fiducia in Dio; Dio solo è buono.

— Priez-le pour moi, lui disais-je ; non pour qu'il me rende la santé, mais pour qu'il accepte mes malheurs et ma mort en expiation de mes péchés. »

Il me suggéra la pensée de demander les sacrements.

« Si je ne les ai pas demandés, lui répondis-je, attribuez-le à la faiblesse de ma tête ; mais ce sera pour moi une grande consolation de les recevoir. »

Kral rapporta mes paroles au surintendant, et on fit venir le chapelain des prisons.

Je me confessai, je communiai, et reçus l'extrême-onction. Je fus content de ce prêtre. Il se nommait Sturm. Les réflexions qu'il me fit sur la justice de Dieu, sur l'injustice des hommes, sur l'obligation de pardonner, sur la vanité de toutes les choses de ce monde, n'étaient pas des lieux communs ; elles portaient l'empreinte d'un esprit cultivé, plein d'élévation, et d'un vif sentiment du véritable amour de Dieu et du prochain.

— Pregate per me, dicevagli io, non che mi risani, ma che accetti le mie sventure e la mia morte in espiazione de' miei peccati. »

Mi suggerì di chiedere i sacramenti.

« Se non li chiesi, risposi, attribuitelo alla debolezza della mia testa ; ma sarà per me gran conforto il riceverli. »

Kral riferì le mie parole al soprintendente, e fu fatto venire il cappellano delle carceri.

Mi confessai, comunicai, e presi l'olio santo. Fui contento di quel sacerdote. Si chiamava Sturm. Le riflessioni che mi fece sulla giustizia di Dio, sull' ingiustizia degli uomini, sul dovere del perdono, sulla vanità di tutte le cose del mondo, non erano trivialità : aveano l' impronta d' un intelletto elevato e colto, e d' un sentimento caldo di vero amore di Dio e del prossimo.

## CHAPITRE LXXIV.

L'effort d'attention que je fis pour recevoir les sacrements sembla épuiser le reste de mes forces; mais au contraire il me fut favorable, en me plongeant dans une léthargie de plusieurs heures, qui me reposa.

Je m'éveillai un peu soulagé; et voyant Schiller et Kral près de moi, je pris leurs mains, et les remerciai de leurs soins.

Schiller me dit : « Mon œil est exercé à voir des malades; je parierais que monsieur ne mourra pas.

— Et il ne vous semble pas, lui dis-je, me faire là un triste pronostic?

— Non, répondit-il; les misères de la vie sont grandes, il est vrai; mais celui qui les supporte avec noblesse d'ame et avec humilité gagne toujours à vivre. »

Puis il ajouta : « Si monsieur vit, j'espère qu'il aura dans quelques jours une grande consolation. Monsieur a demandé à voir M. Maroncelli?

## CAPO LXXIV.

Lo sforzo d' attenzione che feci per ricevere i sacramenti, sembrò esaurire la mia vitalità; ma invece giovommi, gettandomi in un letargo di parecchie ore che mi riposò.

Mi destai alquanto sollevato, e vedendo Schiller e Kral vicino a me, presi le lor mani e li ringraziai delle loro cure.

Schiller mi disse : « L'occhio mio è esercitato a veder malati : scommetterei ch' ella non muore.

— Non parvi di farmi un cattivo pronostico! diss' io.

— No, rispose; le miserie della vita sono grandi, è vero; ma chi le sopporta con nobilità d' animo e con umiltà, ci guadagna sempre vivendo. »

Poi soggiunse : « S' ella vive, spero che avrà fra qualche giorno una gran consolazione. Ella ha dimandato di vedere il signor Maroncelli?

— Je l'ai demandé tant de fois en vain, que je n'ose plus l'espérer.

— Espérez, espérez, monsieur, et renouvelez votre demande. »

Je la renouvelai en effet le jour même. Le surintendant me dit également d'espérer, et il ajouta que non seulement il était probable que Maroncelli pourrait me voir, mais qu'il était même possible qu'il me fût donné pour infirmier, et ensuite pour compagnon inséparable.

Comme tous les prisonniers d'état avaient tous plus ou moins la santé délabrée, le gouverneur avait demandé à Vienne la permission de nous mettre deux à deux, afin que nous pussions nous secourir mutuellement.

J'avais aussi demandé la faveur d'écrire un dernier adieu à ma famille.

Vers la fin de la seconde semaine, une crise s'opéra dans ma maladie, et le danger disparut.

Je commençais à me lever, lorsqu'un matin ma porte s'ouvre, et je vois entrer avec un air joyeux le surintendant, Schiller et le médecin. Le premier courut à moi, et

— Tante volte ho ciò dimandato, ed invano; non ardisco più sperarlo.

— Speri, speri, signore, e ripeta la dimanda. »

La ripetei infatti quel giorno. Il soprintendente disse parimente ch' io dovea sperare, e soggiunse essere verisimile, che non solo Maroncelli potesse vedermi, ma che mi fosse dato per infermiere, ed in appresso per indivisibile compagno.

Siccome quanti eravamo prigionieri di stato, avevamo più o meno tutti la salute rovinata, il governatore avea chiesto a Vienna che potessimo esser messi tutti a due a due, affinchè uno servisse d' ajuto all' altro.

Io aveva anche dimandato la grazia di scrivere un ultimo addio alla mia famiglia.

Verso la fine della seconda settimana, la mia malattia ebbe una crisi, ed il pericolo si deleguò.

Cominciava ad alzarmi, quando un mattino s' apre la porta, e vedo entrar festosi il soprintendente, Schiller ed il medico. Il primo corre a

me dit : « Nous avons la permission de vous donner Maroncelli pour compagnon, et de vous laisser écrire une lettre à vos parents. »

La joie m'ôta la respiration, et le pauvre surintendant, qui, dans l'élan de son bon cœur, avait manqué de prudence, me crut perdu.

Quand je repris mes sens, et que je me souvins de ce qu'on m'avait annoncé, je priai qu'on ne différât pas à me faire jouir d'un si grand bien. Le médecin y consentit, et Maroncelli fut conduit dans mes bras.

Oh! quel moment fut celui-là! « Tu vis encore! nous écriâmes-nous tous deux; ô mon ami, ô mon frère! Quel heureux jour il nous est encore donné de voir! Que Dieu en soit béni! »

Mais à notre joie, qui était immense, se joignait une immense compassion. Maroncelli devait être moins frappé de mon dépérissement; il savait que j'avais fait une maladie fort grave. Mais moi, même en pensant à ce qu'il avait souffert, je ne me le figurais pas aussi changé. Il était à peine reconnaissable. Ce visage si beau, si brillant

me, e mi dice : « Abbiamo il permesso di darle per compagno Maroncelli, e di lasciarle scrivere una lettera a' parenti. »

La gioja mi tolse il respiro, ed il povero soprintendente, che, per impeto di buon cuore, avea mancato di prudenza, mi credette perduto.

Quando racquistai i sensi, e mi sovvenne dell' annuncio udito, pregai che non mi si ritardasse un tanto bene. Il medico consentì, e Maroncelli fu condotto nelle mie braccia.

Oh qual momento fu quello! « Tu vivi? sclamavamo a vicenda. Oh amico! oh fratello! che giorno felice c' è ancor toccato di vedere! Dio ne sia benedetto! »

Ma la nostra gioja ch' era immensa, congiungeasi ad un' immensa compassione. Maroncelli doveva esser meno colpito di me, trovandomi così deperito com' io era : ei sapea qual grave malattia avessi fatto. Ma io, anche pensando che avesse patito, non me lo immaginava così diverso da quel di prima. Egli era appena riconoscibile. Quelle sembianze, già

de santé, avait été flétri par la douleur, par la faim, par le mauvais air d'une obscure prison !

C'était toutefois une consolation que de nous voir, de nous entendre, d'être enfin réunis. Oh ! que de choses nous avions à nous dire, à nous rappeler, à nous répéter ! Quelle douceur à pleurer ensemble ! quelle harmonie dans toutes nos idées ! quelle satisfaction de nous trouver d'accord sur la religion, de haïr l'un et l'autre l'ignorance et la barbarie, mais de ne haïr aucun homme, de plaindre les ignorants et les barbares, et de prier pour eux !

## CHAPITRE LXXV.

On m'apporta une feuille de papier et un encrier, afin que j'écrivisse à mes parents.

Comme la permission d'écrire n'avait été donnée en réalité qu'à un moribond qui desirait adresser son dernier adieu à sa famille, je craignais que ma lettre ne fût pas expédiée, si maintenant elle contenait autre chose ; et je me bornai à prier avec la plus vive tendresse mes pa-

si belle, sì floride, erano consumate dal dolore, dalla fame, dall' aria cattiva del tenebroso suo carcere !

Tuttavia il vederci, l' udirci, l' essere finalmente indivisi ci confortava. Oh quante cose avemmo a comunicarci, a ricordare, a ripeterci ! Quanta soavità nel compianto ! quanta armonia in tutte le idee ! Qual contentezza di trovarci d' accordo in fatto di religione, d' odiare bensì l' uno e l' altro l' ignoranza e la barbarie, ma di non odiare alcun uomo, e di commiserare gli ignoranti ed i barbari, e pregare per loro !

### CAPO LXXV.

Mi fu portato un foglio di carta ed il calamajo, affinch' io scrivessi a' parenti.

Siccome propriamente la permissione erasi data ad un moribondo, che intendea di volgere alla famiglia l' ultimo addio, io temeva che la mia lettera, essendo ora d' altro tenore, più non venisse spedita. Mi imitai a pregare colla più grande tenerezza genitori, fratelli e sorelle,

rents, mes frères et mes sœurs, de se résigner à mon sort, leur protestant que j'y étais résigné moi-même.

Cette lettre fut néanmoins envoyée, comme je l'ai su depuis, lorsque après tant d'années je revis le toit paternel. Ce fut la seule que mes chers parents purent recevoir pendant ma longue captivité. Je n'en reçus jamais aucune d'eux; celles qu'ils m'écrivirent furent toujours retenues à Vienne. Mes compagnons d'infortune étaient également privés de toute relation avec leur famille.

Nous demandâmes nombre de fois la faveur d'avoir au moins du papier et de l'encre pour étudier, et la permission d'acheter des livres avec notre argent. Nous ne fûmes jamais écoutés.

Le gouverneur continuait cependant à nous permettre de lire nos livres.

Nous dûmes aussi à sa bonté quelque amélioration dans notre régime; mais hélas! cela ne dura pas. Il avait permis que notre nourriture fût préparée dans la cuisine du surintendant, au lieu de l'être dans celle du *traiteur* des prisons, et quelques fonds en sus avaient été affectés à

che si rassegnassero alla mia sorte, protestando loro d' essere rassegnato.

Quella lettera fu nondimeno spedita, come poi seppi, allorchè dopo tanti anni rividi il tetto paterno. L' unica fu dessa che, in sì lungo tempo della mia captività, i cari parenti potessero avere da me. Io da loro non n'ebbi mai alcuna : quelle che mi scrivevano furono sempre tenute a Vienna. Egualmente privati d' ogni relazione colle famiglie erano gli altri compagni di sventura.

Dimandammo infinite volte la grazia d' avere almeno carta e calamajo per istudiare, e quella di far uso de' nostri denari per comprar libri. Non fummo esauditi mai.

Il governatore continuava frattanto a permettere che leggessimo i libri nostri.

Avemmo anche, per bontà di lui, qualche miglioramento di cibo; ma ahi! non fu durevole. Egli avea consentito che invece d' essere provveduti dalla cucina del *trattore* delle carceri, il fossimo da quella del soprintendente. Qualche fondo di più era da lui stato assegnato a tal uso. La

cet usage. Ces dispositions ne furent pas confirmées ; mais tant que dura ce bienfait j'en éprouvai un grand soulagement. Maroncelli aussi reprit un peu de force. Quant à l'infortuné Oroboni, il était trop tard.

Ce dernier avait eu pour compagnon, d'abord l'avocat Solera, ensuite le prêtre D. Fortini.

Lorsque nous fûmes mis deux par deux dans toutes les prisons, la défense de parler aux fenêtres nous fut renouvelée, avec menaces de replonger dans la solitude celui qui oserait l'enfreindre. A dire vrai, nous enfreignîmes quelquefois cette défense pour nous saluer, mais nous ne fîmes plus de longues conversations.

Le caractère de Maroncelli était en parfaite harmonie avec le mien. Le courage de l'un soutenait le courage de l'autre. Si l'un de nous avait de la tristesse ou des mouvements de colère contre les rigueurs de sa situation, l'autre l'égayait par quelque plaisanterie ou des raisonnements faits à propos. Un doux sourire venait presque toujours tempérer nos tourments.

Tant que nous eûmes des livres, quoique nous les eussions relus tant de fois que nous les savions par cœur,

conferma di queste disposizioni non venue ; ma intanto che durò il beneficio, io ne provai molto giovamento. Anche Maroncelli racquistò un po' di vigore. Per l' infelice Oroboni, era troppo tardi !

Quest' ultimo era stato accompagnato, prima coll' avvocato Solera, indi col sacerdote D. Fortini.

Quando fummo appajati in tutte le carceri, il divieto di parlare alle finestre ci fu rinnovato con minaccia, a chi contravvenisse, d' essere riposto in solitudine. Violammo a dir vero qualche volta il divieto, per salutarci, ma lunghe conversazioni più non si fecero.

L' indole di Maroncelli e la mia armonizzavano perfettamente. Il coraggio dell' uno sosteneva il coraggio dell' altro. S' un di noi era preso da mestizia o da fremiti d' ira contro i rigori della nostra condizione, l' altro l' esilarava con qualche scherzo o con opportuni raziocinii. Un dolce sorriso temperava quasi sempre i nostri affanni.

Finchè avemmo libri, benchè omai tanto riletti da saperli a memoria,

c'était pour l'ame une douce pâture. Continuellement ces livres étaient le sujet de nouveaux examens, de nouvelles comparaisons, de nouveaux jugements, de nouvelles rectifications, etc. Nous lisions ou nous méditions une grande partie du jour en silence, et nous donnions à la causerie le temps du dîner, celui de la promenade et toute la soirée.

Maroncelli, dans son souterrain, avait composé beaucoup de vers d'une grande beauté. Il me les récitait, et en composait d'autres. J'en composais aussi que je lui récitais, et notre mémoire s'exerçait à retenir tout cela. Nous acquîmes par là une étonnante aptitude à composer par cœur de longs poëmes, à les limer et à les relimer encore un grand nombre de fois, et à les amener au même degré de perfection que nous aurions pu leur donner en les écrivant. Maroncelli composa ainsi peu à peu et retint par cœur plusieurs milliers de vers lyriques et épiques. Moi, je fis la tragédie de *Leoniero da Dertona*, et diverses autres choses.

eran dolce pascolo alla mente, perchè occasione di sempre nuovi esami, confronti, giudizii, rettificazioni, cc. Leggevamo, ovvero meditavamo gran parte della giornata in silenzio, e davamo al cicaleccio il tempo del pranzo, quello del passeggio e tutta la sera.

Maroncelli nel suo sotterraneo avea composti molti versi d' una gran bellezza. Me li andava recitando, e ne componeva altri. Io pure ne componeva e li recitava. E la nostra memoria esercitavasi a ritenere tutto ciò. Mirabile fu la capacità che acquistammo di poetare lunghe produzioni a memoria, limarle e tornarle a limare infinite volte, e ridurle a quel segno medesimo di possibile finitezza che avremmo ottenuto scrivendole. Maroncelli compose così, a poco a poco, e ritenne in mente parecchie migliaja di versi lirici ed epici. Io feci la tragedia di *Leoniero da Dertona* e varie altre cose.

## CHAPITRE LXXVI.

Oroboni, après avoir beaucoup souffert pendant l'hiver et le printemps, se trouva encore plus mal l'été. Il crachait le sang et devenait hydropique.

Je laisse à penser quelle fut notre affliction quand il s'éteignait si près de nous, sans que nous pussions percer ce mur cruel qui nous empêchait de le voir et de lui donner nos soins affectueux !

Schiller nous apportait de ses nouvelles. Le malheureux jeune homme souffrit d'une manière atroce, mais son courage ne s'abattit jamais. Il reçut les secours spirituels du chapelain, qui heureusement savait le français.

Il mourut le jour de sa fête, le 13 juin 1823. Quelques heures avant d'expirer, il parla de son père octogénaire, s'attendrit et pleura. Puis il se reprit, en disant : « Mais pourquoi pleurer le plus heureux de tous ceux qui me sont chers, puisqu'il est à la veille de me joindre dans la paix éternelle ? »

### CAPO LXXVI.

Oroboni, dopo aver molto dolorato nell' inverno e nella primavera, si trovò assai peggio la state. Sputò sangue, e andò in idropisia.

Lascio pensare qual fosse la nostra afflizione, quand' ei si stava estinguendo sì presso di noi, senza che potessimo rompere quella crudele parete che c' impediva di vederlo e di prestargli i nostri amichevoli servig !

Schiller ci portava le sue nuove. L' infelice giovane patì atrocemente, ma l' animo suo non si avvilì mai. Ebbe i soccorsi spirituali dal cappellano (il quale, per buona sorte, sapeva il francese).

Morì nel suo dì onomastico, il 13 giugno 1823. Qualche ora prima di spirare, parlò dell' ottogenario suo padre, s' intenerì e pianse. Poi si riprese, dicendo : « Ma perchè piango il più fortunato de' miei cari, poich' egli è alla vigilia di raggiungermi all' eterna pace ? »

Ses dernières paroles furent celles-ci : « Je pardonne de bon cœur à mes ennemis. »

D. Fortini lui ferma les yeux : c'était son ami d'enfance, un homme toute religion et toute charité.

Pauvre Oroboni! quel froid mortel parcourut nos veines lorsqu'on nous dit qu'il n'était plus,... et que nous entendîmes les voix et les pas de ceux qui venaient prendre son cadavre,... et que nous vîmes de la fenêtre le char qui le portait au cimetière! Deux condamnés ordinaires traînaient ce char ; quatre gardes le suivaient. Nous accompagnâmes des yeux le triste convoi jusqu'au cimetière. Il entra dans l'enceinte, et s'arrêta dans un coin : là était la fosse!

Peu d'instants après, le char, les condamnés et les gardes revinrent sur leurs pas : l'un de ces derniers était Kubitzky. Il me dit (belle et étonnante pensée chez un homme si commun) : « J'ai marqué exactement le lieu de la sépulture, afin que si quelque parent ou quelque ami obtenait un jour de recueillir ses os et de les porter dans son pays, on pût savoir où ils reposent. »

Combien de fois Oroboni m'avait dit, en regardant le

Le sue ultime parole furono : « Io perdono di cuore a' miei nemici. »

Gli chiuse gli occhi D. Fortini, suo amico dall' infanzia, uomo tutto religione e carità.

Povero Oroboni! qual gelo ci corse per le vene, quando ci fu detto ch' ei non era più! — Ed udimmo le voci ed i passi di chi venne a prendere il cadavere! — E vedemmo dalla finestra il carro in cui veniva portato al cimitero! Traevano quel carro due condannati comuni; lo seguivano quattro guardie. Accompagnammo cogli occhi il tristo convoglio fino al cimitero. Entrò nella cinta. Si fermò in un angolo : là era la fossa.

Pochi istanti dopo, il carro, i condannati e le guardie tornarono indietro. Una di queste era Kubitzky. Mi disse (gentile pensiero, sorprendente in uomo rozzo) : « Ho segnato con precisione il luogo della sepoltura, affinchè, se qualche parente od amico potesse un giorno ottenere di prendere quelle ossa e portarle al suo paese, si sappia dove giacciono. »

Quante volte Oroboni m' avea detto, guardando dalla finestra il cimi-

cimetière de sa fenêtre : « Il faut que je m'habitue à l'idée d'aller pourrir là-bas ; et cependant j'avoue que cette idée me fait frissonner. Il me semble qu'enterré dans ce pays, on ne doit pas être aussi bien que dans notre chère péninsule. »

Puis il riait et s'écriait : « Enfantillage ! Quand un vêtement est usé et qu'il faut le quitter, qu'importe où il est jeté? »

D'autres fois il disait : « Je me prépare à la mort, mais je m'y serais résigné plus volontiers à une condition : rentrer un instant sous le toit paternel, embrasser les genoux de mon père, entendre une parole de bénédiction, et mourir ! »

Il soupirait, et ajoutait : « Si ce calice ne peut s'éloigner de moi, ô mon Dieu, que ta volonté soit faite ! »

Et, la dernière matinée de sa vie, il disait encore, en baisant un crucifix que Kral lui présentait : « Toi qui étais Dieu, tu eus cependant horreur de la mort, et tu dis : *Si possibile est, transeat a me calix iste !* Pardonne-moi si

tero : « Bisogna ch' io m' avvezzi all' idea d' andare a marcire là entro ; eppur confesso che quest' idea mi fa ribrezzo ; mi pare che non si debba star così bene, sepolto in questi paesi, come nella nostra cara penisola. »

Poi ridea e sclamava : « Fanciullaggini ! Quando un vestito è logoro e bisogna deporlo, che importa dovunque sia gettato ? »

Altre volte diceva : « Mi vado preparando alla morte, ma mi sarei rassegnato più volentieri ad una condizione : rientrare appena nel tetto paterno, abbracciare le ginocchia di mio padre, intendere una parola di benedizione, e morire ! »

Sospirava e soggiungeva : « Se questo calice non può allontanarsi, o mio Dio, sia fatta la tua volontà ! »

E l' ultima mattina della sua vita, disse ancora, baciando un crocefisso che Kral gli porgea :

« Tu ch' eri Divino, avevi pure orrore della morte, e dicevi : *Si possibile est, transeat a me calix iste !* Perdona, se lo dico anch' io. Ma ri-

je le dis aussi. Mais je répète aussi tes autres paroles : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu!*

## CHAPITRE LXXVII.

Après la mort d'Oroboni, je tombai de nouveau malade. Je crus aller rejoindre bientôt mon ami dans la tombe, et je le désirais. Seulement me serais-je séparé sans regret de Maroncelli?

Plusieurs fois, tandis que lui, assis sur sa paillasse, lisait ou faisait des vers, ou peut-être feignait comme moi de se distraire avec l'étude, et méditait sur nos malheurs, je le regardais douloureusement, et me disais : « Combien ta vie sera plus triste encore lorsque le souffle de la mort m'aura atteint, lorsque tu me verras emporter de cette chambre; lorsque, regardant le cimetière, tu diras : Silvio aussi est là! » Et je m'attendrissais sur ce pauvre survivant, et je faisais des vœux pour qu'on lui donnât un autre compagnon capable de l'apprécier comme je l'appréciais, ou pour que le Seigneur prolongeât mes

peto anche le altre tue parole : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu!* »

### CAPO LXXVII.

Dopo la morte d' Oroboni, ammalai di nuovo. Credeva di raggiungere presto l' estinto amico, e ciò bramava. Se non che, mi sarei io separato senza rincrescimento da Maroncelli?

Più volte, mentr' ei, sedendo sul pagliericcio, leggeva o poetava, o forse fingeva al pari di me di distrarsi con tali studii, e meditava sulle nostre sventure, io lo guardava con affanno e pensava : « Quanto più trista non sarà tua vita, quando il soffio della morte m' avrà tocco, quando mi vedrai portar via di questa stanza, quando mirando il cimitero, dirai : — Anche Silvio è là! » E m' intenerivа su quel povero superstite, e faceva voti che gli dessero un altro compagno, capace d' apprezzarlo come lo apprezzava io, — ovvero che il Signore prolungasse i

tourments, et me laissât le doux office d'adoucir ceux de cet infortuné en les partageant.

Je ne dis pas combien de fois mes maladies s'en allèrent et revinrent. L'assistance que Maroncelli me donnait pendant leur durée était celle du frère le plus tendre. Il s'apercevait quand je ne me souciais pas de parler, et il gardait alors le silence ; il voyait quand ses paroles pouvaient me soulager, et il trouvait toujours alors des sujets conformes aux dispositions de mon esprit, tantôt cherchant à les seconder, tantôt s'efforçant de les changer par degrés. Jamais je n'ai connu d'ame plus noble que la sienne ; et d'égales à la sienne, j'en ai connu un bien petit nombre. Un grand amour de la justice, une grande tolérance, une grande confiance dans la vertu de l'homme et dans le secours de la Providence, un très-vif sentiment du beau dans tous les arts, une imagination riche de poésie, les dons les plus aimables de l'esprit et du cœur, s'unissaient en lui pour me le rendre cher.

Je n'oubliais pas Oroboni : chaque jour je gémissais de sa mort ; mais mon cœur se réjouissait souvent à la pensée que ce bien-aimé, libre de tous maux dans le sein

miei martirii, e mi lasciasse il dolce uffizio di temperare quelli di quest' infelice, dividendoli.

Io non noto quante volte le mie malattie sgombrarono e ricomparvero. L'assistenza che in esse faccami Maroncelli, era quella del più tenero fratello. Ei s' accorgea quando il parlare non mi convenisse, ed allora stava in silenzio; ei s' accorgea quando i suoi detti potessero sollevarmi, ed allora trovava sempre soggetti confacentisi alla disposizione del mio animo, talor secondandola, talor mirando grado grado a mutarla. Spiriti più nobili del suo, io non ne avea mai conosciuti, pari al suo, pochi. Un grande amore per la giustizia, una grande tolleranza, una gran fiducia nella virtù umana e negli ajuti della Provvidenza, un sentimento vivissimo del bello in tutte le arti, una fantasia ricca di poesia, tutte le più amabili doti di mente e di cuore si univano per rendermelo caro.

Io non dimenticava Oroboni, ed ogni dì gemea della sua morte; ma gioivami spesso il cuore, immaginando che quel diletto, libero di tutti i

de Dieu, devait mettre au nombre de ses contentements celui de me voir avec un ami non moins affectueux que lui.

Il semblait qu'une voix m'assurât au fond de l'ame qu'Oroboni n'était plus dans le lieu des expiations; cependant je priais toujours pour lui. Plusieurs fois je rêvai que je le voyais, priant aussi pour moi; j'aimais à me persuader que ces songes n'étaient pas l'effet du hasard, mais bien de véritables manifestations que Dieu permettait pour me consoler. Il paraîtrait fort ridicule si je retraçais ici la vivacité de ces songes, et l'ineffable douceur qu'ils me laissaient réellement des journées entières.

Mais les sentiments religieux et mon amitié pour Maroncelli allégeaient chaque jour de plus en plus mes afflictions. La seule idée qui m'épouvantât, c'était la possibilité que cet infortuné, d'une santé déja délabrée, quoique moins chancelante que la mienne, ne me précédât au tombeau. Chaque fois qu'il était malade, je tremblais; et chaque fois qu'il allait mieux, c'était une fête pour moi.

Cette peur continuelle de le perdre donnait à mon af-

mali ed in seno alla Divinità, dovesse pure annoverare fra le sue contentezze quella di vedermi con un amico non meno affettuoso di lui.

Una voce pareva assicurarmi nell' anima, che Oroboni non fosse più in luogo di espiazione; nondimeno io pregava sempre per lui. Molte volte sognai di vederlo, che pregasse per me; e que' sogni io amava di persuadermi che non fossero accidentali, ma bensì vere manifestazioni sue, permesse da Dio per consolarmi. Sarebbe cosa ridicola s' io riferissi la vivezza di tali sogni, e la soavità che realmente in me lasciavano per intere giornate.

Ma i sentimenti religiosi e l' amicizia mia per Maroncelli alleggerivano sempre più le mie afflizioni. L' unica idea che mi spaventasse era la possibilità che questo infelice, di salute già assai rovinata, sebbene meno minacciante della mia, mi precedesse nel sepolcro. Ogni volta ch' egli ammalava, io tremava; ogni volta che vedealo star meglio, era una festa per me.

Queste paura di perderlo davano al mio affetto per lui una forza sem-

fection une force toujours plus grande ; et la peur de me perdre produisait sur lui le même effet. Ah ! il y a encore bien de la douceur dans cette alternative de crainte et d'espérance pour la seule personne qui nous reste ! Notre destinée était certainement l'une des plus misérables qu'il y eût sur la terre, et cependant cette estime et cette amitié sans bornes que nous éprouvions l'un pour l'autre nous composait, au milieu de nos douleurs mêmes, une sorte de félicité que nous sentions bien réellement.

## CHAPITRE LXXVIII.

J'aurais desiré que le chapelain dont j'avais été si content lors de ma première maladie nous fût accordé pour confesseur, et que nous pussions le voir de temps en temps, même sans que nous fussions gravement malades. Mais au lieu de lui donner cet emploi, le gouverneur nous assigna un augustin nommé le père Baptiste, en attendant que cette nomination fût confirmée à Vienne, ou qu'on en fit une autre.

Je craignais de perdre au change, je me trompais. Le

pre maggiore ; ed in lui la paura di perder me operava lo stesso effetto.

Ah, v' è pur molta dolcezza in quelle alternazioni d' affanni e di speranze per una persona che è l' unica che ti rimanga ! La nostra sorte era sicuramente una delle più misere che si dieno sulla terra ; eppure lo stimarci e l' amarci così pienamente formava in mezzo a' nostri dolori una specie di felicità ; e davvero la sentivamo.

### CAPO LXXVIII.

Avrei bramato che il cappellano (del quale io era stato così contento al tempo della mia prima malattia) ci fosse stato conceduto per confessore, e che potessimo vederlo a quando a quando, anche senza trovarci gravemente infermi. Invece di dare questo incarico a lui, il governatore ci destinò un agostiniano, per nome P. Battista, intantochè venisse da Vienna o la conferma di questo, o la nomina d' un altro.

Io temea di perderci nel cambio ; m' ingannava. Il P. Battista era un

père Baptiste était un ange de charité ; ses manières étaient très-distinguées, et même élégantes; il raisonnait avec profondeur sur les devoirs de l'homme.

Nous le priâmes de nous visiter souvent. Il venait tous les mois, et plus fréquemment s'il le pouvait. Il nous apportait aussi quelques livres, avec la permission du gouverneur, et nous disait, au nom de son abbé, que toute la bibliothèque du couvent était à notre disposition. C'eût été un grand bien pour nous si cela eût duré. Toutefois, nous en profitâmes pendant plusieurs mois.

Après la confession, il s'arrêtait longtemps à causer avec nous, et tous ses discours montraient une ame droite, pleine de dignité, vivement pénétrée de la grandeur et de la sainteté de l'homme. Nous eûmes le bonheur de jouir environ une année de ses lumières et de son affection, sans que jamais il se démentît. Jamais un mot qui pût faire soupçonner en lui l'intention de servir la politique et non son ministère; jamais il ne manqua, en quoi que ce fût, aux égards les plus délicats.

A dire vrai, dans les commencements je me méfiais de

angiolo di carità ; i suoi modi erano educatissimi ed anzi eleganti; ragionava profondamente de' doveri dell' uomo.

Lo pregammo di visitarci spesso. Veniva ogni mese, e più frequentemente, se poteva. Ci portava anche, col permesso del governatore, qualche libro, e ci diceva, a nome del suo abate, che tutta la biblioteca del convento stava a nostra disposizione. Sarebbe stato un gran guadagno questo per noi, se fosse durato. Tuttavia ne profittammo per parecchi mesi.

Dopo la confessione, ci si fermava lungamente a conversare, e da tutti i suoi discorsi appariva un' anima retta, dignitosa, innamorata della grandezza e della santità dell' uomo. Avemmo la fortuna di godere circa un anno de' suoi lumi e della sua affezione, e non si smentì. Non mai una sillaba, che potesse far sospettare intenzioni di servire, non al suo ministero, ma alla politica. Non mai una mancanza di qualsiasi delicato riguardo.

A principio, per dir vero, io diffidava di lui, io m'aspettava di vederlo

lui ; je m'attendais à le voir faire servir la finesse de son esprit à des investigations déplacées. Cette méfiance n'est que trop naturelle dans un prisonnier d'état ; mais quel soulagement on éprouve lorsqu'elle s'évanouit, et que dans l'interprète de Dieu on ne découvre du zèle pour aucune autre cause que pour celle de Dieu et de l'humanité !

Il avait une manière toute particulière et très-efficace de donner des consolations. Je m'accusais, par exemple, de mes transports de colère contre les rigueurs de la discipline de notre prison. Il moralisait un moment sur la nécessité de souffrir avec sérénité et en pardonnant, puis il dépeignait sous les plus vives couleurs les misères des conditions autres que la mienne. Il avait beaucoup vécu à la ville et à la campagne, connu les grands et les petits, médité sur les injustices humaines ; il savait peindre habilement les passions et les mœurs des diverses classes de la société. Partout il me montrait des forts et des faibles, des oppresseurs et des opprimés, partout la nécessité ou de haïr nos semblables, ou de les aimer, par une généreuse indulgence et par compassion. Les événements qu'il me ra-

vo'gere la finezza del suo ingegno ad indagini sconvenienti. In un prigioniero di stato, simile diffidenza è pur troppo naturale ; ma oh quanto si resta sollevato, allorchè svanisce, allorchè si scopre nell' interprete di Dio niun altro zelo che quello della causa di Dio e dell' umanità !

Egli aveva un modo a lui particolare ed efficacissimo di dar consolazioni. Io m'accusava, per esempio, di fremiti d' ira pei rigori della nostra carceraria disciplina. Ei moralizzava alquanto sulla virtù di soffrire con serenità e perdonando ; poi passava a dipingere con vivissima rappresentazione le miserie di condizioni diverse dalla mia. Avea molto vissuto in città ed in campagna, conosciuto grandi e piccoli, e meditato sulle umane ingiustizie ; sapea descrivere bene le passioni ed i costumi delle varie classi sociali. Dappertutto ei mi mostrava forti e deboli, calpestanti e calpestati ; dappertutto la necessità o d' odiar nomi simili, o d' amarli per generosa indulgenza, e per compassione. I casi ch' ei rac-

contait pour me rappeler l'universalité du malheur, et les bons effets que l'on en peut recueillir, n'avaient rien de singulier, ils étaient même très ordinaires ; mais il les racontait avec des expressions si justes, si puissantes, qu'elles me faisaient fortement sentir les conclusions qu'on en devait tirer.

Oh, oui! chaque fois que j'avais entendu ces tendres reproches et ces nobles conseils, je brûlais d'amour pour la vertu, je ne haïssais plus personne, j'aurais donné ma vie pour le dernier de mes semblables; je bénissais Dieu de m'avoir fait homme.

Ah! malheureux celui qui ignore la sublimité de la confession! malheureux celui qui, pour paraître au-dessus du vulgaire, se croit obligé de la tourner en dérision! Parceque chacun sait qu'il faut être bon, il n'est pas vrai qu'il soit inutile de se l'entendre répéter, qu'il suffise de nos propres réflexions et de lectures faites à propos. Non! la parole vivante d'un homme a une puissance que ne peuvent avoir ni nos lectures ni nos propres réflexions! L'ame en est plus ébranlée, les impressions qu'elle en reçoit sont plus profondes. Dans la parole d'un frère, il y

contava per rammemorarmi l'universalità della sventura, ed i buoni effetti che si possono trarre da questa, nulla aveano di singolare, erano anzi affatto ovvii; ma diceali con parole così giuste, così potenti, che mi faceano fortemente sentire le deduzioni da ricavarne.

Ah sì! ogni volta ch'io aveva udito quegli amorevoli rimproveri e que' nobili consigli, io ardeva d'amore della virtù, io non abborriva più alcuno, io avrei data la vita pel minimo de' miei simili, io benediceva Dio d'avermi fatto uomo.

Ah! infelice chi ignora la sublimità della confessione! infelice chi, per non parer volgare, si crede obbligato di guardarla con ischerno! Non è vero che, ognuno sapendo già che bisogna esser buono, sia inutile di sentirselo a dire; che bastino le proprie riflessioni ed opportune letture; no! la favella viva d'un uomo ha una possanza, che nè le letture nè le proprie riflessioni non hanno! L'anima n'è più scossa; le impressioni che vi si fanno, sono più profonde. Nel fratello che parla, v'è una vita

a une vie, un à-propos, qu'on chercherait souvent en vain dans les livres et dans ses propres pensées.

## CHAPITRE LXXIX.

Au commencement de 1824, le surintendant, qui avait ses bureaux à l'une des extrémités de notre corridor, les transporta ailleurs; et les pièces qui les composaient, avec d'autres dépendances, furent changées en prisons. Nous comprîmes, hélas! que de nouveaux prisonniers d'état étaient attendus d'Italie. En effet, bientôt arrivèrent les condamnés d'un troisième procès, tous de mes amis ou de ma connaissance. Oh! quelle fut ma tristesse quand je sus leurs noms! Borsieri était l'un de mes plus anciens amis. J'étais lié depuis moins de temps avec Confalonieri; mais je l'aimais de tout cœur. Si j'avais pu, en passant au *carcere durissimo* ou à quelque autre tourment imaginable, acquitter leur peine et les délivrer, Dieu sait si je ne l'aurais pas fait! Je ne dis pas seulement donner ma vie pour eux : hélas! donner sa vie est peu de chose; souffrir, c'est bien plus.

ed un' opportunità che sovente indarno si cercherebbero ne' libri e ne' nostri proprii pensieri.

### CAPO LXXIX.

Nel principio del 1824, il soprintendente, il quale aveva la sua cancelleria ad uno de' capi del nostro corridojo, trasportossi altrove, e le stanze di cancelleria con altre annesse furono ridotte a carceri. Ahi! capimmo che nuovi prigionieri di stato doveano aspettarsi d' Italia.

Giunsero infatti in breve quelli d' un terzo processo; tutti amici e conoscenti miei. Oh, quando seppi i loro nomi, qual fu la mia tristezza! Borsieri era uno de' più antichi miei amici. A Confalonieri io era affezionato da men lungo tempo, ma pur con tutto il cuore. Se avessi potuto, passando al carcere *durissimo* od a qualunque immaginabile tormento, scontare la loro pena e liberarli. Dio sa se non l' avrei fatto! Non dico solo, dar la vita per essi : ah che cos' è il dar la vita? soffrire è ben più!

J'aurais eu alors grand besoin des consolations du père Baptiste ; mais on ne lui permit plus de venir.

De nouveaux ordres arrivèrent pour le maintien de la discipline la plus sévère. Le terre-plein qui nous servait de promenade fut d'abord entouré de palissades, de manière que personne ne pût nous voir, même de loin, à l'aide de télescopes. Nous perdîmes ainsi le spectacle magnifique des collines environnantes et de la ville qu'elles dominaient. Ce ne fut point assez. Pour aller à ce terre-plein, il fallait, comme je l'ai dit, traverser la cour, dans laquelle beaucoup de personnes pouvaient nous voir. Afin de nous dérober à tous les regards, on nous priva de ce lieu de promenade, et on nous en assigna un autre, très petit, qui touchait à notre corridor, et situé tout-à-fait au nord, comme nos chambres.

Je ne puis exprimer combien ce changement de promenade nous affligea. Je n'ai pas fait remarquer toutes les consolations que nous trouvions dans ce lieu dont on nous privait : la vue des enfants du surintendant, leurs doux embrassements, là même où nous avions vu souffrir leur

Avrei avuto allora tanto d' uopo delle consolazioni del P. Battista ; non gli permisero più di venire.

Nuovi ordini vennero pel mantenimento della più severa disciplina. Quel terrapieno che ci serviva di passeggio fu dapprima cinto di steccato, sicchè nessuno, nemmeno in lontananza con telescopii, potesse più vederci ; e così noi perdemmo lo spettacolo bellissimo delle circostanti colline e della sottoposta città. Ciò non bastò. Per andare a quel terrapieno, conveniva attraversare, come dissi, il cortile, ed in questo molti aveano campo di scorgerci. A fine di occultarci a tutti gli sguardi, ci fu tolto quel luogo di passeggio, e ce ne venne assegnato uno piccolissimo, situato contiguamente al nostro corridojo, ed a pretta tramontana, come le nostre stanze.

Non posso esprimere quanto questo cambiamento di passeggio ci affliggesse. Non ho notato tutti i conforti che avevamo nel luogo che ci veniva tolto. La vista de' figliuoli del sopraintendente, i loro cari amplessi dove avevamo veduta inferma ne' suoi ultimi giorni la loro madre ; qual-

pauvre mère dans ses derniers jours; quelques mots échangés avec le forgeron, qui était logé aussi en cet endroit; les joyeuses chansonnettes d'un caporal et les sons harmonieux qu'il tirait d'une guitare; enfin un innocent amour, qui n'était ni le mien ni celui de mon compagnon, mais celui d'une bonne Hongroise, femme d'un caporal, et marchande de fruits. Elle s'était éprise de Maroncelli.

Déja, avant qu'on l'eût mis avec moi, cette Hongroise et lui se voyaient presque tous les jours, et il s'était établi entre eux une certaine amitié. Il avait l'ame si honnête, si noble, si candide, qu'il ignorait complétement avoir inspiré de l'amour à cette compatissante créature. Je le lui fis remarquer. Il hésita à me croire; et, dans le doute seul que je pouvais avoir raison, il s'imposa la loi de se montrer plus froid avec elle; mais ce surcroît de réserve, au lieu d'éteindre l'amour de la Hongroise, semblait l'augmenter.

Comme la fenêtre de sa chambre était à peine élevée d'une coudée au-dessus du sol du terre-plein, elle sautait de notre côté, sous prétexte d'étendre du linge au soleil

che chiacchiera col fabbro, che aveva pur ivi il suo alloggio, le liete canzoncine e le armonie d' un caporale che suonava la chitarra; e per ultimo un innocente amore — un amore non mio, nè del mio compagno, ma d' una buona caporalina ungherese, venditrice di frutta. Ella erasi invaghita di Maroncelli.

Già prima che fosse posto con me, esso e la donna vedendosi ivi quasi ogni giorno, aveano fatto un poco d' amicizia. Egli era anima sì onesta, sì dignitosa, sì semplice nelle sue viste, che ignorava affatto d' avere innamorato la pietosa creatura. Ne lo feci accorto io. Esitò di prestarmi fede, e nel dubbio solo che avessi ragione, impose a se stesso di mostrarsi più freddo con essa. La maggior riserva di lui, invece di spegnere l' amore della donna, pareva aumentarlo.

Siccome la finestra della stanza di lei era alta appena un braccio dal suolo del terrapieno, ella balzava dal nostro lato, per l' apparente motivo

ou de vaquer à quelque autre occupation, restait là à nous regarder, et nous adressait la parole si elle le pouvait.

Nos pauvres gardes, toujours fatigués d'avoir dormi peu ou point la nuit, saisissaient volontiers l'occasion d'être dans ce coin, où, sans être vus des chefs, ils pouvaient s'asseoir sur l'herbe et sommeiller. Maroncelli était alors dans un grand embarras, tant se montrait à découvert l'amour de cette infortunée. Mon embarras, à moi, était plus grand encore. Néanmoins ces scènes, qui auraient été assez risibles si cette femme nous eût inspiré peu de respect, étaient pour nous sérieuses, et je pourrais dire pathétiques. La malheureuse Hongroise avait une de ces physionomies qui annoncent indubitablement l'habitude de la vertu et le besoin de l'estime. Elle n'était pas belle; mais les contours de son visage, quoique irréguliers, avaient une expression si gracieuse, qu'ils semblaient s'embellir à chaque sourire, à chaque mouvement de ses muscles.

S'il entrait dans mon dessein de parler d'amour, il me resterait ici bien des choses à dire de cette malheureuse

di stendere al sole qualche pannolino, o fare alcun' altra faccenduola, e stava lì a guardarci; e se poteva, attaccava discorso.

Le povere nostre guardie, sempre stanche di aver poco o niente dormito la notte, coglievano volentieri l' occasione d' esser in quell' angolo dove senz' essere vedute da' superiori, poteano sedere sull' erba e sonnecchiare. Maroncelli era allora in un grande imbarazzo, tanto appariva l' amore di quella sciagurata. Maggiore era l' imbarazzo mio. Nondimeno simili scene che sarebbero state assai risibili, se la donna ci avesse ispirato poco rispetto, erano per noi serie, e potrei dire patetiche. L' infelice Ungherese aveva una di quelle fisonomie, le quali annunciano indubitabilmente l' abitudine della virtù ed il bisogno di stima. Non era bella, ma dotata di tale espressione di gentilezza, che i contorni alquanto irregolari del suo volto sembravano abbellirsi ad ogni sorriso, ad ogni moto de' muscoli.

Se fosse mio proposito di scrivere d' amore, mi resterebbero non brevi

et vertueuse femme, qui est morte maintenant; mais il me suffit d'avoir noté un des rares événements de notre prison.

## CHAPITRE LXXX.

Les rigueurs croissantes rendaient notre vie chaque jour plus monotone. Comment se passèrent pour nous les années 1824, 1825, 1826 et 1827? On nous retira l'usage de nos livres, que le gouverneur nous avait provisoirement accordé. La prison devint pour nous un véritable tombeau, dans lequel on ne nous laissait pas même le repos du tombeau. Chaque mois, à un jour indéterminé, le directeur de la police, accompagné d'un lieutenant et de gardes, venait pour faire une exacte perquisition. On nous mettait nus; on examinait toutes les coutures de nos vêtements, dans la crainte que nous n'y eussions caché quelque papier ou toute autre chose; on décousait nos paillasses pour en fouiller l'intérieur. Quoiqu'on ne pût rien nous trouver de clandestin, cette visite hostile et par surprise, répétée sans fin, avait je ne sais

cose a dire di quella misera e virtuosa donna,—or morta. Ma basti l'avere accennato uno de' pochi avvenimenti del nostro carcere.

### CAPO LXXX.

I cresciuti rigori rendevano sempre più monotona la nostra vita. Tutto il 1824, tutto il 25, tutto il 26, tutto il 27, in che si passarono per noi? Ci fu tolto quell' uso de' nostri libri che per *interim* ci era stato concedùto dal governatore. Il carcere divenneci una vera tomba, nella quale neppure la tranquillità della tomba c' era lasciata. Ogni mese veniva, in giorno indeterminato, a farvi una diligente perquisizione il direttore di polizia, accompagnato d' un luogotenente e di guardie. Ci spogliavano nudi, esaminavano tutte le cuciture de' vestiti, nel dubbio che vi si tenesse celata qualche carta o altro; si scucivano i pagliericci per frugarvi dentro. Benchè nulla di clandestino potessero trovarci, questa visita ostile

quoi qui m'irritait, et qui, chaque fois, me donnait la fièvre.

Les années précédentes m'avaient paru si malheureuses, et maintenant j'y pensais avec regret, comme à un temps de douces jouissances. Où étaient ces heures durant lesquelles je m'enfonçais dans l'étude de la *Bible* ou d'Homère? A force de lire Homère dans le texte, la faible connaissance que j'avais du grec s'était augmentée, et je m'étais passionné pour cette langue. Combien je regrettais de ne pouvoir en continuer l'étude! Le Dante, Pétrarque, Shakspeare, Byron, Walter Scott, Schiller, Goëthe, etc., que d'amis m'étaient enlevés! Parmi ces ouvrages, j'en comptais aussi quelques-uns de science chrétienne, comme Bourdaloue, Pascal, *l'Imitation de Jésus-Christ*, *la Philothée*, etc. Quand on lit ces livres avec cette critique étroite et peu libérale qui se réjouit à chaque faute de goût, à chaque pensée qui manque de force, on les jette là et on ne les reprend plus; mais quand on les lit sans malignité et sans se scandaliser des côtés faibles, on y découvre une haute philosophie qui

e di sorpresa, ripetuta senza fine, aveva non so che, che m'irritava, e che ogni volta metteami la febbre.

Gli anni precedenti m' erano sembrati sì infelici, ed ora io pensava ad essi con desiderio, come ad un tempo di care dolcezze. Dov' erano le ore ch' io m' ingolfava nello studio della Bibbia, o d' Omero? A forza di leggere Omero nel testo, quella poca cognizione di greco ch' io aveva, si era aumentata, ed eramі appassionato per quella lingua. Quanto increscemi di non poterne continuare lo studio? Dante, Petrarca, Shakspeare, Byron, Walter Scott, Schiller, Goethe, ec., quanti amici m' erano involati!

Fra siffatti io annoverava pure alcuni libri di cristiana sapienza, come il Bourdaloue, il Pascal, l' Imitazione di Gesù Cristo, la Filotea, ec., libri che se si leggono con critica ristretta ed illiberale, esultando ad ogni reperibile difetto di gusto, ad ogni pensiero non valido, si gettano là e non si ripigliano; ma che, letti senza malignare e senza scandalezzarsi

donne au cœur et à l'intelligence une nourriture substantielle.

Quelques uns de ces livres de religion nous furent ensuite envoyés en présent par l'empereur, à l'exclusion absolue de tout autre genre de livres servant à nos études littéraires.

Ce don d'ouvrages ascétiques nous fut obtenu, en 1825, par un confesseur dalmate qu'on nous envoya de Vienne, le père Stephano Paulowich, nommé, deux ans après, évêque de Cattaro. Ce fut à lui aussi que nous dûmes le bonheur d'entendre enfin la messe, faveur que jusqu'alors on nous avait toujours refusée, en nous disant que l'on ne pouvait nous conduire à l'église et nous tenir séparés deux par deux, ainsi qu'il était prescrit.

Une si grande séparation étant impossible, nous allions à la messe divisés en trois groupes, dont l'un se plaçait sur la tribune de l'orgue; un autre dessous, de manière à ne pouvoir être aperçu; et le dernier, dans un petit oratoire ayant vue sur l'église au moyen d'une grille.

Maroncelli et moi nous avions alors pour compagnons,

dei tati deboli, scoprono una filosofia alta, e vigorosamente nutritiva pel cuore e per l'intelletto.

Alcuni di siffatti libri di religione ci furono poscia mandati in dono dall' imperatore, ma con esclusione assoluta di libri d' altra specie, servienti a studio letterario.

Questo dono d' opere ascetiche venneci impetrato nel 1825 da un confessore dalmata, inviatoci da Vienna, il P. Stefano Paulowich, fatto, due anni appresso, vescovo di Cattaro. A lui fummo pur debitori d' aver finalmente la messa, che prima ci si era sempre negata, dicendoci che non poteano condurci in chiesa, e tenerci separati a due a due, siccome era prescritto.

Tanta separazione non potendo mantenersi, andavamo alla messa, divisi in tre gruppi : un gruppo sulla tribuna dell' organo, un altro sotto la tribuna, in guisa da non esser veduto, ed il terzo in un oratorietto guardante in chiesa per mezzo d' una grata.

Maroncelli ed io avevamo allora per compagni, ma con divieto che uno

mais avec défense expresse qu'un couple s'entretint avec l'autre, six condamnés dont la sentence était antérieure à la nôtre. Deux d'entre eux avaient été mes voisins sous les Plombs de Venise. Des gardes nous conduisaient à la place qui nous était assignée, et ramenaient chaque couple dans sa prison après la messe. C'était un capucin qui venait nous la dire. Ce bon et digne homme terminait toujours la cérémonie par un *Oremus*, pour demander à Dieu de nous délivrer de nos fers, et alors sa voix s'attendrissait. Lorsqu'il se retirait de l'autel, il jetait un regard compatissant à chacun des trois groupes, et penchait tristement la tête en priant.

## CHAPITRE LXXXI.

En 1825, Schiller parut trop affaibli par les infirmités de la vieillesse, et on lui donna la garde d'autres condamnés, pour lesquels autant de vigilance ne semblait pas nécessaire. Oh! combien il nous fut pénible de le voir s'éloigner, et combien il lui en coûta aussi de nous laisser!

Il eut d'abord pour successeur Kral, qui ne lui cédait

coppia parlasse coll' altra, sei condannati, di sentenza anteriore alla nostra. Due di essi erano stati miei vicini nei Piombi di Venezia. Eravamo condotti da guardie al posto assegnato, e ricondotti, dopo la messa, ciascuna coppia nel suo carcere. Veniva a dirci la messa un cappuccino. Questo buon uomo finiva sempre il suo rito con un *Oremus* implorante la nostra liberazione dai vincoli, e la sua voce si commoveva. Quand veniva via dall' altare, dava una pietosa occhiata a ciascuno de' tre gruppi, ed inchinava mestamente il capo pregando.

### CAPO LXXXI.

Nel 1825 Schiller fu riputato omai troppo indebolito dagli acciacchi della vecchiaja, e gli diedero la custodia d' altri condannati, pei quali sembrasse non richiedersi tanta vigilanza. Oh quanto c' increbbe ch' ei si allontanasse da noi, ed a lui pure increbbe di lasciarci!

Per successore ebb' egli dapprima Kral, uomo non inferiore a lui in

pas en bonté ; mais celui-ci aussi eut bientôt une autre destination, et il nous en vint un qui, sans être méchant, était bourru, et étranger à toute démonstration affectueuse.

Ces changements m'affligeaient profondément. Schiller, Kral et Kubitzky, mais particulièrement les deux premiers, nous avaient soignés dans nos maladies comme aurait pu le faire un père ou un frère. Incapables de manquer à leur devoir, ils savaient le remplir sans y mettre de la dureté de cœur. S'il y avait un peu de rudesse dans les formes, elle était presque toujours involontaire, et pleinement rachetée par les preuves de bonté qu'ils nous donnaient.

Je m'irritais quelquefois contre eux ; mais comme ils me pardonnaient de bon cœur ! comme ils désiraient nous persuader qu'ils n'étaient pas sans affection pour nous ! et combien ils étaient joyeux en voyant que nous en étions convaincus, et que nous les regardions comme des gens de bien !

Depuis que Schiller était loin de nous, il était tombé malade plusieurs fois, et s'en était relevé. Nous deman-

bontà. Ma anche a questo venne data in breve un' altra destinazione, e ce ne capitò uno, non cattivo, ma burbero ed estraneo ad ogni dimostrazione d' affetto.

Questi mutamenti m' affliggevano profondamente. Schiller, Kral e Kubitzky, ma in particolar modo i due primi ci avevano assistiti nelle nostre malattie come un padre ed un fratello avrebbero potuto fare. Incapaci di mancare al loro dovere, sapeano eseguirlo senza durezza di cuore. Se v' era un po' di durezza nelle forme, era quasi sempre involontaria, e riscattavanla pienamente i tratti amorevoli che ci usavano. M' adirai talvolta contr' essi, ma oh come mi perdonavano cordialmente ! come anelavano di persuaderci che non erano senza affezione per noi, e come gioivano, vedendo che n' eravamo persuasi, e li stimavamo uomini dabbene !

Dacchè fu lontano da noi, più volte Schiller s' ammalò, e si riebbe.

dions de ses nouvelles avec une sollicitude toute filiale. Quand il était convalescent, il venait quelquefois se promener sous nos fenêtres. Nous toussions pour le saluer, et lui regardait en haut avec un sourire mélancolique, et disait à la sentinelle, de manière que nous l'entendissions : « *Da sind meine sohne!* (Là sont mes enfants!) »

Pauvre vieillard! avec quel chagrin je te voyais traîner péniblement ton corps malade, sans pouvoir te soutenir avec mon bras!

Quelquefois il s'asseyait là, sur l'herbe, et lisait. C'étaient des livres qu'il m'avait prêtés. Et afin que je les reconnusse, il en disait le titre à la sentinelle, ou il en répétait quelques passages. Le plus souvent ces livres étaient des contes d'almanach ou des romans de peu de mérite littéraire, mais pleins de moralité.

Après plusieurs attaques d'apoplexie, il se fit porter à l'hôpital militaire. Il était déja dans un très mauvais état, et il y mourut bientôt. Il possédait quelques centaines de florins, fruit de ses longues épargnes; il les avait prêtés à quelques uns de ses compagnons d'armes. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il fit appeler ses amis, et leur dit : « Je

Dimandavamo contezza di lui con ansietà filiale. Quand' egli era convalescente, veniva talvolta a passeggiare sotto le nostre finestre. Noi tossivamo per salutarlo, ed egli guardava in su con sorriso melanconico, e diceva alla sentinella, in guisa che udissimo : *Da sind meine sohne!* (Là sono i miei figli!) »

Povero vecchio! che pena mi mettea il vederti strascinare stentatamente l' egro fianco, e non poterti sostenere col mio braccio!

Talvolta ei sedeva lì sull' erba, e leggea. Erano libri ch' ei m' avea prestati. Ed affinchè io li riconoscessi, ei ne diceva il titolo alla sentinella, o ne ripeteva qualche squarcio. Per lo più tai libri erano novelle da calendarii, od altri romanzi di poco valore letterario, ma morali.

Dopo varie ricadute d' apoplessia, si fece portare all' ospedale de' militari. Era già in pessimo stato, e colà in breve morì. Possedeva alcune centinaja di fiorini, frutto de' suoi lunghi risparmii : queste erano da lui state date in prestito ad alcuni suoi commilitoni. Allorchè si vide presso

n'ai plus de parents; que chacun de vous garde ce qu'il a entre les mains : je vous demande seulement de prier pour moi. »

L'un d'eux avait une fille de dix-huit ans, qui était la filleule de Schiller; peu d'heures avant de mourir, ce bon vieillard la fit demander. Déja il ne pouvait plus articuler un mot distinctement. Il ôta de son doigt un anneau d'argent, sa dernière richesse, le mit au doigt de la jeune fille, et l'embrassa en pleurant. La pauvre enfant poussait des cris, et l'inondait de ses larmes. Il les essuyait avec son mouchoir; puis il lui prit les mains, se les posa sur les yeux.... Ses yeux étaient fermés pour toujours.

## CHAPITRE LXXXII.

Les consolations humaines allaient ainsi nous manquant l'une après l'autre, et les maux s'accroissaient toujours. Je me résignais à la volonté de Dieu; mais je me résignais en gémissant, et mon ame, au lieu de s'endurcir à la souffrance, semblait la sentir chaque jour plus douloureusement.

il suo fine, appellò a sè quegli amici, e disse : « Non ho più congiunti; ciascuno di voi si tenga ciò che ha nelle mani. Vi domando solo di pregare per me. »

Uno di tali amici aveva una figlia di diciotto anni, la quale era figlioccia di Schiller. Poche ore prima di morire, il buon vecchio la mandò a chiamare. Ei non polea più proferire parole distinte; si cavò di dito un anello d' argento, ultima sua ricchezza, e lo mise in dito a lei. Poi la baciò, e pianse baciandola. La fanciulla urlava, e lo inondava di lagrime. Ei glielo asciugava col fazzoletto. Prese le mani di lei, e se le pose su gli occhi. — Quegli occhi erano chiusi per sempre.

### CAPO LXXXII.

Le consolazioni umane ci andavano mancando una dopo l' altra; gli affanni erano sempre maggiori. Io mi rassegnava al voler di Dio, ma mi rassegnava gemendo; e l'anima mia, invece d' indurirsi al male, sembrava sentirlo sempre più dolorosamente.

On m'apporta une fois, clandestinement, une feuille de la *Gazette d'Augsbourg*, dans laquelle on avançait sur moi une chose bien étrange, à l'occasion de la prise d'habit d'une de mes sœurs.

On disait : « La signora Maria-Angiola Pellico, fille de, etc., etc., a pris aujourd'hui le voile dans le monastère de la Visitation, à Turin, etc. Elle est la sœur de l'auteur de la *Francesca da Rimini*, Silvio Pellico, qui est sorti récemment de la forteresse du Spielberg, gracié par S. M. l'empereur : trait de clémence bien digne d'un aussi magnanime souverain, et dont se réjouit toute l'Italie, parceque, etc., etc. »

Ici suivait un éloge de moi.

Je ne pouvais m'imaginer pourquoi on avait inventé cette fable de ma grace. Il ne me paraissait pas vraisemblable que ce fût un simple divertissement du journaliste. N'était-ce pas peut-être quelque ruse des polices allemandes? Qui sait? Mais les noms de Maria-Angiola étaient précisément ceux de ma plus jeune sœur. Ils avaient passé sans doute de la *Gazette de Turin* aux autres journaux.

Una volta mi fu clandestinamente recato un foglio della Gazzetta d' Augsburgo, nel quale spacciavasi stranissima cosa di me, a proposito della monacazione d' una delle mie sorelle.

Diceva : « La signora Maria Angiola Pellico, figlia, ec., ec., prese addì, ec., il velo nel monastero della Visitazione in Torino, ec. È dessa sorella dell' autore della *Francesca da Rimini*, Silvio Pellico, il quale uscì recentemente dalla fortezza di Spielberg, graziato da S. M. l' imperatore : tratto di clemenza degnissimo di sì magnanimo sovrano, e che rallegrò tutta Italia, stantechè, ec., ec. »

E qui seguivano le mie lodi.

La frottola della grazia non sapeva immaginarmi perchè fosse stata inventata. Un puro divertimento del giornalista non parea verisimile; era forse una qualche astuzia delle polizie tedesche? Chi lo sa? Ma i nomi di Maria Angiola erano precisamente quelli di mia sorella minore. Doveano, senza dubbio, esser passati dalla gazzetta di Torino ad altre gazzette. Dunque quell' ottima fanciulla s' era veramente fatta monaca.

Ainsi donc cette excellente fille s'était vraiment faite religieuse! Ah! peut-être a-t-elle pris cet état parcequ'elle a perdu ses parents! Pauvre enfant! Elle n'a pas voulu que je souffrisse seul les angoisses de la prison ; elle aussi a voulu se renfermer! Puisse le Seigneur lui donner les vertus de la patience et de l'abnégation plus qu'il ne me les donne! Que de fois, dans sa cellule, cet ange pensera à moi! que de fois elle fera de dures pénitences pour obtenir de Dieu l'allégement des maux de son frère!

Ces pensées m'attendrissaient, et me déchiraient le cœur. Hélas! mes malheurs ne pouvaient que trop avoir abrégé les jours de mon père ou de ma mère, de tous les deux peut-être! Plus j'y pensais, plus il me semblait impossible que, sans cette perte, ma *Marietta* eût abandonné le toit paternel. Cette idée m'oppressait comme si c'était une certitude, et me plongea dans les angoisses de la tristesse.

Maroncelli n'en était pas moins ému que moi. Quelques jours après, il se mit à composer une complainte poétique sur la sœur du prisonnier. Il en résulta un charmant petit poëme, qui respirait la mélancolie et la pitié.

Ah, forse ella prese quello stato, perchè ha perduto i genitori! Povera fanciulla! non ha voluto ch' io solo patissi le angustie del carcere: anch' ella ha voluto recludersi! Il Signore le dia, più che non dà a me, le virtù della pazienza e della abnegazione! Quante volte nella sua cella quell' angiolo penserà a me! quanto spesso farà dure penitenze per ottener da Dio che alleggerisca i mali del fratello!

Questi pensieri m' intenerivano, e mi straziavano il cuore. Pur troppo, le mie sventure potevano avere influito ad abbreviare i giorni del padre o della madre, o d' entrambi! Più ci pensava, e più mi pareva impossibile che senza siffatta perdita la mia Marietta avesse abbandonato il tetto paterno. Questa idea m' opprimeva quasi certezza, ed io caddi quindi nel più angoscioso lutto.

Maroncelli n' era commosso non meno di me. Qualche giorno appresso ei diedesi a comporre un lamento poetico sulla sorella del prigioniero. Riuscì un bell'ssimo poemetto spirante melanconia e compianto. Quando

Quand il l'eut terminé, il me le récita. Oh ! comme je lui fus reconnaissant de cette attention délicate ! Parmi tant de milliers de vers composés jusqu'alors à l'occasion d'une prise d'habit, ceux-ci étaient probablement les seuls qui eussent été faits en prison, pour le frère de la religieuse, par un compagnon de captivité. Quelle réunion d'idées pathétiques et pieuses !

C'est ainsi que l'amitié adoucissait mes maux. Ah ! depuis ce moment, il ne se passa plus un jour sans que ma pensée n'errât longtemps au milieu d'un couvent de vierges ; que, parmi ces vierges, je n'en considérasse une avec la plus tendre compassion ; que je ne priasse ardemment le ciel d'embellir sa solitude, et de ne pas permettre que son imagination lui représentât ma prison trop horrible.

## CHAPITRE LXXXIII.

Que le lecteur n'imagine pas, d'après la venue clandestine de cette gazette, que je pouvais réussir à me procurer souvent des nouvelles du monde. Non : tous ceux

l' ebbe terminato, me lo recitò. Oh come gli fui grato della sua gentilezza ! Fra tanti milioni di versi che fino allora s' erano fatti per monache, probabilmente quelli erano i soli che si componessero in carcere, pel fratello della monaca, da un compagno di ferri. Qual concorso d' idee patetiche e religiose !

Così l' amicizia addolciva i miei dolori. Ah, da quel tempo non volse più giorno ch' io non m' aggirassi lungamente col pensiero in un convento di vergini ; che fra quelle vergini io non ne considerassi con più tenera pietà una ; ch' io non pregassi ardentemente il cielo d' abbellirle la solitudine, e di non lasciare che la fantasia le dipingesse troppo orrendamente la mia prigione !

### CAPO LXXXIII.

L' essermi venuta clandestinamente quella gazzetta non faccia immaginare al lettore che frequenti fossero le notizie del mondo, ch' io riuscissi

qui m'entouraient étaient bons, mais une crainte excessive les enchaînait. Si parfois on fit en secret quelque légère infraction à la discipline, ce ne fut que lorsqu'il ne paraissait réellement y avoir aucun danger, et il était difficile qu'il parût ne pas y en avoir au milieu de tant de perquisitions ordinaires et extraordinaires.

A l'exception du mot que je viens de rapporter relativement à ma sœur, jamais il ne me fut donné d'avoir en secret quelques nouvelles de ceux que je chérissais, et qui étaient si loin de moi.

La crainte que j'avais que mes parents ne fussent plus en vie fut plutôt augmentée que diminuée, quelque temps après, par la manière dont le directeur de la police vint un jour m'annoncer qu'on se portait bien dans ma famille.

« S. M. l'empereur, me dit-il, ordonne de vous donner de bonnes nouvelles de tous les parents que vous avez à Turin. »

Je tressaillis de plaisir et de surprise à cette communication, qui ne m'avait jamais été faite auparavant, et je demandai de plus grands détails.

a procurarmi. No : tutti erano buoni intorno a me, ma tutti legati da somma paura. Se avvenne qualche lieve clandestinità, non fu se non quando il pericolo potea veramente parer nullo. Ed era difficil cosa che potesse parer nullo in mezzo a tante perquisizioni ordinarie e straordinarie.

Non mi fu mai dato d' avere nascosamente notizie de' miei cari lontani, tranne il surriferito cenno relativo a mia sorella.

Il timore ch' io aveva che i miei genitori non fossero più in vita, venne di lì a qualche tempo piuttosto aumentato che diminuito, dal modo con cui una volta il direttore di polizia venne ad annunciarmi che a casa mia stavano bene.

« S. M. l' imperatore comanda, diss' egli, che io le partecipi buone nuove di que' congiunti ch' ella ha a Torino. »

Trabalzai dal piacere e dalla sorpresa a questa non mai prima avvenuta partecipazione, e chiesi maggiori particolarità.

« J'ai laissé à Turin, lui dis-je, un père, une mère, des frères et des sœurs. Sont-ils tous vivants? Oh ! si vous avez une lettre de quelqu'un d'entre eux, je vous supplie de me la montrer.

— Je ne puis rien vous montrer. Vous devez vous contenter de cela, c'est toujours une preuve de bonté de la part de l'empereur que de vous faire dire ces consolantes paroles : cela ne s'est encore fait pour personne.

— Je conviens que c'est une preuve de bonté de la part de l'empereur; mais vous comprendrez qu'il m'est impossible de tirer quelque consolation de paroles aussi vagues. Quels sont ceux de mes parents qui se portent bien? N'en ai-je perdu aucun?

— Je regrette, monsieur, de ne pouvoir vous en dire plus qu'il ne m'a été prescrit. »

Et là-dessus il se retira.

Certainement on avait eu l'intention de me donner quelque soulagement par cette nouvelle. Mais je me persuadai que l'empereur, tout en cédant aux instances de quelqu'un de mes parents, et en permettant que cet avis

« Lasciai, gli diss' io, genitori, fratelli e sorelle a Torino. Vivono tutti? Deh, s' ella ha una lettera d' alcun di loro, la supplico di mostrarmela!

— Non posso mostrar niente. Ella deve contentarsi di ciò. È sempre una prova di benignità dell' imperatore il farle dire queste consolanti parole. Ciò non s' è ancor fatto a nessuno.

— Concedo esser prova di benignità dell' imperatore; ma ella sentirà che m' è impossibile trarre consolazione da parole così indeterminate. Quali sono que' miei congiunti che stanno bene? Non ne ho io perduto alcuno?

— Signore, mi rincresce di non poterle dire di più di quel che m' è stato imposto. »

E così se ne andò.

L' intenzione era certamente stata di recarmi un sollievo con quella notizia. Ma io mi persuasi che, nello stesso tempo che l' imperatore avea voluto cedere alle, istanze di qualche mio congiunto, e consentire che mi

me fût transmis, ne voulait pas que l'on me montrât aucune lettre, afin de me laisser ignorer qui pouvait me manquer d'entre les miens.

Plusieurs mois après, on vint encore me donner un avis semblable; aucune lettre, aucune explication de plus.

On vit que je ne me contentais pas de cela, et que j'en restais même plus affligé : alors on ne me dit plus rien de ma famille.

La pensée que mon père, ma mère, que mes frères, que Joséphine, mon autre sœur bien aimée, étaient peut-être morts, et que Marietta, leur unique survivante, s'éteindrait peut-être bientôt aussi dans les angoisses de la solitude et dans les austérités de la pénitence, me détachait chaque jour davantage de la vie.

Quelquefois, violemment assailli par mes souffrances ordinaires ou par de nouvelles, telles que d'affreuses coliques avec des symptômes très douloureux, et semblables à ceux du *choléra-morbus*, j'espérais mourir. Oui, c'est bien le mot, *j'espérais*.

Et néanmoins, ô contradictions de l'homme! en jetant

fosse portato quel cenno, ei non volea che mi si mostrasse alcuna lettera, affinch' io non vedessi quali de' miei cari mi fossero mancati.

Indi a parecchi mesi, un annuncio simile al suddetto mi fu recato. Niuna lettera, niuna spiegazione di più.

Videro ch' io non mi contentava di tanto, e che rimaneane vieppiù afflitto, e nulla mai più mi dissero della mia famiglia.

L' immaginarmi che i genitori fossero morti, che il fossero fors' anco i fratelli, e Giuseppina altra mia amatissima sorella; che forse Marietta unica superstite, s' estinguerebbe presto nell' angoscia della solitudine e negli stenti della penitenza, mi distaccava sempre più dalla vita.

Alcune volte assalito fortemente dalle solite infermità, o da infermità nuove, come coliche orrende con sintomi dolorosissimi e simili a quelli del *morbo collera*, io sperai di morire. Sì, l' espressione è esatta : *sperai*.

E nondimeno, oh contraddizioni dell' uomo! dando un' occhiata al

un regard sur mon compagnon languissant, mon cœur se déchirait à la pensée de le laisser seul, et de nouveau je desirais vivre.

## CHAPITRE LXXXIV.

Trois fois il nous arriva de Vienne de grands personnages qui venaient visiter nos prisons, pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'abus de discipline. La première fut celle du baron von Münch, qui, s'apitoyant sur le peu de clarté dont nous jouissions, nous promit de demander qu'on nous prolongeât notre journée, en faisant mettre pendant quelques heures de la soirée une lanterne à la partie extérieure du guichet. Sa visite eut lieu en 1825; un an après, sa charitable intention fut remplie, et, grace à cette lumière sépulcrale, nous pûmes dès lors voir les murs, et ne pas nous casser la tête en nous promenant.

La seconde visite fut celle du baron von Vogel. Il me trouva dans un état déplorable de santé, et apprenant que le médecin pensait que le café me ferait du bien, mais qu'il n'osait me l'ordonner parce que c'était un objet de

languente mio compagno, mi si straziava il cuore al pensiero di lasciarlo solo, e desiderava di nuovo la vita!

### CAPO LXXXIV.

Tre volte vennero di Vienna personaggi d' alto grado a visitare le nostre carceri, per assicurarsi che non ci fossero abusi di disciplina. La prima fu del barone von Münch, e questi impietosito della poca luce che avevamo, disse che avrebbe implorato di poter prolongare la nostra giornata, facendoci mettere per qualche ora della sera una lanterna alla parte esteriore dello sportello. La sua visita fu nel 1825. Un anno dopo fu eseguito il suo pio intento. E così a quel lume sepolcrale potevamo indi in poi vedere le pareti, e non romperci il capo passeggiando.

La seconda visita fu del barone von Vogel. Egli mi trovò in pessimo stato di salute; ed udendo che, sebbene il medico riputasse a me giovevole il caffè, non s' attentava d' ordinarmelo, perchè oggetto di lusso,

luxe, il dit un mot de consentement en ma faveur, et le café me fut ordonné.

La troisième visite fut celle de je ne sais quel autre seigneur de la cour, homme de cinquante à soixante ans, qui nous témoigna, par ses manières et par ses paroles, la plus généreuse compassion. Il ne pouvait rien pour nous, mais la douce expression de sa bonté était un bienfait, et nous en fûmes reconnaissants.

Oh! avec quelle ardeur le prisonnier desire voir des créatures de son espèce! La religion chrétienne, si riche d'humanité, n'a pas oublié de compter au nombre des œuvres de miséricorde *la visite des prisonniers*. L'aspect des hommes qui compatissent à vos malheurs, alors même qu'ils n'ont aucun moyen plus efficace de les adoucir, ne laisse pas de vous soulager.

La solitude absolue peut être avantageuse à l'amendement de quelques ames; mais je crois qu'en général elle l'est plus encore si elle n'est pas poussée à l'extrême, si elle se trouve mêlée de quelque contact avec la société. Moi, du moins, je suis ainsi fait : si je ne vois pas mes semblables, je concentre mon amour sur un trop petit

disse una parola di consenso a mio favore; ed il caffè mi venne ordinato.

La terza visita fu di non so qual altro signore della corte, uomo tra i cinquanta ed i sessanta, che ci dimostrò co' modi e colle parole la più nobile compassione. Non potea far nulla per noi, ma l' espressione soave della sua bontà era un beneficio, e gli fummo grati.

Oh qual brama ha il prigioniero di veder creature della sua specie! La religione cristiana che è sì ricca d' umanità, non ha dimenticato di annoverare fra le opere di misericordia il *visitare i carcerati*. L' aspetto degli uomini cui duole della tua sventura, quand' anche non abbiano modo di sollevartene più efficacemente, te l' addolcise.

La somma solitudine può tornar vantaggiosa all' ammendamento d' alcune anime; ma credo che in generale lo sia assai più, se non ispinta all' estremo, se mescolata di qualche contatto colla società. Io almeno son così fatto. Se non vedo i miei simili, concentro il mio amore su

nombre d'entre eux, et je cesse d'aimer les autres; si je puis en voir, je ne dirai pas beaucoup, mais un certain nombre, j'aime avec tendresse tout le genre humain.

Mille fois je me suis trouvé le cœur si uniquement voué à l'amour d'un petit nombre, et si rempli de haine pour les autres, que j'en étais épouvanté. Alors j'allais à la fenêtre, soupirant après quelque visage nouveau, et je m'estimais heureux si la sentinelle ne passait pas trop près du mur, si elle s'en éloiguait assez pour que je pusse la voir, si elle levait la tête en m'entendant tousser, si sa physionomie était bonne; lorsque je croyais y découvrir un sentiment de pitié, il me prenait une douce palpitation, comme si ce soldat inconnu eût été un ami intime. S'il s'éloignait, j'attendais son retour avec une tendre inquiétude, et s'il revenait en me regardant, je m'en réjouissais comme d'une grande charité. S'il ne passait plus de manière que je pusse le voir, je restais mortifié comme un homme qui aime, et qui s'aperçoit qu'on ne se soucie pas de lui.

troppo picciolo numero di essi, e disamo gli altri; se posso vederne, non dirò molti, ma un numero discreto, amo con tenerezza tutto il genere umano.

Mille volte mi son trovato col cuore sì unicamente amante di pochissimi, e pieno d' odio per gli altri, ch' io me ne spaventava. Allora andava alla finestra sospirando di vedere qualche faccia nuova; e m' estimava felice, se la sentinella non passeggiava troppo rasente il muro; se si scostava sì che potessi vederla; se alzava il capo, udendomi tossire; se la sua fisonomia era buona. Quando mi parea scorgervi sensi di pietà, un dolce palpito prendeami, come se quello sconosciuto soldato fosse un intimo amico. S' ei s' allontanava, io aspettava con innamorata inquietudine ch' ei ritornasse; e s' ei ritornava guardandomi, io ne gioiva come d' una grande carità. Se non passava più in guisa ch' io lo vedessi, io restava mortificato come uomo che ama, e conosce che altri nol cura.

## CHAPITRE LXXXV.

Dans la prison contiguë à la nôtre, et qui avait été celle d'Oroboni, se trouvaient maintenant D. Marco Fortini et M. Antonio Villa. Ce dernier, autrefois robuste comme un Hercule, souffrit beaucoup de la faim pendant la première année, et lorsqu'on lui donna un peu plus de nourriture, il manqua de force pour digérer. Il languit longtemps, puis, réduit presque à l'extrémité, il obtint qu'on lui donnât une prison plus aérée. L'atmosphère méphitique d'un étroit sépulcre lui était sans doute très nuisible, comme elle l'était à tous les autres; mais le remède qu'il avait invoqué ne fut pas suffisant. Il vécut quelques mois encore dans cette grande chambre, puis, après plusieurs vomissements de sang, il mourut.

Il fut assisté par son compagnon de captivité, D. Fortini, et par l'abbé Paulowich, venu en hâte de Vienne, quand on le sut moribond.

Quoique je ne me fusse pas lié avec lui aussi étroitement que je l'avais été avec Oroboni, sa mort m'affligea beaucoup. Je le savais tendrement aimé de ses parents et

### CAPO LXXXV.

Nel carcere contiguo, già d' Oroboni, stavano ora D. Marco Fortini ed il signor Antonio Villa. Quest' ultimo, altre volte robusto come un Ercole, patì molto la fame il primo anno, e quando ebbe più cibo si trovò senza forze per digerire. Languì lungamente, e poi ridotto quasi all' estremità, ottenne che gli dessero un carcere più arioso. L' atmosfera mefitica d' un angusto sepolcro gli era, senza dubbio, nocivissima, siccome lo era a tutti gli altri. Ma il rimedio da lui invocato non fu sufficiente. In quella stanza grande, campò qualche mese ancora, poi dopo varii sbocchi di sangue morì.

Fu assistito dal concaptivo D. Fortini, e dall' abate Paulowich, venuto in fretta di Vienna, quando si seppe ch' era moribondo.

Bench' io non mi fossi vincolato con lui così strettamente come con Oroboni, pur la sua morte mi afflisse molto. Io sapeva ch' egli era amato

de sa femme. Quant à lui, il était plus à envier qu'à plaindre; mais ceux qui lui survivaient!...

Il avait été aussi mon voisin sous les Plombs; Tremerello m'avait apporté quelques vers de lui, et lui en avait porté des miens. Il régnait quelquefois dans ces vers qu'il m'envoyait un sentiment profond.

Après sa mort, lorsque j'appris des gardes les cruelles souffrances qu'il avait endurées, il me sembla que je lui étais plus attaché que je ne l'avais cru durant sa vie. L'infortuné ne pouvait se résigner à mourir, quoiqu'il fût très religieux. Il éprouva au plus haut degré l'horreur de ce terrible passage, bénissant néanmoins sans cesse le Seigneur, et lui criant avec larmes : « Je ne puis, ô mon Dieu, conformer ma volonté à la tienne, et cependant je le voudrais : opère en moi ce miracle ! »

Il n'avait pas le courage d'Oroboni, mais il l'imita en protestant qu'il pardonnait à ses ennemis.

A la fin de cette année (c'était en 1826), nous entendîmes un soir, dans le corridor, le bruit mal étouffé de plusieurs personnes qui marchaient. Nos oreilles étaient

colla più viva tenerezza da' genitori e da una sposa. Per lui, era più da invidiarsi che da compiangersi; ma que' superstiti !...

Egli era anche stato mio vicino sotto i Piombi; Tremerello m' avea portato parecchi versi di lui, e gli avea portati de' miei. Talvolta regnava in que' suoi versi un profondo sentimento.

Dopo la sua morte, mi parve d' esser gli più affezionato che in vita, udendo dalle guardie quanto miseramente avesse patito. L' infelice non poteva rassegnarsi a morire, sebbene religiosissimo. Provò al più alto grado l' orrore di quel terribile passo, benedicendo però sempre il Signore, e gridandogli con lagrime : « Non so conformare la mia volontà alla tua, eppur voglio conformarla ; opera tu in me questo miracolo ! »

Ei non aveva il coraggio d' Oroboni, ma lo imitò, protestando di perdonare a' nemici.

Alla fine di quell' anno (era il 1826), udimmo una sera nel corridojo il rumore mal compresso di parecchi camminanti. I nostri orecchi erano

devenues très habiles à distinguer mille genres de bruit. Une porte s'ouvre, nous reconnaissons que c'est celle de l'avocat Solera. On en ouvre une seconde, c'est celle de Fortini; entre plusieurs voix qui parlent bas, nous distinguons celle du directeur de la police. Que sera-ce? Une perquisition à une heure si avancée? Et pourquoi?

Mais bientôt ils sortent de nouveau dans le corridor. Et voici la voix du bon Fortini : « *O povereto mi!* Pardon! savez-vous, monsieur, j'ai oublié un tome de mon bréviaire. »

Et vite, vite, il courut reprendre ce volume, puis il rejoignit la petite troupe; la porte de l'escalier s'ouvrit, nous entendîmes le bruit de leurs pas jusqu'en bas; nous comprîmes qu'ils avaient été assez heureux pour obtenir leur grace; et quel que fût notre regret de ne pouvoir les suivre, nous nous en réjouîmes.

## CHAPITRE LXXXVI.

La délivrance de ces deux compagnons était-elle sans aucune conséquence pour nous? Pourquoi sortaient-ils,

divenuti sapientissimi a discernere mille generi di rumore. Una porta viene aperta; conosciamo essere quella ov' era l' avvocato Solera. Se n' apre un' altra : è quella di Fortini. Fra alcune voci dimesse, distinguiamo quella del direttore di polizia. — Che sarà? Una perquisizione ad ora sì tarda? E perchè?

Ma in breve escono di nuovo nel corridojo. Quand' ecco la cara voce del buon Fortini : « *Oh povereto mi! la scusi, sala, ho desmentegà un tomo del breviaro.*

E lesto, lesto, ei correva indietro a prendersi quel tomo, poi raggiungeva il drappello. La porta della scala s' aperse, intendemmo i loro passi fino al fondo : capimmo che i due felici aveano ricevuto la grazia, e, sebbene c' increscesse di non seguirli, ne esultammo.

### CAPO LXXXVI.

Era la liberazione di que' due compagni, senza alcuna conseguenza per

eux, condamnés comme nous, l'un à vingt ans, l'autre à quinze ans de prison? et pourquoi la grace ne s'étendait-elle pas sur nous et sur beaucoup d'autres? Existait-il donc des préventions plus graves contre ceux qu'on ne délivrait pas? ou bien voulait-on nous gracier tous, mais à de courts intervalles les uns des autres, deux à la fois? peut-être chaque mois? peut-être tous les deux ou trois mois?

Nous restâmes dans ce doute pendant quelque temps, et plus de trois mois se passèrent sans qu'aucune autre délivrance eût lieu. Vers la fin de 1827, nous pensâmes que décembre pouvait être choisi pour l'anniversaire des graces; mais décembre passa, et rien n'arriva.

Notre attente se prolongea jusqu'à l'été de 1828, époque à laquelle se terminaient pour moi les sept années et demie de prison, équivalant à quinze, selon les paroles de l'empereur, si toutefois on voulait bien compter la peine à dater de mon arrestation; mais si l'on voulait n'y pas comprendre le temps du procès (et cette supposition était la plus vraisemblable), et ne partir que de la publi-

noi? Come uscivano essi, i quali erano stati condannati al pari di noi, uno a 20 anni, l'altro a 15, e su noi e su molt' altri non risplendeva grazia?

Contro i non liberati esistevano dunque prevenzioni più ostili? Ovvero sarebbevi la disposizione di graziarci tutti, ma a brevi intervalli di distanza, due alla vo'ta? forse ogni mese? forse ogni due o tre mesi?

Così per alcun tempo dubbiammo. E più di tre mesi volsero, nè altra liberazione faceasi. Verso la fine del 1827, pensammo che il dicembre potesse essere determinato per anniversario delle grazie. Ma il dicembre passò, e nulla accadde.

Protraemmo l' aspettativa sino alla state del 1828, terminando allora per me i sett' anni e mezzo di pena, equivalenti, secondo il detto dell' imperatore, ai quindici, ove pure la pena si volesse contare dall' arresto. Che se non voleasi comprendere il tempo del processo (e questa supposizione era la più verisimile), ma bensì cominciare dalla pubblicazione

cation de l'arrêt, les sept ans et demi ne finiraient qu'en 1829.

Tous les termes calculables passèrent, et la grace ne luisait pas. Cependant, déja avant la sortie de Solera et de Fortini, il était venu à mon pauvre Maroncelli une tumeur au genou gauche. Au commencement la douleur était supportable, et le forçait seulement à boiter; puis il eut peine à traîner sa chaîne, et sortait rarement pour se promener. Un matin d'automne, il desira sortir avec moi pour respirer un peu l'air; il y avait déja de la neige, et dans un moment où, par malheur, je ne le soutenais pas, il trébucha et tomba. Le coup qu'il se donna rendit aussitôt la douleur du genou beaucoup plus aiguë. Nous le portâmes sur son lit; il n'était plus en état de se tenir debout. Lorsque le médecin le vit, il se décida enfin à lui faire ôter sa chaîne. La tumeur empira de jour en jour; elle devint énorme, et toujours plus douloureuse. Les souffrances du pauvre malade étaient telles, qu'il ne pouvait avoir de repos ni dans son lit ni hors de son lit.

Quand il devait se mouvoir, se lever, se coucher, j'é-

della condanna, i sett' anni e mezzo non sarebbero finiti che nel 1829.

Tutti i termini calcolabili passarono, e grazia non rifulse. Intanto, già prima dell' uscita di Solera e Fortini, era venuto al mio povero Maroncelli un tumore al ginocchio sinistro. In principio il dolore era mite, e lo costringea soltanto a zoppicare. Poi stentava a trascinare i ferri, e di rado usciva a passeggio. Un mattino d' autunno, gli piacque d' uscir meco per respirare un poco di aria: v' era già neve; ed in un fata'e momento ch' io nol sosteneva, inciampò e cadde. La percossa fece immantinente divenire acuto il dolore del ginocchio. Lo portammo sul suo letto; ei non era più in grado di reggersi. Quando il medico lo vide, si decise finalmente a fargli levare i ferri. Il tumore peggiorò di giorno in giorno, e divenne enorme, e sempre più doloroso. Tali crano i martirii del povero infermo, che non potea aver requie nè in letto, ne fuor di letto.

Quando gli era necessità muoversi, alzarsi, porsi a giacere, io dovea

tais obligé de prendre le plus délicatement possible la jambe malade, et de la porter très lentement de la manière qui lui convenait. Quelquefois, pour le moindre changement de position, il avait un quart d'heure entier de spasmes.

Les sangsues, les cautères, la pierre infernale, les fomentations, tantôt sèches, tantôt humides, tout fut essayé par le médecin. C'était un surcroît de souffrances, et rien de plus. Après avoir brûlé avec la pierre infernale, la suppuration s'établissait. La tumeur était devenue une plaie; mais jamais elle ne diminuait, jamais la suppuration n'apportait aucun soulagement à la douleur.

Maroncelli était mille fois plus malheureux que moi, et pourtant combien je souffrais avec lui! Il m'était doux de remplir l'office d'infirmier envers un si digne ami; mais le voir dépérir ainsi, au milieu de tourments si longs et si atroces, sans pouvoir lui rendre la santé; prévoir que jamais ce genou ne pourra être guéri; voir le malade plus persuadé de sa mort que de sa guérison, et ne pouvoir qu'admirer continuellement son courage et sa séré-

prendere colla maggior delicatezza possibile la gamba malata, e trasportarla lentissimamente nella guisa che occorreva. Talvolta per fare il più picciolo passaggio da una posizione all' altra, ci volevano quarti d' ora di spasimo.

Sanguisughe, fontanelle, pietre caustiche, fomenti ora asciutti, or umidi, tutto fu tentato dal medico. Erano accrescimenti di strazio, e niente più. Dopo i bruciamenti colle pietre si formava la suppurazione. Quel tumore era tutto piaghe; ma non mai diminuiva, non mai lo sfogo delle piaghe recava alcun lenimento al dolore.

Maroncelli era mille volte più infelice di me; nondimeno, oh quanto io pativa con lui! Le cure d' infermiere m' erano dolci, perchè usate a sì degno amico. Ma vederlo così deperire, fra sì lunghi, atroci tormenti, e non potergli recar salute! E presagire che quel ginocchio non sarebbe mai più risanato! E scorgere che l' infermo tenea più verisimile la morte che la guarigione! E doverlo continuamente ammirare pel

nité, oh ! il n'y a pas d'expressions pour peindre de telles angoisses !

## CHAPITRE LXXXVII.

Dans cet état déplorable, il composait encore des vers, il chantait, il discourait, il faisait tout pour me faire illusion et me cacher une partie de ses maux. Il ne pouvait plus ni digérer ni dormir, il maigrissait d'une manière effrayante, tombait souvent en défaillance, et toutefois, par moments, il ramassait ses forces, et me donnait du courage.

Ce qu'il souffrit pendant neuf longs mois ne saurait se décrire. Une consultation fut enfin accordée. Le médecin en chef arriva, approuva tout ce que son confrère avait essayé, et s'en alla sans dire son opinion sur la maladie et sur ce qui restait à faire.

Un moment après, le sous-intendant vint, et dit à Maroncelli : « Le médecin en chef n'a pas voulu prendre sur lui de s'expliquer ici en votre présence, craignant que vous n'eussiez pas la force de vous entendre annon-

suo coraggio e per la sua serenità ! ah, ciò m' angosciava in modo indicibile !

### CAPO LXXXVII.

In quel deplorabile stato, ei poetava ancora, ei cantava, ei discorreva; ei tutto facea per illudermi, per nascondermi una parte de' suoi mali. Non potea più digerire, nè dormire ; dimagrava spaventosamente ; andava frequentemente in deliquio ; e tuttavia in alcuni istanti raccoglieva la sua vitalità, e faceva animo a me.

Ciò ch' egli patì per nove lunghi mesi non è descrivibile. Finalmente fu conceduto che si tenesse un consulto. Venne il protomedico, approvò tutto quello che il medico avea tentato, e senza pronunciare la sua opinione sull' infermità e su ciò che restasse a fare, se n' andò.

Un momento appresso, viene il sottintendente, e dice a Maroncelli : « Il protomedico non s'è avventurato di spiegarsi qui in sua presenza ;

cer une dure nécessité. Je lui ai assuré, monsieur, que vous ne manquiez pas de courage.

— J'espère, dit Maroncelli, en avoir donné quelque preuve en souffrant ces tortures sans pousser des cris. Me proposerait-on...?

— Oui, monsieur, l'amputation. Seulement le médecin en chef, en voyant l'épuisement de votre corps, hésite à la conseiller. Dans un tel état de faiblesse, vous sentez-vous capable de supporter l'opération? Voulez-vous vous exposer au danger...?

— De mourir? Et ne mourrai-je pas également dans peu, si l'on ne met un terme à ce mal?

— Nous allons donc faire sur-le-champ un rapport à Vienne, et aussitôt que la permission de vous amputer sera venue...

— Quoi! il faut une permission?

— Oui, monsieur. »

Au bout de huit jours, la permission attendue arriva.

Le malade fut porté dans une plus grande chambre; il demanda que je l'y suivisse.

temeva ch' ella non avesse la forza d' udirsi annunziare una dura necessità. Io l' ho assicurato che a lei non manca il coraggio.

— Spero, disse Maroncelli, d' averne dato qualche prova, in soffrire senza urli questi strazii. Mi si proporrebbe mai?...

— Sì, signore, l' amputazione. Se non che il protomedico vedendo un corpo così emunto, esita a consigliarla. In tanta debolezza, si sentirà ella capace di sostenere l' amputazione? Vuol ella esporsi al pericolo?...

— Di morire? E non morrei in breve egualmente se non si mette termine a questo male?

— Dunque faremo subito relazione a Vienna d' ogni cosa, ed appena venuto il permesso di amputarla...

— Che? ci vuole un permesso?

— Sì, signore. »

Di lì ad otto giorni, l' aspettato consentimento g unse.

Il malato fu portato in una stanza più grande; ei d mandò ch' io lo seguissi.

« Je pourrais expirer pendant l'opération, dit-il ; que je me trouve du moins dans les bras de mon ami. »

Ma compagnie lui fut accordée.

L'abbé Wrba, notre confesseur (qui avait succédé à Paulowich), vint administrer les sacrements à l'infortuné. Cet acte de religion rempli, nous attendîmes les chirurgiens, qui n'arrivaient pas. Maroncelli se mit encore à chanter un hymne.

Enfin les chirurgiens parurent; ils étaient deux : l'un était le chirurgien ordinaire de la maison, c'est-à-dire notre barbier, qui, ayant le droit de faire lui-même les opérations quand il s'en présentait, ne voulait céder cet honneur à personne; l'autre était un jeune chirurgien, élève de l'école de Vienne, et jouissant déja d'une grande réputation d'habileté. Celui-ci, envoyé par le gouverneur pour assister à l'opération et la diriger, aurait voulu la faire lui-même; mais il dut se contenter d'en surveiller l'exécution.

Le malade fut assis sur le bord du lit, avec les jambes en bas. Je le tenais dans mes bras. Au-dessus du ge-

« Potrei spirare sotto l' operazione, diss' egli ; ch' io mi trovi almeno fra le braccia dell' amico. »

La mia compagnia gli fu conceduta.

L' abate Wrba, nostro confessore (succeduto a Paulowich), venne ad amministrare i sacramenti all' infelice. Adempiuto questo atto di religione, aspettavamo i chirurgi, e non comparivano. Maroncelli si mise ancora a cantare un inno.

I chirurgi vennero alfine : erano due. Uno, quello ordinario della casa, cioè il nostro barbiere, ed egli, quando occorrevano operazioni, aveva il diritto di farle di sua mano, e non volea cederne l' onore ad altri. L' altro era un giovane chirurgo, allievo della scuola di Vienna, e già godente fama di molta abilità. Questi, mandato dal governatore per assistere all' operazione e dirigerla, avrebbe voluto farla egli stesso; ma gli convenne contentarsi di vegliare all' esecuzione.

Il malato fu seduto su'la sponda del letto colle gambe giù : io lo tenea fra le mie braccia. Al di sopra del ginocchio, dove la coscia comincia va

nou, à l'endroit où la cuisse commençait à être saine, on forma une ligature pour marquer le cercle que devait faire l'instrument. Le vieux chirurgien coupa tout autour, à la profondeur d'un doigt; puis il releva la peau ainsi découpée, et continua d'opérer sur les muscles découverts. Le sang coulait à torrent des artères; mais elles furent bientôt liées avec un fil de soie. A la fin on scia l'os.

Maroncelli ne poussa pas un cri. Quand il vit emporter sa jambe coupée, il jeta sur elle un regard de compassion; puis se retournant vers le chirurgien qui l'avait opéré, il lui dit : « Vous m'avez délivré d'un ennemi, et je n'ai aucun moyen de vous en récompenser ! »

Il y avait une rose, dans un verre, sur la fenêtre.

« Apporte-moi cette rose, je te prie, » me dit-il.

Je la lui portai, et il la présenta au vieux chirurgien, en lui disant : « Je n'ai pas autre chose à vous offrir en témoignage de ma reconnaissance. »

Celui-ci prit la rose et pleura.

ad esser sana, fu stretto un legaccio, segno del giro che dovea fare il coltello. Il vecchio chirurgo tagliò tutto intorno, la profondità d'un dito; poi tirò in su la pelle tagliata, e continuò il taglio sui muscoli scorticati. Il sangue fluiva a torrenti dalle arterie, ma queste vennero tosto legate con filo di seta. Per ultimo si segò l'osso.

Maroncelli non mise un grido. Quando vide che gli portavano via la gamba tagliata, le diede un'occhiata di compassione, poi voltosi al chirurgo operatore gli disse :

« Ella m'ha liberato d'un nemico, e non ho modo di rimunerarnela. »

V'era in un bicchiere, sopra la finestra, una rosa.

« Ti prego di portarmi quella rosa, » mi disse.

Gliela portai. Ed ei l'offerse al vecchio chirurgo, dicendogli : « Non ho altro a presentarle in testimonianza della mia gratitudine. »

Quegli prese la rosa, e pianse.

## CHAPITRE LXXXVIII.

Les chirurgiens avaient cru que l'infirmerie du Spielberg était pourvue de tout ce qui était nécessaire, excepté des instruments qu'ils avaient apportés; mais, l'amputation finie, ils s'aperçurent qu'il leur manquait diverses choses indispensables, telles que de la toile gommée, de la glace, des bandelettes, etc.

Le malheureux mutilé dut attendre pendant deux heures que tout cela fût apporté de la ville. Enfin il put s'étendre sur son lit, et on appliqua de la glace sur le moignon.

Le lendemain, ils débarrassèrent ce moignon des caillots de sang qui s'y étaient formés, le lavèrent, tirèrent la peau en bas, et placèrent l'appareil.

Pendant plusieurs jours on ne donna au malade que quelques demi-tasses de bouillon, avec un jaune d'œuf battu; et quand le danger de la fièvre traumatique fut passé, on commença à le restaurer peu à peu par un régime plus substantiel. L'empereur avait ordonné que, jusqu'au rétablissement des forces du malade, on lui donnât une bonne nourriture de la cuisine du surintendant.

### CAPO LXXXXIII.

I chirurgi aveano creduto che l' infermeria di Spielberg provvedesse tutto l' occorrente, eccetto i ferri ch' essi portarono. Ma fatta l' amputazione, s' accorsero che mancavano diverse cose necessarie: tela incerata, ghiaccio, bende, ec.

Il misero mutilato dovette aspettare due ore, che tutto questo fosse portato dalla città. Finalmente potè stendersi sul letto; ed il ghiaccio gli fu posto sul tronco.

Il dì seguente liberarono il tronco dai grumi di sangue formativisi, lo lavarono, tirarono in giù la pelle, e fasciarono.

Per parecchi giorni non si diede al malato, se non qualche mezza chicchera di brodo con torlo d' uovo sbattuto. E quando fu passato il pericolo della febbre vulneraria, cominciarono gradatamente a ristorarlo con cibo più nutritivo. L' imperatore avea ordinato che, finchè le forze fossero ristabilite, gli si desse buon cibo della cucina del soprintendente.

La guérison s'opéra en quarante jours, après lesquels nous fûmes reconduits dans notre ancienne prison, que l'on avait agrandie en la réunissant, au moyen d'une ouverture dans le mur, à celle qu'avait d'abord habitée Oroboni, et ensuite Villa.

Je transportai mon lit à la place même qu'avait occupée celui où Oroboni était mort. Cette identité de lieu m'était chère; il me semblait que je m'étais rapproché de mon ami. Je rêvais souvent de lui; il me semblait que son esprit venait réellement me visiter, et me rassérénait l'ame par de célestes consolations.

Le spectacle horrible de tant de tourments soufferts par Maroncelli avant l'amputation de sa jambe, pendant et après l'opération, me donna plus de fermeté. Dieu, qui m'avait accordé assez de santé tout le temps qu'avait duré la maladie de mon ami, parceque mes soins lui étaient nécessaires, me l'ôta aussitôt qu'il put se tenir sur ses béquilles.

J'eus plusieurs tumeurs glanduleuses qui me firent beaucoup souffrir : j'en guéris; mais à ces douleurs suc-

La guarigione si operò in quaranta giorni. Dopo i quali fummo ricondotti nel nostro carcere; questo per altro ci venne ampliato, facendo cioè un' apertura al muro ed unendo la nostra antica tana a quella già abitata da Oroboni e poi da Villa.

Io trasportai il mio letto al luogo medesimo, ov' era stato quello d' Oroboni, ov' egli era morto. Quest' identità di luogo m' era cara; pareami di essermi avvicinato a lui. Sognava spesso a lui, e pareami che il suo spirito veramente mi visitasse e mi rassereuerasse con celesti consolazioni.

Lo spettacolo orribile di tanti tormenti sofferti da Maroncelli e prima del taglio della gamba, e durante quell' operazione, e dappoi, mi fortificò l' animo. Iddio che m' avea dato sufficiente salute nel tempo della malattia di quello, perchè le mie cure gli erano necessarie, me la tolse, allorch' egli potè reggersi sulle grucce.

Ebbi parecchi tumori glandulari dolorosissimi. Ne risanai, ed a questi

cédèrent des oppressions de poitrine que j'avais déja éprouvées autrefois, et qui maintenant me suffoquaient plus que jamais ; puis des vertiges et des dyssenteries spasmodiques.

« Mon tour est venu, me disais-je ; serai-je moins patient que mon compagnon? »

Je m'appliquai donc autant que je le pus à imiter sa vertu.

Il est sans doute des devoirs particuliers pour chaque condition humaine. Ceux d'un malade sont la patience, le courage, et tous les efforts possibles pour être agréable à ceux qui l'approchent.

Maroncelli, avec ses pauvres béquilles, n'avait plus son agilité d'autrefois ; il s'en affligeait, dans la crainte de ne pas me servir aussi bien. Il craignait, en outre, que, pour lui épargner du mouvement et de la fatigue, je n'eusse pas recours à ses services aussi souvent que j'en avais besoin.

Cela arrivait effectivement quelquefois ; mais je faisais en sorte qu'il ne s'en aperçût pas. Quoiqu'il eût repris ses forces, il n'était pas pour cela exempt de souffrances.

successero affanni di petto, già provati altre volte, ma ora più soffocanti che mai, vertigini e dissenterie spasmodiche.

« È venuta la mia volta, diceva tra me. Sarò io meno paziente del mio compagno? »

M' applicai quindi ad imitare, quant' io sapea, la sua virtù.

Non v' è dubbio, che ogni condizione umana ha i suoi doveri. Quelli d' un infermo sono la pazienza, il coraggio, e tutti gli sforzi per non essere inamabile a coloro che gli sono vicini.

Maroncelli, sulle sue povere grucce, non avea più l'agilità d' altre volte, e rincresceagli, temendo di servirmi meno bene. Ei temeva inoltre, che per risparmiargli i movimenti e la fatica, io non mi prevalessi de' suoi servigi quanto m' abbisognava.

E questo veramente talora accadeva, ma io procacciava che non se n' accorgesse.

Quantunque egli avesse ripigliato forza, non era però senza incomodi.

Comme tous les amputés, il éprouvait de douloureuses sensations dans les nerfs, comme si la partie coupée était encore vivante. Il souffrait au pied, à la jambe, au genou, qu'il n'avait plus. Ajoutez à cela que l'os avait été mal scié, qu'il pénétrait dans les chairs nouvelles, et y formait souvent des plaies. Ce ne fut qu'au bout d'une année environ que le moignon fut suffisamment endurci, et ne s'ouvrit plus.

## CHAPITRE LXXXIX.

Mais de nouveaux maux assaillirent l'infortuné, et presque sans intervalle. Il eut d'abord une arthrite, qui commença par les jointures des mains, et qui martyrisa ensuite, pendant plusieurs mois, toute sa personne; puis le scorbut. Ce dernier fléau lui couvrit bientôt le corps de taches livides, qui le rendaient épouvantable.

Je cherchais à me consoler en me disant : « Puisqu'il faut mourir dans cette prison, il vaut mieux que le scorbut soit venu à l'un de nous; c'est un mal contagieux, et qui nous conduira au tombeau sinon en même temps, du moins à peu de distance l'un de l'autre. »

Ei pativa, come tutti gli amputati, sensazioni dolorose ne' nervi, quasichè la parte tagliata vivesse ancora. Gli doleano il piede, la gamba ed il ginocchio ch' ei più non aveva. Aggiugneasi che l' osso era stato mal segato, e sporgeva nelle nuove carni, e facea frequenti piaghe. Soltanto dopo circa un anno, il tronco fu abbastanza indurito e più non s' aperse.

## CAPO LXXXIX.

Ma nuovi mali assalirono l' infelice, e quasi senza intervallo. Dapprima una artritide, che cominciò per le giunture delle mani, e poi gli martirò più mesi tutta la persona; indi lo scorbuto. Questo gli coperse in breve il corpo di macchie livide, e mettea spavento.

Io cercava di consolarmi, pensando tra me : « Poichè convien morire quaddentro, è meglio che sia venuto ad uno de' due lo scorbuto; egli è male attaccaticcio, e ne condurrà nella tomba, se non insieme, almeno a poca distanza di tempo. »

Nous nous préparions tous deux à la mort, et nous étions tranquilles. Neuf ans de captivité et de grandes souffrances nous avaient enfin familiarisés avec l'idée de la destruction totale de deux corps aussi ruinés, et qui avaient tant besoin de repos. Nos ames, se confiant en la bonté divine, espéraient se réunir dans un lieu où cessent toutes les colères des hommes, et où nous demandions à Dieu qu'il réunît aussi un jour à nous, mais dépouillés de tout ressentiment, ceux qui ne nous aimaient pas.

Pendant les années précédentes, le scorbut avait fait de grands ravages dans ces prisons. Lorsque le gouvernement apprit que Maroncelli était attaqué de ce mal terrible, il craignit une nouvelle épidémie scorbutique, et consentit à la demande du médecin, qui déclarait qu'il n'y avait pour Maroncelli de remède efficace que le grand air, et conseillait de le tenir renfermé le moins possible.

Comme son compagnon de chambre, et malade moi-même d'une cachexie, je jouis du même avantage.

Nous restions dehors tout le temps que le lieu de la promenade n'était pas occupé par d'autres, c'est-à-dire

Ci preparavamo entrambi alla morte, ed eravamo tranquilli. Nove anni di prigione e di gravi patimenti ci aveano finalmente addomesticati coll' idea del totale disfacimento di due corpi così rovinati e bisognosi di pace. E le anime fidavano nella bontà di Dio, e credeano di riunirsi entrambe in luogo ove tutte le ire degli uomini cessano, ed ove pregavamo che a noi si riunissero anche, un giorno, placati, coloro che non ci amavano.

Lo scorbuto, negli anni precedenti, aveva fatto molta strage in quelle prigioni. Il governo, quando seppe che Maroncelli era affetto da quel terribile male, paventò nuova epidemia scorbutica, e consentì all' inchiesta del medico, il quale diceva non esservi rimedio efficace per Maroncelli se non l' aria aperta, e consigliava di tenerlo il meno possibile entro la stanza.

Io come contubernale di questo, ed anche infermo di discrasia, godetti lo stesso vantaggio.

In tutte quelle ore che il passeggio non era occupato da altri, cioè, da

depuis une demi-heure avant le jour, pendant une couple d'heures; puis durant le dîner, si cela nous plaisait; ensuite pendant trois heures de la soirée, jusqu'après le coucher du soleil : cela pour les jours ouvrables. Quant aux jours de fêtes, comme il n'y avait pas de promenade pour les autres prisonniers, nous étions dehors du matin au soir, excepté à l'heure du dîner.

Un autre infortuné, âgé d'environ soixante-dix ans, et d'une santé entièrement ruinée, fut joint à nous, dans la pensée que l'air extérieur lui ferait aussi du bien. C'était Constantin Munari, vieillard aimable, passionné pour les études littéraires et philosophiques, et dont la société nous fut très agréable.

En faisant remonter le temps de ma peine non plus à l'époque de mon arrestation, mais à celle de ma condamnation, les sept ans et demi finissaient en 1829, dans les premiers jours de juillet, selon la date de la signature de l'empereur, ou bien le 22 août, selon la date de la publication de la sentence.

Ce terme passa encore, et toute espérance s'éteignit.

Jusqu'alors Maroncelli, Munari et moi, nous espérions

mezz' ora avanti l' alba per un pajo d' ore, poi durante il pranzo, se così ci piaceva, indi per tre ore della sera sin dopo il tramonto, stavamo fuori. Ciò pei giorni feriali. Ne' festivi, non essendovi il passeggio consueto degli altri, stavamo fuori da mattina a sera, eccettuato il pranzo.

Un altro infelice, di salute danneggiatissima, e di circa 70 anni, fu aggregato a noi, reputandosi che l' ossigeno potessegli pur giovare. Era il signor Costantino Munari, amabile vecchio, dilettante di studii letterarii e filosofici, e la cui società ci fu assai piacevole.

Volendo contare la mia pena, non dall' epoca dell' arresto, ma da quella della condanna, i sette anni e mezzo finivano nel 1829 ai primi di luglio, secondo la firma imperiale della sentenza, ovvero ai 22 d' agosto, secondo la pubblicazione.

Ma anche questo termine passò, e morì ogni speranza.

Fino allora Maroncelli, Munari ed io, facevamo talvolta la supposizione

quelquefois encore revoir le monde, notre chère Italie, nos parents, et tout cela était pour nous le sujet d'entretiens pleins de regrets, de piété et d'amour.

Août passa, septembre aussi, puis toute cette année, et nous nous habituâmes à ne plus rien espérer sur la terre, si ce n'est l'inaltérable continuation de notre amitié réciproque, et l'assistance de Dieu pour consommer dignement le reste de notre long sacrifice.

Oh! l'amitié et la religion sont deux biens inestimables; elles embellissent jusqu'aux heures du prisonnier pour qui a cessé de luire toute probabilité de grace! Dieu est véritablement avec les malheureux, avec les malheureux qui aiment!

## CHAPITRE XC.

Après la mort de Villa, l'abbé Paulowich ayant été nommé évêque, nous eûmes pour confesseur l'abbé Wrba, morave, professeur de nouveau Testament à Brünn, élève distingué de l'*Institut sublime* de Vienne.

Cet Institut est une congrégation fondée par le célèbre Frint, alors curé de la cour. Les membres de cette con-

di rivedere ancora il mondo, la nostra Italia, i nostri congiunti; è ciò era materia di ragionamenti pieni di desiderio, di pietà e d' amore.

Passato l' agosto e poi il settembre, e poi tutto quell' anno, ci avvezzammo a non isperare più nulla sopra la terra, tranne l' inalterabile continuazione della reciproca nostra amicizia, e l' assistenza di Dio, per consumare degnamente il resto del nostro lungo sacrificio.

Ah l' amicizia e la religione sono due beni inestimabili. Abbelliscono anche le ore de' prigionieri, a cui più non risplende verisimiglianza di grazia! Dio è veramente cogli sventurati; — cogli sventurati che amano!

### CAPO XC.

Dopo la morte di Villa, all' abate Paulowich che fu fatto vescovo, seguì per nostro confessore l' abate Wrba, Moravo, professore di Testamento nuovo a Brünn, valente allievo dell' *Instituto sublime* di Vienna.

Quest' istituto è una congregazione fondata dal celebre Frint, allora

grégation sont tous des prêtres, qui, déja théologiens lauréats, poursuivent, sous une sévère discipline, le cours de leurs études, pour arriver au plus haut degré de savoir que l'on puisse atteindre. Le fondateur a eu la noble intention de répandre continuellement une science forte et véritable parmi le clergé catholique d'Allemagne, et cette intention a généralement été remplie.

Wrba, demeurant à Brünn, pouvait nous donner une plus grande partie de son temps que Paulowich. Il devint pour nous ce qu'avait été le P. Baptiste, excepté qu'il ne lui était pas permis de nous prêter des livres. Nous avions souvent ensemble de longues conférences très profitables à ma piété, ou, si cela est trop dire, il me le semblait du moins, et j'en éprouvais une très grande consolation.

Il tomba malade en 1829; puis ayant été obligé de prendre d'autres engagements, il ne put plus venir près de nous. Cela nous affecta profondément; mais nous eûmes le bonheur de le voir remplacé par un homme également instruit et excellent, l'abbé Ziak, vicaire.

parroco di corte. I membri di tal congregazione sono tutti sacerdoti, i quali già laureati in teologia proseguono ivi sotto severa disciplina i loro studii, per giungere al possesso del massimo sapere conseguibile. L'intento del fondatore è stato egregio: quello cioè, di produrre un perenne disseminamento di vera e forte scienza nel clero cattolico di Germania. E simile intento viene in generale adempiuto.

Wrba, stando a Brünn, potea darci molta più parte del suo tempo che Paulowich. Ei divenne per noi ciò ch' era il P. Battista, tranne che non gli era lecito di prestarci alcun libro. Facevamo spesso insieme lunghe conferenze; e la mia religiosità ne traeva grande profitto; o se questo è dir troppo, mi pareva di trarnelo, e sommo era il conforto che indi sentiva.

Nell' anno 1829 ammalò; poi dovendo assumere altri impegni, non potè più venire da noi. Ce ne spiacque altamente; ma avemmo la buona sorte, che a lui seguisse altro dotto ed egregio uomo, l'abate Ziak, vicecurato.

Parmi plusieurs ecclésiastiques *allemands* qui nous furent destinés, nous n'en trouvâmes pas un seul de mauvais, pas un qui eût voulu se faire l'instrument de la politique (et cela est si facile à découvrir), pas un au contraire qui n'eût les mérites réunis d'un grand savoir, d'une foi catholique hautement professée, et d'une philosophie profonde. Oh! comme de tels ministres de l'Église sont respectables!

Le petit nombre de ceux que je connus me fit concevoir une opinion très avantageuse du clergé catholique allemand.

L'abbé Ziak avait aussi de longues conférences avec nous. Il me servait d'exemple pour supporter avec sérénité mes douleurs. De continuelles fluxions aux dents, à la gorge, aux oreilles, le tourmentaient, et néanmoins il était toujours souriant.

Cependant le grand air fit disparaître peu à peu les taches scorbutiques de Maroncelli; Munari et moi nous étions également beaucoup mieux.

Di que' parecchi sacerdoti *tedeschi* che ci furono destinati, non capitarne uno cattivo! non uno che scoprissimo volersi fare stromento della politica (e questo è sì facile a scoprirsi!), non uno anzi, che non avesse i riuniti meriti di molta dottrina, di dichiaratissima fede cattolica e di filosofia profonda! Oh quanto ministri della Chiesa siffatti sono rispettabili!

Que' pochi ch' io conobbi mi fecero concepire un' opinione assai vantaggiosa del clero cattolico tedesco.

Anche l' abate Ziak teneva lunghe conferenze con noi. Egli pure mi serviva d' esempio per sopportare con serenità i miei dolori. Incessanti flussioni ai denti, alla gola, agli orecchi lo tormentavano, ed era nondimeno sempre sorridente.

Intanto la molt' aria aperta fece scomparire a poco a poco le macchie scorbutiche di Maroncelli, e parimente Munari ed io stavamo meglio.

## CHAPITRE XCI.

Le premier jour d'août 1830 parut. Il allait y avoir dix ans que j'avais perdu ma liberté, huit ans et demi que je subissais le *carcere duro*.

C'était un dimanche; nous allâmes, comme les autres jours de fête, dans l'enceinte accoutumée. Nous regardâmes encore, du haut du petit mur, la vallée au-dessous de nous, et le cimetière où reposaient Oroboni et Villa; nous parlâmes encore du repos que nos ossements y trouveraient un jour. Nous nous assîmes encore sur le banc accoutumé, pour attendre que les pauvres condamnées vinssent à la messe qu'on leur disait avant la nôtre. Elles étaient conduites dans le même petit oratoire où nous allions entendre la messe suivante. Il était contigu au lieu de la promenade.

Il est d'usage en Allemagne que, pendant la messe, le peuple chante des hymnes en langue vivante. Comme l'empire d'Autriche est un pays mêlé d'Allemands et de Slaves, et que dans les prisons du Spielberg le plus grand nombre des condamnés ordinaires appartient à l'un ou à

### CAPO XCI.

Spuntò il 1° d'agosto del 1830. Volgeano dieci anni, ch' io avea perduta la libertà; otto anni e mezzo ch' io scontava il carcere duro.

Era giorno di domenica. Andammo, come le altre feste, nel solito recinto. Guardammo ancora dal muricciuolo la sottoposta valle ed il cimitero, ove giaceano Oroboni e Villa; parlammo ancora del riposo che un dì v' avrebbero le nostre ossa. Ci assidemmo ancora sulla solita panca ad aspettare che le povere condannate venissero alla messa, che si diceva prima della nostra. Queste erano condotte nel medesimo oratorietto, dove per la messa seguente andavamo noi. Esso era contiguo al passeggio.

È uso in tutta Germania che durante la messa il popolo canti inni in lingua viva. Siccome l' impero d' Austria è paese misto di Tedeschi e di Slavi, e nelle prigioni di Spielberg il maggior numero de' condannati

l'autre de ces peuples, on y chante les hymnes une fête en langue allemande, et l'autre en langue slave. Ainsi chaque fête on y fait deux sermons, en se servant alternativement des deux langues. C'était pour nous un bien doux plaisir que d'entendre ces cantiques et l'orgue qui les accompagnait.

Parmi les femmes, il y en avait dont la voix allait au cœur. Les malheureuses! Il y en avait de très jeunes. L'amour, la jalousie, un mauvais exemple, les avaient entraînées au crime! J'entends encore résonner au fond de mon ame leur chant si religieux du *Sanctus : Heilig! heilig! heilig!* Je versai encore une larme en les entendant.

A dix heures les femmes se retirèrent, et nous, nous allâmes à la messe. Je vois encore ceux de mes compagnons d'infortune qui entendaient la messe sur la tribune de l'orgue, dont une seule grille nous séparait, tous pâles, maigres, traînant avec peine leurs fers!

Après la messe nous retournâmes dans nos tanières. Un quart d'heure après on nous apporta notre dîner. Nous apprêtions notre couvert, qui consistait à mettre

comuni appartiene all' uno o all' altro di que' popoli, gl' inni vi si cantano, una festa in tedesco e l' altra in islavo. Così ogni festa, si fanno due prediche, e s' alternano le due lingue. Dolcissimo piacere era per noi l' udire que' canti e l' organo che li accompagnava.

Fra le donne ve n' avea, la cui voce andava al cuore. Infelici! alcune erano giovanissime. Un amore, una gelosia, un mal' esempio, le avea strascinate al delitto! — Mi suona ancora nell' anima il loro religiosissimo canto del *Sanctus : — Heilig! heilig! heilig!* Versai ancora una lagrima udendolo.

Alle ore dieci le donne si ritirarono, e andammo alla messa noi. Vidi ancora quelli de' miei compagni di sventura, che udivano la messa sulla tribuna dell' organo da' quali una sola grata ci separava, tutti pallidi, smunti, traenti con fatica i loro ferri!

Dopo la messa tornammo ne' nostri covili. Un quarto d' ora dopo, ci portarono il pranzo. Apparecchiavamo la nostra tavola, il che consisteva nel mettere un' assicella sul tavolaccio, e prendere i nostri cuc-

une petite planche sur celles qui nous servaient de lit, et à prendre nos cuillers de bois, lorsque M. Wegrath, sous-intendant, entra dans notre prison.

« Je regrette, messieurs, d'interrompre votre dîner, dit-il; mais ayez la complaisance de me suivre, M. le directeur de la police est de l'autre côté. »

Comme ce dernier ne venait ordinairement que pour des choses désagréables, comme des perquisitions ou des inquisitions, nous suivîmes avec beaucoup de mauvaise humeur le bon sous-intendant jusqu'à la salle d'audience.

Là nous trouvâmes le directeur de la police et le surintendant; le premier nous fit un salut plus gracieux que de coutume.

Il prit un papier en main, et dit avec des mots entrecoupés, dans la crainte peut-être de produire une trop forte surprise en s'exprimant plus nettement :

« Messieurs,... j'ai le plaisir,... j'ai l'honneur.... de vous annoncer.... que S. M. l'empereur a fait encore... une grace... »

Et il hésitait à nous dire quelle grace c'était. Nous pensâmes qu'il s'agissait de quelque diminution de peine, telle

chiai di legno, quando il signor Wegrath, sottintendente, entrò nel carcere.

« M' incresce di disturbare il loro pranzo, disse; ma si compiacciano di seguirmi, v' è di là il signor direttore di polizia. »

Siccome questi solea venire per cose moleste, come perquisizioni od inquisizioni, seguimmo assai di mal umore il buon sottintendente fino alla camera d' udienza.

Là trovammo il direttore di polizia ed il soprintendente; ed il primo ci fece un inchino gentile più del consueto.

Prese una carta in mano, e disse con voci tronche, forse temendo di produrci troppo forte sorpresa, se si esprimeva più nettamente :

« Signori... ho il piacere... ho l' onore... di significar loro... che S. M. l' imperatore ha fatto ancora... una grazia... »

Ed esitava a dirci qual grazia fosse. Noi pensavamo che fosse qualche

que d'être exempts de l'ennui du travail, d'avoir quelques livres de plus, d'avoir des aliments moins dégoûtants.

« Mais vous ne comprenez donc pas? dit-il.

— Non, monsieur. Ayez la bonté de nous expliquer de quelle espèce de grace il s'agit.

— C'est la liberté pour vous deux, et pour un troisième que vous embrasserez bientôt. »

Il semble qu'à cette nouvelle notre joie eût dû éclater; mais notre pensée se reporta aussitôt sur nos parents, dont nous n'avions pas entendu parler depuis si longtemps; et le doute que peut-être nous ne les trouverions plus sur la terre nous attrista tellement, que cela détruisit le plaisir que devait nous causer l'assurance de notre liberté.

« Vous restez muets, messieurs? dit le directeur de la police. Je m'attendais à vous voir transportés de joie.

— Je vous prie, répondis-je, de faire connaître à l'empereur toute notre reconnaissance; mais si nous n'avons pas de nouvelles de nos familles, il nous est impossible de ne pas craindre qu'il nous manque des personnes bien chères.

minoramento di pena, come d' essere esenti dalla noja del lavoro, d' aver qualche libro di più, d' avere alimenti men disgustosi.

« Ma non capiscono? disse.

— No, signore. Abbia la bontà di spiegarci quale specie di grazia sia questa.

— È la libertà per loro due, e per un terzo che fra poco abbracceranno.»

Parrebbe che quest' annuncio avesse dovuto farci prorompere in giubilo. Il nostro pensiero corse subito ai parenti, de' quali da tanto tempo non avevamo notizia, ed il dubbio che forse non li avremmo più trovati sulla terra ci accorò tanto, che annullò il piacere suscitabile dall' annuncio della libertà.

« Ammutoliscono? disse il direttore di polizia. Io m' aspettava di vederli esultanti.

— La prego, risposi, di far nota all' imperatore la nostra gratitudine; ma se non abbiamo notizia delle nostre famiglie, non ci è possibile di non paventare che a noi sieno mancate persone carissime. Questa incer-

Cette incertitude nous accable, même en ce moment, qui devrait être pour nous celui de la plus grande joie. »

Il donna alors à Maroncelli une lettre de son frère, qui le consola. A moi, il me dit qu'il n'y en avait pas de ma famille ; et cela me fit d'autant plus craindre que quelque malheur ne lui fût arrivé.

« Messieurs, reprit-il, retournez dans votre chambre, et dans peu je vous enverrai ce troisième qui a aussi été gracié. »

Nous y allâmes, et nous attendîmes avec anxiété ce troisième. Nous aurions voulu qu'ils le fussent tous, et cependant ce ne pouvait être qu'un seul. « Si c'était le pauvre vieux Munari ! ou un tel ! ou tel autre ! » Il n'y en avait pas un pour lequel nous ne fissions des vœux.

Enfin la porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer ce compagnon ! c'était Andrea Tonelli de Brescia.

Nous nous embrassâmes : nous ne pouvions plus dîner.

Nous causâmes jusqu'au soir, plaignant les amis qui restaient.

Au coucher du soleil, le directeur de la police revint

tezza ci opprime, anche in un istante che dovrebbe esser quello della massima gioja. »

Diede allora a Maroncelli una lettera di suo fratello che lo consolò. A me disse che nulla c' era della mia famiglia, e ciò mi fece vieppiù temere che qualche disgrazia fosse in essa avvenuta.

« Vadano, proseguì, nella loro stanza, e fra poco manderò loro quel terzo, che pure è stato graziato. »

Andammo ed aspettavamo con ansietà quel terzo. Avremmo voluto che fossero tutti, eppure non poteva essere che uno. — Fosse il povero vecchio Munari ! fosse quello ! fosse quell' altro ! Niuno era per cui non facessimo voti.

Finalmente la porta s' apre, e vediamo quel compagno essere il signor Andrea Tonelli da Brescia.

Ci abbracciammo. Non potevamo più pranzare.

Favellammo sino a sera, compiangendo gli amici che restavano.

Al tramonto ritornò il direttore di polizia per trarci di quello sciagu-

pour nous tirer de ce malheureux séjour : nos cœurs gémissaient en passant près des prisons de tant de compagnons bien chers, que nous ne pouvions emmener avec nous. Qui sait combien de temps ils devaient encore y languir? qui sait combien d'entre eux devaient y être la proie d'une mort lente?

On mit sur les épaules de chacun de nous un manteau de soldat et un bonnet sur la tête; et ainsi avec nos vêtements de forçats, mais délivrés de nos chaînes, nous descendîmes la funeste colline, et nous fûmes conduits à la ville, dans les prisons de la police.

Il faisait un superbe clair de lune. Les rues, les maisons, les gens que nous rencontrions, tout me paraissait si agréable et si étrange, depuis tant d'années que je n'avais joui d'un pareil spectacle!

## CHAPITRE XCII.

Nous attendîmes dans les prisons de la police un commissaire impérial qui devait venir de Vienne pour nous accompagner jusqu'aux frontières. Cependant, comme

rato soggiorno. I nostri cuori gemevano, passando innanzi alle carceri de' tanti amati, e non potendo condurli con noi! Chi sa quanto tempo vi languirebbero ancora? chi sa quanti di essi dovevano quivi esser preda lenta di morte?

Fu messo a ciascuno di noi un tabarro da soldato sulle spalle ed un berretto in capo, e così, coi medesimi vestiti da galeotto, ma scatenati, scendemmo il funesto monte, e fummo condotti in città, nelle carceri della polizia.

Era un bellissimo lume di luna. Le strade, le case, la gente che incontravamo, tutto mi parea sì gradevole e sì strano, dopo tanti anni che non avea più veduto simile spettacolo!

### CAPO XCII.

Aspettammo nelle carceri di polizia un commissario imperiale che dovea venire da Vienna per accompagnarci sino ai confini. Intanto,

nos malles avaient été vendues, nous nous pourvûmes de linge et de vêtements, et nous déposâmes le costume de la prison.

Au bout de cinq jours le commissaire arriva, et le directeur de la police, en nous consignant entre ses mains, lui remit en même temps l'argent que nous avions apporté au Spielberg, et celui que l'on avait retiré de la vente de nos effets et de nos livres. Cet argent nous fut ensuite rendu aux frontières.

Notre voyage fut fait aux frais de l'empereur; rien n'y fut épargné.

Le commissaire était M. Von Noë, gentilhomme employé au secrétariat du ministre de la police. On ne pouvait nous donner quelqu'un d'une éducation plus accomplie. Il nous traita toujours avec tous les égards possibles.

Je partis de Brünn ayant une difficulté de respiration très pénible. Le mouvement de la voiture augmenta tellement le mal, que, le soir, je haletais d'une manière effrayante, et l'on craignait que je ne suffoquasse d'un instant à l'autre. J'eus en outre une fièvre ardente pendant toute la nuit, et le commissaire doutait, le jour sui-

siccome i nostri bauli erano stati venduti, ci provvedemmo di biancheria e vestiti, e deponemmo la divisa carceraria.

Dopo cinque giorni il commissario arrivò, ed il direttore di polizia ci consegnò a lui, rimettendogli nello stesso tempo il danaro che avevamo portato sullo Spielberg, e quello che si era ricavato dalla vendita de' bauli e de' libri; danaro che poi ci venne a' confini restituito.

La spesa del nostro viaggio fu fatta dall' imperatore, e senza risparmio.

Il commissario era il signor Von Noe, gentiluomo impiegato nella segreteria del ministro della polizia. Non poteva esserci destinata persona di più compita educazione. Ci trattò sempre con tutti i riguardi.

Ma io partii da Brünn con una difficoltà di respiro penosissima, ed il moto della carrozza tanto crebbe il male, che a sera ansava in guisa spaventosa, e temeasi da un istante all' altro ch' io restassi soffocato. Ebbi inoltre ardente febbre tutta notte, ed il commissario era incerto il mat-

vant, que je pusse continuer le voyage jusqu'à Vienne. Je lui dis que oui, et nous partîmes. La violence du mal était extrême; je ne pouvais ni manger, ni boire, ni parler.

J'arrivai à demi mort à Vienne. On nous donna un bon logement à la direction générale de la police. On me mit au lit, et on appela un médecin, qui ordonna une saignée, dont j'éprouvai du soulagement. Une diète absolue et beaucoup de digitale furent pendant huit jours mon seul traitement; je me rétablis. Le médecin était M. Singer; il eut pour moi des attentions vraiment amicales.

J'étais dans la plus grande impatience de partir, d'autant plus que la nouvelle des *trois journées* de Paris avait pénétré jusqu'à nous.

L'empereur avait signé le décret de notre mise en liberté le jour même que cette révolution éclatait! Assurément il ne l'eût pas révoqué maintenant; mais il n'était pas invraisemblable, les circonstances étant devenues critiques pour toute l'Europe, que l'on craignît des mouvements populaires aussi en Italie, et que l'Autriche ne voulût pas alors nous laisser rentrer dans notre patrie. Nous étions bien persuadés que nous ne retournerions

tino seguente, s' io potessi continuare il viaggio sino a Vienna. Dissi di sì, partimmo : la violenza dell' affanno era estrema; non potea nè mangiare, nè bere, nè parlare.

Giunsi a Vienna semivivo. Ci diedero un buon alloggio nella direzione generale di polizia. Mi posero a letto; si chiamò un medico; questi mi ordinò una cavata di sangue, e ne sentii giovamento. Perfetta dieta e molta digitale fu per otto giorni la mia cura, e risanai. Il medico era il signor Singer; m' usò attenzioni veramente amichevoli.

Io aveva la più grande ansietà di partire, tanto più ch' era a noi penetrata la notizia delle *tre giornate* di Parigi.

Nello stesso giorno che scoppiava quella rivoluzione, l' imperatore avea firmato il decreto della nostra libertà! Certo, non l' avrebbe ora rivocato; ma era pur cosa non inverisimile, che i tempi tornando ad essere critici per tutta Europa, si temessero movimenti popolari anche in Italia, e non si volesse dall' Austria, in quel momento, lasciarci

plus au Spielberg; mais nous avions peur que quelqu'un ne suggérât à l'empereur l'idée de nous déporter dans quelque ville de l'Empire éloignée de la péninsule.

J'affectai de paraître mieux portant que je ne l'étais en effet, et je priai que l'on hâtât le départ. Cependant j'avais un desir bien ardent de me présenter à S. Exc. M. le comte de Pralormo, envoyé de la cour de Turin à celle d'Autriche, à la bonté duquel je savais être très redevable. Il s'était employé avec le plus généreux et le plus constant empressement pour obtenir ma délivrance. Mais la défense que je ne visse qui que ce fût n'admit point d'exception.

Je fus à peine convalescent, qu'on nous fit la galanterie de nous envoyer une voiture pour quelques jours, afin que nous pussions nous promener un peu dans Vienne. Le commissaire était obligé de nous accompagner, et de ne nous laisser parler à personne. Nous vîmes la belle église de Saint-Étienne, les délicieuses promenades de la ville, la *villa* voisine de Lichtenstein, et en dernier lieu la *villa* impériale de Schœnbrünn.

ripatriare. Eravamo ben persuasi di non ritornare sullo Spielberg, ma paventavamo che alcuno suggerisse all' imperatore di deportarci in qualche città dell' Imperio lungi dalla penisola.

Mi mostrai anche più risanato che non era, e pregai che si sollecitasse la partenza. Intanto era mio desiderio ardentissimo di presentarmi a S. E. il signor conte di Pralormo, inviato della corte di Torino alla corte Austriaca, alla bontà del quale io sapeva di quanto andassi debitore. Egli erasi adoperato colla più generosa e costante premura ad ottenere la mia liberazione. Ma il divieto ch' io non vedessi chi che si fosse, non ammise eccezione.

Appena fui convalescente, ci si fece la gentilezza di mandarci per qualche giorno la carrozza, perchè girassimo un poco per Vienna. Il commissario avea obbligo d'accompagnarci e di non lasciarci parlare con nessuno. Vedemmo la bella chiesa di santo Stefano, i deliziosi passeggi della città, la vicina villa Lichtenstein, e per ultimo la villa imperiale di Schönbrünn.

Tandis que nous étions dans les magnifiques avenues de Schœnbrünn, l'empereur vint à passer, et le commissaire nous fit retirer, pour que la vue de nos chétives personnes ne l'attristât pas.

## CHAPITRE XCIII.

Nous partîmes enfin de Vienne, et je pus me traîner jusqu'à Bruck. Là mon asthme reprit toute sa violence. Nous demandâmes le médecin. C'était un certain M. Jüdmann, homme de beaucoup de mérite. Il me fit faire une saignée, rester au lit, et continuer la digitale. Au bout de deux jours, je fis des instances pour que l'on continuât le voyage.

Nous traversâmes l'Autriche et la Styrie, et nous arrivâmes en Carinthie, sans qu'il y eût rien de nouveau; mais à un village nommé Feldkirchen, à peu de distance de Klagenfurt, arrive un contre-ordre. Nous devions nous arrêter là jusqu'à nouvel avis.

Je laisse à penser combien cet événement nous fut désagréable; j'avais en outre le chagrin d'être celui qui cau-

Mentre eravamo ne' magnifici viali di Schönbrünn, passò l' imperatore, ed il commissario ci fece ritirare, perchè la vista delle nostre sparute persone non l' attristasse.

### CAPO XCIII.

Partimmo finalmente da Vienna, e potei reggere fino a Bruck. Ivi l' asma tornava ad essere violento. Chiamammo il medico : era un certo signor Jüdmann, uomo di molto garbo. Mi fece cavar sangue, star a letto, e continuare la digitale. Dopo due giorni feci istanza perchè il viaggio fosse proseguito.

Traversammo l' Austria e la Stiria, ed entrammo in Carintia senza novità; ma, giunti ad un villaggio per nome Feldkirchen, poco distante da Klagenfurt, ecco giungere un contr' ordine. Dovevamo ivi fermarci sino a nuovo avviso.

Lascio immaginare quanto spiacevole ci fosse quest' evento. Io inoltre aveva il rammarico di esser quello che portava tanto danno a' miei due

sait tant de préjudice à mes deux compagnons. S'ils ne pouvaient rentrer dans leur patrie, ma fatale maladie en était la cause.

Nous restâmes cinq jours à Feldkirchen, et là aussi le commissaire fit son possible pour nous récréer. Il y avait un petit théâtre; il nous y conduisit. Il nous donna, un jour, le divertissement d'une chasse. Notre hôte et plusieurs jeunes gens du pays, avec le propriétaire d'une belle forêt, étaient les chasseurs, et nous, placés convenablement, nous jouissions du spectacle.

Enfin arriva un courrier de Vienne, avec ordre au commissaire de nous conduire à notre destination. Je me réjouis avec mes compagnons de cette heureuse nouvelle; mais en même temps je tremblais de voir s'approcher le jour d'une découverte fatale, celle que je n'avais plus ni père ni mère, qui sait quels autres encore de ceux qui m'étaient chers!

Et ma tristesse croissait à mesure que nous approchions de l'Italie.

De ce côté, l'entrée n'en est pas agréable à l'œil. Des superbes montagnes de l'Allemagne, on descend dans une

compagni: s'essi non poteano ripatriare, la mia fatal malattia n'era cagione.

Stemmo cinque giorni a Feldkirchen, ed ivi pure il commissario fece il possibile per ricrearci. V'era un teatrino di commedianti, e vi ci condusse. Ci diede un giorno il divertimento d'una caccia. Il nostro oste e parecchi giovani del paese, col proprietario d'una bella foresta, erano i cacciatori, e noi collocati in posizione opportuna godevamo lo spettacolo.

Finalmente venne un corriere da Vienna, con ordine al commissario che ci conducesse pure al nostro destino. Esultai co' miei compagni di questa felice notizia, ma nello stesso tempo tremava che s'avvicinasse per me il giorno d'una scoperta fatale; ch'io non avessi più nè padre, nè madre, nè chi sa quali altri de' miei cari!

E la mia mestizia cresceva a misura che c'inoltravamo verso Italia.

Da quella parte l'entrata in Italia non è dilettosa all'occhio, ed anzi

plaine de l'Italie qui, pendant un long espace, est stérile et triste ; de telle sorte que les voyageurs qui ne connaissent pas encore notre péninsule, et qui passent par là, rient de la magnifique idée qu'ils s'en étaient faite, et s'imaginent avoir été abusés par ceux qui la leur ont tant vantée.

La laideur de ce pays contribuait à m'attrister. J'étais attendri en revoyant notre ciel, en rencontrant des faces humaines qui n'avaient pas les formes septentrionales, en entendant sortir de toutes les bouches des paroles de notre langue ; mais c'était une émotion qui m'invitait plus aux larmes qu'à la joie. Que de fois je pleurai dans la voiture, en me couvrant le visage avec les mains, et en feignant de dormir ! Que de fois, ayant une fièvre brûlante, je ne fermai pas l'œil de la nuit, tantôt donnant de toute mon ame les plus ardentes bénédictions à ma douce Italie, et remerciant le ciel de lui être rendu ; tantôt me tourmentant de n'avoir pas de nouvelles de ma famille, et me créant des malheurs imaginaires ; tantôt pensant que, dans peu, je serais forcé de me séparer, peut-être

si scende da bellissime montagne del paese tedesco a pianura itala per lungo tratto sterile ed inamena ; cosicchè i viaggiatori che non conoscono ancora la nostra penisola ed ivi passano, ridono della magnifica idea che se n' erano fatta, e sospettano d' essere stati burlati da coloro onde l' intesero tanto vantare.

La bruttezza di quel suolo contribuiva a rendermi più tristo. Il rivedere il nostro cielo, l' incontrare facce umane di forma non settentrionale, l' udire da ogni labbro voci del nostro idioma, m' inteneriva, ma era un' emozione che m' invitava più al pianto che alla gioja. Quante volte in carrozza mi copriva colle mani il viso, fingendo di dormire, e piangeva ! Quante volte la notte non chiudeva occhio, e ardea di febbre, or dando con tutta l' anima le più calde benedizioni alla mia dolce Italia, e ringraziando il cielo d' essere a lei renduto ; or tormentandomi di non aver notizie di casa, e fantasticando sciagure ; or pensando che fra poco sarebbe stato forza separarmi, e forse per sempre, da un

pour toujours, d'un ami qui avait tant souffert avec moi, et qui m'avait donné tant de preuves d'amour fraternel!

Ah! de si longues années de tombeau n'avaient pas éteint en moi l'énergie du sentiment; mais cette énergie était si faible pour la joie, et si grande pour la douleur!

Que j'aurais voulu revoir Udine, et cette auberge où ces deux généreux amis avaient feint d'être des domestiques, et nous avaient furtivement serré la main!

Nous laissâmes cette ville à notre gauche, et nous passâmes outre.

## CHAPITRE XCIV.

Pordenone, Conegliano, Ospedaletto, Vicenza, Verona et Mantoue, m'offraient tant de souvenirs! Dans la première de ces villes était né un jeune homme de mérite, qui avait été mon ami, et qui avait péri dans les désastres de Russie. Conegliano était, au dire des *secondini* des Plombs, le pays où Zanze avait été conduite. A Ospedaletto s'était mariée une angélique et infortunée créature, qui alors n'y était plus, mais que j'avais long-

amico che tanto avea meco patito, e tante prove di affetto fraterno aveami dato!

Ah! si lunghi anni di sepoltura non avevano spenta l' energia del mio sentire; ma questa energia era sì poca per la gioja, e tanta pel dolore!

Come avrei voluto rivedere Udine e quella locanda, ove que' due generosi aveano finto di essere camerieri, e ci aveano stretto furtivamente la mano!

Lasciammo quella città a nostra sinistra, e oltrepassammo.

### CAPO XCIV.

Pordenone, Conegliano, Ospedaletto, Vicenza, Verona, Mantova mi ricordavano tante cose! Del primo luogo era nativo un valente giovane, statomi amico, e perito nelle stragi di Russia. Conegliano era il paese, ove i secondini de' *Piombi* m' aveano detto essere stata condotta la Zanze: in Ospedaletto era stata maritata, ma or non viveavi più, una creatura angelica ed infelice, ch' io avea già tempo venerato e ch' io

temps révérée et que je révérais encore. Dans tous ces lieux enfin me revenaient des souvenirs plus ou moins chers, et à Mantoue plus que dans aucune autre ville. Il me semblait que c'était hier que j'y étais venu avec Lodovico, en 1815! hier que j'y étais venu avec Porro, en 1820! Les mêmes rues, les mêmes places, les mêmes palais, et tant de changements dans la société! tant de mes connaissances enlevées par la mort! tant d'exilées! Une génération d'adultes que j'avais vus dans l'enfance! Et ne pouvoir point courir à telle ou telle maison! ne pouvoir parler de tel ou tel à personne!

Pour comble de douleur, Mantoue était le lieu où Maroncelli et moi devions nous séparer! Nous y passâmes l'un et l'autre une nuit bien triste! J'étais agité comme un homme qui est à la veille d'entendre sa condamnation.

Le matin, je me lavai le visage, et je regardai au miroir si on pouvait voir que j'avais pleuré. Je pris du mieux que je pus l'air calme et riant, j'adressai à Dieu une courte prière, encore dois-je avouer qu'elle était pleine de distraction; et, entendant que Maroncelli remuait déja ses béquilles et parlait au domestique, j'allai

venerava ancora. In tutti que' luoghi insomma mi sorgcano rimembranze più o meno care; ed in Mantova più che in niun' altra città. Mi parea jeri che io v' era venuto con Lodovico nel 1815! mi parea jeri che io v' era venuto con Perro nel 1820! — Le stesse strade, le stesse piazze, gli stessi palazzi, e tante differenze sociali! Tanti miei conoscenti involati da morte! tanti esuli! una generazione d' adulti i quali io aveva veduti nell' infanzia! E non poter correre a questa o quella casa! non poter parlare del tale o del tale altro con alcuno!

E per colmo d' affanno, Mantova era il punto di separazione per Maroncelli e per me. Vi pernottammo tristissimi entrambi. Io era agitato come un uomo alla vigilia d' udire la sua condanna.

La mattina mi lavai la faccia, e guardai nello specchio se si conoscesse, ancora ch' io avessi pianto. Presi, quanto meglio potei, l' aria tranquilla e sorridente; dissi a Dio una picciola preghiera, ma per verità molto distratto; ed udendo che già Maroncelli movea le sue grucce e parlava

l'embrasser. Nous paraissions tous deux remplis de courage pour cette séparation; nous nous parlions avec un peu d'émotion, mais d'une voix forte. L'officier de gendarmerie qui doit le conduire aux frontières de la Romagne est arrivé, il faut partir; nous ne savons presque que nous dire : un embrassement, un baiser, puis un embrassement encore... Il monte en voiture, disparaît; je restai comme anéanti.

Étant retourné dans ma chambre, je me jetai à genoux, fondis en larmes, et priai en sanglottant pour le pauvre mutilé, séparé de son ami.

J'ai connu bien des hommes excellents, mais aucun plus affectueusement sociable que Maroncelli, aucun qui s'entendît mieux que lui à tous les égards de la politesse, qui fût plus exempt d'accès d'une humeur sauvage, qui se souvînt plus constamment que la vertu se compose de l'exercice continuel de la tolérance, de la générosité et de la sagesse. « O toi! mon compagnon de tant d'années de douleur, puisse le ciel te bénir en quelque lieu que tu sois, et te donner des amis qui m'égalent en affection et me surpassent en bonté! »

col cameriere, andai ad abbracciarlo. Tutti due sembravamo piene di coraggio per questa separazione; ci parlammo un po' commossi, ma con voce forte. L'uffiziale di gendarmeria che dee condurlo a' confini di Romagna è giunto; bisogna partire; non sappiamo quasi che dirci; un amplesso, un bacio, un amplesso ancora. — Montò in carrozza, disparve; io restai come annichilato.

Tornai nella mia stanza, mi gettai in ginocchio, e pregai per quel misero mutilato, diviso dal suo amico, e proruppi in lagrime ed in singhiozzi.

Conobbi molti uomini egregi, ma nessuno più affettuosamente socievole di Maroncelli, nessuno più educato a tutti i riguardi della gentilezza, più esente da accessi di selvaticume, più constantemente memore, che la virtù si compone di continui esercizii di tolleranza, di generosità e di senno. Oh mio socio di tanti anni di dolore, il cielo ti benedica ovunque tu respiri, e ti dia amici che m' agguaglino in amore e mi superino in bontà!

## CHAPITRE XCV.

Nous partîmes de Mantoue dans la même matinée, pour aller à Brescia, où on remit en liberté Andrea Tonelli, mon autre compagnon de captivité. Cet infortuné y apprit qu'il avait perdu sa mère. Ses larmes de désespoir me déchirèrent le cœur.

Quoique je fusse accablé par tant de sujets de douleur, je ne pus m'empêcher de rire dans l'occasion suivante.

Sur une table de l'auberge était une affiche de théâtre; je la pris, et je lus : *Francesca da Rimini, opera*, etc.

« De qui est cet opéra? dis-je à un domestique.

— Qui l'a mis en vers et qui l'a mis en musique, c'est ce que je ne sais pas, répondit-il; mais, en somme, c'est toujours cette *Francesca da Rimini* que tout le monde connaît.

— Tout le monde? vous vous trompez; moi qui viens de l'Allemagne, comment puis-je connaître vos *Francesche?* »

Ce domestique (c'était un jeune homme à figure dédai-

### CAPO XCV.

Partimmo la stessa mattina da Mantova per Brescia. Qui fu lasciato libero l'altro concaptivo, Andrea Tonelli. Quest'infelice seppe ivi d'aver perduta la madre, e le desolate sue lagrime mi straziarono il cuore.

Benchè angosciatissimo qual io m'era per tante cagioni, il seguente caso mi fece alquanto ridere.

Sopra una tavola della locanda v'era un annuncio teatrale. Prendo, e leggo : *Francesca da Rimini, opera per musica, ec.*

« Di chi è quest'opera? dico al cameriere.

— Chi l'abbia messa in versi e chi in musica, nol so, risponde. Ma in somma è sempre quella *Francesca da Rimini* che tutti conoscono.

— Tutti? V'ingannate. Io che vengo di Germania, che cosa ho da sapere delle vostre Francesche? »

Il cameriere (era un giovinotto di faccia sdegnosetta, veramente Bresciana) mi guardò con disprezzante pietà.

gneuse véritablement brescienne) me regarda d'un air de pitié méprisante.

« Comment vous pouvez connaître? Monsieur, il ne s'agit pas de *Francesche!* il ne s'agit que d'une seule et unique *Francesca da Rimini*, c'est-à-dire de la tragédie de M. Silvio Pellico. On l'a mise ici en opéra, en la gâtant un tant soit peu; mais c'est égal, c'est toujours celle là.

— Ah! Silvio Pellico? Je crois avoir déja entendu ce nom-là. N'est-ce pas ce mauvais sujet qui fut condamné à mort, puis au *carcere duro*, il y a huit ou neuf ans? »

Oh! que n'ai-je jamais fait cette plaisanterie! Il regarda autour de lui, puis ramena son regard sur moi en grinçant de ses trente-deux belles dents, et s'il n'eût entendu quelque bruit, je crois qu'il m'assommait.

Il s'en alla en grommelant : « Mauvais sujet? » Mais avant mon départ, il découvrit qui j'étais. Il ne savait plus alors interroger, ni répondre, ni marcher; il ne savait plus que me regarder, se frotter les mains, et dire à tout le monde, hors de propos : « *Sior sì! sior sì!* » On eût dit qu'il éternuait.

« Che cosa ha da sapere? Signore, non si tratta di Francesche. Si tratta d' una *Francesca da Rimini* unica. Voglio dire la tragedia del signor Silvio Pellico. Qui l' hanno messa in opera, guastandola un pochino, ma tutt' uno è sempre quella.

— Ah! Silvio Pellico? Mi pare d' aver inteso a nominarlo. Non è quel cattivo mobile che fu condannato a morte e poi a carcere duro, otto o nove anni sono? »

Non avessi mai detto questo scherzo! Si guardò interno, poi guardò me, digrignò trentadue bellissimi denti, e se non avesse udito rumore, credo che m' accoppava.

Se n' andò borboltando : « Cattivo mobile? » Ma prima ch' io partissi, scoperse chi mi fossi. Ei non sapea più nè interrogare, nè rispondere, nè cammiuare. Non sapea più altro, che pormi gli occhi addosso, fregarsi le mani, e dire a tutti, senza proposito : « *Sior sì, sior sì!* » che parea starnutasse.

Deux jours après, le 9 septembre, j'arrivai à Milan avec le commissaire.

En approchant de cette ville, quand je revis la coupole du dôme, que je repassai dans l'avenue de Loretto, qui avait été autrefois mon habituelle et chère promenade; quand je rentrai par la porte Orientale, et que je me retrouvai au Cours, que je revis ces maisons, ces temples, ces rues, j'éprouvai à la fois les sentiments les plus doux et les plus pénibles. C'était un violent desir de m'arrêter quelque temps à Milan, d'y embrasser ceux de mes amis que j'y trouverais encore; un immense regret à la pensée de ceux que j'avais laissés au Spielberg, de ceux qui erraient sur la terre étrangère et de ceux qui n'étaient plus; une vive reconnaissance en me rappelant l'amitié que m'avaient témoignée en général les Milanais; un léger mouvement de mépris contre quelques uns d'entre eux qui m'avaient calomnié, tandis qu'ils avaient toujours été l'objet de ma bienveillance et de mon estime.

Nous allâmes loger à la *Bella Venezia*. C'était là que tant de fois j'avais assisté, avec mes amis, à de joyeux

Due giorni dopo, addì 9 settembre, giunsi col commissario a Milano. All' avvicinarmi a questa città, al rivedere la cupola del duomo, al ripassare in quel viale di Loreto già mia passeggiata sì frequente e sì cara, al rientrare per porta Orientale, e ritrovarmi al Corso, e rivedere quelle case, que' templi, quelle vie, provai i più dolci ed i più tormentosi sentimenti: uno smanioso desiderio di fermarmi alcun tempo in Milano e riabbracciarvi quegli amici ch' io v' avrei rinvenuti ancora: un infinito rincrescimento pensando a quelli ch' io aveva lasciato sullo Spielberg, a quelli che ramingavano in terre straniere, a quelli ch' erano morti: una viva gratitudine rammentando l' amore che m' avevano dimostrato in generale i Milanesi: qualche fremito di sdegno contro alcuni che mi avevano calunniato, mentre erano sempre stati l' oggetto della mia benevolenza e della mia stima.

Andammo ad alloggiare alla *Bella Venezia*.

Qui io era stato tante volte a lieti amicali conviti; qui avea visitato

banquets; là que j'avais visité tant d'estimables étrangers; là qu'une dame âgée et respectable, prévoyant les malheurs qui m'arriveraient si je restais à Milan, me sollicita en vain de la suivre en Toscane. Oh! souvenirs pleins d'émotions! oh! passé mêlé de tant de plaisirs et de douleurs, et qui avez fui si rapidement!

Les garçons de l'auberge découvrirent aussitôt qui j'étais. La nouvelle s'en répandit, et, vers le soir, je vis plusieurs personnes s'arrêter sur la place et regarder aux fenêtres. L'une d'elles (j'ignore qui elle était) parut me reconnaître, et me salua en élevant les deux bras.

Hélas! où étaient les enfants de Porro, mes enfants? Pourquoi ne les vis-je pas?

## CHAPITRE XCVI.

Le commissaire me conduisit à la police pour me présenter au directeur. Quelle sensation en revoyant cette maison, ma première prison! Que de douleurs elle me rappelait! Ah! je me ressouvins de toi avec tendresse, ô Melchiorre Gioja! et des pas précipités que je te voyais

tanti degni forestieri; qui una rispettabile attempata signora mi sollecitava, ed indarno, a seguirla in Toscana, prevedendo, s' io restava a Milano, le sventure che m' accaddero. Oh commoventi memorie! Oh passato sì cosparso di piaceri e di dolori, e sì rapidamente fuggito!

I camerieri dell' albergo scopersero subito chi foss' io. La voce si diffuse, e verso sera vidi molti fermarsi sulla piazza e guardare alle finestre. Uno (ignoro chi foss' egli) parve riconoscermi, e mi salutò, alzando ambe le braccia.

Ah, dov' erano i figli di Porro, i miei figli? Perchè non li vid' io?

### CAPO XCVI.

Il commissario mi condusse alla polizia, per presentarmi al direttore. Qual sensazione nel rivedere quella casa, mio primo carcere! Quanti affanni mi ricorsero alla mente! Ah! mi sovvenne con tenerezza di te, o Melchiorre Gioja, e dei passi precipitati ch' io ti vedea muovere su e giù

faire de long en large entre ces étroites murailles, et des heures que tu passais immobile à ta petite table, écrivant tes nobles pensées, et des signes que tu me faisais avec ton mouchoir, et de la tristesse avec laquelle tu me regardais lorsque ces signes te furent interdits! Et je pensai à ta tombe, ignorée peut-être du plus grand nombre de ceux qui t'aimèrent, comme elle est ignorée de moi! et je priai pour le repos de ton ame!

Je me souvins aussi du petit muet, de la voix touchante de Madeleine, des palpitations que me donnait ma compassion pour elle, des voleurs mes voisins, du prétendu Louis XVII, du pauvre condamné qui se laissa prendre mon billet, et que je crus entendre hurler sous le bâton.

Tous ces souvenirs, et bien d'autres, m'oppressaient comme un songe pénible; mais j'étais bien plus oppressé encore en me rappelant les deux visites que mon pauvre père m'avait faites, dix ans auparavant, dans cette prison. Comme le bon vieillard se faisait illusion en espérant que je pourrais le rejoindre bientôt à Turin! Aurait-il pu supporter l'idée de dix ans de prison pour son fils, et d'une telle prison! Mais lorsque ses illusions se seront

fra quelle strette pareti, e delle ore che stavi immobile al tavolino, scrivendo i tuoi nobili pensieri, e de' cenni che mi facevi col fazzoletto, e della mestizia con cui mi guardavi, quando il farmi cenni ti fu vietato! Ed immaginai la tua tomba, forse ignorata dal maggior numero di coloro che t' amarono, siccom' era ignorata da me! — ed implorai pace al tuo spirito!

Mi sovvenne anche del mutolino, della patetica voce di Maddalena, de' miei palpiti di compassione per essa, de' ladri miei vicini, del preteso Luigi XVII, del povero condannato che si lasciò cogliere il viglietto e sembrommi avere urlato sotto il bastone.

Tutte queste ed altre memorie m' opprimeano come un sogno angoscioso, ma più m' opprimea quella delle due visite fattemi ivi dal mio povero padre, dieci anni addietro. Come il buon vecchio s' illudeva, sperando ch' io presto potessi raggiungerlo a Torino! Avrebb' egli sostenuto l' idea di dieci anni di prigionia ad un figlio, e di tal prigionia

évanouies, aura-t-il eu, et ma mère aussi, la force de supporter une douleur si déchirante? Me sera-t-il donné de les revoir encore l'un et l'autre? peut-être un seul des deux? et lequel?

Oh! doute cruel et toujours renaissant! J'étais pour ainsi dire à la porte de la maison de mes parents, et je ne savais pas encore s'ils étaient en vie, s'il me restait même une seule personne de ma famille!

Le directeur de la police m'accueillit très poliment, et permit que je restasse à la *Bella Venezia,* avec le commissaire impérial, au lieu de me faire garder ailleurs. Il me défendit néanmoins de me montrer à personne, ce qui me détermina à partir le matin suivant. J'obtins seulement la permission de voir le consul piémontais, pour lui demander des nouvelles de mes parents. Je serais allé chez lui; mais ayant été pris de la fièvre, et étant obligé de me mettre au lit, je le fis prier de venir me voir.

Il eut la complaisance de ne pas se faire attendre : combien je lui en fus reconnaissant!

Il me donna de bonnes nouvelles de mon père et de

Ma quando le sue illusioni svanirono, avrà egli, avrà la madre avuto forza di reggere a sì lacerante cordoglio? Erami dato ancora di rivederli entrambi? o forse uno solo dei due? e quale?

Oh dubbio tormentosissimo e sempre rinascente! Io era, per così dire, alle porte di casa, e non sapeva ancora se i genitori fossero in vita; se fosse in vita pur uno della mia famiglia.

Il direttore della polizia m' accolse gentilmente, e permise ch' io mi fermassi alla *Bella Venezia* col commissario imperiale, invece di farmi custodire altrove. Non mi si concesse per altro di mostrarmi ad alcuno, ed io quindi mi determinai a partire il mattino seguente. Ottenni soltanto di vedere il console piemontese, per chiedergli contezza de' miei congiunti. Sarei andato da lui, ma essendo preso da febbre e dovendo pormi in letto, lo feci pregare di venire da me.

Ebbe la compiacenza di non farsi aspettare, ed oh quanto gliene fui grato!

Ei mi diede buone nuove di mio padre e di mio fratello primogenito.

mon frère aîné : quant à ma mère, à mon autre frère et à mes deux sœurs, je restai dans une cruelle incertitude.

Rassuré en partie, mais pas assez encore, j'aurais voulu, pour soulager mon ame, prolonger beaucoup ma conversation avec le consul. Il ne m'épargna pas les témoignages de sa courtoisie ; mais il dut cependant me quitter.

Resté seul, j'aurais eu besoin de pleurer, et je ne le pouvais pas. Pourquoi la douleur me fait-elle quelquefois fondre en larmes, tandis que d'autres fois, et même le plus souvent, lorsqu'il me semble que les pleurs me seraient d'un doux soulagement, les invoqué-je en vain? Cette impossibilité d'exhaler mon affliction augmenta ma fièvre ; j'avais un grand mal de tête.

Je demandai à boire à Stundberger. Ce brave homme était un sergent de la police de Vienne, remplissant auprès du commissaire les fonctions de domestique. Il n'était pas vieux ; mais le hasard voulut qu'il me donna à boire d'une main tremblante. Ce tremblement me rappela Schiller, mon cher Schiller, lorsque, le premier jour de mon arrivée au Spielberg, je lui demandai, d'un ton

Circa la madre, l' altro fratello e le due sorelle, rimasi in crudele incertezza.

In parte confortato, ma non abbastanza, avrei voluto, per sollevare l' anima mia, prolungare molto la conversazione col signor console. Ei non fu scarso della sua gentilezza, ma dovette pure lasciarmi.

Restato solo, avrei avuto bisogno di lagrime, e non ne avea. Perchè talvolta mi fa il dolore prorompere in pianto, ed altre volte, anzi il più spesso, quando parmi che il piangere mi sarebbe sì dolce ristoro, lo invoco inutilmente? Questa impossibilità di sfogare la mia afflizione accresceami la febbre : il capo doleami forte.

Chiesi da bere a Stundberger. Questo buon uomo era un sergente della polizia di Vienna, faciente funzione di cameriere del commissario. Non era vecchio, ma diedesi il caso che mi porse da bere con mano tremante. Quel tremito mi ricordò Schiller, il mio amato Schiller, quando

d'orgueil impérieux, la cruche d'eau, et qu'il me la présenta.

Chose étrange! ce souvenir, joint aux autres, rompit la pierre de mon cœur, et les larmes jaillirent.

## CHAPITRE XCVII.

Le matin du 10 septembre, j'embrassai mon excellent commissaire, et je partis. Nous ne nous connaissions que depuis un mois, et il me semblait déja que c'était pour moi un ami de beaucoup d'années. Son ame était pleine du sentiment du beau et de l'honnête. Il n'était ni scrutateur, ni artificieux; non qu'il manquât de l'esprit nécessaire, mais parcequ'il avait en lui cette noble candeur qui se trouve dans les hommes droits.

Quelqu'un, durant le voyage, dans un lieu où nous étions arrêtés, me dit secrètement : « Méfiez-vous de cet *ange gardien;* s'il n'était de ceux des ténèbres, on ne vous l'aurait pas donné.

— Cependant vous vous trompez, lui dis-je; j'ai la plus intime persuasion que vous vous trompez.

il primo giorno del mio arrivo a Spielberg, gli dimandai con imperioso orgoglio la brocca dell' acqua, e me la porse.

Cosa strana! Tal rimembranza, aggiunta alle altre, ruppe la selce del mio cuore, e le lagrime scaturirono.

### CAPO XCVII.

La mattina del 10 settembre abbracciai il mio eccellente commissario, e partii. Ci conoscevamo solamente da un mese, e mi pareva un amico di molti anni. L' anima sua, piena di sentimento del bello e dell' onesto, non era investigatrice, non era artifiziosa; non perchè non potesse avere l' ingegno di esserlo, ma per quell' amore di nobile semplicità ch' è negli uomini retti.

Taluno, durante il viaggio, in un luogo dove c' eravamo fermati, mi disse ascosamente : « Guardatevi di quell' *angelo custode;* se non fosse di quei neri, non ve l' avrebbero dato.

— Eppure v' ingannate, gli dissi : ho la più intima persuasione che v ingannate.

— Les plus rusés, reprit-il, sont ceux qui paraissent les plus simples.

— S'il en était ainsi, il ne faudrait plus croire à la vertu de personne.

— Il y a de certaines positions sociales dans lesquelles on peut trouver une éducation élevée pour les manières, mais point de vertu! point de vertu! point de vertu! »

Je ne pus répondre autre chose, sinon :

« Exagération! mon cher monsieur, exagération!

— Je suis conséquent, » insista-t-il.

Mais nous fûmes interrompus. Et je me souvins du *cave a consequentiariis* de Leibnitz.

Malheureusement la plupart des hommes raisonnent avec cette logique fausse et terrible : « Moi, je suis le drapeau A, qui, j'en suis certain, est celui de la justice; celui-là suit le drapeau B, qui, j'en suis certain encore, est celui de l'injustice : donc il est un méchant. »

Eh! non, ô logiciens furibonds! quel que soit le drapeau que vous suiviez, ne raisonnez pas avec tant d'inhumanité! Souvenez-vous que, partant d'une donnée défa-

— I più astuti, riprese quegli, son coloro che appajono più semplici.

— Se così fosse, non bisognerebbe mai credere allo virtù d' alcuno.

— Vi son certi posti sociali, ove può esservi molta elevata educazione per le maniere, ma non virtù! non virtù! non virtù! »

Non potei rispondergli altro, se non che :

« Esagerazione, signor mio! esagerazione!

— Io sono conseguente, » insistè colui.

Ma fummo interrotti. E mi sovvenne il *cave a consequentiariis* di Leibnizio.

Pur troppo la più parte degli uomini ragiona con questa falsa e terribile logica : « Io seguo lo stendardo A, che son certo essere quello della giustizia; colui segue lo stendardo B, che son certo essere quello dell' ingiustizia : dunque egli è un malvagio. »

Ah no, o logici furibondi! di qualunque stendardo voi siate, non ragionate così disumanamente! Pensate che partendo da un dato svantag-

vorable quelconque (et où est la société ou l'individu qui n'en présente de telles?), et procédant avec une rigueur frénétique de conséquence en conséquence, il est facile, n'importe à qui, d'arriver à cette conclusion : « Hors de nous quatre, tous les hommes méritent d'être brûlés vifs. » Et si l'on scrute de plus près, chacun des quatre dira : « Tous les hommes méritent d'être brûlés vifs, excepté moi. »

Ce rigorisme si commun est tout-à-fait anti-philosophique. Une défiance modérée peut être sage; une défiance outrée ne l'est jamais.

Depuis l'avis qui m'avait été donné sur cet *ange gardien*, je m'appliquai à l'étudier avec plus d'attention que je ne l'avais fait auparavant, et je fus plus convaincu chaque jour que son caractère était inoffensif et généreux.

Quand il y a un ordre social établi, qu'il soit plus ou moins bon, tous les emplois qui s'y rattachent, et qui ne sont pas déclarés infames par la conscience publique; tous les emplois qui promettent une noble coopération au bien général, et dont les promesses sont crues par un

gioso qualunque (e dov' è una società od un individuo che non abbiane di tali?) e procedendo con rabbioso rigore di conseguenza in conseguenza, è facile a chicchessia il giungere a questa conclusione : « Fuori di noi quattro, tutti i mortali meritano d' essere arsi vivi. » E se si fa più sagace scrutinio, ciascun de' quattro dirà : « Tutti i mortali meritano d' essere arsi vivi, fuori di me. »

Questo volgare rigorismo è sommamente antifilosofico. Una diffidenza moderata può esser savia : una diffidenza oltrespinta, non mai.

Dopo il cenno che m' era stato fatto su quell' *angelo custode*, io posi più mente di prima a studiarlo, ed ogni giorno più mi convinsi della innocua e generosa sua natura.

Quando v' è un ordine di società stabilito, molto o poco buono ch' ei sia, tutti i posti sociali, che non vengono per universale coscienza riconosciuti infami, tutti i posti sociali, che promettono di cooperare nobilmente al ben pubblico, e le cui promesse sono credute da gran numero

grand nombre de personnes; tous les emplois dans lesquels il serait absurde de nier qu'il y ait eu d'honnêtes gens, peuvent toujours être remplis par d'honnêtes gens.

J'ai lu qu'un quaker ayant les soldats en horreur, en vit une fois un qui se jeta dans la Tamise pour sauver un malheureux qui se noyait, et qu'il dit : « Je serai toujours quaker, mais les soldats aussi sont de bonnes créatures. »

## CHAPITRE XCVIII.

Stundberger m'accompagna jusqu'à la voiture, où je montai avec le brigadier de gendarmerie auquel j'avais été confié. Il pleuvait et l'air était froid.

« Que monsieur s'enveloppe bien dans son manteau, me disait Stundberger, qu'il se couvre mieux la tête, qu'il tâche de ne pas arriver chez lui malade; il lui faut si peu de chose pour se refroidir! Combien je regrette de ne pouvoir lui offrir mes services jusqu'à Turin! »

Et il me disait tout cela avec tant de cordialité et d'une voix si émue!

di gente, tutti i posti sociali, in cui è assurdo negare che vi sieno stati uomini onesti, possono sempre da uomini onesti essere occupati.

Lessi d'un quacchero, che aveva orrore dei soldati. Vide una volta un soldato gettarsi nel Tamigi, e salvare un infelice che s'annegava; ei disse : « Sarò sempre quacchero, ma anche i soldati son buone creature. »

### CAPO XCVIII.

Stundberger m' accompagnò sino alla vettura, ove montai col brigadiere di gendarmeria, al quale io era stato affidato. Pioveva, e spirava aria fredda.

« S' avvolga bene nel mantello, diceami Stundberger; si copra meglio il capo, procuri di non arrivare a casa ammalato; ci vuol così poco per lei a raffreddarsi! Quanto m' increscе di non poterle prestare i miei servigi fino a Torino! »

E tutto ciò diceami egli sì cordialmente e con voce commossa!

« Dorénavant, ajouta-t-il, monsieur n'aura peut-être plus d'Allemand auprès de lui ; il n'entendra peut-être plus parler cette langue, que les Italiens trouvent si dure, et peu lui importera probablement : monsieur a eu tant de malheurs à supporter parmi les Allemands, qu'il n'aura pas trop d'envie de se ressouvenir de nous. Et moi, pourtant, de qui monsieur oubliera bien vite le nom, moi, je prierai toujours pour lui.

— Et moi pour toi, » lui dis-je en lui serrant la main pour la dernière fois.

Le pauvre homme cria encore : *Guten morgen! gute reise! leben sie wohl!* (Bonjour, bon voyage ! portez-vous bien !) Ce furent les derniers mots allemands que j'entendis prononcer, et ils résonnèrent agréablement à mon oreille, comme s'ils eussent appartenu à ma propre langue.

J'aime passionnément ma patrie, mais je ne hais aucune autre nation. La civilisation, la richesse, la puissance, la gloire, sont diverses chez les diverses nations, mais dans toutes il y a des ames qui obéissent à la haute vocation de l'homme : aimer, compatir et faire du bien.

« D' or innanzi, ella non avrà forse più mai alcun Tedesco vicino a sè, soggiuns' egli ; non udrà forse più mai parlare questa lingua, che gl' Italiani trovano sì dura. E poco le importerà probabilmente. Fra i Tedeschi ebbe tante sventure a patire, che non avrà troppa voglia di ricordarsi di noi. E nondimeno io, di cui ella dimenticherà presto il nome, io, signore, pregherò sempre per lei.

— E io per te, » gli dissi, toccandogli l' ultima volta la mano.

Il pover' uomo gridò ancora : *Guten morgen ! gute reise ! leben sie wohl!* (Buon giorno ! buon viaggio ! stia bene !) Furono le ultime parole tedesche che udii pronunciare, e mi sonarono care, come se fossero state della mia lingua.

Io amo appassionatamente la mia patria, ma non odio alcun' altra nazione. La civiltà, la ricchezza, la potenza, la gloria, sono diverse nelle diverse nazioni ; ma in tutte havvi anime obbedienti alla gran vocazione dell' uomo, di amare e compiangere e giovare.

Le brigadier qui m'accompagnait me raconta qu'il avait été l'un de ceux qui arrêtèrent mon malheureux ami Confalonieri. Il me dit comment il avait essayé de fuir, comment il avait manqué son coup, comment il avait été arraché des bras de sa femme, et comment les deux époux, malgré leur affliction, avaient supporté ce malheur avec dignité.

La fièvre me brûlait en écoutant cette déplorable histoire, il semblait qu'une main de fer me serrât le cœur.

Le conteur, homme sans façon, et qui se laissait aller à la conversation, ne s'apercevait pas que, bien que je n'eusse rien contre lui, je ne pouvais regarder sans frissonner les mains qui s'étaient jetées sur mon ami.

Il déjeuna à Buffalora; j'étais trop attristé, je ne pris rien.

Autrefois, il y a déja bien des années, quand j'allais à la campagne à Arluno avec les fils du comte Porro, je venais quelquefois me promener jusqu'à Buffalora, le long du Tésin.

Je me réjouis de voir terminé le beau pont dont j'avais

Il brigadiere che m' accompagnava, mi raccontò essere stato uno di quelli che arrestarono il mio infelicissimo Confalonieri. Mi disse, come questi avea tentato di fuggire, come il colpo gli era fallito, come strappato dalle braccia di sua sposa, Confalonieri ed essa fossero inteneriti e sostenessero con dignità quella sventura.

Io ardeva di febbre udendo questa misera storia, ed una mano di ferro parea stringermi il cuore.

Il narratore, uomo alla buona, e conversante per fiduciale socievolezza, non s' accorgeva che, sebbene io non avessi nulla contra di lui, pur non poteva a meno di raccapricciare, guardando quelle mani che s' erano scagliate sul mio amico.

A Buffalora ei fece colezione : io era troppo angosciato, non presi niente.

Una volta, in anni già lontani, quando villeggiava in Arluno co' figli del conte Porro, veniva talora a passeggiare a Buffalora lungo il Ticino.

Esultai di vedere terminato il bel ponte, i cui materiali io aveva ve-

vu les matériaux épars sur la rive lombarde. L'opinion commune était alors que ce travail ne se terminerait pas. Je tressaillis de joie en traversant de nouveau ce fleuve, et en touchant encore le sol piémontais. Ah! bien que j'aime toutes les nations, Dieu sait quelle est ma prédilection pour l'Italie; mais, de tous les noms des contrées de cette Italie que j'aime tant, Dieu sait aussi combien est plus doux pour moi celui du Piémont, celui du pays de mes pères!

## CHAPITRE XCIX.

Vis-à-vis Buffalora est Saint-Martin. Là le brigadier lombard parla aux carabiniers piémontais, me salua ensuite, et repassa le pont.

« Allons à Novare, dis-je au voiturin.

— Ayez la bonté d'attendre un moment, » interrompit un carabinier.

Je vis que je n'étais pas encore libre, et je m'en affligeai, craignant que l'on ne retardât mon arrivée à la maison paternelle.

Après plus d'un quart d'heure parut un monsieur qui

duti sparsi su'la riva lombarda, con opinione allora comune che tal lavoro non si facesse più. Esultai di ritraversare quel fiume, e di ritoccare la terra piemontese. Ah, bench'io ami tutte le nazioni, Dio sa quanto io prediliga l'Italia, e bench'io sia così invaghito dell'Italia, Dio sa quanto più dolce d'ogni altro nome d'italico paese mi sia il nome del Piemonte, del paese de' miei padri!

### CAPO XCIX.

Dirimpetto a Buffalora è San Martino. Qui il brigadiere lombardo parlò a' carabinieri piemontesi, indi mi salutò e ripassò il ponte.

« Andiamo a Novara, dissi al vetturino.

— Abbia la bontà d'aspettare un momento, » disse un carabiniere. »

Vidi ch'io non era ancora libero, e me n'afflissi, temendo che avesse ad esser ritardato il mio arrivo alla casa paterna.

Dopo più d'un quarto d'ora comparve un signore, che mi chiese il

me demanda la permission de venir à Novare avec moi. Il avait manqué une autre occasion, et il n'y avait pas d'autre voiture que la mienne, et il était bien heureux que je lui permisse d'en profiter, etc.

Ce carabinier déguisé était d'une humeur aimable, et me tint bonne compagnie jusqu'à Novare. Quand nous fûmes arrivés dans cette ville, tout en feignant de vouloir nous faire descendre dans une auberge, il fit conduire la voiture à la caserne des carabiniers, et là on me dit qu'il y avait un lit pour moi dans la chambre d'un brigadier, et que je devais y attendre des ordres supérieurs.

Je pensais pouvoir partir le lendemain. Je me mis au lit, et après avoir causé un peu avec mon hôte le brigadier, je m'endormis profondément. Depuis longtemps je n'avais si bien reposé.

Je m'éveillai vers le matin, et me levai promptement; les premières heures me parurent longues. Je déjeunai, je causai, je me promenai dans ma chambre et sur la terrasse, je jetai un coup d'œil sur les livres de mon hôte, et enfin on m'annonça une visite.

permesso di venire a Novara con me. Un' altra occasione gli era mancata; or non v' era altro legno che il mio; egli era ben felice ch' io gli concedessi di profittarne, ec., ec.

Questo carabiniere travestito era d' amabile umore, e mi tenne buona compagnia sino a Novara. Giunti in questa città, fingendo di voler che smontassimo ad un albergo, fece andare il legno nella caserma dei carabinieri, e qui mi fu detto, esservi un letto per me nella camera di un brigadiere, e dover aspettare gli ordini superiori.

Io pensava di poter partire il dì seguente: mi posi a letto, e dopo aver chiacchierato alquanto coll' ospite brigadiere, m' addormentai profondamente. Da lungo tempo non avea più dormito così bene.

Mi svegliai verso il mattino, m' alzai presto, e le prime ore mi sembrarono lunghe. Feci colezione, chiacchierai, passeggiai in istanza e sulla loggia, diedi un' occhiata ai libri dell' ospite; finalmente mi s' annuncia una visita.

Un officier fort aimable venait me donner des nouvelles de mon père, et me dire qu'il y avait à Novare une lettre de lui, et qu'elle allait m'être bientôt apportée. Je lui sus un gré infini de son obligeance.

Il se passa encore quelques heures qui me parurent éternelles, et la lettre enfin arriva.

Oh! quelle joie de revoir ces caractères chéris! quelle joie d'apprendre que ma mère, mon excellente mère, vivait! que mes deux frères et ma sœur vivaient aussi! Hélas! la plus jeune, cette Marietta qui s'était faite religieuse de la Visitation, et de laquelle j'avais eu clandestinement des nouvelles dans ma prison, était morte depuis neuf mois.

Il m'est doux de croire que je suis redevable de ma liberté à tous ceux qui m'aiment, et qui ne cessaient d'intercéder pour moi auprès de Dieu, et particulièrement à une sœur qui mourut avec les signes de la plus haute piété. Que Dieu la dédommage de toutes les angoisses que son cœur a souffertes à cause de mes malheurs!

Les jours se passaient, et la permission de partir de

Un gentile uffiziale mi viene a dar nuove di mio padre, e a dirmi esservi di esso in Novara una lettera, la quale mi sarà in breve portata. Gli fui sommamente tenuto di quest' amabile cortesia.

Volsero alcune ore e pur mi sembrarono eterne, e la lettera alfin comparve.

Oh qual gioja nel rivedere quegl amati caratteri! qual gioja nell' intendere che mia madre, l' ottima mia madre viveva! e vivevano i miei due fratelli, e la sorella maggiore! Ahi, la minore, quella Marietta fattasi monaca della Visitazione, e della quale erami clandestinamente giunta notizia nel carcere, avea cessato di vivere nove mesi prima!

M' è dolce credere, essere debitore della mia libertà a tutti coloro che m' amavano e che intercedevano incessantemente presso Dio per me, ed in particolar guisa ad una sorella che morì con indizii di somma pietà. Dio la compensi di tutte le angosce che il suo cuore sofferse a cagione delle mie sventure!

I giorni passavano, e la permissione di partire di Novara non veniva.

Novare n'arrivait pas. Enfin, le 16 septembre au matin, cette permission me fut donnée, et toute surveillance de carabinier cessa. Oh ! combien il y avait d'années qu'il ne m'était arrivé de pouvoir aller où je voulais sans être accompagné par des gardes !

Je touchai quelque argent, je reçus les politesses d'une personne de la connaissance de mon père, et je partis vers trois heures de l'après-midi. J'avais pour compagnons de voyage une dame, un négociant, un graveur et deux jeunes peintres, dont l'un était sourd-muet. Ces peintres venaient de Rome, et j'eus le plaisir d'apprendre qu'ils connaissaient la famille de Maroncelli. Il est si doux de pouvoir parler de ceux qu'on aime avec des personnes auxquelles ils ne sont pas indifférents !

Nous passâmes la nuit à Vercelli. L'heureux jour du 17 septembre se leva. On poursuivit le voyage. Oh ! comme les voitures sont lentes ! nous n'arrivâmes à Turin que le soir.

Qui jamais, qui jamais pourrait décrire la consolation de mon cœur et de ces cœurs chéris, quand je revis, quand j'embrassai mon père, ma mère, mes frères?....

Alla mattina del 16 settembre, questa permissione finalmente mi fu data, e ogni tutela di carabinieri cessò. Oh da quanti anni non m' era più avvenuto d' andare ove mi piaceva senza accompagnamento di guardie !

Riscossi qualche danaro, ricevetti le gentilezze di persona conoscente di mio padre, e partii verso le tre pomeridiane. Avea per compagni di viaggio una signora, un negoziante, un incisore, e due giovani pittori, uno de' quali era sordo e muto. Questi pittori venivano da Roma; e mi fece piacere l' intendere che conoscessero la famiglia di Maroncelli. È si soave cosa il poter parlare di coloro che amiamo con alcuno che non siavi indifferente !

Pernottammo a Vercelli. Il felice giorno 17 di settembre spuntò. Si proseguì il viaggio. Oh come le vetture sono lente ! non si giunse a Torino che a sera.

Chi mai, chi mai potrebbe descrivere la consolazione del mio cuore e de' cuori a me diletti, quando rividi e riabbracciai padre, madre, fra-

Il y manquait ma bonne sœur Joséphine, que son devoir retenait à Chieri; mais, à la nouvelle de mon bonheur, elle se hâta de venir passer quelques jours en famille. Rendu à ces cinq objets de ma tendresse, j'étais et je suis de tous les mortels le plus digne d'envie.

Ah! de mes malheurs passés et de ma félicité présente, comme de tout le bien et de tout le mal qui peut m'être réservé encore, que la Providence soit bénie! Les hommes et les choses, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, sont entre ses mains d'admirables instruments dont elle sait se servir pour des fins dignes d'elle.

telli?... Non v' era la mia cara sorella Giuseppina, che il dover suo teneva a Chieri; ma udita la mia felicità, s' affrettò a venire per alcuni giorni in famiglia. Renduto a que' cinque carissimi oggetti della mia tenerezza, io era, io sono il più invidiabile de' mortali!

Ah! delle passate sciagure e della contentezza presente, come di tutto il bene ed il male che mi sarà serbato, sia benedetta la Provvidenza, della quale gli uomini e le cose, si voglia o non si voglia, sono mirabili stromenti ch' ella sa adoprare a fini degni di sè.

FIN DE MES PRISONS.

DES

# DEVOIRS DES HOMMES.

DISCOURS A UN JEUNE HOMME.

# AVANT-PROPOS.

Ce discours est adressé à un seul jeune homme; mais je le publie, espérant qu'il pourra être utile à la jeunesse en général.

Ce n'est point un traité scientifique, ce ne sont point des recherches approfondies sur les devoirs. Il me semble que l'obligation d'être honnête et religieux n'a pas besoin d'être prouvée par d'ingénieux arguments. Celui qui ne trouve pas de telles preuves dans sa conscience ne les trouvera jamais dans un livre. Ce n'est ici qu'une simple énumération des devoirs que l'homme rencontre dans la vie, une invitation à s'en occuper, et à les suivre avec une noble constance.

Questo discorso è diretto ad un solo; ma lo pubblico, sperando possa essere utile alla gioventù in generale.

Non è un trattato scientifico, non sono indagini recondite sui doveri. Mi pare che l' obbligazione d' essere onesto e religioso non abbia d' uopo di venir provata con ingegnosi argomenti. Chi non trova tai prove nella sua coscienza, non le troverà mai in un libro. È qui una pura enumerazione de' doveri che l' uomo incontra nella sua vita; un invito a porvi mente, ed a seguirli con generosa costanza.

Je me suis proposé d'éviter toute pompe de pensées et de style. Le sujet me paraît exiger la plus parfaite simplicité.

Jeunesse de ma patrie, je t'offre ce petit volume avec l'ardent desir qu'il t'excite à la vertu, et qu'il contribue à te rendre heureuse.

Mi sono proposto d' evitare ogni pompa di pensieri e di stile. Il soggetto sembravami esigere la più schietta semplicità.

Gioventù della mia patria, offro a te questo picciolo volume, con desiderio intenso che ti sia stimolo a virtù, e cooperi a renderti felice.

DES

# DEVOIRS DES HOMMES.

DISCOURS A UN JEUNE HOMME.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### NÉCESSITÉ ET PRIX DU DEVOIR.

L'homme ne peut se soustraire à l'idée du devoir; il lui est impossible de ne pas sentir l'importance de cette idée. Le devoir est inévitablement attaché à notre être; notre conscience nous en avertit dès que nous commençons à faire usage de la raison; elle nous en avertit avec plus de force à mesure que la raison s'accroît, et toujours plus fortement selon qu'elle se développe davantage. Tout ce qui est *hors de nous* nous en avertit également, parceque tout est régi par une loi harmonique et éternelle; tout a une destination, celle de montrer la sagesse et de suivre la volonté de cet Être, principe et fin de toute chose.

### CAPO PRIMO.

#### NECESSITA' E PREGIO DEL DOVERE.

All' idea del dovere l' uomo non può sottrarsi; ei non può non sentire l' importanza di questa idea. Il dovere è attaccato inevitabilmente al nostro essere; ce n' avverte la coscienza fin da quando cominciamo appena ad avere uso di ragione; ce n' avverte più forte al crescere della ragione, e sempre più forte quanto più questa si svolge. Parimenti tutto ciò ch' è *fuori di noi* ce n' avverte, perchè tutto si regge per una legge armonica ed eterna; tutto ha una destinazione collegata ad esprimere la sapienza e ad eseguire la volontà di quel' Ente c'r' è ceu a e fine d' ogni cosa.

L'homme aussi a une destination, une nature. Il faut qu'il soit ce qu'il doit être, ou sinon il perd l'estime des autres, il ne s'estime pas lui-même, et il n'est pas heureux. Sa nature est d'aspirer à la félicité, de comprendre et de prouver que pour y parvenir il faut être bon, c'est-à-dire être ce que demande son véritable bien, d'accord avec le système de l'univers, avec les vues de Dieu.

Si dans le moment de la passion nous sommes tentés d'appeler notre bien ce qui s'oppose à l'ordre et au bien d'autrui, nous ne pouvons cependant pas nous le persuader : la conscience nous crie le contraire; et, dès que la passion a cessé, tout ce qui s'oppose à l'ordre et au bien d'autrui nous fait toujours horreur.

L'accomplissement du devoir est tellement nécessaire à notre bien, que même les douleurs et la mort, qui semblent être nos maux les plus immédiats, se changent en volupté pour l'ame de l'homme généreux qui souffre et meurt avec l'intention d'être utile à son prochain, ou de se conformer aux décrets adorables du Tout-Puissant.

L'homme étant ce qu'il doit être est donc en même

L' uomo pure ha una destinazione, una natura. Bisogna ch' ei sia ciò ch' ei debb' essere, o non è stimato dagli altri, non è stimato da sè medesimo, non è felice. Sua natura è d' aspirare alla felicità, ed intendere e provare che non può giungervi se non essendo buono; cioè essendo ciò che dimanda il suo bene in accordo col sistema dell' universo, colle mire di Dio.

Se nel tempo della passione siamo tentati di chiamare nostro bene ciò che s' oppone al bene altrui, all' ordine, non possiamo però persuadercene; la coscienza grida di no. E cessata la passione, tutto ciò che s' oppone al bene altrui, all' ordine, mette sempre orrore.

L' adempimento del dovere è talmente necessario al nostro bene, che pure i dolori e la morte che sembrano essere il più immediato nostro danno, si cangiano in voluttà per la mente dell' uomo generoso che patisce e muore coll' intenzione di giovare al prossimo o di conformarsi agli adorabili cenni dell' Onnipotente.

Essere l' uomo ciò ch' ei debb' essere, è dunque ad un tempo la defi-

temps la définition du *devoir* et de la *félicité*. La religion exprime cette vérité d'une manière sublime, en disant qu'il est fait *à l'image de Dieu*. Son devoir et sa félicité sont d'être cette image, de ne vouloir pas être autre chose, de vouloir être bon parceque Dieu est bon, et qu'il lui a donné pour destination de s'élever à toutes les vertus et de devenir un avec lui.

## CHAPITRE II.

### AMOUR DE LA VÉRITÉ.

Le premier de nos devoirs est l'amour de la vérité et notre foi en elle.

La vérité, c'est Dieu. Aimer Dieu, c'est aimer la vérité.

Fortifie-toi, mon ami, dans l'amour de la vérité; ne te laisse pas éblouir par la fausse éloquence de ces sophistes mélancoliques et furibonds qui s'étudient à jeter des doutes décourageants sur toutes choses.

La raison ne sert à rien, et devient même nuisible,

nizione del *dovere* e quella della *felicità*. La religione esprime sublimemente questa verità, col dire ch' egli è fatto *ad immagine di Dio*. Suo dovere e sua felicità sono d' essere quest' immagine, di non voler essere altra cosa, di voler essere buono, perchè Dio è buono, e gli ha dato per destinazione d' innalzarsi a tutte le virtù e diventare uno con lui.

### CAPO II.

#### AMORE DELLA VERITÀ.

Il primo de' nostri doveri si è l' amore della verità, e la fede in essa. La verità è Dio. Amar Dio ed amare la verità sono la stessa cosa.

Invigoriscili, o amico, a volere la verità, a non lasciarti abbagliare dalla falsa eloquenza di que' melanconici e rabbiosi sofisti che s' industriano a gettar dubbii sconfortanti sopra ogni cosa.

La ragione a nulla serve, ed anzi nuoce, quando si volge a combat-

quand on l'emploie à combattre la vérité, à la décréditer, à soutenir de viles suppositions; lorsque, tirant des conséquences désespérantes des maux dont la vie est semée, elle nie que la vie soit un bien; lorsque, énumérant quelques désordres apparents dans l'univers, elle ne veut pas y reconnaître un ordre; lorsque, frappée de l'évidence et de la mort des corps, elle a horreur de croire à l'existence d'un *moi* tout spirituel et immortel; lorsqu'elle appelle songes les distinctions entre le vice et la vertu; lorsqu'elle veut voir dans l'homme une brute, et rien de divin.

Si l'homme et la nature étaient des choses si abominables et si viles, pourquoi perdre le temps à philosopher? Il faudrait se tuer; la raison ne pourrait conseiller autre chose.

Puisque la conscience dit à tous de vivre (l'exception de quelques malades d'esprit ne prouve rien), puisque nous vivons pour aspirer au bien, puisque nous sentons que le bien de l'homme n'est pas de s'avilir et de se confondre avec les vers, mais de s'ennoblir et de s'élever à Dieu, il est évident qu'il n'y a pas de meilleur usage à

tere il vero, a screditarlo, a sostenere ignobili supposizioni; quando traendo disperate conseguenze da' mali ond' è sparsa la vita, nega la vita essere un bene; quando, a moverati alcuni apparenti disordini nell' universo, non vuole riconoscervi un ordine; quando, colpita dalla palpabilità e dalla morte de' corpi, abborre dal credere un io tutto spirito e non mortale; quando chiama sogni le distinzioni tra vizio e virtù; quando vuol vedere nell' uomo una fiera, e nulla di divino.

Se l' uomo e la natura fossero cosa sì abbominevole e sì vile, perchè perdere il tempo a filosofare? Bisognerebbe uccidersi; la ragione non potrebbe consigliare altro.

Dacchè la coscienza dice a tutti di vivere (l' eccezione d' alcuni infermi d' intelletto nulla conclude); dacchè viviamo per anelare al bene; dacchè sentiamo che il bene dell' uomo è, non già d' avvilirsi e di confondersi co' vermi, ma di nobilitarsi e d' innalzarsi a Dio: chiaro è non esservi altro sano uso della ragione, se non quello che fornisce all'

faire de la raison que celui qui fournit à l'homme une haute idée de la dignité à laquelle il peut atteindre, et qui l'excite à y parvenir.

Ceci étant reconnu, repoussons hardiment le scepticisme, le cynisme, et toutes les philosophies dégradantes; imposons-nous la loi de croire le vrai, le beau et le bon. Pour croire, il faut vouloir croire; il faut aussi aimer fortement la vérité.

Cet amour seul peut donner de l'énergie à l'ame; celui qui se plaît à languir dans le doute, l'énerve.

A la foi en tous les principes droits, joins la ferme volonté d'être toi-même toujours l'expression de la vérité dans toutes tes paroles et dans toutes tes actions.

La conscience de l'homme n'a de repos que dans la vérité. Celui qui ment, lors même qu'il n'est pas découvert, trouve en lui sa punition; il sent qu'il trahit un devoir et qu'il se dégrade.

Pour ne pas contracter la vile habitude du mensonge, il n'y a pas d'autre moyen que de prendre l'invariable résolution de ne mentir jamais. Si l'on fait une seule excep-

uomo un' alta idea della sua possibile dignità, e che lo spinge a conseguirla.

Ciò riconosciuto, diamo arditamente bando allo scetticismo, al cinismo, a tutte le filosofie degradanti; imponiamoci di credere al vero, al bello, al buono. Per credere, è d' uopo voler credere, è d' uopo amare fortemente il vero.

Solo questo amore può dare energia all' anima; chi si compiace di languire ne' dubbii, la snerva.

Alla fede in tutti i retti principii, aggiungi il proponimento d' essere tu medesimo sempre l' espressione della verità in tutte le tue parole ed in tutte l' opere tue.

La coscienza dell' uomo non ha riposo se non nella verità. Chi mente, se anche non viene scoperto, ha la punizione in sè medesimo; egli sente che tradisce un dovere e si degrada.

Per non prendere la vile abitudine di mentire, non v' è altro mezzo che stabilire di non mentir mai. Se si fa un' eccezione a questo proponi-

tion à cette résolution, il n'y aura pas de raison pour n'en pas faire deux, pour n'en pas faire cinquante, pour n'en pas faire sans fin. C'est ainsi que tant d'hommes deviennent par degrés horriblement enclins à feindre, à exagérer, et même à calomnier.

Les temps les plus corrompus sont ceux où l'on ment davantage : alors la défiance générale, la défiance entre le père et le fils ; alors cette prodigieuse multiplicité de protestations, de serments et de perfidies ; alors, dans la diversité d'opinions politiques, religieuses et même purement littéraires, cette propension continuelle à supposer des faits et des intentions dénigrantes au parti opposé ; alors la persuasion qu'il est permis de déprimer, de quelque manière que ce soit, ses adversaires ; alors la fureur de trouver des témoignages contre autrui ; et quand on en a trouvé dont la légèreté et la fausseté sont manifestes, de s'engager à les soutenir, à les amplifier, et à feindre de les croire valables. Ceux qui n'ont pas de sincérité dans le cœur voient toujours de la fausseté dans le cœur des autres. Si une personne qui ne leur plaît pas dit quelque chose, ils prétendent qu'elle y met une mau-

mento, non vi sarà ragione di non farne due, di non farne cinquanta, di non farne senza fine. E così è, che tanti a grado a grado diventano orribilmente proclivi a fingere, ad esagerare, e fino a calunniare.

I tempi più corrotti sono quelli in cui più si mente. Allora la diffidenza generale, la diffidenza fino tra padre e figlio; allora l' intemperante moltiplicazione delle proteste, de' giuramenti e delle perfidie; allora nella diversità delle opinioni politiche, religiose, ed anche soltanto letterarie, un continuo stimolo ad inventar fatti ed intenzioni denigranti contro l' altra parte; allora la persuasione che sia lecito deprimere in qualunque modo gli avversarii; allora la smania di cercare testimonianze contro altrui, e trovatene di tali la cui leggerezza e falsità è manifesta, l' impegnarsi a sostenerle, a magnificarle, a finger di crederle valevoli. Coloro che non hanno semplicità di cuore, stimano sempre doppio il cuore altrui. Se uno che loro non piaccia, parla, pretendono che tutto sia detto da lui a mal fine; se uno che loro non piaccia,

vaise intention; si elle prie, si elle fait l'aumône, ils remercient Dieu de n'être pas hypocrites comme elle.

Quoique tu sois né dans un siècle où le mensonge et une excessive défiance sont choses si communes, préserve-toi également de ces vices. Sois disposé à croire généreusement à la véracité des autres; et s'ils ne croient pas à la tienne, ne t'en fâche pas; qu'il te suffise qu'elle brille

« Aux yeux de Celui qui voit tout. »

## CHAPITRE III.

### RELIGION.

Tenant pour certain que l'homme est supérieur à la brute, et qu'il a en lui quelque chose de divin, nous devons avoir la plus haute estime pour tous les sentiments qui servent à l'élever; et comme il est évident qu'aucun sentiment ne l'élève autant que celui qui le fait aspirer, malgré ses misères, à la perfection, à la félicité, à Dieu,

prega, o fa elemosina, ringraziano il cielo di non essere un ipocrita come lui.

Tu, sebben nato in secolo, in cui il mentire ed il diffidare con eccesso sono cosa si comune, tienti egualmente puro da que' vizii. Sii generosamente disposto a credere alla verità altrui; e s' altri non crede alla tua, non adirartene; ti basti che splenda

« Agli occhi di Colui che tutto vede. »

## CAPO III.

### RELIGIONE.

Ponendo per fermo che l' uomo è dappiù del bruto, e ch' egli ha in sè alcun che di divino, dobbiamo aver somma stima di tutti que' sentimenti che valgono a nobilitarlo; ed essendo evidente che niun sentimento tanto lo nobilita quanto d' aspirare, malgrado le sue miserie, alla perfezione,

il est obligé de reconnaître l'excellence de la religion et de la cultiver.

Ne t'effraie pas de cette foule d'hypocrites et de railleurs qui auront l'audace de t'appeler hypocrite parceque tu seras religieux. Sans la force d'ame, on ne possède aucune vertu, on n'accomplit aucun noble devoir : même pour être pieux il ne faut pas être pusillanime.

Effraie-toi moins encore d'être associé, comme chrétien, à tant d'esprits vulgaires incapables de comprendre toute la sublimité de la religion. Parceque les esprits vulgaires même peuvent et doivent être religieux, il ne s'ensuit pas que la religion soit une chose vulgaire. Parceque l'honnêteté est un devoir pour l'ignorant, l'homme instruit rougira-t-il d'être honnête?

Tes études et ta raison t'ont appris que le christianisme est la religion la plus pure, la plus exempte d'erreurs, la plus resplendissante de sainteté, et qui montre le plus le caractère divin. Il n'y en a pas qui ait autant contribué à avancer et à généraliser la civilisation, à abolir ou à adoucir l'esclavage, à faire sentir à tous les hommes leur

alta felicità, a Dio, forz' è riconoscere l' eccellenza della religione e coltivarla.

Non ti sgomentino nè i molti ipocriti, nè quei beffardi che avranno l' ardire di chiamarti ipocrita, perchè religioso. Senza forza d' animo non si possede alcuna virtù, non s' adempie alcun alto dovere : anche per essere pio, bisogna non essere pusillanime.

Meno ancora ti sgomenti l' essere associato, come cristiano, con molti volgari ingegni, poco atti a capire tutto il sublime della religione. Perchè anche il volgo può e debb' essere religioso, non è vero che la religione sia una volgarità. L' ignorante pure è obbligato all' onestà ; arrossirà perciò l' uomo colto d' essere onesto?

I tuoi studii e la tua ragione t' hanno recato a conoscere non esservi religione più pura del cristianesimo, più esente d' errori, più splendida di santità, più manifestante il carattere di divina. Non havvene altra che abbia tanto influito ad avanzare e generalizzare l' incivilimento, ad abo-

fraternité devant Dieu, leur fraternité avec Dieu lui-même.

Réfléchis à tout cela, et surtout à la solidité des preuves historiques de la religion : elles sont telles, qu'elles peuvent soutenir tout examen impartial.

Et pour que les sophismes lancés contre la validité de ces preuves ne te fassent pas illusion, joins à cet examen le souvenir de cette foule de grands hommes qui les ont reconnues irrécusables, en remontant de quelques solides penseurs de notre temps, jusqu'au Dante, jusqu'à saint Thomas, jusqu'à saint Augustin, jusqu'aux premiers Pères de l'Église.

Toutes les nations t'offrent des noms illustres qu'aucun incrédule n'ose mépriser.

Le célèbre Bacon, tant vanté dans l'école empirique, bien loin d'être incrédule comme ses plus chauds panégyristes, professa toujours le christianisme. Grotius, malgré ses erreurs sur quelques points, était chrétien, et a écrit un traité *de la Vérité de la Religion*. Leibnitz fut l'un des plus ardents soutiens du christianisme. Newton ne crut pas au-dessous de lui de composer un traité sur la

lire o mitigare la schiavitù, a far sentire a tutti i mortali la loro fratellanza innanzi a Dio, la loro fratellanza con Dio stesso.

Poni mente a tutto ciò, ed in particolare alla solidità del'e sue prove storiche : queste sono tali da reggere ad ogni spassionato esame.

E per non andare illuso da sofismi contro il valore di quelle prove, congiungi all' esame la rimembranza del grau numero d' uomini sommi che perfette le riconobbero, da alcuni de' robusti pensatori del nostro tempo sino a Dante, sino a san Tommaso, sino a sant' Agostino, sino ai primi Padri della Chiesa.

Ogni nazione t' offre illustri nomi che nessun incredulo osa sprezzare.

Il celebre Bacone, tanto vantato dalla scuola empirica, ben lunge dall' essere incredulo come i più caldi suoi panegiristi, si professò sempre cristiano. Cristiano era Grozio, sebbene in alcune cose abbia errato, e scrisse un trattato *della Verità della Religione*. Leibnizio fu uno dei più ardenti sostenitori del cristianesimo. Newton non si vergognò di comporre

*Concorde des Évangiles.* Locke écrivit sur le *Christianisme raisonnable.* Notre Volta, qui était un très grand physicien et un homme d'une vaste instruction, fut toute sa vie un très vertueux catholique. Tous ces grands esprits et tant d'autres sont assurément de quelque poids pour attester que le christianisme est en parfaite harmonie avec la raison, c'est-à-dire avec cette raison qui n'est pas rétrécie et bornée à une seule direction, mais qui multiplie ses connaissances et ses recherches, et qui n'est pas pervertie par l'amour du sarcasme et de l'irréligion.

## CHAPITRE IV.

### QUELQUES CITATIONS.

Parmi les hommes renommés dans le monde, on en compte quelques uns d'irréligieux, et un assez grand nombre pleins d'erreurs ou d'inconséquences par rapport à la foi; mais qu'est-ce que cela fait? Ils ont beaucoup affirmé, et n'ont rien prouvé ni contre le christianisme en général ni contre le catholicisme. Les principaux d'entre

un trattato *sulla Concorda de' Vangeli.* Locke scrisse *del Cristianesimo ragionevole.* Il nostro Volta era sommo fisico ed uomo di vasta coltura, e fu tutta la vita virtuosissimo cattolico. Siffatte menti, e tante altre, valgono certo alcun che per attestare, il cristianesimo essere in perfetta armonia col senno; con quel senno cioè ch' è molliplice nelle sue cognizioni e nelle sue ricerche, non ristretto, non uni'atere, non pervertito dalla libidine dello scherno e dell' irreligione.

### CAPO IV.

#### ALCUNE CITAZIONI.

Fra gli uomini rinomati nel mondo, se ne annoverano alcuni irreligiosi, e non pochi pieni d' errori o d' inconseguenze in punto di fede. Ma che perciò? tanto contro il cristianesimo in generale, quanto contro il cattolicismo, asserirono e nulla provarono; ed i principali fra loro

eux n'ont même pu éviter, dans quelques uns de leurs écrits, de reconnaître la sagesse de cette religion, qu'ils haïssaient ou qu'ils suivaient si mal.

Les citations suivantes, quoiqu'elles n'aient plus le mérite de la nouveauté, ne perdent rien de leur importance, et il est bon de les reproduire ici.

J.-J. Rousseau, dans son *Émile*, écrit ces mémorables paroles :

« J'avoue que la majesté des Écritures m'étonne ; la « sainteté de l'Évangile parle à mon cœur... Voyez les « livres des philosophes, avec toute leur pompe : qu'ils « sont petits auprès de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à « la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hom- « mes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne « soit qu'un homme lui-même? Les faits de Socrate, « dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux « de Jésus-Christ. En outre, ce serait reculer la diffi- « culté sans la détruire ; il serait plus incompréhensible « que quelques hommes se fussent concertés pour forger « ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet ;...

non poterono evitare, in questa od in quel'a delle loro opere, di convenire della sapienza di quella religione che odiavano, o che sì male eseguivano.

Le seguenti citazioni, sebbene non abbiano più il pregio della novità, nulla perdono della loro importanza, e giova qui ripeterle :

G. Giacomo Rousseau scrisse nel suo *Emilio* queste memorande parole :

« Confesso che la maestà delle Scritture mi stupisce ; la santità del « Vangelo mi parla al cuore... Mirate i libri dei filosofi con tutta la loro « pompa ; quanto sono piccoli presso questo !... Possibile che un libro ad « un tempo sì sublime e sì semplice sia opera d' uomini ? Possibile che colui « del quale esso reca la storia, non sia che un' uomo ?... I fatti di Socrate, « de' quali niuno dubita, sono assai meno attestati di quelli di Gesù « Cristo. Inoltre sarebbe allontanare la difficoltà e non distruggerla ; « sarebbe più incomprensibile come parecchi uomini concordi avessero « foggiato questo libro, che non sia lo che un solo abbiane fornito il sog-

« et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si lu-
« mineux, si parfaitement inimitables, que l'inventeur
« en serait plus étonnant que le héros. »

Ce même Rousseau dit encore :

« Fuyez ces hommes qui, sous prétexte d'expliquer
« la nature, sèment dans les cœurs de désolantes doc-
« trines ;... renversant, détruisant, foulant aux pieds tout
« ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la
« dernière consolation de leur misère, aux puissants et
« aux riches, le seul frein à leurs passions; ils arrachent
« du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la
« vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du
« genre humain. « Jamais, disent-ils, la vérité n'est nui-
« sible aux hommes. » Je le crois comme eux, et c'est,
« à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent
« n'est pas la vérité. »

Montesquieu, quoiqu'il ne soit pas irréprochable en fait de religion, s'indigne néanmoins contre ceux qui attribuent au christianisme des imperfections qu'il n'a pas.

« Bayle, dit-il, après avoir insulté à toutes les reli-

« getto... Ed il Vangelo ha caratteri di verità così grandi, così luminosi,
« così perfettamente inimitabili, che l'inventore di esso sarebbe più ma-
« raviglioso dell' eroe. »

Lo stesso Rousseau dice ancora :

« Fuggite quegli uomini che sotto pretesto di spiegare la natura, spar-
« gono ne' cuori dottrine desolanti... Rovesciando, struggendo, calpes-
« tando tutto ciò che gli uomini rispettano, tolgono agli afflitti l'ultima
« consolazione della loro miseria, a' potenti ed a' ricchi il solo freno delle
« loro passioni; strappano dal fondo de' cuori il rimorso del delitto, la
« speranza della virtù, e vantansi ancora d'essere i benefattori del
« genere umano. Non mai la verità (van dicendo) è nociva agli uomini.
« Così credo pur io; ed è, a parer mio, una prova che ciò insegnano non
« è verità... »

Montesquieu, benchè non irreprensibile in fatto di religione, si sdegnava di coloro che attribuiscono al cristianesimo colpe che non ha.

« Bayle, dic' egli, dopo d'avere insultato a tutte le religioni, vilipende

« gions, flétrit la religion chrétienne ; il ose avancer que « de véritables chrétiens ne formeraient pas un état qui « pût subsister. Pourquoi non? Ce seraient des citoyens « infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient « un très-grand zèle pour les remplir ; ils sentiraient très « bien les droits de la défense naturelle ; plus ils croi- « raient devoir à la religion, plus ils croiraient devoir à « leur patrie... Chose admirable! la religion chrétienne, « qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre « vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Et ail- leurs : « C'est mal raisonner contre la religion que de « rassembler dans un grand ouvrage une longue énumé- « ration des maux qu'elle a produits, si l'on ne donne en « même temps celle des biens qu'elle a faits.... Si on « voulait raconter tous les maux qu'ont produits dans le « monde les lois civiles, la monarchie, le gouvernement « républicain, on dirait des choses épouvantables... Si « nous nous souvenions des massacres continuels des rois « et des capitaines grecs et romains, de la destruction des

« la cristiana. Ardisce d' asserire, che veri cristiani non formerebbero « uno stato, il quale potesse sussistere. Perchè no? Sarebbero cittadini « sommamente illuminati sui loro doveri, e che avrebbero grandissimo « zelo per adempirli. Sentirebbero benissimo i diritti della difesa natu- « rale ; quanto più crederebbero di dovere alla religione, tanto più cre- « derebbero di dovere alla patria... Cosa mirabile! La religione cristiana, « che non sembra avere per oggetto se non la felicità dell' altra vita, fa « ancora la felicità nostra in questa. » (V. *Spirito delle Leggi*, lib. XXIV, cap. II e III.)

E più oltre :

« Egli è un ragionare malamente contro alla religione, l' adunare in « una grand' opera una lunga enumerazione de' mali che con lei vennero, « se non si fa pure quella de' beni da lei cagionati... Chi volesse raccon- « tare tutti i mali prodotti nel mondo dalle leggi civili, dalla monarchia, « dal governo repubblicano, direbbe cose spaventevoli... Se ci sovvenis- « sero le stragi continue de' re e dei capitani greci e romani, la distru- « zione de' popoli e delle città fatta da que' condottieri, le violenze di

« peuples et des villes par ces mêmes capitaines, des vio-
« lences de Thimur et de Gengis-Kan, qui dévastèrent
« l'Asie, nous trouverions que l'on doit au christianisme
« un certain droit politique dans le gouvernement, et
« dans la guerre un certain droit des gens dont la nature
« humaine ne saurait être assez reconnaissante. »

Le grand Byron, génie prodigieux, qui, si malheureusement, s'habitua à idolâtrer, tantôt la vertu, tantôt le vice, tantôt la vérité, tantôt l'erreur, et qui cependant était tourmenté d'une soif ardente de la vérité et de la vertu, donna une preuve de la vénération dont il ne pouvait se défendre pour la doctrine catholique, en voulant que sa fille fût élevée dans les principes de cette religion. On connaît la lettre où il dit, en parlant de cette résolution, qu'il le voulut ainsi parceque, dans aucune église, il ne lui apparaissait une aussi grande lumière de vérité que dans l'Église catholique.

L'ami de Byron, et le plus grand poëte, après lui, qui soit resté à l'Angleterre, Thomas Moore, après avoir vécu de longues années dans l'incertitude sur le choix d'une religion, fit de profondes études sur le christianisme,

« Timur e di Gengiskan che devastarono l'Asia, troveremo che deesi al
« cristianesimo, e nel governo un certo diritto politico, e nella guerra un
« certo diritto delle genti, delle quali cose la natura umana non potrebb'
« essere abbastanza grata. » (*Ibid.*, l. xxiv, c. II e III.)

Il grande Byron, ingegno maraviglioso, che sì sciaguratamente s'avvezzò ad idolatrare or la virtù ora il vizio, or la verità or l'errore, ma che pur era tormentato da viva sete di verità e di virtù, attestò la venerazione ch' egli era costretto d' avere per la dottrina cattolica. Volle che fosse educata cattolicamente una sua figlia; ed è nota una lettera di lui, dove parlando di questa risoluzione, dice aver così voluto, perchè in niuna chiesa gli appariva tanta luce di verità, quanto nella cattolica.

L' amico di Byron, ed il più alto poeta che sia rimasto all' Inghilterra dopo lui, Tommaso Moore, dopo essere stato dubbio lunghi anni sulla scelta d' una religione, fece studii profondi sul cristianesimo, ravvisò

et reconnut que l'on ne pouvait être chrétien et bon logicien sans être catholique ; il écrivit les recherches qu'il avait faites, et l'irrésistible conclusion à laquelle elles l'avaient forcé de venir.

« Salut, s'écrie-t-il, salut, Église une et véritable ! Tu « es l'unique chemin de la vie, et la seule dont les tabernacles ne connaissent pas la confusion des langues ! « Que mon ame se repose à l'ombre de tes saints mystères; « loin de moi également et l'impiété qui insulte à leur obscurité, et la foi imprudente qui voudrait sonder leur secret ! C'est contre l'une et l'autre que saint Augustin « semble avoir écrit ces paroles : « Raisonne ; moi, j'admire. Dispute ; moi, je crois. » Je vois la sublimité, « quoique je ne puisse atteindre à toute la profondeur. »

## CHAPITRE V.

### RÉSOLUTION SUR LA RELIGION.

« Que les considérations précédentes, et les preuves

non avervi modo di essere cristiano e buon logico, senza essere cattolico; e scrisse le indagini da lui fatte, e l' irresistibile conclusione a cui gli fu forza venire.

« Salute, sclama egli, salute, o Chiesa una e verace ! o tu, che sei l' « unica via della vita, ed i cui tabernacoli soli non conoscono la confu- « sione delle lingue ! L' anima mia riposi all' ombra de' tuoi santi misteri ; « lunge da me egualmente e l' empietà che insulta all' oscurità loro, e la « fede imprudente che vorrebbe scandagliare il loro secreto. All' una ed « all' altra rivolgo il linguaggio di sant' Agostino : Tu ragiona, io ammiro; « disputa, io crederò. Veggo l' altezza, sebbene io non pervenga a tutta « la profondità [1]. »

### CAPO V.

#### PROPONIMENTO SULLA RELIGIONE.

Le accennate considerazioni e le infinite prove che stanno a favore del

[1] Vedi *Travels of an Irish gentleman*... ec., cioè : Viaggi d' un Irlandese in cerca d' una religione, con note e schiarimenti. Di Tommaso Moore.

infinies qui existent en faveur du christianisme et de notre seule Église, te fassent répéter ces paroles, te fassent dire résolument :

« Je veux rester insensible à tous ces arguments toujours spécieux, mais nullement concluants, avec lesquels ma religion est attaquée. Je vois qu'il n'est pas vrai qu'elle s'oppose aux lumières; je vois encore qu'il n'est pas vrai qu'ayant été bonne pour des siècles barbares, elle ne puisse l'être aujourd'hui, puisque après avoir convenu à la civilisation asiatique, à la civilisation grecque, à la civilisation romaine, aux gouvernements très divers du moyen âge, elle convint aussi à tous les peuples qui, après le moyen âge, se civilisèrent de nouveau, et qu'elle convient encore aujourd'hui à des intelligences qui ne le cèdent en élévation à personne. Je vois que, depuis les premiers hérésiarques jusqu'à l'école de Voltaire et de ses partisans, et jusqu'aux saint-simoniens de nos jours, tous se sont vantés d'enseigner quelque chose de meilleur, sans qu'aucun l'ait jamais pu. Donc? Donc, puisque je me glorifie d'être ennemi de la barbarie et ami des lumières, je me glorifie d'être catholique, je plains ceux

cristianesimo, e dell'a sola nostra Chiesa, ti facciano ripetere simili parole; ti facciano dire risolutamente :

« Voglio essere insensibile a tutti quegli argomenti sempre speciosi ed includentissimi, con cui la mia religione è attaccata. Vedo non essere vero, che ella s' opponga ai lumi. Vedo non essere vero che convenisse in tempi rozzi e non più ora, giacchè dopo aver convenuto alla civiltà asiatica, alla civiltà greca, alla civiltà romana, agli stati variatissimi del medio evo, convenne a tutti i popoli che, dopo il medio evo, tornarono ad incivilirsi, e conviene pur oggi ad intelletti i quali non cedono in elevazione ad alcuno. Vedo che da' primi eresiarchi sino alla scuola di Voltaire e compagni, e poi sino a' san-simoniani de' nostri dì, tutti si vantarono d' insegnar cosa migliore, e nessuno potè mai. Dunque? — Dunque, mentre mi glorio d' essere nemico della barbarie ed amico de'

qui me tournent en dérision, et qui affectent de me confondre avec les superstitieux et les pharisiens. »

Après ces réflexions et cette protestation, sois conséquent et ferme. Honore la religion de tout ton pouvoir, de toutes tes facultés intellectuelles et morales; professe-la également parmi les incrédules comme parmi les croyants; et professe-la non pas seulement en remplissant froidement et matériellement les pratiques du culte, mais en animant par de nobles pensées l'observance de ces pratiques, en t'élevant par l'admiration jusqu'à la sublimité des mystères, sans chercher orgueilleusement à les expliquer, en te pénétrant des vertus qui en découlent, et n'oubliant jamais que la seule adoration dans la prière ne sert à rien, si nous ne nous proposons pas d'adorer Dieu dans toutes nos actions.

Il est quelques hommes aux yeux desquels resplendissent la beauté et la vérité de la religion catholique; ils sentent qu'il n'est aucune philosophie qui soit plus qu'elle philosophique, plus qu'elle contraire à toute injustice, plus qu'elle encore amie de tout ce qui est avantageux à l'homme; et néanmoins ils se laissent tristement aller au

lumi, mi glorio d' esser cattolico, e compiango chi mi deride, chi ostenta di confondermi co' superstiziosi e co' farisei. »

Ciò veduto e protestato, sii coerente e fermo. Onora la religione quanto più puoi co' tuoi affetti e col tuo ingegno, e professala fra credenti e fra non credenti. Ma professala, non con adempire freddamente e materialmente le pratiche del culto; bensì animando l' osservanza di quelle pratiche con pensieri elevati; innalzandoti ad ammirare la sublimità de' misteri, senza volerli arrogantemente spiegare; penetrandoti delle virtù che ne derivano, e non dimenticando mai che la sola adorazione nelle preci nulla vale, se non ci proponiamo d' adorar Dio in tutte le nostre opere.

Alla mente d' alcuni splende la bellezza e la verità della religione cattolica; sentono che niuna filosofia può essere più di lei filosofica, più di lei avversa ad ogni ingiustizia, più di lei amica di tutti i vantaggi dell'

courant, ils vivent comme si le christianisme n'était que l'affaire du vulgaire, et que l'homme bien élevé ne dût point y participer. Ceux-là sont plus coupables que les véritables incrédules, et il y en a beaucoup.

Moi, qui fus de ce nombre, je sais que l'on ne peut sortir sans effort de cet état. Si jamais tu y tombais, fais-le cet effort; que les railleries du monde n'aient aucun pouvoir sur toi lorsqu'il s'agit de confesser un noble sentiment : le plus noble des sentiments est celui de l'amour de Dieu.

Mais dans le cas où tu aurais à passer des fausses doctrines ou de l'indifférence à la sincère profession de la foi, garde-toi de donner aux incrédules le scandaleux spectacle d'une ridicule bigoterie et de scrupules pusillanimes; sois humble devant Dieu et devant tes semblables, mais sans oublier jamais ta dignité d'homme et sans être apostat de la saine raison. Celle d'où naît l'orgueil et la haine est la seule contraire à l'Évangile.

uomo, — e nondimeno seguono la trista corrente, vivono come se il cristianesimo fosse un affare di volgo, e l'uomo gentile non dovesse parteciparvi. Quelli sono più colpevoli de' veri increduli, e ve n'ha molti.

Io che fui di siffatti, so che non si esce di quello stato senza sforzo. Operalo, se tu mai vi cadi. L'altrui scherno nulla possa su te, quando si tratta di confessare un degno sentimento; il più degno de' sentimenti si è quello d'amar Dio.

Ma nel caso che tu abbia a passare da false dottrine, o da indifferenza, alla sincera professione della fede, non dare agl'increduli lo scandaloso spettacolo della ridicola bacchettoneria e de' pusillanimi scrupoli; sii umile a Dio ed innanzi ai mortali, ma non essere mai dimentico della tua dignità d'uomo, nè apostata della sana ragione. La sola ragione di chi insuperbisce ed odia, è contraria al Vangelo.

## CHAPITRE VI.

### PHILANTHROPIE OU CHARITÉ.

Ce n'est que par la religion que l'homme sent le devoir d'une pure philanthropie, d'une pure charité.

Ce mot *charité* est admirable; mais celui de *philanthropie*, quoique beaucoup de sophistes en aient abusé, est aussi un saint mot. L'apôtre s'en est servi pour exprimer l'amour de l'humanité, et même il l'a appliqué à cet amour de l'humanité qui est en Dieu. On lit dans l'*Épître à Titus*, c. III : Ὅτε δὲ ἡ χρηστότης καὶ ἡ φιλανθρωπία ἐπεφάνη τοῦ σωτῆρος ἡμῶν Θεοῦ... (Quand parut la bonté et la *philanthropie* du Sauveur notre Dieu....)

Le Tout-Puissant aime les hommes, et il veut que chacun de nous les aime. Nous l'avons déja dit, il ne nous est donné d'être bons, d'être contents de nous, de nous estimer, qu'à la condition de l'imiter dans ce généreux amour, en souhaitant vertu et félicité à notre prochain, et en lui faisant tout le bien que nous pouvons.

### CAPO VI.

#### FILANTROPIA O CARITÀ.

Unicamente, mediante la religione, l' uomo sente il dovere d' una schietta filantropia, d' una schietta carità.

La parola *carità* è stupenda voce, ma anche quella di *filantropia*, sebbene molti sofisti n' abbiano abusato, è santa. L' apostolo se ne servì per significare amore dell' umanità, ed anzi l' applicò a quell' amore dell' umanità ch' è in Dio medesimo. Leggesi nell' Epistola a Tito, c. III : Ὅτε δὲ ἡ χρηστότης καὶ ἡ φιλανθρωπία ἐπεφάνη τοῦ σωτῆρος ἡμῶν Θεοῦ... (Quando apparve la benignità e la filantropia del Salvator nostro Iddio...)

L' Onnipotente ama gli uomini, e vuole che ciascuno di noi gli ami. Non c' è dato, come già notammo, esser buoni, esser contenti di noi, stimarci, se non a condizione d' imitare Lui in questo generoso amore : desiderare virtù e felicità al nostro prossimo, beneficarlo ove possiamo.

Cet amour renferme presque tout le mérite de l'homme, et il fait même partie essentielle de l'amour que nous devons à Dieu, comme le montrent plusieurs passages sublimes des livres sacrés, et notamment celui-ci :

« Le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : « Venez, ô « bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous est « préparé depuis la création du monde. J'ai eu faim, et « vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'a- « vez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez ac- « cueilli; j'étais nu, et vous m'avez couvert; j'étais ma- « lade, et vous m'avez visité; j'étais prisonnier, et vous « êtes venus à moi. » Alors les justes lui répondront : « Seigneur, quand est-ce donc que nous vous avons vu « ayant faim, et que nous vous avons nourri; ayant soif, « et que nous vous avons donné à boire; étranger, et que « nous vous avons accueilli; nu, et que nous vous avons « couvert; malade ou captif, et que nous sommes allés à « vous? » Et le Roi, répondant, leur dira : « Oui, vous « dis-je, chaque fois que vous avez fait ces choses pour « un de mes frères, quelque petit qu'il fût, c'est à moi « que vous l'avez fait. »

Quest' amore comprende quasi ogni umano pregio, ed è fino parte essenzialissima dell' amore che dobbiamo a Dio, siccome da parecchi sublimi passi de' libri sacri, e notabilmente da questo :

« Il Re dirà a coloro che saranno a sua destra : Venite, o benedetti dal Padre mio, possedete il regno a voi preparato sin dalla costituzione del mondo. Ebbi fame, e mi deste da mangiare; ebbi sete, e mi deste da bere; fui straniero, e m' accoglieste; nudo, e mi copriste; infermo, e mi visitaste; carcerato, e veniste a me. — Allora gli risponderanno i giusti dicendo : Signore, e quando ti vedemmo noi famelico, e ti pascemmo? sitibundo, e ti demmo da bere? quando vedemmoti straniero, e t' accogliemmo? o nudo, e ti coprimmo? e quando vedemmoti infermo, od in carcere, e venimmo a te?—E rispondendo il Re, dirà loro : Sì, vi dico; ogni volta che ciò faceste ad uno di questi miei fratelli, per quanto picciolo fosse, a me il faceste. » (Matt., c. xxv.)

Formons-nous dans l'esprit un type élevé de l'homme, et travaillons à lui ressembler. Mais que dis-je? Ce type, notre religion nous le donne; et quelle n'en est pas l'excellence! Celui qu'elle offre à notre imitation est l'homme fort et patient au plus haut degré, l'ennemi irréconciliable de l'oppression et de l'hypocrisie, le philanthrope qui pardonne tout, excepté la perversité impénitente; celui qui peut se venger, et qui ne le veut pas; celui qui fraternise avec les pauvres, et qui ne maudit pas les heureux de la terre, pourvu qu'ils se souviennent que les pauvres sont leurs frères; celui qui n'apprécie pas les hommes selon le degré de leur science ou de leur prospérité, mais selon les sentiments de leur cœur et selon leurs actions: c'est l'unique philosophe en qui ne se trouve pas la plus petite tache; c'est l'entière manifestation de Dieu dans un être de notre espèce, c'est l'Homme-Dieu.

Avec un si digne modèle présent à l'esprit, quelle vénération n'éprouvera-t-on pas pour l'humanité? L'amour est toujours proportionné à l'estime; pour beaucoup aimer l'humanité, il faut l'estimer beaucoup.

Formiamoci dell' uomo un tipo elevato nella mente, e procacciamo d' assomigliarci a lui. Ma che dico? Il tipo ci è dato dalla nostra religione; e ch di qual eccellenza! Colui ch' ella ci offre da imitare, è l' uomo forte e mansueto in sommo grado, — il nemico irreconciliabile dell' oppressione, e dell' ipocrisia, — il filantropo che tutto perdona, fuorchè la malvagità impenitente, — quegli che può vendicarsi e non vuole, — quegli che s' affratella a' poveri, e non impreca a' fortunati della terra, purchè si rammentino, essere fratelli de' poveri, — quegli che non valuta gli uomini dal loro grado di sapere o di prosperità, ma dagli affetti del cuore, e dalle azioni. Egli è l' unico filosofo, in cui non si scerne la più picciola macchia; egli è la manifestazione piena di Dio in un ente della nostra specie; egli è l' Uomo-Dio.

Chi ha nella mente si degno modello, con quanta reverenza non guarderà l' umanità? L' amore è sempre proporzionato alla stima. Per amar molto l' umanità, bisogna molto stimarla.

Celui, au contraire, qui ne fait de l'homme qu'un type mesquin, ignoble, vague; celui qui se complaît à considérer le genre humain comme un troupeau de bêtes stupides et rusées, nées uniquement pour manger, se reproduire, s'agiter, et retourner en poussière; celui qui ne veut voir rien de grand dans la civilisation, dans les sciences, dans les arts, dans la recherche de la justice, dans notre perpétuelle tendance vers le beau, vers le bon, vers ce qui est divin : oh! quelle raison aura-t-il, celui-là, de respecter sincèrement son semblable, de l'aimer, de le pousser avec lui à la conquête de la vertu, de s'immoler pour lui être utile?

Pour aimer l'humanité, il faut savoir regarder ses faiblesses et ses vices sans se scandaliser.

Partout où nous la voyons ignorante, pensons quelle haute faculté c'est, dans l'homme, de pouvoir échapper à tant d'ignorance en faisant usage de son intelligence; pensons quelle haute faculté c'est, dans l'homme, de pouvoir, même au milieu de beaucoup d'ignorance, pratiquer de sublimes vertus sociales, le courage, la compassion, la reconnaissance, la justice.

Chi per lo contrario ha dell' uomo un tipo meschino, ignobile, incerto; chi si compiace di considerare il genere umano qual gregge di astute e di sciocche fiere, nate a null' altro che cibarsi, procreare, agitarsi e tornar polvere; chi non vuol vedere nulla di grande nell' incivilimento, nelle scienze, nelle arti, nella ricerca della giustizia, nella incontentabile nostra tendenza al bello, al buono, al divino, ah! qual ragione avrà costui di rispettare sinceramente il suo simile, d' amarlo, di spingerlo seco all' acquisto della virtù, d' immolarsi per giovargli?

Ad amare l' umanità, è d' uopo saper mirare, senza scandalezzarsi, le sue debolezze, i suoi vizii.

Laddove la veggiamo ignorante, pensiamo quale alta facoltà dell' uomo pur sia, il potere uscire di tanta ignoranza, facendo uso dell' intelletto. Pensiamo quale alta facoltà dell' uomo pur sia, il potere, anche in mezzo a molta ignoranza, praticare sublimi virtù sociali, il coraggio, la compassione, la gratitudine, la giustizia.

Ceux qui ne cherchent jamais à s'éclairer, qui ne pratiquent jamais la vertu, ne sont que des individus, et non l'humanité. Sont-ils excusables? A quel point le sont-ils? Dieu le sait. Qu'il nous suffise de savoir qu'il ne sera demandé compte à chacun que de la somme qu'il aura reçue.

## CHAPITRE VII.

### ESTIME DE L'HOMME.

Regardons dans l'humanité ceux qui, attestant par leurs actes sa grandeur morale, nous montrent ce que nous devons ambitionner de devenir. Nous ne pourrons peut-être pas les égaler en renommée; mais ce n'est pas là l'important. Nous pourrons toujours les égaler en mérite intérieur, c'est-à-dire en cultivant de nobles sentiments, du moment que nous ne sommes pas des êtres incomplets ou imbéciles, et que notre vie, douée d'intelligence, peut s'étendre au-delà de l'enfance.

Quand nous sommes tentés de mépriser l'humanité, en voyant de nos yeux ou en lisant dans l'histoire ses nom-

Quegl' individui che mai non procedono ad illuminarsi, nè mai si danno a praticare la virtù, sono individui, e non l'umanità. Se, e quanto saranno scusabili? è noto a Dio. Ci basti, che non sarà dimandato conto ad alcuno, se non della somma che avrà ricevuto.

### CAPO VII.

#### STIMA DELL' UOMO.

Miriamo nell' umanità coloro che, attestando in se medesimi la morale grandezza di essa, c' indicano ciò che dobbiamo aspirare di divenire. Non potremmo agguagliarci in fama a loro, ma non è questo che importa. Sempre possiamo a loro agguagliarci in interno pregio, cioè nella coltura de' nobili sentimenti, ogni volta che non siamo aborti, od imbecilli; ogni volta che la nostra vita, dotata d' intelligenza, estendasi alquanto al di là dell' infanzia.

Quando siamo tentati di disprezzare l' umanità, vedendo co' nostri oc-

breuses turpitudes, considérons les vénérables mortels que l'on y voit aussi briller. L'irascible, mais généreux Byron, me disait que c'était là l'unique moyen qu'il eût trouvé de se défendre de la misanthropie.

« Le premier grand homme, me disait-il, qui me re-
« vienne alors à l'esprit, c'est toujours Moïse : Moïse re-
« levant un peuple de l'avilissement où il est plongé,
« Moïse sauvant ce peuple de l'opprobre, de l'idolâtrie et
« de l'esclavage; lui dictant une loi pleine de sagesse,
« admirable lien entre la religion des patriarches et la re-
« ligion des temps civilisés, qui est celle de l'Évangile.
« Les vertus et les institutions de Moïse sont le moyen
« dont s'est servie la Providence pour tirer de ce peuple
« de grands hommes d'état, d'intrépides guerriers, de
« généreux citoyens, de saints zélateurs de la justice, ap-
« pelés à prophétiser la chute des superbes et des hypo-
« crites, et la civilisation future de toutes les nations.

« Lorsque j'attache ainsi ma pensée au souvenir de
« quelques grands hommes, et surtout à celui de mon
« Moïse, continuait Byron, je répète toujours avec en-
« thousiasme ce vers sublime du Dante :

chi, o leggendo nella storia molte sue turpitudini, poniamo mente a quei venerandi mortali che pur nella storia splendono. L' iracondo, ma generoso Byron, mi diceva essere questo l'unico modo con cui potesse salvarsi dalla misantropia. « Il primo grand' uomo che mi ricorre alla
« mente, diceva egli, è sempre Mosè : Mosè che rialza un popolo av-
« vilitissimo; che lo salva dall' obbrobrio dell' idolatria e della schiavitù;
« che gli detta una legge piena di sapienza, vincolo mirabile tra la reli-
« gione de' patriarchi e la religione de' tempi inciviliti, ch' è il Vangelo.
« Le virtù e le istituzioni di Mosè sono il mezzo con cui la Provvidenza
« produce in quel popolo valenti uomini di stato, valenti guerrieri,
« egregi cittadini, santi zelatori dell' equità, chiamati a profetare la ca-
« duta de' superbi e degl' ipocriti, e la futura civiltà di tutte le nazioni.
« Considerando alcuni grand' uomini, e principalmente il mio Mosè,
« soggiungeva Byron, ripeto sempre con entusiasmo quel sublime verso
« di Dante :

« Oh! comme en les voyant je m'élève moi-même!

« et je reprends alors bonne opinion de cette chair d'A-
« dam et des ames qu'elle renferme. »

Ces paroles du grand poëte anglais laissèrent dans mon ame une empreinte ineffaçable, et j'avoue que, plus d'une fois, je me suis bien trouvé d'avoir fait comme lui lorsque l'horrible tentation de la misanthropie venait m'assaillir.

Les hommes magnanimes morts et vivants suffisent pour donner un démenti à quiconque se fait une idée basse de la nature de l'homme. Combien n'en vit-on pas dans l'antiquité romaine! combien dans la barbarie du moyen âge et dans les siècles de la civilisation moderne! Là, les martyrs de la vérité; ici, les bienfaiteurs des affligés; ailleurs, les Pères de l'Église, admirables par la hauteur de leur philosophie et leur ardente charité; partout, de vaillants guerriers, des défenseurs de la justice, des restaurateurs des lumières, de savants poëtes, des savants dans les sciences, de savants artistes!

« Che di vederli, in me stesso m' esalto!

« e ripiglio allora buon concetto di questa carne d' Adamo, e degli spiriti
« che porta. »

Queste parole del sommo poeta britannico mi restarono impresse indelebilmente nell' animo, e confesso d' aver tratto più d' una volta gran giovamento dal far come lui, allorchè l' orribile tentazione della misantropia m' assalse.

I magnanimi che furono e che sono, bastano a smentire chi ha basse idee della natura dell' uomo. Quanti se ne videro nella remota antichità! quanti nel tempo romano! quanti nella barbarie del medio evo e ne' secoli della moderna civiltà! Là i martiri del vero; qua i benefattori degli afflitti; altrove i padri della Chiesa, mirabili per colossale filosofia e per ardente carità; dappertutto valorosi guerrieri, propugnatori di giustizia, ristoratori de' lumi, sapienti poeti, sapienti scienziati, sapienti artisti!

Il ne faut pas que l'éloignement des temps, ou les magnifiques destinées de ces personnages, nous fassent imaginer qu'ils étaient presque d'une espèce différente de la nôtre. Non. A l'origine, ils n'étaient pas plus des demi-dieux que nous; c'étaient des fils de la femme; ils ont souffert, ils ont pleuré comme nous; ils durent, comme nous, lutter contre les mauvaises inclinations, rougir quelquefois d'eux-mêmes, et se travailler pour se vaincre.

Les annales des nations, et les autres monuments qui nous sont restés, ne nous rappellent qu'une faible partie des mortels sublimes qui parurent sur la terre, et il en est toujours des milliers et des milliers qui, sans avoir aucune célébrité, honorent, par les productions de leur esprit et par leurs bonnes actions, le nom d'homme et la fraternité qu'ils ont avec tous les nobles cœurs, la fraternité, répétons-le, qu'ils ont avec Dieu!

Rappeler l'excellence et le grand nombre des bons, ce n'est pas se faire illusion, ce n'est pas regarder l'humanité seulement de son beau côté, et nier qu'elle renferme aussi un grand nombre d'insensés et de pervers. Les insensés et les pervers abondent, il est vrai; mais ce qu'il faut relever, le voici :

Nè la lontananza delle età, o le magnifice sorti di que' personaggi, ce li facciano immaginare quasi di specie diversa dalla nostra. No : non erano in origine più semidei di noi. Erano figli della donna; dolorarono e piansero come noi; dovettero, come noi, luttare contro le male inclinazioni, vergognare talvolta di sè, faticare per vincersi.

Gli annali delle nazioni e gli altri monumenti rimasti non ci ricordano se non piccola parte delle sublimi anime che vissero sulla terra. Ed a migliaja e migliaja sono tuttodì coloro, che senza avere alcuna celebrità, onorano co' frutti della mente e colle rette azioni il nome d' uomo, la fratellanza che hanno con tutti gli egregi, la fratellanza, ripetiamolo, che hanno con Dio!

Rammemorare l' eccellenza e la moltitudine de' buoni, non è illudersi, non è guardare il solo bello dell' umanità, negando esservi copia d' insensati e di perversi. I perversi e gl' insensati abbondano, sì; ma ciò che

« Que l'homme peut être admirable par sa raison; qu'il peut ne pas se pervertir; qu'il peut même en tout temps, quel que soit le degré de son instruction, quelle que soit sa fortune, s'élever par de hautes vertus; que, par de telles considérations, il a droit à l'estime de toute créature intelligente. »

En lui accordant l'estime qui lui est due, en le voyant aspirer à cette perfection infinie, en le voyant appartenir au monde immortel des idées plus qu'à ces quatre jours durant lesquels, semblable aux plantes et aux bêtes, il apparaît assujetti aux lois du monde matériel; en le voyant encore capable au moins de se détacher de ce troupeau de brutes, et de leur dire : « Je suis au-dessus de vous toutes, au-dessus de toutes les choses terrestres qui m'environnent! » nous sentirons croître notre sympathie pour lui. Ses misères, ses erreurs même, nous inspireront une pitié plus grande dès que nous nous rappellerons quelle est la grandeur de son être. Nous nous affligerons de voir que le roi des créatures s'avilit; nous nous efforcerons, tantôt de jeter religieusement un voile sur se fautes, tantôt nous lui tendrons la main pour qu'il se re-

vuolsi rilevare, si è : — Che l' uomo può essere mirabile per senno, — che può non pervertirsi, — che può anzi in ogni tempo, in ogni grado di coltura, in ogni fortuna, nobilitarsi con alte virtù, — che per tali considerazioni ha diritto alla stima di qualunque intelligente creatura.

Dandogli la dovuta stima, vedendolo spinto verso la perfezione infinita, vedendolo appartenere al mondo immortale delle idee, più che non ai quattro giorni in che, simile alle piante ed alle fiere, apparisce sotto le leggi del mondo materiale,—vedendolo capace almeno d' uscire d' infra lo stuolo delle fiere, e dire : « Io sono dappiù di voi tutte e d' ogni cosa terrena, che mi circonda! » noi sentiremo crescere i nostri palpiti di simpatia per lui. Le sue stesse miserie, i suoi stessi errori ci commoveranno a maggior pietà, sovvenendoci qual ente grande egli sia. Ci affliggeremo che il re delle creature s' avvilisca; agogneremó or di velare religiosamente i suoi torti, or di porgergli la mano perchè si rialzi dal

lève de la fange, et pour qu'il remonte à la hauteur d'où il est tombé; nous nous réjouirons chaque fois que nous le verrons se ressouvenir de sa dignité, se montrer invincible au milieu des douleurs et des opprobres, triompher des épreuves les plus difficiles, et par la glorieuse puissance de sa volonté se rapprocher de son divin modèle.

## CHAPITRE VIII.

### AMOUR DE LA PATRIE.

Elles sont nobles toutes les affections qui unissent les hommes entre eux et qui les portent à la vertu. Le cynique, qui a tant de sophismes contre tout sentiment généreux, a coutume de faire ostentation de sa philanthropie pour déprécier l'amour de la patrie.

Il dit : « Ma patrie, c'est le monde; le petit coin où je suis né n'a aucun droit à ma prédilection, puisqu'il n'a rien qui l'élève au-dessus de tant d'autres pays, où les hommes sont ou également bons ou même meilleurs; l'amour de la patrie n'est autre chose qu'une sorte d'é-

fango, perchè ritorni all' elevazione dond' è caduto; esulteremo ogni volta che lo vedremo, memore della sua dignità, mostrarsi invitto in mezzo a' dolori ed agli obbrobrii, trionfare delle più ardue prove, approssimarsi con tutta la gloriosa possa della volontà al suo tipo divino!

## CAPO VIII.

### AMORE DI PATRIA.

Tutti gli affetti che stringono gli uomini fra loro e li portano alla virtù, sono nobili. Il cinico che ha tanti sofismi contro ogni generoso sentimento, suole ostentare filantropia per deprimere l' amor patrio.

Ei dice : « La mia patria è il mondo; il cantuccio nel quale nacqui non ha diritto alla mia preferenza, dacchè non può sopravanzare in pregi tante altre terre, ove si sta od egualmente bene o meglio; l' amor patrio

goïsme commun parmi un certain nombre d'hommes pour les autoriser à haïr le reste de l'humanité. »

Mon ami, ne sois pas le jouet d'une philosophie aussi vile. Son caractère est de rabaisser l'homme, de nier ses vertus, d'appeler illusion, sottise ou perversité, tout ce qui tend à l'élever. Accumuler de magnifiques paroles pour blâmer toute noble tendance, toute excitation au bien de la société, c'est un art facile, mais méprisable.

Le cynisme tient l'homme dans la fange; la vraie philosophie est celle qui aspire à l'en tirer; elle est religieuse, et honore l'amour de la patrie.

Sans doute, nous pouvons dire aussi du monde entier qu'il est notre patrie. Tous les peuples sont des fractions d'une vaste famille, qui, par sa grande étendue, ne peut être régie par un même gouvernement, quoiqu'elle ait Dieu pour souverain maître. Considérer toutes les créatures de notre espèce comme une famille, nous rend bienveillants pour l'humanité en général. Mais cette vue n'en détruit pas d'autres également justes.

C'est encore un fait que l'humanité se divise par na-

non è altro che una specie d' egoismo accomunato fra un gruppo d' uomini, per autorizzarsi ad odiare il resto dell' umanità. »

Amico mio, non essere ludibrio di così vile filosofia. Suo carattere è vilipendere l' uomo, negare le virtù di lui, chiamare illusione o stoltezza o perversità tutto ciò che lo sublima. Agglomerare magnifiche parole in biasimo di qualunque ottima tendenza, di qualunque fomite al bene sociale, è arte facile ma spregevole.

Il cinismo tien l' uomo nel fango : la vera filosofia è quella che anela di trarnelo; ella è religiosa, ed onora l' amor patrio.

Certo, anche dell' intero mondo possiamo dire ch' è nostra patria. Tutti i popoli sono frazioni d' una vasta famiglia, la quale per la sua estensione non può venir governata da una sola reggenza, sebbene abbia per supremo signore Iddio. Il riguardare le creature della nostra specie come una famiglia, vale a renderci benevoli all' umanità in generale. Ma tal veduta non ne distrugge altre parimente giuste.

Egli è anche un fatto che l' umanità si divide in popoli. Ogni popolo è

tions : chaque nation est cette agrégation d'hommes que la même religion, les mêmes lois, les mêmes mœurs, la même langue, la même origine, la même gloire, les mêmes plaintes et les mêmes espérances, tous ces éléments enfin, ou seulement la plupart de ces éléments, unissent par une sympathie particulière. Appeler un commun égoïsme cette sympathie et cet accord d'intérêts entre les membres d'une nation, ce serait comme si la manie de la satire prétendait avilir l'amour paternel et l'amour filial, en les peignant comme une conjuration entre chaque père et ses enfants.

Souvenons-nous toujours que la vérité a plusieurs faces ; qu'il n'est pas un sentiment vertueux qui n'ait besoin d'être cultivé. L'un d'eux, en devenant exclusif, peut-il devenir nuisible? Qu'il ne devienne pas exclusif, et il ne sera pas nuisible. L'amour de l'humanité est excellent, mais il ne doit pas exclure l'amour du sol natal. L'amour du sol natal est excellent aussi, mais il ne doit pas exclure l'amour de l'humanité.

Honte à l'ame vile qui n'applaudit pas à la multiplicité d'aspects et de motifs que peut avoir, parmi les hommes,

quell' aggregato d' uomini che religione, leggi, costumi, identità di lingua, d' origine, di gloria, di compianti, di speranze, o, se non tutti, la più parte di questi elementi, unisrono in particolare simpatia. Chiamare accomunato egoismo questa simpatia, e l' accordo degl' interessi fra i membri d' un popolo sarebbe quanto se la mania della satira volesse vilipendere l' amor paterno e l' amor filiale, dipingendoli come una congiura tra ogni padre ed i figli suoi.

Ricordiamoci sempre che la verità è moltilatere ; che dei sentimenti virtuosi non v' ha uno il quale non debba venir coltivato. Può alcuno d' essi, diventando esclusivo, riuscire nocevole? Non diventi esclusivo, e non sarà nocevole. L' amore dell' umanità è egregio, ma non dee vietare l' amore del luogo nativo ; l' amore del luogo nativo è egregio, ma non dee vietare l' amore dell' umanità.

Obbrobrio all' anima vile che non applaude alla multiplicità d' aspetti

cet instinct sacré qui les porte à fraterniser dans un échange d'honneurs, de secours et de politesse!

Deux voyageurs européens se rencontrent dans une autre partie du globe; l'un sera né à Turin, l'autre à Londres. Ils sont Européens; cette communauté de nom établit entre eux un certain lien d'amour, je dirais presque un certain patriotisme, d'où naît un louable empressement à se rendre de bons offices.

Voici d'autre part quelques personnes qui ont peine à se comprendre; elles ne parlent pas habituellement la même langue : vous ne croyez pas qu'il puisse y avoir du patriotisme entre elles, vous vous trompez. Ce sont des Suisses, celui-ci d'un canton italien, celui-là d'un canton français, cet autre d'un canton allemand. L'identité du lien politique qui les protége supplée au manque d'une langue commune, leur inspire une mutuelle affection, et les fait contribuer, par de généreux sacrifices, au bien d'une patrie qui n'est pas une nation.

Vois en Italie ou en Allemagne un autre spectacle : ce sont des hommes vivant sous des lois différentes, et par cette raison devenus des peuples différents, quelquefois

e di motivi che può prendere fra gli uomini il sacro istinto d' affratellarsi, di scambiarsi onore, ajuti e gentilezza!

Due viaggiatori europei s' incontrano in altra parte del globo; uno sarà nato a Torino, l' altro a Londra. Sono Europei; questa comunanza di nome costituisce un certo vincolo d' amore, un certo, direi quasi, patriottismo, e quindi una lodevole sollecitudine di prestarsi buoni uffici.

Ecco altrove alcune persone che stentano a capirsi; non parlano abitualmente la stessa lingua. Non credereste, che potesse esservi patriottismo fra loro. V' ingannate. Sono Svizzeri, questo di cantone italiano, quello di francese, quell' altro di tedesco. L' identità del legame politico che li protegge, supplisce alla mancanza d' una lingua comune, li affeziona, li fa contribuire con generosi sacrifizi al bene d' una patria che non è nazione.

Vedi in Italia, od in Germania, un altro spettacolo : uomini viventi sotto diverse leggi, e divenuti quindi popoli diversi, talvolta costretti a

contraints à guerroyer les uns contre les autres. Mais ils parlent ou du moins ils écrivent tous la même langue; ils honorent les mêmes aïeux; ils se glorifient de la même littérature; ils ont des goûts semblables, un besoin réciproque d'amitié, d'indulgence, de consolation. Ces motifs les rendent, entre eux, plus charitables, plus portés à rivaliser d'obligeance.

L'amour de la patrie, qu'il s'applique à un vaste pays ou à un petit, est toujours un sentiment noble. Il n'est aucune partie d'une nation qui n'ait ses propres gloires, des princes qui lui donnèrent une puissance relative, plus ou moins considérable; des faits historiques mémorables; de bonnes institutions; des villes importantes; quelque trait dominant qui honore son caractère; des hommes illustres par leur courage, par leur habileté en politique, ou par leur capacité dans les arts et dans les sciences. Chacun trouve là de bonnes raisons pour aimer avec quelque prédilection la province, la ville, le village où il est né.

Mais il faut prendre garde, soit que l'amour de la patrie s'étende au plus grand cercle, ou qu'il soit restreint

guerreggiare un contro all' altro. Ma parlano, od almeno scrivono tutti la stessa lingua; onorano avi comuni, si gloriano della medesima letteratura; hanno gusti consimili, un alterno bisogno d' amicizia, d' indulgenza, di conforti. Questi motivi li fanno, tra loro, più pii, più concitati a gare gentili.

L' amor patrio, e quando s' applica ad un paese vasto, e quando s' applica ad un piccolo, è sempre sentimento nobile. Non v' è parte d' una nazione che non abbia le sue proprie glorie: principi che le diedero potenza relativa, più o meno considerevole; fatti storici memorabili; istituzioni buone; importanti città; qualche onorevole impronta dominante nell' indole; uomini illustri per coraggio, per politica, per arti e scienze. Vi sono quindi anche ad ognuno ragioni d' amare con qualche predilezione la nativa provincia, la nativa città, il nativo borgo.

Ma badisi che l' amor patrio, tanto ne' più ampli suoi circoli, quanto ne' più ristretti, non facciasi consistere nel vano insuperbire d' essere

au plus petit, de ne pas le faire consister dans le vain orgueil d'être né en tel ou tel lieu, et par là couver de la haine contre les autres villes, les autres provinces et les autres nations. Un patriotisme illibéral, envieux, inhumain, au lieu d'être une vertu, est un vice.

## CHAPITRE IX.

### LE VRAI PATRIOTE.

Pour aimer la patrie avec un sentiment véritablement élevé, nous devons commencer par lui donner en nous des citoyens dont elle n'ait pas à rougir, et dont elle puisse même s'honorer. Se moquer de la religion et des bonnes mœurs, et aimer dignement sa patrie, c'est chose incompatible, aussi incompatible que d'avoir une juste estime pour une femme que l'on aime, et de ne pas se croire obligé de lui être fidèle.

Si un homme méprise les autels, la foi conjugale, la décence, la probité, et qu'il s'écrie : « Patrie! patrie! » ne le crois pas : c'est un hypocrite de patriotisme, c'est un très mauvais citoyen.

nato in quella tal terra, e nel covare indi odio contro altre città, contro altre province, contro altre nazioni. Un patriottismo illiberale, invido, feroce, invece d' essere virtù, è viziò.

### CAPO IX.

#### VERO PATRIOTA.

Per amare la patria con vero altro sentimento, dobbiamo cominciare dal darle in noi medesimi tali cittadini, di cui non abbia ad arrossire, di cui abbia anzi ad onorarsi. Essere schernitori della religione e de' buoni costumi, ed amare degnamente la patria, è cosa incompatibile, quanto sia incompatibile l' esser degno estimatore d' una donna amata, e non riputare che vi sia obbligo d' esserle fedele.

Se un uomo vilipende gli altari, la santità conjugale, la decenza, la probità, e grida : « Patria! patria! » non gli credere. Egli è un ipocrita del patriottismo, egli è un pessimo cittadino.

Il n'y a de bon patriote que l'homme vertueux, l'homme qui comprend, qui aime tous ses devoirs, et qui se fait une étude de les remplir.

Il ne se confond jamais ni avec l'adulateur des puissants, ni avec le frondeur haineux de toute autorité : la servilité et l'irrévérence sont pareillement des excès.

S'il a des emplois civils ou militaires dans le gouvernement, son but n'est pas sa propre richesse, mais bien l'honneur et la prospérité du prince et du peuple.

S'il est simple citoyen, l'honneur et la prospérité du prince et du peuple sont également son plus ardent desir, et, loin de rien faire qui leur soit contraire, il y contribue de tout son pouvoir.

Il sait que dans toutes les sociétés il y a des abus, et il desire qu'on les corrige; mais il abhorre la fureur de ceux qui voudraient les corriger par la rapine et par de sanglantes vengeances, parceque, de tous les abus, ceux-ci sont les plus terribles et les plus funestes.

Il n'invoque et ne suscite aucune dissension civile; il modère au contraire les exagérés, autant qu'il peut, par

Non v'è buon patriota, se non l'uomo virtuoso, l'uomo che sente ed ama tutti i suoi doveri, e si fa studio di seguirli.

Ei non si confonde mai nè coll'adulatore dei potenti, nè coll'odiatore maligno d'ogni autorità : essere servile ed essere irreverente sono pari eccesso.

S'egli è in impieghi di governo, militari o civili, il suo scopo non è la propria ricchezza, ma sì l'onore e la prosperità del principe e del popolo.

S'egli è cittadino privato, l'onore e la prosperità del principe e del popolo sono egualmente suo vivissimo desiderio, e nulla che vi si opponga opera egli, ma anzi tutto opera ciò che può a fine di contribuirvi.

Ei sa che in tutte le società vi sono abusi, e brama che si vadano correggendo, ma abborre dal furore di chi vorrebbe correggerli con rapine e sanguinose vendette; perocchè di tutti gli abusi questi sono i più terribili e funesti.

Ei non invoca, nè suscita dissensioni civili; egli è anzi coll'esempio e

son exemple et par ses discours. Toujours disposé à l'indulgence et à la paix, il ne cesse d'être agneau que lorsque la patrie en péril a besoin d'être défendue. Alors c'est un lion qui combat, triomphe, ou meurt.

## CHAPITRE X.

### AMOUR FILIAL.

La carrière de tes actions commence dans ta famille. C'est dans la maison paternelle qu'est la première lice de la vertu. Que dire de ceux qui prétendent aimer la patrie, qui font ostentation d'héroïsme, et qui manquent au plus grand des devoirs, à la piété filiale?

Il n'y a pas d'amour de la patrie, pas le plus petit germe d'héroïsme, là où est une noire ingratitude.

A peine l'intelligence de l'enfant s'ouvre-t-elle à l'idée des devoirs, que la nature lui crie : « Aime tes parents! » L'instinct de l'amour filial est si fort, qu'il semblerait qu'il n'est besoin d'aucun soin pour le nourrir toute la vie. Cependant, comme nous l'avons déja dit, tous nos

colle parole moderatore, per quanto può, degli esagerati, e fautore d' indulgenza e di pace. Non cessa d' essere agnello, se non quando la patria in pericolo ha bisogno d' essere difesa. Allora diventa leone : combatte e vince, o muore.

## CAPO X.

### AMORE FILIALE.

La carriera delle tue azioni comincia nella famiglia : prima palestra di virtù è la casa paterna. Che dire di coloro i quali pretendono d' amare la patria, i quali ostentano eroismo, e mancano a sì alto dovere qual è la pietà filiale?

Non v' è amor patrio, non v' è il minimo germe d' eroismo, laddove è nera ingratitudine.

Appena l' intelletto del fanciullo s' apre all' idea de' doveri natura gli grida : « Ama i tuoi genitori. » L' istinto dell' amor filiale è sì forte, che sembrerebbe non esservi d' uopo di cura per nutrirlo tutta la vita. Nondimeno, come già dicemmo, a tutti i buoni istinti bisogna che diamo la

bons instincts doivent être sanctionnés par notre volonté, sans quoi ils se détruisent. Il faut que la piété envers nos parents soit exercée par nous avec une ferme résolution.

Comment celui qui se pique d'aimer Dieu, d'aimer l'humanité, d'aimer la patrie, n'aurait-il pas la plus grande vénération pour ceux à qui il doit d'être créature de Dieu, homme, citoyen?

Un père, une mère, sont naturellement nos premiers amis; de tous les hommes, ce sont ceux à qui nous devons le plus; les nœuds les plus sacrés nous obligent envers eux à la reconnaissance, au respect, à l'amour, à l'indulgence, aux plus aimables démonstrations de ces sentiments.

La grande intimité dans laquelle nous vivons avec les personnes qui nous tiennent de plus près ne nous accoutume que trop facilement, hélas! à les traiter avec une extrême négligence, et à faire trop peu de frais pour être aimables et pour embellir leur existence.

Gardons-nous d'un pareil tort. Celui qui veut se rendre aimable doit apporter, dans toutes ses affections, une cer-

conferma della nostra volontà, altrimenti si distruggono; bisogna che la pietà verso i parenti sia da noi esercitata con fermo proposito.

Chi si pregia d'amar Dio, d'amar l'umanità, d'amar la patria, come non avrebbe somma riverenza di coloro pei quali è divenuto creatura di Dio, uomo, cittadino?

Un padre ed una madre sono naturalmente i nostri primi amici; sono i mortali, a cui dobbiamo di più: verso di loro siamo nel più sacro modo tenuti a gratitudine, a rispetto, ad amore, ad indulgenza, a gentile dimostrazione di que' sentimenti.

È pur troppo facile che la grande intimità in cui viviamo colle persone che più davvicino ci appartengono, ci avvezzi a trattarle con soverchia trascuratezza, con poco studio d'essere amabili e d'abbellire la loro esistenza.

Guardiamoci da simil torto. Chi vuole ingentilirsi, dee portare in tutte

taine volonté d'exactitude et de bonne grace qui leur donne toute la perfection qu'elles peuvent avoir.

Attendre, pour se montrer observateur empressé des égards de la politesse, que l'on soit hors de chez soi, et en attendant manquer de respect et d'aménité envers ses parents, c'est de la déraison, c'est une faute. Les belles manières demandent une étude assidue, et cette étude doit commencer au sein même de la famille.

« Quel mal y a-t-il, disent certaines gens, de vivre en toute liberté avec ses parents? Ils savent bien que leurs enfants les aiment, même sans que ceux-ci affectent une amabilité extérieure, sans qu'ils s'imposent de dissimuler leurs ennuis et leurs impatiences. » Toi qui desires t'élever au-dessus du vulgaire, ne raisonne pas ainsi. Si vivre en toute liberté veut dire être grossier (c'est en effet de la grossièreté), il n'est pas de parenté, si intime qu'elle soit, qui la justifie.

Celui qui n'a pas le courage de s'efforcer dans sa maison, comme il le fait ailleurs, d'être agréable aux autres, d'acquérir quelque vertu, pour honorer l'homme en lui-même, et Dieu dans l'homme, est une ame pusillanime.

le sue affezioni una certa volontà d' esattezza e d' eleganza, che dia loro quella perfezione che possono avere.

Aspettare a mostrarsi cortese osservatore di ogni piacevole riguardo fuori di casa, e mancare intanto d' ossequio e di soavità co' genitori, è irragionevolezza e colpa. I costumi belli vanno imparati assiduamente, e cominciando dal seno della famiglia.

« Che male evvi, dicono taluni, di stare in tutta libertà co' parenti? Già sanno d' essere amati da' figli, anche senza la smorfia delle graziose esteriorità, anche senza obbligar questi a dissimulare le loro noje e le loro rabbiette. » Tu che brami di non riuscire volgare, non ragionar così. Chè se stare in libertà vuol dire esser villano, ell' è villania; non v' è intrinsichezza di parentela che la giustifichi.

Quella mente che non ha il coraggio di faticare in casa come fuori di casa, per essere gradevole altrui, per acquistare ogni virtù, per onorare l' uomo in se stesso, per onorare Dio nell' uomo, è mente pusillanime

Pour se reposer de la noble fatigue d'être bon, aimable, délicat, il n'est d'autre temps que le sommeil.

L'amour filial n'est pas seulement un devoir de gratitude, c'est encore un devoir d'indispensable convenance. Dans le cas rare où quelqu'un aurait des parents peu bienveillants, peu en droit d'exiger l'estime, la seule qualité d'auteurs de ses jours leur donne un caractère si respectable, qu'il ne pourrait sans infamie, je ne dirai pas les rabaisser, mais même les traiter avec négligence. En pareil cas, les égards qu'il aura pour eux auront plus de mérite, mais n'en seront pas moins une dette payée à la nature, à l'édification de ses semblables, à sa propre dignité.

Malheur à celui qui se fait le censeur sévère de quelque défaut de ses parents! Et par qui commencerons-nous donc à exercer la charité, si nous la refusons à notre père, à notre mère?

Exiger, pour les respecter, qu'ils soient sans défauts, qu'ils soient la perfection humaine, c'est orgueil et injustice. Nous qui desirons pourtant tous être respectés et

A riposarsi dalla nobile fatica d' essere buono, cortese, delicato, non v' è altro tempo che il sonno.

L' amor filiale è un dovere non solo di gratitudine, ma d' impreteribile convenienza. Nel caso raro che taluno abbia parenti poco benevoli, poco in diritto d' esigere stima, il solo essere quelli gli autori della sua vita, dà loro una sì rispettabile qualità, ch' ei non può senza infamia, non dirò vilipenderli, ma nè tampoco trattarli con noncuranza. In tal caso, i riguardi che userà loro saranno un maggior merito, ma non saranno meno un debito pagato alla natura, alla edificazione de' simili, alla propria dignità.

Tristo a colui che si fa censore severo di qualche difetto de' suoi genitori! E dove cominceremo noi ad esercitare la carità, se la ricusiamo ad un padre, ad una madre?

Esigere, per rispettarli, che sieno senza difetto, che sieno la perfezione dell' umanità, è superbia ed ingiustizia. Noi che desideriamo pur tutti d' essere rispettati ed amati, siamo noi sempre irreprensibili? Se anche

aimés, sommes-nous toujours irréprochables? Quand même un père ou une mère seraient bien loin de cet idéal de sagesse et de vertu que nous voudrions, soyons ingénieux à les excuser, à cacher leurs torts aux yeux d'autrui, à apprécier leurs bonnes qualités. C'est en agissant ainsi que nous nous améliorerons nous-mêmes, que nous nous donnerons un caractère aimant, généreux, capable de reconnaître les mérites des autres.

Mon ami, ouvre souvent ton ame à cette pensée triste, mais féconde en sentiments de compassion et d'indulgence : « Ces têtes blanches qui sont là, devant moi, qui sait si bientôt elles ne dormiront pas dans la tombe? » Ah! tant que tu as le bonheur de les voir, honore-les, et donne-leur les consolations nécessaires aux maux de la vieillesse, qui sont si nombreux!

Leur âge ne les porte que trop déja à la tristesse; ne contribue jamais à les attrister; que tes manières et ta conduite envers eux soient toujours si aimables que ta vue seule les ranime et les réjouisse. Chaque sourire que tu rappelleras sur leurs lèvres antiques, chaque contentement que tu réveilleras dans leur cœur, sera pour eux

un padre od una madre fossero lontani da quell' ideale di senno e di virtù che vorremmo, facciamoci industria a scusarneli, a nascondere i torti loro agli occhi altrui, ad apprezzare tutte le buone loro doti. Così adoprando, miglioreremo noi medesimi, conseguendo un' indole pia, generosa, sagace in riconoscere gli altrui meriti.

Amico mio, entri spesso nell' anima tua questo pensiero mesto, ma fecondo di compassione e di longanimità : « Que' canuti capi che mi stanno dinanzi, chi sa se fra poco non dormiranno nella tomba? » Ah! finchè hai la sorte di vederli, onorali, e procaccia loro consolazione nei mali della vecchiaja, che sono tanti!

La loro età già troppo li inchina a mestizia; non contribuir mai ad attristarli. Le tue maniere con loro e tutta la tua condotta sieno sempre così amabili, che la vista di te li rianimi, li raliegri. Ogni sorriso che richiamerai sulle antiche loro labbra, ogni contentezza che desterai nel loro cuore, sarà per loro il più salutare de' piaceri, e ridonderà a tuo

le plus salutaire des plaisirs, et tournera à ton avantage. Les bénédictions qu'un père et une mère donnent à un fils reconnaissant sont toujours sanctionnées de Dieu.

## CHAPITRE XI.

### RESPECT AUX VIEILLARDS ET AUX ANCÊTRES.

Honore dans toutes les personnes âgées l'image de tes parents et de tes aïeux. La vieillesse inspire de la vénération à tous les cœurs bien nés.

Dans l'antique Sparte, il y avait une loi qui ordonnait aux jeunes gens de se lever à l'arrivée d'un vieillard, de se taire quand il parlait, de lui céder le pas quand ils le rencontraient. Ce que, chez nous, la loi n'ordonne pas, que la décence nous le fasse faire, ce sera mieux encore.

Il y a dans ce respect une telle beauté morale, que ceux-là même qui oublient de le pratiquer sont contraints de l'applaudir dans les autres.

Un vieillard athénien cherchait une place aux jeux olympiques, et tous les gradins de l'amphithéâtre étaient

vantaggio. Le benedizioni d'un padre e d'una madre per un figlio riconoscente sono sempre sancite da Dio.

## CAPO XI.

### RISPETTO A VECCHI ED A PREDECESSORI.

Onora l'immagine de' genitori e degli avi tuoi in tutte le persone attempate. La vecchiaja è veneranda ad ogni spirito bennato.

Nell'antica Sparta era legge, che i giovani s'alzassero alla venuta d'un vecchio; che tacessero quand'ei par'ava; che gli cedessero il passo incontrandolo. Ciò che non fa la legge presso noi, faccialo — e sarà meglio — la decenza.

In quell'ossequio evvi tanta bellezza morale, che pur coloro, i quali obbliano di praticarlo sono costretti ad applaudirlo in altri.

Un vecchio ateniese cercava posto a' giuochi olimpici, e zeppi erano i

occupés. Quelques jeunes Athéniens lui firent signe de s'approcher, et lorsque, cédant à leur invitation, il parvint à grand'peine jusqu'à eux, au lieu d'un accueil respectueux, il ne trouva que d'indignes risées. Repoussé d'un côté à l'autre, le pauvre vieillard arriva vers celui où étaient assis les Spartiates. Ceux-ci, fidèles à la coutume sacrée de leur pays, se lèvent modestement, et le font asseoir au milieu d'eux. Alors ces mêmes Athéniens qui l'avaient si effrontément bafoué furent pénétrés d'estime pour leurs généreux rivaux, et les plus vifs applaudissements s'élevèrent de toutes parts. Les larmes coulaient des yeux du vieillard, et il s'écriait : « Les Athéniens savent ce qui est honnête, les Spartiates le font! »

Alexandre de Macédoine (et ici je lui donnerais volontiers le titre de Grand), dans le temps même que les plus éclatants succès semblaient conspirer à l'enorgueillir, savait néanmoins s'humilier devant la vieillesse. Arrêté une fois dans sa course triomphale par une quantité extraordinaire de neige, il fit brûler quelques morceaux de bois, et, assis sur son banc royal, il se chauffait, lorsqu'il vit parmi ses guerriers un homme accablé par l'âge,

gradini dell' anfiteatro. Alcuni giovinastri suoi concittadini gli accennarono che s' accostasse, e quando, cedendo all' invito, pervenne a grande sten o sino a loro, invece d'accoglienza trovò indegne risate. Respinto il povero canuto da un luogo all' altro, giunse alla parte ove sedeano gli Spartani. Fedeli questi al costume sacro nella loro patria, s' alzano modesti, e lo collocano fra loro. Que' medesimi ateniesi che lo avevano sì svergognatamente beffato, furono compresi di stima pei generosi emuli, ed il più vivo applauso si levò da tutti i lati. Grondavano le lagrime dagli occhi del vecchio, e esclamava : « Conoscono gli Ateniesi ciò ch' è onesto, gli Spartani l' adempiono! »

Alessandro il Macedone — e qui gli darei volentieri il titolo di Grande — mentre le più alte fortune cospiravano ad insuperbirlo, sapeva nondimeno umiliarsi al cospetto della vecchiaja. Fermato una volta nelle sue trionfali mosse per copia straordinaria di neve, fece ardere alcune legna, e seduto sul regio suo scanno si scaldava. Vide fra i suoi guerrieri un

et tout tremblant de froid. Il s'élança vers lui, et, de ses mains invincibles, qui avaient renversé l'empire de Darius, il prit le vieillard transi, et le porta sur son propre siége.

« Il n'y a de méchant que l'homme sans respect pour la vieillesse, pour les femmes et pour le malheur, » disait Parini; et Parini usait de toute l'autorité qu'il avait sur ses disciples pour les rendre respectueux envers la vieillesse. Un jour qu'il était irrité contre un jeune homme dont on lui avait rapporté quelque tort grave, il lui arriva de le rencontrer dans une rue au moment où ce jeune homme soutenait un vieux capucin, et reprenait avec dignité quelques misérables qui l'avaient heurté. Parini se mit à gronder avec lui, et jetant ses bras autour du cou du jeune homme, il lui dit : « Il y a un moment, je te croyais un pervers; maintenant que je suis témoin de ta piété pour les vieillards, je te crois de nouveau capable de beaucoup de vertu. »

La vieillesse est surtout respectable dans ceux qui ont supporté les ennuis de notre enfance et de notre jeunesse, dans ceux qui contribuèrent de tout leur pouvoir à nous

uomo oppresso dall' età, il quale tremava dal freddo. Balzò a lui, e con quelle invitte mani che avevano rovesciato l' impero di Dario, prese il vecchio intirizzito, e lo portò sul proprio seggio.

« Non è malvagio se non l' uomo irreverente verso la vecchiaja, le donne e la sventura, » diceva Parini. E Parini giovavasi pur molto dell' autorità che aveva sui suoi discepoli, per tenerli ossequiosi alla vecchiaja. Una volta egli era adirato con un giovane del quale gli era stato riferito qualche grave torto. Avvenne che l' incontrò per una strada, nell' atto che quel giovane sostenendo un vecchio cappuccino gridava con decoro contro alcuni mascalzoni, dai quali questo era stato urtato. Parini si mise a gridare concordemente, e gettate le braccia al collo del giovane, gli disse : « Un momento fa, io ti riputava perverso; or che son testimonio della tua pietà pe' vecchi, ti ricredo capace di molte virtù. »

La vecchiaja è tanto più da rispettarsi in coloro che sopportarono le molestie della nostra puerizia e quelle della nostra adolescenza; in coloro

former l'esprit et le cœur. Ayons de l'indulgence pour leurs défauts, et apprécions généreusement les peines que nous leur avons coûtées, l'affection qu'ils eurent pour nous, et la douce récompense qu'ils attendent de la continuation de notre amour. Non, celui qui se consacre de tout cœur à l'éducation de la jeunesse n'est pas assez payé par le pain que si justement on lui donne; ce sont des soins de père et de mère, et non ceux d'un mercenaire. Ils ennoblissent celui qui en fait son habitude; ils accoutument à aimer, et donnent le droit d'être aimé.

Portons un respect filial à tous nos supérieurs, parcequ'ils sont nos supérieurs. Portons un respect filial à la mémoire de tous les hommes qui ont bien mérité de la patrie ou de l'humanité. Que leurs écrits, leurs images et leurs tombes nous soient sacrés!

Quand nous considérons les siècles passés et les traces de barbarie qu'ils nous ont laissées, quand nous gémissons sur beaucoup de maux présents, et qu'ils se montrent à nous comme les conséquences des passions et des erreurs des temps passés, ne cédons pas à la tentation

che contribuirono quanto meglio poterono a formarci l'ingegno ed il cuore. Abbiasi indulgenza a' loro difetti, e valutiamo con generoso computo le pene che loro costammo, l'affezione che in noi posero, il dolce guiderdone che riesce per loro la continuità del nostro amore. No; chi si consacra con animo gentile all' educazione della gioventù, non è abbastanza compensato dal pane che giustamente gli si porge. Quelle cure paterne e materne non sono da mercenario. Nobilitano colui che ne fa sua abitudine. Avvezzano ad amare, e danno il diritto d' essere amato.

Portiamo filiale ossequio a tutti i superiori, perchè superiori.

Portiamo filiale ossequio alla memoria di tutti quegli uomini che furono benemeriti della patria o dell' umanità. Sacre ci sieno le loro scritture, le loro immagini, le loro tombe.

E quando consideriamo i secoli passati e gli avanzi di barbarie che ne sono rimasti; quando gemendo su molti mali presenti, li scorgiamo conseguenze delle passioni e degli errori dei tempi andati, non cediamo alla tentazione di vituperare i nostri avi. Facciamoci coscienza di essere più

de blâmer nos aïeux. Faisons-nous conscience d'être pieux dans nos jugements sur eux. Ils entreprenaient des guerres que maintenant nous déplorons ; mais n'étaient-ils pas justifiés par la nécessité, ou par d'innocentes illusions que nous ne pouvons apprécier à une aussi grande distance? Ils eurent recours à des interventions étrangères qui leur devinrent funestes; mais la nécessité ou d'innocentes illusions ne les justifiaient-ils pas encore? Ils fondèrent des institutions qui ne nous plaisent pas; mais est-il bien sûr qu'elles ne convinssent pas à leur temps, qu'elles ne fussent pas la meilleure combinaison de la science humaine avec les éléments sociaux que leur offrait l'époque?

La critique doit être éclairée, mais non cruelle, envers nos pères; non calomniatrice, non dénuée de révérence, envers ceux qui ne peuvent sortir du tombeau et nous dire : « Enfants, la raison de notre conduite, la voici! »

On sait le mot célèbre du vieux Caton : « C'est chose difficile que de faire comprendre aux hommes qui viendront dans un autre siècle ce qui justifie notre vie. »

ne' nostri giudizii su 'oro. Imprendevano guerre che or deploriamo; ma non erano essi giustificati da necessità, o da incolpevoli illusioni, che a sì gran distanza mal possiamo pesare? Invocarono intervenzioni straniere, le quali riuscirono funeste; ma necessità ancora, od incolpevoli illusioni non li giustificavano? Imponevano istituzioni che non ci piacciono, ma è forse vero, che non fossero opportune al loro tempo? che non fossero il meglio voluto dalla sapienza umana cogli elementi sociali che s' avevano a que' dì.

La critica debb' essere illuminata, ma non crudele verso gli avi, non calunniatrice, non disdegnosa di riverenza a coloro che non possono sorgere da' sepolcri, e dirci : « La ragione della nostra condotta, o nepoti, fu questa. »

Celebre è il detto del vecchio Catone: « Difficil cosa è far capire ad uomini che verranno in altro secolo, ciò che giustifica la nostra vita. »

## CHAPITRE XII.

### AMOUR FRATERNEL.

Tu as des frères et des sœurs; fais en sorte que l'amour que tu dois à tes semblables commence à se réaliser en toi, dans toute sa perfection, d'abord envers les auteurs de tes jours, puis envers ceux qui te sont unis par la plus étroite des fraternités, celle d'être nés des mêmes parents que toi.

Pour bien pratiquer la divine science de la charité envers tous les hommes, il faut en faire l'apprentissage en famille.

Quelle douceur n'y a-t-il pas dans cette pensée : « Nous sommes enfants de la même mère! » Quelle douceur encore d'avoir trouvé, à peine venus au monde, les mêmes objets à vénérer avec prédilection! L'identité du sang et la ressemblance de beaucoup d'habitudes, entre frères et sœurs, font naître tout naturellement une forte sympathie, qui ne pourrait être détruite que par un horrible égoïsme.

## CAPO XII.

### AMORE FRATERNO.

Tu hai fratelli e sorelle. Venga da te posta ogni cura perchè l' amore di cui sei debito a' tuoi simili, cominci in te ad effettuarsi in tutta la sua perfezione, primamente verso i genitori, poscia verso coloro che lega teco la più stretta delle fratellanze : quella d' aver comuni i genitori con te.

Per esercitar bene la divina scienza della carità con tutti gli uomini, bisogna farne il tirocinio in famiglia.

Qual dolcezza non v' è in questo pensiero : « Siamo figliuoli della stessa madre! » Qual dolcezza nell' aver trovato, appena venuti al mondo, gli stessi oggetti da venerare con predilezione! L' identità del sangue e la somiglianza di molte abitudini tra fratelli e sorelle, genera naturalmente una forte simpatia, a distruggere la quale non ci vuol meno che un orribile egoismo.

Si tu veux être bon frère, garde-toi de ce vice ; propose-toi chaque jour d'être généreux dans tes relations fraternelles ; que chacun de tes frères, que chacune de tes sœurs voie que ses intérêts te sont aussi chers que les tiens. Si l'un d'eux fait une faute, sois indulgent pour lui, non seulement comme tu le serais pour un autre, mais plus encore. Réjouis-toi de leurs vertus ; imite-les, et excite-les par ton exemple ; fais qu'ils bénissent le sort de t'avoir pour frère.

Ils sont infinis les motifs de douce reconnaissance, de souhaits affectueux, de tendres craintes, qui contribuent sans cesse à alimenter l'amour fraternel ; mais il faut néanmoins y réfléchir ; autrement, ils passent souvent inaperçus. Commandons-nous de les sentir. Les sentiments exquis ne s'acquièrent qu'avec une ferme volonté. De même que nul ne devient savant en poésie ou en peinture sans l'étude, nul aussi ne comprend l'excellence de l'amour fraternel, ou de quelque autre affection noble, sans une constante volonté de la comprendre.

Se vuoi essere buon fratello, guardati dall' egoismo; proponiti ogni giorno nelle tue fraterne relazioni d' essere generoso. Ciascuno de' tuoi fratelli e delle tue sorelle vegga che i suoi interessi ti sono cari quanto i tuoi. Se uno di loro manca, siigli indulgente, non solo come il saresti verso un altro, ma più ancora. Rallegrati delle loro virtù, imitale, promuovile anzi col tuo esempio; fa che abbiano a benedire la sorte d' averti fratello.

Infiniti sono i motivi di soave riconoscenza, d' affettuoso desiderio, di pietoso timore che valgono di continuo ad alimentare l' amor fraterno. Ma bisogna nondimeno riflettervi ; altrimenti passano spesso inosservati. Bisogna comandarsi di sentirli. Gli squisiti sentimenti non s' acquistano se non per diligente volontà. Siccome niuno diventa fino intelligente di poesia o di pittura senza studio, così niuno comprende l' eccellenza dell' amor fraterno o di qualunque altro nobile affetto, senza volontà assidua di comprenderla.

Que l'intimité domestique ne te fasse pas oublier d'être poli avec tes frères.

Sois plus aimable encore avec tes sœurs. Leur sexe est doué d'une grace puissante. Elles se servent ordinairement de ce don céleste pour égayer la maison et en bannir la mauvaise humeur, pour adoucir les reproches paternels ou maternels qu'elles entendent quelquefois. Honore en elles la suavité des vertus de la femme; réjouis-toi de l'influence qu'elles exercent sur ton ame pour l'adoucir. Puisque la nature les a faites plus faibles et plus sensibles que toi, sois d'autant plus attentif à les consoler si elles ont de l'affliction, à ne pas les affliger toi-même, à leur témoigner constamment respect et amour.

Ceux qui contractent, entre frères et sœurs, des habitudes malveillantes et grossières, restent malveillants et grossiers avec tout le monde. Que le commerce de famille soit tout-à-fait beau, tendre, saint; et quand l'homme sortira de sa maison, il portera dans ses relations avec le reste de la société ce besoin d'estime, d'affections nobles, cette foi dans la vertu, qui est le fruit d'un exercice journalier de sentiments élevés.

L' intimità domestica non ti faccia mai preterire dall' essere cortese co' fratelli.

Sii più gentile ancora colle sorelle. Il loro sesso è dotato d' una grazia potente; e si valgono ordinariamente di questo celeste mezzo per asserenare tutta la casa, per bandirne i mal' umori, per rammorbidire le correzioni paterne o materne che talvolta odono. Onora in esse la soavità delle virtù femminili; gioisci dell' influenza che hanno per raddolcirti l' animo. E perchè natura le ha fatte più deboli e più sensitive di te, sii tanto più attento in consolarle se sono afflitte, in non affliggerle tu medesimo, in mostrar loro costantemente rispetto ed amore.

Coloro che contraggono tra fratelli e sorelle abitudini di malignità e d' ineleganza, rimangono ineleganti e maligni con chicchessia. Il consorzio di famiglia sia tutto bello, tutto amante, tutto santo; e quando l' uomo uscirà di casa, recherà nelle sue relazioni col resto della società quella tendenza alla stima ed agli affetti gentili e quella fede nella virtù, che sono il frutto d' un perenne esercizio di dignitosi sentimenti.

## CHAPITRE XIII.

### AMITIÉ.

Outre ton père, ta mère, et les autres parents qui sont les amis les plus immédiats que la nature t'ait donnés; outre ces maîtres qui ont si bien mérité ton estime, et que tu te plais à nommer tes amis, il t'arrivera d'éprouver une sympathie particulière pour d'autres dont les vertus te seront moins connues, et principalement pour les jeunes gens à peu près de ton âge.

Quand dois-tu céder à cette sympathie, ou quand dois-tu la réprimer? La réponse n'est pas douteuse.

Nous devons de la bienveillance à tous les hommes; mais nous ne devons porter cette bienveillance jusqu'à l'amitié que pour ceux qui méritent notre estime. L'amitié est une fraternité, et, dans son sens le plus élevé, elle est le beau idéal de la fraternité. C'est un accord suprême de deux ou trois ames, jamais d'un grand nombre, qui sont devenues nécessaires l'une à l'autre, qui ont trouvé l'une dans l'autre la plus grande disposition à se com-

## CAPO XIII.

### AMICIZIA.

Oltre i genitori e gli altri consanguinei che sono gli amici a te più immediatamente dati dalla natura, ed oltre que' tuoi maestri che maggiormente avendo meritata la tua stima nomini pur con piacere amici, t' avverrà di sentire particolare simpatia per altri, le cui virtù ti saranno meno note, massimamente per giovani d' età eguale o poco diversa dalla tua.

Quando cederai tu a questa simpatia, o quando avrai tu a reprimerla? La risposta non è dubbia :

Siamo debitori di benevolenza a tutti i mortali, ma non dobbiamo portare la benevolenza al grado d' amicizia, se non per siffatti che abbiano donde essere stimati da noi. L' amicizia è una fratel'anza, e nel suo più alto senso è il bello ideale della fratellanza. È un accordo supremo di due o tre anime, non mai di molte, le quali son divenute come necessarie l' una all' altra, le quali hanno trovato l' una nell' altra la massima dis-

prendre, à s'entr'aider, à s'interpréter noblement, à s'exciter au bien.

« De toutes les sociétés, dit Cicéron, aucune n'est plus noble, aucune n'est plus stable, que celle qui est formée par des hommes de bien, unis par la conformité des mœurs et par l'amitié : » *Omnium societatum nulla præstantior est, nulla firmior, quam quum viri boni moribus similes sunt, familiaritate conjuncti.* (*De Off.*, lib. I, cap. 18.)

Ne déshonore pas le nom sacré d'ami, en le donnant à l'homme qui n'a que peu ou pas de vertu.

Celui qui hait la religion, celui qui ne prend pas le plus grand soin de sa dignité d'homme, celui qui ne sent pas qu'il doit honorer sa patrie par son esprit et par sa moralité, celui qui est fils irrespectueux et frère malveillant, fût-il l'être le plus merveilleux par le charme de son extérieur et de ses manières, par l'éloquence de sa parole, par la multiplicité de ses connaissances et même par quelque brillant élan aux actions généreuses, celui-là ne doit pas t'engager à te faire son ami. Te témoignât-il la

posizione a capirsi, a giovarsi, a nobilmente interpretarsi, a spronarsi al bene.

« Di tutte le società, dice Cicerone, nessuna è più nobile, nessuna è più ferma, che quando uomini buoni sono simili di costumi e congiunti da famigliarità : » *Omnium societatum nulla præstantior est, nulla firmior, quam quum viri boni moribus similes sunt, familiaritate conjuncti.* (*De Off.*, l. I, c. 18.)

Non disonorare il sacro nome d' amico, dandolo ad uomo di niuna o poca virtù.

Colui che odia la religione, colui che non ha somma cura della sua dignità d' uomo, colui che non sente doversi onorare la patria col senno e coll' onestà, colui ch' è irriverente figlio e malevolo fratello, foss' egli il più maraviglioso dei viventi per la soavità dell' aspetto e delle maniere, per l' eloquente parola, per la moltiplicità delle sue cognizioni, e sino per qualche brillante impeto ad azioni generose, non t' induca ad amicarti

plus vive affection, ne lui accorde pas ton intimité : l'homme vertueux a seul les qualités nécessaires à un ami.

Avant de reconnaître un homme pour vertueux, la seule possibilité qu'il ne le soit pas doit te tenir, à son égard, dans les bornes d'une politesse générale. Le don du cœur est une trop grande chose ; se presser de le jeter est une imprudence coupable, c'est une indignité. Quiconque se lie avec des compagnons pervers se pervertit lui-même, ou du moins fait rejaillir honteusement sur lui leur infamie.

Mais heureux celui qui trouve un digne ami ! Abandonné à ses propres forces, souvent sa vertu languissait ; l'exemple et l'approbation de son ami la redoublent. Peut-être s'effrayait-il d'abord, se sentant enclin à beaucoup de défauts et n'ayant pas la conscience de son mérite ; l'estime d'un homme qu'il aime le relève à ses propres yeux. Il éprouve encore une secrète honte de ne pas posséder toutes les vertus que lui suppose l'indulgence d'un autre ; mais son courage s'accroît pour travailler à se corriger. Il se réjouit que ses bonnes qualités ne soient pas échap-

con esso. Ti mostrass' egli il più vivo affetto, non concedergli la tua famigliarità : l' uomo virtuoso solo ha tali qualità da essere amico.

Prima di conoscere taluno per virtuoso, lo sola possibilità che noi sia, basti a tenerti con lui ne' limiti d' una generale cortesia. Il dono del cuore è troppo alta cosa ; affrettarsi a gettarlo è colpevole imprudenza, è indegnità. Chi s' avvince a perversi compagni si perverte, od almeno fa riverberare con grande obbrobrio sopra di sè l' infamia di quelli.

Ma beato colui che trova un degno amico ! Abbandonato alla propria forza, la sua virtù languiva sovente : l' esempio e l' applauso dell' amico gliela raddoppiano. Forse dapprima egli era spaventato, scorgendosi inclinato a molti difetti e non essendo consapevole del valore che aveva ; la stima dell' uomo che egli ama lo rialza a' proprii sguardi. Ei vergogna ancora secretamente di non possedere tutti i pregi che l' indulgenza dell' altro gli suppone ; ma gli cresce l' animo per faticare a correggersi. Si rallegra che le sue buone qualità non sieno sfuggite all' amico ; glien' è

pées à son ami ; il lui en est reconnaissant ; il ambitionne d'en acquérir d'autres ; et, grâce à l'amitié, on voit quelquefois s'avancer vigoureusement vers la perfection un homme qui en était loin et qui en serait resté loin. Ne veuille pas à toute force avoir des amis. Il vaut mieux en manquer, que de devoir se repentir de les avoir choisis avec précipitation : mais quand tu en as trouvé un, honore-le d'une haute amitié.

Ce noble sentiment a été sanctionné par tous les philosophes ; il l'est par la religion.

Nous en trouvons de beaux exemples dans l'Écriture : « L'ame de Jonathas s'unit à l'ame de David... Jonathas l'aima comme son ame.... » Mais, ce qui est mieux encore, l'amitié fut consacrée par le Rédempteur lui-même! Il tint sur son sein la tête de Jean, qui dormait, et, du haut de la croix, avant que d'expirer, il prononça ces divines paroles, toutes d'amour filial et d'amitié : « Mère, voici votre fils! Disciple, voilà ta mère! »

Je crois que l'amitié (j'entends l'amitié élevée, la véritable amitié, celle qui est fondée sur une grande estime)

grato ; ambisce d' acquistarne altre ; ed ecco, grazie all' amicizia, talvolta avanzare vigorosamente verso la perfezione un uomo che n' era lontano, che lontano ne sarebbe rimasto.

Non volerti sforzare ad avere amici. È meglio non averne alcuno, che doversi pentire d' averli scelti con precipitazione. Ma quando uno n' ha' trovato, onoralo di elevata amicizia.

Questo nobile affetto fu sancito da tutti i filosofi : è sancito dalla religione.

Ne incontriamo begli esempii nella Scrittura : « L' anima di Gionata si conglutinò all' anima di Davidde... Gionata l' amò come l'anima sua... » Ma quello ch' è più, l' amicizia fu consacrata dallo stesso Redentore ! Egli tenne sul suo seno la testa di Giovanni che dormiva, e dalla croce, avanti di spirare, pronunciò queste divine parole, tutte amor filiale ed amicizia : « Madre, ecco il figlio tuo! Discepolo, ecco la madre tua ! »

Io credo che l' amicizia (intendo l' elevata, la vera amicizia, quella ch' è fondata sopra una grande stima) sia quasi necessaria all' uomo per

est presque nécessaire à l'homme, pour le retirer de ses vils penchants. Elle donne à l'ame quelque chose de poétique, de sublime, de fort, sans lequel il lui serait difficile de s'élever au-dessus du terrain fangeux de l'égoïsme.

Mais une fois cette amitié conçue et promise, il faut en graver les devoirs dans ton cœur. Ils sont en grand nombre! Il ne s'agit de rien moins que de te rendre pendant toute ta vie digne de ton ami!

Quelques uns conseillent de ne se lier d'amitié avec personne, parceque cela occupe trop le cœur, distrait l'esprit, et produit les jalousies; mais moi, je suis de l'avis d'un excellent philosophe, saint François de Sales, qui, dans sa *Philothée,* appelle cela « un mauvais conseil. »

Il accorde qu'il peut bien être prudent d'empêcher les affections particulières dans les cloîtres : « Mais dans le monde, dit-il, il est nécessaire qu'ils s'unissent ceux qui veulent combattre sous la bannière de la vertu, sous la bannière de la croix.... Les hommes qui vivent dans le siècle, où il y a tant de pas difficiles à franchir pour aller à Dieu, sont semblables à ces voyageurs qui, dans des

rimanerlo dalle tendenze. Ella dà all' anima un certo che di poetico, di sublimemente forte, senza di cui difficilmente s' eleva al di sopra del fangoso terreno dell' egoismo.

Ma quando hai concepu'o e promesso amicizia, stampane in cuore i doveri. Sono molti! sono niente meno che di renderti tutta la vita degno dell' amico!

Taluni consigliano di non legare amicizia con alcuno, perchè occupa troppo gli affetti, distrae lo spirito. produce gelosie; ma io sto con un ottimo filosofo, san Francesco di Sales, il quale, nella sua *Filotea*, chiama questo « un cattivo consiglio. »

Ei concede che possa bensì essere prudenza, ne' chiostri, d' impedire le affezioni parziali, « Ma nel mondo è necessario, dic' egli, che coloro « i quali vogliono militare sotto la bandiera della virtù, sotto la bandiera « della croce, s' uniscano... Gli uomini che vivono nel secolo, ove tanti « sono gli ardui passi da varcare per giungere a Dio, sono simili a que'

chemins rudes ou glissants, se tiennent les uns aux autres pour se soutenir, pour marcher avec plus de sûreté. »

Au fait, les méchants se donnent la main pour faire le mal : les bons ne devraient-ils pas se la donner pour faire le bien?

## CHAPITRE XIV.

### LES ÉTUDES.

Dès que tu le peux, c'est un devoir sacré pour toi de cultiver ton esprit; cela te rendra plus apte à honorer Dieu, ta patrie, tes parents, tes amis.

Cette folle opinion de Rousseau, que le sauvage est le plus heureux des mortels, que l'ignorance est préférable au savoir, est démentie par l'expérience. Tous les voyageurs ont trouvé le sauvage très malheureux; nous voyons tous que l'ignorant peut être bon, mais que celui qui est instruit peut l'être également, et qu'il doit l'être même avec plus de perfection.

Le savoir n'est nuisible que lorsqu'il se joint à l'or-

« viaggiatori, che nelle vie scoscese o sdrucciolevoli, si tengono gli uni « agli altri per sostenersi, per camminare con più sicurezza. »

Infatti si danno la mano i malvagi per fare il male; non avrebbero a darsi la mano i buoni per fare il bene?

### CAPO XIV.

#### GLI STUDII.

Dacchè il puoi, t' è sacro debito coltivare l' ingegno. Ti renderai più atto ad onorare Dio, la patria, i parenti, gli amici.

Il delirio di Rousseau, che il selvaggio sia il più felice de' mortali — che l' ignoranza sia preferibile al sapere — è smentito dall' esperienza. Tutti i viaggiatori hanno trovato infelicissimo il selvaggio; tutti noi vediamo che l' ignorante può essere buono, ma che può esserlo egualmente, e debb' esserlo anzi con più eccellenza colui che sa.

Il sapere è soltanto dannoso, quando vi s' unisce orgoglio. Vi s' unisca

gueil. Quand il s'allie à la modestie, il porte l'ame à aimer Dieu et le genre humain plus profondément.

Tout ce que tu apprends, applique-toi à l'apprendre avec le plus de profondeur possible. Les études superficielles ne produisent que trop souvent des hommes médiocres et présomptueux, qui, ayant secrètement la conscience de leur nullité, n'en sont que plus passionnés pour se liguer avec des êtres ennuyeux qui leur ressemblent, pour crier par le monde qu'ils sont grands et que les véritables grands sont petits. De là naissent les querelles continuelles des pédants contre les esprits supérieurs, et des vains déclamateurs contre les bons philosophes; de là cette erreur qui porte quelquefois la multitude à révérer ceux qui crient le plus et qui savent le moins.

Notre siècle ne manque pas d'hommes de grand savoir, mais le nombre des savants superficiels l'emporte honteusement. Dédaigne d'être compté parmi eux; dédaigne-le, non par vanité, mais par le sentiment du devoir, par amour pour ta patrie, par une haute estime de l'intelligence humaine que tu as reçue du Créateur.

Si tu ne peux devenir profond dans plusieurs sciences,

umiltà, e porta l'animo ad amare più altamente il genere umano.

Tutto ciò che impari, t' applica ad impararlo con quanta più profondità è possibile. Gli studii superficiali producono troppo spesso uomini mediocri e presuntuosi, uomini in secreto conscii della loro nullità, e tanto più smaniosi a collegarsi con nojosacci a loro simili, per gridare al mondo che sono grandi, e che i veri grandi sono piccoli. Quindi le perpetue guerre de' pedanti contro i sommi intelletti, e de' vani declamatori contro i buoni filosofi. Quindi lo sbaglio che prendono talora le moltitudini, di venerare chi più grida forte e meno sa.

Il nostro secolo non manca d' uomini d' egregio sapere, ma i superficiali soverchiano vituperosamente. Disdegna d' essere del loro numero. Disdegnane, non per vanità, ma per sentimento di dovere, per amore della patria, per magnanima stima della mente umana che il Creatore ti ha data.

Se non puoi farti profondo in più generi di studii, scorri pur legger-

parcours-en légèrement quelques unes, afin d'en acquérir seulement ces notions qu'il n'est pas permis d'ignorer; mais fais un choix parmi ces diverses sciences, concentre-s-y toute la force de tes facultés, et surtout ta volonté, pour ne rester en arrière de personne.

Voici en outre un très bon conseil de Sénèque : « Si tu veux que la lecture laisse en toi des impressions durables, borne-toi à quelques auteurs pleins d'un esprit sage, et nourris-toi de leur substance. Être partout, c'est n'être jamais en un lieu particulier. Une vie passée en voyages fait connaître beaucoup d'hôtes et peu d'amis. Il en est de même de ces lecteurs précipités qui, sans prédilection pour aucun livre, en dévorent un nombre infini. »

Quelle que soit l'étude à laquelle tu t'affectionneras principalement, préserve-toi d'un défaut assez commun, celui de devenir tellement l'admirateur exclusif de ta science, qu'elle te fasse mépriser celles auxquelles tu n'auras pu t'appliquer.

Les vulgaires dédains de certains poëtes contre la prose, de certains prosateurs contre la poésie, des natu-

mente sopra alcuni, a fine soltanto d' acquistarne quelle idee che non è lecito d' ignorare : ma scegli uno di tai generi, e qui volgi con più vigore le tue facoltà, e sopra tutto il volere, per non restare indietro ad alcuno.

Ottimo inoltre è questo consiglio di Seneca : « Vuoi che la lettura ti « lasci durevoli impronte? Ti limita ad alcuni autori pieni di sano inge- « gno, e ti ciba della loro sostanza. Essere dappertutto val quanto non « essere in alcun luogo particolare. Una vita passata in viaggi fa conos- « cere molti ospiti e pochi amici. Così è di que' precipitosi lettori che, « senza predilezione per alcun libro, ne divorano infiniti. »

Qualunque sia lo studio cui maggiormente t' affezionerai, guardati da un vizio assai comune : quello di divenire tale esclusivo ammiratore della tua scienza, che tu spregi quelle scienze alle quali non hai potuto applicarti.

Le triviali burbanze di certi poeti contro la prosa, di certi prosatori

ralistes contre les métaphysiciens, des mathématiciens contre ceux qui ne le sont pas, *el vice versâ*, ne sont que des puérilités. Toutes les sciences, tous les arts, tous les moyens de faire sentir le vrai et le beau, ont droit à l'hommage de la société, et principalement à celui de l'homme cultivé.

Il n'est pas vrai que les sciences exactes et la poésie s'excluent. Buffon fut un grand naturaliste, et son style brillant est animé d'une merveilleuse chaleur poétique. Mascheroni était bon poëte et bon mathématicien.

En cultivant la poésie et les autres sciences du beau, prends garde d'ôter à ton esprit la faculté de se poser froidement sur des calculs, ou sur des méditations logiques. Si l'aigle disait : « Ma nature est de voler, je ne puis considérer les objets qu'en volant, » ce serait ridicule; car il peut considérer bien des choses sans déployer ses ailes.

D'un autre côté, si les études d'observation te demandent du sang-froid, ne t'habitue pas à croire pour cela que l'homme est parfait quand il a éteint tout le feu de son imagination, et tué en lui tout sentiment poétique. Ce

contro la poesia, de' naturalisti contro i metafisici, de' matematici contro i non matematici, e viceversa, sono puerilità. Tutte le scienze, tutte le arti, tutti i modi di trovare e far sentire il vero ed il bello, hanno diritto all' omaggio della società, e primamente dell' uomo colto.

Non è vero che scienze esatte e poesia s' escludano. Buffon fu grande naturalista, ed il suo stile splende animato da stupendo calore poetico. Mascheroni era buon poeta e buon matematico.

Coltivando poesia ed altre scienze del bello, bada a non torre al tuo intelletto la capacità di posarsi freddamente sopra computi o logiche meditazioni. Se l' aquila dicesse : « Mia natura è di volare, non posso considerare le cose se non volando, » sarebbe ridicola. Ne può benissimo considerare tante colle ali chiuse.

Così all' opposto la freddezza che da te chiedono gli studii d' osservazione, non ti avvezzi a credere, essere perfetto l' uomo quand' ha smorzato in sè ogni luce della fantasia, quando ha ucciso il sentimento poetico.

sentiment bien réglé, au lieu d'affaiblir la raison, ne fait que la renforcer en certains cas.

Dans les études comme dans la politique, méfie-toi des partis et de leurs systèmes. Examine ces systèmes pour les connaître, pour les comparer à d'autres et pour les juger, mais non pour être leur esclave. A quoi aboutirent ces disputes entre les enthousiastes et les détracteurs également furieux d'Aristote, de Platon et d'autres philosophes; ou bien celles entre les enthousiastes et les détracteurs de l'Arioste et du Tasse? Ces grands maîtres, tour à tour idolâtrés et vilipendés, restèrent ce qu'ils étaient, ni dieux ni esprits médiocres; ceux qui s'agitaient pour les peser dans de fausses balances furent tournés en dérision, et le monde, qu'ils ont assourdi de leurs débats, n'a rien appris.

Efforce-toi, dans toutes les études que tu fais, d'unir un discernement calme à la pénétration, la patience de l'analyse à la force de la synthèse; mais surtout aie la volonté de ne pas te laisser abattre par les obstacles, et de ne pas te laisser enorgueillir par les triomphes; c'est-à-dire aie la volonté de t'éclairer de la manière

Questo sentimento, se è ben regolato, invece d' indebolire la ragione, in certi casi la rinforza.

Negli studii, siccome in politica, diffida delle fazioni e de' loro sistemi. Esamina questi per conoscerli, compararli con altri e giudicare, non per essere loro schiavo. Che significarono le gare tra i furenti lodatori e slodatori d' Aristotele e di Platone e d' altri filosofi? ovvero quelle tra i lodatori e slodatori d'Ariosto e di Tasso? Gl' idolatrati e vilipesi maestri rimasero quel ch' erano, nè divinità nè mediocri spiriti; coloro che s' agitavano per pesarli in false bilance, furono derisi, ed il mondo che assordarono nulla imparò.

In tutti gli studii che fai, cerca d' unire discernimento pacato ed acume, la pazienza dell' analisi e la forza della sintesi, ma principalmente la voglia di non lasciarti abbattere dagli ostacoli, e quella di non insuper-

que Dieu le permet, avec hardiesse, mais sans arrogance.

## CHAPITRE XV.

### CHOIX D'UN ÉTAT.

Le choix d'un état est de la plus haute importance. Nos pères disaient que, pour le bien faire, il fallai tinvoquer l'inspiration de Dieu. Je ne sache pas que, même aujourd'hui, on puisse dire autrement. Réfléchis avec une religieuse et sérieuse attention à ton avenir présumé parmi les hommes, et prie.

Lorsque tu auras entendu dans ton cœur la voix divine qui te dira, non un jour seulement, mais des semaines, des mois entiers, et toujours avec une plus grande puissance de persuasion : « Voici l'état que tu dois choisir ! » obéis-lui avec une volonté ferme et courageuse. Entre dans cette carrière que tu auras choisie, et va en avant ; mais en y portant les vertus qu'elle exige.

Moyennant ces vertus, tout état est excellent pour qui

bire de' trionfi ; cioè la voglia d' illuminarti al modo permesso da Dio, con ardire, ma senza arroganza.

## CAPO XV.

### SCELTA D' UNO STATO.

La scelta d' uno stato è di rilievo sommo. I nostri padri dicevano che a farla buona, era d' uopo invocare l' ispirazione di Dio. Non so che debbasi dire altrimenti neppure oggi. Rifletti con religiosa serietà al tuo presunto avvenire fra gli uomini, e prega.

Sentita in cuore la voce divina che ti dirà, non un giorno solo, ma intere settimane, interi mesi, e sempre con maggior potenza di persuasione : « Ecco lo stato che devi scerre ! » obbediscile con animosa e ferma volontà. Entra in quella carriera, e t' inoltra ; ma portandovi le virtù che richiede.

Mediante tai virtù, ogni stato è eccellente per chi v' inclina. Il sacer-

y est appelé. Le sacerdoce, qui épouvante celui qui l'a embrassé légèrement et avec un cœur avide de plaisirs, fait les délices et l'honneur de l'homme pieux et recueilli; la vie monastique elle-même, que tant de gens dans le monde regardent comme insupportable et d'autres comme méprisable, fait les délices et l'honneur du philosophe religieux qui ne se croit pas inutile à la société, parcequ'il n'exerce sa charité qu'au profit de quelques autres moines et de quelques pauvres cultivateurs. La toge, que beaucoup portent comme un poids énorme, à cause des soins patients qu'elle exige, est légère à l'homme chez qui domine le zèle de défendre, par son savoir, les droits de son semblable. Le noble métier des armes a un charme infini pour celui qui est animé de courage, et qui sent qu'il n'y a pas d'action plus glorieuse que celle d'exposer ses jours pour sa patrie.

Chose admirable! tous les états, depuis le plus élevé jusqu'à celui de l'humble artisan, tous ont leur douceur et une véritable dignité. Il suffit de vouloir nourrir en soi les vertus qui appartiennent à chacun d'eux.

C'est parceque peu de personnes seulement nourris-

dozio che spaventa chi l' ha abbracciato per leggerezza e con un cuore avido di divertimenti, è delizia e decoro ad uomo pio e ritirato; la stessa vita monastica, che tanti nel mondo considerano chi intollerabile, chi fino schernevole, è delizia e decoro al religioso filosofo che non si crede inutile alla società, esercitando la sua carità a pro di pochi altri monaci e di qualche povero agricoltore. La toga, che molti portano quasi enorme peso, per le pazienti cure ch' esige, è grata all' uomo in cui prevale lo zelo di difendere col senno i diritti del suo simile. Il nobile mestiere dell' armi ha un incanto infinito per chi arde di coraggio e sente non esservi più glorioso atto che l' esporre i suoi giorni per la patria.

Mirabil cosa! tutti gli stati, dai più sublimi sino a quello d' umile artigiano, hanno la loro dolcezza ed una vera dignità. Basta voler nutrire quelle virtù che in ciascuno stato son dovute.

Solo perchè pochi le nutrono, s' odono tanti maledire la condizione che hanno abbracciata.

sent ces vertus, que l'on entend si souvent maudire la profession que l'on a embrassée.

Toi, lorsque tu auras choisi avec prudence une carrière, n'imite pas ces gens qui se lamentent éternellement. Ne te laisse agiter ni par un vain repentir, ni par une velléité de changer. Toute voie dans cette vie a ses épines. Dès que tu auras posé le pied dans l'une de ces voies, poursuis-la; rétrograder, c'est faiblesse. Excepté dans le mal, il est toujours bien de persévérer. Celui-là seul qui persévère dans son entreprise peut espérer d'arriver à quelque distinction.

## CHAPITRE XVI.

### FREIN AUX INQUIÉTUDES.

Beaucoup persévèrent dans la carrière qu'ils ont choisie, et s'y affectionnent; mais ils s'irritent de voir que telle autre profession rapporte de plus grands honneurs, une plus grande fortune; ils s'irritent, parcequ'il leur semble qu'ils ne sont pas assez estimés, assez récompensés; ils s'irritent, parcequ'ils ont trop de rivaux, et parceque tous ne consentent pas à rester au-dessous d'eux.

Tu, quando avrai prudentemente scelto una carriera, non imitare quegli eterni lamentatori. Non lasciarti agitare da vano pentimento, da velleità di mutare. Ogni via della vita ha le sue spine. Dacchè ponesti il piede in una, prosegui; retrocedere è fiacchezza. Il persistere è sempre bene, fuorchè nella colpa. E solo chi sa persistere nella sua impresa, può sperare di divenire alcun che di segnalato.

## CAPO XVI.

### FRENO ALLE INQUIETUDINI.

Molti persistono nello stato che scelsero, e vi si affezionano, ma smaniano, perchè veggono ch' altro stato reca a taluno maggiori onori, maggior fortuna; smaniano, perchè sembra loro di non essere abbastanza stimati e rimunerati; smaniano, perchè hanno troppi emuli, e perchè non tutti consentono di star loro sotto.

Chasse loin de toi de telles inquiétudes : celui qui se laisse dominer par elles a perdu sa part de félicité sur la terre; il devient orgueilleux et quelquefois ridicule en s'appréciant lui-même plus qu'il ne vaut, et il devient injuste en estimant toujours moins qu'ils ne valent ceux à qui il porte envie.

Il est certain que, dans la société humaine, les mérites ne sont pas toujours récompensés dans de justes proportions. Celui qui excelle en quelque chose a souvent trop de modestie pour se faire connaître, et souvent aussi il est tenu dans l'obscurité ou dénigré par des gens audacieux et médiocres, qui ambitionnent de le surpasser en fortune. Le monde est ainsi, et il n'y a pas d'espérance qu'il change en cela.

Il ne te reste donc qu'à sourire à cette nécessité et à t'y résigner. Grave bien dans ton esprit cette forte vérité : L'important, c'est d'avoir du mérite, et non d'avoir un mérite récompensé par les hommes. S'ils le récompensent, c'est très bien; sinon le mérite s'accroît en le conservant, quoiqu'il ne soit pas récompensé.

La société serait moins vicieuse, si chacun cherchait à

Scaccia da te siffatte inquietudini : chi si lascia dominare da esse, ha perduto sulla terra la sua parte di felicità; si fa superbo e talvolta ridicolo nell' apprezzare più del debito sè medesimo, e si fa ingiusto nell' apprezzare sempre meno del debito coloro ch' egli invidia.

Sicuramente nella società umana, i meriti non vengono sempre premiati con eque proporzioni. Chi lavora egregiamente, ha spesso tal modestia da non sapersi far conoscere, e spesso vien tenuto nascosto o denigrato da mediocri audaci che in fortuna agognano superarlo. Il mondo è così, ed in ciò non è sperabile che muti.

Ti resta dunque di sorridere a questa necessità e rassegnarti. Imprimiti bene in mente questa forte verità : L' importante è d' aver merito, non d' avere un merito ricompensato dagli uomini. Se lo ricompensano, va ottimamente; se no, il merito s' accresce, conservandolo, benchè senza premio.

La società sarebbe meno viziosa, se ognuno attendesse a frenare le sue

mettre un frein à ses inquiétudes et à ses ambitions : non en devenant insouciant d'augmenter sa prospérité, non en devenant paresseux ou apathique, ce seraient d'autres excès ; mais en ne portant en soi que de nobles ambitions et non des ambitions frénétiques ni envieuses, mais en se limitant au point que l'on ne peut franchir, mais en se disant : « Si je ne suis pas arrivé à ce degré d'élévation dont je me croyais digne, dans ma position inférieure je suis toujours le même homme, et j'ai toujours la même valeur intrinsèque. »

Un homme n'est pardonnable de s'inquiéter pour obtenir la rétribution de ses œuvres, que lorsqu'il s'agit de son nécessaire et de celui de sa famille. Au-delà du nécessaire, tous les accroissements de prospérité qu'il est permis de rechercher, il faut les desirer avec calme. S'ils nous viennent, que Dieu soit béni, ce nous sera un moyen de rendre notre vie plus douce et d'être utiles aux autres. S'ils ne viennent pas, que Dieu soit également béni : on peut vivre dignement, même sans beaucoup de douceurs ; et si l'on ne peut être utile aux autres, la conscience n'en fera aucun reproche.

inquietudini, le sue ambizioni, non già divenendo incurante d' aumentare la propria prosperità, non già divenendo pigro od apata, che sarebbero altri eccessi ; bensì portando ambizioni belle e non frenetiche, non invide ; bensì limitandole a que' punti, oltre ai quali si vede non poter varcare ; bensì dicendo : « Se non giunsi a quell' alto grado, di cui parevami esser degno, anche in questo più basso sono lo stesso uomo, ed ho quindi lo stesso intrinseco valore. »

Non è perdonabile alcuno d' inquietarsi per aver mercede delle sue opere, se non quando trattasi del necessario per sè e per la sua famiglia. Al di là del necessario, tutti gli aumenti di prosperità che son leciti cercare, convien desiderarli con animo imperturbabile. Se vengono, sia benedetto Dio ; saranno mezzi per addolcire la propria vita e giovare altrui. Se non vengono, sia benedetto Dio ; si può vivere degnamente, anche senza molte dolcezze, e se taluno non può giovare altrui, la coscienza non gliene muove rimbrotto.

Fais tout ce qui est en ton pouvoir pour être citoyen utile et pour engager les autres à l'être aussi, puis laisse aller les choses comme elles vont. Gémis des injustices et des malheurs dont tu es témoin, mais ne deviens pas ours pour cela ; ne te laisse pas aller à la misanthropie, ou, ce qui serait pis encore, à cette fausse philanthropie qui, sous prétexte du bien des hommes, est dévorée de la soif du sang, et qui contemple la destruction comme un admirable édifice, comme Satan contemple la mort.

Celui qui est ennemi de toute réforme possible des abus de la société est un pervers ou un insensé ; mais celui qui devient cruel par amour pour la réforme est également un pervers ou un insensé, et même à un plus haut degré.

Sans le calme de l'esprit, la plupart des jugements humains sont faux ou méchants. Le calme de l'esprit seul te rendra fort dans la souffrance, fort et persévérant dans tes actions, juste, indulgent, aimable avec tous.

Fa tutto ciò che sta in te per essere utile cittadino e per indurre altri ad essere tali, e poi lascia che le cose vadano come vanno. Metti qualche sospiro sulle ingiustizie e sulle sciagure che vedi, ma non cangiarti in orso perciò : non cadere in misantropia, non cadere in quella false filantropia, ch' è peggio ancora, la quale, per preteso bene degli uomini, s strugge di sete di sangue, e vagheggia, qual mirabile edifizio, la distruzione ; come Satan vagheggia la morte.

Colui che odia la correzione possibile degli abusi sociali è uno scellerato o uno stolto ; ma colui che amandola diventa crudele, è parimente scellerato o stolto, ed anzi ad un grado maggiore.

Senza quiete d' animo, la più parte de' giudizii umani sono bugiardi e maligni. Quiete d' animo sola ti farà forte nel patire forte nel costante operare, giusto, indulgente, amabile con tutti.

## CHAPITRE XVII.

### REPENTIR ET RETOUR AU BIEN.

En te recommandant de bannir l'inquiétude, je t'ai dit de ne pas te laisser aller à la paresse, surtout dans le dessein de devenir chaque jour meilleur.

Il s'abuse, l'homme qui dit : « Mon éducation morale est faite, et mes œuvres l'ont affermie. » Nous devons sans cesse apprendre à nous faire une règle pour le jour présent et pour les jours à venir ; entretenir sans cesse la ferveur de notre vertu par de nouveaux actes ; avoir sans cesse mémoire de nos fautes et nous en repentir.

Oui, nous en repentir ! Rien de plus vrai que ce que dit l'Église : que notre vie doit être toute de repentir et d'aspiration à nous amender. Le christianisme n'est pas autre chose. Et Voltaire lui-même, dans un de ces moments où il n'était pas dévoré de la fureur de s'en moquer, écrivit : « La confession est une chose excellente ; c'est « un frein pour le péché, inventé dans l'antiquité la plus

## CAPO XVII.

### PENTIMENTO ED AMMENDA.

Raccomandandoti di bandire l' inquietudine, t' ho accennato che non devi impigrire, e principalmente non devi impigrire nell' assunto perpetuo di migliorarti.

L' uomo che dice : « La mia educazione morale è fatta, e le opere mie l' hanno corroborata, » s' inganna. Noi dobbiamo sempre imparare a regolarci pel giorno presente e pe' venturi ; dobbiamo sempre tener viva la nostra virtù, producendone nuovi atti ; dobbiamo sempre por mente a' nostri falli, e pentircene.

Sì, pentircene ! Nulla di più vero di ciò che dice la Chiesa : che la nostra vita debb' essere tutta di pentimento e d' aspirazione ad ammendarci. Il cristianesimo non è altro. E lo stesso Voltaire, in uno di que' momenti che non era divorato dal furore di schernirlo, scrisse : « La con- « fessione è cosa eccellentissima, un freno alla colpa, inventato nella più

« reculée ; la confession était en usage dans la célébration « de tous les mystères antiques. Nous n'avons fait qu'imi- « ter et sanctifier cette sage coutume ; elle est très efficace « pour ramener les ames ulcérées de la haine au pardon. »

Il serait honteux que ce dont Voltaire ne craint pas de convenir ici ne fût pas senti par celui qui s'honore d'être chrétien.

Prêtons l'oreille à la voix de notre conscience, rougissons des actions qu'elle nous reproche, confessons-les pour nous en purifier, et ne cessons jamais, jusqu'à la fin de notre vie, d'avoir recours à cette sainte piscine. Si cela ne se pratique pas avec une volonté endormie ; si l'on ne se contente pas de condamner du bout des lèvres les fautes dont on se souvient; si au repentir se joint un véritable desir de s'amender, en rie qui voudra ; mais rien ne peut être plus salutaire, plus sublime, plus digne de l'homme.

Lorsque tu te reconnais coupable d'une faute, n'hésite pas à la réparer. Ce n'est qu'en la réparant que tu auras la conscience satisfaite. Le retard apporté à la réparation enchaîne l'ame au mal par un lien chaque jour plus fort, et l'habitue à se mésestimer. Et malheur à l'homme lors-

« remota antichità : regnava l' uso di confessarsi nella celebrazione di « tutti gli antichi misteri. Noi abbiamo imitato e santificato quella savia « costumanza ; ella è ottima per condurre i cuori ulcerati d' odio al per- « dono. » (V. *Quest. encicl.*, t. III.)

Ciò di che Voltaire osò qui convenire, sarebbe vergogna che non fosse sentito da chi s' onora d' esser cristiano. Porgiamo ascolto alla coscienza, arrossiamo delle azioni che ci rimprovera, confessiamole per purificarci, e non cessiamo da questo santo lavacro sino alla fine de' nostri giorni. Se ciò non s' eseguisce con volontà sonnolenta ; se i falli da chi li rammemora non si condannano colle sole labbra ; se al pentimento va congiunto un verace desiderio d' ammenda, rida chi vuole, ma nulla può essere più salutare, più degno dell' uomo.

Quando conosci d' aver commesso un torto, non esitare a ripararlo. Soltanto riparandolo avrai la coscienza contenta. L' indugio della riparazione incatena l' anima al male con vincolo ogni di più forte, e l' av-

qu'il se mésestime intérieurement ! Malheur à lui lorsqu'il feint de s'estimer, en sentant dans sa conscience une corruption qui n'y devrait pas être ! Malheur à lui lorsqu'il croit qu'il n'y a pour cette corruption d'autre remède que de la dissimuler ! Il est déchu du rang des êtres nobles ; c'est un astre tombé, un malheur de la création.

Si quelque jeune impudent t'accuse de faiblesse parceque, comme lui, tu ne t'obstines pas à persévérer dans tes fautes, réponds-lui qu'il y a plus de force à résister au vice qu'à s'y laisser entraîner ; réponds-lui que l'arrogance du pécheur n'est qu'une force factice, puisqu'il est certain qu'il la perd au lit de la mort, s'il n'est pas dans le délire ; réponds-lui que la force que tu desires est précisément celle de dédaigner les moqueries, lorsque tu abandonnes la mauvaise voie pour suivre celle de la vertu.

Quand tu as commis une faute, ne ments jamais pour la nier ou pour l'atténuer : le mensonge est une hideuse faiblesse. Avoue que tu as failli ; c'est là qu'est la magnanimité, et la honte que te coûtera cet aveu te vaudra les éloges des gens de bien.

vezza a disistimarsi. E guai allorchè l' uomo internamente si disistima ! guai allorchè finge stimarsi, sentendosi nella coscienza un putridume che non dovrebb' essere ! guai allorchè crede che, avendo tal putridume, non siavi più altro a fare che dissimularlo ! Ei non ha più un grado fra i nobili enti ; egli è un' astro caduto, una sventura della creazione.

Se qualche impudente giovine ti chiama debole perchè non t' ostini com' egli ne' mancamenti, rispondigli, esser più forte chi resiste al vizio, che chi lasciasi da esso strascinare ; rispondigli, l' arrogauza del peccatore essere falsa forza, dacch' è certo che al letto della morte, salvo un delirio, ei la perde ; rispondigli, la forza di cui sei vago essere appunto quella di non curare lo scherno, quando abbandoni il sentiero malvagio per quello della virtù.

Quand' hai commesso un torto, non mentir mai per negarlo od attenuarlo : debolezza turpe è la menzogna. Concedi d' avere errato ; qui v' è magnanimità : e la vergogna che ti costerà il concedere, ti frutterà la lode de' buoni.

S'il t'arrive d'offenser quelqu'un, aie la noble humilité de lui en faire tes excuses. Comme toute ta conduite montrera que tu n'es pas un lâche, personne pour cela ne t'accusera de lâcheté. S'obstiner dans l'insulte et en venir au duel ou à une éternelle inimitié, plutôt que de se rétracter honorablement, ce sont des forfanteries d'hommes orgueilleux et féroces, ce sont des infamies que vainement on s'efforce de parer du nom brillant d'honneur.

Il n'y a d'honneur que dans la vertu, et il n'y a de vertu qu'à la condition de se repentir continuellement du mal et de s'en proposer la réparation.

## CHAPITRE XVIII.

### CÉLIBAT.

Lorsque tu auras pris parmi les carrières sociales celle qui te convient, et qu'il te semblera avoir donné à ton caractère assez de fermeté dans les bonnes habitudes pour pouvoir être dignement homme, alors et pas plus tôt, si ton intention est de te marier, applique-toi à choisir une femme qui mérite ton amour.

Se t' avvenne d' offendere alcuno, abbi la nobile umiltà di chiedergliene scusa. Siccome tutta la tua condotta mostrerà che non sei un vile, nessuno ti chiamerà vile per ciò. Ostinarsi nell' insulto, e piuttosto che onoratamente disdirsi, venire a duello od a perpetua inimicizia, sono buffonate d' uomini superbi e feroci, sono infamie cui mal si sforzano d' apporre il nome brillante d' onore.

Non v' è onore che nella virtù, e non v' è virtù che a patto di continuamente pentirsi del male e proporsi l' ammenda.

### CAPO XVIII.

#### CELIBATO.

Allorchè tu abbia preso fra le carriere sociali quella che ti conviene, e pajati d' aver dato al tuo carattere tal fermezza di buone abitudini da poter essere degnamente uomo, — allora, e non prima, — se intendi aver moglie, t' adopera ad eleggerne una che meriti l' amor tuo.

Mais avant de renoncer au célibat, réfléchis bien si tu ne devrais pas le préférer.

Dans le cas où tu n'aurais pas su dompter assez ton penchant à la colère, à la jalousie, au soupçon, à l'impatience, à une domination dure, pour espérer être aimable avec une compagne, aie la force de renoncer aux douceurs du mariage. Tu ne prendrais une femme que pour la vouer au malheur, et t'y vouer toi-même.

Dans le cas où tu ne rencontrerais pas une personne qui réunît toutes les qualités qui te sembleraient nécessaires pour te rendre heureux, et pour qu'elle mît en toi tout son amour, ne te laisse pas entraîner à prendre une femme : ton devoir est de rester célibataire, plutôt que de jurer un amour que tu n'aurais pas.

Mais, soit que tu prolonges seulement le célibat, soit que tu y restes pour toujours, honore-le par les vertus qu'il prescrit, et sache en apprécier les avantages.

Oui, cet état a ses avantages ; et, dans quelque condition que l'homme se trouve, il doit les reconnaître et les ap-

Ma avanti d' uscire dal celibato, rifletti bene se nol dovresti preferire.

In caso che tu non avessi saputo tanto domare le tue inclinazioni all' ira, alla gelosia, al sospetto, all' impazienza, al duro predominio, da poter presumere di riuscire amabile con una compagna, abbi la forza di rinunciare alle dolcezze del matrimonio. Prendendo moglie, la renderesti infelice, e renderesti infelice te medesimo.

In caso che tu non incontrassi tal persona, che riunisse tutte quelle qualità che ti sembrassero necessarie per contentarti e perchè ella ponesse in te l' amor suo, non lasciarti recare ad accettare una sposa. Il tuo dovere è di rimaner celibe, piuttosto che giurare un amore che non avresti.

Ma sia che tu soltanto prolunghi il celibato, sia che tu vi rimanga per sempre, onoralo colle virtù che prescrive, e sappine apprezzare i vantaggi.

Sì, egli ha i suoi vantaggi. E quelli di ciascuna condizione in cui l' uomo si trovi, debbe riconoscerli ed apprezzarli : altrimenti ei si crederà

précier; autrement il s'y croira malheureux ou dégradé, et diminuera en lui le courage d'agir avec dignité.

La manie de se montrer furieux des désordres sociaux, et l'opinion qu'il faut peut-être les exagérer pour en amener la réforme, porte souvent des hommes d'une éloquence véhémente à tourner l'attention des autres sur les scandales que donnent beaucoup de célibataires, et à crier que le célibat est contre nature, que c'est une énorme calamité, et la cause la plus puissante de la dépravation des peuples.

Ne te laisse pas exalter par ces hyperboles. Il n'est que trop vrai que le célibat a ses scandales; mais parceque les hommes ont des bras et des jambes, et qu'il en résulte quelquefois aussi le scandale qu'ils se donnent des coups de poing et des coups de pied, cela ne veut pas dire que les bras et les jambes soient une très mauvaise chose.

Ceux qui entassent les considérations sur l'immoralité prétendue inséparable du célibat, devraient aussi énumérer les maux qui résultent de la décision au mariage sans y avoir de l'inclination.

ivi infelice o degradato, e scemerà in lui il coraggio d' operare con dignità.

La mania di mostrarsi fremebondo sui disordini sociali, e l' opinione forse che giovi esagerarli affinchè si correggano, indusse spesso uomini di veemente facondia a volgere l' attenzione altrui sugli scandali dati da molti celibi, ed a gridare, il celibato essere contro natura, essere un' enorme calamità, essere la causa più potente della depravazione dei popoli.

Non lasciarti esaltare da queste iperboli. Pur troppo gli scandali del celibato esistono. Ma anche dall' avere gli uomini braccia e gambe, nasce scandalo di pugni e di calci; nè ciò vuol per altro dire che braccia e gambe sieno pessima cosa.

Coloro che affastellano considerazioni sulla pretesa necessaria immoralità del celibato, si facciano a computare altresì i mali che derivano dal decidersi pel matrimonio senza inclinazione.

Aux courtes folies des noces succèdent l'ennui, l'horreur de ne plus être libre. On s'aperçoit que le choix fut trop précipité, que les caractères sont incompatibles. Du regret réciproque, ou de celui de l'un des époux, naissent les grossièretés, les offenses, les cruelles et journalières amertumes. La femme, l'être le plus doux et le plus généreux des deux, est ordinairement la victime de ce funeste désaccord, ou en en souffrant jusqu'à la fin de ses jours, ou, ce qui est pis encore, en se dénaturant, en perdant sa bonté, en ouvrant son cœur à des affections dans lesquelles elle croit trouver une compensation au manque d'amour conjugal, et qui ne lui apportent que l'ignominie et le remords. De ces malheureux mariages naissent des enfants qui pour première leçon ont l'indigne conduite de leur père ou de leur mère, ou de tous les deux à la fois; des enfants que, pour cela, l'on aime peu ou que l'on aime mal; auxquels on donne peu ou point d'éducation; qui n'ont aucun respect pour leurs parents, aucune tendresse pour leurs frères, aucune notion des vertus domestiques, qui sont la base des vertus civiles.

Alle brevi follie delle nozze succede la noja, succede l' orrore di non più essere liberi, succede l' accorgersi che la scelta fu precipitata, che le indoli sono inaccordabili. Dal rammarico reciproco, o d' una delle parti, provengono gli sgarbi, le offese; le diuturne crudelissime amarezze. La donna, l' ente più dolce e più generoso dei due, suol essere vittima della sventurata disarmonia, o dolorando sino alla morte, o — ciò ch' è peggio — snaturandosi, perdendo la sua bontà, dando luogo ad affetti in cui le sembra di trovare un compenso alla mancanza dell' amor conjugale, e che non le fruttano se non ignominia e rimorso. Dai malaugurati matrimonii vengono figliuoli, i quali per prima scuola hanno la indegna condotta del padre o della madre, o d' ambo i genitori; figliuoli quindi poco o malamente amati, poco o malamente provveduti d' educazione, senza ossequio verso i parenti, senza tenerezza verso i fratelli, senza nozione di virtù domestiche, — le quali sono la base delle civili virtù!

Toutes ces choses sont si fréquentes, qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour les voir. Personne ne me taxera d'exagération.

Je ne nie pas les maux qui naissent du célibat; mais quiconque réfléchira aux autres maux dont je parle ne les jugera certainement pas moindres, et dira avec moi, d'une infinité d'époux : « Oh! que n'ont-ils jamais prononcé ce fatal serment! »

Une grande partie des mortels est appelée au mariage; mais le célibat est aussi dans la nature. S'affliger que tous ne travaillent pas à la reproduction est ridicule. Le célibat, quand il est choisi par de bonnes raisons, et qu'il est gardé avec honneur, n'a rien de méprisable; il est même très digne de respect, comme toute espèce de sacrifice raisonnable fait dans de bonnes vues. En affranchissant des soins d'une famille, le célibat laisse à ceux-ci plus de temps et plus de vigueur pour se livrer à de hautes études ou aux sublimes ministères de la religion; à ceux-là, plus de moyens d'être utiles à des parents qui ont besoin de leur aide; à d'autres enfin, une plus grande

Tutte queste cose sono così frequenti, che basta aprire gli occhi e si vedono. Nessuno mi dirà ch' io esageri.

Non nego i mali che avvengono nel celibato, ma chiunque porrà mente a quegli altri mali non sarà certo per tenerli minori, e meco dirà d' infiniti maritati : « Oh! non avessero mai pronunciato quel fatale giuramento! »

Gran parte de' mortali è chiamata al matrimonio, ma anche il celibato è in natura. Affliggersi se tutti non s' affaticano a procreare è ridicolaggine. Il celibato, quando viene eletto per buone ragioni ed osservato con onore, non ha nulla d' ignobile. Degnissimo è anzi di rispetto, come qualunque specie di ragionevole sacrificio, fatto per buono scopo. Non imponendo le cure d' una famiglia, lascia a quelli maggior tempo e maggior vigore per consecrarsi ad alti studii o ad alti ministeri di religione; lascia a questi più mezzi per sostenere famiglie di consanguinei che abbisognano d' ajuto; lascia ad altri più libertà d' affezione per versarla su molti poveri.

liberté d'affections, qu'ils peuvent répandre sur beaucoup de pauvres.

Et tout cela ne serait pas un bien?

Ces réflexions ne sont point inutiles. Pour abandonner le célibat, ou pour l'embrasser, il faut savoir ce que l'on abandonne ou ce que l'on embrasse. Les déclamations partiales bouleversent le jugement.

## CHAPITRE XIX.

### HONNEUR A LA FEMME.

Le vil et railleur cynisme est le génie du vulgaire; comme Satan, il forge sans cesse des calomnies contre le genre humain, pour le porter à rire de la vertu et à la fouler aux pieds. Il recueille tous les faits qui déshonorent l'autel, et, dissimulant ceux qui l'honorent, il s'écrie : « Qu'est-ce que Dieu? qu'est-ce que l'influence bienfaisante du sacerdoce et de l'instruction religieuse? chimères de fanatiques! » Il recueille tous les faits qui déshonorent la politique, et s'écrie : « Qu'est-ce que les lois? qu'est-ce que l'ordre civil? qu'est-ce que l'honneur?

E tutto ciò non è forse bene? —

Queste riflessioni non sono inutili. Per abbandonare il celibato od abbracciarlo, bisogna sapere ciò che s' abbraccia o s' abbandona. Le parziali declamazioni travolgono il giudizio.

## CAPO XIX.

### ONORE ALLA DONNA.

Il vile beffardo cinismo è il genio della volgarità; il Satana, foggiante sempre calunnie al genere umano, per trarlo a ridere della virtù e calpestarla. Ei raccoglie tutti i fatti che disonorano l' altare, e dissimulando i fatti opposti, grida: « Che Dio? che influenza benefica del sacerdozio e dell' istruzione religiosa? chimere di fanatici! » Ei raccoglie tutti i fatti che disonorano la politica, e grida: « Che leggi? che ordine civile?

qu'est-ce que le patriotisme? Tout cela est guerre de ruse et de force du côté de ceux qui gouvernent ou qui aspirent à gouverner, imbécillité du côté de ceux qui obéissent ! » Il recueille tous les faits qui déshonorent le célibat, le mariage, la paternité, la maternité, la position de fils, de parent, d'ami; il crie avec une joie infame : « J'ai découvert que tout cela n'est qu'égoïsme, imposture, fureur des sens, aversion et mépris réciproque ! » Les fruits de cette sagesse infernale et menteuse sont précisément l'égoïsme, l'imposture, la fureur des sens, l'aversion et le mépris réciproque.

Comment le génie honteux du vulgaire, qui est le profanateur de toute chose excellente, ne serait-il pas souverainement l'ennemi de la vertu de la femme, et ardent à l'avilir?

Dans tous les siècles, il s'est efforcé de la peindre méprisable, de ne voir en elle qu'envie, artifice, inconstance, vanité; de lui dénier le feu sacré de l'amitié, l'incorruptibilité de l'amour, et il considéra toute femme de mérite comme une exception.

che onore? che patriotismo? Tutto è guerra d'astuti e di forti nella parte che regge o v'aspira, ed imbecillità in quella che obbedisce ! » Ei raccoglie tutti i fatti che disonorano il celibato, il matrimonio, la paternità, la maternità, lo stato di figlio, di consanguineo, d'amico, e grida con infame tripudio : « Ho scoperto essere tutto egoismo, impostura, furore di sensi, disamore e disprezzo reciproco ! »

Frutti di questa infernale e bugiarda sapienza sono appunto egoismo, impostura, furore di sensi, disamore e disprezzo reciproco.

Come mai il genio turpe della volgarità, ch'è dissacratore d'ogni egregia cosa, non sarebbe supremamente nemico delle virtù della donna, ed ansio d'avvilirla?

In tutti i secoli ci s'è sbracciato a dipingerla abbietta; a non riconoscere in lei se non invidie, artifizii, incostanze, vanità : a negarle il sacro fuoco dell'amicizia, e l'incorruttibilità dell'amore. Ogni donna di qualche pregio fu considerata un'eccezione.

Mais les tendances généreuses de l'humanité protégèrent la femme. Le christianisme la releva, en défendant la polygamie, les amours déshonnêtes, et en présentant, après l'Homme-Dieu, une femme pour première créature humaine supérieure à tous les saints et aux anges mêmes.

La société moderne ressentit l'influence de ce noble esprit. Au milieu des temps barbares, la chevalerie s'embellit du culte élégant de l'amour; et nous, chrétiens civilisés, enfants de la chevalerie, nous ne tenons pour bien élevé que l'homme qui honore le sexe de la douceur, des vertus domestiques et des graces.

Néanmoins l'antique adversaire des nobles affections et de la femme est resté dans le monde, et plût à Dieu qu'il n'eût pour prosélytes que des ames grossières et des esprits communs! Mais il déprave quelquefois de brillants génies, et cette dépravation arrive toujours là où cesse la religion, qui seule sanctifie l'homme.

On a vu des philosophes (c'est du moins le nom qu'ils se donnaient) qui, dans certains moments, se montraient remplis d'un zèle ardent pour l'humanité, et qui, en

Ma le tendenze generose dell' umanità protessero la donna. Il cristianesimo la rialzò, vietando la poligamia e gli amori inonesti, ed offerendo, dopo l' Uomo-Dio, per prima creatura umana, superiore a tutti i santi ed agli angioli stessi, una donna!

La società moderna sentì l' influrso di questo spirito di gentilezza. In mezzo al'a barbarie, la cavalleria fu abbellita dal cul'o elegante dell' amore; e noi cristiani inciviliti, noi figli della cavalleria, non teniamo per educato se non l' uomo che onora il sesso della mansuetudine, delle casalinghe virtù e delle grazie.

Nondimeno l' antico avversario de' nobili affetti e della donna è rimasto nel mondo. Ed avesse pur seguaci le sole menti non dirozzate, i soli infimi ingegni! Ma deprava talvolta ingegni splendidi, e sempre questa depravazione avviene, laddove cessa religione, sola santificatrice dell' uomo.

Furono veduti filosofi (così almeno si chiamavano) che in alcune ore si mostravano ardenti di zelo per l' umanità, ed in altre ore, invasi da

d'autres, possédés par l'irréligion, dictaient des écrits obscènes, s'acharnant à exciter l'ivresse des sens par des poëmes et des romans scandaleux, par des raisonnements, des anecdotes et des fictions de tout genre.

On a vu le plus enchanteur des écrivains, Voltaire (cette ame qui fit preuve de quelques bonnes qualités, mais corrompue par de basses passions, et par l'effréné, l'ignoble desir de faire rire), composer gaiement un long poëme où il tourne en dérision l'honneur des femmes et l'héroïne la plus sublime qu'ait eue sa patrie, la magnanime et infortunée Jeanne d'Arc. Madame de Staël, avec raison, appelait ce livre un *crime de lèse-nation*.

D'hommes obscurs ou célèbres, d'auteurs morts ou vivants, de l'impudence de quelques femmes même qui se sont rendues indignes de la modestie de leur sexe, de mille côtés enfin s'élèvera souvent autour de toi ce génie du vulgaire, qui dit : « *Méprise la femme!* »

Rejette cette infame tentation, ou toi-même, fils de la femme, tu seras méprisable. Détourne tes pas de ceux qui, dans la femme, n'honorent pas leur mère. Foule

irreligione, dettavano carte oscene, smaniosi di suscitare l' ebbrezza de' sensi con vituperevoli poemi e romanzi, con ragionamenti e aneddoti e finzioni d' ogni sorta.

Fu veduto il più affascinante de' letterati, Voltaire (anima che diede alcune testimonianze di buone qualità, ma corrotta da basse passioni e dalla sfrenata, scurrile voglia di far ridere), comporre lietamente un lungo poema, a scherno del femminile onore, a scherno della più sublime eroina ch' abbia avuto la sua patria, della magnanima ed infelice Giovanna d'Arco. Madama di Staël chiama giustamente quel libro : *un delitto di lesa nazione*.

Da uomini oscuri e da celebri, da autori viventi e da morti, dall' impudenza medesima di alcune donne fattesi indegne del verecondo lor sesso, da mille parti insomma ti sorgerà intorno frequentemente quel genio della volgarità che dice : « *Disprezza la donna!* »

Rigetta l' infame tentazione, o tu stesso, figlio della donna, sarai disprezzevole. Allontana i tuoi passi da coloro che non onorano nella donna

aux pieds les livres qui la dégradent en prêchant la licence. Reste digne, par ta noble estime pour la dignité de la femme, de protéger celle qui te donna le jour, de protéger tes sœurs, de protéger un jour peut-être celle qui acquerra le titre sacré de mère de tes enfants!

## CHAPITRE XX.

### DIGNITÉ DE L'AMOUR.

Honore la femme, mais crains les séductions de sa beauté, et plus encore les séductions de ton cœur.

Heureux si tu ne t'affectionnes ardemment qu'à celle que tu voudras et que tu pourras choisir pour la compagne de toute ta vie!

Garde ton cœur libre de toute chaîne d'amour, plutôt que de le livrer à une femme de peu de mérite. Un homme qui n'aurait pas de sentiments élevés pourrait être heureux avec elle; et toi, tu ne le pourrais pas. Il te faut ou une perpétuelle liberté, ou une compagne qui réponde à

la madre loro. Calpesta i libri che la vilipendono, predicando scostumatezza. Serbati degno, per la tua nobile stima della dignità femminile, di proteggere colei che ti diede la vita, di proteggere le tue sorelle, di proteggere forse un giorno tal creatura che acquisterà il sacro titolo di madre de' tuoi figli.

### CAPO XX.

#### DIGNITÀ DELL' AMORE.

Onora la donna, ma paventa le seduzioni della sua bellezza, e più ancora le seduzioni del tuo cuore.

Felice te, se non l' affezionerai ardentemente ad alcun' altra, se non quella che vorrai e potrai scegliere per compagna di tutta la tua vita!

Tieni libero il cuore da ogni catena d' amore, piuttosto che darlo in balìa a donna di pochi pregi. Un uomo di non alti sentimenti potrebbe essere felice con essa; tu no! potresti. Tu abbisogni o di perpetua libertà o d'

la généreuse idée que tu te fais de l'humanité, et particulièrement du sexe.

Ce doit être une de ces ames rares qui comprennent excellemment le beau de la religion et de l'amour; mais prends garde de ne pas te la créer telle dans ton imagination, tandis qu'en réalité elle serait tout autre.

Si tu trouves une telle femme, si tu la vois animée d'un véritable amour pour Dieu, si tu la crois capable d'un noble enthousiasme pour toute vertu, si tu la vois attentive à faire tout le bien qu'elle peut, si tu la vois l'ennemie irréconciliable de toute action moralement basse, si elle joint à tous ces mérites un esprit cultivé, sans aucune ambition de le faire paraître; si même, avec cet esprit, elle est la plus humble des femmes; si toutes ses paroles et toutes ses actions respirent la bonté, une élégance naturelle, des sentiments élevés, une volonté ferme d'être attachée à ses devoirs, l'attention de n'affliger personne et de consoler ceux qui sont affligés, de ne se servir de ses charmes que pour ennoblir les pensées des autres, oh! alors aime-la d'un grand amour, d'un amour digne d'elle!

una compagna che corrisponda alla generosa idea che hai dell' umanità, e particolarmente del sesso donnesco.

Ella debb' essere una di quelle anime elette che intendono eccelsamente il bello della religione e dell' amore. Bada di non foggiartela tale colla tua fantasia, mentr' ella infatti sia tutt' altra.

Se la trovi siffatta; se la vedi ardere indubitatamente d' amore per Dio; se la vedi capace di nobile entusiasmo per ogni virtù; se la vedi intenta ad operare tutto il bene ch' ella può; se la vedi irreconciliabilmente nemica di tutte quelle azioni che sono moralmente basse; s' ella congiunge a tai meriti un ingegno colto, senza alcuna ambizione di farlo comparire; se anzi con tanto ingegno, ell' è la più umile delle donne; se tutte le sue parole e tutti i suoi atti spirano bontà, elegante naturalezza, elevazione di sentimenti, forte volontà ne' suoi doveri, attenzione a non affliggere alcuno, a consolare chi sta afflitto, a servirsi de' suoi incanti per nobilitare i pensieri altrui, — allora amala di grande amore, d' un amore degno di lei!

Qu'elle soit pour toi comme un ange tutélaire, qu'elle soit pour toi la vivante expression de la loi divine, pour t'éloigner de toute bassesse, pour te pousser à toute action louable. Dans tout ce que tu entreprends, songe à mériter son approbation, songe à faire en sorte que sa belle ame se réjouisse de t'avoir pour ami; songe à l'honorer non pas seulement devant les hommes, cela n'importe guère, mais devant Dieu, qui voit tout.

Si cette femme possède une ame aussi élevée, aussi fidèle à la religion, ton grand amour pour elle ne sera ni un excès ni une idolâtrie. Tu l'aimeras précisément parceque ses volontés seront en parfaite harmonie avec celles de Dieu. En admirant les unes tu admireras les autres, ou plutôt ce seront toujours celles de Dieu que tu admireras, au point que, s'il était possible que ses volontés devinssent contraires à celles de Dieu, ton délicieux enchantement s'évanouirait, et tu n'aimerais plus cette femme.

Ce noble amour est regardé comme chimérique par beaucoup d'esprits vulgaires, ceux qui n'ont aucune idée d'une femme d'un cœur élevé. Plains leur vile sagesse.

Ti sia quasi un angelo tutelare; ti sia quasi una viva espressione del comando divino per allontanarti da ogni viltà, per sospingerti ad ogni opera gentile. In tutto ciò che imprendi, pensa a meritare la sua approvazione, pensa a fare che la sua bell' anima sia contenta d' averti per amico; pensa ad onorarla, non innanzi agli uomini, — il che poco importa, — ma innanzi all' occhio onniveggente di Dio.

Se quella donna è d'animo sì alto e sì fedele alla religione, il tuo grande amore per lei non sarà un eccesso, non sarà un' idolatria. Tu l' amerai appunto perchè i suoi voleri saranno in perfetta armonia con quelli di Dio; ammirando gli uni, ammirerai gli altri, o piuttosto saranno sempre quelli di Lui che ammirerai. A segno che, se fosse possibile che i voleri di essa di entassero contrarii a quelli di Dio, il delizioso incantesimo si sciorrebbe; tu più non l' ameresti.

Questo nobilissimo amore è tenuto per chimerico da molte anime volgari; da quelle che non hanno idea di donna elevata. Compiangi la loro

Ces attachements si purs, et qui nous excitent si puissamment à la vertu, ne sont pas impossibles; ils existent, bien qu'ils soient rares; et les hommes devraient dire : « *Ou ceux-là, ou aucun.* »

## CHAPITRE XXI.

### AMOURS BLAMABLES.

Mais prends garde, je te le répète, que ton admiration pour une femme ne lui attribue une vertu qu'elle n'a pas. Ce serait alors ce qu'on appelle un amour romanesque, un amour ridicule et nuisible; ce serait une indigne prodigalité de ton cœur devant une vaine idole.

Oui, la femme estimable, et même estimable au suprême degré, existe sur la terre; mais elles sont aussi en grand nombre celles que l'éducation, le mauvais exemple et leur propre légèreté ont gâtées; celles qui ne sauraient s'élever à apprécier seulement les vœux de l'homme vertueux; celles qui trouvent plus de charme à être courtisées pour leur beauté et le brillant de leur es-

bassa sapienza. Gl' innamoramenti puri e fortemente eccitatori di virtù sono possibili, esistono, benchè rari. E gli uomini dovrebbero dire: « *O quelli, o nessuno.* »

## CAPO XXI.

### AMORI BIASIMEVOLI.

Ma bada, te lo ripeto, a non immaginarti ammirabile per virtù una donna che tal non sia. Allora egli è quel che chiamasi amore romanzesco; egli è un amore ridicolo e pregiudicevole; egli è un prodigare indegnamente il cuore innanzi a vano idolo.

La donna stimabile ed anzi in sommo grado stimabile, esiste, sì, sulla terra; ma esistono pure, ed in gran numero, quelle che l' educazione, i mali esempii altrui e la propria leggerezza hanno guastate, quelle che non seppero innalzarsi fino ad apprezzare solamente i voti dell' uomo virtuoso, quelle che più godono d' essere vagheggiate per la loro bellezza

prit, qu'à mériter d'être aimées par la noblesse de leurs sentiments.

Des femmes si imparfaites sont ordinairement très dangereuses, et plus dangereuses que celles qui sont complétement avilies. Elles séduisent non seulement par leurs graces et leurs artifices, mais souvent aussi par quelques vertus, par l'espérance qu'elles font naître que, chez elles, le bon l'emportera sur le mauvais. N'accueille pas cette espérance, quand tu verras dans ces femmes beaucoup de vanité ou d'autres défauts graves; juge-les sévèrement, non pour en dire du mal ou pour exagérer leurs torts, mais pour les fuir à temps, si tu crains de t'engager dans des liens peu dignes de toi.

Plus tu seras aimant par caractère, et disposé à révérer la femme de mérite, plus tu dois te faire une loi de ne pas te contenter d'une vertu médiocre dans une femme, pour lui donner le titre d'amie.

Les jeunes gens sans mœurs et les femmes qui leur ressemblent se moqueront de toi, t'appelleront orgueilleux, sauvage, bigot. N'importe ; méprise leurs jugements. Ne

e pel brio del loro spirito, che di meritare amore per la nobiltà de' loro sentimenti.

Ma donne così imperfette sogliono essere pericolosissime, e più pericolose di quelle affatto vili. Seducono non colla sola loro leggiadria e colle studiate loro arti, ma anche spesso con alcune virtù, colla speranza che fanno nascere, che in esse prevalga il buono al cattivo. Non accogliere questa speranza, quando vedi in esse molta vanità o altri gravi difetti. Sii severo nel giudicarle; non già per dirne male, non già per esagerarti i loro torti, ma per fuggirle a tempo, se presumi che cadresti in un laccio poco degno.

Quanto più sei amante per indole, e disposto a venerare la donna meritevole, tanto più devi farti un obbligo di non appagarti di virtù mediocri in una donna, per darle il titolo d' amica.

I giovani scostumati e le loro pari si burleranno di te, ti appelleranno altero, selvaggio, pinzocchero. Non importa; sprezza i loro giudizii. Non

sois jamais orgueilleux, ni sauvage, ni bigot; mais ne prostitue jamais tes affections; sois ferme à conserver ton cœur libre, ou à n'en faire hommage qu'à la femme qui aura plein droit à ton estime.

Celui qui aime une femme de haute vertu ne perd pas son temps à la courtiser servilement, à la repaître d'adulations et de vains soupirs. Elle ne le souffrirait pas; elle rougirait d'avoir pour amant un homme oisif, un Céladon; elle ne saurait apprécier que l'affection d'un homme simple et digne, moins empressé de lui parler d'amour que de lui plaire par de louables principes, par de louables actions.

La femme qui souffre à ses pieds un homme puérilement esclave, prêt à se ployer bassement à ses mille caprices, uniquement occupé d'une élégance affectée et d'amoureuses fadeurs, laisse bien voir qu'elle a une idée peu élevée de lui et d'elle-même. Et celui qui se plaît à une telle vie, celui qui aime sans un noble but, sans le but de devenir meilleur en rendant hommage à une grande vertu, celui-là prodigue misérablement son esprit et son

essere nè altero, nè selvaggio, nè pinzocchero, ma non prostituire mai i tuoi affetti; sii fermo a serbar libero il tuo cuore, od a farne omaggio a tal donna sola, che abbia pieno diritto alla tua stima.

Chi ama egregia donna non perde il tempo a corteggiarla servilmente, a pascerla d' adulazioni e di vani sospiri. Ella ciò non soffrirebbe. Ella vergognerebbesi d' avere per amante un ozioso, uno sdolcinato; ella non sa apprezzare l' amicizia dell' uomo schietto, dignitoso, meno sollecito di parlarle d' amore che di piacerle con lodevoli principii e lodevoli fatti.

La donna che tollera l' uomo puerilmente schiavo a' suoi piedi, piegato a soffrire con bassezza mille capricci di lei, non occupato d' altro che d' affettate eleganze e d' amorose smorfie, ben dà a divedere d' aver poco elevata idea di lui e di sè medesima. E colui che in tal vita si compiace, colui che ama senza nobile scopo, senza lo scopo di diventar migliore rendendo omaggio ad una gran virtù, colui sciupa miseramente ingegno e cuore, e sarà difficile che gli resti alquanto d' energia da fare

cœur; il lui sera difficile de conserver assez d'énergie pour faire jamais quelque chose de bon dans ce monde. Je ne parle pas des femmes de mauvaises mœurs : l'homme honnête en a horreur, et c'est une grande ignominie que de ne pas les fuir.

Quand une femme t'aura paru digne de ton amour, ne t'abandonne pas aux soupçons, à la jalousie, à l'indiscrète prétention d'être follement idolâtré.

Choisis bien, et puis aime sans te tourmenter par tes fureurs et sans tourmenter celle que tu auras choisie, sans te troubler parcequ'elle ne fermera pas les yeux sur l'amabilité des autres, sans exiger qu'elle ait des spasmes de tendresse pour toi.

Sois-lui dévoué pour être juste, pour payer un tribut d'admiration et de noble servage à un grand mérite, pour t'élever jusqu'à une créature qui te semble si sublime, et non pour qu'elle porte son amour pour toi au-delà de ce qu'il lui est possible de t'en témoigner.

Les jaloux, ceux qui frémissent de rage de n'être pas assez aimés, sont de véritables tyrans. Plutôt que de devenir méchant pour un plaisir quelconque, tu dois re-

mai più alcun che di buono nel mondo. Non parlo delle femmine di costumi pessimi; l'uomo onesto ne inorridisce; e non fuggirle è grande ignominia.

Quando una donna ti sia sembrata degna del tuo amore, non abbandonarti a sospetti, a gelosie, all' indiscreta pretensione d' essere follemente idolatrato.

Scegli bene, e poi ama senza tormentar te e la tua elctta con moleste smanie, senza turbarti se non è cieca all' amabilità altrui, senza esigere che spasimi di tenerezza per te.

Sii le devoto per essere giusto, per tributare ammirazione e gentile servitù ad un merito sommo, per innalzarti ad una creatura che t' appare elevatissima; non affinch' ella spinga l' amor suo per te ad un grado maggiore di quello che può dimostrarti.

I gelosi, i fremenli per la rabbia di non essere abbastanza amati, sono veri tiranni. Piuttosto che divenir malvagio per qualunque piacere, deesi

noncer à ce plaisir ; plutôt que de devenir un tyran, ou de tomber par amour dans quelque autre excès, renonce à l'amour.

## CHAPITRE XXII.

### RESPECT DÛ AUX JEUNES FILLES ET AUX FEMMES DES AUTRES.

Soit que tu restes célibataire ou que tu te maries, respecte la pureté virginale et le mariage.

Rien n'est plus délicat que l'innocence et la réputation d'une jeune fille. Ne te permets envers aucune la moindre liberté de manières ou de paroles qui pourrait altérer la pureté de ses pensées ou troubler son cœur. Ne te permets, ni en parlant à une jeune fille ni loin d'elle, aucun mot qui puisse la faire soupçonner par autrui de légèreté d'esprit ou de facilité à s'enflammer. Les plus petites apparences suffisent pour ternir l'honneur d'une jeune fille, pour éveiller contre elle la calomnie, pour lui faire manquer peut-être un mariage qui l'eût rendue heureuse.

rinunciare a quel piacere : piuttosto che divenir tiranno, o cadere in qualunque altra indegnità per amore, rinuncia all' amore.

## CAPO XXII.

### RISPETTO A FANCIULLE E MOGLI ALTRUI.

Sia che tu rimanga celibe o ti mariti, abbi gran rispetto dello stato virgineo e del matrimonio.

Nulla di più delicato dell' innocenza e della riputazione d' una fanciulla : non permetterti con alcuna d' esse la minima libertà di maniere o di parole, che possa dare alcuna profanazione a' suoi pensieri, nè alcun turbamento al suo cuore. Non permetterti, nè parlando ad una fanciulla, nè lontano da lei, alcun detto che possa da altrui farla presumere d' animo leggero e facile ad invaghirsi. Le più tenui apparenze bastano a scemare ad una giovine il suo decoro, a destare contro lei la calunnia, a farle forse mancare un matrimonio che l' avrebbe resa felice.

Si tu te sens épris d'une jeune personne, et que tu ne puisses aspirer à sa main, ne lui découvre pas ton amour ; cache-le-lui, au contraire, avec grand soin. Se sachant aimée, elle pourrait s'enflammer pour toi, et devenir ainsi victime d'une passion malheureuse.

Si tu t'aperçois que tu as inspiré de l'amour à une jeune personne que tu ne veuilles pas ou que tu ne puisses pas épouser, respecte également son repos et les convenances de sa position ; cesse entièrement de la voir. S'applaudir d'avoir éveillé chez une innocente et infortunée créature un délire qui ne peut lui amener que l'affliction et la honte, c'est la plus perverse des vanités.

Ne sois pas moins sur tes gardes avec les femmes mariées. Le fol amour que tu concevrais pour l'une d'elles, ou celui que concevrait l'une d'elles pour toi, pourrait vous entraîner à un grand malheur, à une grande ignominie. Tu y perdrais moins qu'elle ; mais c'est précisément parcequ'une femme a bien plus à perdre lorsqu'elle s'expose à mériter le mépris de son mari et le sien propre, que, si tu es généreux, tu dois redouter pour elle un tel danger. Ne l'y laisse pas exposée un seul instant ;

Se ti sentissi palpitare d' amore per una fanciulla e non potessi aspirare alla sua mano ; non palesarle la tua fiamma, nascondigliela anzi con ogni cura. Sapendo d' essere amata, potrebbe accendersi per te, e divenir quindi vittima di una sventurata passione.

Se t' accorgessi d' avere ispirato amore ad una fanciulla che tu non volessi o non potessi sposare, abbi eguale attenzione alla sua pace ed alla sua convenienza ; cessa affatto di vederla. Compiacersi d' aver mosso in una misera innocente un delirio che non può fruttarle sè non afflizione e vergogna, è la più scellerata delle vanità.

Colle donne maritate non essere meno guardingo. Un tuo folle amore per alcuna d' esse, od un folle amore d' alcuna d' esse per te, potrebbe trarvi a grande sventura, a grande ignominia. Tu vi perderesti meno di lei, ma appunto pensando quanto maggiormente perda una donna, la quale s' esponga a meritare la disistima del marito e di sè medesima, appunto pensando ciò, se sei generoso, trema del suo pericolo, non las-

renonce à un amour que Dieu et les lois condamnent. Ton cœur et celui de la femme que tu aimerais saigneraient en se séparant; mais qu'importe? La vertu coûte des sacrifices; celui qui ne sait pas les accomplir est un lâche.

Entre une femme mariée et un homme autre que son mari, il ne peut y avoir innocemment d'autre intime relation que l'échange d'une juste estime, fondée sur la connaissance de vertus réelles, sur la conviction que, des deux côtés, il y a, avant tout autre amour, l'amour inébranlable de ses propres devoirs.

Aie horreur, comme d'une insigne immoralité, de ravir à un mari l'affection de sa femme. S'il est digne d'être aimé d'elle, ta perfidie est un crime atroce; si ce n'est pas un mari estimable, ses fautes ne t'autorisent pas à dégrader l'infortunée qui est sa compagne. Pour la femme d'un mauvais mari, il n'y a pas de choix : elle doit se résigner à le supporter et à lui rester fidèle. Celui qui, sous prétexte de la consoler, l'entraîne à un amour coupable, est un égoïste cruel. Quand même il ne céderait qu'à l'in-

ciarvela un istante, tronca un amore che Dio e le leggi condannano. Il tuo cuore e quello dell' amata sanguineranno dividendosi; non importa. La virtù costa sacrificii; chi non sa compirli è un vile.

Fra donna maritata ed uomo che non siale marito, non può esservi incolpevolmente altra intima relazione che una gara di giusta stima fondata sopra conoscimento di vere virtù; fondata sulla persuasione, che siavi d' ambe le parti, prima d' ogni altro amore, un amore saldo dei proprii doveri.

Abborri come somma immoralità il rapire a l uno sposo gli affetti di sua moglie. S' egli è degno d' essere amato da lei, la tua perfidia è un delitto atroce. Se non è marito stimabile, le colpe di lui non t' autorizzano a degradare la infelice che gli è compagna. Per la moglie d' un cattivo marito non v' è scelta : ella dee rassegnarsi a tollerarlo ed essergli fedele. Colui che sotto il pretesto di volerla consolare, la tragge ad amore colpevole, è un crudele egoista. E se la intenzione di lui fosse

spiration de la pitié, c'est une pitié illusoire, funeste, condamnable. En inspirant de l'amour à cette femme, tu augmenterais son malheur; tu joindrais au tourment qu'elle éprouve d'avoir un mari peu aimable, celui de le haïr toujours plus, en t'aimant et en s'exagérant tes qualités; tu y ajouterais peut-être tous les tourments de la jalousie de son mari, et le remords déchirant de sa faute. La femme malheureuse dans le mariage ne saurait avoir de paix qu'en se conservant irréprochable. Celui qui lui en promet une autre ment, et l'entraîne dans la douleur.

A l'égard des femmes qui te seront chères à cause de leurs vertus, prends garde, autant qu'à l'égard des jeunes personnes, que ton amitié pour elles ne fasse naître d'injurieux soupçons. Sois circonspect dans la manière dont tu en parleras aux hommes accoutumés à juger bassement. Ils accordent toujours leurs suppositions avec la perversité de leur cœur. Infidèles interprètes de ce qu'on leur dit, ils donnent un mauvais sens aux choses les plus simples, aux actions les plus innocentes; ils voient des mystères là où il n'y en a aucun. Nul soin n'est superflu

anche pietosa, questa è pietà illusoria, funesta, riprovevole. Innamorando quella donna, aumenteresti la sua infelicità; aggiungeresti all' angoscia sua d' avere un marito non amabile, quella d' odiarlo sempre più amando te, ed esagerandosi i tuoi pregi: v' aggiungeresti forse tutti i tormenti della gelosia di suo marito, v' aggiungeresti la straziante consapevolezza in lei d' esser rea. La donna mal maritata non può avere altrimenti pace, se non mantenendosi irreprensibile. Chi le promette un' altra pace, mentisce, e la trascina nel dolore.

Verso le donne che ti saranno care per le loro virtù, bada, quanto verso le fanciulle, a non far nascere ingiuriosi sospetti a cagione dell' amicizia che avrai per loro. Sii circospetto nel modo con che di esse parlerai ad uomini usi ad abbietti giudizii. Essi accordano sempre le supposizioni colla perversità del proprio cuore. Infedeli interpreti di ciò che vien loro detto, danno un cattivo senso ai discorsi più semplici, ai fatti più innocenti; sognano mistero ove non havvene alcuno. Niuna cura è

pour conserver sans tache la réputation d'une femme. Après sa vertu, cette réputation est son plus bel ornement. Celui qui n'est pas très jaloux de la lui conserver, celui qui a la bassesse de se complaire à voir les autres supposer dans une femme de la faiblesse pour lui, est absolument un misérable, qui mériterait d'être chassé de toute bonne compagnie.

## CHAPITRE XXIII.

### MARIAGE.

Si l'inclination de ton cœur et les convenances te déterminent pour le mariage, marche à l'autel avec de saintes pensées, avec la ferme résolution de rendre heureuse celle qui te confie le soin de ses jours, celle qui abandonne le nom de ses pères pour prendre le tien, celle qui te préfère à tout ce qu'elle eut de cher jusqu'alors, et qui, par toi, espère donner la vie à d'autres créatures intelligentes appelées à posséder Dieu.

Triste preuve de l'inconstance humaine! La plupart

soverchia per mantenere illibata la fama d' una donna. Questa fama, dopo l' intrinseca sua onestà, è il più bel pregio di lei. Chi non è gelosissimo di conservargliela, chi ha la viltà di compiacersi ch' altri suppongano in una donna qualche debolezza per lui, è assolutamente un indegno che meriterebbe d' essere espulso da ogni buona compagnia.

### CAPO XXIII.

#### MATRIMONIO.

Se l' inclinazione del tuo cuore e le convenienze ti determinano pel matrimonio, movi all' altare con pensieri santi, con vero proponimento di rendere felice colei che t' affida la cura de' suoi giorni, colei che abbandona il nome de' suoi padri per prendere il tuo, colei che ti preferisce a tutto ciò ch' ebbe fino allora di caro, e che spera per te dar vita a nuove creature intelligenti, chiamate a possedere Iddio.

Misera prova dell' incostanza umana! La più parte de' matrimonii si

des mariages se font par amour, de solennelles pensées les accompagnent, ils sont sanctionnés par une pleine volonté de les bénir jusqu'à la mort, et, au bout de deux ans, quelquefois même au bout de peu de mois, le couple uni cesse de s'aimer, se supporte avec peine, s'offense par des reproches réciproques, et néglige mutuellement de se rendre aimable.

D'où vient cela? C'est d'abord parceque ceux qui se marient se sont trop peu connus avant leur union. Sois circonspect dans ton choix, assure-toi des bonnes qualités de celle que tu aimes, ou tu es perdu. Cette désaffection provient, secondement, de la lâcheté que l'on met à céder aux tentations de l'inconstance; de ce qu'on n'a pas l'attention de se dire chaque jour à soi-même : « La réso-« lution que j'ai prise était celle que je devais prendre; « je veux être inébranlable à la maintenir. »

Ici, comme dans toutes les autres circonstances de la vie, prends garde combien est grande dans l'homme la facilité de passer du bien au mal; prends garde que ce qui le rend méprisable n'est jamais causé que par le manque d'une volonté forte, et que la faiblesse de carac-

stringono per amore, s' accompagnano di pensieri solenni, si sanciscono con tutta la volontà di benedirli sino alla morte, e due anni di poi, talora pochi mesi di poi, l' unita coppia si disama, si tollera con pena, si offende con reciproci rimproveri, con trascurare mutuamente d' esser gentile.

Donde ciò? Prima di tutto, dall' essersi coloro che si maritano troppo mal conosciuti prima delle nozze. Va cauto nella scelta, assicurati delle buone qualità dell' amata, o sei perduto. Poscia il disamore deriva dalla vigliaccheria di cedere alle tentazioni dell' incostanza; dal non essere attento a dire ogni giorno a sè medesimo : « Il proponimento che feci era debito, voglio essere saldo a mantenerlo! »

Qui, come in ogni altra circostanza della vita, bada che la facilità a mutarsi in male è grande nell' uomo; bada che ciò che fa spregevole l' uomo, non è mai altro che la mancanza di forte volontà : bada che ciò

tère est la cause la plus puissante des turpitudes et des malheurs dont la société est remplie.

Un mariage ne peut être heureux qu'à la condition que chacun des deux époux se prescrira pour premier devoir cette invariable résolution : « Je veux aimer et honorer toujours le cœur auquel j'ai donné pouvoir sur le mien. »

Si le choix a été bon, si l'un des deux cœurs n'était déja perverti, il n'est pas vrai qu'il puisse se pervertir et devenir ingrat, alors que l'autre le comble de douces attentions et d'un généreux amour.

On n'a jamais vu un mari qui ne s'est rendu coupable ni d'indignes traitements, ni du moins d'indignes négligences ou d'autres torts envers sa femme, cesser d'en être aimé s'il lui a été cher.

L'ame de la femme est naturellement douce, reconnaissante, disposée à aimer au suprême degré l'homme qui est constant à l'aimer et à mériter son estime. Mais comme elle est douée d'une grande sensibilité, elle s'irrite aisément du manque d'amabilité de son mari et de tous les torts qui peuvent le dégrader, et cette irritation

che più rende piena di turpitudini e di sciagure la società, si è il non aver carattere fermo.

Un matrimonio può solo essere felice a questo patto; ciascun de' due sposi dee prescriversi per primo dovere questa inalterabile risoluzione : « Voglio amare ed onorare per sempre il cuore cui ho data padronanza sul mio. »

Se la scelta fu buona, se un de' cuori già non era perverso, non è vero che possa pervertirsi e divenire ingrato, allorchè l'altro lo colma di soavi attenzioni e di generoso amore.

Non s'è mai veduto un marito non colpevole d'indegna rozzezza verso la moglie, od almeno d'indegne negligenze, ovvero d'altri vizii, il quale, se a lei fu caro una volta, abbia cessato d'esserle tale.

L'anima della donna è naturalmente dolce, riconoscente, disposta ad amare in supremo grado quell'uomo ch'è costante in amarla ed in meritare la sua stima. Ma perch'ella è molto sensitiva, si sdegna agevolmente della inamabilità del marito e di tutti i torti che possono degra-

peut la porter à une invincible antipathie, et à tous les égarements qui en sont la suite. L'infortunée sera alors grandement coupable; mais son mari sera certainement la cause de ses fautes.

Que cette persuasion ne s'efface jamais en toi : aucune femme, qui fut bonne le jour de son mariage, ne perd sa bonté dans la société d'un époux qui continue à avoir des droits à son amour.

Pour avoir des droits inviolables à l'amour d'une épouse, il faut ne pas démériter à ses yeux; il faut que l'intimité conjugale n'ôte rien au mari du respect et de l'amabilité qu'il lui montrait avant de la conduire à l'autel; il faut qu'il ne devienne ni sottement son esclave, et se rende ainsi incapable de la reprendre, ni qu'il lui fasse sentir despotiquement son autorité en la reprenant avec aigreur; il faut que tout donne à la femme une haute idée du bon sens et de la droiture de son mari; il faut qu'elle puisse se glorifier d'être sa compagne et de vivre sous sa dépendance; il faut que cette dépendance ne lui soit pas imposée par l'orgueil de son mari, mais qu'elle

darlo. E questo sdegno può spingerla ad invincibile antipatia ed a tutti gli errori che ne conseguono. La sventurata sarà grandemente rea allora, ma cagione di sue colpe sarà di certo il marito.

Indelebile in te sia questa persuasione : — Niuna donna, la quale era buona il giorno delle nozze, perde la sua bontà in compagnia d' uno sposo che continui ad aver diritto all' amor suo.

Per avere durevolmente diritto all' amore di una sposa, bisogna non diminuire di pregi ai suoi sguardi; bisogna che l' intimità conjugale nulla tolga al marito della reverenza e della cortesia ch' ei prima di condurla all' altare le dimostrava; bisogna ch' egli nè diventi a lei sciocamente servo e sia incapace di correggerla, nè le faccia sentire dispotica autorità e la corregga con asprezza; bisogna ch' ella abbia donde prendere alto concetto del senno e della rettitudine di lui; bisogna ch' ella possa gloriarsi d' essergli consorte e dependente; bisogna che la dependenza in ch' ella è verso lo sposo non sia imposta dall' alterezza di

la veuille par amour, et par le sentiment de leur véritable dignité à tous deux.

L'excellence du choix que tu pourras faire, et la certitude que tu auras des éminentes vertus d'une femme, ne doivent pas te porter à croire qu'une attention continuelle de ta part à te rendre aimable à ses yeux soit moins nécessaire; ne dis pas : « Elle est si parfaite qu'elle me pardonne tous mes torts; je n'ai pas besoin de m'étudier à lui être plus cher, elle m'aime toujours également. »

Quoi! parceque sa bonté est si grande, tu serais moins attentif à lui plaire? Ne te fais pas illusion; c'est précisément parcequ'elle est douée d'une ame exquise, que l'insouciance, le manque d'égards et la brusquerie lui causeront plus d'amertume et de dégoût. Plus est grande la noblesse de ses manières et de ses sentiments, plus est grand chez elle le besoin de trouver cette noblesse égale en toi. Si elle ne la trouve pas, si elle te voit passer de la séduisante courtoisie d'un amant à l'insultante négligence d'un mauvais mari, par vertu elle s'efforcera longtemps de t'aimer malgré ton indignité, mais ses efforts

lui, ma voluta da essa per amore, per sentimento della vera dignità di lui e di sè.

L'ottima scelta che potrai aver fatta d'una donna, e la certezza che avrai d'eminenti virtù che l'adornino, non t'inducano a riputare meno necessaria per parte tua un'incessante attenzione ad essere amabile a' suoi sguardi; non dire: « Ell'è sì perfetta che mi perdona tutt'i miei torti; non m'occorre studiare di farmele caro; ella m'ama sempre egualmente. »

Come? perchè tanta è la sua bontà, sarai meno industre a piacerle? Non farti illusione; appunto perchè il suo animo è squisito, l'incuria, l'incleganza, lo sgarbo, le saranno cose più affliggenti, più disgustose. Quanto maggiore è la gentilezza delle sue maniere e de' suoi sentimenti, tanto maggiore è in lei il bisogno di trovarla eguale in te. Se non la trova, se ti vede passare dalla seducente cortesia d'un innamorato all'insultante trascuratezza d'un cattivo marito, ella per virtù si sforzerà lungamente d'amarti, malgrado la tua indegnità, ma lo sforzo sarà vano

seront vains. Elle te pardonnera, mais elle ne t'aimera plus, et sa vie sera brisée. Malheur à toi alors si sa vertu n'est pas à toute épreuve, et si un autre homme venait à lui plaire! son cœur, mal apprécié, mal gardé par toi, pourrait bien devenir la proie d'une passion coupable, d'une passion funeste à son repos, au tien, à celui de tes enfants.

Beaucoup de maris sont dans ce cas, et les femmes qu'ils maudissent étaient vertueuses. Les infortunées s'égarèrent, parcequ'elles n'étaient pas aimées.

Quand tu as donné à une femme le titre sacré d'épouse, tu dois te consacrer à son bonheur, comme elle doit se consacrer au tien; mais cette obligation est pour toi plus grande, parceque la femme étant plus faible que toi, tu lui dois toute sorte de bons exemples et de secours.

## CHAPITRE XXIV.

### AMOUR PATERNEL. AMOUR DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE.

Donner à la patrie de bons citoyens, et donner à Dieu

Ti perdonerà, ma non ti amerà più, e sarà infelice. Guai allora se la sua virtù non fosse a tutta prova, ed un altr' uomo le piacesse! Il suo cuore, da te non abbastanza apprezzato, da te mal custodito, potrebb' essere preda d' una passione colpevole, d' una passione funesta alla sua pace, alla tua, a quella de' figli!

Molti mariti sono in questo caso, e le mogli ch' essi maledicono erano virtuose. Le misere traviarono perchè non erano amate!

Dato ad una donna il sacro titolo di sposa, tu devi consecrarti al suo bene, com' ella dee consecrarsi al tuo; ma l' obbligo che a te incumbe è maggiore, perch' ella è creatura più debole, e tu, siccome forte, le sei maggiormente debitore d' ogni buon esempio e d' ogni ajuto.

## CAPO XXIV.

### AMOR PATERNO. AMORE ALL' INFANZIA E ALLA GIOVENTU.

Far dono di buoni cittadini alla patria, far dono allo stesso Iddio di

lui-même des ames dignes de lui, telle sera ta mission si tu as des enfants. Mission sublime! Qui s'en charge et la trahit est le plus grand ennemi de la patrie et de Dieu.

Il est inutile d'énumérer les vertus d'un bon père : tu les auras toutes si tu as été bon fils et bon mari. Les mauvais pères furent tous des fils ingrats et d'ignobles maris.

Mais avant d'avoir des enfants, et lors même que tu ne devrais jamais en avoir, ennoblis ton ame par le doux sentiment de l'amour paternel : tout homme doit le nourrir dans son cœur, et l'étendre sur tous les enfants et tous les jeunes gens.

Regarde avec un grand amour cette partie nouvelle de la société, regarde-la avec un grand respect.

Quiconque méprise ou afflige injustement l'enfance, s'il n'est pervers, le deviendra. L'homme qui ne met pas la plus grande attention à respecter l'innocence d'un enfant, à ne pas lui enseigner le mal, à veiller à ce que d'autres ne le lui enseignent pas, à faire en sorte qu'il ne s'enflamme que du seul amour de la vertu, peut être la

spiriti degni di lui, sarà il tuo incarico, se avrai figliuoli. Incarico sublime! Chi l' assume e lo tradisce, è il maggiore nemico della patria e d' Iddio.

Non occorre enumerare quali sieno le virtù d' un padre; tu le avrai tutte, se sarai stato buon figlio e buon marito. I cattivi padri furono tutti figli ingrati e mariti ignobili.

Ma anche prima d' aver prole, anche se tu non debba averne mai, ingentilisci l' animo tuo col dolce sentimento dell' amor paterno : ogni uomo dee nutrirlo, volgendolo verso tutti i fanciulli, verso tutti i giovani.

Guarda con grande amore quella parte novella della società, guardala con grande reverenza.

Ognuno che sprezzi o addolori ingiustamente l' infanzia, se non è perverso, lo diventa. L' uomo non attentissimo a rispettare l' innocenza d' un bambino, a non insegnargli il male, a vegliare ch' altri non gliel' insegni, a procacciare che s' infiammi di solo amore per la virtù, può essere

cause que cet enfant devienne un monstre. Mais pourquoi substituer de faibles paroles aux simples et terribles paroles prononcées par l'adorable ami des enfants, le Rédempteur? « Quiconque, dit-il, accueille un petit enfant « en mon nom, m'accueille moi-même; mais quiconque « aura scandalisé une de ces petites créatures qui croient « en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui eût attaché « une meule au cou, et qu'on l'eût précipité au plus pro- « fond de la mer. »

Considère comme tes enfants tous ceux qui sont beaucoup moins âgés que toi, et sur lesquels, par cette raison, ton exemple et tes conseils peuvent avoir de l'autorité; traite-les avec ce mélange de zèle et d'indulgence qui est propre à les éloigner du mal et à les pousser au bien.

L'enfance est imitatrice par nature : si les adultes qui entourent un enfant sont pieux, dignes, aimables, l'enfant aura le desir d'être tel, et il le sera. Si ces adultes sont irréligieux, abjects, malveillants, l'enfant sera aussi méchant qu'eux.

Montre-toi bon, même avec les enfants et les jeunes

la causa che quel bambino diverrà un mostro. Ma perchè sostituire men valide parole a quelle terribili e santissime pronunciate dall' adorabile amico de' fanciulli, il Redentore? « Chi riceve, dic' egli, un pargolo « tale in nome mio, riceve me. Ma chi avrà scandalezzato uno di questi « piccioletti che in me credono, sarebbe meglio che gli fosse stata appesa « una macina al collo, e fosse stato gettato nel profondo del mare! »

Coloro che ti sono di non pochi anni minori d' età, coloro sui quali, per tal ragione, il tuo esempio e la tua voce possono essere autorevoli, considerali tutti come figliuoli; trattali con quel misto d' indulgenza e di zelo, ch' è atto ad allontanarli dal male, ed a spronarli al bene.

L' infanzia è di natura imitatrice; se gli adulti che circondano un fanciullo sono pii, dignitosi, amabili, il fanciullo s' invaghirà d' esser tale, e tal sarà. Se gli adulti sono irreligiosi, abbietti, malevoli, il fanciullo sarà pessimo come loro.

Anche co' bambini e co' giovanetti che non vedi di frequente, ed a'

gens que tu ne vois pas fréquemment, et avec lesquels tu ne parleras peut-être qu'une seule fois en ta vie. Dis-leur, si l'occasion s'en présente, quelque parole féconde en vertu. Cette parole et l'honnêteté de ton regard pourront les arracher à une basse pensée, et leur donner le desir de mériter l'estime des gens de bien.

Si un jeune homme de belle espérance met en toi sa confiance, sois pour lui un ami généreux ; soutiens-le par de fermes et sages conseils ; ne le flatte jamais ; applaudis à ses actions louables ; mais, par un blâme énergique, détourne-le de celles qui sont indignes.

Si tu vois un jeune homme tourner au vice, lors même que tu n'aurais aucune intimité avec lui, ne dédaigne pas, quand tu en as l'occasion, de lui tendre la main pour le sauver. Le jeune homme qui prend la mauvaise route n'aurait besoin quelquefois que d'un cri, d'un signe, pour en avoir honte, et rétrograder pour prendre la bonne voie.

Quelle sera l'éducation morale que tu donneras à tes enfants? Tu l'ignorerais, si tu n'en acquérais toi-même une très bonne. Acquiers-la, et tu la donneras telle.

quali forse avrai solo occasione di parlare una volta nella vita, mostrati buono: di' loro, se t' occorre, una parola feconda di virtù. Quella parola tua, quel tuo onesto sguardo potrà ritrarli da un pensiero basso, potrà invogliarli di meritare la stima degli uomini dabbene.

Se un giovine di belle speranze pone in te la sua fiducia, sii gli generoso amico, soccorrigli con retti e forti consigli, non adularlo mai, applaudi si alle sue lodevoli azioni, ma ritiralo con vigoroso biasimo dalle indegne.

Se vedi un giovine volgere al vizio, quando pure tu non avessi intrinsichezza con lui, non isdegnare, ove tu n' abb a l' opportunità, di porgergli la mano per salvarlo. Talvolta quel giovine che prende la malvagia strada, non abbisognerebbe che d' un grido, d' un cenno, per vergognarsene e retrocedere alla strada buona.

Qual sarà l' educazione morale da darsi a' figli tuoi? Nol capiresti, se non l' acquisti egregia tu medesimo. Acquistala, e la darai eguale.

## CHAPITRE XXV.

### DES RICHESSES.

La religion et la philosophie estiment la pauvreté lorsqu'elle est accompagnée de la vertu, et la mettent fort au-dessus de l'amour inquiet des richesses. Elles accordent néanmoins qu'un homme riche peut égaler en mérite le meilleur d'entre les pauvres.

Il ne faut pour cela qu'une chose : c'est qu'il ne soit pas l'esclave de ses richesses, qu'il ne les recherche ou ne les conserve pas pour en faire un mauvais usage; il faut, au contraire, qu'il ne les desire que pour l'utilité de ses semblables.

Honneur à toutes les conditions honnêtes de l'humanité, et conséquemment honneur aux riches! pourvu qu'ils fassent tourner leur prospérité au bien d'un grand nombre, pourvu que les jouissances et le faste ne les rendent ni paresseux ni superbes.

Pour toi, qui resteras vraisemblablement dans la condition où tu es né, également éloigné de la grande opu-

## CAPO XXV.

### DELLE RICCHEZZE.

Religione e filosofia lodano la povertà, quand' è virtuosa, e l' antepongono grandemente all' irrequieto amore delle ricchezze. Nondimeno concedono potere un uomo esser ricco ed avere egual merito di quegli ottimi che sono poveri.

Non abbisogna per ciò, se non ch' ei non sia schiavo delle sue ricchezze; ch' ei non le procacci nè le conservi per farne mal uso; ch' egli anzi null' altro voglia, fuorchè farne uso giovevole a' suoi simili.

Onore a tutte le oneste condizioni umane, e quindi ai ricchi! — purchè rivolgano la loro prosperità a benefizio di molti; purchè i godimenti ed il fasto non li facciano pigri e superbi.

Tu verisimilmente rimarrai nella sorte in cui nascesti: lungi dalla grande opulenza come dalla povertà. Non appiglisi mai a te quel basso

lence et de la pauvreté, ne donne jamais accès en ton ame à cette basse haine dont souvent sont rongés les hommes d'une fortune médiocre et les pauvres contre les riches. Cette haine prend d'ordinaire la gravité du langage philosophique. Ce sont de véhémentes déclamations contre le luxe, contre l'injuste disproportion des fortunes, contre l'arrogance des heureux puissants; c'est un desir magnanime en apparence d'égalité et de soulagement des nombreuses misères humaines. Que tout cela ne te fasse pas illusion, lors même que tu entendrais ces déclamations par des personnes de quelque renommée, ou qu'il t'arriverait de les lire dans les écrits éloquents de cent pédants qui mendient par leurs adulations les applaudissements de la foule; car dans ces fureurs il y a plus d'envie, d'ignorance et de calomnie, que de zèle pour la justice.

L'inégalité des fortunes est inévitable, et il en dérive des biens et des maux. Tel qui maudit les riches se mettrait volontiers à leur place : autant vaut laisser dans l'opulence ceux qui s'y trouvent. Il est très peu de riches qui ne dépensent pas leur or, et en le dépensant ils coopèrent tous, de mille manières, avec plus ou moins de

odio che rode sovente i meno ricchi ed i poveri verso i più ricchi. È un odio che suol prendere la gravità del linguaggio filosofico; sono calde declamazioni contro il lusso, contro l' ingiustizia delle sproporzionate fortune, contro l' arroganza de' felici potenti; è una sete apparentemente magnanima d' eguaglianza, di sollievo a tante miserie dell' umanità. Tutto ciò non t' illuda, sebbene t' avvenga d' udirlo da gente di qualche grido, e tu lo legga in cento eloquentissimi pedanti, che mercano l' applauso delle turbe, adulandole. In que' fremiti v' è più invidia, ignoranza e calunnia, che zelo pel giusto.

L' ineguaglianza delle fortune è inevitabile, e ne derivano mali e beni. Chi tanto maledice il ricco si metterebbe volentieri al suo posto : tanto fa che rimanga nell' opulenza chi vi si trova. Pochissimi sono que' ricchi che non ispendano il loro oro; e spendendolo, diventano tutti in migliaja

mérite, et même quelquefois sans mérite, au bien public. Ils donnent de l'essor au commerce, au perfectionnement du goût, à l'émulation des arts, et aux espérances infinies de quiconque veut échapper à la pauvreté par le moyen de l'industrie.

Ne voir dans les riches qu'oisiveté, mollesse, inutilité, c'est une sotte exagération. Si l'or rend les uns paresseux, il pousse les autres à de nobles actions. Il n'est pas dans le monde de ville civilisée où les riches n'aient fondé et n'entretiennent quelque important établissement de bienfaisance; il n'est aucun lieu où, par association et individuellement, ils ne soient les soutiens des malheureux.

Regarde-les donc sans colère comme sans envie, et ne répète pas les propos dénigrants du vulgaire; ne sois envers eux ni dédaigneux ni rampant, parceque tu ne voudrais pas que celui qui est moins riche que toi te montrât du dédain ou de la bassesse.

Sois sagement économe de ta fortune; fuis également l'avarice qui endurcit le cœur et appauvrit l'intelligence, et la prodigalité qui conduit à de honteux emprunts et à de fâcheux embarras.

di guise, con più o meno merito, ed anche talvolta senza merito, cooperatori del ben pubblico. Danno moto al commercio, allo ingentilimento del gusto, alla gara delle arti, alle infinite speranze di chi vuol fuggire la povertà mediante l' industria.

Non saper vedere in essi che ozio, mollezza, inutilità, è stolta caricatura. Se l' oro impigrisce gli uni, spinge gli altri a degne azioni. Non v' è città colta del mondo, dove i ricchi non abbiano fondato e non conservino istituti importanti di beneficenza; non v' è luogo alcuno dove non sieno, e per associazioni ed individualmente, i sostenitori del misero.

Guardali quindi senz' ira come senza invidia, e non ripetere le denigrazioni del volgo. Non essere nè sdegnoso nè vile verso di loro, siccome non vorresti che verso di te fosse sdegnoso o vile chi è meno ricco di te.

Di que' mezzi di fortuna che hai, sii saviamente economo; fuggi egualmente l' avarizia che incrudelisce il cuore e mutila l' intelletto, e la prodigalità che guida a vergognosi imprestiti ed a non lodevoli stenti.

Il est permis de chercher à augmenter ses richesses, mais ce doit être sans une basse avidité, sans inquiétudes immodérées, sans oublier jamais que le véritable honneur et la vraie félicité ne dépendent pas d'elles, mais bien de la noblesse de l'ame, devant Dieu et devant les hommes.

Si ta prospérité s'accroît, que ta bienfaisance s'accroisse en proportion. A la richesse peuvent s'unir toutes les vertus, mais la richesse égoïste est une véritable infamie. Quiconque a beaucoup doit beaucoup donner; on ne peut échapper à un devoir si sacré.

Ne refuse pas tes secours au mendiant, mais que ce ne soit pas là ta seule aumône : la haute et intelligente charité est celle qui procure aux pauvres un moyen d'existence plus honnête que la mendicité, c'est-à-dire celle qui donne aux diverses professions, distinguées ou communes, du travail et du pain.

Songe quelquefois que des événements imprévus pourraient te dépouiller de l'héritage de tes pères et te jeter dans la misère. De pareils renversements n'arrivent que trop souvent sous nos yeux; aucun riche ne peut dire :

Tend re ad aumentare le richezze è lecito, ma senza turpe anelito, senza immoderate inquietudini, senza tra'asciar di ricordarsi che da esse non dipende il vero onore e la vera felicità, ma sì dall' essere nobile d' animo innanzi a Dio ed al prossimo.

Se cresci di prosperità, cresci a proporzione di beneficenza. L' essere ricco può andare unito a tutte le virtù, ma l' essere ricco egoista è vera scelleratezza. Chi ha molto, dee dar molto; non v' è scampo da tal sacro dovere.

Non negare ajuto al mendico, ma non sia questa la tua sola elemosina: grande ed assennata elemosina si è il provvedere a' poveri più onesto modo di vivere che mendicando; cioè il dare alle diverse arti, tanto comuni quanto gentili, lavoro e pane.

Pensa talora, che impreveduti eventi potrebbero spogliarti del retaggio de' tuoi avi, e gettarti nella miseria. Troppi rovesciamenti siffatti accad-

« Je ne mourrai ni dans l'exil ni dans le malheur. »

Jouis de tes richesses avec cette généreuse indépendance de l'or que les philosophes de l'Église nomment, avec l'Évangile, *pauvreté d'esprit.*

Voltaire, dans ses moments de raillerie, a feint de croire que la *pauvreté d'esprit* recommandée par l'Évangile était la *sottise.* Mais c'est au contraire la vertu de conserver, même dans l'opulence, un esprit humble et ami de la pauvreté, capable de la supporter si elle vient, capable de la respecter chez autrui; vertu qui exige tout autre chose que de la *sottise*, vertu qui ne peut avoir sa source que dans l'élévation de l'ame et dans la sagesse.

« Veux-tu cultiver ton ame? dit Sénèque; vis pauvre, « ou comme si tu étais pauvre. »

Dans le cas où tu tomberais dans la misère, ne perds pas courage, travaille pour vivre, et sans en avoir honte. Celui qui est dans le besoin peut être aussi estimable que celui qui vient à son aide. Mais alors sache renoncer de bonne grace aux habitudes de la richesse; ne donne pas

dero sotto i nostri occhi; niun ricco può dire: « Non morrò nell' esiglio e nella sventura. »

Godi le tue ricchezze con quella generosa indipendenza da esse, che i filosofi della Chiesa col Vangelo chiamano: *Povertà di spirito.*

Voltaire ne' suoi momenti di scurrilità ha finto di credere che *la povertà di spirito* raccomandata dal Vangelo fosse *la sciocchezza.* Ma invece è la virtù di mantenere, anche nelle ricchezze, uno spirito umile e non nemico della povertà, non incapace di tollerarla se venisse, non incapace di rispettarla in altrui. Virtù ch' esige tutt' altro che *sciocchezza*; virtù che non può scaturire se non da elevazione d' animo e sapienza.

« Vuoi tu coltivare l' anima tua? dice Seneca; vivi povero, o come se « povero tu fossi. »

Nel caso che tu cadessi in miseria, non perder coraggio. Fatica per vivere, e senza vergognarti. Il bisognoso può essere uomo stimabile quanto colui che lo ajuta. Ma allora sappi rinunziare di buona grazia alle consuetudini della ricchezza; non offerire il ridicolo e miserando

le ridicule et pitoyable spectacle du pauvre orgueilleux, qui ne veut pas s'assujettir à la pratique des vertus qui conviennent éminemment à la pauvreté : une humilité digne, une stricte économie, une patience invincible au travail, une aimable sérénité d'esprit en dépit de la fortune adverse.

## CHAPITRE XXVI.

### RESPECT AU MALHEUR. BIENFAISANCE.

Honneur à toutes les honnêtes conditions de la vie humaine, et par conséquent honneur aux pauvres! pourvu cependant qu'ils fassent servir leur malheur à leur amélioration morale, pourvu qu'ils ne se croient pas autorisés par leurs souffrances à la malveillance et au vice.

Ne sois pas toutefois trop rigoureux en les jugeant; aie même pitié de ceux qui se laissent quelquefois emporter par l'impatience et la colère; songe qu'il est bien dur pour l'infortuné qui souffre toutes sortes de misères, dans un chemin ou dans une cabane, de voir passer à quelques pas de lui des hommes parfaitement nourris et parfaite-

spettacolo d' un povero superbo, che non vuole assumere queste virtù sommamente convenienti al povero : una dignitosa umiltà ; una stretta economia, una pazienza invitta nel lavoro, una amabile serenità di mente ad onta dell' avversa fortuna.

## CAPO XXVI.

### RISPETTO ALLA SVENTURA. BENEFICENZA.

Onore a tutte le oneste condizioni umane, e quindi ai poveri! — purchè rivolgano la loro sventura al miglioramento di se stessi, purchè non presumano che il patire li autorizzi ai vizii e alla malevolenza.

Tuttavia non essere rigoroso nel giudicarli. Abbi pietà anche de' poveri, in cui prevalgano talora impazienza e rabbia. Pensa, essere durissima cosa il patire stenti in una via od in un tugurio, mentre a pochi passi dell' addolorato passano uomini egregiamente vestiti e pasciuti.

ment vêtus. Pardonne-lui s'il a la faiblesse de te regarder avec envie, et secours-le dans ses besoins, parcequ'il est homme.

Respecte le malheur dans tous ceux qui en souffrent les atteintes, lors même qu'ils ne seraient pas réduits à une indigence absolue, lors même qu'ils ne te demanderaient aucun secours.

Traite avec une affectueuse compassion quiconque vit dans la peine et le travail, et dont l'état est inférieur au tien. Ne lui fais pas sentir, par l'arrogance de tes manières, la différence de ta fortune avec la sienne. Ne l'humilie pas par des paroles dures, quand même il te déplairait par quelque grossièreté ou par d'autres défauts.

Rien n'est consolant pour l'infortuné comme de se voir traité avec de bienveillants égards par ceux qui sont au-dessus de lui; son cœur se remplit de reconnaissance; il comprend alors pourquoi le riche est riche, et il lui pardonne sa prospérité, parcequ'il l'en juge digne.

Le maître méprisant et brutal est toujours haï, quel que soit le salaire qu'il donne à ses serviteurs.

Perdonagli se ha la debolezza di mirarti con livore, soccorri al suo bisogno, perch' è uomo.

Abbi rispetto alla sventura in tutti coloro che ne soffrono gli strali, se anche non giacciano in assoluta indigenza, se anche non ti dimandino alcun ajuto.

Ognuno che viva senz' agi e faticando, e sia in istato d' inferiorità verso te, venga da te guardato con affettuosa compassione. Non fargli sentire con arroganti modi la differenza della tua fortuna. Non umiliarlo con aspre parole, nemmeno quando ti spiaccia per qualche sua rozzezza od altro difetto.

Nulla è consolante per l' infelice come di vedersi trattato con amorevole riguardo da' suoi superiori: il cuore gli si empie di gratitudine; ed allora ei capisce perchè il ricco sia ricco, e gli perdona la prosperità, perchè ne lo giudica degno.

I padroni sprezzanti e brutali sono tutti odiati, per quanto paghiano bene i loro servi.

C'est une grande immoralité que de se faire haïr par ses inférieurs : 1° parcequ'alors on est méchant soi-même; 2° parcequ'au lieu de soulager leurs peines, on les augmente; 3° parcequ'on les accoutume à servir déloyalement, à abhorrer la dépendance, à maudire la classe entière de ceux qui sont plus riches qu'eux. Comme il est juste que chacun jouisse de tout le bonheur qu'il lui est possible d'obtenir, celui qui est dans une position élevée doit faire en sorte que ses inférieurs ne trouvent pas la leur insupportable, et que même ils s'y attachent en voyant qu'elle n'est pas méprisée, et que le riche y mêle d'honnêtes consolations.

Sois libéral de tous genres de secours envers ceux qui en ont besoin : de ton argent et de ta protection, quand tu le peux; de tes conseils, quand l'occasion est opportune; de tes bons procédés et de tes bons exemples, toujours.

Mais c'est surtout quand tu vois le mérite opprimé qu'il faut faire tous tes efforts pour le relever, et, si tu ne peux y parvenir, tâcher du moins de le consoler et de lui rendre honneur.

Farti odiare dagl' inferiori è grande immoralità : 1° perchè sei allora malvagio tu stesso; 2° perchè invece di sollevare le loro afflizioni, le accresci; 3° perchè li avvezzi a servirti slealmente, ad abborrire la dependenza, a maledire tutta la classe de' più fortunati di loro. E siccome è giusto che tutti abbiano quanta più felicità è possibile, colui che non è basso in grado dee procacciare che gl' inferiori non trovino incomportevole lo stato loro, ma anzi lo amino, perchè non disprezzato, perchè sparso d' onesti conforti dal ricco.

Sii liberale in ogni genere di sovvenimento a chi ne abbisogna : — di denari e protezione quando puoi, — di consigli, negli incontri opportuni, — di buone maniere e di buoni esempii, sempre.

Ma principalmente se tu vedi il merito oppresso, t' adopera con tutte le forze a rialzarlo, o se ciò non puoi, t' adopera almeno a consolarlo ed a rendergli onore.

Rougir de montrer de l'estime à l'honnête homme malheureux est la plus indigne de toutes les bassesses. Tu ne la trouveras que trop communément; n'en sois que plus attentif à éviter la contagion.

Lorsqu'un homme est dans le malheur, le plus grand nombre incline à lui donner tort, à supposer que ses ennemis ont des raisons pour le vilipender et pour le tourmenter. S'ils lancent une calomnie pour se justifier et le diffamer, cette calomnie, eût-elle toute l'invraisemblance possible, est accueillie sur-le-champ, et cruellement répétée. Rarement le petit nombre de ceux qui travaillent à la détruire est écouté. Il semblerait que la majorité des hommes soit heureuse lorsqu'elle peut croire au mal.

Aie horreur de cette lâche tendance. Partout où retentit l'accusation, ne dédaigne pas d'écouter la défense; et s'il ne s'en élève aucune, sois toi-même assez généreux pour en chercher une quelconque. N'ajoute foi à la faute que quand elle est manifeste, et prends garde que tous ceux qui haïssent proclament comme manifeste plus d'une faute qui ne l'est pas. Si tu veux être juste, ne hais point; la

Arrossire di mostrare stima al disgraziato onesto, è la più indegna delle viltà. La troverai pur troppo comune; sii tanto più vigilante a non lasciarti infettare da essa mai.

Quand' uno è infelice, i più propendono a dargli torto, a supporre che i suoi nemici abbiano donde vilipenderlo e tormentarlo. Se quelli scagliano una calunnia per giustificar sè ed infamar lui, quella calunnia avesse pur tutte le inverisimiglianze, suol venire accolta e ripetuta crudelmente. I pochi che s' affaticano a dissiparla sono di rado ascoltati. Sembra che la maggiorità degli uomini sia felice, quando può credere a male.

Abbi orrore di quella sciagurata tendenza. Laddove suonano accuse, non isdegnare d' ascoltare le difese. E s' anco difese non s' odano, sii tu medesimo tanto generoso da congetturarne alcuna. Non prestar fede alla colpa, se non quando è manifesta; ma bada che tutti coloro che odiano, pretendono essere manifesta più d' una colpa che tale non è. Se

justice des gens haineux n'est que rage de pharisiens.

Dès que le malheur a frappé un homme, eût-il été ton ennemi, eût-il été le dévastateur de ta patrie, ce serait une lâcheté que d'insulter à sa misère en le contemplant avec l'orgueil du triomphe. Si l'occasion l'exige, parle de ses torts, mais avec moins de véhémence que tu ne l'eusses fait dans le temps de sa prospérité; parle-s-en même avec une pieuse attention à ne pas les exagérer, à ne pas les séparer des mérites qui brillèrent aussi dans cet homme.

La pitié envers les malheureux, et même envers les coupables, est toujours belle. La loi peut avoir le droit de les condamner; l'homme n'a jamais celui de se réjouir de leur douleur, ni de les peindre sous des couleurs plus noires que la réalité.

L'habitude de la pitié te fera quelquefois obliger des ingrats: que l'indignation ne te fasse pas inférer de là que tous les hommes le sont; ne te lasse pas d'être bon. Parmi beaucoup d'ingrats, il y a aussi l'homme reconnaissant, digne de tes bienfaits, qui ne seraient pas tombés sur lui si tu ne les eusses répandus sur plusieurs. Les bénédic-

vuoi essere giusto, non odiare: la giustizia degli odianti è rabbia di farisei.

Dacchè la sventura ha colpito uno, foss' egli stato tuo nemico, foss' egli stato un devastatore della tua patria, guardare con superbo trionfo la sua miseria è villania. Se opportunità lo richiede, parla de' suoi torti, ma con meno veemenza che nel tempo della sua prosperità; parlane anzi con pia attenzione di non esagerarli, di non separarli dai meriti che in quel mortale pur brillarono.

Bella è sempre la pietà verso gl' infelici; sino verso i rei. La legge può aver diritto di condannarli; l' uomo non ha mai diritto d' esultare del lor dolore, di dipingerli con colori più neri del vero.

L' abitudine della pietà ti renderà talvolta benigno a gente ingrata. Non desumere sdegnosamente che tutti sieno ingrati; non tralasciare d' esser benigno. Fra molti ingrati, v' è pur l' uomo riconoscente, degno de' tuoi benefizii. Non avresti fatto cadere su lui questi benefizii, se tu

tions de celui-là seul te dédommageront de l'ingratitude de dix autres.

Quand, d'ailleurs, tu ne devrais jamais trouver de la reconnaissance, la bonté de ton cœur te récompensera. Il n'y a pas de douceur plus grande que celle d'être compatissant, et de chercher à soulager les maux d'autrui. Elle surpasse de beaucoup la douceur de recevoir des secours, parcequ'il n'y a pas de vertu à en recevoir, et qu'il y en a beaucoup à en donner.

Sois délicat dans tes bienfaits à l'égard de tous, mais plus encore à l'égard des personnes respectables, envers les femmes timides et honnêtes, envers ceux qui sont novices dans le cruel apprentissage de la pauvreté, et qui souvent dévorent leurs larmes en secret, plutôt que de prononcer cette parole pleine d'angoisse : *J'ai besoin de pain!*

Indépendamment de ce que tu donneras en ton nom, sans que *l'une de tes mains sache ce que l'autre donne*, comme dit le l'Évangile, unis-toi aussi à d'autres ames généreuses pour multiplier les moyens de faire du bien, pour fonder de bonnes institutions et maintenir celles qui existent déja.

non ne avessi gettato a parecchi. Le benedizioni di quell' uno ti compenseranno dell' ingratitudine d' altri dieci.

Inoltre, non trovassi tu mai riconoscenza, la bontà del tuo cuore ti sarà premio. Non v' è dolcezza maggiore che nell' esser misericorde e procacciar di sollevare la sventura altrui. Ella supera di gran lunga la dolcezza di ricevere ajuto; perocchè nel riceverne non v' è virtù, e nel darne ve u' è molta.

Sii delicato con tutti nel beneficare, ma più colle persone più rispettabili, colle donne timide e oneste, con coloro che sono novizii nel crudele tirocinio della povertà, e spesso divorano in secreto le loro lagrime piuttosto che pronunciare l' angosciante parola : *Ho bisogno di pane!*

Oltre ciò che privatamente darai, senza che *una mano sappia ciò che dà l' altra*, come dice il Vangelo, t' unisci anche ad altre anime generose per moltiplicare i mezzi di giovare, per fondare buone istituzioni e mantenere quelle che già sono.

C'est encore un mot de la religion que celui-ci : *Providentes bona non tantum coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus.* (Veillez à faire le bien non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes.)

Il y a d'excellentes choses qu'un individu, seul, ne peut faire, et qui ne se peuvent faire en secret. Aime les sociétés de bienfaisance, et si tu en as le moyen, favorise-les; ranime-les lorsqu'elles s'engourdissent, corrige-les lorsqu'on fausse leur but. Ne te décourage pas par les railleries que les avares et les oisifs prodiguent toujours à ces ames actives qui travaillent sans cesse pour l'humanité.

## CHAPITRE XXVII.

### ESTIME DU SAVOIR.

Lorsque ton emploi ou les soins domestiques ne te laissent plus grand temps à consacrer aux livres, défends-toi d'un penchant vulgaire auquel cèdent ordinairement ceux qui ont peu étudié ou qui n'étudient plus, c'est-à-dire

Egli è pure un detto della religione questo : *Providentes bona non tantum coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus* (siate provvidi a fare il bene non solo innanzi a Dio, ma anche alla vista degli uomini [1].)

Havvi ottime cose che l'individuo solo non può fare, e che in secreto non si possono. Ama le società di beneficenza, e se n'hai modo, promuovile, scuotile quando sono intorpidite, correggile quando sono falsate. Non ti disanimare per le beffe che gli avari e gl'inutili si fanno sempre di quelle anime operose le quali faticano a pro dell'umanità.

## CAPO XXVII.

### STIMA DEL SAPERE.

Allorchè il tuo impiego o le cure domestiche non ti lascino più gran tempo da consecrare ai libri, difenditi da un'inclinazione volgare che sogliono prendere coloro che omai poco o nulla più studiano : cioè d'

[1] Epist. Pauli ad Rom., c. XII.

d'abhorrer tout le savoir qu'ils n'ont pas acquis, de rire de ceux qui font grand cas d'un esprit cultivé, de desirer l'ignorance presque comme un bien social.

Méprise le faux savoir, il est nuisible ; mais estime le vrai savoir, qui est toujours utile. Estime-le, soit que tu le possèdes ou que tu n'aies pu y atteindre.

Aspire toujours à faire par toi-même quelque progrès, ou en continuant à cultiver plus spécialement une science, ou du moins en lisant de bons livres en divers genres. Cet exercice de l'intelligence est important à un homme d'une condition distinguée, non seulement pour le plaisir honnête et l'instruction qu'il peut en retirer, mais encore parceque la réputation d'homme instruit, ami des lumières, lui acquerra une plus grande influence pour exciter les autres à faire le bien. L'envie n'est déja que trop portée à décréditer l'homme droit ; si elle a quelque raison ou quelque prétexte pour l'appeler ignorant ou fauteur d'ignorance, les meilleures choses même qu'il fera seront vues d'un mauvais œil par le vulgaire, qui les dénigrera et les entravera à toute force.

abborrire tutto quel saper ch' essi non hanno acquistato ; di sorridere d' ognuno che tenga in molto conto la coltura dell' ingegno ; di desiderare, quasi bene sociale, l' ignoranza.

Sprezza il sapere falso ; egli è malvagio : ma stima il vero sapere che sempre è utile. Stimalo, sia che tu lo possegga, sia che tu non abbia potuto giungervi.

Anela anzi ognora di farvi tu medesimo qualche progresso, o continuando a coltivare più singolarmente una scienza, o almeno leggendo buoni libri di vario genere. Ad un uomo di notevole condizione questo esercizio dell' intelletto è importante, non solo per l' onesto piacere e l' istruzione ch' ei ne può trarre, ma perchè avendo riputazione di colto e d' amante dei lumi, acquisterà maggior influenza per muovere gli altri a far bene. L' invidia è troppo proclive a screditare l' uomo retto : s' ella ha qualche ragione o pretesto di chiamarlo ignorante o fautore d' ignoranza, le stesse ottime cose ch' ei fa son vedute di mal occhio dal volgo, denigrate, impedite a tutta possa.

La cause de la religion, de la patrie, de l'honneur, exige des défenseurs forts, avant tout, d'intentions vertueuses, ensuite de science et d'urbanité. C'est un grand malheur quand les méchants peuvent dire avec fondement à des hommes de bien : « Vous n'êtes pas instruits, et vous n'êtes pas aimables. »

Mais, pour obtenir ce crédit de la science, ne feins jamais de posséder des connaissances que tu n'as pas. Toutes les impostures sont honteuses, et l'ostentation de paraître savoir ce qu'on ignore l'est aussi. En outre, il n'est pas d'imposteur dont bientôt le masque ne tombe, et alors il est perdu.

Tout le prix que nous attachons au savoir ne doit pas cependant nous en rendre idolâtres. Desirons-le pour nous et pour les autres; mais s'il nous est difficile d'en acquérir beaucoup, consolons-nous, et montrons-nous ingénument tels que nous sommes. La multiplicité des connaissances est bonne; mais, après tout, ce qui vaut encore mieux pour l'homme, c'est la vertu; et heureusement celle-ci peut s'allier avec l'ignorance.

Si donc tu sais beaucoup, ne méprise pas pour cela

La causa della religione, della patria, dell' onore, richiede campioni forti, prima di virtuosi intenti, poi di sapere e di gentilezza. Guai quando i malvagi possono dire con fondamento agli uomini dabbene : « Voi non avete studiato, e siete inamabili. »

Ma per conseguire credito di sapiente, non fingere mai cognizioni che tu non possegga. Tutte le imposture sono turpitudini, ed anche l' ostentazione di sapere ciò che non si sa. Inoltre non v' è impostore, cui non cada tosto la maschera, ed allora è perduto.

Tutto il pregio in che il sapere è da tenersi, non dee per altro farci idolatri di esso. Desideriamolo in noi e negli altri, ma se poco ci fu possibile d' acquistarne, consoliamcene, e mostriamoci candidamente quali siamo. Le molte cognizioni sono buone, ma ciò che finalmente più vale nell' uomo si è la virtù; e questa per fortuna è suscettiva d' allearsi coll' ignoranza.

Così, se tu molto sai, non disprezzare perciò l' ignorante. Il sapere è

l'ignorant. Il en est de la science comme des richesses, on doit la desirer pour être plus utile aux autres; mais celui qui ne la possède pas, pouvant néanmoins être bon citoyen, a droit au respect.

Répands les idées éclairées sur la classe peu instruite. Mais quelles sont ces idées? Ce ne sont pas celles qui rendraient les hommes superficiels, sentencieux et méchants; ce ne sont pas ces déclamations outrées qui plaisent tant dans le commun des drames et des romans, où toujours les hommes du dernier rang sont représentés comme des héros, et ceux des classes élevées, comme des scélérats; où l'on peint la société sous de fausses couleurs, afin de la faire abhorrer; où le savetier vertueux parle insolemment au seigneur, où le seigneur vertueux épouse la fille du savetier, où les brigands même sont représentés comme admirables, pour faire exécrer ceux qui ne les admirent pas.

Les idées éclairées qu'il faut répandre sur les classes inférieures sont celles qui les préservent des erreurs et des exagérations; celles qui, sans vouloir en faire de lâches adorateurs de ceux qui sont plus instruits ou plus puis-

come la ricchezza; egli è desiderabile per meglio giovare altrui, ma chi non l' ha, potendo tuttavia essere buon cittadino, ha diritto al rispetto.

Diffondi illuminati pensieri sulla classe poco educata. Ma quali son dessi? Non quelli che sono atti a farne gente sciola, sentenziosa e maligna. Non le oltrespinte declamazioni che piacciono tanto ne' drammi e ne' romanzi volgari, ove sempre gl' infimi di grado sono dipinti come eroi, ed i maggiori come scellerati; ove tutta la pittura della società è falsata, per farla abborrire; ove il ciabattino virtuoso è quello che dice insolenze al signore; ove il signore virtuoso è quello che sposa la figlia del ciabattino; ove fino i masnadieri si rappresentano ammirabili, affinchè paja esecrando chi non li ammira.

Gl' illuminati pensieri da diffondersi sugl' ignoranti della bassa classe, sono quelli che li preservano dall' errore e dall' esagerazione; quelli che, senza volerli fare vigliacchi adoratori di chi sa e può più di essi, impri-

sants qu'eux, développent en eux une noble disposition au respect, à la bienveillance, à la gratitude; celles qui les éloignent des idées furieuses et absurdes d'anarchie ou de gouvernement plébéien; celles qui leur enseignent à exercer avec une religieuse dignité les obscurs mais honorables emplois auxquels la Providence les a appelés; celles qui leur démontrent la nécessité des inégalités sociales, bien que, si nous sommes vertueux, nous redevenions tous égaux devant Dieu.

## CHAPITRE XXVIII.

### AMABILITÉ.

Sois aimable pour tous ceux avec qui tu auras quelque relation. Cette amabilité, en te donnant des manières bienveillantes, te disposera véritablement à aimer. Celui qui prend un air bourru, soupçonneux, méprisant, est disposé aux sentiments malveillants. Ainsi la grossièreté produit deux maux graves : elle gâte le cœur de celui qui s'y abandonne, et elle irrite ou afflige le prochain.

mono in loro una nobile disposizione al rispetto, alla benevolenza ed alla gratitudine; quelli che li allontanano dalle furenti e siocche idee d' anarchia o di governo plebeo; quelli che insegnano loro ad esercitare con religiosa dignità gli oscuri ma onorevoli uffici, cui la Provvidenza li ha chiamati; quelli che persuadono loro, essere necessarie le disuguaglianze sociali, sebbene, se siamo virtuosi, riusciamo tutti eguali innanzi a Dio.

## CAPO XXVIII.

### GENTILEZZA.

Con tutti coloro coi quali t' occorre trattare usa gentilezza. Essa dettandoti maniere amorevoli, dispone veramente ad amare. Chi s' atteggia burbero, sospettoso, sprezzante, dispone sè a malevoli sentimenti. La scortesia produce quindi due gravi mali : quello di guastar l' animo a colui che l' esprime, e quello d' irritare od affliggere il prossimo.

Mais ne t'étudie pas à être aimable dans tes manières seulement; fais en sorte que l'amabilité se trouve dans toutes tes pensées, dans toutes tes volontés, dans toutes tes affections.

L'homme qui ne prend pas soin de délivrer son esprit des idées ignobles, et qui leur donne souvent accès, se laisse souvent aussi entraîner par elles à des actions blâmables.

On entend des hommes, même au-dessus d'une basse condition, se plaire à de grossières plaisanteries, et tenir des discours obscènes. Ne les imite point; que ton langage n'ait pas une élégance recherchée; mais qu'il soit exempt de toute trivialité grossière, de toutes ces exclamations communes que les gens mal élevés sèment dans leurs discours, de toutes ces plaisanteries avec lesquelles on n'offense que trop souvent les mœurs.

C'est dès ta jeunesse que tu dois commencer à t'habituer à cette délicatesse de langage; celui qui ne la possède pas avant vingt-cinq ans ne l'acquiert plus. Ne recherche pas l'élégance, je te le répète, mais des paroles honnêtes, élevées, propres à donner aux autres une douce gaieté,

Ma non istudiarti soltanto d'esser gentile di maniere : procura che la gentilezza sia in tutte le tue immaginazioni, in tutte le tue volontà, in tutti gli affetti tuoi.

L' uomo che non bada a liberarsi la mente dalle idee ignobili, e spesso le accoglie, viene non di rado trascinato da esse ad azioni biasimevoli.

S' odono uomini anche di non vile condizione usare scherzi grossolani, e tener linguaggio inverecondo. Non imitarli. Il tuo linguaggio non abbia ricercata eleganza; ma sia puro d' ogni brutta volgarità, d' ognuna di quelle goffe esclamazioni con che gl' ineducati vanno intercalando il lor favellare, d' ognuno di que' motteggi scurrili con che suolsi da troppi offendere i costumi.

Ma la bellezza del favellare, devi cominciare fin da giovane a proportela. Chi non la possede prima de' venticinqu' anni non l' acquista più. Non ricercata eleganza, te lo ripeto, ma parole oneste, elevate, por-

des consolations, la bienveillance, le desir de la vertu.

Applique-toi aussi à rendre ton langage agréable par un bon choix d'expressions et par la justesse des modulations de ta voix. Celui qui parle agréablement charme ceux qui l'écoutent, et, par cette raison, lorsqu'il cherche à les entraîner au bien ou à les éloigner du mal, il aura plus de pouvoir sur eux. C'est un devoir pour nous de perfectionner tous les instruments que Dieu a mis à notre disposition pour l'utilité de nos semblables, et par conséquent de perfectionner aussi le moyen d'exprimer nos pensées.

L'excessive inélégance dans la manière de parler, de lire, de se présenter, de gesticuler, provient moins, le plus souvent, de l'incapacité de mieux faire que d'une honteuse paresse. On ne veut songer ni à l'obligation où l'on est de se perfectionner, ni au respect qui est dû aux autres.

Mais en te faisant à toi-même un devoir de l'amabilité, et en te souvenant que ce devoir nous est imposé parceque nous devons faire en sorte que notre présence, loin

tanti negli altri dolce allegria, consolazione, benevolenza, desiderio di virtù.

Procaccia pure che la tua favella sia grata per la buona scelta delle espressioni e per l' opportuna modulazione della voce. Chi parla amabilmente alletta quelli che l' ascoltano, e quindi, allo chè trattarassi di persuaderli al bene o rimuoverli dal male, avrà più potenza su loro. Siamo obbligati di perfezionare tutti gli stromenti che Dio ci dà per giovare a' nostri simili; e quindi anche il modo di significare i nostri pensieri.

La soverchia ineleganza nel parlare, nel leggere uno scritto, nel presentarsi, nell' atteggiarsi, suol meno provenire da incapacità di far meglio, che da vergognosa pigrizia; dal non voler badare al dovuto perfezionamento di sè ed al rispetto cui gli altri hanno diritto.

Ma facendo a te medesimo un' obbligazione della gentilezza, e sovvenendoti ch' ell' è un' obbligazione perchè dobbiamo operare in modo che la nostra presenza non sia una calamità per alcuno, ma anzi un pia-

d'être une calamité pour personne, soit pour tous un plaisir et un bienfait, ne t'irrite pas cependant contre les gens grossiers; souviens-toi que les pierres précieuses sont quelquefois couvertes de fange. Il serait mieux sans doute que la fange ne les souillât pas; mais, dans cet humble état même, elles n'en sont pas moins des pierres précieuses.

L'un des grands mérites de l'amabilité est de supporter de pareilles gens avec un infatigable sourire, comme aussi la nombreuse bande des ennuyeux et des sots. Quand on n'a pas l'occasion de leur être utile, il est permis de les éviter, mais jamais de manière à leur faire comprendre qu'ils déplaisent : ce serait les affliger, ou s'attirer leur haine.

## CHAPITRE XXIX.

### RECONNAISSANCE.

Si nous sommes obligés envers tous les hommes à des sentiments affectueux et à de bienveillantes manières, combien n'en devons-nous pas avoir pour ces êtres géné-

cere ed un benefizio, non adirarti tuttavia contro i rozzi. Pensa che talvolta le gemme sono avvolte di fango. Sarebbe meglio che il fango non le lordasse, ma pure in quella umiliazione sono gemme.

È gran parte di gentilezza il tollerare con instancabile sorriso simil gente, non meno che la schiera infinita de' nojosi e degli sciocchi. Quando non v' ha occasione di giovar loro, è lecito scansarli, ma non si debbono mai scansare in guisa che s' accorgano di spiacerti. Ne sarebbero addolorati, o t' odierebbero.

## CAPO XXIX.

### GRATITUDINE.

Se siamo obbligati a pii sentimenti ed a maniere benevole con tutti,

reux qui nous ont donné des preuves d'amour, de compassion, d'indulgence?

A commencer par nos parents, que personne, après nous avoir généreusement prêté secours d'actions ou de conseils, n'ait à nous reprocher notre peu de mémoire de ses bienfaits.

Envers les autres personnes, nous pouvons quelquefois être sévères dans nos jugements et peu prodigues d'amabilité, sans commettre une faute grave; mais envers celui qui nous fut utile il ne nous est plus permis de négliger la plus petite attention pour ne le pas offenser, pour ne lui causer aucune sorte de déplaisir, pour ne porter aucune atteinte à sa réputation, et pour nous montrer, au contraire, prompts à le défendre et à le consoler.

Beaucoup de gens, lorsque celui qui leur a fait du bien prend ou semble prendre une trop haute idée de ce qu'il a fait pour eux, s'en irritent comme d'une impardonnable indiscrétion, et prétendent que cela les délie de l'obligation de la reconnaissance. Beaucoup de gens, parcequ'ils ont la bassesse de rougir d'un bienfait reçu, sont ingénieux à supposer qu'il a eu lieu par intérêt, par

quanto più verso quei generosi che ci diedero prova d' amore, di compassione, d' indulgenza?

Cominciando da' nostri genitori, non siavi alcuno che, prestatoci qualche liberale ajuto in fatti od in consigli, ci trovi poco memori del benefizio.

Verso altri potremo talvolta esser rigidi nei nostri giudizii e scarsi di gentilezza, senza grave colpa; verso chi ci giovò, non c' è più lecito mai di preterire da infinite attenzioni per non offenderlo, per non recargli alcuna afflizione, per non diminuire la sua fama, per mostrarsi anzi prontissimi a difenderlo ed a consolarlo.

Molti, quando colui che li beneficò prende o sembra prendere troppo altera opinione del proprio merito verso essi, s' irritano come d' imperdonabile indiscretezza, e vogliono che questa li sciolga dall' obbligazione d' esser grati. Molti, perchè hanno la viltà d' arrossire del beneficio avuto sono ingegnosi in supporre che sia stato fatto per interesse, per

ostentation, ou par quelque autre indigne motif, et pensent excuser ainsi leur ingratitude. Beaucoup d'autres, aussitôt qu'ils sont en position, s'apprêtent à rendre le bienfait pour se débarrasser du poids de la reconnaissance, et ils croient ensuite pouvoir sans crime se soustraire à tous les égards qu'elle impose.

Toutes les subtilités pour justifier l'ingratitude sont vaines; l'ingrat est un être vil; et, pour ne pas tomber dans une semblable bassesse, il faut que la reconnaissance ne soit pas mesquine; il faut absolument qu'elle surabonde.

Si le bienfaiteur s'enorgueillit des avantages que tu lui dois, s'il n'a pas envers toi la délicatesse que tu lui voudrais, s'il ne t'est pas clairement prouvé que des motifs généreux l'aient porté à t'être utile, il ne t'appartient pas de le condamner. Jette un voile sur ses torts vrais ou possibles, et ne considère que le bien que tu as reçu de lui. Considère ce bien, lors même que tu l'aurais rendu, et rendu au centuple.

Il est permis quelquefois d'être reconnaissant, sans publier le bienfait reçu; mais chaque fois que ta conscience

ostentazione o per altro indegno motivo, e pensano da ciò trarre scusa alla loro ingratitudine. Molti, allorchè sono in grado, s' accingono a restituire un benefizio per non avere più il peso della riconoscenza: ciò adempiuto, si credon incolpevoli, dimenticando tutti i riguardi che quella impone.

Tutte le astuzie per giustificare l' ingratitudine sono vane, l' ingrato è un vile, e per non cadere in questa viltà, bisogna che la riconoscenza non sia scarsa; bisogna che assolutamente abbondi.

Se il benefattore insuperbisce de' vantaggi che ti portò, se non ha teco la delicatezza che vorresti, se non appare chiarissimo, essere stati generosi i motivi che lo spinsero a giovarti, a te non ispetta il condannarlo. Stendi un velo sui veri o possibili suoi torti, e mira soltanto il bene che avesti da lui. Mira questo bene, quand' anche tu lo avessi restituito, e restituito a mille doppii.

Talvolta è lecito d' essere riconoscente, senza pubblicare il benefizio

te dit qu'il y a une raison de le publier, qu'aucune basse honte ne t'arrête ; confesse-toi l'obligé de la main amie qui t'a secouru.

« Il y a souvent de l'ingratitude à remercier sans témoin, » dit l'excellent moraliste Blanchard.

Celui-là seul est bon qui se montre reconnaissant de tous les bienfaits, même des plus petits ; la reconnaissance est l'ame de la religion, de l'amour filial, de l'amour pour ceux qui nous aiment, de l'amour pour la société humaine, à qui nous sommes redevables de tant de protection et de douceurs.

En cultivant la reconnaissance pour tout le bien que nous recevons de Dieu ou des hommes, nous acquérons plus de force et de calme pour supporter les maux de la vie, et une plus grande disposition à l'indulgence et au dévouement pour aider nos semblables.

## CHAPITRE XXX.

### HUMILITÉ, MANSUÉTUDE, PARDON.

L'orgueil et la colère ne s'accordant pas avec l'amabi-

ricevuto; ma ogni volta che la coscienza ti dice, esservi ragione per pubblicarlo, niuna bassa vergogna ti freni, confessati obbligato all' amica destra che ti soccorse. Ringraziare senza testimonio, è spesso ingratitudine, dice l' egregio moralista Blanchard.

Solamente chi è grato a tutti i benefizii (anche ai minimi) è buono. La gratitudine è l' anima della religione, dell' amor filiale, dell' amore a quelli che ci amano, dell' amore alla società umana, dalla quale ci vengono tanta protezione e tante dolcezze.

Coltivando gratitudine per tutto ciò che di buono riceviamo da Dio e dagli uomini, acquistiamo maggior forza e pace per tollerare i mali della vita, e maggior disposizione all' indulgenza ed all' adoperarci in ajuto dei nostri simili.

## CAPO XXX.

### UMILTA, MANSUETUDINE, PERDONO.

La superbia e l' ira non s' accordano colla gentilezza, e quindi non è

lité, il s'ensuit qu'on ne saurait être aimable si l'on n'a l'habitude de l'humilité et de la mansuétude. « S'il est un « sentiment qui détruise le mépris insultant pour les au- « tres, » dit Manzoni dans son excellent livre sur la *Morale catholique*, « c'est assurément l'humilité. Le mépris « pour autrui naît de la comparaison que l'on fait de soi- « même avec les autres, et de la préférence que l'on se « donne : or, comment ce mépris pourra-t-il jamais « prendre racine dans un cœur accoutumé à considérer « et à déplorer ses propres misères, à reconnaître qu'il « tient de Dieu tout son mérite, à reconnaître que, si « Dieu ne le retient, il pourra se laisser entraîner à tous « les excès? »

Réprime sans cesse tes emportements, ou tu deviendras dur et orgueilleux. Une juste colère n'est opportune que dans des cas fort rares. Celui qui la croit juste à tous propos cache sous le masque du zèle sa propre méchanceté.

Ce défaut est épouvantablement commun. Parle à vingt personnes séparément, tu en trouveras dix-neuf qui exhaleront devant toi leur indignation prétendue généreuse en-

gentile chi non ha l' abitudine d' essere umile e mansueto. « Se vi è sen « timento che distrugga il disprezzo insultante per gli altri, è l' umiltà « certamente. Il disprezzo nasce dal confronto con gli altri e dalla pre- « ferenza data a se stesso : ora come questo sentimento potrà mai pren- « dere radice nel cuore educato a considerare e a deplorare le proprie « miserie, a riconoscere da Dio ogni suo merito, a riconoscere che, se « Dio non lo ratliene, egli potrà trascorrere ad ogni male? » (Vedi Manzoni nel suo eccellente libro *sulla Morale cattolica.*)

Reprimi continuamente i tuoi sdegni, o diverrai aspro ed orgoglioso. Se una giust' ira può essere opportuna, ciò avviene in rarissimi casi. Chi la crede giusta ad ogni tratto, copre con maschera di zelo la propria malignità.

Questo difetto è spaventevolmente comune. Parla con venti uomini a tu per tu; ne troverai diciannove, ciascuno de' quali si sfogherà teco a

vers celui-ci ou celui-là. Toutes sembleront enflammées de fureur contre l'iniquité, comme si, seules au monde, elles avaient le cœur droit. Le pays où elles sont est toujours le plus mauvais de la terre; le temps où elles vivent est toujours le plus triste; les institutions qu'elles n'ont pas fondées sont toujours les plus mauvaises; celui qu'elles entendent parler de religion et de morale est toujours un imposteur; si un riche ne prodigue pas l'or, c'est un avare; si un pauvre souffre et demande, c'est un dissipateur; s'il leur arrive de rendre un service à quelqu'un, celui-là est toujours un ingrat. Médire de tous les individus qui composent la société, excepté, par égard, de quelques amis, paraît en général une volupté inappréciable.

Ce qui est pis encore, c'est cette colère, tantôt lancée sur les absents, tantôt déversée sur ceux qui nous entourent, et qui plaît ordinairement à celui qui n'en est pas l'objet immédiat. On prendrait volontiers l'homme emporté et mordant pour un homme généreux, qui, s'il gouvernait le monde, serait un véritable héros. On s'accoutume au contraire à regarder l'homme doux avec une

dirti i pretesi generosi suoi fremiti verso questo e quello. Tutti sembrano ardere di furore contro l'iniquità come se soli al mondo fossero retti. Il paese ove stanno è sempre il peggiore della terra; gli anni in cui vivono sono sempre i più tristi; le istituzioni non mosse da loro sono sempre le pessime; colui che odono parlare di religione e di morale è sempre un impostore; se un ricco non profonde l'oro, è sempre un avaro; se un povero patisce e dimanda, è sempre uno scialacquatore; se avvien loro di beneficare alcuno, questi è sempre un ingrato. Maledire tutti gl'individui che compongono la società, eccettuati per buon garbo alcuni amici, pare in generale un' inapprezzabile voluttà.

E quel ch' è peggio, quest' ira, or gittata ai lontani, or rovesciata sui vicini, suol piacere a chiunque non sia l' immediato oggetto di essa. L' uomo fremente e mordace vien volentieri preso per un generoso, il quale, se reggesse il mondo, sarebbe un eroe. Il mansueto invece

pitié dédaigneuse, presque comme un imbécile ou un lâche.

Ainsi ces vertus de l'humilité et de la mansuétude ne mènent pas à la gloire : mais sache t'y tenir, car elles sont au-dessus de toute gloire. Ces universelles manifestations de colère et d'orgueil prouvent seulement un défaut d'amour et de véritable générosité, et l'universelle ambition de paraître meilleur que les autres.

Prends l'invariable résolution d'être humble et doux, mais sache montrer que ce n'est en toi ni imbécillité ni lâcheté. Et de quelle manière? Est-ce en perdant quelquefois patience, et en montrant les dents aux méchants? en flétrissant par des paroles ou par des écrits ceux qui se sont servis des mêmes moyens pour te calomnier? Non : dédaigne de répondre à tes calomniateurs, et, à l'exception de quelques circonstances particulières qu'il est impossible de déterminer, ne perds pas patience avec les méchants; ne les menace pas, ne les flétris pas. La douceur, quand elle est vertu et non impuissance de sentir avec énergie, a toujours raison. Elle humilie plus l'orgueil des autres, que ne l'humilierait la plus foudroyante éloquence de la colère et du mépris.

suol essere mirato con isprezzante pietà, quasi imbecille o vigliacco.

Le virtù dell' umiltà e della mansuetudine non sono gloriose, ma tienti ad esse, che valgono più d' ogni gloria. Le universali manifestazioni d' ira e d' orgoglio non provano altro che l' universale scarsità d' amore e di vera generosità, e l' universale ambizione di parer migliore degli altri.

Stabilisci d' essere umile e mansueto, ma sappi mostrare che non è imbecillità nè vigliaccheria. « In qual guisa? Perdendo talvolta pazienza, e mostrando i denti al malvagio? vituperando con parole od iscritti chi con parole od iscritti calunnia te? » No; sdegna di rispondere a' tuoi calunniatori; ed eccettuate particolari circostanze ch' è impossibile determinare, non perdere pazienza col malvagio; non minacciarlo, non vilipenderlo. La dolcezza, quando è virtù, e non impotenza d' energico sentire, ha sempre ragione. Ella umilia più l' altrui superbia che non l' umilierebbe la più fulminea eloquenza dell' ira e dello spregio.

Montre en même temps que ta mansuétude n'est ni imbécillité ni lâcheté, en conservant ta dignité devant les méchants, en n'applaudissant pas à leur iniquité, en ne recherchant pas leurs suffrages, en ne t'éloignant pas de la religion et de l'honneur par la crainte de leur blâme.

Familiarise-toi avec l'idée d'avoir des ennemis, mais n'en sois pas troublé. Il n'est personne, quelque bienfaisant, quelque sincère, quelque inoffensif qu'il soit, qui n'en compte plusieurs. Il est des malheureux chez qui l'envie est tellement naturalisée, qu'ils ne peuvent vivre sans lancer des sarcasmes et de fausses accusations contre celui qui jouit de quelque réputation.

Aie le courage d'être doux, et de pardonner de bon cœur à ces infortunés qui te nuisent ou qui voudraient te nuire. « Pardonne non pas sept fois, dit le Sauveur, mais « soixante dix fois sept, » c'est-à-dire toujours.

Les duels et toutes les vengeances sont d'indignes délires. La rancune est un mélange d'orgueil et de bassesse. En pardonnant un outrage, on peut d'un ennemi se faire un ami, et ramener un homme pervers à de nobles sentiments. Oh! qu'il est beau, qu'il est consolant ce triom-

Mostra nello stesso tempo, non essere vigliacca nè imbecille la tua mansuetudine, mantenendoti dignitoso verso i malvagi, non plaudendo alla loro iniquità, non mercando i loro suffragi, non dipartendoti dalla religione e dall' onore per tema del loro biasimo.

T' avvezza all' idea d' aver nemici, ma non turbartene. Non v' è alcuno per quanto viva benefico, sincero, inoffensivo, che non ne conti parecchi. Certi sciagurati hanno talmente naturala in sè l' invidia, che non possono stare senza vibrare scherni e false accuse contro chi gode qualche riputazione.

Abbi il coraggio d' esser mansueto, e perdona di cuore a quegl' infelici che o ti nuocono o ti vorrebbero nuocere. « Perdona non sette volte, disse il Salvatore, ma settanta volte sette, » cioè senza limite.

I duelli e tutte le vendette sono indegni delirii. Il rancore è un misto d' orgoglio e di bassezza. Perdonando un torto ricevuto, si può cangiare un nemico in amico, un perverso in uomo reduce a nobili sentimenti.

phe! combien il surpasse en grandeur toutes les horribles victoires de la vengeance!

Et quand un homme qui t'aurait offensé et à qui tu aurais pardonné refuserait de se réconcilier avec toi, quand il vivrait et mourrait en t'insultant, qu'aurais-tu perdu à être bon? N'en aurais-tu pas retiré la plus grande des satisfactions, celle d'être resté magnanime?

## CHAPITRE XXXI.

### COURAGE.

Toujours du courage! Sans cette condition il n'y a pas de vertu. Courage pour vaincre ton égoïsme et devenir bienfaisant; courage pour vaincre ta paresse et poursuivre toutes les études honorables; courage pour défendre ta patrie et protéger, dans toutes les circonstances, ton semblable; courage pour résister au mauvais exemple et à l'injuste dérision; courage pour souffrir les maladies, les peines et les angoisses de tout genre, sans te lamenter lâchement; courage pour aspirer à une perfec-

Oh quanto è bello e consolante questo trionfo! quanto supera in grandezza tutte le orribili vittorie della vendetta!

E se un offensore da te perdonato fosse irreconciliabile, e vivesse e morisse insultandoti, che hai tu perduto coll' essere buono? Non hai tu acquistato la maggiore delle gioje, quella di serbarti magnanimo?

## CAPO XXXI.

### CORAGGIO.

Coraggio sempre! senza questa condizione, non v'è virtù. Coraggio per vincere il tuo egoismo e diventar benefico; coraggio per vincere la tua pigrizia e proseguire in tutti gli studii onorevoli; coraggio per difendere la patria e proteggere in ogni incontro il tuo simile; coraggio per resistere al mal esempio ed alla ingiusta derisione; coraggio per patire e malattie e stenti ed angosce d'ogni specie, senza codardi lamenti, coraggio per anelare ad una perfezione cui non è possibile giungere sulla

tion à laquelle on ne peut atteindre sur la terre, mais à laquelle néanmoins il faut aspirer, selon la sublime parole de l'Évangile, si nous ne voulons perdre toute noblesse d'ame!

Quelque cher que te soit ton patrimoine, ton honneur, ta vie, sois toujours prêt à les sacrifier à ton devoir, s'il exige de tels sacrifices. Ou cette abnégation de soi-même, et ce renoncement à tous les biens de la terre plutôt que de les conserver à la condition d'être inique; ou bien l'homme non seulement n'est pas un héros, mais il peut devenir un monstre! « Nul, en effet, ne peut être juste, « dit Cicéron, s'il craint la mort, la douleur, l'exil et le « besoin, ou s'il préfère à la justice le contraire de ces « épreuves. » (Cic., *de Off.*, l. II, c. 9.)

Vivre le cœur détaché des prospérités périssables, semble à plusieurs un précepte trop sauvage, et qu'on ne peut suivre. Il est constant néanmoins que si, dans l'occasion, on ne sait pas être indifférent à ces prospérités, on ne saura vivre ni mourir dignement.

Le courage doit élever l'ame pour entreprendre d'acquérir toute vertu; mais prends garde que ce courage ne dégénère en orgueil et en férocité.

terra, ma alla quale se non aneliamo, secondo il sublime cenno del Vangelo, perderemo ogni nobiltà!

Per quanto ti sia caro il tuo patrimonio, l'onore, la vita, sii pronto ognora a sacrificar tutto al dovere, se tal sacrifizii egli esigesse. O questa abnegazione di sè, questa rinunzia ad ogni bene terrestre piuttosto che mantenerlo al patto d'essere ingiuso; o l'uomo, non solo non è un eroe, ma può cangiarsi in mostro! *Nemo enim justus esse potest, qui mortem, qui dolorem, qui exsilium, qui egestatem timet, aut qui ea quæ his sunt contraria, æquitati anteponit.* (Cic., de Off., l. II, c. 9.)

Vivere col cuore distaccato dalle prosperità caduche, sembra a taluni un' intimazione troppo selvaggia ed ineseguibile. Nondimeno è vero che senza una tempestiva indifferenza a quelle prosperità, non sappiamo nè vivere nè morire degnamente.

Il coraggio debbe innalzar l'animo per imprendere ogni virtù; ma bada che non traligni in superbia e ferocia.

Ceux qui croient ou qui feignent de croire que le courage ne peut s'allier aux sentiments doux; ceux qui s'habituent aux rodomontades, aux querelles, à la soif des désordres et du sang, abusent de la force physique et morale que Dieu leur a donnée pour être utiles à la société et lui servir d'exemple. Et ce sont ordinairement les moins braves dans les grands dangers; pour se sauver, ils trahiraient leur père et leurs frères. Les premiers à déserter dans une armée sont ceux qui se raillaient de la pâleur de leurs camarades, et qui insultaient grossièrement à l'ennemi.

## CHAPITRE XXXII.

### HAUTE IDÉE DE LA VIE, ET FORCE D'AME POUR MOURIR.

Beaucoup de livres parlent des obligations morales d'une manière plus étendue et avec plus d'éclat : pour moi, ô jeune homme, je n'ai voulu t'offrir qu'un manuel qui te les rappelât toutes brièvement.

J'ajoute maintenant : Que le poids de ces obligations ne t'épouvante pas; il n'est insupportable qu'aux paresseux.

Coloro che pensano, o fingono pensare, il coraggio non potersi congiungere a' sentimenti miti; coloro che s' avvezzano a minacce da Rodomonte, a risse, a sete di disordini e di sangue, abusano della forza di volontà e di braccio che Dio aveva loro data per essere utili ed esemplari alla società. E solitamente questi sono i meno arditi ne' gravi perigli : per salvare sè medesimi tradirebbero padre e fratelli. I primi a disertare da un esercito sono quelli che si burlavano del pallore de' compagni, ed insultavano villanamente al nemico.

## CAPO XXXII.

### ALTA IDEA DELLA VITA, E FORZA D' ANIMO PER MORIRE.

Molti libri parlano delle morali obbligazioni in modo più esteso e più splendido; io non ho assunto, o giovane, se non d' offerirti un manuale che tutte brevemente te le ricordi.

Ora soggiungo : Il peso di quelle obbligazioni non ci spaventi; agl' in-

Ayons de la bonne volonté, et nous découvrirons dans chacun de nos devoirs une mystérieuse beauté qui nous invitera à les aimer; nous sentirons une merveilleuse puissance qui augmentera nos forces à mesure que nous gravirons le sentier ardu de la vertu; nous trouverons que l'homme est bien plus grand qu'il ne le paraît, pour peu qu'il veuille, et veuille fortement, atteindre le but sublime de sa destination, qui est de se purifier de toutes les inclinations viles, de cultiver au plus haut degré les meilleures, et de s'élever ainsi à l'immortelle possession de Dieu.

Aime la vie; mais ne l'aime pas pour des plaisirs vulgaires et pour de misérables ambitions. Aime-la pour ce qu'elle a d'important, de grand, de divin! Aime-la, parcequ'elle est l'arène du mérite, parcequ'elle est chère au Tout-Puissant, qu'elle lui est glorieuse, qu'elle nous est à nous glorieuse et nécessaire! Aime-la en dépit de ses douleurs, et même pour ses douleurs, puisque ce sont elles qui l'ennoblissent, puisque c'est par elles que germent, croissent et se fécondent dans l'esprit de l'homme les pensées généreuses et les généreuses volontés!

fingardi soli pare incomportevole. Siamo di buona volontà, e scorgeremo in ciascun dovere una misteriosa bellezza che c' inviterà ad amarlo: sentiremo una potenza mirabile che aumenterà le nostre forze, a misura che ascenderemo nell' ardua via della virtù; troveremo che l' uomo è assai dappiù di quel che sembra essere, purchè voglia, e voglia, gagliardamente, attingere l' alto scopo della sua destinazione, — ch' è di purificarsi di tutte le vili tendenze, di coltivare nel massimo grado le ottime, d'elevarsi per tal guisa al possesso immortale d' Iddio.

Ama la vita; ma amala non per volgari piaceri e per misere ambizioni. Amala per ciò che ha d' importante, di grande, di divino! Amala, perchè è palestra del merito, cara all' Onnipotente, gloriosa a lui, gloriosa e necessaria a noi! Amala ad onta de' suoi dolori, ed anzi pe' suoi dolori, giacchè son essi che la nobilitano! essi che fanno germogliare, crescere e fecondare nello spirito dell' uomo i generosi pensieri e le generose volontà!

Rappelle-toi que cette vie, à laquelle tu dois une si haute estime, te fut donnée pour peu de temps. Ne la dissipe pas en plaisirs frivoles. Ne donne au délassement que ce qui est nécessaire à ta santé et au soulagement des autres. Ou plutôt ne te délasse qu'en faisant de nobles actions, c'est-à-dire en servant tes semblables avec une magnanime fraternité, et en servant Dieu avec amour et avec une obéissance filiale.

Et enfin, en aimant ainsi la vie, pense à la tombe qui t'attend. Se dissimuler la nécessité de mourir est une faiblesse qui diminue notre zèle pour le bien. Ne hâte pas par ta faute ce moment solennel; mais ne cherche pas à l'éloigner par lâcheté. Expose tes jours pour le salut des autres, s'il est nécessaire, et surtout pour le salut de ta patrie. Quel que soit le genre de mort qui t'est destiné, sois prêt à recevoir cette mort avec une fermeté digne, et à la sanctifier de toute la sincérité, de toute l'énergie de la foi.

En observant tout ceci, tu seras homme et citoyen, dans le sens le plus sublime de ces mots; tu seras utile à la société, et tu feras ton propre bonheur.

Questa vita cui tanta stima tu devi, sii memore esserti data per breve tempo. Non dissiparla in soverchi divertimenti. Concedi soltanto all' allegria ciò che vuolsi per la tua salute e pel conforto altrui. O piuttosto l' allegria sia da te posta in principal guisa nell' operare degnamente; cioè nel servire con magnanima fratellanza a' tuoi simili, nel servire con filiale amore ed obbedienza a Dio.

E finalmente amando così la vita, pensa alla tomba che t' aspetta. Dissimularsi la necessità di morire è debolezza che scema lo zelo del bene. Non affretterai per tua colpa quel punto solenne; ma non volerlo allontanare per viltà. Esponi i tuoi giorni per la salvezza altrui, s' è d' uopo, e massimamente per la salvezza della tua patria. Qualunque specie di morte ti sia destinata, sii pronto a riceverla con dignitoza forza, ed a santificarla con tutta la sincerità e l' energia della fede.

Tutto ciò osservando, sarai uomo e cittadino, nel più sublime senso di queste parole; sarai giovevole alla società, e renderai felice te stesso.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

## MES PRISONS.


| | Pages. |
|---|---|
| Notice sur Silvio Pellico. | 1 |
| Avant-Propos. | 9 |
| Chapitre premier. Arrestation à Milan. — Sainte-Marguerite. | 11 |
| Chap. II. Retour sur le passé. | 14 |
| Chap. III. Le réveil en prison. — Pensées religieuses. | 16 |
| Chap. IV. Tirola. | 19 |
| Chap. V. Les interrogatoires. — Billet surpris. | 23 |
| Chap. VI. La *Bible*. | 26 |
| Chap. VII. Résignation. — Le sourd-muet. | 30 |
| Chap. VIII. Suite du sourd-muet. — Changement de chambre. | 34 |
| Chap. IX. Regrets. — Inscriptions sur les murs. | 38 |
| Chap. X. Melchiorre Gioja. | 41 |
| Chap. XI. Les prisonnières. — Madeleine. | 44 |
| Chap. XII. Vœux pour Madeleine. — Les voleurs. | 47 |
| Chap. XIII. Moqueries des voleurs. | 50 |
| Chap. XIV. Entrevue de Silvio et de son père. | 53 |
| Chap. XV. Seconde entrevue. — La prière. | 56 |
| Chap. XVI. Silvio aperçoit Pietro Maroncelli. | 59 |
| Chap. XVII. Revue des événements possibles. — Visite de Luigi Porro. | 62 |
| Chap. XVIII. Changement de chambre. — Regrets donnés à Madeleine. — Le duc de Normandie. | 65 |
| Chap. XIX. Histoire du duc de Normandie. | 69 |
| Chap. XX. Réflexions sur ce personnage. | 73 |

Pages.

CHAP. XXI. Respect humain. 76

CHAP. XXII. Visite nocturne. — Départ pour Venise. — Arrivée en cette ville. — Le mendiant de la *Piazzetta*. 78

CHAP. XXIII. Prison des Plombs. 85

CHAP. XXIV. Soucis d'un prévenu. — La *Bible*. 86

CHAP. XXV. Retour à la religion. 90

CHAP XXVI. La fille du geôlier. — Souffrances sous les Plombs. 93

CHAP. XXVII. Méditations de Silvio écrites sur la surface d'une table. 97

CHAP. XXVIII. Compositions littéraires. — Le café. — Zanze. 101

CHAP. XXIX. Confidences de la jeune fille. 105

CHAP. XXX. Sa confiance filiale. — Émotions qu'elle fait naître. 109

CHAP. XXXI. Nos maux toujours ordonnés en vue de quelque utilité. 113

CHAP. XXXII. Maladie de Zanze.— Son départ. — Regrets. 116

CHAP. XXXIII. Tremerello. — Lettre d'un prisonnier. 120

CHAP. XXXIV. Attendrissement, contemplation, prière. — Doutes sur le prisonnier et sur Tremerello. 124

CHAP. XXXV. Continuation d'incertitudes. — Réponse à l'inconnu. 128

CHAP. XXXVI. Cet inconnu écrit une nouvelle lettre et prend le nom de Julien. — Effet étrange que produit cette lettre sur Silvio. — Il la déchire. 131

CHAP. XXXVII. Méditation sur l'inconstance des choses humaines. — Il relit les lambeaux de la lettre. — Nouvelle résolution. 135

CHAP. XXXVIII. Seconde lettre à Julien. — Défense du christianisme.—Mot de Julien rapporté par Tremerello. 139

CHAP. XXXIX. Silvio continue d'écrire à Julien et de défendre le christianisme. 143

CHAP. XL. L'apologie de l'immoralité, par Julien. — Efforts inutiles de Silvio pour le convertir. 146

CHAP. XLI. Nouvelle lettre de Silvio. — Réponse qu'il reçoit.— Son indignation.— Dernière lettre. — Rupture. 150

CHAP. XLII. Silvio bénit sa solitude. — Changement de chambre. — Regrets donnés à des fourmis et à une

Pages.
araignée. — M. Caporali de Cesena. — Belle vue de la nouvelle chambre. — Peur du geôlier. 154
CHAP. XLIII. Voisinage d'autres détenus politiques. — Les enfants du Patriarcat. — Conversation de Silvio avec eux. — Leur mère. 157
CHAP. XLIV. L'anniversaire; souvenirs douloureux qu'il rappelle. — Tristesse profonde. 160
CHAP. XLV. Silvio éprouve toutes les angoisses de la douleur. — Ses songes pénibles. — Il essaie de ne plus se coucher. — Il a des visions nocturnes. — Ses terreurs. 164
CHAP. XLVI. Son état d'exaltation continue. — Il se croit abandonné de Dieu. — Il méconnaît la bonté de la religion. — Une crise s'opère en lui. — Sa guérison. 168
CHAP. XLVII. Confidences de Tremerello sur des sentences déja prononcées. — Inquiétudes de Silvio à ce sujet. 172
CHAP. XLVIII. Il se prépare à mourir chrétiennement. — Incendie. 175
CHAP. XLIX. Nouvel incendie. 180
CHAP. L. Départ pour la prison de Saint-Michel. — Détails biographiques sur Silvio Pellico. 185
CHAP. LI. Arrivée à Saint-Michel. — Mort du professeur Ressi. — Lecture de la sentence. — Commutation de la peine. 188
CHAP. LII. Réunion de Silvio et de Maroncelli. — Retour à l'incrédulité. 192
CHAP. LIII. Lecture publique de la sentence au milieu de la *Piazzetta*. 195
CHAP. LIV. Silvio reçoit une lettre de son père. 198
CHAP. LV. Départ pour le Spielberg. — Surprise agréable. 200
CHAP. LVI. Accueil bienveillant que reçoivent les prisonniers pendant leur voyage. 204
CHAP. LVII. Arrivée au Spielberg. — Description de cette forteresse. — Détails sur le *carcere duro*. 207
CHAP. LVIII. Regrets de Silvio sur sa séparation d'avec Maroncelli. — Schiller. 210
CHAP. LIX. Incertitudes sur la physiognomonie. — Bonté de Schiller. 214
CHAP. LX. Visite du surintendant. 218
CHAP. LXI. Humanité de Schiller. — Arrivée du médecin. 222

Pages.

CHAP. LXII. Costume des prisonniers. — Leurs chaînes. — Le comte Oroboni. 226

CHAP. LXIII. Conversations furtives avec Oroboni. 230

CHAP. LXIV. Le quart de portion. — Humanité de Kunda, du barbier et de Schiller. 234

CHAP. LXV. Promenade des prisonniers. 237

CHAP. LXVI. La femme du surintendant et ses enfants. 241

CHAP. LXVII. Maladie de Silvio. — Le médecin refuse de lui faire retirer sa chaîne. — Fureur de Silvio. — Boutade de Schiller. — Sa joie burlesque. 244

CHAP. LXVIII. Discussion avec Schiller. 247

CHAP. LXIX. Silvio entre dans la prison d'Oroboni. — Maladie de ce dernier. 250

CHAP. LXX. Les deux amis se fortifient mutuellement par la religion. 254

CHAP. LXXI. Détails sur l'emploi des journées au Spielberg. 257

CHAP. LXXII. Entretien avec Maroncelli. — Progrès de la maladie d'Oroboni. 261

CHAP. LXXIII. Maladie de Silvio. — Il reçoit les sacrements. 265

CHAP. LXXIV. Réunion de Silvio et de Maroncelli. 268

CHAP. LXXV. Les deux amis composent par cœur de longs poëmes. 271

CHAP. LXXVI. Mort d'Oroboni ; ses funérailles. 275

CHAP. LXXVII. Rechute de Silvio. — Soins de Maroncelli. — Son portrait. — Les deux amis craignent mutuellement de se perdre. 278

CHAP. LXXVIII. Le père Baptiste. 281

CHAP. LXXIX. Arrivée de nouveaux prisonniers. — Changement de promenade. — La Hongroise. 285

CHAP. LXXX. Privation de livres. — Visite du directeur de la police. — La messe. 289

CHAP. LXXXI. Retraite de Schiller. — Sa mort. 292

CHAP. LXXXII. Nouvelle de la *Gazette d'Augsbourg*. 295

CHAP. LXXXIII. On donne verbalement à Silvio des nouvelles de sa famille. 298

CHAP. LXXXIV. Visites de trois grands personnages. — Réflexions sur la solitude. 302

Pages.

CHAP. LXXXV. Mort d'Antonio Villa. — Délivrance de Solera et de Fortini. 303

CHAP. LXXXVI. Réflexions sur ces deux délivrances. — Souffrances de Maroncelli. 307

CHAP LXXXVII. L'amputation. 311

CHAP. LXXXVIII. Suite des souffrances de Maroncelli. 315

CHAP. LXXXIX. Le scorbut. — Préparation à la mort. — Vaine attente de délivrance. 318

CHAP. XC. Détails sur l'Institut sublime de Vienne. — Changement de confesseur. 321

CHAP. XCI. La délivrance. 324

CHAP. XCII. Départ du Spielberg. — Arrivée à Vienne. 329

CHAP XCIII. Départ de Vienne. — Arrivée en Italie. 333

CHAP. XCIV. Séjour à Mantoue. — Séparation des deux amis. 336

CHAP. XCV. *Francesca da Rimini.* 339

CHAP. XCVI. Séjour à Milan. — Silvio reçoit des nouvelles de sa famille. 342

CHAP. XCVII. Réflexions sur la défiance. 346

CHAP. XCVIII. L'honnête sergent de police. — L'amour de la patrie. 349

CHAP. XCIX. Retour de Silvio Pellico dans sa famille. 352

---

## DES DEVOIRS DES HOMMES.

AVANT-PROPOS. 359

CHAPITRE PREMIER. Nécessité et prix du devoir. 361

CHAP. II. Amour de la vérité. 365

CHAP. III. Religion. 367

CHAP. IV. Quelques citations. 370

CHAP. V. Résolution sur la religion. 375

CHAP. VI. Philanthropie ou Charité. 379

CHAP. VII. Estime de l'homme. 385

CHAP. VIII. Amour de la patrie. 388

CHAP. IX. Le vrai patriote. 395

Pages.

CHAP. X. Amour filial. 395
CHAP. XI. Respect aux vieillards et aux ancêtres. 400
CHAP. XII. Amour fraternel. 405
CHAP. XIII. Amitié. 408
CHAP. XIV. Les études. 415
CHAP. XV. Choix d'un état. 418
CHAP. XVI. Frein aux inquiétudes. 420
CHAP. XVII. Repentir et retour au bien. 424
CHAP. XVIII. Célibat. 427
CHAP. XIX. Honneur à la femme. 432
CHAP. XX. Dignité de l'amour. 436
CHAP. XXI. Amours blâmables. 439
CHAP. XXII. Respect dû aux jeunes filles et aux femmes des autres. 445
CHAP. XXIII. Mariage. 447
CHAP. XXIV. Amour paternel. — Amour de l'enfance et de la jeunesse. 452
CHAP. XXV. Des richesses. 456
CHAP. XXVI. Respect au malheur. — Bienfaisance. 461
CHAP. XXVII. Estime du savoir. 467
CHAP. XXVIII. Amabilité. 474
CHAP. XXIX. Reconnaissance. 474
CHAP. XXX. Humilité, mansuétude, pardon. 477
CHAP. XXXI. Courage. 482
CHAP. XXXIII. Haute idée de la vie, et force d'ame pour mourir. 484

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.